BULLETIN

HISTORICO-PHILOLOGIQUE.

V.

BULLETIN

DE

LA CLASSE HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

St.-Pétersbourg.

PAR SON SECRÉTAIRE PERPETUEL.



TOME CINQIÈME.

(Avec 5 planches et 2 suppléments).

St.-Pétersbourg
chez Eggers et Comp.

Leipzig
chez Leopold Voss.

(*Prix du volume 2 roubles d'arg. pour la Russie, 2 écus de Pr. pour l'étranger.*)

1848.

Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.

TABLE DES MATIÈRES.

(Les chiffres indiquent les numéros du journal.)

I.

NOTES.

Muralt. Beschreibung zweier aus dem achten und neunten Jahrhunderte herrührenden Handschriften der Kaiserlichen öffentlichen Bibliothek. 1.

Schiefner. Ueber Indra's Donnerkeil. 2.

Köppen. Erläuterungen zur paläographischen Tabelle der Slawisch-Russischen Schrift vom XI bis zum XV Jahrhundert. 3.

Bansarow. Ueber zwei mittel-asiatische Alphabete. Mit einer Nachschrift von O. Böhtlingk. 4.

Dorn. Ueber die auf Nadir Schah's Befehl verfasste persische Uebersetzung der vier Evangelien. 5. 6.

Schiefner. Ueber das Thier Tarvas im finnischen Epos. 7.

Frähn. Der orientalische Münzfund von Essemeggi in Ehstland. Ein Nachtrag zu der topographischen Uebersicht der Ausgrabungen von altem Arabischen Gelde in Russland. 8.

Bansarow. Erklärung einer Mongolischen Inschrift auf einer im Jekaterinoslaw'schen Gouvernement auf den Gütern des Herrn Barons A. von Stieglitz ausgegrabenen Silberplatte. 9.

Köppen. Zur Kenntniss Finnland's in ethnographischer Beziehung. 11.

Böhtlingk. Nachtrag zu der in No. 9 dieses *Bulletins* gegebenen Erklärung einer Mongolischen Inschrift auf einer Silberplatte. 12.

Muralt. Notice sur une traduction espagnole de l'Évangile supposé de S. Barnabé à la Bibliothèque Impériale et publique. 14.

Dorn. Bemerkungen zur Sasaniden-Münzkunde. 15.

Böhtlingk. Kritische Bemerkungen zur zweiten Ausgabe von Kasem-bek's türkisch-tatarischer Grammatik, zum Original und zur deutschen Uebersetzung von Dr. J. Th. Zenker. 19. 20. 21. 22. 23.

Gräfe. Einige Inschriften und kritische Verbesserungen. 24.

II.

MUSÉES.

Банзаровъ. Каталогъ книгамъ и рукописямъ на Манджурскомъ языкѣ, находящимся въ Азіатскомъ Музеѣ Императорской Академіи наукъ. 5. 6.

Dorn. Ueber die letzten dem asiatischen Museum zugekommenen muhammedanischen Handschriften. 7.

— Ueber einige der neuesten Münzerwerbungen des asiatischen Museums. 9.

Schiefner. Nachträge zu den von O. Böhtlingk und I. J. Schmidt verfassten Verzeichnissen der auf Indien und Tibet bezüglichen Handschriften und Holzdrucke im Asiatischen Museum der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. 10.

III.

RAPPORTS.

Böhtlingk. Rapport sur un mémoire intitulé: Eine Tibetische Lebensbeschreibung Çâkjamuni's, des Begründers des Buddhathums, im Auszuge mitgetheilt von Anton Schiefner. 5. 6.

Schiefner. Ueber das Werk: «Rgya tch'er rol pa ou Développement des jeux, traduit sur la version tibétaine et revu sur l'original sanscrit par Ph. Éd. Foucaux. Première partie. — Texte Tibétain. Paris 1847.» 10.

IV.

VOYAGES.

Brosset. Rapport à la Conférence de l'Académie Impériale des Sciences, Section d'histoire et de philologie, daté de Tiflis, le 17 octobre 1847. 1.

— Rapport à Son Excellence le Prince-Lieutenant du Caucase, daté de Tiflis, le 30 nov. 1847. 1. 2.

Castrén. Auszug aus einem Briefe. 4.

— Extraits de deux lettres de M. Castrén à M. Sjögren. 7.

BROSSET. Rapport à l'Académie Impériale des Sciences, Section d'histoire et de philologie, daté de Tiflis, le 9 mars 1848. 8.
CASTRÉN. Zwei Briefe von Dr. A. Castrén an die Kaiserliche Akademie der Wissenschaften. 12. 13. 14.
BROSSET. Rapport à S. E. M. le Prince Vorontzov, sur les chartes géorgiennes. 15. 16. 17. 18.
CASTRÉN. Trois lettres de M. Castrén. 17.
— Rapport de M. Castrén. 19. 20.

V.

BULLETIN DES SÉANCES.

Séance du 4 (16) février 1848. 2.
— — 18 février (1 mars) 1848. 3.
— — 3 (15) et 17 (29) mars 1848. 4.
— — 31 mars (12 avril) 1848. 5. 6.
— — 5 (17) mai 1848. 8.
— — 19 (31) mai 1848. 9.
— — 2 (14) juin 1848. 10.
— — 16 (28) juin 1848. 12.
— — 30 juin (12 juillet) 1848. 13.
— — 11 (23) août 1848. 16.
— — 25 août (6 septembre) 1848. 17.
Séance du 15 (27) septembre 1848. 19. 20.
— — 29 septembre (11 octobre) 1848. 21.
— — 13 (25) octobre 1848. 23.
— — 27 obtobre (8 novembre) 1848. 24.

VI.

CHRONIQUE DU PERSONNEL.

9.

VII.

ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

11 12. 17. 24.

VIII.

RECTIFICATION.

9.

IX.

SUPPLÉMENTS.

I. Compte rendu des travaux de l'Académie pour 1847, par M. Fuss.
II. Rapport sur le dix-septième concours Démidov, par *le même*.

REGISTRE ALPHABÉTIQUE.

(Les chiffres indiquent les pages du volume.)

Asie centrale. Sur deux alphabets de l'Asie centrale. Banzarov. Avec un appendice de M. Böhtlingk. **49. 54.**

Banzarov. Sur deux alphabets de l'Asie centrale. **49.**

— Catalogue des xylographies et manuscrits mandjoues du Musée asiatique. **83.**

— Explication d'une inscription mongole sur une plaque d'argent découverte dans le gouvernement de Iekaterinoslav. **129.**

S. Barnabé. Notice sur une traduction espagnole de l'Évangile supposé de S. Barnabé à la Bibliothèque J. P. Muralt. **209.**

Basiner — obtient un prix Démidov. *Suppl.*

Besser — obtient une médaille Démidov. *Suppl.*

Biliarsky — obtient un prix Démidov. *Suppl.*

Böhtlingk. Sur un alphabet de l'Asie centrale. **54.**

— Rapport sur un mémoire intitulé: Eine Tibetische Lebensbeschreibung Çâkjamuni's, des Begründers des Buddhathums, im Auszuge mitgetheilt von Ant. Schiefner. **93.**

— nommé membre correspondant de la société littéraire estonienne de Reval. **144.**

— Supplément à l'explication d'une inscription mongole sur une plaque d'argent. **177.**

— Remarques critiques sur la seconde édition de la grammaire turque-tatare, par M. Kasem-bek, sur l'original et sur la traduction allemande, par M. Zenker. **289. 321. 337. 353.**

Brosset. Second rapport, adressé à la Conférence de l'Académie Impériale des Sciences, Section d'histoire et de philologie. **4.**

— Troisième rapport, adressé à Son Excellence le Prince-Lieutenant du Caucase. **8. 21.**

— Rapport à l'Académie, daté de Tiflis, le 8 mars 1846. **122.**

— promu au grade d'Académicien ordinaire. **145.**

— Rapport à S. E. le Prince Vorontsov, sur les chartes géorgiennes. **234. 241. 257. 273.**

Çâkyamuni. Rapport sur un mémoire intitulé: Eine Tibetische Lebensbeschreibung Çâkjamuni's, des Begründers des Buddhathums, im Auszuge mitgetheilt von Anton Schiefner. Böhtlingk. **93.**

Castrén. Extraits de lettres de M. Castrén. **57.**

Deux rapports de M. Castrén. **180. 193. 218.**

— Trois lettres de M. Castrén. **264.**

— Rapport de M. Castrén. **302.**

Classiques-langues. Quelques inscriptions et corrections critiques. Gräfe. **369.**

Davidov — obtient un prix Démidov. *Suppl.*

Dorn. Sur la version persane des quatre Évangiles, exécutée par ordre de Nadir Chah. **65.**

— Acquisitions du Musée asiatique. **103.**

— Nouvelles acquisitions de monnaies du Musée asiatique. **139.**

— obtient une bague enrichie de diamants, de S. M. l'Empereur. **144.**

— Remarques relatives aux médailles Sassanides. **225.**

Essemeggi. Sur une trouvaille de monnaies orientales à Essemeggi en Estonie. Frähn. **113.**

Evangile. Notice sur une traduction espagnole de l'Évangile supposé de S Barnabé à la Bibliothèque J. P. Muralt. **209.**

Evangiles. Sur la version persane des quatre Évangiles, exécutée par ordre de Nadir Chah. Dorn. **65.**

Finlande. Matériaux pour servir à l'ethnographie de la Finlande. Köppen. **161.**

Foucaux. Analyse critique de l'ouvrage «Rgya tch'er rol pa, traduit sur la version tibétaine etc. par Ph. Éd. Foucaux.» Schiefner. **152. 173.**

Frähn. Sur une trouvaille de monnaies orientales à Essemeggi en Estonie. **113.**

— nommé membre correspondant de la société littéraire estonienne de Reval. **144.**

Fuss. Compte rendu des travaux de l'Académie pour l'année 1847. *Suppl.*

— Rapport sur le dix-septième concours Démidov. *Suppl.*

Géorgiennes — chartes. Rapport à S. E. le Prince Vorontsov, sur les chartes géorgiennes. Brosset. **234. 241. 257. 273.**

Gorlov — obtient un prix Démidov. *Suppl.*

Gräfe. Quelques inscriptions et corrections critiques. **369.**

Indiennes — manuscrits et xylographies. Suppléments aux catalogues des manuscrits et xylographies indiennes et tibétaines du Musée asiatique. Schiefner. **145.**

Indra. Sur la foudre d'Indra. Schiefner. **17.**

Kazem-bek. Remarques critiques sur la seconde édition de la grammaire turque-tatare, par M. Kazem-bek. Böhtlingk. **289. 321. 337. 353.**

Köppen. Eclaircissements sur une table paléographique, contenant l'écriture slavo-russe depuis le XIme jusqu'au XV siècle. **33.**

— Matériaux pour servir à l'ethnographie de la Finlande. **161.**

Kossovitch — obtient un prix Démidov. *Suppl.*

Kunik — promu au rang de conseiller de cour. **144.**

Mandjoue — langue. Catalogue des xylographies et manuscrits mandjoues du Musée asiatique. Banzarov. **83.**

Mongole — inscription. Explication d'une inscription mongole sur une plaque d'argent découverte dans le gouvernement de Iekaterinoslav. Banzarov. **129.**

— Supplément à l'explication d'une inscription mongole sur une plaque d'argent. Böhtlingk. **177.**

Muralt. Description de deux manuscrits de la Bibliothèque Impériale et publique. **1.**

— Notice sur une traduction espagnole de l'Évangile supposé de S. Barnabé à la Bibliothèque J. P. **209.**

Nervander — obtient un prix Démidov. *Suppl.*

Nevoline — obtient une médaille Démidov. *Suppl.*

Prix Démidov. Rapport sur le dix-septième concours, par M. Fuss. *Suppl.*

Rgya tch'er rol pa. Analyse critique de l'ouvrage «Rgya tch'er rol pa, traduit sur la version tibétaine etc. par Ph. Éd. Foucaux» Schiefner. **152. 173.**

Sablotsky — obtient une médaille Démidov. *Suppl.*

Sassanides — médailles. Remarques relatives aux médailles Sassanides. Dorn. **225.**

Savéliev — obtient un prix Démidov. *Suppl.*

Schiefner Sur la foudre d'Indra. **17.**

— Sur l'animal Tarvas dans l'epopée finnoise. **97.**

— Suppléments aux catalogues des manuscrits et xylographies indiennes et tibétaines du Musée asiatique. **145.**

— Analyse critique de l'ouvrage: «Rgya tch'er rol pa, traduit sur la version tibétaine etc. par Ph. Éd. Foucaux.» **152. 173.**

Seddeler — obtient une médaille Démidov. *Suppl.*

Slavo-russe — écriture. Eclaircissements sur une table paléographique, contenant l'écriture slavo-russe depuis le XIme jusqu'au XV siècle. Köppen. **33.**

Somov — obtient un prix Démidov. *Suppl.*

Tarvas. Sur l'animal Tarvas dans l'epopée finnoise. Schiefner. **97.**

Tibétaines — manuscrits et xylographies. Suppléments aux catalogues des manuscrits et xylographies indiennes et tibétaines du Musée asiatique. Schiefner. **145.**

Zenker. Remarques critiques sur la seconde édition de la grammaire turque-tatare, par M. Kazem-bek, sur l'original et sur la traduction allemande, par M. Zenker. Böhtlingk. **289. 321. 337. 353.**

№ 97. **BULLETIN** Tome V.
№ 1.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 1. *Description de deux manuscrits de la Bibliothèque Impériale et publique.* MURALT. VOYAGES. 1. 2. *Deux rapports de M.* BROSSET.

NOTES.

1. BESCHREIBUNG ZWEIER AUS DEM ACHTEN UND NEUNTEN JAHRHUNDERTE HERRÜHRENDEN HANDSCHRIFTEN DER KAISERLICHEN ÖFFENTLICHEN BIBLIOTHEK. Von Dr. EDWARD v. MURALT.

(Lu le 11 janvier 1848.)

Bei dem immer allgemeiner werdenden Grundsatze, den Ausgaben alter Schriftsteller die jeweilige älteste Handschrift derselben zu Grunde zu legen, wie bei Demosthenes die Pariser (Σ), bei Aischylos, Virgil und Tacitus die Mediceischen, beim N. T. die Vaticanische (B), bei Arnobius und Minucius Felix die Pariser u. s. w., ist seit einiger Zeit Nachfrage nach manchen Manuscripten aus der karolingischen Zeit, welche, bei früheren Ausgaben mangelhaft benutzt, jetzt aus Paris verschwunden sind. Die meisten derselben sind durch den Legations-Rath Dubrowsky während der Schreckenszeit vor dem Feuer gerettet und nach St. Petersburg in die Kaiserliche öffentliche Bibliothek gebracht worden. Da nun gerade eine Ausgabe des Tertullian in Deutschland vorbereitet wird, so möchte es manchem erwünscht sein, bevor wir dazu gelangen, den Katalog der lateinischen Handschriften drucken zu lassen, folgende Nachrichten über zwei Codices dieser Bibliothek zu finden:

Q. v. I. 39. *INCIPIT LIBER TERTULIANI*
(Dubr. 457.) *DE CIBIS IUDAICIS*

Tertullianus plebi in evangelio perstanti salutem etc. wie in der Ausgabe Paris 1545 fol. S. 298 — 308^a, welche diesen Tractat zuerst abgedruckt hat, im Vertrauen auf die Ueberschrift, obwohl der Geist dieses Briefes der africanischen Gluth und Unduldsamkeit Tertullian's keineswegs entspricht*), so wenig als der rauhen Härte seines Styls. Einiges hat jene Ausgabe stillschweigend corrigirt: 298^a *inter praecipuos beatosque* statt *beatusque*. Anderes ist in unserm Codex richtiger, wie gleich darauf: *Quid enim me aliut nunc faciat laetiorem*, statt *liberiorem* der Ausgabe, dann: *ad vos* statt *duos* (*compari voto litteras scribo*). — *Animos evindicatis* für *animose doceatis*, wogegen *animose vindicatis* den Spuren der Handschrift näher kommt. Jedenfalls ist die Lesart des Codex richtiger: *qui rebus ipsis vos discipulos esse monstratis* als diejenige der Ausgabe,

*) *Ne jacturam vobis quandam per absentiam meam putetis illatam*, lässt sich auf des Tertullian Leben, der keine Gemeinde zu verwalten hatte, nicht anwenden, so wie auch sonst von Briefen desselben keine Rede ist: hier aber werden noch zwei vorher abgeschickte erwähnt.

die *doctores* hat, da eben gesagt war, ihr Lehrer sei Jesus Christus und kein Mensch. Dagegen erscheint als Schreibfehler die handschriftliche Lesart: *ad bradibū cursū vocationis in Christo tendentes impello* statt *brabium cursu, ostendem'* statt *ostendi, in haec epistola* statt *hac*, nicht aber *et de cibis ipsorum breviter disseratur*, etc. Diese Abweichungen nöthigen keineswegs, eine andere Handschrift als dieser zum Grunde liegend anzunehmen, da ja der Pariser Herausgeber M. Mesnart die damals in Paris befindliche Handschrift kaum unberücksichtigt gelassen hat. Auch sind seine Varianten lauter leichte Conjecturen von dieser Art.

8^a — 19^b folgt dann die uralte lateinische Uebersetzung des Briefes, welcher dem h. Barnabas zugeschrieben wird, von uns in der unlängst in Zürich erschienenen Ausgabe Codex deuterocanonicus N. T. benutzt und durchgängig verglichen.

20^a — 24^b eine alte Uebersetzung des kanonischen Briefes des h. Jacobus, von der durch Hieronymus revidirten Versio Itala abweichend.

Die Blätter dieser Handschrift tragen die ältern Zahlen 70 — 93, den Blättern 1 — 69 eines ganz gleichen Codex des Philastrius de haeresibus entsprechend (Q. v. 38. Dubr. 334), welcher die Aufschrift trägt: *Corbejensis monasterii* 635, *N.* 717. Demnach gehörte auch diese von Dubrowsky abgetrennte zweite Hälfte in die Bibliothek des Klosters Corbie, einer der ältesten geistlichen Bildungsanstalten Frankreichs, aus welcher eine Menge werthvoller Manuscripte auf diesem Wege nach St. Petersburg gelangt sind. Auch die Bezeichnung IKL der Quinternionen oder Hefte von je fünf Doppelblättern entspricht derjenigen des Philastrius A—h, so wie 2) die 21 mit dem eisernen Stifte gezogenen Linien, 3) die Anfangsbuchstaben, schwarz und nicht gross, was nach dem Traité de diplomatique ein Zeichen des achten Jahrhunderts ist, ausser der senkrechten innern Linie, die erste Initiale aber innerhalb derselben und roth so wie die Titel, welche mit Uncialen geschrieben sind, 4) das Uebrige mit jener Minuskelschrift der karolingischen Zeit, welche sich durch ihre verstärkten Enden und besonders durch das *&* für *et* in der Mitte der Wörter auszeichnet, wie *la&iore*. Dem VIII. und IX. S. gehören auch die grossen Buchstaben am Ende der Wörter an, wie 4^a *suNT*.

Q. v. I. 40. (Dubr. 246.)

+ APOLOGYTICUM — TERTULLIANI (in Gold)
I. DE IGNORANTIA IN$\overline{\text{XPO}}$ $\overline{\text{IHY}}$ (roth)
SI NON (Purpur und Gold in Grün abwechselnd)
licet vobis romani imperii || antistites u. s. w. wie es in der wichtigsten Schrift des Tertullian, seiner Apologie des Christenthums, welcher die des Justinus, Athenagoras und anderer griechischer Väter zum Vorbilde dienten, weiter heisst. Die erste Abweichung von obiger Pariser Ausgabe des Mesnart und der ebenfalls in Paris gedruckten des Rigaltius (Ed. 2. f. 1641) ist die Stellung *infestatio sectae hujus* für S. h. i. der Ausgaben. Dieses ist die einzige Variante der ersten Seite unserer Handschrift in 2 Columnen von je 21 Linien, die wie in der andern mit einem eisernen Stifte (stylus) gezogen sind. Das Pergament ist übrigens dichter und in Quaternionen von 4 Doppelblättern vereinigt, die aber weder mit Zahlen noch mit Buchstaben bezeichnet sind. Die arabische Bezeichnung der 61 Blätter ist wie bei dem andern Codex von einer Hand des XVII oder XVIII S. gemacht. Die Zahlen der Kapitel, die sich auch in der Aldinischen Ausgabe 1515 8^0 finden*), sind von erster Hand am Rande bemerkt mit schwarz gewordenem Silber, die Titel derselben hingegen roth, mit Uncialen innerhalb der Linien geschrieben und die Anfangsbuchstaben mit Gold und Roth und Grün innerhalb der senkrechten Linie. Die übrige Schrift ist wie in der anderen Handschrift und auch das *&* findet sich wieder: *C&erum*. Aber grosse Buchstaben in der Mitte und am Ende der Wörter kommen hier selten vor, wie *oderaNT*, vgl. 3^b *cur Non, IN*; doch noch weniger die vielen Abkürzungen des X. Jahrhunderts oder die in demselben anfangenden Punkte oder Zeichen auf den i.

*) Doch ist diese nicht nach unserer Handschrift gemacht, da sie gleich im ersten Capitel das *edito* zwischen *et* und *ipso* nicht hat, oderint giebt, statt des oderunt nach *cum;* ferner wie Mesnart: *quale esset quod oderant*, der Codex q. sit q. o; Rigaltius lässt die 4 Worte aus. *Nec tamen hoc ipso ad aestimationem* ohne das *modo* sämmtlicher Ausgaben. Am meisten stimmt Semler mit unserm Codex überein, z. B. *canentes Christo et Deo*, nicht *ut* wie die übrigen; doch ist er in keinem der zuletzt von Havercamp benutzten durchgängig wieder zu erkennen.

VOYAGES.

1. Second Rapport de M. BROSSET, adressé a la Conférence de l'Académie Impériale des Sciences, Section d'histoire et de philologie. (Lu le 12 novembre 1847.)

J'ai eu l'honneur d'adresser à S. E. M. le Président, à la date du 3 octobre, un Rapport circonstancié de mes occupations en Géorgie, Rapport qui, je pense, aura déjà été communiqué par S. E. à notre section.

Depuis lors, la maladie de la personne qui m'accompagne m'a retenu à Tiflis, et j'ai utilisé mon séjour en me livrant à

des occupations littéraires qui sont une des parties essentielles de mon plan.

Admis à faire des recherches dans les chartes déposées au S. Synode, j'y ai trouvé la masse énorme d'environ 3000 documents authentiques, dont quelques-uns forment presque des livres. En étudiant avec soin le catalogue, fort bien rédigé par ordre de localités, qui en contient la description et l'analyse détaillée, j'ai noté, sans exception, tous ceux antérieurs à l'année 1466, époque où la Géorgie fut divisée en trois royaumes et cinq principautés indépendantes; j'ai l'intention de les faire copier intégralement, et j'espère ou plutôt j'ai la confiance de trouver toutes les facilités désirables pour l'exécution de ce projet. Le plus ancien de ces actes est de l'année géorgienne 240, correspondant à l'an 1020 de notre ère. Il est vrai que ce n'est pas un original, mais une copie déjà ancienne, dont l'authenticité me paraît prouvée par cela seul, que l'analyse s'en trouve dans un précieux exemplaire des Grandes Annales géorgiennes attribuées jusqu'à présent au roi Wakhtang, mais qui lui sont antérieures, ainsi que je crois l'avoir solidement démontré. Ce magnifique manuscrit vient d'être donné à l'Académie, par Sa Majesté, avec les autres livres de la Bibliothèque du feu Tsarévitch Théimouraz, ainsi que je l'ai appris par une lettre particulière: il n'existe nulle part un pareil exemplaire, et certainement Wakhoucht n'en a pas eu connaissance, sans quoi il n'aurait pas laissé une lacune de quatre siècles dans la série des catholicos géorgiens, dont plus de six, qui lui étaient inconnus, se trouvent là mentionnés.

Les chartes dont je parle renferment tant de détails précieux pour l'histoire, pour la chronologie, pour la connaissance des moeurs et du mécanisme de l'ancienne société géorgienne, qu'il serait bien à désirer de les posséder toutes; les grands recueils de chartes publiés en Russie, en France, et qui se publient actuellement à Turin, ont montré quel profit la science historique peut retirer de leur lecture. Malheureusement le temps me manque pour les copier, pour en faire des extraits, et je n'en pourrai lire qu'une bien faible partie. J'espère donc que l'Académie approuvera l'idée que j'ai de faire transcrire, à ses frais, sur les fonds qui me sont confiés, ce dont la communication ne peut souffrir aucune difficulté. C'est dans ce but que je me suis fixé, comme limite, le milieu du XVe siècle.

J'ai reçu en présent, pour l'Académie, un très beau manuscrit géorgien, ayant appartenu autrefois au Tsarévitch David, et qui, avec d'autres, était resté entre les mains du prince Phalawandof, le même qui nous a autrefois communiqué quatre de ses propres manuscrits. Aujourd'hui, la bibliothèque du Tsarévitch a été, d'après ses intentions, distribuée entre les couvents géorgiens, et le livre dont je parle nous est offert en souvenir du prince. C'est un ouvrage de morale ascétique, connu sous le nom de *Κλῖμαξ*. Le fonds n'en rentre pas dans le cadre de nos travaux, mais sous le rapport de la calligraphie, il mérite d'être conservé et montré.

Quant aux livres et aux monnaies, je n'ai encore pas réussi à en acquérir. Les vendeurs m'ont demandé des prix exorbitants, quoiqu'ils fussent venus d'eux-mêmes me les offrir. On a exigé cent roubles d'argent pour quatre manuscrits arméniens, renfermant, l'Histoire d'Agathange, celle de Moïse de Khoren, celle d'Aristacès de Lastivard, enfin la Chronologie de Samuel d'Ani, tous déjà imprimés; et une copie médiocre de l'histoire de Timour par Thomas de Medzop, inédite, ainsi que l'original arménien de la loi géorgienne, faisant partie du code de Wakhtang, que j'espère me procurer ailleurs: cet original est *le livre des jugements*, par Mékhithar-Goch, vivant à la fin du XIIe siècle. Malgré l'intérêt de ces deux ouvrages, je n'ai pas cru devoir accéder à une telle exigeance. Si pourtant l'Académie m'autorise à dépasser les bornes ordinaires, je pourrai renouer la négociation. Il en est de même des monnaies, ainsi que je l'ai déjà fait savoir à M. Dorn.

Je crois avoir fait une trouvaille plus utile, ou du moins très importante. Un jeune Thouche (Тушинецъ), qui se prépare pour la prêtrise, m'a traduit dans sa langue originale le *Pater* et le *Credo*, et me promet un recueil de chansons ayant cours dans son pays. En outre, à ma prière, il a consenti à se charger de composer une grammaire de sa langue nationale, sur le modèle de la petite grammaire de Gretch. Ce travail sera prêt vers l'époque de Noël. A ces matériaux, si nous joignons la traduction en langue thouche du petit vocabulaire de Soulkhanof, qui contient 3000 mots, une autre traduction, et un aperçu sur la nation thouche (c'est un travail de grande étendue; tous ces renseignements m'ont été donnés, grâce à la bienveillance et au zèle de Mgr. l'exarque Isidore pour les sciences); avec cela, dis-je, il sera facile de se faire une idée juste et exacte de la langue et des affinités d'une brave peuplade, qui passe la plus grande partie de l'année dans la plaine d'Alwan, sur la gauche du Haut-Alazan, dans le Cakheth. J'aurai soin que ces divers objets parviennent à l'Académie, par la voie de la poste.

Si je n'ai pas acquis de monnaies, j'ai du moins visité les belles collections de MM. Roskovchenko, directeur du gymnase, et Loutsenko, servant dans le corps des voies de communication. Le premier a eu l'extrême obligeance de me donner un bon nombre d'empreintes de monnaies et cachets sassanides, pour être offerts en son nom à l'Académie. L'autre m'a fait présent de beaucoup de ses doubles pour notre Musée, parmi lesquels se trouve une monnaie inédite, *en cuivre*, du roi Narin-David, avec une inscription arabe au revers.

Tous deux témoignent le plus grand désir d'entrer en rapports avec ceux de nos collègues qui s'occupent de numismatique orientale, et de leur fournir les renseignements qu'ils pourront désirer sur ce qu'ils possèdent de rare et de remarquable.

J'ai rédigé, pour le Кавказскій Календарь, un article sur la necessité et les moyens d'étudier les monuments en Géorgie. Comme beaucoup de personnes m'ont témoigné le désir de posséder l'ouvrage de Wakhoucht, dont j'ai donné une édition en 1840, et qui est le meilleur guide à suivre, je propose à l'Académie de déposer une vingtaine, 20 à 25 exemplaires : 1° à la chancellerie diplomatique du Prince - Lieutenant. J'ai choisi ce premier dépôt, parce que M. Khanykof, qui y occupe un haut emploi, veut bien se charger du soin de distribuer les exemplaires et d'en faire passer le prix, annuellement, à notre Comité d'administration. 2° un pareil nombre d'exemplaires, entre les mains de M. Platon Iosélian, qui est aide du procureur du Synode géorgien, rédacteur du Закавказскій Вѣстникъ ; il s'est offert bénévolement à se charger du même soin, à faire connaître son dépôt par la voie du journal dont il est rédacteur, et d'ailleurs il a déjà rendu à l'Académie un service du même genre, en distribuant un certain nombre d'exemplaires du Dictionnaire Géorgien-Russe de M. Tchoubinof.

Quant à mes projets ultérieurs, j'ai l'honneur d'informer l'Académie que mon plan est de rester encore quelques jours à Tiflis, pour me présenter au Prince-Lieutenant, dont l'arrivée est très prochaine. Après quoi, si la pluie, qui a commencé aujourd'hui même, cesse de tomber, et que les chemins soient praticables, je partirai pour visiter Akhal-Tzikhé et ses environs. C'est le berceau de la dynastie Bagratide, c'est là que se trouvent les plus respectables antiquités de la Géorgie, depuis le Ve jusqu'au XIIe siècle. Cette course durera, suivant mes idées, jusqu'à la fin de novembre, après quoi, si je reçois des assurances positives que ma visite ne sera pas infructueuse, je partirai pour Edchmiadzin, où je passerai un temps suffisant à examiner la bibliothèque.

J'ai profité d'une bonne occasion qui s'est présentée, pour visiter de nouveau Mtzkhétha et le vieux monastère de Chio-Mghwimé, où j'ai relevé de très anciennes inscriptions. Nous avons fait aussi une tournée de quatre jours sur la droite du Kour, dans une douzaine de villages, où nous avons, M. Iosélian et moi, copié quantité d'inscriptions; si ces dernières ne sont pas très anciennes, elles seront fort utiles pour l'histoire moderne, sur laquelle M. Iosélian prépare deux bons mémoires : l'un renfermera l'histoire de Mtzkhétha, et toutes les inscriptions murales et tumulaires qui ont de l'importance; l'autre celle d'un personnage célèbre au XVIIe siècle, sous le nom de Grand Mouraw, et de qui la famille Tharkhanof tire son origine. Iskender-Moundji parle avec éloges de ce personnage, qui fit subir aux Persans une sanglante défaite en 1624, si je ne me trompe, et qui finit, après avoir trahi la Géorgie pour la Perse, celle-ci pour la Turquie, par avoir la tête tranchée, en 1628, sous les murs d'Erzroum, par ordre du grand-vizir.

Tiflis, 17 octobre 1847.

2. Troisième rapport de M. BROSSET, adressé a Son Excellence le Prince-Lieutenant du Caucase. (Lu le 7 janvier 1848.)

Mon Prince,

J'ai l'honneur de soumettre à Votre Excellence le Précis des excursions archéologiques que j'ai exécutées depuis le 3 octobre, date de ma première Relation, adressée, en Votre absence, à S. E. M. le Comte Ouvarof.

Le 10 octobre, je partis en compagnie de M. Platon Iosélian, pour visiter de nouveau Mtzkhétha et quelques localités des environs, dont la description entre dans le plan de ses travaux particuliers, mais qui ne manquaient pas pour moi d'un vif intérêt.

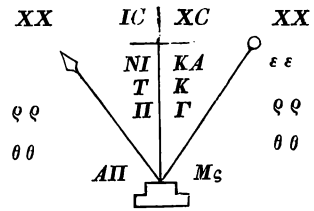
La plupart des nombreuses inscriptions que nous avons recueillies étant comparativement modernes, et devant d'ailleurs être publiées intégralement, je me contenterai d'indiquer, en passant celles qui ont le plus de valeur.

L'une, incisée en beaux caractères géorgiens ecclésiastiques, sur la façade orientale de l'église de Mtzkhétha, mentionne le catholicos de Karthli Melkisédek, fils du roi Costantiné, vivant dans la première moitié du XVIe siècle, et qui fit à cette église d'importantes réparations. Elle est située à une grande hauteur et distribuée dans 12 ronds en pierre, disposés en éventail, ce qui nous a empêchés de la déchiffrer en entier. Le même personnage est encore mentionné dans une inscription qui se trouve sur le mur d'une chapelle, aujourd'hui détruite, faisant partie du mur d'enceinte du monastère même : toutes deux sont sans date, mais la personne est connue, et sera rappelée dans l'Histoire de Mtzkhétha que prépare mon laborieux compagnon de voyage.

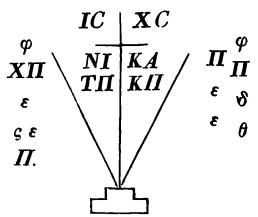
Il en sera de même de l'inscription qui se lit sur la porte S. de l'enceinte, où sont signalées les réparations exécutées en 1784, par ordre du roi Eréclé II, et à plus forte raison de celle qui circule autour de la coupole, en beaux caractères en relief, relative à des travaux de restauration, entrepris en 1656 par le roi Rostom et par la reine Mariam, son épouse.

Quelques-uns des monuments que nous avons explorés durant cette course méritent de fixer l'attention.

Dans la citadelle des Maghaladzé, sur la route entre Dzégwi et Kwabtha-Khew, se trouvent une grande église, ornée de peintures grecques, et un petit oratoire, en forme de tour carrée, décoré de la même manière. Il sera, je crois, facile de fixer la date approximative de l'érection de ces édifices, au moyen des renseignements fournis par l'histoire, mais surtout si l'on peut réussir à lire une inscription, placée fort haut et déjà dégradée, qui se voit sur le mur méridional de l'église. En attendant, voici une inscription grecque, remarquable par sa disposition, qui est tracée au fond d'une petite niche, dans l'oratoire dont je viens de parler:



Pour la singularité du fait, je rapprocherai de celle-ci une inscription analogue, de plusieurs siècles plus ancienne, qui se voit également dans une niche de la petite chapelle de Wardzia:



Je suppose que quelque nom propre et sans doute la date sont cachés là, mais je ne puis me rendre compte de ces signes.

L'église de Kwabtha-Khew, à peu de distance de là, est célèbre dans l'histoire de Géorgie, comme ayant servi de tombeau aux saintes religieuses habitant le couvent attenant, que le féroce Timour, vers l'an 1390, fit brûler sur le pavé de la nef, après les avoir forcées de danser avec des clochettes aux pieds. A l'intérieur, elle était toute couverte de peintures et d'inscriptions peintes, dont on aperçoit les traces, sans pouvoir les déchiffrer, tant l'humidité les a altérées. Quant à l'extérieur, elle est du plus beau style d'architecture géorgienne. La façade orientale est ornée de sa croix en pierre, richement ciselée, et de deux niches élégantes, dans le genre de celles de la grande église de Dournouc, près de Codjor. La coupole, ronde et en pierres de taille, est percée de fenêtres élégamment sculptées, toutes différant l'une de l'autre par le travail: l'état de dégradation de l'édifice ne permet pas d'y célébrer le service divin.

A Chio-Mghwimé, j'ai réussi à lire quatre inscriptions placées l'une à côté de l'autre, sur la façade occidentale: elles sont certainement anciennes, surtout celle qui mentionne le nom de l'architecte Gaïoz, mais la date manque, et l'histoire ne fournit à ce sujet aucune notice. Seulement la tradition porte que cette église fut construite au VIe siècle. Si je ne me suis pas trompé sur l'antiquité de l'église de Djouari-Patiosani, auprès de Mtzkhétha, celle-ci peut bien lui être comparée, mais non pour la beauté simple du plan. Elle n'a de curieux, au point de vue de l'art, que les sculptures de la porte d'entrée et celles de son iconostase, bien mauvaises sans doute, mais servant à faire connaître quel était, dans ces temps reculés, le progrès des arts plastiques en Géorgie, ou plutôt en Grèce, d'où venaient les architectes, en ce pays. *)

Durant quatre jours, où nous fûmes constamment accompagnés par l'honorable Protoïéreï de Mtzkhétha, Ioseb Borisof, et par le savant hiéromonaque Tarasi, outre les monuments ci-dessus mentionnés, nous avons examiné les églises de Dzégwi, XVIIe s.; de Tsinarekh, 1583; de Gomis-Djonar, 1684; de Saskhori, 1704, et une foule d'autres, sans inscriptions. Les matériaux réunis par nous trouveront place ailleurs.

J'ai énoncé et je crois exacte l'opinion que le pays d'Akhal-Tzikhé doit renfermer les plus belles et les plus anciennes antiquités de la Géorgie.

1° Parce que ce pays fut de tout temps habité et occupé par la race géorgienne, qui n'en fut jamais dépossédée;

2° Parce que les premières églises y furent construites au temps de Constantin-le-Grand.

3° Parce que ce pays et ses environs furent le berceau de la dynastie Bagratide, depuis son entrée en Géorgie, sous les successeurs de Gourg-Aslan, VIe s., jusqu'au Xe s., lorsque l'empereur Constantin-Porphyrogénète écrivait son livre de l'Administration de l'Empire.

4° Enfin parce que les rois Aphkhazo-Karthles, attirés par la beauté du lieu, y firent incessamment des constructions remarquables, citadelles, églises et monastères, datant du IXe au XIIe s.

*) La sculpture, au-dessus de la porte d'entrée, semble représenter Abraham donnant l'hospitalité aux trois anges; sur l'iconostase on voit, à partir de la droite, S. Evagrius, faisant la rencontre de S. Chio; S. Syméon Stylite, conversant avec sa mère, du haut de la colonne; le crucifiement de J. C., et une autre sculpture insignifiante.

Pénétré de cette conviction, je partis, le vendredi 22 octobre, pour Akhal-Tzikhé, bien résolu d'y arriver aussi rapidement que possible, afin de profiter des derniers beaux jours. Je fis pourtant une petite pause à Gori, pour visiter la ville troglodytique d'Ouphlis-Tzikhé, dont je me propose d'entretenir plus bas Votre Excellence. Je restai aussi quelques heures à la station Mostovaïa, par suite de la perte du sac contenant mes papiers, et des efforts que je dus faire pour les retrouver. Je ne mentionnerais pas cet accident, quelque grave qu'il ait été pour moi, s'il ne m'avait fourni une preuve bien précise de l'intérêt que Vous daignez prendre au succès de mon voyage. En effet, les autorités civiles et militaires, informées de ce malheureux événement, voulurent bien prendre des mesures si efficaces pour y remédier, que quelques jours après de nouveaux papiers m'étaient expédiés à Akhal-Tzikhé, où déjà le général Sietkof, conformément à Vos ordres, m'avait muni des feuilles ouvertes, nécessaires pour que je pusse me procurer des chevaux de Kosaks.

Accueilli par le chef du district d'Akhal-Tzikhé avec une bonté parfaite, je réclamai son appui pour les courses que j'allais entreprendre. Avec les indications du Blagotchinni Giorgi Gamrécélof, protopope de la paroisse de Se. Mariné, je dressai un premier itinéraire; cet excellent prêtre voulut m'accompagner lui-même au couvent de Safara, avec celui de ses subordonnés auquel est confiée la direction de cette église.

28 octobre. Le couvent de Safara est situé à une heure et demie de distance, au S. E. de la ville; on y arrive par un chemin d'abord assez uni, aboutissant bientôt à une gorge très pittoresque, au milieu de roches volcaniques, où il serpente, sur la gauche de la rivière Ourawelka. Ce monastère et ses douze églises sont dans une enceinte de murailles, aujourd'hui ruinées, où les anciens atabeks avaient une bonne citadelle et une résidence d'été, et les moines de vastes habitations.

Pour ne pas fatiguer Votre Excellence, je Vous parlerai seulement de ceux de ces édifices qui ont un intérêt historique.

La première des grandes églises qui se présente à la vue est celle de S. Saba, grand et bel édifice, à 3 nefs, surmonté d'une coupole ronde, à fenêtres richement ciselées, toutes différentes l'une de l'autre par la ciselure. Les murailles intérieures étaient décorées de peintures d'assez bon style, pour la Géorgie; sur celle du S. est représenté S. Saba, et près de lui deux atabeks, Sargis (?) et Béka, dans de riches costumes. Ces peintures sont malheureusement couvertes d'éclaboussures de chaux qui y furent, dit-on, lancées par la malice d'un molla turk, nommé Kalmichan. Des traces d'un pareil vandalisme se retrouvent dans plusieurs églises de cette contrée. Toutefois j'ai pu réussir à lire, soit les noms de S. Saba et de l'un des deux personnages ici représentés, soit la plus grande partie d'une inscription peinte, où est mentionné « Sargis, général du Samtzkhé, fils de Béka, chef des mandator, » comme ayant « *construit* et embelli cette église. » *) Je n'ai point lu le mot ici souligné; mais la contexture de la phrase le réclame, dans la formule, comme d'ailleurs, employée en pareille circonstance.

Sur le mur opposé on voit deux personnages, dont l'un a près de sa tête des lettres dont je n'ai pu encore me rendre compte, et l'autre les mots « roi des rois; » ce serait la clef du problème si l'on venait à les expliquer.

Autour de la fenêtre de la porte occidentale on lit: « ce temple a été achevé, depuis le fondement, en l'année pascale; » et à côté, en caractères non incisés mais peints ՊՃՔՀ lettres numérales qui doivent certainement indiquer la date désirée. En voici la valeur: 500, 100, 9, 1; or cette date, exprimée d'une manière absolument insolite en Géorgie, serait absolument inexplicable si l'on n'appelait à son secours et la critique et l'histoire.

Additionner ces quatre chiffres, pour obtenir l'année 610, ce serait procéder tout-à-fait au hazard, et le résultat, cette année pascale 610, serait absurde, puisque le cycle pascal n'est composé que de 532 ans.

Supposer qu'il s'agit ici d'une année chrétienne, ce serait attribuer à ce monument une antiquité fabuleuse, que rien ne prouve d'ailleurs, et que dément le bel état de conservation du vaisseau de l'édifice et de ses peintures, attestant une main plus récente.

D'autre part, l'inscription précédente, où Sargis est nommé, est tellement précise en ce qui le concerne, qu'on ne peut guère lui refuser le titre de fondateur, qu'il s'attribue. Or, dans les années pascales 526 à 22, répondant aux années chrétiennes 1306 — 1334, siégeait comme général du Samtzkhé, Sargis II, fils de Béka Ier, fils de Sargis-Djaqel; son grand-père n'était que général du Samtzkhé et chef des armuriers; son père, chef des mandators, et lui, il reçut en outre, du roi Giorgi-le-Brillant, le titre plus élevé d'*atabek*.

Il est vrai que la liste de ces derniers, publiée par M. Dubois, t. II, p. 278 et suiv. ne renferme ni Sargis Ier ni son fils Béka Ier; mais cette liste a été dressée à Paris, d'après une chronique très succincte qui ne renferme que des indications sommaires, sans texte: c'est là la cause de cette variante.

D'après mon opinion, la date du couvent de Safara doit dont se lire « en 529=1309 de J. C. » Le Ղ final, que je rejette, n'est qu'un appendice du genre de celui qu'emploient

*) *Samtzkhè* est l'ancien nom géorgien du pays d'Akhal-Tzikhé; les *Mandator* étaient des officiers chargés de communiquer les ordres du souverain, des espèces d'*adjudants*.

les Russes, en écrivant 1го pour первaго: je suis en état d'en fournir un autre exemple, qui se trouvera plus bas, dans l'inscription de l'église de Dchoulébi.

Quelle que soit l'opinion que l'on se fera de cette solution, qui, j'en conviens, laissera quelque doute, je ne puis admettre que l'église de S. Saba soit de beaucoup antérieure au XIVe siècle.

Au contraire il me semble très probable que l'église contigüe, celle de Se. Mariné, est plus ancienne. D'abord la tradition le dit expressément; ensuite une inscription, peinte à l'intérieur, sur le mur septentrional, est ainsi conçue: « Seigneur Dieu, Christ divin, qui glorifies ceux qui te glorifient, exalte dans l'une et l'autre vie notre maître Béka, chef des mandators, ainsi que ses fils, parce qu'il a daigné nous accorder, à nous indignes, de rester sur la terre, un lieu de sépulture, à moi Laswir et à mes frères, fils de Laswir, à tout jamais; amen! » Sous l'inscription sont les portraits de Swibat et de Laswir, en riche costume séculier, et entre eux celui du moine Nicoloz; et vis-à-vis, au milieu de l'église, une tombe qui a été violée. C'est donc ici une chapelle sépulcrale, où reposait la cendre de trois frères, inconnus d'ailleurs, mais vivant au temps de Béka, que je crois avoir été le père de Sargis II, ci-dessus mentionné. Conséquemment M. Dubois paraît s'être trompé en plaçant ici la tombe de l'atabek Manontchar, qui, selon l'histoire géorgienne, ne fut jamais musulman, ainsi que le dit notre voyageur.

Sous la chapelle voisine, celle de S. George, on aperçoit des hypogées, remplies d'ossements qui peuvent bien avoir été ceux des atabeks, mais rien ne le démontre. Quant aux inscriptions recueillies sur les autres édifices, elles trouveront place ailleurs.

Par la beauté de sa position, par la conservation des édifices religieux, et en partie des peintures, par la salubrité de l'air et par les souvenirs qui s'y rattachent, le couvent de Safara est certainement un des restes les plus importants de l'antiquité géorgienne. Il est bien à désirer que, lors des réparations qui y seront faites, il se rencontre des artistes assez habiles pour dégager les peintures de la chaux qui les couvre, sans les endommager.

Revenu à Akhal-Tzikhé, j'organisai pour le 31, avec l'assistance du Blagotchinni Gamrécélof, une excursion dans le district de Koblian. Le prêtre Pétré Soulkhanof, chargé de m'accompagner, n'hésita pas, malgré son grand âge, à affronter les fatigues d'un pareil voyage. Natif du pays, parlant couramment le tatare, et possédant parfaitement la carte des localités, il était pour moi un précieux auxiliaire, et je dois dire que, sans lui, je n'aurais ni tant vu ni aussi bien vu.

Le 31 octobre, nous étions à Walé, dans l'après-midi. Là se trouve une église à trois nefs, en pierres de taille, dont l'architecture et l'ornementation sont pourtant moins remarquables que son antiquité, d'au moins 350 ans, attestée par deux belles inscriptions incisées dans un des piliers du S., dans une pierre noire et fort dure. Elle a été construite par Dédis-Imédi, petite-fille du roi Costantiné II, de Karthli, et fille de Bagrat, premier prince de Moukhran; comme cette princesse avait épousé l'atabek Kaïkhosro, qui siégea entre les années 1535—1573, et qu'elle fait mention de son époux, dans l'inscription, il est facile de fixer la date de la construction de ce monument.

Pour lire l'inscription, il fallut la dégager de la couche de badigeon dont elle était couverte, et je pris la liberté d'engager le prêtre Pétré à la laisser intacte, lorsqu'il s'agira de réparer son église. Lui, de son côté, me promit une copie de l'inscription sus-indiquée et d'une autre, au voisinage, plus complète que celle j'avais levée moi-même, et que je n'avais pas le temps d'achever.

Le 1 novembre, j'étais à Adiguéni, recevant l'hospitalité chez Dada Beg, descendant d'une famille d'éristhaw, de l'Iméreth, que les révolutions de son pays ont forcé autrefois à chercher un refuge au sein de l'islamisme. Je m'étonnais là d'un spectacle commun en Russie; des chrétiens, un prêtre orthodoxe, hébergés par un seigneur musulman, conversant avec lui sur le pied de l'amitié; touchant effet d'une tolérance bien entendue!

Du beau village où réside Dada-Beg, ayant traversé la Koblianka, nous nous rendîmes à Zarzma, où le géographe Wakhoucht indique les restes d'une belle église épiscopale, à coupole. Ce grand et magnifique édifice, en pierres de taille, construit à-peu-près sur le modèle de S. Saba, est placé au sommet d'une éminence, sur la droite de la Koblianka. Il a trois nefs et est surmonté d'une riche coupole. Près du mur du N. il y avait une belle chapelle, aujourd'hui dépouillée de son parement de pierres de taille; au côté du S. E. est un clocher, peu élevé, d'une construction très élégante et passablement conservé. Sur le mur or. du clocher, on lit cette intéressante inscription, dont il ne manque pas une seule lettre:

« Cette sainte église a été construite, sous l'invocation de S. Jean l'Evangéliste, par la volonté de Dieu et par l'ordre de Pansaphia Khartzadzé (célèbre dans tout l'univers, pour avoir fermé la bouche des fils d'Agar), à Enan dans le Samsdje; Dieu ait pitié de l'archiéreï Khartzadzé, de *Thbeth*, . . .

en l'année pascale 265 (1045 de J. C.) » Bien que les deux personnages de la famille Khartzadzé, ici mentionnés, nous soient inconnus, la date pascale ne laisse aucun doute sur l'époque de la construction dont il s'agit; il n'en est pas de même de la qualité d'évêque ou archevêque de *Thbeth*, que j'ai soulignée dans la traduction, et d'une autre que je n'ai pas osé traduire, que s'attribue le fondateur, mais

qui semble signifier « directeur du couvent de S. Jean-le-Théologue. »

Au N. du clocher est une petite chapelle, non moins bien construite. Sur la porte, aux deux côtés d'une croix, on lit, à gauche :

« Au nom de Dieu et par l'intercession de sa sainte Mère, moi Ioané, fils de l'esprit (moine ?), j'ai construit cette sainte chapelle. Au temps où Sclérus se révolta en Grèce, et David-Couropalate, Dieu l'exalte ! prêta secours aux saints empereurs et nous envoya tous à l'armée. Nous battîmes Sclérus ; et moi, dans le pays dit Kharasan, au lieu dit Sarwénis ..... »

A droite il ne reste que les commencements des lignes, aussi fraîches qu'au jour où elles furent tracées ; mais la pierre angulaire, où se trouvaient la fin et sans doute la date, a été enlevée, sans qu'il m'ait été possible de la retrouver dans le village de Zarzma, où elle est enfouie dans quelque misérable cabane.

Du reste, la date de l'expédition ici mentionnée est connue. Ce fut en l'an 976 que l'impératrice Théophane réclama le secours du couropalate David, qui lui fournit un corps de 12000 Géorgiens, et mit à leur tête un célèbre général, Thornic, alors revêtu de l'habit monastique, dans le couvent, fondé par Athanasé, Géorgien, au mont Athos. Sclérus fut battu, son camp dévasté, et le produit du butin servit à construire la magnifique Laure des Ibériens, encore subsistante dans la Sainte-Montagne. Ce fait, attesté par les Byzantins, par la vie de S. Ewthyme, le célèbre traducteur géorgien de la Bible, et par une Histoire, en grec, du couvent Ibérien, manuscrit de la Bibliothèque patriarcale de Moscou, est confirmé maintenant par une inscription qui date au moins du XIe s., et qui est un des plus glorieux souvenirs de la nation géorgienne.

Maintenant l'église est-elle antérieure à la chapelle ou réciproquement ; c'est là ce qu'il est difficile de décider, surtout vu l'état incomplet de l'inscription. Car si, d'un côté, on a peine de comprendre qu'un membre de l'expédition de 976 ait bâti sa chapelle après l'an 1045 ; d'autre part, en voyant que le mûr du clocher a été entaillé pour former le côté méridional de la chapelle, il est naturel de penser que celle-ci est plus récente, et sage de s'abstenir d'inutiles conjectures.

Ayant, le même jour, reçu le plus gracieux accueil à Mokhé, chez Ali-Beg Atabégof, descendant des anciens atabegs par les femmes, et appartenant du côté masculin à la famille seigneuriale Diasamidzé, suivant ce que j'ai entendu dire, je visitai, le 2 novembre, la belle église de Dchoulébi, dont Wakhoucht ne parle pas, et dont je dus la connaissance aux indications du Blagotchinni Gamrécélof, ainsi que de mon infatigable compagnon, le prêtre Pétré.

La situation de ce couvent, au fond d'une gorge sauvage, dans un amphithéâtre de rochers qui n'a d'issue que la vallée creuse et boisée d'une petite rivière, est très pittoresque. L'église et son clocher sont dans le même genre que S. Saba, mais de moindres proportions et d'un style infiniment plus lourd, moins gracieux. Au dehors, aucune inscription ; à l'intérieur, au contraire, non-seulement les arcades portent des versets de la Bible, peints en grandes et belles lettres rouges, ecclésiastiques, en partie bien conservées, mais encore, sur un des piliers du N., qui portent la coupole, on lit une inscription peinte qui nous apprend que « les peintures de l'église furent achevées en 69 = 1381 de J. C., par Arséni, de Tiflis. » Au reste, le mur du N. ne paraît pas avoir jamais été décoré, et les autres sont indignement éclaboussés de chaux, comme à S. Saba, au point qu'il est impossible de rien reconnaître.

Au N. E. de ce lieu se trouve la vieille citadelle d'Altoun-Qala, placée à la cîme d'un roc isolé, imposant par sa masse, par l'escarpement et par la forme bizarre et fantasque de ses jets volcaniques. On voit, sur la porte d'entrée, une simple croix, incisée dans la pierre, et à l'intérieur les restes d'une église chrétienne, mais rien qui fasse croire que cette place ait jamais été armée de canons ou défendue par une garnison pourvue d'armes à feu. Cette citadelle, dont l'histoire ne parle pas, me paraît pouvoir remonter au moins jusqu'au XIIIe s.

Ayant reconnu, sur la route d'Abas-Touman, la citadelle incomparablement plus ancienne d'Otzkhé et les églises placées vis-à-vis, dans la situation indiquée par Wakhoucht, nous arrivâmes, le lendemain, 4 novembre, au village tatare de Tsakhan, dont la jolie église, convertie en mosquée, est ornée encore de ses croix ciselées et d'une inscription géorgienne d'un style sévère et élégant. Elle est de l'an 121 = 1433, et fut bâtie par des personnages inconnus d'ailleurs.

Ainsi se termina ma seconde excursion dans ce district, dont le résultat capital est l'acquisition des inscriptions de Zarzma, de Walé, de Safara et de Dchoulébi, sans compter une foule de renseignements, nouveaux pour l'histoire, que j'ai dû éliminer de ce Rapport.

(*La suite incessamment.*)

(Ci-joint un supplément.)

Emis le 20 mars 1848.

№ 98. **BULLETIN** Tome V. № 2.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso;* 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 2. *Sur la foudre d'Indra.* SCHIEFNER. VOYAGES. 2. *Troisième Rapport de M.* BROSSET. BULLETIN DES SÉANCES

NOTES.

2. UEBER INDRA'S DONNERKEIL; von ANTON SCHIEFNER. (lu le 7 janvier 1848.)

In Hoefer's Zeitschrift für die Wissenschaft der Sprache B. II. p. 176 folg. hat Dr. Adalbert Kuhn dem Donnerkeil Indra's die Kreuzgestalt sichern wollen. Sein Stützpunct ist das grammatische Zeichen *vag'rákṛti*, das in den neuesten Ausgaben *Vopadeva's* freilich wie ein Kreuz aussieht. *Pâṇini* kennt diese Bezeichnung nicht, sondern hat für den *g'ihvámúlîja* und den *upadhmânîja* nur ein Zeichen, den nach seiner Gestalt benannten *Ardhavisarga* (s. Boehtlingk im Index), in welchem Puncte auch Carey in seiner Grammatik p. 31 von seiner Hauptquelle *Vopadeva* abweicht. Die ältere Gestalt des *Visarga* ◌ः, die sich bis auf den heutigen Tag in der bengalischen und tibetischen Schrift erhalten hat, lässt sich in dem etwas eckiger gerathenen ꣿ der Lank'haschrift leicht wiedererkennen. Lassen wir den obern Grundstrich fort, so können wir auf zweierlei Art einen *Ardhavisarga* bilden. Theilen wir nämlich senkrecht, so erhalten wir ꣾ und ꣿ, welche Zeichen, nur etwas mehr abgerundet und umgestürzt: ꣻ und ꣼ in der Lank'haschrift für den *upadhmânîja* gebraucht werden. Das erstere Zeichen hat die Kopenhagener Handschrift des *Vopadeva* I, 18, die Tübinger II, 47 für den *Gag'akumbhâkṛti*, welchen die Kop. Handschrift an der letzteren Stelle durch ꣼ bezeichnet; die Calcuttaer Ausgabe aber stellt beide Zeichen über einander ꣼ꣻ, s. Böhtlingk Bemerk. zu Bopp's Gramm. § 18. Zweitens entsteht ein *Ardhavisarga,* wenn wir jedem der beiden übereinander stehenden Vierecke die äussere Hälfte durch eine Diagonale abschneiden: ꣽ, welches Zeichen dem bedeutend abgerundeteren *Ardhavisarga* (ꣷ) in den Ausgaben Pâṇini's entspricht. Ziemlich nahe steht diesem Zeichen der Lank'haschrift das von der Trithenschen Handschrift I, 18 für den *vag'rákṛti* gebrauchte ꣾ, das sich in den beiden andern Handschriften zu × gestaltet hat. Dieses schräge Kreuz konnte nun freilich leicht in der Calcuttaer Ausgabe in ein gerades + verwandelt werden, durch welchen Umstand unglücklicher Weise in der neuesten Ausgabe das dem Thorshammer näherstehende + herbeigeführt wurde.

Beide Lank'hazeichen befinden sich in dem lithographirten Anhange zu Csoma's tibetischer Grammatik S. 40, wo jedoch nach tibetischen Vorgängern irrthümlicher Weise क ख प फ mit den darüberstehenden *Ardhavisarga's kwa* oder *kova, khwa* oder *khova* u. s. w. transcribirt werden. Unter den pekinger Holzdrucken des Asiatischen Museums habe ich diese Zeichen bisher nur in zwei Werken angetroffen, und zwar im *Vag'rak'k'hedika* (No. 119 des Catalogs) f. 21, b सुभूतिश्चुन्दपुत्रो

f. 25, b चतुष्पादिकाम् f. 50, b निष्फला u. sonst. Zweitens habe ich den *vag'rákṛti* in der mit tibetischer Schrift gedruckten *Çásanapaushṭi* (No. 122) bemerkt çl. 8. Dieses Schriftchen scheint ursprünglich tibetisch verfasst und dann in ein freilich sehr merkwürdiges Sanscrit übersetzt zu sein. Da in demselben der hochgefeierte *Tsongkhapa* und zwar sowohl mit seinem tibetischen als auch mit dem Sanscritnamen *Sumatikîrti* genannt wird, kann es nicht früher als gegen Ende des 14. Jahrhunderts entstanden sein. Vergl. Kowalewski *Mongol. Chrestom. II. p.* 271.

Hat also der *vag'rákṛti* die Kreuzgestalt nicht, so bleibt die Frage übrig, woher er denn seinen Namen habe. Ursprünglich bezeichnete *vág'ra* wohl schwerlich etwas anderes als einen *Keil,* obwohl diese Bedeutung in den Wörterbüchern fehlt und vielleicht auch früh aus der Sprache verschwand. Den stammverwandten Sprachen ist es anders gegangen. Das altnordische *veggr*, das englische *wedge* und unser nur gar zu speziell gebrauchtes *Weck* (s. Weigand *Wörterb. der deutschen Synonyme III, p.* 1096) bezeugen es mit andern germanischen Dialecten eben so sehr, als das litthauische *vágis* (s. Pott *de ling. Boruss.-Lithuan. II,* 45) sammt dem lettischen *wadsis* Gen. *wadscha,* das wundersam zur Prâkrtform वड्ढ stimmt. Von den gar nahen Nachbarn entlehnten auch die Esthen das dem finnischen Stamme fremde *wagja.* Vergl. Sjögren über die älteren Wohnsitze der Jemen p. 326. — Als Attribut des Donnergottes kommt der Keil nicht bloss bei den Indern, sondern auch namentlich bei den Römern vor. In einem Fragment der salischen Lieder heisst es: Quom tibei *cunei* decstumum tonaront, s. *Zeitschrift für die Alterthumswiss.* 1847, *No.* 94. Wenn nun auch nicht dem Namen, so doch der Sache nach nähert sich die griechische Anschauungsweise, da κεραυνός wohl füglich nicht anders als von κέρας herkommen kann und unzählige Münzen einen solchen hornförmigen Keil mit den ihn umgebenden Blitzen darbieten. Kehren wir nun zu den Indern zurück, so sind mir keine Darstellungen des *vag'ra* aus den brahmanischen Ländern zugänglich. Ich kann nur auf eine Abbildung verweisen, die Klaproth in den Anmerkungen zu *Foě kouě ki* S. 239 von dem *vag'ra* gegeben hat, welches der Bodhisattva *Vagrapáṇi* und jetzt jeder buddhistische Priester bei den Opferverrichtungen in der Hand hält. S. Hodgson im *Journ. Asiat. Soc. of Bengal t. V. p.* 34, Kowalewski a. a. O. I, S. 468. Das ethnographische Museum hieselbst hat deren mehrere aufzuweisen, die jedoch in der Mitte schlanker sind, als der Klaprothsche. Schon auf den ersten Blick staunt man über die Aehnlichkeit derselben mit manchen Abbildungen des griechischen Donnerkeils, z. B. auf einem Vasengemälde von Volci bei C. O. Müller und Oesterley *Denkmäler der alten Kunst B. II, Heft* 1, *No.* 10. Namentlich ist bei den indischen Darstellungen auf den mehr oder minder deutlich aus den umringenden Strahlen hervorbrechenden Speer mit keilförmiger Spitze zu achten. Bei dieser Aehnlichkeit liegt der Gedanke an eine Entlehnung aus der griechischen Kunst nicht gar fern und eine solche konnte durch die griechische Herrschaft in den nördlich und westlich belegenen Reichen herbeigeführt werden. Die bactrischen Münzen, auf denen der Donnerkeil keineswegs vermisst wird (S. *Journ. Asiat. Soc. of Bengal t. V. pl. XXXV No.* 1), könnten der nächste Anlass gewesen sein. Es scheint aber mehr als ein Punct auf eine nähere Beziehung der nach dem Norden zurückgedrängten Buddhisten zu den benachbarten Staaten zu führen. Vergl. Spiegel in der Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft B. I, p. 263. So wird in der von Schmidt herausgegebenen Legendensammlung *Dsang-lun S.* 264 *L.* 3 ein alter König auf *G'ambudvîpa* Namens Basili (Βασιλεύς?) angeführt. Oder sollte hier irgend eine durch die chinesischen Uebersetzer dieser ursprünglich indischen Sammlung veranlasste Corruption eines Sanscritworts vorliegen? Bekannt ist die grosse Rolle, die das im Westen belegene fabelhafte Land *Sukhavatî* bei den Buddhisten spielt, s. Burnouf *Introduction à l'histoire du Buddhisme p.* 100, Schott *über den Buddhaismus in Hochasien und in China p.* 50. Dort wohnt der Buddha *Amitâbha.* Es kann entschuldigt werden, wenn ich hierbei an *Amyntas* denke, dessen Name in der kabulischen Legende zu *Amito* wird, s. Lassen zur *Geschichte der Griech. u. Indoskyth. Könige p.* 198 folg.

Kehren wir nun zum *vag'ra* zurück, so liegt es nicht fern zu glauben, dass *Vopadeva*, als er das grammatische Zeichen benannte, etwas dem buddhistischen *vag'ra* nicht sehr Unähnliches vor Augen gehabt haben müsse. Auf die mehrfach modificirte Bedeutung des *vag'ra* in der buddhistischen Litteratur hat schon Burnouf a. a. O. p. 526 folg. aufmerksam gemacht. Die Tibeter, die Hauptträger des Buddhismus, scheinen nur die Bedeutung «Diamant» festgehalten zu haben, da sie das Wort durch རྡོ་རྗེ d. h. Stein-Herr wiedergeben.

Es sei mir zum Schlusse erlaubt, aus einer tibetischen Lebensbeschreibung Buddha's (No. 285 des Catalogs), über welche ich bald Ausführlicheres mittheilen zu können hoffe, eine hieher einschlagende Stelle anzuführen. F. 330, b wird erzählt, dass Buddha den König *Ag'âtaçatru*, den Sohn und Nachfolger *Bimbisâra's* zu sich auf den Berg *Grdhrakûta* in *Magadha* (s. Burnouf a. a. O. S. 529) einladen liess. Dieser erschien vor dem Lehrer und da er über *Vagrapáṇis* Kraft Nachfrage that, kam ihm der Gedanke, wie schwer doch wohl dessen *vag'ra* sein möge. *Vag'rapáṇi* legte ihn auf die Erde und forderte den König auf denselben aufzuheben. Der

grosse König, der so viel Kraft hatte, dass er einen gepanzerten Elephanten mit einer Hand in die Höhe heben konnte, war nicht einmal im Stande, ihn zu bewegen; auch der bei den Buddhisten des Donnereramts entsetzte Indra vermochte es nicht, ihn emporzuheben. Als *Maudgaljâjana*, der vor allen andern mit Wundermacht begabte Schüler Buddha's (དཔའ་བོ་མོག་གི་ཚན་ fol. 121 der Biographie, vergl. Burnouf a. a. O. p. 181) an's Werk ging, erbebte die Erde, das Wasser erhob sich bis zum Himmel, aber den *vag'ra* konnte er nicht bewegen. Da erhob sich *Vag'rapâṇi* auf des Lehrers Geheiss an den Himmel und erfasste nun den *vag'ra* mit der rechten Hand.

Soweit der tibetische Text, dessen Kürze wohl in keiner Sprache nachgeahmt werden möchte.

VOYAGES.

2. TROISIÈME RAPPORT DE M. BROSSET, ADRESSÉ A SON EXCELLENCE LE PRINCE-LIEUTENANT DU CAUCASE. (Lu le 7 janvier 1848.)

(*Conclusion.*)

Toutefois j'ai eu le regret de n'avoir pu visiter: 1° l'église de Tsourtsqouma, 2° la vieille citadelle de Qwélis-Tzikhé, existant bien avant le Xe s. de notre ère, et 3° l'église de Tsin-Ouban. Personne n'avait pu m'indiquer la situation de la première, qui doit pourtant se trouver au voisinage de Zarzma; mais j'ai su depuis qu'elle est ruinée, et qu'il n'en reste plus que le clocher; pour la seconde, et pour la ruine du palais de Thamar à Naokhari, je n'ai pu également me procurer aucun renseignement. Quant à Tsin-Ouban, j'ai l'assurance que ce lieu sera visité bientôt par une personne en état de m'en rendre compte et d'en copier les inscriptions, s'il s'en trouve.

J'employai trois jours à prendre quelque repos et à explorer les antiquités de la vielle ville d'Akhal-Tzikhé.

L'on ne sait point précisément par qui ni à quelle époque cette ville fut fondée, mais elle paraît pour la première fois dans l'histoire sous le règne de Thamar, au XIIe s. A mon grand étonnement je trouvai encastrées dans les murs de l'église catholique de la Croix, située au sommet de la montagne, des croix *de Souvenir* *) et des pierres tumulaires des années 1454, 1475, 1491. L'église elle-même, ainsi qu'en fait foi un marbre, malheureusement brisé, maçonné dans la façade de l'E., fut bâtie en 1451. Dans la cimetière, une belle plaque de marbre blanc couvre la cendre du brave прапорщикъ, Pètre Ossipovitch Béjanof, Arménien catholique, tué lors de l'assaut, le 15 août 1828. Son héroïque valeur est encore l'objet du respect de la population, et deux belles inscriptions, russe et géorgienne, couvrent sa pierre tumulaire.

Un peu plus bas, l'église catholique de la Vierge, qui n'est qu'une maison ordinaire, a été construite en 1356 et réparée en 1442.

Plus bas encore, l'église de S. Jean-Baptiste, semblable à la précédente, a, sur la pierre qui forme le linteau de la porte de la sacristie, la date arménienne 747 = 1298 de J. C. sur une autre pierre, ornée de quatre croix *de Souvenir*, on lit la date 1471.

Tout auprès de l'église, on voit la base en pierre d'une grande croix monumentale, avec une très belle inscription géorgienne, où est nommé le fondateur, un certain *Mikel*, mais sans date. C'est la même pierre que M. Dubois a désignée dans son voyage, comme étant un chapiteau de colonne. Je crois que cet homme si habile, d'ailleurs, s'est trompé.

Enfin, sur l'église du petit hameau de Se. Ivlita, à quelque cent pas à l'O. de la ville, on trouve les dates 1651, 1691, 1782, et dans le cimetière une pierre tumulaire avec une inscription en caractères géorgiens ecclésiastiques, très beaux, mais en partie usés et sans date.

Je ne sache pas qu'aucun auteur ait donné de détails sur les antiquités catholiques d'Akhal-Tzikhé, ni sur les causes de ce développement du culte romain à une époque si reculée. On sait seulement qu'au commencement du XIIIe s. les rois de Géorgie furent en correspondance avec les papes, que ceux-ci continuèrent de leur écrire, dans le siècle suivant, et de leur envoyer des missionnaires, pour les attirer à eux: l'introduction du catholicisme à Akhal-Tzikhé, la fondation des églises sus-mentionnées sont peut-être le fruit de ces tentatives.

Je repartis, le vendredi 7 novembre, pour explorer la partie méridionale du district d'Akhal-Tzikhé. J'avais, au préalable, dressé un itinéraire embrassant 25 localités, nombre qui a été plus que doublé, grâce à l'expérience de l'Iésaoul Ioseb Mourwanof, que le chef du district, M. Akhverdof, avait eu la bonté de me donner pour cette course, ainsi que de l'Iésaoul Ahmed-Agha, qui me fut attaché plus tard par l'ordre de Bouchnouf-Efendi, chef du canton de Kherthwis, et des guides pris dans diverses localités. Avec ces puissants moyens, je crois avoir réussi à ne laisser inexploré aucun lieu remarquable.

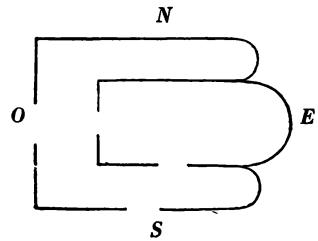
Ayant traversé, au S. E., de la ville d'Akhal-Tzikhé, les petites rivières de Bordjom et de Lachis-Khéwi, puis, au fond d'un entonnoir de rochers, où circule la route, le ruis-

*) On donne ce nom à des croix sculptées sur une dalle de pierre et environnées de légendes arméniennes, destinées à perpétuer le souvenir du fondateur. L'inscription commence ordinairement par les mots: „O croix, souviens-toi de moi...".

seau de Satalakhés, qui tombe dans l'Ouravelka au pied de la citadelle des Mikasdzé, nous suivîmes pendant longtemps la vallée volcanique de l'Ouravelka, la Ghréla des Géorgiens. Laissant à droite le couvent de Safara, nous arrivâmes à Tsithéli-Cldé ou Akhtila, où se voient les ruines d'une belle église à 3 nefs, dont il ne reste plus que quelques pierres de la corniche, qui puissent faire juger de son ancienne splendeur.

Je vis ensuite, à Akhachen, sur la rive gauche du Kour, une petite église remarquable, tant par la tour de défense à laquelle elle a servi de base, que par une sculpture de S. Théodoré à cheval, patron du lieu, et d'un homme qui lui adresse des prières; sculpture qui est moins mauvaise qu'à l'ordinaire, en Géorgie. Enfin, dans le cimetière se voit une tombe, dont l'inscription est en caractères géorgiens ecclésiastiques du plus mauvais style. C'est pourtant une rareté.

La petite citadelle de Warneth et son église; la ruine de l'église de Dadeth, dont le plan est remarquable par sa singularité, celle de Khountsa, qui est du même genre (les exemples en sont nombreux ici),



ne m'ont offert aucune inscription. Plus loin, toujours sur la gauche du Kour, on voit les mausolées de deux frères musulmans, dont l'un, après avoir été pacha, se réfugia à Nidjger, en fut chassé par la population et se fit enterrer dans ce lieu, avec sa famille.

La citadelle de Kherthwis est située sur un roc vaste et escarpé, à l'angle du confluent de la rivière d'Akhal-Kalak et du Kour. Sans importance militaire, elle est d'une construction non moins élégante que hardie, surtout du côté qui regarde le village. Ce donjon coquet, aux grandes proportions, semble avoir été construit par un preux du moyen âge. Sa petite église, en ruines, ses habitations casematées, les passages souterrains qui les relient, le puits aux prisonniers, creusé dans le roc vif, le chemin couvert et vouté descendant à l'eau, les tours carrées, munies de portes à 20 pieds de hauteur, tout donne l'idée d'un repaire féodal de premier ordre.

Pour moi, la partie la plus curieuse de ce vieux monument c'était une inscription déjà copiée par Dubois et estampée par les soins de M. Khanykof, mais restée indéchiffrable dans quelques parties. Aujourd'hui je suis en état d'en donner une copie plus complète, et une traduction qui ne laissera que peu de lacunes. Cette citadelle a été commencée en l'an 42 = 1354, et achevée en 44 = 1356: elle remonte donc aux premiers temps de l'atabégat, comme le couvent de Safara.

De Kherthwis, par Tolochi et par la vallée rocailleuse de l'Alindja, que je crois être la Karzameth des Géorgiens, j'arrivai au village de Zéda-Thmoqwi; là se voit une belle église à trois nefs, sans coupole, construite sur un bon soubassement de trois assises de pierres de taille; la porte du S. est richement et agréablement ciselée, et porte une inscription où sont mentionnés «le roi Bagrat et la reine Mariam.» Je crois pouvoir, en l'absence de date, fixer la construction de cette église vers le milieu du XIe s., car les personnages ici nommés sont historiquement connus: c'est le roi Bagrat IV, règnant 1028 — 1072, et la reine Mariam, sa pieuse mère, qui lui survécut. Ainsi cette église est contemporaine de celle de Zarzma. Elle mérite bien d'être réparée et conservée, car la population chrétienne est ici considérable.

J'omets les autres inscriptions, d'un intérêt secondaire; il en est pourtant une assez piquante. Sur une pierre du mur oriental, on lit: «Dieu, aie pitié de l'âme de Néchi; cet angle est de lui;» ainsi il paraît que plusieurs architectes avaient concouru à la construction du monument en question, et celui-ci n'a pas voulu que son nom fût oublié de la postérité, ni son travail confondu avec celui d'un autre.

Au grand et beau village tatare de Nialia, étant sur le point de m'endormir, j'aperçus au-dessus de ma tête une grande pierre à inscription. C'est la moitié du linteau de la porte d'une église, vraisemblablement de celle du village même, aujourd'hui ruinée, qui se trouve là depuis trois générations. Le sens en est incomplet, comme il est aisé de s'en assurer, en voyant que c'est simplement un fragment d'nne pieree de grande dimension.

A Ghaweth, non loin de Nialia, se voit une très jolie église, bâtie en belles pierres de taille, d'un travail très distingué, dont deux, entre autres, atteignent la dimension de plus de quatre pieds français en longueur. Elle est presque intacte, et sa porte, bouchée avec soin par quatre pierres hermétiquement assemblées, témoigne d'un long abandon; le pignon oriental était surmonté d'une tête de mouton, et l'occidental d'une croix aujourd'hui brisée.

De là je visitai l'admirable ruine de l'église de Karzameth, dont les murs, de deux archines d'épaisseur, reposant sur un soubassement de deux assises, en retraite, devaient lui assurer une plus longue durée, si la main de l'homme ne l'eût détruite. Elle a été bâtie, comme le témoigne l'inscription, tracée sur une pierre d'une sajène de longueur, haute de plus de deux archines, par un certain Grigol, Mamasa-

khlis d'Atsqour, inconnu d'ailleurs, mais elle est des plus beaux temps de l'architecture. Sa porte, encore debout, décorée de fines colonnettes du genre de celles qui se voient sur les fenêtres de l'église de Ghaweth, est d'un effet véritablement imposant. Il y avait au voisinage une église plus ancienne, où j'ai trouvé une croix *de souvenir*, arménienne, dont j'ai copié l'inscription, mais la date manque.

Sans mentionner ici les ruines que j'ai explorées dans six villages, aujourd'hui abandonnés, j'arrivai, le 12 novembre, au hameau tatare de Zéda-Wardzia, par une route en pente, abrupte et rocailleuse, mais très pittoresque.

Je ne sache pas qu'aucun voyageur ait suivi cette route pour aller à la ville troglodytique de Wardzia; j'ai trouvé dans le hameau ci-dessus nommé une superbe église à deux nefs, supérieurement construite et bien conservée, dont l'élégante inscription en attribue la fondation à un certain Estathé Alpari, inconnu d'ailleurs. Quelle était donc la richesse des particuliers qui, dans ces temps reculés, pouvaient bâtir de tels édifices!

Quoique la ville troglodytique de Wardzia, sise à peu de distance de là, ait été bien décrite par le voyageur Dubois, je prendrai la liberté de dire quelques mots de cette singulière résidence d'été des rois de Géorgie.

Les cryptes ne sont point rares dans cette contrée, puisque le Géographe qui l'a décrite mentionne jusqu'à 26 localités de ce genre, et il n'a pas tout dit. La facilité d'exploiter une pierre assez tendre et friable, qui ne durcit qu'à la surface, et la nécessité de se créer des refuges inaccessibles à l'ennemi ont dû, depuis longtemps, attirer l'attention des habitants de la Géorgie, non moins indolents qu'exposés à de fréquentes attaques. C'est là l'explication de ce phénomène, dont les plus remarquables exemples sont ici et à Ouphlis-Tzikhé.

Cette dernière ville, non loin de Gori, a été creusée dans le sein d'un énorme rocher, de plusieurs verstes de pourtour, à une époque très antérieure au Xe s., puisqu'il en est question dans l'histoire sous le roi Bagrat III, régnant en 980 — 1014: c'est aussi la plus splendide. Outre une foule d'établissements placés sur le roc nivelé, dont les traces se voient au N. O. on aperçoit au S. E. une quantité d'habitations particulières, plusieurs églises et des grottes qui passent pour avoir été la résidence des rois. Les églises étaient voutées hardiment, ornées de colonnettes et de nervures, dans leur temps aussi fines que le permettait le grain un peu gros de la pierre. Les deux plus belles habitations ou palais, l'un à l'E., l'autre tout-à-fait au S., se distinguent par la richesse de l'ornementation. Dans la première, il y a une belle antichambre, dont le plafond vouté était découpé en caissons, garnis, dit-on, de miroirs pour refléter les objets depuis l'autre rive du Kour. Dans l'autre, le plafond d'une salle immense représentait des lambris et des poutres, comme dans un édifice en bois: elle était soutenue par deux forts piliers et abritée du soleil par un vaste auvent, le tout en pierre et aujourd'hui écroulé. Sur un des murs de cette salle j'ai remarqué une inscription de l'an 1721, en géorgien. Un chemin couvert, également taillé dans le roc, conduisait au Kour, qui s'en est éloigné aujourd'hui de quelque cent pas. Toutes les grottes étaient tournées au S., pour jouir de la vue et de la fraîcheur du fleuve. On ignore à quelle époque ce lieu a été dévasté, mais l'époque ne saurait être très ancienne.

Outre deux églises géorgiennes, dans le roc, il y en a une troisième, bâtie en briques à l'extrémité orientale de la ville, et dont les murs sont couverts des noms des visiteurs: parmi eux on remarque celui du commandant en chef Golovin. Il y a également, à l'O. de la ville, un oratoire arménien, avec inscription arménienne, mais sans date.

Au bas de la ville est un village tout arménien, avec son église, qui paraît fort ancienne, et dont les inscriptions ont été mutilées évidemment à dessein; c'est un singulier phénomène, en pleine Géorgie, près d'une place évidemment géorgienne d'origine.

Infiniment moins belle sous le rapport de l'art, si l'on en excepte les églises, la ville de Wardzia est creusée dans un roc à pic, qui semble avoir été aplani par la main de l'homme. Les grottes d'habitation y sont moins nombreuses, et pas une seule n'accuse un travail artistique. L'une d'entre elles, pourtant, la première que l'on voit à droite, en arrivant par l'O., a cela de remarquable, qu'elle est tout entière creusée dans un massif isolé, d'environ 28 pieds de haut, et forme une jolie chambre qui paraît avoir été une salle de bain; car on y voit une cuve, ménagée pendant le travail d'excavation, fort propre à une destination de ce genre.

Les localités les plus belles de Wardzia sont: 1° un jolie oratoire ou petite chapelle, tout décoré de peintures du genre grec, médiocres il est vrai, mais bien conservées, accompagnées de légendes et de versets de l'écriture-sainte, en caractères géorgiens ecclésiastiques. Je n'en ai pas vu une seule en caractères grecs. L'une des peintures semble représenter le martyre de S. Etienne. Il y a là une niche, ornée de pendentifs d'un bon goût, dont je n'ai pu deviner l'usage, et tout auprès se trouve l'inscription grecque signalée au commencement de ce Rapport.

2° Un clocher, écroulé en partie, construit en pierres de taille, en dehors du rocher, un peu en avant de la grande église dont je vais parler: ce clocher est massif et peu gracieux, à mon sens.

3° Une grande église, d'environ 40 pieds de haut, sur 20 de large et 50 de longueur. Elle est aussi taillée dans le rocher, mais la muraille du S. est construite en pierre, là où

le roc manquait. Il en est de même de certaines parties de la muraille du N. et des arcades d'une galerie, servant de porche qui surplombe sur toute la vallée, et qui est d'un grand effet. Au dessus de l'autel est peinte une figure colossale et disproportionnée de la Vierge, avec son auréole dorée, encore brillante. Dans la galerie, le mur est couvert de peintures médiocres: un roi s'avance, suivi de sa cour. Le clergé vient à sa rencontre, et sur la robe du premier personnage on lit: « Dieu aie pitié du catholicos Germanos. » Ce nom servira à fixer la date d'une restauration probablement postérieure à Thamar, c. à d. au XIIe siècle; car on sait que ce lieu fut pris et dévasté par les bandes Thathars de Tamerlan.

4° Enfin au fond d'une grotte d'environ 50 pas d'excavation, se trouve une source d'eau pure et limpide, qui n'augmente ni ne diminue jamais. Cette source aura sans doute paru lorsque l'on creusait la grotte, et le lit n'en ayant pas été fouillé au-dessous du niveau du lieu d'où elle sort, elle ne peut franchir une certaine limite: les lois de l'équilibre des liquides me paraissent expliquer facilement ce phénomène, qui frappe beaucoup les simples habitants de ces contrées.

On dit que Wardzia fut commencée par Giorgi, père de la reine Thamar, 1156 — 1184 de J. C., et terminée par cette princesse, qui régna jusqu'en 1212, et qui y fut enterrée. Je regrette de n'en avoir trouvé là aucune preuve écrite.

En partant de Wardzia, pour aller à Tsounda, on laisse à droite les grottes de Wanis-Kwabi, au-delà du Kour, dont on aperçoit l'église; mais les éboulements ont rendu ce lieu inaccessible. On passe aussi, par un affreux sentier, que domine la citadelle de Tioumouk. Il y a là une chapelle insignifiante, creusée dans le roc, et dans la place même une église sans inscription, dont les murs portent les traces des balles et de la mitraille qui les ont foudroyés. La vue de cette citadelle est très pittoresque.

Non loin de là se voit, vers le N., le joli lac de Cartsakh, ou Soullouk-Gel «le lac des sangsues», situé sur le haut d'un cône que M. Dubois regarde avec raison comme le cratère d'un ancien volcan. Vers le S. de ce lac, contrairement à l'indication des cartes de Wakhoucht, qui la place au N., se trouve la jolie église de Tsounda, fraîche comme si elle sortait des mains du constructeur. Elle est appuyée au S. sur un roc vif, du côté du N., sur une muraille massive, et tout autour sur un soubassement de trois assises d'énormes pierres. Aussi n'a-t-elle qu'une légère fente, au N., dont l'époque n'est pas ancienne; car un habitant se rappelle que son père l'a vue se former. De ce côté, l'église est entièrement isolée sur sa base; mais au S. une belle enceinte, toutefois assez étroite, en fait une sorte de refuge, où l'on pouvait se défendre; et dans le fait elle a servi à cet usage, car on voit sur les murs des traces de balles, parties d'une tour du voisinage. La pierre qui forme le linteau de la porte de l'O. est fendue par la moitié; mais elle est soutenue par de belles pierres de taille, qui ferment la porte hermétiquement, et qui sont artistement ajustées. L'inscription, sans date, qui y est incisée, en attribue la fondation à un certain Itchkith Gourgénisdzé, inconnu d'ailleurs.

Si l'église de Tsounda est dans le meilleur état de conservation, je n'en dirai pas autant de celle de Coumourdo, placée un peu plus au S., sur le plateau du Djawakheth, auquel on arrive par une montée longue et abrupte, sillonnée d'un nombre infini de ruisseaux.

Par ses belles formes et ses grandes proportions, par la beauté de son assiette et la pureté de son plan, par le choix et la taille des pierres, de même couleur, et l'exquise exécution artistique de la bâtisse, mais surtout par la richesse des souvenirs antiques conservés sur ses murs, l'église de Coumourdo l'emporte sur tout ce que j'ai vu jusqu'à présent en Géorgie.

Cette église, construite en croix, dont le bras occidental a été détruit, avait sept sajènes de hauteur; elle était surmontée d'une coupole, qui n'existe plus, et précédée d'un porche, occupant toute sa largeur, seule faute contre le goût qui m'ait frappé ici. Elle fut bâtie par l'évêque du lieu, Ioané, qui lui fit de riches donations; restaurée, et, comme je l'ai dit, augmentée d'un porche, par un autre évêque, Zosimé, à ce qu'il paraît, aux frais d'un seigneur nommé Elisbal ou Elisbel.

Au S. se trouve une petite chapelle, surmontée d'un beau clocher, ruiné, à l'entrée duquel étaient deux grandes croix en pierre, dont le fût seul reste sur pied.

C'est sur la porte du S., aujourd'hui fermée par une maçonnerie grossière, que se trouvent les principales inscriptions, au nombre de huit; celles-ci, avec celles du porche, renferment toute l'histoire du monument.

1) Inscription de la façade orientale, en grandes lettres, en relief:

« O Christ, aie pitié de l'évêque Jean, qui a construit cet édifice . . . »

2) Porte du Sud:

« Avec l'assistance de Dieu, l'évêque Ioané a posé le fondement de cette sainte église, par l'entremise du pécheur Scoutzari, sous le roi Léon, que Dieu exalte! en l'année pascale 184, au mois de mai, le samedi premier jour de la lune, sous l'éristhawat de Zwia, ... ; Seigneur, aie pitié de ton serviteur. Amen. »

3) Sur la corniche du porche, côté du Sud:

la reine Mariam a construit ce portique, sous son règne, au temps de l'archiéreï de Coumourdo, Zosimé. »

4) Sur la porte du porche:

« O Christ, exalte en ce monde et en l'autre celui qui a construit ce porche, le seignenr Elisbal, sa mère Kristina, son épouse Marikh, leurs fils et leurs filles. Amen. »

« O Dieu, fais grâce à Zosimé Coumourdoel. »

« O Dieu, fais grâce au maçon Mikel.

a) Or l'année 184 répond à 964 de J. C., époque où, il est vrai, était mort le roi Léon III d'Aphkhazie, de qui Wakhoucht place le décès en 957; mais il faut remarquer que l'histoire originale ne dit, à ce sujet, rien de positif: ainsi, en ce lieu comme en bien d'autres, il faudra réformer les calculs de l'historien. Quant à Zwia, il semble que ce soit le Zwiad mentionné dans les Annales, au temps du roi Bagrat III, et qui mourut en l'an 1022.

b) Les pierres de la corniche du porche, côtés N. et O., ont été enlevées, avec la belle inscription qui s'y trouvait, par un pacha de Kherthwis, qui les employa dans quelque construction; en sorte que, de la fin, on peut seulement conclure qu'elle était conçue à-peu-près dans les mêmes termes que celle de Zéda-Thmoqwi, ci-dessus mentionnée, et conséquemment que le porche date du milieu du XIe siècle.

c) Enfin les personnages mentionnés sur la porte du porche sont entièrement inconnus, mais les autres faits n'en restent pas moins démontrés et acquis à l'histoire.

Quant aux autres inscriptions, elles ne mentionnent que des donations faites à l'église, et sont d'un intérêt secondaire.

Je voudrais rester sous l'impression de plaisir causée par cette splendide ruine, mais je ne puis ne pas citer encore une croix arménienne, de l'an 1251, trouvée près de l'église de Ghordja au N. d'Akhal-Kalak; une pierre de l'an 1367, date de la fondation de l'église de Varévan; une pierre à inscription, du village de *Saro*, qui paraît se rapporter au règne de Démétré Ier, 1125 — 1154; enfin la belle et coquette église de Cholothani, que j'ai pu visiter, au milieu d'un bois tout rempli de neige, grâce à l'assistance de Kiamil-Beg, d'Aspindza, et d'un guide pris au hameau d'Ota elle paraît être de la fin du XIVe siècle, si je me suis bien rendu compte de l'inscription.

Je rentrai à Akhal-Tzikhé, le 16 de novembre. Si Votre Excellence veut bien partager la satisfaction que m'a fait éprouver une si riche récolte d'antiquités, je m'estimerai surabondamment payé des privations, des fatigues et des dangers au prix desquels je l'ai acquise, et je reconnais franchement la devoir en entier aux ordres donnés par Vous, pour le succès de mes recherches.

Tiflis, 30 novembre 1847.

J'ai l'honneur etc. etc. Brosset.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

Séance du 4 (16) février 1848.

Lecture ordinaire.

M. Graefe lit un mémoire intitulé: *Die Participia des Indo-Europäischen Sprachstammes. 1ste Abth.* Il le reprend après la lecture, se réservant de réunir plus tard, en un corps d'ouvrage, toutes ses recherches grammaticales sur les langues indo-européennes.

Ouvrages à publier.

Le même Académicien rappelle à la Classe qu'en acquérant la succession littéraire de feu Köhler, l'Académie est devenue propriétaire, entre autres, de plus de cent exemplaires de la première livraison d'un recueil archéologique que le défunt académicien avait en 1822, entrepris de publier sous le titre de *Serapis*. La seconde livraison imprimée dans une typographie privée n'a jamais vu le jour. Cependant, comme avec la première, elle formerait un tome complet, et comme, en outre, les cuivres appartenant à cette seconde livraison se trouvent, bien conditionnés, entre les mains de l'Académie, M. Graefe pense qu'il vaudrait la peine de réimprimer cette livraison; et qu'en mettant ensuite en vente le tome entier, on rendrait un service aux Archéologues et à la mémoire de l'illustre auteur. La Classe ayant approuvé ce projet, M. Köppen la pria, dans ce cas, d'annexer, à titre de supplément à cette publication, sa réponse, publiée à Vienne 1823, à une critique dirigée par feu Köhler contre un de ses ouvrages, et qui se trouve insérée dans la 1ère livraison du *Serapis*. La Classe trouvant cette demande juste, résout de s'en remettre, quant à l'exécution du projet de M. Graefe, à M. le professeur Stephani, qu'elle a toujours en vue pour le fauteuil vacant de l'Archéologie, et qui, de plus, s'occupe, dans ce moment, d'une révision des manuscrits de Köhler lesquels, à cet effet, lui ont été confiés à Dorpat.

Rapports.

M. Frähn rapporte les monnaies arabes, au nombre de 206, exhumées dans le Gouvernement de Kharkov, district de Soumy, dans le village nommé Nijnaïa Syrovatka, et adressées à l'Académie par le Dirigeant de la chambre des domaines du dit gouvernement (voir le protocole du 16 nov. 1847). M. Frähn trouve cette collection particulièrement intéressante, vu que la moitié environ appartient, presque exclusivement, à l'*Asie occidentale*, tandis que l'autre moitié se compose, à l'exception d'une seule piéce andaloue-arabe, de monnaies frappées dans le nord de l'*Afrique* par les Arabes; un petit nombre seulement de ces monnaies datent du 7ème, tout le reste du 8ème et du commencement du 9ème siècle. M. Frähn en conclut que ce dépôt

confié au sol russe près du Psiol, affluent du Dnièpre, ne vient pas de l'est, comme la plupart des trouvailles semblables, mais a été importé plutôt par les Varègues de la Baltique ou à travers la mer Noire. M. Frähn en a séparé 94 pièces des plus rares et en grande partie inédites, qu'il désire garder au Musée asiatique. Il propose d'offrir le reste, 112 monnaies, dont il a également donné une liste spécifiée, à la Société d'archéologie et de numismatique de cette ville.

Voyages.

M. Köppen annonce à la Classe que M. Warelius, candidat de l'université Alexandrine de Helsingfors, à qui l'Académie a accordé une subvention pour une tournée ethnographique dans le grand-duché, lui a adressé un rapport préalable d'où l'on voit qu'il s'était posé le problème de visiter la limite des deux tribus principales, celle des Finnois occidentaux ou de Tawastland et celle des Finnois orientaux ou de Sawolax-Karélie, et d'étudier les rapports réciproques de ces deux tribus, leurs nuances dialectiques, leur caractère national, leurs moeurs et leur genre de vie. Le voyageur a trouvé le moyen, en outre, de pousser ses recherches plus au nord et d'étudier aussi le dialecte septentrional, c'est-à-dire celui des Suédois qui habitent le littoral du golfe Bothnique. Il a été assez heureux de rencontrer dans ses courses deux jeunes compatriotes, MM. Rindell et Palander, voyageant dans les mêmes vues, et de se concerter avec eux quant au partage du travail, de sorte que nous pourrons nous attendre à des résultats très satisfaisants.

Appartenances scientifiques.

Musée ethnographique.

M. Sjögren présente à la Classe un rapport circonstancié sur l'état actuel du Musée ethnographique d'après la révision instituée par M. le conservateur Radloff. Cette partie du Musée, quoique une des plus anciennes, n'existe de nom que depuis 1836; elle se compose de trois sections différentes: la première, renfermant les objets les mieux conservés et les plus précieux, et consacrée particulièrement aux peuples de l'Asie, se trouve étalée en bon ordre dans la salle attenante au Musée asiatique et qui en forme, pour ainsi dire, une partie intégrante; la seconde n'est qu'un magasin où l'on a déposé, sans même les déballer, les acquisitions les plus récentes provenant des dernières expéditions de l'Académie; la troisième enfin se compose des objets les plus anciens et pour la plupart détériorés; elle a été laissée, faute d'un local convenable, dans son ancien emplacement, au premier étage de la Kunstkammer. M. Radloff s'appuie sur la nécessité urgente qu'il y a d'assigner à ces collections un local spacieux et aéré, non-seulement pour les utiliser et pour pouvoir en dresser un inventaire complet, mais encore pour arrêter la dégradation ultérieure d'une grande partie de ces objets. En attendant que l'Académie trouve le moyen de remédier au mal, il propose certaines mesures provisoires faciles à exécuter et qui au moins permettront de surveiller avec soin les objets existants, d'en dresser petit à petit des inventaires et de signaler ceux d'entre eux qui, à cause de leur entière destruction, doivent définitivement être exclu. Comme la plupart de ces mesures dépendent du Comité administratif, la Classe résout de lui communiquer un extrait du rapport de M. Radloff et de lui recommander non-seulement la mise en exécution de ces mesures provisoires, mais encore le soin d'aviser à l'extension indispensable l'emplacement des Musées pour en assurer la conservation conformément au § 115 des Réglements.

Correspondance.

M. le Ministre de l'instruction publique, Président de l'Académie, adresse au Secrétaire perpétuel 286 monnaies orientales d'argent exhumées dans le village de Karsaïevski, gouvernement de Pensa, district de Nijni Lomov et que lui a fait tenir M. le Ministre des domaines, conformément à l'ordre suprême du 17 février 1841. M. Frähn se charge d'examiner cette trouvaille et d'en déterminer la valeur. Une spécification de ces monnaies dressée par M. Kholmogorov, maître de gymnase à Penza, et annexée au rescrit, est également remise à M. Frähn.

M. le Ministre-Président annonce au Secrétaire perpétuel qu'à l'occasion de la découverte d'une dalle de marbre à inscription grecque et latine, dans le gouvernement de Kherson, district de Tiraspol, la Societé d'histoire et d'antiquités d'Odessa s'est adressée au Prince-Lieutenant du Caucase pour obtenir, par son intercession, l'autorisation suprême de déposer et de conserver dans son Musée non-seulement cette dalle, mais généralement tous les objets antiques et curieux qu'on pourra découvrir encore dans la Nouvelle Russie ou en Bessarabie. M. le Ministre des domaines, après avoir mis sous les yeux de S. M. l'Empereur la demande du Prince Vorontsov, a notifié à M. le Ministre de l'Instruction publique l'ordre suprême de ne laisser au Musée d'Odessa que les objets qui seront considérés comme inutiles aux collections ou dépôts analogues de la capitale. En conséquence, M. le Ministre Président, en transmettant une notice sur la pierre en question et une copie des inscriptions qui s'y trouvent gravées, charge le Secrétaire de le faire examiner par qui il convient et de faire savoir à S. E. si l'Académie trouve nécessaire de la faire transporter à St.-Pétersbourg.

Correspondance savante.

M. Muralt jeune adresse au Secrétaire perpétuel un appel aux Bibliothèques du pays et de l'étranger de fournir à l'auteur les renseignements qui sont à leur portée sur les textes manuscrits de Tertullien qui existent. M. Muralt prie le Secrétaire d'accorder à cette notice une place dans le Bulletin. La Classe y consent.

Emis le 25 mars 1848.

№ 99. **BULLETIN** Tome V. № 3.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 3. *Eclaircissements sur la table paléographique ci-jointe, contenant l'écriture slavo-russe depuis le XIme jusqu'au XVme siècles.* KÖPPEN. *Bulletin des séances.*

NOTES.

3. Erläuterungen zur paläographischen Tabelle der Slawisch-Russischen Schrift vom XI bis zum XV Jahrhundert. (Lu le 26 novembre 1847).

Als ich mich im J. 1822 im Auslande befand, wurde in Moskau, durch meinen verstorbenen Freund Konstantin Kalajdowitsch, das Verzeichniss meiner Sammlung Russischer Alterthümer gedruckt [1]). Dass der Zweck dieses Verzeichnisses vor allem darin bestand, die Freunde des Alterthums mit den vorhandenen Materialien zur Slawisch-Russischen Paläographie und zum Theil auch zur Kunst-Geschichte Russlands bekannt zu machen, dies habe ich schon damals in den Wiener Jahrbüchern der Literatur [2]) ausgesprochen.

Seit jener Zeit sind nun volle 25 Jahre verflossen, und wer hätte wohl geglaubt, dass nach einem Viertel-Jahrhundert noch keine paläographische Tabelle vorliegen werde. Und doch verlangte schon 20 Jahre früher der Begründer der kritischen Geschichte, Aug. Ludw. Schlözer, dass man Schriftproben liefere [3]). Diese sind denn wohl im Laufe der Zeit durch Kalajdowitsch und die beiden Strojew, vor kurzem auch durch die archäographische Commission gegeben worden; doch an einer tabellarischen Zusammenstellung der Schriftzüge nach Buchstaben fehlt es noch immer. Was ich aus den mir zu Gebote stehenden Mitteln vor dem J. 1822 in dieser Art zu Stande gebracht hatte, fand nachsichtige Beurtheilung bei dem ersten Slawisten damaliger Zeit, dem Altvater Slawischer Philologie Dobrowsky sowohl, als auch bei Kopitar, dem scharfen Prüfer, und beide forderten mich auf, diese paläographische Tabelle zu veröffentlichen. Da ich damals noch an die Herausgabe meiner ganzen Sammlung dachte, die die Belege zu den Angaben dieser Tabelle enthält, so unterblieb die Erfüllung der mir gewordenen schmeichelhaften Aufforderung. Die Tabelle selbst wollte ich einst vervollständigen; ich ging auch wirklich an diese Arbeit, die ich jedoch wegen einer kurzen Reise auf einige Tage unterbrechen musste. Da spielte mir aber der Zufall einen argen Streich, der mir die Lust benahm, das schon einmal Gemachte von Neuem zu beginnen. Ich wohnte nicht allein, und meine Hausgenossen hatten, während meiner Abwesenheit, das in Arbeit befindliche Blatt anders benutzt. Darüber sind nun wieder mehr denn zwei Decennien verflossen und es möchte denn wohl an der Zeit seyn zu Tage zu fördern, was ich so lange, ohne böse Absicht, meinen Freunden und früheren Studien-Genossen vorenthalten habe. So gehe denn nun meine paläographische Tabelle in alle Welt! Was mich anbelangt,

so kann ich ihr nur den Wunsch um nachsichtige Beurtheilung, als Begleiter mitgeben, nebst dem Verzeichnisse der Denkmäler, auf denen ihre Angaben beruhen. Dient dieser Versuch dazu etwas Genügenderes zu Stande zu bringen, so werde ich mich freuen, das Meinige in dieser Angelegenheit gethan zu haben.

Verzeichniss der Slawisch-Russischen Denkmäler, deren Schriftzüge in der beifolgenden paläographischen Tabelle vorkommen.

1) 1056. Das Ostromir'sche Evangeliarium, befindlich in der K. öffentlichen Bibliothek zu St. Petersburg.

Es wurde solches in den Jahren der Welt 6564 und 6565 für den Possadnik (Aldermann) von Nowgorod, Ostromir, einen nahen Anverwandten des Grossfürsten Isjasslaw, geschrieben [4]). — 12 Evangelien daraus, nebst der Nachrede (послѣсловіе), theilte ich im ersten Hefte meiner, auf Kosten des verstorbenen Reichs-Kanzlers, Grafen Nikolaj Petr. Rumjanzow zu St. Petersburg, im Jahre 1827 erschienenen Sammlung Slawischer Alterthümer des Auslandes mit [5]).—Vollständig erschien dieses Evangeliarium im J. 1843, begleitet vom Griechischen Texte und grammatischen Erläuterungen des Herausgebers, Hn. Al. Wosstokow, der sich dadurch ein bleibendes Denkmal bei der Nachwelt gesetzt hat [6]).

2) 1068. Die Inschrift auf dem Steine von Tmutorokan (dem Tamatarcha Konstantins Porphyrogennetes [7]), der sich gegenwärtig im Lande der Kosaken des Schwarzen Meeres, in der Kirche zu Taman befindet [8]).

Die Haupt-Schriften über den Tmutorokan'schen Stein rühren vom Grafen Alexis Mussin-Puschkin und vom wirkl. Geheimenrath Alexis Olenin her [9]). Mit aller Achtung für wissenschaftlichen Skepticismus, muss ich doch gestehen, dass ich's für hyperkritisch halte, die Echtheit dieses Steines bestreiten zu wollen. Ich halte die Kaiserin Katharina für zu gross, als dass ich die Meinung derjenigen theilen könnte, die die ganze Existenz des Tmutorokan'schen Steines der blossen Lust zuschreiben, für die Besitznehmung jener Gegenden historisch begründete Ansprüche nachweisen zu können. Die Herren, welche die Echtheit dieses Denkmales bezweifeln, übersehen einige Umstände, die mir wichtig genug scheinen, um hier hervorgehoben zu werden. Im Jahre 1792, wo dieser Stein aufgefunden wurde, hat es schwerlich Leute gegeben, die mit der Slawisch-Russischen Paläographie so vertraut gewesen wären, dass sie nicht einen oder den andern Fehler begangen hätten, der, im Widerspruche mit den Gesetzen der Schreibekunst jener Zeit stehend, einen Beweis gegen die Echtheit der Steinschrift abgeben könnte. Es sind aber, im Gegentheil, alle Schriftzüge zeitgemäss, und, wenn der Stein unterschoben wäre, hätte man denn nicht dafür gesorgt, ihn gleich so zu erklären, wie er am vortheilhaftesten für jenen vermeinten Zweck erklärt werden muss? [10]) — Wollte man ferner versuchen, die Unechtheit dieser Steinschrift und ihre Erdichtung am Schlusse des XVIII. Jahrhunderts darzuthun, so müsste wohl auch nachgewiesen werden können, nach welcher See-Karte die Entfernung zwischen Taman und Kertsch angegeben ward.

Wichtiger als alle Gründe, welche unsere Herren Kritiker gegen die Echtheit der Steinschrift anführen, dürfte das grammatische Bedenken Dobrowsky's seyn, welches er, bei Anzeige der Karamsin'schen Geschichte, in Beziehung auf dieselbe äusserte, indem er bemerkte, dass, den Regeln der Slawischen Sprache gemäss, мѣри oder мѣрилъ есть, nicht aber schlechtweg мѣрилъ (hat gemessen), hätte geschrieben werden sollen [11]). Doch änderte der gelehrte Slawist seine Meinung, als er bei mir das Olenin'sche Facsimile sah, welches die Möglichkeit der Existenz des Hülfszeitwortes есть nicht ausschliesst, da hinter dem мѣрилъ (dem letzten Worte der ersten Zeile) noch ein beschädigter Raum nachbleibt.

Nach alle dem, was ich hier zu Papier brachte, kann ich nicht umhin die Tmutorokan'sche Inschrift für echt zu halten.

3) 1073. Der Sbornik (Изборьникъ) des Grossfürsten Sswjatosslaw, welcher im J. 1817, im Nowo-Woskressenskischen Jerusalems-Kloster, unweit von Moskau, von K. Kalajdowitsch entdeckt wurde.

Eine Beschreibung dieser Sammlung geistlicher Schriften gibt Konstantin Kalajdowitsch, in seinem «Exarch Johann» [12]). Ausführlicher beschreibt diesen Codex Hr. v. Wosstokow, nach einer im Rumjanzow'schen Museum befindlichen treuen Abschrift [13]).

4) Vor 1125. Das Mstisslaw'sche Evangelium, befindlich zu Moskau, in dem Archangelskij-Ssobor (der Erzengel-Kathedrale).

Der verstorbene Kalajdowitsch hatte Unrecht wenn er meinte, dass dieses Evangelium zwischen den Jahren

1125 und 1132 geschrieben sey [14]). Dies ist gerade der Zeitraum, in welchem Mstisslaw Wolodimirowitsch Grossfürst (und in Kijew) war. In der Handschrift aber heisst es, dass solche für den Fürsten Theodor, dem weltlichen Namen nach Mstisslaw, Fürsten von Nowgorod (Князю Новъгородьскуомоу), geschrieben sey. Würde, wenn Kalajdowitsch Recht hätte, der Schreiber ihn nicht Grossfürst genannt haben? Eher ist zu glauben, dass dieses Evangelium vor dem 17. März 6625 (1117) fertig geworden sey, denn um diese Zeit wurde Mstisslaw, durch seinen Vater Wladimir Monomach, nach Kijew berufen [15]), um, wie man versichert, Fürst von Bjelgorod [16]) zu werden. In Nowgorod aber folgte ihm in der Regierung sein Sohn Wssewolod. Mstisslaw selbst regierte zu Nowgorod vom J. 1088 an [17]). Es wäre also wohl statt der Kalajdowitsch'schen Jahre 1125 — 1132 richtiger 1088 — 1117 zu setzen.

5) 1128 — 1132. Die älteste von allen auf uns gekommenen Russischen Urkunden. Sie betrifft eine Schenkung an das Juri-Kloster bei Nowgorod, von Seiten des Nowgorod'schen Theil-Fürsten Mstisslaw Wolodimirowitsch und seines Sohnes Wssewolod Mstisslawitsch.

Diese, vom hochwürdigen, als Metropolit von Kijew und Galitsch (Galizien), am 23 Febr. 1837 verstorbenen Eugenij (Bolchowitinow), aufgefundene und von ihm selbst beschriebene Urkunde, befand sich im genannten Juri- (Georgi-) Kloster [18]).

6) 1161. Ein Kreuz der heil. Euphrosyne (ѡ҃фро-сиѧ), einer Polozkischen Fürstentochter, — befindlich in der Kathedrale der heil. Sophie, bei Polozk [19]).

7) 1171. Der sogenannte Rogwolod'sche Stein, aus der Zeit des Polozkischen Fürsten Rogwolod, dessen Christlicher Name Wassilij Borissowitsch war.

Dieser, gleich dem unter N. 2 besprochenen Tmutorokan'schen Steine, im J. 1792 entdeckte, dann aber wieder vergessene Stein, wurde auf Veranlassung des unermüdlichen Förderers vaterländischer Forschungen, des am 3. Januar 1826 verstorbenen Reichs-Kanzlers, Grafen Nikolaj Petrowitsch Rumjanzow, im J. 1818 wieder aufgefunden, wie dies in dem Verzeichnisse meiner Sammlung Russischer Alterthümer auseinandergesetzt ist [20]). Im Mai 1819 besuchte ich, von Orscha aus, die Borisso-Gljeb'sche Capelle, welche, wie es heisst, im J. 1805 über diesen Stein erbaut wurde. Es befindet sich selbige im Kopys'schen Kreise des Mogilew'schen Gouvernements, 19 Werst von Orscha, und eine halbe Werst weit vom Dorfe Djatlowka [21]), zur Rechten von der über Tolotschin nach Minsk führenden Strasse. Da bis auf den heutigen Tag noch keine treue Abbildung dieses merkwürdigen Denkmales zu Tage gefördert ist, so habe ich die Absicht eine solche, sobald ich kann, herauszugeben.

8) 1229. Vertrag des Ssmolenskischen Fürsten Mstisslaw (Theodor) Dawidowitsch, für die Gebiete von Ssmolensk, Polozk und Witebsk, mit der Stadt Riga und (der Insel) Gottland [22]).

Der Erste, welcher auf die Existenz eines zu Riga aufbewahrten Vertrages zwischen Ssmolensk und Riga aufmerksam machte, war ein vormaliges Mitglied des Rigischen Magistrats, Joh. Christoph Berens [23]), in seiner Brochure unter dem Titel: «Die Bombe Peters des Grossen, in der Stadtbibliothek von Riga» (Mitau) 1787. 24 S. in kl. 4. In einer Anmerkung auf der 13ten Seite dieser Druckschrift, welche Statt einer Beschreibung der wieder zu eröffnenden Stadtbibliothek erschien, theilt Berens die Uebersetzung einer im Stadt-Archiv aufbewahrten Urkunde mit, ohne das Alter derselben zu bemerken. Es ist dies der zwischen den Jahren 1330 und 1359 geschlossene Vertrag des Ssmolenskischen Fürsten Iwan Alexandrowitsch mit dem Rigischen Heermeister, dem Bischofe, den Rittern, Rathmännern und allen übrigen Rigensern, welcher im J. 1819, im II. Bande der Rumjanzow'schen Sammlung von Reichs-Urkunden und Verträgen, unter N. 8 (S. 10 f.) abgedruckt ist [24]). Da in der deutschen Uebersetzung die Rede vom Rigischen und Pleskow'schen Meister ist — es hatte nämlich der Uebersetzer die Worte съ мѣстеремь с Ризьскимь и съ Пѡмь auf diese Weise wiedergegeben — so erregte dies gegründete Zweifel bei dem ehrwürdigen Alterthumsforscher Joh. Christoph Brotze († 1823) in Riga, der im XVIII. Stück der A. W. Hupel'schen Neuen Nordischen Miscellaneen (Leipzig, 1798. 8.), S. 273 — 276, anonym, seine «Vorläufigen Bemerkungen über eine alte, den Kommerztractat zwischen Smolensk und Riga enthaltende Urkunde» einrückte. Brotze, der in Beziehung auf die oben angeführten missverstandenen Worte, durch Stritter in Moskau eines Bessern belehrt war, irrte nun aber selbst darin, dass er die von Berens besprochene Urkunde mit einer älteren, bis dahin auch noch ihrem Inhalte nach unbekannten Original-Urkunde [25]) verwechselte. Diese ältere aber ist nun gerade diejenige vom J. 1229, aus welcher ich hier, für die paläographische Tabelle, das Alphabet liefere.

Von dieser Zeit an verstrichen beinahe zwei Jahrzehent, ehe der Mstisslaw'sche Handelsvertrag in Russischer Sprache erschien. Karamsin veröffentlichte denselben [26]) nach einer alten Abschrift auf Pergament, die er in der Bibliothek des Grafen Alexis Mussin-Puschkin vorfand. Noch ehe die zweite Ausgabe des III. Bandes der Karamsin'schen Geschichte die Presse verliess, erschien, im J. 1819, der schon oben genannte II. Band der Rumjanzow'schen Sammlung [27]), dessen erstes Actenstück eine noch unveröffentlichte Abschrift dieser, im Raths-Archiv zu Riga aufbewahrten, Pergament-Urkunde war.

Als ich, im Juli 1821, in Riga war, fand ich dort noch eine fast gleichlautende, doch an Varianten nicht arme Abschrift dieses Mstisslaw'schen Vertrags, die in zwei Columnen geschrieben vorlag, was bei der Rumjanzow'schen nicht der Fall war. Sie zeichnete sich von den bisher edirten Abschriften dadurch aus, dass in ihr schon der Bischof Nikolaj, und mit ihm der Pop Joan, genannt wird, während die Rumjanzow'sche nur einen Propst Jahan (Прокстъ іаганъ [28]) und die Mussin-Puschkin'sche, im Karamsin, nur den Pop Iwan mit Namen aufführt. Dieser mag wohl für den absterbenden Bischof Albrecht, und auch nach dessen Tode, interimistisch, als Oberhaupt der Kirche fungirt haben. Dies beweisen auch die Jahrzahlen, wie solche in den verschiedenen Abschriften, oder, richtiger gesagt, in den verschiedenen Urkunden vorkommen; denn das Original, nach welchem mein Fac-simile angefertigt wurde, kann doch wohl nur als Erneuerung des Vertrags, oder als Bestätigung desselben durch den neuen Bischof angesehen werden.

Die von Karamsin mitgetheilte Mussin-Puschkin'sche Abschrift enthält kein Datum; die Rumjanzow'sche führt die Jahrzahl 1228. Dagegen heisst es in meinem Fac-simile «im Jahre 1230, ohne (ein) Jahr», — also 1229 — nach der Kreuzigung [29]).

Eben so ist die Zeit, wann diese Urkunde geschrieben wurde, angegeben in noch einer Abschrift dieses Handels-Vertrags, die sich in einer Pergament-Handschrift des XIII. Jahrhunderts [30]), einem Sbornik (Sammlung) befindet, der der Moskau'schen Historischen Gesellschaft gehört und von ihr, mit einem von Hrn. D. Dubenskij verfassten Commentar, im II. Theile der «Russischen Merkwürdigkeiten» abgedruckt ist [31]).

Die neueste, mir jetzt erst zu Gesicht gekommene, gediegene Abhandlung über «die Handels-Verträge Riga's und Gothlands mit Smolensk, vom Jahre 1228 und 1229 n. Chr.» befindet sich in Hrn. Dr. E. S. Tobien's Schrift, unter dem Titel: Die ältesten Tractate Russland's, nach allen bisher entdeckten und herausgegebenen Handschriften verglichen, verdeutscht und erläutert. Dorpat 1845. 4, S. 41 — 72.

Ich schliesse diese Bemerkungen mit folgenden, am 16. Februar 1836, an mich gerichteten Zeilen des verstorbenen Akademikers Krug:

«Nach dem *Necrologium Hamburgense*, in *Langebek* «*Scriptt. Rer. Dan.* V, 388, starb der Bischof von Riga «Albrecht XVI Kal. Febr., d. i. am 17. Januar 1229. In «dem Tractate heisst es: и шлъ бѣлъ ѿ Рѫстѣа «Гнѣ до сего лѣта ѯа лѣто и ѕ лѣто и ѳ лѣто «и к., d. i. und es war verflossen u. s. w. — In an«dern Gramm: и шѣло бѣло три лѣта въ четвер«тое лѣто u. s. w. Der Tractat ist also nicht 1228, «sondern 1229 abgeschlossen.»

9) 1265. Vertrag der Stadt Nowgorod mit dem Twer'schen Grossfürsten Jarosslaw Jarosslawowitsch, enthaltend die eidlich zu sichernden Bedingungen, wie er über Nowgorod zu herrschen habe.

Als Possadnik, oder Aldermann, [32]) von Nowgorod nennt die Urkunde einen gewissen Michael. Es ist dies die älteste Urkunde des Moskau'schen Haupt-Archivs (vom Ministerium der auswärtigen Angelegenheiten). Abgedruckt ist dieselbe sowohl in der Russischen Bibliothek [33]) als auch in der Gräflich Rumjanzow'schen Urkunden-Sammlung [34]).

In Beziehung auf diese, gleich wie auf die übrigen auf uns gekommenen Unterwerfungs-Verträge Nowgorod's mit seinen Fürsten, aus den Jahren 1265 bis 1471 n. Chr., glaube ich meine Leser hier auf Herrn Dr. Tobien's Bearbeitung dieses Gegenstandes verweisen zu müssen [35]).

10) Zwischen 1276 und 1294. Die älteste auf uns gekommene Abschrift der Kormtschaja Kniga (des Nomokanon) und der Gesetze Jarosslaw's, bekannt unter dem Namen Russkaja Prawda (Russisches Recht) [36]).

Die erste Nachricht von diesem Pergament-Codex, gab Konst. Kalajdowitsch, der solchen ins Jahr 1282 setzt [37]).

11) Zwischen 1294 und 1304. Geleitsbrief des Grossfürsten Andrej (Alexandrowitsch) und der Stadt Nowgorod für die Lübecker, die Bewohner der Gottländischen Küste (Wisby) und die Rigischen Kaufleute,

denen drei Landwege und ein Flussweg (durch's Nowgorod'sche Gebiet) gestattet werden.

Die auf Pergament geschriebene Urkunde befindet sich im Rumjanzow'schen Museum zu St. Petersburg [38]).

12) 1377, Der Laurentische Codex, — die älteste aller bisher bekannten Abschriften der Nestor'schen Jahrbücher.

Diese, für den Grossfürsten Dmitrij Konstantinowitsch, von einem Mönch Lawrentij (Laurentius), auf 173 Quart-Blättern verfertigte Abschrift der Russischen Jahrbücher, befindet sich gegenwärtig auf der Kaiserl. öffentlichen Bibliothek zu St. Petersburg [39]). Die ersten 40 Blätter dieser Handschrift sind mit Fractur-Schrift (Уставъ, уставное письмо, уставный почеркъ) geschrieben; der Rest mit Halb-Fractur (полу-уставъ), etwas kleiner als die erstere. Auf der vorliegenden paläographischen Tabelle findet man beide Arten von Schriftzeichen neben einander.

13) 1393. Das sogenannte Spiridonow'sche Evangelium, geschrieben auf Geheiss des Metropoliten Kyprian, vom Diakon Spiridon.

Dieses, auf Pergament, in Folio geschriebene Evangelium, welches bis zum J. 1812 in Moskau war, wird gegenwärtig in der Kaiserl. öffentlichen Bibliothek zu St. Petersburg aufbewahrt [40]).

14) 1485. Ein Psalter mit Abbildungen (Псалтырь въ лицахъ), geschrieben zu Uglitsch [41]), von einem gewissen Scharapow (Ѳеодоръ Клементьевъ Шараповъ).

Diese Handschrift, welche einst eine Zierde der Gräflich-Tolstoj'schen Manuscripten-Sammlung in Moskau war, befindet sich jetzt in der Kaiserl. öffentlichen Bibliothek zu St. Petersburg. [42])

Ich schliesse mit dem Wunsche, dass den Forschern Slawisch-Russischen Alterthumes recht bald etwas Genügenderes in dieser Art, als ich hier liefere, von einem gründlichen Paläographen vorgelegt werde, mit Berücksichtigung der Uebergänge von der Fractur zur Halb-Fractur und von dieser zur Cursiv-Schrift (скоропись) [43]).

Koeppen.

Anmerkungen.

1) Dies geschah auf den Wunsch und für Rechnung des Grafen Theodor Tolstoj, dessen Handschriften- und Bücher-Sammlung späterhin Eigenthum der Kaiserl. öffentlichen Bibliothek in St. Petersburg wurden. Kalajdowitsch arbeitete im zweiten Decennium dieses Jahrhunderts zu Moskau, im Fache der vaterländischen Antiquitäten, gemeinschaftlich mit Hrn. Paul Strojew, während ich, hier in Petersburg, mich zu gleichen Zwecken mit unserm, als Slawisten so hochgeachteten Wosstokow verbunden hatte.

2) Bd. XX (vom J. 1822) im Anzeigeblatte für Wissenschaft und Kunst, S. 7. — Die Separat-Abdrücke dieses Aufsatzes erschienen unter dem Titel: Ueber Alterthum und Kunst in Russland. Wien, 1822; 29 Seiten in 8.

3) „Schrift Proben liefere man uns doch von allem dem, was wirklich vorhanden ist; und dessen ist ser Viel, sei's ächt oder unächt. Zur Ausfindung des Alters und Vaterlandes der Chroniken, Urkunden, und Aufschriften, auch zur Entdeckung grober Betrügereien, werden solche SchriftProben ausnemende Dienste leisten" sagt Schlözer in seinem Несторъ, Russische Annalen in ihrer Slavonischen GrundSprache verglichen, übersetzt und erklärt. 1 Th. (Göttingen 1802. 8.), S. 42.

4) Das einzige, diesem Codex höchst wahrscheinlich gleichzeitige Blatt, welches Erklärungen des 103 Psalmes enthält, gehört meiner Sammlung an. Ich verdanke solches dem Wohlwollen des verstorbenen Metropoliten von Kijew, Eugenij (Bolchowitinow), der es, mit noch 9 andern Pergament-Blättern, so viel ich weiss, im Juri-Kloster neben Nowgorod, vom Verderben rettete.

5) Собраніе Словенскихъ памятниковъ, находящихся внѣ Россіи. Спб. 1827, въ листъ, с. IX — XXXII.

6) Остромирово Евангеліе 1056 — 1057 года. Съ приложеніемъ Греческаго текста Евангелій и съ грамматическими объясненіями, изданное А. Востоковымъ. Спб. 1843. VIII и 320 стр., въ 4.

7) Bei orientalischen Schriftstellern wurde dieser Ort *Matercha* genannt. Siehe: C. M. Frähn's, Ibn-Foszlan's und anderer Araber Berichte über die Russen älterer Zeit (St. Petersb. 1823. 4.) S. 30, 31 u 33. Die alten Karten bieten dafür folgende Varianten dar: Matreca (1318), Manega (1367), Matrega (1408 und 1330 — 1350), Matriga (1480), Matryga (1561), Madaq (1570), Manda (1614). S. ein in Wien gedrucktes Blatt unter dem Titel: Periplus Ponti Euxini octuplus, ad fidem tabularum mss. Bibliothecae Caesarea Vindobonensis. — Vergl. auch meine Bibliographischen Blätter vom J. 1825 (Библіографическіе листы), die den 2ten Bd. meiner Materialien zur Culturgeschichte Russlands bilden (Матеріалы для исторіи просвѣщенія въ Россіи, ч. II.), No. 32, S. 401.

8) In dieser nämlichen Kirche Mariä Schutz und Fürbitte (Церковь Покрова Богородицы) muss sich auch, hinter Glas, ein von mir dargebrachtes Exemplar des Olenin'schen Fac-simile befinden, wogegen mir, von einem Tamans'chen Einwohner, eine nicht unbedeutende Anzahl, zum Theil noch unedirter bos-

porischer Münzen zugeschickt wurde, welche letztere ich, im XX Bande der Wiener Jahrbücher der Literatur (1822), veröffentlicht habe.

9) S. Историческое изслѣдованіе о мѣстоположеніи древняго Россійскаго Тмуторокапскаго Княженія. (Сочиненіе Алексѣя Мусина-Пушкина.) Спб. 1794. 4. und Письмо о Камнѣ Тмуторокапскомъ, писанное (Алексѣемъ Никол. Оленинымъ) къ Графу А. И. Мусину-Пушкину. Спб. 1806 въ листъ.

10) Mussin-Puschkin, Pallas und Waxel lasen und erklärten die Zahl-Buchstaben der Inschrift nicht richtig.

11) Im XX. Bande der (Wiener) Jahrbücher der Literatur (1822. 8.), S. 225.

12) S. Іоаннъ, Ексархъ Болгарскій. Изслѣдованіе объясняющее исторію Словенскаго языка и литтературы IX и X столѣтій. Написано Константиномъ Калайдовичемъ. Москва 1824, въ листъ, стр. 102 — 104. Von dem ersten Blatte dieser Handschrift, auf dessen Rückseite sich eine Abbildung der Grossfürsten Swjatosslaw mit seiner Gemahlin und seinen Kindern Gljeb, Oleg, Dawid, Roman und Swjatosslaw befand, ist hier (im Jahre 1824) die Rede, wie von einem noch vorhandenen Bilde. Dagegen heisst es im Journal des Ministeriums des öffentlichen Unterrichts, dass dieses Blatt nach den Ereignissen des Jahres 1812 abhanden gekommen sey. (Freilich nach 1812, da Kalajdowitsch die Handschrift mit dem Bilde erst im J. 1817 daselbst entdeckte). Während der Herr Minister des öffentlichen Unterrichts, Graf S. S. Uwarow, sich im J. 1834 in Moskau befand, wurde ihm dieses Blatt überreicht. Als es Sr. Majestät dem Kaiser vorgelegt ward, erfolgte der Befehl es in der Moskau'schen Rüstkammer (Оружейная Палата) zu deponiren, wo es sich also gegenwärtig befindet. S. Журналъ Министерства народнаго просвѣщенія 1834 г., Декабрь, с. 537 и д.

13) S. die Beschreibung der Handschriften dieses Museums: Описаніе Рѣсскихъ и Словенскихъ рѣкописей Румянцовскаго музеума, составленное *Александромъ Востоковымъ* (Спб. 1842. 4.), No. CCCLVI, стр. 499 — 506. Hr. v. Wosstokow bemerkt unter Anderm, dass dieser *Sbornik* aus dem Griechischen übersetzt sey, wie aus Montfaucon (Biblioth. Coisl., codex CXX, olim CCIX, p. 192 — 195) hervorgeht.

14) Іоаннъ, Ексархъ Болгарскій, S. 28 und Anm. 87 (S. 110).

15) S. das Erste und das Zweite der Nowgorod'schen Jahrbücher (Новгородская лѣтопись, первая и вторая) beim J. 6625, im 3ten Bande der von der archäographischen Gesellschaft herausgegebenen Sammlung Russischer Jahrbücher: Полное Собраніе Русскихъ лѣтописей, изданное по Высоч. повелѣнію Археографическою Коммисіею, Т. III, (Спб. 1841. 4.), с. 4 и 123.

16) Vergl. Karamsin's Russ. Gesch. (der 2ten Russ. Ausgabe), Bd. II, S. 151. Die Lage dieses Bjelgorod gibt Karamsin in der 468ten Anm. zum 1 Bande an, wo es heisst: *Бѣлгородъ* нынѣ *Бѣлогородка*, есть мѣстечко Кіевской губерніи на р. Рупинѣ. Das Wort *мѣстечко* (Flecken) ist wohl nicht genau zu nehmen, da es im Kijew'schen Gouvernement keinen *Flecken* dieses Namens gibt (wohl aber im Sasslaw'schen Kreise des Wolyn'schen Gouvernements ein Бѣлогородка). P. M. Strojew hat daher auch in seinem Index zum Karamsin: Бѣлогородка сел. (d. i. Kirchdorf).

17) S. Карамз. Ист. Гос. Росс. II, 106.

18) Die Erläuterungen dieses Denkmals erschienen zuerst zu Moskau, in einem Doppelhefte (N. 15 und 16, S. 201 — 255) des Europäischen Boten (Вѣстникъ Европы) vom Jahr 1818, worauf, in No. 20, auch ein treues Fac-simile folgte. Späterhi wurden sie nochmals im 3ten Bande der Arbeiten der Moskauischen Historischen Gesellschaft (Труды и записки Общества исторіи и древностей Россійскихъ, учрежденнаго при И. Московскомъ университетѣ, ч. III, кн. 1, с. 3 — 64) abgedruckt.

19) Nach dem was ich über dieses, von mir im J. 1819 zu Polozk untersuchte Denkmal, im J. 1822, mitgetheilt habe (s. Списокъ Русскимъ памятникамъ etc. S. 41 ff.), ist in Russland die Aufmerksamkeit auf dieses Kreuz besonders dadurch gelenkt worden, dass der Erzbischof von Polozk, Wassilij, im J. 1841, nach vollbrachter Vereinigung der unirten Griechen mit den Orthodoxen, dasselbe mit nach Moskau und St. Petersburg nahm, wo es in den Haupt-Kirchen öffentlich ausgestellt wurde (zu St. Petersburg in der Kathedrale der Kasan'schen Mutter Gottes vom 17. Sept. an). Schon im Januar-Hefte des Journals des Ministeriums des öffentlichen Unterrichts vom J. 1841, Abth. VII, S. 1—6 erschien ein Artikel über die Heiligthümer der Stadt Polozk (Святыня города Полоцка: церковь св. Спаса и крестъ препод. Евфросиніи), dem die Abbildung des Kreuzes der heil. Euphrosyne beigegeben wurde. Dann meldeten die Zeitungen im September di öffentliche Ausstellung dieses Kreuzes (unter andern die С. Петербургскія вѣдомости 1841 г., No. 213), und nach diesem erschien eine Schrift unter dem Titel: Historische Nachrichten von dem Leben der heil. Euphrosyne, Fürstin von Polozk, nebst Abbildung des Kreuzes vom J. 1161 (Историческія свѣдѣнія о жизни Преподобной Евфросиніи, Княжны Полоцкой съ изображеніемъ креста, принесеннаго ею въ даръ Полоцкой женской Спасской обители. Спб. 1841. 8.).

20) Списокъ Русскимъ Памятникамъ etc. No. 42 — 44 (S. 45 — 48).

21) Die Schubert'sche Special-Karte des westlichen Theiles von Russland nennt, auf ihrem XXIX. Blatte, dieses Dorf Djatlowo (Дятлово).

22) Das Original hat Готьскый берегъ, die Gottland's Küste (für Wisby?).

23) S. Allgemeines Schriftsteller- und Gelehrten-Lexikon der Provinzen Livland, Esthland und Kurland. Bearbeitet von Joh. Friedr. v. Recke und Karl Eduard Napiersky, Bd. 1 (Mitau 1827. 8), S. 109. — Berens soll eine deutsche Uebersetzung dieses Vertrags vom J. 1229 auch in seinen im J. 1792 zu Mitau (in 8.) erschienenen „*Bonhomien*" abgedruckt haben, wie Brotze meint, jedoch ohne dies zu behaupten. — Die *Bonhomien* sind mir nie zu Gesicht gekommen: die Berens'sche Schrift: Die Bombe etc., habe ich durch Hrn. v. Napiersky kennen gelernt, der noch vor Kurzem die Güte hatte sie mir zur Ansicht zuzuschicken.

24) Собраніе Государственныхъ грамотъ и договоровъ, хра-

нящихся въ Государственной Коллегіи иностранныхъ дѣлъ. Ч. II, Москва 1819, въ листъ, No. 8., с. 10.

25) Aus J. G. Arndt's Liefländischer Chronik (Halle u. Magdeburg 1747, in fol., Th. II, S. 23) ist nur zu ersehen, dass die Stadt Riga im J. 1228 in russischer und lateinischer Sprache „*ein herlich Handelsprivilegium* erhielt, welches des Königs David in Smolensko Sohn Mcislaus, im Namen der Könige von Polocz und der Russen in Witebeck unterzeichnet hatte."

26) Карамзина Исторія государства Россійскаго Т. III, пр. 248. (Изд. 2е, стр. 156 — 161).

27) Собраніе государственныхъ грамотъ и договоровъ, ч. II, No. 1, с. 1 — 5.

28) Die in der Rumjanzow'schen Sammlung abgedruckte Abschrift hat: а лѣто и с лѣто и й лѣто и к подъ Пискоупомъ Рязкимъ, проєстъ маганъ (d. h. Ein tausend Jahr und 200 Jahr und 8 Jahr und 20 Jahr — also, nach deutscher Art, die 8 vor der 20, nicht wie die Russen sagen würden, zwanzig und acht — unter dem Bischof Propst Jahan). Damals konnte also der Bischof selbst noch gelebt haben. Die deutsche Uebersetzung dieses Handelsvertrags, in den als Xter Band der (Müllerschen) Sammlung Russischer Geschichte erschienenen Beiträgen zur Kenntniss Russlands und seiner Geschichte, herausgegeben von Gustav Ewers und Moritz von Engelhardt, 1ten Bdes, 1ste Hälfte (Dorpat 1816, 8.) S. 325—335, ist offenbar nach dieser älteren, in den Rumjanzow'schen Sammlungen abgedruckten Urkunde angefertigt worden. Die russischen Einschiebsel sind hier nicht treu mitgetheilt, wie z. B. bei Bestimmung der Zeit der Abschliessung dieses Vertrags, statt *при* (zur Zeit), der Rumjanzows'chen Abschrift nach, *подъ* (unter) zu lesen ist.

29) Für „nach Christo" oder richtiger „seit Christi Geburt". „а си грамота написана бѣ ѿ распятьа было ѯа лт. „и с лѣт. и л. лт. безъ лета а при Єпѣ Рижа„скомъ Николаи и при попѣ Іоанѣ. etc."

30) Konst. Kalajdowitsch's Zeugnisse zufolge.

31) Русскія достопамятности, издаваемыя И. Обществомъ исторіи и древностей Россійскихъ, учрежденнымъ при И. Московскомъ Университетѣ. Ч. II, 4., Москва 1843. — Auch unter dem Titel: Памятники древняго Русскаго права, по харатейному списку И. Московскаго Общества Исторіи и Древностей Россійскихъ. Съ Варіантами, примѣчаніями и объясненіями Д. Дубенскаго. М. 1843. Der Mstisslaw'sche Handelsvertrag befindet sich hier S. 243 — 286. Herr Dubenskij fügt dem von ihm zu Grunde gelegten Texte des *Sbornik*, die Varianten nach den Abschriften im Karamsin und in der Rumjanzow'schen Urkunden-Sammlung, und nach meinem Fac-simile bei. Die Urkunde selbst nennt Hr. Dubenskij eine *gerichtsbefreiende*: Безсудная (oder несудимая) грамота, d. h. eine solche, die die Betheiligten ihrem eigenen Gerichte überlässt, indem sie sie von dem Recurs zu den gewöhnlichen fürstlichen oder bischöflichen Gerichts-Behörden oder Richtern freispricht. S. ebendaselbst S. 274, Anm. 1.

32) Ich bediene mich hier dieses Ausdrucks, wiewohl Adelung in seinem Wörterbuche sich dagegen zu erklären scheint.

33) Древняя Россійская вивліоѳика — изданная *Н. Новыковымъ*. Изд. 2-е, ч. 1 (Москва 1788. 8), с. 4 и д.

34) Собраніе Государственныхъ грамотъ и договоровъ. Москва 1813, въ листъ, Т. 1, N. 1.

35) S. die ältesten Tractate Russlands, nach allen bisher entdeckten und herausgegebenen Handschriften verglichen, verdeutscht und erläutert durch Dr. jur. E. S. Tobien, Hofrath, a. o. Professor des Russischen Rechtes. 1. Die ältesten Tractate Russlands. Dorpat und Leipzig 1845. 4, S. 95 ff.

36) In Beziehung auf die *Kormtschaja Kniga* kann ich hier nur auf das Baron Rosenkampf'sche Werk verweisen, dessen Beendigung wir dem verstorbenen Staatsrath Basil Grig. Anastassewitsch verdanken. S. Обозрѣніе Кормчей Книги въ историческомъ видѣ, сочиненіе *Барона Г. А. Розенкампфа*. Второе тисненіе, съ многими перемѣнами и прибавленіями. С. Петербургъ 1839. 4. — Die *Russkaja Prawda* ist erörtert in der Schrift: Das älteste Recht der Russen, in seiner geschichtlichen Entwickelung dargestellt von Joh. Phil. Gust. Ewers. Dorpat 1826. 8.

37) S. Русскія достопамятности, изданныя Обществомъ исторіи и древностей Россійскихъ, учрежденнымъ при И. Московскомъ университетѣ, ч. 1, (Москва 1815. 8.), S. 19, in d. Anm.

38) S. Описаніе *Рѣсскихъ и Словѣнскихъ рукописей* Румянцовскаго музеума, составленная Александромъ Востоковымъ. Спб. 1842. 4., No. XLIII (стр. 59); Vergl. auch das Verzeichniss meiner Russischen Denkmäler: Списокъ Русскимъ памятникамъ (Moskau 1822. 8.), No. 60, S. 60 f.

39) Eine treue Ausgabe dieser Handschrift, jedoch nur bis zum J. 1019, besorgte zuerst der Professor der Moskau'schen Universität Timkowskij, für Rechnung der Moskau'schen Gesellschaft für Geschichte und Alterthümer Russlands (Лѣтопись Несторова, по древнѣйшему списку иноха Лаврентія. Изданіе Профессора Тимковскаго, прерывающееся 1019 годомъ. Напечатано при Обществѣ исторіи и древностей Россійскихъ. Москва 1824. 105 с. въ 4. — Vollständig (bis zum J. 1305) erschien dieses Jahrbuch in der von der Archäographischen Gesellschaft veranstalteten Sammlung: Полное собраніе Русскихъ лѣтописей, изданное по Высочайшему повелѣнію. Т. I. (Спб. 1846 4.), с. 1 — 209. Hier befinden sich auch Nachbildungen von beiden Schriftarten (Fractur und Halb-Fractur) des Laurentischen Codex.

* 40) Im J. 1824 brachte mir nach St. Petersburg ein guter Freund, zur Ansicht, einen mit vielen Abbildungen versehenen, der Nicolaj-Kirche zu Wilna gehörenden Psalter (Псалтырь въ лицахъ) mit, der im J. 6905 (1397) vom nämlichen Spiridon — welcher unterdessen zum Protodiakon befördert war, — geschrieben seyn muss.

41) Gegenwärtig eine Kreisstadt des Jarosslaw'schen Gouvernements.

42) S. Обстоятельное описаніе Славяно-Россійскихъ рукопи-

сей, хранящихся въ Москвѣ, въ библіотекѣ Тайнаго Совѣтника *Графа Ѳедора Андреевича Толстова*. Издали *К. Калайдовичъ* и *П. Строевъ*. Съ палеографическими таблицами почерковъ съ XI по XVIII вѣкъ. Москва 1825. 8., отдѣленія 1го N. 32, с. 18.

43) Als die zahlreichste Sammlung von Schriftproben muss hier die im Jahre 1844 von Hrn. P. Iwanow, im Auftrage des Justiz-Ministeriums, zur Belehrung der Zöglinge des Landmesser-Wesens, veranstaltete Zusammenstellung derselben genannt werden. Es erschien solche unter dem Titel: Сборникъ палеографическихъ снимковъ съ почерковъ древняго и новаго письма, разныхъ періодовъ времени, изданный для воспитанниковъ межеваго вѣдомства. Москва, 1844 въ 4; 34 Seiten Text und 102 Tafeln Steinschrift. — Dass die Cursiv-Schrift auch auf die Russischen Typen Einfluss gehabt hat, beweist schon die Form des т. Dieses wurde zum ҭ und ging dann in ҭ und ҬҬ über, woraus zuletzt das ш entstand, welches auch noch heutigen Tages in der typographischen Cursiv-Schrift, wie beim Schreiben, gebraucht wird (*m*). Als ich, im J. 1827, in meiner Sammlung Slawischer, nicht in Russland befindlicher Denkmäler (Собраніе Словенскихъ памятниковъ находящихся внѣ Россіи) — besonders zur Beseitigung der Verwechselungen des ш (sch) mit dem *m* (t), — die alte, nur noch für Versal-Buchstaben beibehaltene Form des Buchstaben т wieder durchgängig zu gebrauchen anfing, fiel dies Einigen unangenehm auf; doch bald liess man diesem Schriftzeichen sein Recht widerfahren, und schon im J. 1830 wurde, bei dem damals begonnenen Druck der Gesetz-Sammlung, die alte Form des т angenommen, worauf denn das dreibeinige ш immer mehr und mehr verschwand und gegenwärtig so gut wie verdrängt ist.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

Séance du 18 février (1 mars) 1848.

Lecture ordinaire.

M. Graefe lit la seconde partie de son mémoire: *Die Participia des Indo-Europäischen Sprachstammes.*

Rapport.

M. Dorn, chargé, dans la séance du 20 août 1847, d'examiner le recueil manuscrit des proverbes turks-tatares formé par M. Xénophontov à Tiflis et d'en rendre compte, annonce à la Classe, dans un rapport, que tout en rendant justice à l'application de l'auteur, il ne peut cependant pas se dire satisfait de la manière dont il s'est acquitté de sa tâche volontaire. Cependant, pour utiliser au possible un travail aussi méritoire, M. Dorn propose à la Classe de conseiller à l'auteur: 1. de séparer entièrement les proverbes turks des proverbes tatares, ou de marquer au moins par un signe quelconque la langue à laquelle appartient chaque proverbe; 2. d'observer strictement l'ordre alphabétique; 3. d'établir dans tout l'ouvrage l'orthographe uniforme; 4. d'ajouter l'explication des mots ou locutions qui manquent dans les ouvrages de Meninsky et de Troïansky, ainsi que de ceux qui sont d'un usage peu fréquent, ou s'écrivent d'une manière inusitée; enfin 5. de soumettre son ouvrage, après l'avoir soigneusement revu, à quelque savant moullah ou à un Européen connaissant les langues arabe, persane et turque. M. Dorn ajoute qu'à ces conditions là l'ouvrage de M. Xénophontov méritera l'approbation de l'Académie et sa publication comblera une lacune sensible dans la littérature turque-tatare. La Classe ayant approuvé ce rapport et en ayant adopté les conclusions, le Secrétaire fut chargé d'adresser à M. Xénophontov avec son manuscrit, une copie du rapport de M. Dorn.

Proposition.

MM. Sjögren, Dorn et Böhtlingk annoncent à la Classe qu'un jeune Bouriate, nommé Dordji Banzarov, candidat-ès-lettres orientales de l'université de Kazan, se trouve à présent ici, en attendant la décision du Sénat au sujet de son entrée au service. Comme le séjour de M. Banzarov ici peut se prolonger indéfiniment, les trois académiciens ci-dessus nommés ont formé le projet d'utiliser les connaissances et le zèle de M. Banzarov, en le chargeant de divers travaux pour l'Académie, savoir: 1° M. Banzarov, s'étant vivement intéressé aux études yakoutes de M. Böhtlingk, serait, par sa connaissance du mongol et du mandjou, particulièrement apte de livrer une bonne traduction russe du travail de M. Böhtlingk; il s'est chargé, en outre, de dresser un catalogue descriptif des objets relatifs au culte buddhistique et dont le Musée ethnographique renferme une riche collection; 3° il se chargerait enfin de revoir et de préparer pour la publication le catalogue des ouvrages mandjous du Musée asiatique. La Classe résout, avec le consentement de M. Graefe, de demander l'autorisation de M. le Ministre Président pour porter la rétribution de M. Banzarov sur le compte du Musée égyptien.

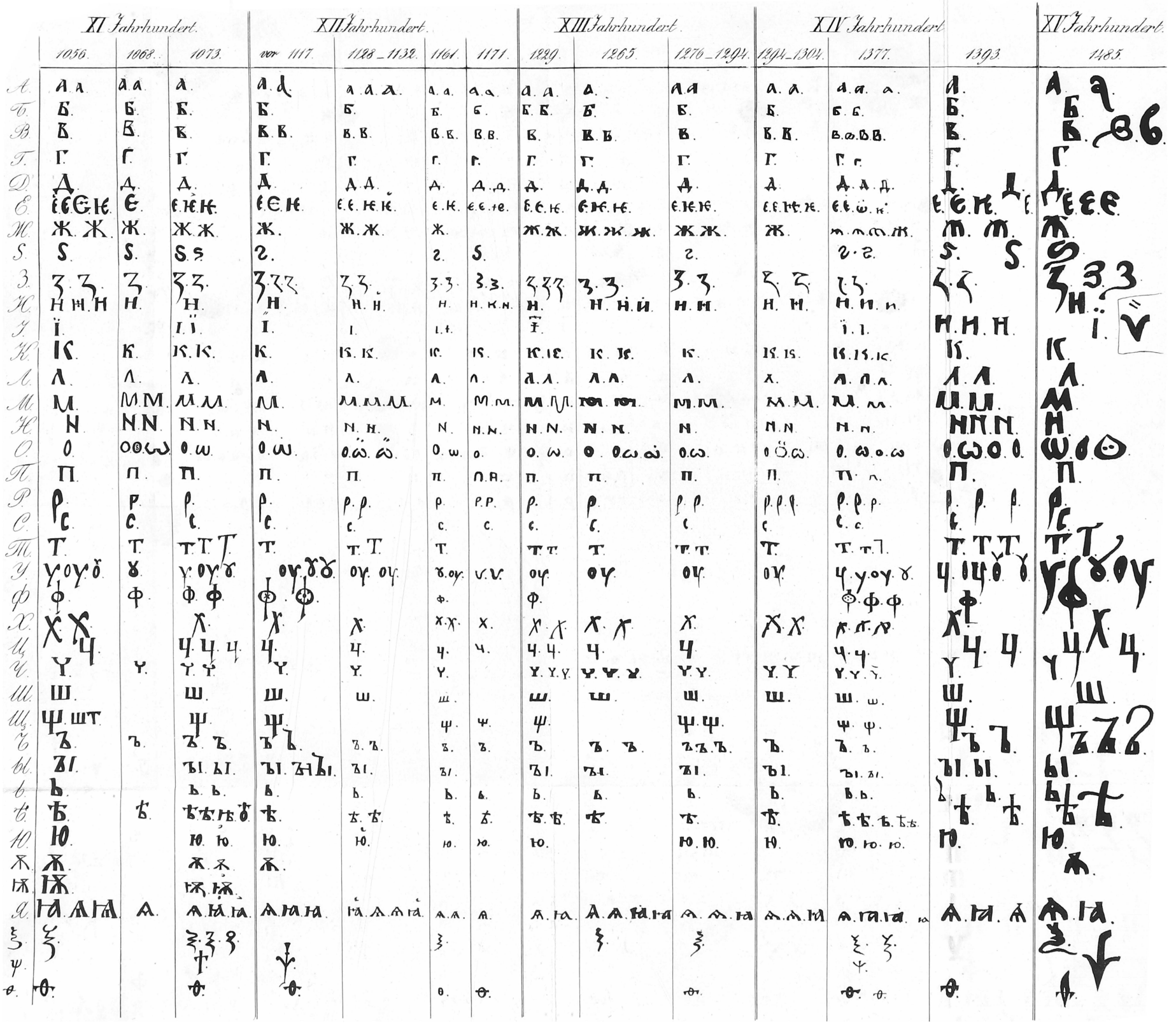
Musée asiatique.

M. Dorn présente à la Classe 5 monnaies de Khiva qu'il a choisies d'une collection rapportée de ce pays par M. Basiner, attaché au jardin Impérial botanique. Ces monnaies dont deux sont d'argent et le reste de cuivre, manquent encore au Musée asiatique et l'une d'entre elles est inédite; M. Basiner les offre en don. La Classe charge M. Dorn de les déposer au Musée et de témoigner au donateur les remercîments de l'Académie.

Emis le 15 avril 1848.

Bull. hist. 8 T.V. (1848.)

DIE SLAWISCH-RUSSISCHE SCHRIFT VOM XI BIS ZUM XV IAHRHUNDERT.



№ 100. **BULLETIN** Tome V. № 4.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso;* 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 4. *Sur deux alphabets de l'Asie centrale.* Dordji Banzarov. *Addition de* M. Böhtlingk. VOYAGES. 3. *Extrait d'une lettre de* M. Castrén. BULLETIN DES SÉANCES.

NOTES.

4. Ueber zwei mittelasiatische Alphabete; von DORDSCHI BANSAROW. Mit einer Nachschrift von O. BOEHTLINGK. (Lu le 3 mars 1848.)

(Hierbei eine lithographirte Tafel.)

Das unter dem Namen der Quadratschrift bekannte mongolische Alphabet ist ein Werk des Tibeters Phagspa Lama, der es um das Jahr 1269 auf Befehl Chubilai's, des ersten chinesischen Kaisers der Juan-Dynastie, verfasste. Diesem Alphabet liegt das tibetische zu Grunde, aber es lässt sich nicht mit Bestimmtheit ausmachen, welche Varietät desselben. Der letzte Streit unserer Orientalisten über diese Quadratschrift rief auf der einen Seite die Ansicht hervor, als sei diese Schrift keineswegs eine Erfindung des genannten Lama oder eine Umgestaltung eines tibetischen Alphabets, sondern vielmehr schon in der ersten Hälfte des 11ten Jahrhunderts von dem tangutischen Fürsten Juan-hao für die Tanguten erfunden, und namentlich bei den Mongolen bis 1269 in Gebrauch gewesen. Ferner behauptete man, dass in dem Manifeste Chubilai's unter uigurischer Schrift eben die tangutische zu verstehen sei und das ganze Verdienst des Lama nur in einer Ummodelung derselben zum Gebrauch der Mongolen bestehe. Woraus schliesst man denn nun, dass Chubilai in seinem Manifeste mit der uigurischen Schrift die tangutische meine? Sind denn Uiguren und Tanguten identisch? Unser berühmter Orientalist Schmidt hat zuerst diese Ansicht nach einer mongolischen Quelle in Umlauf gebracht. Doch lässt sich dieselbe nicht mit dem vereinigen, was wir von den Schicksalen beider Völker wissen: weder haben sie dieselbe Heimath noch gehören sie zu derselben Raçe. Der Name Tanguten ist durch die Mongolen zu den andern Völkern gekommen. Tangut ist ein ganz regelmässiger mongolischer Plural von Tang, wie sich wahrscheinlich das Volk selbst nannte. Nennen nun die türkischen und westlichen Völker das Volk mit der mongolischen Form des Namens, so ist das wohl der beste Beweis dafür, dass diese Bezeichnung bei den Mongolen die gangbarste war und dass sie durchaus nicht nöthig hatten, die Tanguten Uiguren zu nennen. Schon deshalb darf man es nicht wagen, beide Völker für identisch zu halten, weil zu der Zeit der Eroberungen Tschingis-Chan's an der Nordwestgränze China's ein tangutisches Reich, im östlichen Turkestan aber ein uigurisches bestand, dessen Gründer vormals in der nördlichen Mongolei ein Nomadenleben führten und ein mächtiges Nomadenchanat bildeten, während die Tanguten sich beständig auf der Länderstrecke zwischen

Tibet und China bewegten und auch der Raçe nach zwischen beiden Völkern standen. Dagegen weisen die Ueberreste der alten uigurischen Sprache, die Namen ihrer Chane, ihre Sitten und Gebräuche darauf hin, dass die Uiguren mongolisch-türkischer Herkunft waren. Auch hat es grosse Wahrscheinlichkeit, dass ihr altes Chanat aus einer Vereinigung von Mongolen und Uiguren hervorging, wie das die Ansicht Kazembek's ist. Auf jene mongolische Quelle Schmidt's kann man sich aber nicht ohne Weiteres verlassen: 1) weil dieses Schriftchen, wenn ich mich recht erinnere, ein Erzeugniss der neueren Zeit ist, wo die Juan-Dynastie schon als graues Alterthum erschien; 2) kann der Verfasser des Werks ganz eigenmächtig diese Ansicht ausgesprochen haben Er fand in seinen Quellen den ihm unverständlichen Namen Uiguren und die Nachricht, dass die Mongolen in der Sprache dieses Volks verfasste buddhistische Werke zu lesen versucht hätten. Da nun aber in neuerer Zeit die tibetische Sprache, die man schlechthin auch die tangutische zu nennen gewohnt ist, das Organ des Buddhismus in Mittelasien geworden ist, so konnte der unbekannte Verfasser sehr leicht auf den Gedanken kommen, dass auch die uigurische Sprache nichts Anderes sei, als die tangutische d. h. tibetische und in Folge dessen annehmen, dass die Uiguren einst Tanguten genannt wurden; 3) konnte der Verfasser beide Völker auch deshalb mit einander vermengen, weil im 16ten Jahrhundert an derselben Stelle, wo einst das tangutische Chanat blühte, ein türkischer oder vielmehr ein mongolischer Volksstamm, Uiguren genannt, nomadisirte. Das waren jedoch keineswegs Tanguten, sondern Auswanderer aus der nördlichen Mongolei nach dem Sturz des alten Chanats.

Sind wir also zu dem Resultat gekommen, dass man die Tanguten und Uiguren aus einander halten müsse, so werden wir eben so wenig zugeben, dass in dem Manifeste Chubilai's unter der uigurischen Schrift die tangutische zu verstehen sei. Dies ist um so weniger wahrscheinlich, als sich die Mongolen bis auf Chubilai in der That der uigurischen d. h. der jetzigen mongolischen Schrift bedienten. Diese hatten sie aber aus dem östlichen Turkestan erhalten, wo damals das uigurische Chanat bestand. Somit kann auch die Inschrift auf der silbernen Platte nicht in dem tangutischen Alphabet des Juan-hao verfasst sein, wie dies ein Theil unserer Orientalisten annahm. Da man aber durchaus dieses Alphabet darin erkennen wollte, so konnte es leicht kommen, dass man in der Inschrift keine ausgebildete Quadratschrift, sondern vielmehr eine *eckige*, *gerade* und *gleiche* sah, welche Gestalt nach den chinesischen Nachrichten das Alphabet des Juan-hao hatte, und darin zum Theil einen Beweis fand, dass die Inschrift nicht in dem Alphabet des Phagspa Lama abgefasst wäre. Zwar ist die Inschrift nicht in einem Alphabet abgefasst, das man durchgängig eine Quadratschrift nennen könnte, denn es kommen manche ganz unverändert gebliebene tibetische Buchstaben in derselben vor; aber dennoch ist diese Schrift keine andere als die in zwei Jarlyken (Befehlen) der Juan-Dynastie: des Bujantu Chan und der Gemahlin Darmabala's (Dharmapâla) aus den Jahren 1314 und 1321 gebrauchte. Diese Jarlyke aber mussten als öffentliche Documente nach dem Befehl Chubilai's durchaus mit dem Alphabete Phagspa's geschrieben werden [1]). Finden wir nun in der Schrift einige Abweichungen von der Quadratschrift, so lässt sich das so erklären, dass die Züge dieser letztern eben nicht sehr bequem, namentlich für den chinesischen Pinsel, eingerichtet waren, und einige Buchstaben bei dem häufigen Gebrauch der Schrift ihre ursprüngliche tibetische Gestalt, die sich bedeutend schneller schreiben liess, wiedererhielten. Andere Buchstaben haben die von Phagspa festgestellte Form, wie sie auf allen Denkmälern erscheint, beibehalten, namentlich: ཀ་ཀྱ་ང་ཅ་ཏ་ན་ཐ་ད་ར་ཨ་ཨྱ་ཨྲ་ཨི und ཨཱི. Bei einer Vergleichung des von Gabelentz herausgegebenen Jarlyks des Bujantu Chan mit dem mir durch die Güte des Archimandriten Awwakum mitgetheilten Jarlyk der Gemahlin Darmabala's habe ich gefunden, dass sogar in diesen beiden fast gleichzeitigen Documenten einige Buchstaben verschieden geschrieben werden. Kommt ja eine solche Verschiedenheit selbst in der von Gabelentz gegebenen Tabelle vor. Trotz dieser Willkürlichkeiten giebt es einige Puncte, in denen der Character des Phagspa'schen Systems festgehalten wird: 1) die Richtung der Schrift von oben nach unten; 2) einige Combinationen, die Laute bezeichnen, die der mongolischen oder chinesischen Sprache eigenthümlich sind; 3) die Stellung sämmtlicher Vocale unterhalb der Consonanten. Sind diese Denkmäler nun in einer modificirten Phagspa-Schrift abgefasst, so haben wir die ächte Quadratschrift in der Ueberschrift des Jarlyks der Gemahlin Darmabala's. Diese besteht aus den chinesischen Worten: thaï hoang thaï heou i-dshi (Befehl der Kaiserin-Mutter), die mit entschieden viereckigen Characteren mit einigen überflüssigen Anhängseln, die zur Zierde dienen sollen, ausgedrückt werden. Als ein anderes Muster der Quadratschrift müssen wir ein Alphabet ansehen, das sich in einem Werkchen unter N. 590 in der Bibliothek des Asiat. Departements (S. Böhtlingk, Bulletin historico-philologique, II. N. 22.) auf

1) Herr Bansarow wird den scheinbaren Widerspruch, dass das Alphabet Phagspa Lama's noch vor Chubilai auf der vielbesprochenen Silberplatte, wo Möngke-Chan erwähnt wird, angewandt wurde, bei einer andern Gelegenheit zu lösen versuchen.
Böhtlingk.

dem 15ten Blatte befindet. Obwohl die Zahl und Reihenfolge der Buchstaben ganz dem tibetischen Alphabet entspricht, so scheint doch hier das Phagspa'sche Alphabet vorzuliegen, da es der Herausgeber des Werkchens auf dem Titelblatt durch རྒྱ་ཡིག d. h. mongolische Buchstaben ankündigt. Die Gestalt dieser Buchstaben ist, wie man aus der beigelegten Tafel ersehen kann, durchaus quadratförmig. Zweitens sind die Buchstaben, die, wie wir oben gezeigt, in den Jarlyken unverändert bleiben, in ihrer Gestalt mit den entsprechenden Buchstaben dieses Alphabets entschieden übereinstimmend. Die übrigen Buchstaben aber, die in den Jarlyken eine tibetische Gestalt haben, sind auch hier quadratförmig. Nach dem Alphabet werden vier Colonnen tibetischer Wörter in diesem Alphabete mitgetheilt, nämlich བག་ཅིས་འབབ་ཅུང་ཞིག, was nach der jetzt gangbaren Orthographie in བག་ཅིས་བར་ཆུང་ངེག verändert, dem Sanscritwunsche मङ्गलं भवतु entspricht. Diese Colonnen erinnern in ihrer äussern Gestalt sehr an die Ueberschrift auf dem Jarlyk der Chanin. Eigenthümlich ist aber der Verbindungsstrich in der Mitte, während auf dem Jarlyk derselbe auf der rechten Seite angebracht ist.

Bei den geringen Ueberresten der mongolischen Quadratschrift haben wir es für unsere Pflicht gehalten, ausser dieser Probe noch eine andere, schon früher von Herrn Böhtlingk (a. a. O.) bekannt gemachte Schrift zu besprechen. Nach einer tibetischen Bemerkung ist diese Schrift die des Volkes ཇྭ་སེར [2]). Leider ist es noch nicht bekannt, welches Volk die Tibeter so genannt haben; jetzt benennen sie die Russen mit diesem Namen. Wahrscheinlich ist dieser Name gleichzeitig mit den ähnlich gebildeten ཇྭ་ནག (China) und ཇྭ་དཀར oder ཇྭ་གར (Indien) entstanden, denn so wie diese die schwarze und die weisse Fläche bezeichnen, heisst ཇྭ་སེར die gelbe Fläche. Wir können daher nur vermuthen, dass hiermit ein grosses Volk gemeint wurde, das nicht sehr weit von den Tibetern wohnte. Unter den Nachbarvölkern waren in Turkestan nur zwei Schriftarten bekannt: die uigurische und die arabische, vielleicht auch die syrische. Doch diese Alphabete haben mit dem vorliegenden nichts gemein. Für die Mongolen und Perser aber hatten die Tibeter schon seit alter Zeit besondere Namen, eben so für ihre südlichen Nachbaren. Unbekannt ist es aber, wie die Ki-tan- und Niu-tschi-Dynastie von ihnen genannt wurde, ihre Alphabete aber, die aus chinesischen Zeichen bestehen, haben mit dem vorliegenden nicht die mindeste Aehnlichkeit. So bleibt denn nur Tangut nach, dessen Bewohner ohne Zweifel viel von den Tibetern entlehnt haben. Das rGja-ser-Alphabet verdankt wahrscheinlich seinen Ursprung einem tibetischen Vorbilde; wenigstens kann man das indisch-tibetische System in demselben erkennen. Denn 1) wird wie bei den Tibetern das *a* in der Mitte nicht bezeichnet, 2) kommt der tibetische Sylbentheiler vor, 3) können wir in unserer Probe die ganze Classe der tibetischen Gutturale nachweisen. Hiervon abgesehen, haben wir noch einen andern Grund zu vermuthen, dass dieses Alphabet das von dem tangutischen Fürsten Juan-hao verfasste sei. Die chinesische Beschreibung des letzten Alphabets lautet: «Die Gestalt dieser Schrift ist gerade und gleich (d. h. kein Buchstabe war länger oder kürzer, als der andere, auch nicht breiter oder schmäler u. s. w. [3])) und ähnlich der (chinesischen) Pan-fün genannten Schrift; nur wiederholen sich die Züge bis zum Uebermaass.» Diese Beschreibung passt so sehr auf unser Alphabet, dass wir es entweder für identisch mit dem tangutischen oder mindestens für äusserst ähnlich halten müssen. Namentlich die letzten Worte finden ihre vollkommene Geltung durch das eigenthümliche System, das Herr Böhtlingk als Grundlage dieses Alphabets erkannt hat und worüber er hier einige Worte nachzutragen gedenkt.

Nachschrift vom Akademiker Böhtlingk.

Auf den Wunsch des Verfassers der vorstehenden Note, eines geborenen Burjäten [4]), lasse ich hier noch einige Worte über das zuletzt besprochene Alphabet als Nachschrift folgen.

---

2 Die ganze Stelle über dieses Alphabet lautet im Syllabarium folgendermaassen དབྱངས་ཨོ་རེས་པ་ཤིན་དུ་བརྗོད་པ་འཁོས་བའི་ཡི་གེ་གཉིས་བའི་ཚོགས་སུ་བཅད་པ་ཇྭ་སེར་ཇྭ་ཡིག་གཟུགས་དང་ཕྱོགས་མཐུན་བས་བའི་ཡིག་གོས།

3) So wenigstens hat der Archimandrit Awwakum diese Stelle aufgefasst in dem Herrn Grigorjeff mitgetheilten Excerpt aus den chinesischen Annalen.

4) Der Mongolische Name des Herrn Bansarow ist ᠪᠠᠨᠵᠠᠷᠤᠤ „Dordschi Bansarun", d. h. Dordschi (Sohn) des ᠳᠣᠷᠵᠢ Bansar. Dordschi ist das Tibetische རྡོ་རྗེ་ „Diamant, Donnerkeil (im Sanskrit वज्र)"; Bansar soll aus dem Sanskrit पञ्जर corrumpirt sein. Herr Bansarow kam als 12jähriger Knabe nach Kasan, erhielt seine erste Europäische Bildung im 2ten Gymnasium daselbst, wo auch orientalische Sprachen gelehrt werden; betrat hierauf die Universität um sich ganz den eben genann-

Ich hatte schon im zweiten Bande des Bulletin's aus einer Sammlung verschiedener Alphabete ein in diesem Alphabete geschriebenes Muster mitgetheilt, war aber damals der irrigen Meinung gewesen, dass die darunter stehenden tibetischen Worte: མཁོན་པ་ཁྱོད་དགོངས་འགྲུབ་དེན་སྐྱོངས་མཛོད་ «Beschüzzer geruhe! Schütze die lebenden Wesen und die Sachen» die tibetische Uebersetzung wären, während dieselben, wie Herr Bansarow ganz richtig erkannt hat, eine blosse Umschreibung des darüber stehenden Textes sind.

Von der Richtigkeit dieser Erklärung wird sich Jedermann leicht überzeugen können das མ kommt in der Umschreibung zweimal vor, das ག dreimal, das ན zweimal, das ར viermal, das ས zweimal, das ~ achtmal. In der darüber stehenden Schrift (sie ist auf der beiliegenden Tafel wiederholt, weil im 2ten Bande durch die Schuld des Holzschneiders zwei Fehler in den Text gerathen sind) finden wir an der entsprechenden Stelle jedesmal das erwartete Zeichen wieder.

Die erste Tetrade des tibetischen Alphabets, die Gutturale, findet sich vollständig. Der Grundzug dieser Classe ist ein senkrechter Strich; ein horizontaler Strich oben oder unten, rechts oder links, dient zur Unterscheidung der vier Laute unter einander.

Von der dritten Tetrade, den Dentalen, treffen wir nur ད und ན an. Den Charakter der Classe bilden zwei parallel laufende senkrechte Striche, die in der Mitte durch einen horizontalen Strich verbunden werden. Der rechtshin gehende Strich unten bezeichnet wie bei den Gutturalen den dritten Buchstaben der Classe, der linkshin gehende Strich aber den vierten. Der rechtshin gehende Strich oben beim zweiten ན im Worte ནོན is also, wie man sieht, überflüssig und fehlerhaft.

Von der vierten Tetrade, den Labialen, haben wir wiederum zwei Buchstaben, den ersten (ཕ) und den letzten (མ). Der beiden gemeinschaftliche Charakter ist wie der der vorhergehenden Classe, nur dass der verbindende horizontale Strich nicht in der Mitte, sondern unten angebracht ist. Der linkshin gehende Strich oben bezeichnet wiederum wie bei den Gutturalen den ersten Buchstaben der Classe, der nach derselben Richtung gehende Strich unten aber wiederum den vierten Buchstaben.

Von der fünften Tetrade (ཙ་ཚ་ཛ and ཝ) findet sich nur der dritte Buchstabe (ཛ) vor, der als solcher, wie wir schon erwarten konnten, durch einen rechtshin gehenden Strich unten kenntlich gemacht wurde. Der Charakter der Classe ist demnach ein rechtwinkliges Parallelogramm.

Die sechste Tetrade, die durch die Buchstaben ཞ་ཟ་ཨ und ཡ gebildet wird, bietet uns nur den dritten Buchstaben dar, der wiederum den charakteristischen Zug des an dieser Stelle stehenden Buchstabens hat, nämlich den rechtshin laufenden Strich unten. Der Charakter der Classe ist das rechtwinklige Parallelogramm der vorangehenden Tetrade mit einem horizontalen Querstrich in der Mitte.

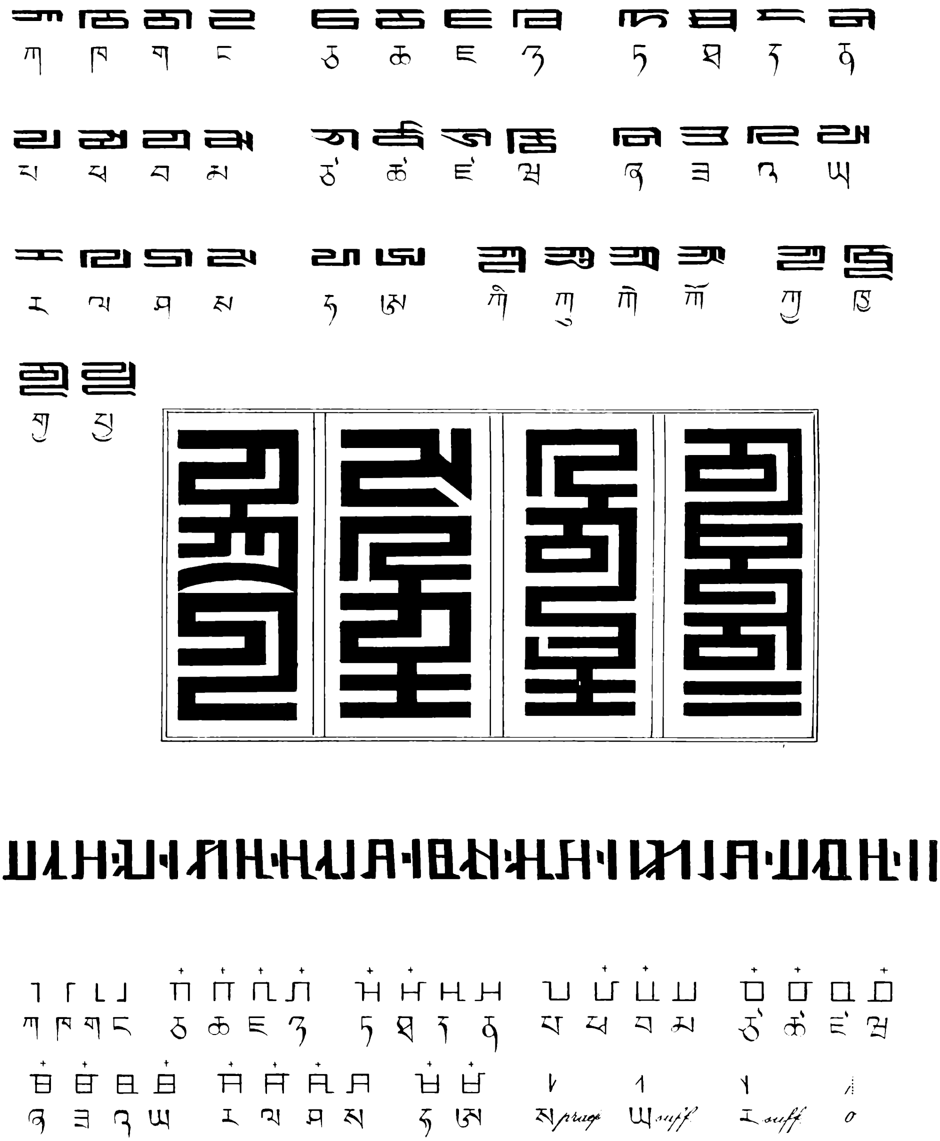
Die siebente Tetrade endlich, bestehend aus den Buchstaben རྲ་ཤ and ས, lehrt uns wiederum nur einen Buchstaben und zwar den vierten kennen, der, wie auch sonst, den linkshin laufenden Strich unten hat. Der Charakter der Classe sind zwei parallel laufende senkrechte Striche, die oben und in der Mitte durch horizontale Striche verbunden sind.

Die Charaktere der 1sten, 3ten, 4ten, 5ten, 6ten und 7ten Tetrade sind uns demnach bekannt, die charakteristischen Merkmale jedes Buchstabens, je nachdem er diese oder jene Stelle in einer Classe einnimmt, gleichfalls; wir werden also kein zu grosses Wagestück unternommen haben, wenn wir die zu dieser Classe gehörigen, in der mitgetheilten Schriftprobe nicht vorkommenden Buchstaben nach dem von uns auseinandergesetzten System auf der lithographirten Tafel ergänzten, diese ergänzten Buchstaben aber durch ein Sternchen von den ganz bestimmten unterschieden.

Kühner war es, wenn wir auch für die zweite Tetrade (ཅ་ཆ་ཇ and ཉ), von der wir keinen Repräsentanten kennen,

---

ten Sprachen zu widmen und erlangte hier nach Vollendung seiner Studien den Grad eines Candidaten der orientalischen Sprachen. Ausser dem Mongolischen hat Herr Bansarow auch das Kalmückische, Mandschuische und Sanskrit eifrig studirt und sich darin recht gründliche Kenntnisse erworben. Unter den Europäischen Sprachen ist das Russische Herrn Bansarow eben so geläufig wie seine Muttersprache; des Deutschen, Französischen, Englischen und Lateinischen ist er so mächtig, dass er ohne Schwierigkeit Werke, die in diesen Sprachen geschrieben sind, liest. Den Gelehrten ausserhalb Kasan ist Herr Bansarow bis jetzt nur durch seine Abhandlung über den schwarzen Glauben oder das Schamanenthum der Mongolen (Черная вѣра или Шаманство у Монголовъ), die in den „gelehrten Memoiren" (Ученыя записки) der Kasaner Universität, 1846, erschienen, bekannt geworden. Seine Lehrer und Freunde setzen in ihn ein grosses Vertrauen und erwarten mit der Zeit etwas Tüchtiges von ihm.


praef.
suff.
suff.

und für die zwei letzten Buchstaben des Alphabets (ᠵ und ᠸ) entsprechende Zeichen zu erschliessen unternahmen. Aber auch hier leitete uns die Analogie. Der Charakter der ersten Tetrade ist ein einfacher senkrechter Strich, der der dritten und vierten Tetrade zwei neben einander laufende senkrechte Striche, die hier unten, dort in der Mitte durch einen horizontalen Strich verbunden sind; wie wahrscheinlich, dass die zweite Tetrade sich von der dritten und vierten bloss durch die Lage des horizontalen Striches unterschied.

Für die beiden letzten Buchstaben des Alphabets setzten wir die einzig übrig bleibende einfache Combination der bekannten Striche.

Einige von den präfigirten und suffigirten Buchstaben scheinen eine von den selbstständig dastehenden Buchstaben abweichende Figur zu haben; wenigstens stimmt das präfigirte ᠨ nicht mit dem in der Schriftprobe vorkommenden selbstständigen ᠨ und eben so wenig die suffigirten ᠤ und ᠷ mit den nach der Analogie von uns erschlossenen selbstständigen Zeichen dieser Buchstaben.

Von den Vocalen lernen wir leider nur das ᠆ kennen, das sich unter einem spitzen Winkel von unten nach oben von der linken Seite an den links stehenden senkrechten Strich des Buchstabens lehnt. In der Verbindung ᠨᠢ lehnt sich das ᠆ sonderbarer Weise an das ᠮ und nicht an das ᠤ.

Schliesslich ist noch zu erwähnen, dass in der Schriftprobe nach dem Vocativ, nach dem Imperativ und nach dem Object des zuletzt stehenden Imperativs ein senkrechter Strich als Gliedtheiler steht. Am Ende des ganzen Satzes wird dieser Strich verdoppelt. Den Silbentheiler hat schon Herr Bansarow erwähnt, desgleichen auch den Umstand, dass der Vocal *a* wie in allen Alphabeten, die nach dem Muster des Indischen gebildet wurden, als Inlaut nicht besonders bezeichnet wird.

VOYAGES.

3. Auszug aus einem Briefe des Dr. Castrén. (Lu le 21 janvier 1848.)

Agulsk, den 1. (13) December 1847.

Nach einem zweimonatlichen Aufenthalte im Kamskischen Kreise will ich nur einige von den allgemeinsten Resultaten mittheilen, die ich besonders durch meine linguistischen Untersuchungen bei den sogenannten Kamassintzen gewonnen habe. Schon in meinem letzten Briefe hatte ich in Folge gewisser Gerüchte, die in der Gegend gänge und gebe sind, die Vermuthung geäussert, dass die gedachten Kamassintzen einen Verein aus drei verschiedenen Nationen bilden möchten. Diese Vermuthung hat sich unter dem Fortgange meiner Studien vollkommen bestätigt, und es ist merkwürdig genug, wie ein so wichtiger Umstand der Aufmerksamkeit Stepanow's sowol als so vieler anderer Reisenden hat entgehen können. Vielleicht haben diese Herren von der Nationalität dieselbe Meinung gehegt wie ein Beamter in Jenissejsk, der in Hinsicht der Nationalität der Samojeden, Tungusen, Jakuten und Ostiaken sich so vernehmen liess: « mögen sie noch so viele Sprachen reden, so sind doch alle ein und dasselbe Volk Tschud. » Dass jedoch diese Ansicht über die Kamassintzen nicht die allgemein herrschende gewesen, beweist sogar ihre Eintheilung in drei Ulusse, von welchen ein jeder einen besondern Namen führt. Die Namen der drei Ulusse sind: 1. *Ugumákow*, 2. *Abalákow* und 3. *Agulskij*. Von diesen Ulussen will ich nun ein Mehreres melden, wiewol es mir an Zeit fehlt, einen genaueren Bericht abzustatten.

Was nun zuvörderst den *Ugumakowschen* Uluss anbelangt, so gehören alle Bewohner desselben zum Türkischen oder Tatarischen Stamme, und bilden einen Ueberrest desjenigen Volkes, welches ehemals seinen Sitz am Flusse Katscha um die Stadt Krasnojarsk hatte. Wie ich früher bereits erwähnt habe, machten viele von jenen Tataren bei der Vertreibung der Kirgisen gemeine Sache mit den Kosaken und bekamen eben deswegen Erlaubniss das nach den Kirgisen erledigte Land zwischen den Flüssen Ijus und Abakan in Besitz zu nehmen. Andere wiederum entsagten dem Kirgisischen Heerzuge und blieben in ihren Ursitzen wohnen, wo sie nach und nach von eingewanderten Russischen Ansiedlern überwältigt wurden und mit ihnen zusammenschmolzen, ob sie gleich noch heutiges Tages ihre eigene Verwaltung haben und gewisse, ihnen von Alters her zuerkannte Vorrechte geniessen. Als das Gouvernement von Krasnojarsk organisirt ward, wurden viele von den letztgedachten Tataren nach eigenem Wunsche aus dem Krasnojarskischen Kreise in den Kanskischen übergeführt und mit den Kamassintzen unter dem Namen des *Ugumakowschen Ulusses* zusammengeschlagen. Einige von ihnen haben sich am *Mana*, an dessen Nebenflusse *Kolba* und an den in diesen mündenden *Schinjéra* und *Schalbéja* niedergelassen, andere wiederum leben zerstreut innerhalb des Kanskischen Flussgebietes an der *Odjá*, *Rybnaja* und mehreren anderen kleinen Flüsschen. Alle zum Kanskischen Kreise gehörenden Tataren nennen sich selbst: *Djáse-djon* (Leute der Steppe); von den Wald-Kamassintzen werden sie *Nu*, Plur. *Núsang* benannt und bei den Russen sind sie unter dem Namen der *Kamassintzen der Steppe* bekannt. In Hinsicht ihrer Lebensart verfallen diese Kamassintzen in zwei Arten: 1. *Ackerbauer*, welche feste Wohnsitze haben und 2. *Hirten*,

die während des Sommers in beweglichen Zelten wohnen, daneben aber auch mit kleinen, im Winter bewohnten Stuben versehen sind. Die ersteren sind bereits vollkommene Russen, die letzteren bewahren wenigstens noch die Sprache ihrer Väter, die sich bis auf den heutigen Tag dem Katschinskischen Dialekte im Minusinskischen Gebiete gleich erhalten hat. Sie sind alle getauft und nach dem Zeugnisse der Geistlichkeit sollen sogar diejenigen, welche in ihrem Christenthume die geringsten Fortschritte gemacht haben, wenigstens einmal jährlich vor dem Heiligenbilde des Nikolaus ein Licht anzünden.

Der *Abalákow Uluss* enthält die von den Russen sogenannten Wald-Kamassintzen, die sich selbst *Kagmáshe*, Plur. *Kagmáshesang* benennen. Das letzte Wort ist von den Tataren entlehnt, die zuweilen sowol sich selbst als alle andere Kamassintzen mit dem Namen *Kamgadje djon*, d. h. Zauberer bezeichnen. Ehemals mögen die Wald-Kamassintzen auch *Kalmashenilen* genannt worden sein, welches Wort offenbar durch Corruption aus *Kagmáshe* entstanden ist und meines Wissens nunmehr nie von anderen als Schriftgelehrten gebraucht wird. Die erwähnten Wald-Kamassintzen sind ihrer Herkunft nach Samojeden und die einzigen dieses Stammes, welche im südlichen Theile des Jenissejschen Gouvernements noch fortleben. Obgleich gering an der Zahl, zerfallen sie doch in fünf verschiedene Geschlechter, die sich benennen: 1. *Nje'g*, 2. *Mador*, 3. *Bögöshä*, 4. *Bajga* und 5. *Sela*.

Die Geschlechtsnamen *Mador*, *Bögöshä* (*Bögödji*) und *Bajga* (*Baj*, *Bajgado*) finden sich auch unter den Kojbalen wieder, und mit einer geringen Verschiedenheit in der Aussprache finden sich wenigstens zwei von diesen Namen ebenfalls bei den Turuchanskischen Samojeden. Kann man schon aus diesem Umstande folgern, dass die nordöstlichen Samojeden nur eine von dem Sajanischen Gebirge ausgewanderte Colonie sind, so findet man für diese Folgerung einen noch kräftigeren Grund in der nahen Verwandtschaft, die zwischen den Sprachen herrscht. Sondert man nämlich aus dem Kamassinischen alles ab, was dieser Dialekt aus dem Tatarischen aufgenommen hat, so bleibt kaum ein Wort oder eine grammatikalische Form übrig, die sich in dem nordöstlichen Samojeden-Dialekte nicht finden sollte. So ausserordentlich gross ist die gedachte Sprachverwandtschaft, dass sogar die unbedeutendsten Vokalmodificationen in den beiden Mundarten übereinstimmen. Jedoch bezieht sich auch die Verwandtschaft bloss auf die Sprache. In Hinsicht der Religion sind die Wald-Kamassintzen Griechen und in den meisten anderen Beziehungen Tataren. Sie tragen Tatarische Kleider, haben Tatarische Sitten und selbst ihr äusseres Ansehen zeugt von Tatarischer Vermischung. Indess sind sie noch darin Samojeden, dass sie sich mit Rennthierzucht abgeben und den Wald der Steppe vorziehen. Während des Sommers halten sie sich an den Quellen der Flüsse *Kan* und *Mana* auf, wo die « weissen Berge » ihren Rennthieren sowol Kühle als Nahrung gewähren. Den ganzen Sommer über liegen die Wald-Kamassintzen auf derselben Stelle gelagert, sobald aber die Herbstwinde die Luft abgekühlt und die Mücken verscheucht haben, brechen sie mit ihren Zelten auf und fangen an wilde Rennthiere zu jagen, welche während des Sommers vor den Mücken in unzugänglichen Wäldern sich verstecken, im Herbste aber zu den kühlen Bergen zurückkehren. Die Jagd nach wilden Rennthieren wird sowol auf kahler Erde, als besonders auf dem zuerst gefallenen Schnee betrieben, darauf beginnt der Zobelfang und währt von der Mitte Septembers bis in den Novembermonat hinein. Während dieser Zeit zieht sich der Wald-Samojede allmälig auf die Steppe, weil der tiefe Schnee ihn hindert seine Jagd in der Waldregion fortzusetzen. Nun liegt er den grösseren Theil des Winters still und sucht nur Ziegen, Elenthiere, Eichhörnchen u. s. w. in der Nachbarschaft seines Zeltes zu erlegen. Wenn der Frühling ankommt, begibt er sich wieder in den Wald und verfolgt Zobel, so lange der hart gefrorene Schnee ihn trägt; sobald es aber anfängt zu thauen, zieht er sich zum Sommer in seine geliebten Berge zurück. So ist mit wenigen Worten die Lebensart der Wald-Kamassintzen beschaffen — ein unruhiges Herumirren und ein trauriges Jägerleben, welches der grössten Mühen und Anstrengungen unerachtet nur ein dürftiges und kümmerliches Auskommen gewährt. Ehemals waren die Wald-Kamassintzen eins der glücklichsten Jagdvölker Sibiriens; gegenwärtig aber besitzen kaum die reichsten unter ihnen eine Heerde von 20 Rennthieren, und der Zobelfang ist hier wie anderwärts im Abnehmen. Hungersnoth und Krankheiten haben diesen einst mächtigen Stamm sehr mitgenommen, so dass davon nunmehr bloss etwa 150 Individuen übrig geblieben sind, Männer und Weiber zusammengerechnet.

Der dritte oder *Agulskische* Uluss bestand ehemals aus zwei Geschlechtern: 1. dem *Pantykowschen* am Agul oder dem kleinen Kan und 2. dem *Schalaschkinschen* am Flusse Kungus, der in den Agul fällt. Ein jedes von diesen zwei Geschlechtern soll vor längerer Zeit aus 400 Mann bestanden haben, die nach und nach als Opfer der Pocken und anderer verheerender Krankheiten gefallen sind, wodurch der ganze Stamm bis auf 20 steuerpflichtige oder überhaupt 76 Personen zusammengeschmolzen ist. Nach allen Aufklärungen, die ich über diese Kamassintzen erhalten, sind sie, eben so wie die Wald-Kamassintzen, in uralten Zeiten Jäger gewesen, später aber auf die Steppe hinausgetreten und haben sich seit einer langen Reihe von Jahren auf derselben Culturstufe wie die Tataren befunden. Vor kaum einem Jahrzehent lebten sie

noch in Borkenzelten und irrten mit ihren kleinen, aus Pferden, Kühen, Schafen und Ziegen bestehenden Heerden auf der Steppe herum. Seit der Zeit oder im Verlauf der sechs letzten Jahre haben die zwei Ulusse gemeinschaftlich am Agulflusse ein Dorf angelegt, das gegenwärtig aus 9 Häusern besteht. Dieses Dorf trägt den Namen *Agulskij Uluss* oder *Agulskaja Sajemka*, und seine Bewohner werden von dem Russischen gemeinen Manne Steppen-Kamassintzen, Steppen-Tataren genannt. Als sesshaftes Volk beschäftigen sich die Agulschen Kamassintzen nunmehr bloss mit Ackerbau; der Religion nach sind sie Griechen und in Hinsicht der Bildung Russen. Wenn nach einigen Decennien ein neuer Stepanow mit einer neuen Statistik über das Jenissejsche Gouvernement hervortreten sollte, so dürfte er wol falschen Zeugnisses alle diejenigen zeihen, welche sich unterfangen haben zu behaupten, die Agulschen Kamassintzen seien nicht reine Russen. Mit Gefahr unter eine so harte Anklage zu verfallen muss ich doch, der Wahrheit gemäss, feierlich erklären, dass die gedachten Kamassintzen weder Russen, noch Somojeden oder Tataren, sondern ein Ueberrest der alten *Kotten* sind. Zum Beweise für diese Behauptung dient: 1. dass die gedachten Kamassintzen von Alters her in demselben Gebiete als die Kotten wohnen; 2. dass sie sich *Kotu*, Plur. *Kotuan* nennen und unter demselben Namen auch bei den Tataren und Wald-Kamassintzen bekannt sind; 3. dass sie einen Dialekt des Jenissejsch-Ostiakischen reden. Der letzte Beweis ist zwar der sprechendste, doch muss zur Beachtung aller künftigen Statistiker bemerkt werden, dass gegenwärtig nur noch vier oder genauer gezählt sechs Männer in der Sprache ihrer Väter sich verständigen können und dass auch diese während der jüngstverflossenen zwei Jahrzehende kaum mehr Gebrauch von dieser ihrer Sprachkenntniss gemacht haben.

Diess ist nun alles, was ich in der Eile von den dreifach getheilten Kamassintzen sagen kann. Was die *Karagassen* anbetrifft, so habe ich mir erzählen lassen, sie seien nicht nur Tataren, sondern sprächen auch fast denselben Dialekt des Türkischen mit den Katschinskischen Tataren, deren Sprache wiederum in allem mit dem von mir genau untersuchten Kojbalischen übereinstimmt. Ist dieses Gerücht in der That gegründet, so könnte ich hoffen ungefähr innerhalb der bestimmten Zeit meinen wissenschaftlichen Auftrag vollenden zu können. Sollten aber die Karagassen nach dem Zeugnisse mehrerer Gelehrten noch Samojeden sein, so muss ich nothwendig bis zum Sommer im östlichen Sibirien verbleiben — — — —

Seitdem mein letzter Brief abging, habe ich mich in Andsha und den umliegenden Dörfern aufgehalten. Mein gegenwärtiger Wohnort ist der vorhergenannte Agulskij Uluss, wo ich so eben im Begriffe bin meine Untersuchungen über das Kottische zu beendigen. Nach etwa einer Woche bin ich gesonnen nach Kansk zu reisen, um die von der Akademie mir zugeschickten Gelder in Empfang zu nehmen. Ausserdem muss ich zu den Karagassen eilen, die zu dieser Zeit um Nishne-Udinsk versammelt sind, nach einer Woche aber sich zerstreuen und in unzugängliche Wälder sich entfernen. Eben um zu rechter Zeit zu ihnen zu gelangen, habe ich mit den Kamassintzen Tag und Nacht gearbeitet, ohne Rücksicht auf meine Gesundheit, die wegen der übertriebenen Anstrengung nicht immer erwünscht gewesen ist. Sollte ich auf der Reise nach Udinsk etwas von den Assanen vernehmen, so wird es wol nothwendig sein, nach vollendeten Geschäften mit den Karagassen nach *Usolka* und *Oná* zurückzukehren; laut zuverlässigen Nachrichten aber sind die Assanen denselben Weg gewandert als die Kojbalen und Arinen. Hier in diesem Dorfe ist ein Kotte, der sich eine Zeit lang in der Gegend von Usolka aufgehalten, von Assanen aber nie ein Wort sprechen gehört hat. Es ist sogar wahrscheinlich, dass sie bereits vor längerer Zeit verschwunden sind; denn sonst würden wol die Kotten von ihnen etwas wissen, so wie ihnen auch die Verhältnisse der Jenissejschen Ostiaken genugsam bekannt sind.

Hierbei sende ich auch wenigstens den Anfang meines Minusinskischen Reiseberichtes, den ich wegen anderer wichtigerer Arbeiten noch nicht Zeit gehabt habe zu beschliessen.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 3 (15) MARS 1848.

Lecture ordinaire.

M. Köppen lit une note intitulée: *Vorläufiger Bericht über die in Arbeit begriffene ethnographische Carte des europäischen Russlands, nebst Uebersicht der nichtrussischen Bevölkerung in den verschiedenen Provinzen des europäischen Russlands, angefertigt grösstentheils auf Grundlage der 8ten Volkszählung vom Jahre 1834.*

Lecture extraordinaire.

M. Böhtlingk présente, de la part de M. Banzarov, une note intitulée: *Ueber zwei mittelasiatische Alphabete.* Il en recommande l'insertion au Bulletin et demande l'autorisation de la Classe pour faire lithographier les échantillons d'écriture qui appartiennent à ce mémoire.

Rapports.

M. Frähn rapporte les monnaies orientales du gouvernement d'Orenbourg, district de Bouzoulouk (village Klioutchevki) et annonce à la Classe que cette trouvaille se compose exclusivement de monnaies de la Horde d'or des années 1307 à 1360 de notre ère et dont une grande partie sont frappées à Khiva. M. Frähn en a choisi pour le Musée asiatique 86 pièces, et dans ce nombre 17 inédites, et 6 fragments de monnaies. Il en a séparé en outre 241 pièces qui méritent d'être conservées et qu'il propose d'offrir, avec la spécification jointe à son rapport, à la Société d'archéologie et de numismatique. Le reste, selon son avis, ne vaut que le prix du métal.

M. Graefe rapporte la notice sur la dalle de marbre découverte dans le gouvernement de Kherson, district de Tiraspol, ainsi que la copie des inscriptions qui s'y trouvent gravées. Comme on voit par cette notice que le bord supérieur de la plaque est brisé de sorte qu'une ligne de l'inscription manque entièrement et les cinq lignes qui suivent sont incomplètes, et comme de plus le document, ainsi qu'on le voit par la notice et par l'inscription même, n'est pas dénué d'intérêt, M. Graefe propose à la Classe de faire venir une empreinte complète de la surface de la pierre, faite d'après la méthode de Millin. La Classe résout de transmettre ce désir de M. Graefe à M. le Ministre-Président et d'informer S. E. que tout en applaudissant de son côté au principe de centralisation exprimé dans l'ordre suprême de S. M. l'Empereur, la Classe croit néanmoins que ce principe est peu applicable à des objets d'un poids et d'un volume aussi considérables, et qui en outre courent le risque d'être endommagés dans le transport. Ces sortes d'objets seront toujours mieux conservés à proximité du lieu de la découverte, si toutefois il y existe des dépôts propres à en garantir la conservation.

M. Sjögren rapporte la grammaire manuscrite de la langue islandaise par le Rév. Etienne Sabinine, aumônier de S. A. I. Madame la Grande-Duchesse de Saxe-Weimar. Quoique ce travail ne renferme guère de recherches originales, M. Sjögren le trouve cependant bien rédigé et digne d'encouragement. Or l'étude de l'ancienne langue du nord étant d'une utilité incontestable pour ceux qui s'occupent de l'exploitation des sources de l'histoire de Russie, la Classe approuve le projet de M. Sjögren de publier cette grammaire aux frais de l'Académie.

Voyages.

M. Sjögren lit les extraits de deux lettres que lui a adressées M. Castrén de Nijne-Oudinsk sous les dates du 14 et 20 janvier. Ces extraits seront publiés dans le Bulletin.

Propositions.

M. Böhtlingk présente les titres de quelques ouvrages publiés par l'Académie et qui peuvent être utiles à M. Banzarov pour le guider dans ses études. Il prie la Classe, en considération du zèle de ce jeune philologue et des services qu'il rend à l'Académie, de le gratifier d'un exemplaire de chacun de ses ouvrages. Approuvé.

Correspondance savante.

M. Graefe communique à la Classe une lettre dans laquelle M. le professeur Stephani de Dorpat lui rend compte en détail du contenu et de la valeur de la succession littéraire de feu Köhler, ainsi que de l'usage qu'on peut en faire. M. Stephani s'offrant lui-même de surveiller la publication de ces posthumes, la Classe résout de soumettre toute décision ultérieure à l'époque où M. Stephani appartiendra à l'Académie.

Séance du 17 (29) mars 1848.

Voyages.

Le Secrétaire perpétuel met sous les yeux de la Classe un résumé du rapport de M. Warelius sur les résultats de sa tournée ethnographique en Finlande, résumé qui lui a été adressé par M. le professeur Baranovsky; la Classe charge M. Köppen d'en prendre connaissance et de lui en rendre compte ensuite.

Appartenances scientifiques.

Bibliothèque.

M. Köppen offre à la Classe, en don pour la Bibliothèque quatre in-folios manuscrits qu'un heureux hasard lui a fait acquérir. Ce sont les relevés originaux, par gouvernements, des propriétaires fonciers en Russie, selon le 3ème recensement de 1761. La Classe agrée cette offre avec reconnaissance et résout de déposer ces quatres volumes à la Bibliothèque.

Musée asiatique.

M. Dorn présente à la Classe, au nom de M. de Bartholomaei, capitaine aux gardes, un amulette chinois en pierre, enchâssé d'argent. La Classe charge M. Dorn d'en témoigner au donateur les remercîments de l'Académie et de déposer l'objet en question au Musée asiatique.

Correspondance officielle.

M. le Ministre-Président annonce à la Conférence que S. M. l'Empereur á daigné sanctionner la nomination de M. Brosset au grade d'Académicien ordinaire à dater du jour de l'élection, le 4 décembre 1847.

M. le Ministre-Président annonce qu'il a porté à la connaissance de M. le Ministre des domaines le rapport de la Classe sur la trouvaille numismatique que lui avait adressée la Chambre des domaines de Kharkov (voir le prot. du 4 février 1848) et que M. le Comte Kisselev a répondu à S. E. qu'il partage tout-à-fait la conclusion de la Classe, savoir que le règlement du 17 février 1841 soit, de temps à autre, rappelé au souvenir de ceux qui ont à s'y conformer, et qu'il approuve d'avance les mesures que l'Académie voudra prendre à cet effet. La Classe résout de faire tirer 200 exemplaires de ces règlements et de les distribuer aux Gouverneurs civils, avec prière de les faire reproduire, de temps en temps, dans les gazettes gouvernementales; le Secrétaire adressera en outre un exemplaire à la rédaction de la gazette agronomique, fort répandue dans le pays et l'engagera à l'insérer dans un de ces prochains numéros.

Nominations.

Sur la proposition du Secrétaire perpétuel, la Classe procède à l'élection de ses trois délégués pour la Commission des prix Démidov, conformément à l'arrêté du Plénum du 3 avril 1847. MM. Sjögren, Dorn et Böhtlingk sont proclamés élus.

Le Secrétaire perpétuel annonce à la Classe la mort des membres correspondants: M. Finn-Magnusen à Copenhague et M. Eichstaedt à Jéna, et il propose, en conséquence, de former en commissions les Sections respectives, celle d'histoire et des sciences politiques et celle de philologie, pour proposer à la Classe des candidats en remplacement des membres correspondants décédés.

Emis le 19 avril 1848.

№ 101. 102.

BULLETIN

Tome V
№ 5. 6.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 5 *Sur la version persane des quatre Evangiles, exécutée par ordre de* NADIR CHAH. DORN. MUSÉES. 1. *Catalogue des xylographies et manuscrits mandjoues du Musée asiatique.* BANZAROV. RAPPORTS. 1. *Rapport sur un mémoire intitulée; Eine Tibetische Lebensbeschreibung Çâkjamuni's, im Auszuge mitgetheilt von* A. SCHIEFNER. BÖHTLINGK. BULLETIN DES SÉANCES.

NOTES.

5. UEBER DIE AUF NADIR SCHAH'S BEFEHL VERFASSTE PERSISCHE UEBERSETZUNG DER VIER EVANGELIEN. Von B. DORN. (Lu le 31. Mars 1848).

Nadir Schah war einer der merkwürdigsten Männer des vorigen Jahrhunderts. Er war es, der in Staats- und Glaubens-Angelegenheiten eine selbstständige Thatkraft zeigte, wie es unter ähnlichen Umständen nur Wenige gethan haben würden. Das persische Reich war von Fremden eingenommen, die rechtmässigen Herrscher desselben waren verdrängt durch das ungestüme Volk der Afghanen, und es wäre letzteren vielleicht gelungen, sich in dem eroberten Lande für immer festzusetzen, wenn nicht Nadir Schah's Muth und ausdauernde Tapferkeit sie zu einem schmählichen Rückzuge gezwungen hätte. Und als ihm auf der Fläche von Mughan die Krone des Reichs angetragen ward, knüpfte er die Annahme derselben an eine Bedingung, die nur ein Mann wie er wagen durfte und konnte. Die Perser bekennen sich zur schiitischen Glaubensmeinung, und es ist wohl bekannt, welcher Hass zwischen den Schiiten und Sunniten besteht. Diese Glaubensmeinung anzutasten, hätte man voraussetzen sollen, würde allein hingereicht haben, die Gemüther dem zu entfremden und gegen den aufzubringen, der sich so etwas unterfangen wollte. Und doch wagte es Nadir Schah. Die Perser verstanden sich dazu, ihre bis dahin so fest gehaltene Glaubensmeinung aufzugeben und sich den Sunniten anzuschliessen.[1]) War Nadir Schah, der immer nur nach den ihm günstigen Umständen handelte, vorher ein eifriger Schiite gewesen, so war er jetzt scheinbar ein eifriger Sunnite; ich sage scheinbar, denn in der Wirklichkeit scheint er keinen andern Gott gekannt zu haben, als seinen Ehrgeitz, wie Malcolm treffend sagt. Ja, er ging sogar damit um eine eigene Religion zu stiften.[1]) Diese Gleichgültigkeit in Sachen des Glaubens war wohl auch zum Theil der Grund von der unbeschränkten Duldung gegen die Christen, deren Sendboten und Priester ihre Religion in seinen Staaten frei und ungehindert predigen, verkünden und ausüben durften. Und wenn er sich um die immerwährenden Streitigkeiten zwischen den armenischen und römischen Christen bekümmerte, und beide

1) Malcolm, Histoire de la Perse. Paris 1821. T. III. S. 90. Geschichte des Nadir Schah (von Mirsa Mehdy) Greifswald 1773. S. 236, 351.

2) Hanway, Beschreibung der neuesten Reichsveränderungen in Persien u. s. w. Hamburg und Leipzig 1754. Th. 2. S. 364—8.

Parteien selbst zu verhören für gut fand, so scheint er wiederum dieses nur gethan zu haben, um daraus Vortheil für seine Casse zu ziehen[1]), oder um sich zu belustigen. Indessen mag das feste Beharren beider Parteien auf ihren Grundsätzen, so wie vielleicht seine Absicht, eine eigene Religion aufzustellen, in ihm den Wunsch erzeugt haben, dieselben selbst näher kennen zu lernen und prüfen zu können, und diesem Umstande müssen wir wohl seinen Befehl zuschreiben, den *Pentateuch*, die *Psalmen* und die *Evangelien* ins Persische zu übersetzen. Dieses geschah in der ersten Hälfte des Jahres 1740.

Nach dem Berichte eines Augenzeugen sandte er einen Mulla nach Ispahan, um die Juden, Armenier und Europäer (Francs) zu versammeln, welche zu einer solchen Arbeit nöthig sein würden. Der Mulla beauftragte die Juden mit der Uebersetzung der genannten Bücher des alten Testaments; die Armenier und Europäer (römische Christen) mit der der Evangelien. Man begann die Arbeit im Hause des Mulla im Monat Mai 1740. Es fanden sich gewöhnlich zwei katholische Missionäre (Duhan und Desvignes), zwei katholische Armenier und zwei Mönche und eben so viele griechisch-katholische armenische Priester ein. Man prüfte jedes Wort, um den wahren Sinn, und die besten Ausdrücke ausfindig zu machen, aber nicht selten entstanden Streitigkeiten namentlich über den Sinn. Endlich nach sechs Monaten war die Arbeit zu Stande gebracht. Nadir Schah, damals sechszig Meilen (lieues) von Ispahan, liess sich die Uebersetzung bringen, und befahl auch den Uebersetzern gegenwärtig zu sein. Von Seiten der Katholiken begleiteten den Mulla der katholische Bischof nebst zweien Missionären; die Armenier schickten vier Bischöfe. Nadir Schah empfing sie gütig, liess ihnen Wohnungen anweisen und die Reisekosten ersetzen. Als man ihm indessen die Uebersetzung übergab, schützte er Mangel an Zeit vor um sie zu prüfen, und fügte hinzu, dass es nur Einen Gott gebe, und also auch nur Einen Propheten geben könne.[2]) Diese Aeusserungen erfüllten die Missionäre mit um so grösserer Trauer, als sie sich gerade von der Uebersetzung günstige Folgen versprochen hatten. Seitdem hörten sie von der Arbeit nicht weiter sprechen, und alle ihre Bemühungen, sich wenigstens ein Exemplar der Uebersetzung zu verschaffen, blieben erfolglos. — So berichtet uns ein Augenzeuge und Mitarbeiter an der Uebersetzung, der Jesuiten-Missionär Desvignes.[1]) Der englische Reisende Hanway[2]) erzählt die Sache im Ganzen gleich, obwohl mit einigen Aenderungen. Nach ihm wurden gegen Beschluss des Jahres 1740 die Uebersetzung der Evangelien unter Aufsicht des Mirsa Mehdy (Myrsa Mehtie) «eines etwas gelehrten Mannes» verfasst, welcher zu diesem Endzwecke einige armenische Bischöfe und Priester, nebst verschiedenen Missionären von der römischen Kirche und persischen Mullaen zu sich nach Ispahan berief. Indessen kauften sich viele der letzteren durch Geschenke los, sofern sie nicht nur gegen die Arbeit überhaupt waren, sondern auch Nadir's Strenge fürchteten. Unter den Christen war nur ein einziger in Persien geborener römischer Priester hinlänglich Meister der Sprache; von den Armeniern, obgleich geborenen persischen Unterthanen, verstanden nur sehr wenige die Grundsprache. Die Uebersetzung wurde mit allen denen Glossen verfertiget, die sich aus den Fabeln und Ungereimtheiten des Korans bewähren liessen. Sie legten vornehmlich eine alte arabische und persische Uebersetzung zu Grunde. Der Pater Desvignes, welcher Mitarbeiter war, bediente sich der Vulgata. Sie brachten sechs Monate mit der Verfertigung der Uebersetzung und einiger schönen Abschriften derselben zu. Im Mai des Jahres 1741 begab sich Mirsa Mehdy mit den persischen Mullaen und einigen christlichen Priestern nach dem Hoflager bei Teheran. Nadir sah die Arbeit flüchtig durch, und liess sich ein Stück davon vorlesen, wobei er sich Spöttereien erlaubte. Er beurlaubte die Geistlichen und die Uebersetzer mit einigen kleinen Geschenken, die ihnen nicht die Reisekosten ersetzten.

Malcolm erwähnt die Sache nach Hanway. Sonst habe ich keine anderweitigen Nachrichten gefunden; nicht einmal die Verfasser von Einleitungen ins Neue Testament mit Ausnahme von Hug[4]) thuen Erwähnung davon.

Nun befindet sich unter den meist georgischen Handschriften, die vor Kurzem durch die Gnade Sr. Majestät des Kaisers der Akademie aus der Nachlassenschaft des verstorbenen Zare-

1) Hanway, Th. 2 362. Lettres édifiantes. Paris 1780. T. IV. S. 400.

2) Der vorige Schah von Persien, Feth Aly war weit freundlicher. Er versprach Sir Gore Ouseley, welcher ihm die persische Uebersetzung des Neuen Testaments von dem englischen Missionär Martyn überreichte, dieselbe sich ganz vorlesen zu lassen, und äusserte sich über die Uebersetzung selbst in den schmeichelhaftesten Ausdrücken. S. Journal des Savants, Septembre 1816. S. 47 — 48. Wiener Jahrbücher, B. XIII. S. 24 — 25.

1) S. Lettre écrite de Julfa près d'Ispahan par le Père Desvignes, Missionaire Jesuite, au Père Roger, Procureur des Missions du Levant, in: *Lettres édifiantes* etc. S. 402 — 404.

2) Hanway, Th. 2. . 363 — 364.

3) a. a. O. Th. 3. S. 150.

4) Einleitung in die Schriften des Neuen Testaments, Stuttgart und Tübingen 1826. Th. 1. S. 398: «Endlich soll auch Nadir Schah eine persische Uebersetzung aus griechischen, arabischen, syrischen, armenischen und hebräischen Handschriften haben verfassen lassen, welche zu Ispahan 1740 — 41 herausgekommen sein soll. An ihr kann wohl der Kritik des Neuen Testaments wenig gelegen sein.»

witsch Theimuras zukamen, eine höchst sauber und schön geschriebene persische Uebersetzung der Evangelien. Dass sich eine solche in dem Besitze eines georgischen Fürsten befand, war um so weniger auffallend, als die Fürsten und Fürstensöhne Georgiens früherhin in beständiger Verbindung mit Persien waren, sich gern an dem persischen Hofe aufhielten, und das Persische nicht selten als zweite Muttersprache betrachteten. Und das Buch konnte ja leicht eine Abschrift einer, von Europäern, z. B. von Missionären verfassten, oder irgend einer andern Uebersetzung sein. Es wären indessen, um das Wahre auszufinden, wahrscheinlich mühsame Untersuchungen und Vergleichungen erforderlich gewesen, wenn sich nicht auf der Rückseite des ersten Blattes folgende Angabe fände, die von derselben Hand geschrieben ist als die Uebersetzung.

چون آفتاب فرمان واجب الاذعان قضا جریان ، وحکم عالمتاب قدر توامان بندکان سلطان سلاطین زمان * وواقفان پایهٔ سریر خلافت نشان * پادشاه جمجاه ملایك سپاه ظل آله * خاقان خواقین جم اقتدار * پناه اهل روزکار * رفعت فزای زینة تخت ونکین * رنك زدای آیینهٔ شرع ودین * فروزندهٔ چراغ عدل وداد * سوزندهٔ خرمن ظلم وفساد * نکونسار رایت بلند نامی خاقان وقیصر * سرمه دهٔ آوازهٔ طبل شهرت سکندر * قهرمان دودمان رفیع الشّان ترکمانیّه * وبرق خرمن سوز سرکشان جهان بتائیدات سبحانیّه ، قاآن الاعظم * وخاقان الاکرم * مولی ملوك التّرك والعرب والعجم * تاج بخش ملوك ممالك هند وتوران * شاه شاهان نامدار دوران * ظل سبحان وخلیفة الرحمن ایّده الله تعالی بالفتح والظّفر والبرّ والعدل والاحسان * بمحمد سید الانس والجانّ * شرف نفاذ یافت که این بندهٔ خاکسار وذرّهٔ بیمقدار الواثق بالله الجلیل محمّد مهدی عقیلی باتّفاق فضلاّء عظام کرام وعلمای اعلام دار السّلطنت اصفهان صانها الله عن الحدثان ودانشمندان رهبانان ودانایان ملّت نصاری ویهودان ترجمهٔ کتب اسمانی وتفسیر کلمات ملك ربّانی که عبارت از توریة وزبور واتجیل وقران مجید باشد نماید امتثالاً للامر الاشرف الارفع الاقدس الاعلی داعی دوام دولت باهرهٔ زاهرهٔ قاهرهٔ نادره بعاضدت ومظاهرت عالیحضرت افادت وافاضت پناه حقایق ومعارف آگاه جامع المعقول والمنقول حاوی الاصول والفروع علاّمی فهّامی نخبة فضلاّء العظام وزبدة سادات الکرام علاّمة العلمائی میر محمّد معصوم الحسینیّ الخاتونابادی وولد ارشد کامکار وفرزند اعزّ ارجمند ازعبر برخوردارش اعنی عالیحضرت علاّمی فهّامی مستخرج الفروع من الاصول عمدة العلماء الفحول نتیجة الفضلاّء العظام وسلالة سادات الفخام نوردیدهٔ بینائی المؤیّد بلطف ربّه الغنی میرعبد الغنی وسایرذوی الافهام رهبانان وپادریان وکشیشان وقسّیسان واحبار طایفهٔ یهودان متوجّه ترجمهٔ کتب مزبوره کردیده درشرح الفاظ آن بلغت فارسی سعی وجهد بلیغ بعمل آورده باملاحظه واستقصای جمیع اقاویل وشروحی که قبل ازین شده آنچه متّفق علیه فرق مزبوره بوده بعبارت واضح درکمال اختصار در سلك تحریر کشید تا همه کس ازآن منتفع کردیده ثواب آن بروزکار فرخنده آثار نوّاب اشرف ارفع اقدس اعلی عاید کردد

Als die Sonne des nothwendig zu gehorchenden, dem Schicksale gleich laufenden Befehles, und des welterleuchtenden Erlasses, der das Geschick zum Zwillingsbruder hat, des Sultans der Sultane der Zeit, und die da stehen am Fusse des Chalifat-bezeichneten Thrones, des Dschem-gleichen Padischah, der ein Engel-gleiches Heer besitzt, des Schattens Gottes, des Chakanes der Chakane, des Dschem-mächtigen, des Zufluchtsortes der Leute der Zeit, der da erhöht den Glanz des Thrones und des Siegelringes, den Spiegel des Gesetzes und der Religion rein erhält, die Leuchte des Rechts und der Gerechtigkeit anzündet, der da niederbrennt die Saat der Ungerechtigkeit und Schlechtigkeit; die Fahne des Ruhmes des Chakanes und Kaisers niederschlägt, die Stimme der Trommel des Ruhmes Alexander's wiedererweckt des Kehrman's des erhabenen Stammes der Turkmanen; des Blitzes, der da niederbrennt das Gewächs der Widerspenstigen in der Welt durch göttlichen Beistand, des grossen Kaans, und höchstgeehrten Chakans; des Herrn der Könige der Türken, Araber und Perser, der da Kronen verleiht an die Könige der Reiche in Indien und Turan, des Königs der Könige, des Ausgezeichneten (Nadir) der Zeiten, des Schattens des Allpreiswürdigen,

des Chalifen des Allbarmherzigen, möge ihn der allmächtige Gott mit Eroberung und Sieg, mit Gutem und Gerechtigkeit und Güte stärken; durch Muhammed den Herrn der Menschen und Geister — allerhöchst aufging, dass dieser niedrige Knecht, dieses hülflose Stäubchen, der auf den glorreichen Gott vertrauende Muhammed Mehdy A'kily, im Vereine mit den grossen und geehrten, ausgezeichneten Männern, den ersten Gelehrten der Residenzstadt Ispahan — Gott schütze sie vor Unfällen — so wie mit unterrichteten Mönchen, und den gelehrtesten Christen und Juden eine Uebersetzung der göttlichen Bücher und Erklärung der Worte des Herrn, d. h. des Pentateuchs, der Psalmen, der Evangelien, und des erhabenen Korans verfertigen sollte; so hat er (Muhammed Mehdy) in Folge des hohen, erhabenen, heiligen, höchsten Befehles, mitwirkend zum Bestande der glorreichen, blühenden, mächtigen, einzigen (nadirischen) Glückshérrschaft — mit der gegenseitigen Hülfe und Beistandleistung Sr. Hochwürden, der Zufluchtsstätte der Belehrung und Unterweisung, der da die Wahrheiten und Kenntnisse besitzt und die Ergebnisse des Verstandes und der Ueberlieferung in sich vereinigt, die Grund- und Nebenlehren umfasst, des sehr gelehrten, und einsichtsvollen, des Ausschusses unter den grossen Gelehrten, und des Erkorenen unter den geehrten Seyden: Mir Muhammed Mafum el-Husainy el-Chatunabady's, und seines vortrefflichen, glücklichen, geehrten und ausgezeichneten Sohnes, nämlich Sr. Hochehrwürden, des gelehrten, verständigen, der da die Aeste aus den Wurzeln zieht (der die Nebenlehren aus den Grundlehren entwickelt), des Pfeilers der Stammgelehrten, des Grundstoffes der grossen Gelehrten, des erlesensten unter den erleuchteten Seyden, des Augenlichtes der Einsicht, des in seines Herrn Gnade gestärkten Mir Abdulghany und andrer verständigen Mönche, Väter (patres) Priester und Rabbinen — sich an die Uebersetzung der gedachten Bücher gemacht, in der Deutung der Worte derselben in die persische Sprache alle mögliche Mühe und Bestrebung angewandt, und nach Erforschung und Ergründung aller Aussprüche und Erklärungen, welche vordem Statt fanden, das, worin die erwähnten verschiedenen Parteien übereinstimmten, mit deutlichem Style so gedrängt als möglich niedergeschrieben, damit jeder daraus Nutzen ziehe, und ihm der Lohn dafür in der glückseligen Zeit des erhabensten, höchsten, heiligen, erlauchten Herrschers zu Theil werde. [1])

Wir ersehen hieraus, dass wir in dem vorliegenden Buche die auf Nadir Schah's Befehl verfertigte Uebersetzung der vier Evangelien vor uns haben, dass dieselbe, wie Hanway und Desvignes (welcher letztere indessen den «Mulla» nicht bei Namen nennt) angeben, unter der Aufsicht des bekannten Secretärs und Geschichtschreibers Nadir Schah's, Muhammed Mirsa Mehdy [1]) verfasst wurde; dass bei dieser Uebersetzung zwei gelehrte Perser Mir Mahmud Mafum und dessen Sohn Mir Abdulghany, so wie andere christliche Priester thätig waren; denn die in der Angabe erwähnten Juden halfen wohl blos bei der Uebersetzung der Bücher aus dem Alten Testament; und es ist uns nun vergönnt zu untersuchen, ob die Uebersetzung eine neue, oder ob sie wie Hanway berichtet, eine durch ungereimte Einschaltungen und Veränderungen verdorbene Uebertragung ist.

Ich habe mich nicht die Mühe verdriessen lassen, die Uebersetzung durchzugehen, und mit dem griechischen Texte und verschiedenen Uebersetzungen z. B. der Vulgata, der arabischen, syrischen und einigen persischen zu vergleichen; aber so weit entfernt, das von Hanway Angegebene zu finden, bin ich vielmehr zu der Ueberzeugung gekommen, dass die vorliegende Uebersetzung eine wörtliche, und doch dabei in so gutem Persischen geschriebene ist, dass ich sie in dieser Hinsicht den andern persischen Uebersetzungen, namentlich der Martynschen und der später zu erwähnenden handschriftlichen vorziehen möchte, und nie hätten es auch die persischen Mullas wagen, nie hätten es die christlichen Mitarbeiter zugeben können, die Uebersetzung durch ungereimte Zusätze zu verfälschen, was ersteren, wenn es Nadir Schah erfahren hätte, wahrscheinlich die Köpfe gekostet hätte, den letzteren ohne Zweifel andere schwere Büssungen zugezogen haben würde, nicht zu erwähnen, dass sie gerade wünschen mussten, ihr Religionsbuch so rein als möglich in die Hände des persischen Herrschers zu geben. Woher Hanway seine Anschuldigung genommen, weiss ich nicht zu sagen, vielleicht aus dem Munde persischer Fanatiker, die die Uebersetzung nur mit scheelen Augen ansehen konnten; selbst hat er sie wahrscheinlich nicht gesehen. Für die Kritik des Textes hat sie keinen Werth, da ihr kein uns unbekanntes Original zu Grunde lag; man kann weder behaupten, dass sie streng nach dem Urtexte, noch nach einer der erwähnten Uebersetzungen gearbeitet sei; die persischen Mitarbeiter werden eine persische, die armenischen eine armenische Uebersetzung, die beiden Jesuiten den griechischen Text und die Vulgata zur Hand gehabt, und so gearbeitet haben, indem sie sich eben über den Sinn jedes Ausdruckes verständigten, und dann persisch niederschreiben liessen. Sie gehört aber im-

1) Ich habe diese schwülstige Angabe so genau als möglich zu verfolgen, und wiederzugeben versucht, muss aber doch befürchten, dass Einzelnes nicht ganz getroffen ist. Der langen Rede kurzer Sinn ist klar und deutlich.

1) Mehreres über denselben s. in der ang. *Geschichte* des *Nadir Schah*, Vorrede.

2) Bd. VI, S. 280 — 281.

merhin zu den schätzbaren Merkwürdigkeiten des asiatischen Museums, und könnte wohl einmal, wenn die Verfertigung einer neuen Uebersetzung der Evangelien ins Persische für nothwendig geachtet werden sollte, mit Nutzen zu Rathe gezogen werden, sofern sie ausgearbeitet unter der Aufsicht persischer Mullas, bei den Persern viel leichter, und mit minderem Misstrauen Eingang finden würde, als eine bloss von christlichen Uebersetzern verfertigte Uebertragung.

Wie sie in den Besitz des georgischen Zarewitsch gekommen, darüber kann ich nach den genauesten eingezogenen Nachrichten nur so viel sagen, dass er sie von einer Reise nach Persien im Jahre 1807 mitbrachte; ob er sie gekauft oder geschenkt bekommen, darüber liess sich nichts ermitteln. Wie sehr er sie aber schätzte, davon zeugt die auf dem letzten Blatte befindliche grusinische Bemerkung, welche nach der Uebersetzung des Herrn Tschubinov so lautet: «dieses persische Evangelium hatte ich mit mir in Deutschland. Ich reiste am 26 Mai 1836 aus Petersburg ab, und kehrte Ende Novembers durch die Gnade dieses Evangeliums nach St. Petersburg zurück.»

Ehe ich einige Bemerkungen über die Uebersetzung selbst hinzufüge, will ich noch erwähnen, dass das asiatische Museum noch eine andere handschriftliche persische Uebersetzung besitzt, welche ihm aus der im Jahre 1819 angekauften ersten Rousseauschen Handschriftensammlung zugekommen ist. Es ist dieselbe, welche nach (Rousseau's) Catalogue d'une collection de cinq cents manuscrits orientaux, Paris 1817, S. 40, von den Jesuiten zu Ispahan verfertigt wurde; aber von welchen namentlich? Auf der Rückseite des ersten Blattes der Uebersetzung des Marcus finde ich folgendes geschrieben: Ecrit par Jose Phr. En Grad Lettre a Bagdad Le 11 Mars 1790.

Diese Uebersetzung scheint mir, so weit ich sie verglichen, minder gut zu sein als die obige. Sie ist nachlässig geschrieben, wie aus den Proben ersichtlich ist. Ich lasse nun einige Bemerkungen über die beiden Uebersetzungen mit Vergleichung des Textes und der Vulgata folgen: *N* bedeutet die zuerst; *J* die zuletzt besprochene Uebersetzung. Capitel giebt *N* durch صحاح; *J* durch فصل.

Matth. I, 1. *Βίβλος γενέσεως.* *N.* كتاب نسب *J.* كتاب زادن

2. *ἐγέννησε*, genuit. *J.* زاده . *N.* از ابراهيم بهم رسيد اسحق

und dann so weiter ohne بهم رسيد

11. *Μετὰ δὲ τὴν μετοικεσίαν Βαβυλῶνος*, in transmigratione Babylonis; *N.* درايام غارت بابل, *J.* درغارت بابل

17. *αἱ γενεαὶ*, generationes, *N.* پشتها, *J.* قبيلها

18. *ἐκ πνεύματος ἁγίου*, de Spiritu sancto, *N.* از روح القدس, *J.* از جان پاك

22. *αὐτὸς γὰρ σώσει*, ipse enim salvum faciet. *N.* او خلاص ميكند, *J.* او زنده كند

22. *διὰ τοῦ προφήτου*, per Prophetam. *N.* add. شعيا, Isaia.

II. 1. *ἐν ἡμέραις Ἡρῴδου*, in diebus Herodis, *N.* درايام سلطنت هيرودس, *J.* بروزكار هيروديس. *εἰς Ἱεροσόλυμα*, Ierosolymam, *N.* باورشليم; *J.* تا بيت المقدس

4. *γραμματεῖς τοῦ λαοῦ*, scribas populi; N. نوسندكان طوايف *J.* كاتبان جماعت

6. *ἡγούμενος*, dux; *N.* تدبيركنان, *J.* پادشاهی *τὸν λαόν μου τὸν Ἰσραήλ*: populum meum Israel, N. قبيله بنی اسرائيل را das Volk der Kinder Israel. *J.* امت من بنی اسرائيل را

8. *εἶπε*, dixit. *N.* add. با يشيان, zu ihnen.

14. *ὁ δὲ*, qui; *N.* add. *Joseph.* 19. *ἐν Αἰγύπτῳ*, in Aegypto. *N.* درشهر مصر, *J.* بمصر

20. *οἱ ζητοῦντες τὴν ψυχὴν τοῦ παιδίου*, *J.* انانكه هلاكت كسانی كه طلب ميكردند طفل را, *N.* كودك ميخواستند

III. 6. *ἐβαπτίζοντο—ὑπ' αὐτοῦ*, baptizabantur ab eo. *N.* واو غسل توبه ميداد ايشانرا, *J.* وازو عماده ميگرفتند

7. *τῶν Φαρισαίων*, Pharisaeorum, *N.* از فريسيين, *J.* از معتزله

IV. 1. *ὑπὸ τοῦ πνεύματος*, a Spiritu. *N.* روح القدس; *J.* جان پاك

25. *Δεκαπόλεως*, Decapoli. *N.* دچابل, *J.* عشره شهر

V. 22. *ῥακά*, raca. *N.* اى هرزه, *J.* اى پليد

41. *μίλιον ἕν*, mille passus. *N.* ميل (eine Meile). *J.* ميلت

Ich beschränke mich auf diese Einzelbemerkungen, und füge nur noch einige längere Texte hinzu. Der erste sei das dritte Capitel aus Matthäus deshalb, weil dasselbe aus einer im Jahre 1616 (a. H. 1025) von einem aus Georgien zurückgekehrten Missionär für den König Ludwig XIV verfertigten persischen Uebersetzung, die sich in Wien befindet, und im Ganzen mit *J.* übereinstimmt, in den *Fundgruben des Orients* mitgetheilt ist. [1])

1) Bd. VI. S. 280—281.

J.

فصل سیوم

دران روزکار آمد یوحنا معمد آواز میداد بخرابها یهودا ومیکفت توبه کنید که ملکوت اسمانی نزدیك آمده است * اینست انکه کفته شده است در زبان ایشعیا پیغمبر انکه کفت اوازی بانك کننده در بیابان جنکل ساخته کنید راه خداوندرا وآسان کنید هنجار اورا * اما یوحنارا پوشش ازپشم اشتران بود ومیان او بسته بود از پوست وخورش او بود ملخ وانکبین بیابان * آن هنکام بیرون می آمدند خلق اورشلیم ویهودا وهمه وجله ولایت کرداکرد این وازو عماده میکرفتند در رود خانه اردن وکناهان خود اعتراف مکیردند * چون دید که بسیاران از معتزله واز نادقه می آیند بعماداکفت با ایشان ای فرزندان مار افعی که نمود شمارا راه کریختن واز خشم آینده * پس میوه دهید که شایسته باشد بتوبه * وکمان مبرید بدرون خود ومکوئید که پدر داریم ابراهیم را بدرستی میکویم بشما که خدای توانائی دارد که ازین سنکها پسران پدید آرد برای ابراهیم * نهاده شد تبر بریخ درختان هر درختی که نیاورد میوه نیك بریده شود ودر آتش افکنده کردد * من شمارا عماده میکنم بآب برای توبه وآنکه می آید پس ازمن او قوی ترست ازمن او آنست که من شایسته آن نیستم که بردارم موزه اورا او عماد اکند شمارا بجان پاك وبا آتش * آنکه پارو در دست دارد وپاك میکند خرمنهای خود پس کردکند کندم را درخورزینه وبسوزاند کاه را بآتشی که نمیرد * آنزمان آمد ایشوع از جلیل بسوی اردن پیش یوحنا تا ازو عماداً کیرد پس یوحنا باز میداشت اورا ومیکفت من محتاجم که از تو عماداً کیرم وتو نزد من آمدی جواب داد ایشوع وکفت اکنون بکذار که چنین شایان باشد تا همه داد کری

N.

اصحاح سیّم

درآن روزها آمد یوحنّا معمدان وندا میکرد در بیابان یهودیّه ومیکفت توبه کنید پس بتحقیق که نزدیك شده ملکوت آسمانها * این همانست که نقل شده از اشعیاء پیغمبر که میکفت آواز دهد فریادکننده در بیابان که مهیّا کنید راه پروردکار را وهموار کنید راه اورا * وبود پوشاك یوحنّا از پشم شتروکمربند او پوست وخوراك او ملخ وعسل صحرائیّ * دراین هنکام بیرون رفتند بجانب او اهل اروشلیم وتمامی یهودیّه وهمکی اطراف اردن واو غسل توبه میداد ایشانرا در نهر اردن درحالی که اعترافی میکردند بکناهان خود * پس چونکه دید بسیاری از فریسیین وزندیقانرا که بجانب معمودیّهٔ او می آمدند کفت بایشان که ای فرزندان افعیها کی راهنمائی کرد شما را برکریختن از غضب آینده * بار آورید حال میوه که لایق بتوبه باشد * ومکوئید در دلهای خود که پدر ما ابراهیم است پس میکویم بشماکه خدا قادر است که برخیزاند ازین سنکها فرزندان برای ابراهیم * زیرا که کذاشته شد تبر بر بیخ درختان پس هر درختی که ندهد میوهٔ شایسته قطع کرده میشود وانداخته میشود درآتش * پس من غسل میدهم شمارا بآب برای توبه وامّا آن کسی که می آید بعد ازمن پرزورتر ازمنست وشایسته نیستم من که بردارم کفش اورا پس او غسل دهد شمارا بروح القدس وآتش * کسی که رفش او در دست اوست پاك میکند بآن خرمن خود را وجمع میکند کندم آنرا در جاها وکاه را می سوزاند بآتشی که خاموش نمیشود * انکاه آمد یسوع ازجلیل باردن بسوی یوحنّا تا غسل بکیرد ازو ویوحنّا که اورا غسل دهد ومیکفت که من محتاجم باینکه غسل بکیرم ازتو وتو می آئی بنزد من

J.

را بکمال رسانیم انکاه رها کردش * وچون ایشوع عمادا
را کرفت در حال برون آمد ازآب اینك کشاده شدند
برای او آسمان ودید روح خدای را فرود آینده همچون کبوتر
که بالای او می آید دران دم آوازی از اسمان میکفت
اینست پسر دوست داشته من که برو خشنودم

Marc. X. 1 — 10.

1. وبرخواست از انجا وآمد بمرز یهودا سوی کذاره اردن
پس شدند باز سوی او جماعتهای بسیار ومی آموخت
ایشانرا نیز بر قاعده خود
2. وپیش آمدند معتزله ومی پرسیدند ازو باشد مردرا
حکمی که زن خودرا ترك کند ومی آزمودند اورا
3. جواب داد وکفت با ایشان چه فرمود شمارا موسی
4. کفتند موسی دستوری داد مارا که بنویسیم کاغذ طلاق
ورها کنیم
5. پس جواب داد ایسوع با ایشان وکفت برای سخت دلی
شما نوشت شمارا موسی این وصیت
6. فاما از نخست افرینش آفرید ایشانرا نر وماده
7. وازین سبب ترك کند مرد پدر ومادر خودرا وپیوندد
بزن خود باشند دو در یك تن پس نیستند دو مکر یك تن
8. پس هرچه را خدای جفت کرده است آدمی جدا نکند

N.

پس جواب داد یسوع وکفت باو که واکذار مال که چنین
واجبست بر ما تا کامل کنیم هرخوبی را پس واکذاشت اورا *
وچون غسل کرد یسوع بالا آمد همان وقت ازآب پس اینك
کشوده شد برای او آسمانها ودید روح خدارا که فرود می
آمد مانند کبوتری ومی آمد بر او * ودراین وقت صدائی
ازآسمان شد که میکفت اینست پسر دوست داشته
من که با و خوشنود شده ام

Marcus 1 — 10.

1. پس برخواست از آنجا وآمد بزمین یهودا وبآنطرف اردن
وجمع شدند نزد او جمعی کثیر وچنانکه عادت او بود نیز
تعلیم ایشان میکرد
2. وآمدند بنزد او فریسیّین وسؤال کردند از او برای
آزمایش که آیا حلالست برمرد که زن خودرا طلاق کوید
3. جواب کفت که بچه وصیّت کرده است شمارا موسی
4. کفتند موسی رخصت داده است که نوشته شود طلاق نامه
ورها کرده شود زن
5. جواب داد وکفت یسوع که موسی بجهت سنکینی دلهای شما
نوشته است برای شما این وصیّت را
6. بجهت آنکه مرد وزنرا درابتدآء آفرینش خدا خلق کرده
نر وماده وکفت
7. از اینجهت است که میکذارد مرد پدر ومادر خودرا
وبزن خود می پیوندد ومی باشند ایندو تا یك بدن
8. بعد ازآن نباشند دوتا بلکه یك بدن باشند
پس کسی را که جفت کرد اورا خدا آدمی از هم جدا
نمی تواند کرد

J.

پرسیدند ازو ملامیذ او نیز در خانه برای این 9.
گفت باایشان هرکه بگذارد زن خودرا ودیگری ستاند 10.
زنی میکند باو

Lucas X. 1 — 10.

بعد ازان جدا کرد خداوند از تلامیذ هفتاد ودو دیگر 1.
وفرستاد ایشانرا دو دو ودر پیش روی خود سوی شهری
وولایتی که عزم کرده بود تا خود برود
وگفت بایشان بدرستی که درو بسیار است وفعله اندك 2.
بخواهید از خداوند درو تا فرستد فعله را درو خودرا
روانه شوید اینك من می فرستم شمارا برمثال بره کان 3.
میان گرگان
مستانید کیسه ونه خرجی ونه موزهاء وسلام برکسی 4.
در راه می کنید
بهر خانه که درروید اول بگوئید سلام 5.
بروقرار گیرد سلام شما والا بشما باز گردد 6.
دران خانه باشید بخوردن وآشامیدن از مال ایشان 7.
بدرستی که کارکن سزاوار است بمزد خود از خانه بخانه
نقل مکنید
وبهرخانه که در روید وشمارا قبول بکنند بخورید ازانچه 8.
پیش شما آرند بیمارانرا شفا دهید هرگرا که آنجا باشند
وبگوئید با ایشان که نزدیك آمده است برشما ملکوت خدای 9.
وبهرشهری که در روید وشمارا قبول نکنند چون بیرون 10.
ایید سوی بازارشوید وبگوئید

N.

ودر خانه نیز شاگردان سؤال کردند یسوع را ازاین 9.
پس گفت بایشان که کسی که طلاق گوید زن خودرا 10.
وبخواهد زن دیگر پس البتّه زنا کرده است بآنزن

Lucas X. 1 — 10.

بعدازآن جدا نمود پروردکار هفتاد ودو نفر دیگر نیز وفرستاد 1.
ایشانرا دوتا دوتا در پیش روی خود بهر شهری وهر
مکانی که عزم رفتن بجانب آن داشت
وگفت بایشان که درو بسیار است وکارکنان کم پس طلب کنید 2.
از صاحب درو که بیرون کند کارکنان جهت دروخود
بروید اینك میفرستم شمارا مانند گوسفندان درمیان 3.
گرگان
باخود برمدارید همیانها ونه خورجین ونه کفش وسلام
مکنید در راه بکسی
وبهر خانهٔ که داخل شوید بگوئید اوّل مرتبه که سلام
بر اهل این خانه
پس اگرکسی درآنجا هست که سزاوار سلام باشد پس 6.
سلام شما براوقرار میگیرد واگر نبوده باشد کسی چنین
سلام شما بر میگردد بشما
ودرآنخانه بخورید وبیاشامید از چیزهائی که نزد ایشانست 7.
بدرستی که کارکن مستحق است مزد خودرا ونقل مکنید
ازخانهٔ بخانهٔ
ودر هر شهریکه داخل میشوید واهل شهر شمارا قبول 8.
کنند پس بخورید از انچه بیاورند برای شما * وشفا
دهید بیمارانی را که در آنشهر باشند
وبگوئید بایشان که نزدیك شده است بشما ملکوت خدا 9.
ودر هر شهریکی داخل شوید وقبول نکنند شمارا وقتی 10.
که بیرون روید از راههای آن شهر بگوئید

J.

Joh X. 1 — 10.

راست راست کویم بشما هرکس که از در نیاید پیش .1
کوسفندان لیکن از جای دکر بالا رود او دزد باشد
وحرامی

وانکه از درآید اوشبان کوسفندانست .2

ودربان اورا درکشاید وکوسفندان اواز او بشنوند .3
وبخواند کوسفندان خودرا هریك بنام خود وبیرون
آرد آنها

وچون کوسفندان خودرا بیرون کند درپیش ایشان .4
رود واز پی او کوسفندان روند برای انکه آواز او
بشناسند ودرپی بیکانه نروند لیکن ازو بکریزند زیرا که
آواز بیکانه را ندانند

این مثل کفت ایشوع باایشان وندانستند ایشان که .5
چه خطاب کرد باایشان

کفت ایشوع بادکر بار باایشان راست راست کویم .6
بشما که منم در کوسفندان

جله ایشان که پیش آمدند دزدان وحرامیان اند اما .7
کوسفندان فرمان ایشان را نشنیدند

منم در اکرکسی در من رود زندکانی یابد ودرآید .8
وبیرون آید وچراکاه یابد

دزد نیامد مکر تا بدزد وبکشد وتبه کند من آمدم .9
تا ایشان را زندکانی باشد وتا ایشانرا چیزی باشد
ازان بهتر وافزونتر

N.

Joh. X. 1 — 10.

حق را حق را میکویم بشما هرکه از در داخل نشود بحظیرهٔ .1
کوسفندان بلکه از دیوار رود پس بدرستیکه او دزد
وراه زنست

وکسی که از در داخل شود او شبان کوسفندانست .2

ودربانان برای او دررا میکشایند وکوسفندان می .3
شنوند آواز اورا ومیخواند کوسفندانش را بنام ایشان
وبیرون میاورد آنهارا

وهرکاه بیرون کرد کوسفندان خودرا درپیش روی .4
آنها میرود وکوسفندان از عقب اومیروند برای آنکه
آنها آواز اورا می شناسند * پس امّا غریب را از
عقب او نمیروند لیکن آنها میکریزند از او زیراکه آنها
نمی شناسند آواز غریب را

این مثل را کفت یسوع برای ایشان پس امّا ایشان .5
نفهمیدند انچه سخن کفت بایشان

بعداز آن یسوع کفت بایشان نیز که حق را حق را میکویم .6
بشما بدرستی که منم آن در کوسفندان

وهمهٔ انکسانی که آمده اند پیش از من بودند دزدان .7
وراه زنان لیکن کوسفندان نشنیدند سخن ایشانرا

منم آن در اکرکسی داخل شود بمن نجات می یابد .8
وداخل میشود وبیرون میرود وچراکاه را می یابد

پس امّا دزد نیاید مکر انکه دزدی کند وبکشد وهلاك .9
کند ومن آمده ام تا واجب شود برای ایشان زندکی
وباشد برای ایشان افزونتر

N.	J.
Das letzte sey das Vaterunser, Matth. VI, 9.	Matth. VI, 9.
9. ای پدر ما که در آسمانی پاکست نام تو	9. ای پدر ما که در آسمانی پاك باشد نام تو
10. بیاید پادشاهی تو بشود خواستهٔ تو چنانکه در آسمان	10. بیاید پادشاهی تو شود خواست تو همچنانکه درآسمان
نسبت بر زمین چنین نان مارا بقدر کفاف ما بده	چنین در زمین بده مارا امروز نان کفاف روز ما
ما در اینروز*	
11. بیامرز برای ما گناهان مارا چنانکه میآمرزیم ما برای	11. ودرگذار مارا گناهان ما چنانکه غرزیمان مارا ما
هرکه بد کرده ما	میگذاریم
12. وداخل مکن مارا در آزمایشها لیکن نجات ده مارا	12. ودر آزمایش مینداز مارا
از بدان *	
13. زیرا ازآن تست ملکوت وعظمت وجبروت ابدی آمین	13. لیکن خلاص کن مارا از شریر امین

MUSÉES.

1. Каталогъ книгамъ и рукописямъ на Манджурскомъ языкѣ, находящимся въ Азіатскомъ Музеѣ Императорской Академіи Наукъ, составленный Д. Банзаровымъ. (Lu le 31 mars 1848.)

I. ЯЗЫКОЗНАНІЕ.

1. *Хань-и арахă Маньджу гизунь-и булэку битхэ* «Манджурскій словарь, составленный по повелѣнію Императора», расположенный по матеріямъ, съ подробнымъ объясненіемъ каждаго слова на Манджурскомъ языкѣ. 2 тома, 26 книгъ. Изд. 1709 г. (Дуплетъ).
2. *Ярдзянь-и кооли-ци туцiемо туцибухэ фо маньджу гизунь-и битхэ.* «Словарь старинныхъ словъ и выраженій Манджурскихъ» съ толкованіемъ на новомъ языкѣ 11 книгъ, безъ переплета.
3. *Булэку битхэ.* Манджурскій словарь съ толкованіями на Манджурскомъ языкѣ. Рукопись. 12 тетрадей.
4. *Хань-и араха Маньджу Моно гизунь-и булэку битхэ.* Словарь Манджурско-Монгольскій, расположенный по предметамъ, съ толкованіемъ словъ на обоихъ языкахъ. 3 тома, 21 книга.
5. *Илань-хацинь-и битхэ камцибуха туара-дэ джа обуха битхэ.* «Словарь трехъ языковъ, въ коемъ легко пріискивать слова», расположенный по Манджурскому алфавиту съ переводомъ на Китайскій и Монгольскій языкъ. 2 тома, 12 книгъ. (Дуплетъ.).
6. Переводъ того же словаря на Русскій языкъ, неоконченный. 2 тома. Рукопись.
7. *Дуинь хацинь-и хэргэнь камцихa булэку битхэ.* «Четырехъ-язычный словарь» *Манджурско-Монгольско-Тибетско-Китайскій,* расположенный по предметамъ, съ алфавитнымъ Манджурскимъ указателемъ 2 тома, 10 книгъ.
8. Словарь Манджурско-Русскій, расположенный по Манджурскому алфавиту, и содержащій названія должностей, чиновъ и присутственныхъ мѣстъ Китайскаго государства. Рукопись. 1 тетрадь.
9. *Убаллмбуха дэси мэнь-и битхэ.* «Книга сорока главъ, переведенная (съ Китайскаго).» Разговоры о разныхъ предметахъ. 1 книга 1684 г.
10. *Тангу мэнь-и битхэ.* «Книга ста главъ.» Разговоры на Манджурскомъ языкѣ. Рукопись, 1 книга. (Неполный экземпл.)
11. *Маньджу гизунь-бо джа-и гизурэрэ битхэ.* «Руководство къ легкому изученію Манджурскаго языка.» О частицахъ и окончаніяхъ Манджурскаго языка, въ особенности же о правописаніи. Разговоры на Ман-

джурскомъ и Китайскомъ языкѣ. 1 книга. Издано въ 1766 г.

12. Манджурско-Китайскіе разговоры (безъ заглавія) о нѣкоторыхъ неправильностяхъ, вкравшихся въ Манджурское правописаніе. 2 книги.

II. ДЗИНЫ ИЛИ КЛАССИЧЕСКІЯ КНИГИ.

1. *Инэнгидари дзяннаха Шу-дзинъ-ни джурхань-бо сухэ битхэ.* Шу-дзинъ, историческая книга Конфуція, объясненный подробно для Императора правленія Кань-си, особымъ комитетомъ ученыхъ. 2 тома, 13 книгъ. Пекинъ 1680 г. Переводъ съ Китайскаго. (Дуплетъ)
2. *Инэнгидари дзяннаха И-дзинъ-ни джурхань-бо сухэ битхэ.* «Ученіе И-дзина или Книги Превращеній, изъясненное ежедневными толкованіями» особаго ученаго комитета, для употребленія Императора правленія Кань-си. Переводъ съ Китайскаго. 18 книгъ. Пекинъ. 1683 г.
3. *Инэнгидари дзяннаха Сы-шу-и джурхань-бо сухэ битхэ.* «Ученіе Сы-шу или Четырекнижія, изъясненное ежедневными толкованіями» особаго ученаго комитета, для Императора правленія Кань-си. Переводъ съ Китайскаго. 6 томовъ. 1677 г.
4. *Хань-и токтобуха Маньджу хэргэнь-и Сы-шу битхэ.* «Сы-шу (Четырекнижіе) на Манджурскомъ языкѣ, изданное по повелѣнію Императора.» Переводъ съ Китайскаго. 1 томъ, 6 книгъ Пекинъ 1741 г.
5. *Сы-шу-и битхэ.* Манджурскій переводъ Сы-шу. Старинное изданіе. 2 тома, 13 книгъ.
6. *Чунъ-цю битхэ.* Чунъ-цю, лѣтопись Княжества *Лу*, писанная Конфуціемъ. Переводъ съ Китайскаго. Рукопись. 10 тетрадей безъ переплета.
7. *Сяо-дзинъ-бо ачабуфи сухэ битхэ.* «Сяо-дзинъ (или книга объ обязанностяхъ дѣтей въ отношеніи къ ихъ родителямъ и подданныхъ — къ государю) съ приличными толкованіями.» Переводъ съ Китайскаго. 1 томъ, 5 книгъ. 1727 г. (Дуплетъ)
8. Рукопись безъ заглавія, содержащая объясненія на *И-дзинъ* или Книгу Превращеній 1 тетрадь.

III. ФИЛОСОФІЯ И НРАВСТВЕННОСТЬ.

1. *Хань-и араха синъ-ли-дзинъ-и битхэ.* Изложеніе новой Китайской философіи, объясняющей физическіе и нравственные законы міра. Сочиненіе Чжу-си. Переводъ съ Китайскаго. Издано въ 1667 г. 1 томъ, 8 книгъ. (Четыре экземпляра.)
2. *Синъ-ли-джень-цянь битхэй хэшень.* Объясненіе на книгу Синъ-ли-джень-цянь (которая служитъ толкованіемъ на Синъ-ли-дзинъ-и.)
3. Тоже самое. 1 книга и 1 томъ. (Книга 3-я.)

3 (bis). Тоже самое. 1 книга, 1 томъ.

4. *Хань-и араха адзиэ тацику битхэ.* «Ученіе для малолѣтнихъ, изданное по повелѣнію Императора.» Дѣтское руководство. Переводъ съ Китайскаго. 1 томъ, 5 книгъ. Пекинъ 1727 г.
5. *Дордзи дурунь-и джурхань-бо бадарамбуха битхэ.* «Изъясненіе правилъ придворнаго воспитанія», на основаніи Конфуціева ученія. Сочиненіе Китайскаго принца. 8 книгъ, безъ переплета.
6. *Тай-шанъ-ни ачабумо карулара битхэ.* «О приличномъ воздаяніи (за добро или зло, ниспосылаемомъ отъ) Тай-шана (Верховнаго Существа по ученію Даосовъ).» Мысль эта доказывается здѣсь словами изъ Дзиновъ и примѣрами изъ исторіи. 3 книги, безъ переплета. Переводъ съ Китайскаго.
7. *Эндуриэ тацисянь-бо нэйлэмо бадарамбуха битхэ.* «Пространное объясненіе августѣйшаго ученія.» Наставленія Императора правленія Юнъ-дженъ объ обязанностяхъ разныхъ сословій государства. 1724 г. Монг.-Манджурск. 1 томъ, 2 книги.
8. Вторая книга предъидущаго сочиненія на Манджурскомъ и Китайскомъ языкѣ. 1 книга.
9. *Юнъ-синъ-бянь-и битхэ.* Собраніе нравоучительныхъ изрѣченій. Переводъ съ Китайскаго. Рукопись. 3 тетради, 1 томъ.
10. *Дэрдзи фондзинь-и илань фыланъ.* Философскіе разговоры. Рукопись. 1 тетрадь.
11. *Хуанъ-ши-гунъ ни су-шу.* Нравоучительная бесѣда *Хуанъ-ши-гуна* съ *Чанъ-Лянемъ*. На Манджурскомъ и Монгольскомъ. Рукопись. 1 тетрадь.

IV. ГЕОГРАФІЯ.

1. *Лакчаха джечень-дэ такураха бабо эджехэ битхэ.* Путевыя записки Манджурскаго посланника Тулишеня, ѣздившаго въ 1712 г. къ Калмыцкому Хану Аюкѣ, чрезъ Сибирь и Юговосточную Россію въ Астраханскія степи. 1 томъ, 2 книги. 1736 г.
2. *Гэмулэхэ ба-и арбунь дурсунь.* «Наружный видъ столицы.» Описаніе Пекина и его окрестностей. Рукопись. 1 тетрадь.
3. *Абкай фоджердзи эйтэнь джака бо гонцяха битхэ.* «Книга, содержащая всѣ вещи Поднебесной.» Географическое описаніе Китайскихъ губерній: Джи-ли, Дзянь-нань, Шань-дунь, Шань-си, Хэ-нань, Сань-си и Хугуанъ. 7 книгъ, 1 томъ. Рукопись.

V. ИСТОРІЯ.

1. *Айжинь гурунь-и судури.* «Исторія Династіи Дзинь.»

8 книгъ, 1 томъ. (Первой книги недостаетъ.) Переводъ съ Китайскаго.

2. *Дайцинь гурунь-и фукдзинь доро нэйхэ бодохонь-и битхэ.* Исторія Манджуровъ до завоеванія Китая въ 1644 году. Издано въ 1786 г. 4 тома, 32 книги.

3. *Джакунь гусай тунъ-джи-и сучуна вэйлэхэ битхэ.* Уставъ войскъ, такъ называемыхъ, восьми знаменъ, составляющихъ главное постоянное войско Китая и біографіи замѣчательныхъ людей, которые принадлежали къ восьми знаменамъ и другія свѣденія объ нихъ. Издано въ 1739 г. 16 томовъ, 132 книги.

4. *Хань-и араха вардзи амардзи бабо нэцисемо токтобуха бодохонь и битхэ.* Собраніе документовъ для исторіи войны Китая противъ Галдана, Хана Ölötскаго, изданное по повелѣнію Императора правленія Канъ-си въ 1709 году. 5 томовъ, 50 книгъ.

5. *Тоньдо унэнги Фань-гунъ-ни вэнь-и битхэ.* «Подлинная исторія о *Фань Гунѣ*», который былъ правителемъ разныхъ провинцій и отличился добродѣтелями. 1 томъ, 4 книги.

6. *Инъ-лль-джуань.* Историческіе разсказы о событіяхъ въ Китаѣ при Династіи Минъ. Рукопись. 5 тетрадей.

7. *Нархушамо вожимбухэ битхэ.* «Тайные доклады», письма *Фороня*, бывшаго губернаторомъ въ губерніи *Шаньдунь*, а послѣ генералъ-губернаторомъ въ *Сы-чуань* и *Шань-си*, къ Императору правленія Канъ-си, — содержащія извѣстія и сужденія о внутреннемъ управленіи Китая въ то время, о злоупотребленіяхъ чиновниковъ и о политическихъ событіяхъ того времени. Рукопись въ 4-хъ тетрадяхъ, безъ переплета.

8. Дополнительный трактатъ между Россіею и Китаемъ, съ пріобщеніемъ переписки между обѣими государствами. Рукопись. 1 тетрадь.

9. Отрывки изъ переписки между Россіею и Китаемъ.

10. *a.* Черновые Манджурскіе переводы переписки между Россіею и Китаемъ.

10. *b.* Повелѣнія Императора Канъ-си касательно пріема Англійскихъ пословъ (посольства Лорда Макартнея) и надѣленіи ихъ подарками.

10. *c.* Предварительныя статьи договора между Россіею и Китаемъ, заключеннаго въ 1689 году.

10. *d.* Два письма *Трескина*, бывшаго губернаторомъ въ Иркутскѣ, къ пограничнымъ правителямъ Монголіи въ Ургѣ. По Манджурски и по Русски.

VI. ЗАКОНОДАТЕЛЬСТВО.

1. *Хэсэй токторуха Дайцинь гурунь-и фафунь-и битхэ.* Уголовные законы Манджурской династіи, изданные по повелѣнію Императора правленія Юнъ-дженъ, въ 1725 году. 4 тома, 20 книгъ.

2. *Дайцинь гурунь-и ухэри кооли битхэ.* «Общій сводъ законовъ Дайцинскаго государства.» Собраніе уложеній, изданныхъ Манджурскою Династіею въ Китаѣ. 10 томовъ, 138 книгъ.

2 (bis). Того же свода нѣсколько начальныхъ главъ въ 2-хъ книгахъ, безъ переплета.

3. *Хэсэй токтобуха Дайцинь гурунь-и фафунь-и битхэ кооли.* Уголовные законы Манджурской династіи, изданные по повелѣнію Императора правленія Цянъ-Лунъ въ 1740 году. 4 тома, 20 книгъ.

4. *Хэсэй токтобуха хафань-и джурхань-и кооли.* «Уставъ Палаты Чиновъ, изданный по повелѣнію Императора» 4 тома, 32 книги.

5 и 6. *Хэсэй токтобуха чоохай джурхань-и байтай кооли битхэ.* «Уставъ Военной Палаты, изданный по повелѣнію Императора.» No. 5 въ 4 томахъ, 32 книгахъ. Изданъ въ 1802 г.; No. 6 въ 4 томахъ, 40 книгахъ

7 и 8. *Хэсэй токтобуха тулэрдзи голо бо дасара джурхань-и хацинь битхэ.* «Особый уставъ Палаты Внѣшныхъ Сношеній, изданный по повелѣнію Императора», правленія Дао-гуань. No. 7: 4 связки, 62 книги, No. 8: 4 тома, 62 книги.

9. *Чоохай агурай кооли хацинь-и битхэ.* «Законы объ оружіяхъ войска», содержащіе указы о снабженіи войскъ оружіемъ, о содержаніи его въ исправности и пр. 2 тома, 12 книгъ. Изданы въ 1803 году.

10. *Минь гурунь-и хунь-ву хань-и оёнго тацисянь.* «Надзидательныя поученія *Хунь-ву*, Императора Минской династіи.» Указы основателя сей династіи. 1 томъ, 6 книгъ. Изданы въ 1646 году.

11. Предъидущее, другой экземпляръ безъ переплета.

12. *Тай-дзу дэрдзи хуанди-и эндуринэ тацисянь.* Указы перваго Манджурскаго хана. 1 томъ, 16 книгъ. 1739 г.

13. *Тай-дзу дэрдзи хуанди-и эндуринэ тацисянь.* Указы того же хана, но неполный экземпляръ, 7 книгъ безъ переплета.

14. *Шенъ-дзу гожинь хуанди-и эндуринэ тацисянь.* Указы Манджурскаго Императора правленія *Канъ-си*. 6 томовъ, 60 книгъ. Изданы въ 1741 году.

14 (bis). Тоже. 31 книга, безъ переплета.

15. *Ши-дзунъ тэмгэтулэхэ хуанди-и эндуринэ тацисянь.* Указы Манджурскаго Императора правленія *Юнъ-дженъ*. 17 тетрадей. Изданы въ 1740 году.

16. *Гао-дзунъ гоцзяна хуанди-и эндуринэ тацисянь.* Указы Манджурскаго Императора правленія Цянь-лунъ. 50 томовъ, 300 книгъ. Изданы въ 1807 году.

Примѣчаніе. Всѣ указы отъ No. 9 до No. 16 расположены систематически по предметамъ, и каждый сборникъ содержитъ мысли и сужденія одного Императора о различныхъ предметахъ.

17. *Дэрдзи хэсэ.* «Высочайшіе указы» Императора правленія Юнъ-дженъ. 4 книги, безъ переплета.
18. Указы Императора правленія Кань-си объ укрѣпленіи береговъ и о водяныхъ сообщеніяхъ вообще 2 тома, 14 тетрадей. Рукопись.

VII. РЕЛИГІЯ БУДДІЙСКАЯ.

1. Манджурскіе переводы разныхъ Буддійскихъ книгъ, на продолговатыхъ листахъ, 1 связка, въ которой содержатся:
   a) *Вацирь-и ласхалара сурэ-и чардзи далинь-дэ акунаха номонь.* «Книга, рѣжущая *вациромъ* (алмазомъ) и достигшая до противоположной стороны познанія.» Переводъ Ваджрачгэдики.
   b) *Суаянь шадзинь-и да бакши Дзункаба Ламай джалбаринь, адиститъ худунь бахабурэ гэбунэ номонь.* «Книга подъ заглавіемъ: молитва Ламѣ Дзункхабѣ, главному учителю Желтой вѣры, доставляющая счастіе и благословеніе.»
   c) *Манджушири-и мактачунь.* Похвала Манджушри.
   d) *Майдари-и форобунь.* Молитво-обращеніе къ Майтреѣ.
   e) *Шидзямуни фуциси-и мактачунь, адистидъ-и оіонго догонь.* «Хвала Буддѣ Шакьямуни, и путь въ его благословенію.»
   f) *Мохонь аку джалафунга фуциси-и джулэри урэбумо гунирэ номонь токтохо.* «Книга размышленія предъ Безконечно-Блаженнымъ Буддою (Амитабой).»
   g) *Мохонь аку джалафунга фуциси-и бое дэ урэбумо гунирэ номонь токтохо.* «Книга духовнаго размышленія о существѣ Безконечно-Блаженнаго Будды.»
   h) *Эндурингэ эйтэнь эхэ бандзинь-бо биратай гэтэрэмбурэ дзіолонго умэжи этэхэ эмо гэбунэ токтобунь тарни номонь токтохо.* «Книга тарни, именуемаго Побѣдоносною матерью, которая совершенно избавляетъ (читателя) отъ разныхъ перерожденій въ низшихъ классахъ существъ.»
   i) *Умэжи эбулэрэ вацирь гэбунэ токтобонь тарни токтохо.* «Основной тарни, именуемый весьма разрушающій алмазъ.»
2. *Хань-и токтобуха синь-ми-гао-юань-и битхэ.* О счастливыхъ и несчастныхъ дняхъ. 1 томъ. (Неполный экз.)

VIII. РЕЛИГІЯ ХРИСТІАНСКАЯ.

1. *Эндурингэ номонь.* «Священное Писаніе», переводъ Липовцова. 3 тома, 21 книга. Рукопись.
2. *Мусэй эджень Исусъ Христосъ-и тутабуха ичэхэсэ.* «Новый Завѣтъ Господа нашего Іисуса Христа.» Переводъ Липовцова, печатанъ Англійскимъ Библейскимъ Обществомъ. 8 книгъ.
3. *Мусэй эджень Исусъ Христосъ-и тутабуха ичэ хэсэ.* «Новый Завѣтъ Господа нашего Іисуса Христа.» Переводъ Липовцова и содержитъ Евангеліи отъ Матѳія, Марка, Луки и Іоанна, Дѣянія Апостоловъ, Посланія Апостоловъ и пр. 1 томъ, 8 книгъ. Рукопись.
4. *Абкай эджень-и тацисянь-и хэшень-и битхэ.* «Сокращенное изложеніе ученія Царя Небеснаго.» Римско-Католическій Катехизисъ. 1 томъ, 2 книги.
5. *Тумэнь джакай унэнги сэцівнь.* «Истинное начало всѣхъ вещей.» Сочиненіе Римско-Католическаго Миссіонера Юлія Алена. 1 книга. (Три экземпляра.)
6. *Абкай эджень-и тобъ тацисянь-и тэмэту.* «Признаки истиннаго ученія Царя Небеснаго.» Рукоп. 1 тетрадь.
7. *Хошань-и холо-бо миларабурэ битхэ.* «Книга, обнаруживающая ложность (ученія) Хошановъ», т. е. Китайскихъ Буддійскихъ монаховъ. Сочиненіе Римско-Католическаго миссіонера. 1 книга. Переводъ съ Китайскаго. (Дуплетъ.)
8. *Хошань и холо бо миларабуха битхэ.* Тоже сочиненіе, новый переводъ. 1 книга.

IX. ВОЕННОЕ ИСКУСТВО.

1. *Маньджу хэргэнь-и Сунь-дзы-и джуань илань фѣлэнь.* «Тринадцать главъ *Сунь-дзы* на Манджурскомъ языкѣ», содержащія въ себѣ разсужденія философа *Сунь-дзы* о военномъ искуствѣ. Изданы по повелѣнію Императора правленія Кань-си, въ 1710 году. 1 книга.
2. *Сунь-дзы-и джуань илань фѣлэнь.* Тоже, что и предъидущее. 1 книга.
3. *Маньджу хэргэнь-и У-дзы-и нингунь фѣлэнь.* « Шесть главъ *У-дзы* на Манджурскомъ языкѣ», Разсужденія *У-дзы* о военномъ искуствѣ, изданныя по повелѣнію Императора правленія Кань-си въ 1710 г. 1 книга.
4. *Чоохай дзинь.* «Книга для войска», сборникъ трактатовъ о военномъ искуствѣ, составленныхъ писателями: *Сунь-дзы, У-дзы, Сы-ма-фа, Ли-вэй-гуномь, Юй-ляо-дзы, Хуанъ-ши-гуномь* и *Тай-гуномь;* сочиненіе каждаго писателя въ одной тетради, всего 7 тетрадей, 1 томъ. Рукопись.

X. МЕДИЦИНА.

1. *Олхоро байтай джердзи хацинь гунинь бо сумо бандзибуха битхэ.* «Объясненіе свойствъ и видовъ оспы» съ присовокупленіемъ средствъ къ пользованію ея.

2. Связка слѣдующихъ рукописныхъ медицинскихъ сочиненій:
   a) *Окто байталара арха.* «Искуство употреблять лѣкарства.» 2 тетради.
   b) *Мана-дзинъ.* «Трудная книга», содержащая разрѣшеніе различныхъ вопросовъ Медицины. 2 тетр.
   c) *Харгаши-бо дасара хо-жень-джи-джанъ.* О пользованіи горячекъ. 1 тетрадь.
   d) *Судалай-фу.* «Толкованіе пульса», средство узнавать болѣзнь по пульсу 2 тетради.
   e) *Олхоро байта бо дасара хацинь.* «О пользованіи оспы.» 2 тетради.
   f) *Октой банинь-и фу.* «О свойствахъ лѣкарствъ.» 1 тетрадь.
   g) *Эйтэнь нимэкуй лэулэнь.* «Разсужденія о различныхъ болѣзняхъ.» 2 тетради.
   h) *Шеу-ши-боу-юань.* Собраніе медицинскихъ примѣровъ и рецептовъ. 4 тетради.

XI. СЛОВЕСНОСТЬ.

A. ИСТОРИЧЕСКО-РОМАНИЧЕСКІЯ ПРЕДАНІЯ.

1. *Джеу гурунь-и битхэ.* Романическіе разсказы, основанные на событіяхъ Исторіи династіи Джеу. 20 тетрадей, безъ переплета. Рукопись.
2. Рукопись безъ заглавія, одинаковаго съ предъидущей содержанія 5 тетрадей, безъ переплета.
3. *Гэрэнь гурунь-и битхэ.* Разсказы о событіяхъ въ Китаѣ во время Многоцарствія. Рукопись безъ переплета. 20 тетрадей.
4. *Вардзи-Хань гурунь-и битхэ.* Разсказы изъ исторіи Династіи Западная Хань. Рукопись безъ переплета, 16 тетрадей.
5. *Илань гурунь-и битхэ.* Героическо-романическіе разсказы о временахъ Троецарствія въ Китаѣ. 24 тетради безъ переплета.

B. РОМАНЫ И ВЫМЫШЛЕННЫЕ РАЗСКАЗЫ.

6. *Си-сянь-дзи.* Нравоописательный романъ на Манджурскомъ и Китайскомъ языкѣ. 4 тетр. безъ перепл.
7. *Туанциелмо дасаха си-сянь-дзи битхэ.* «Сисянъ цзи исправленное изданіе. 1 томъ, 4 тетради.
8. *Хао-ціо-джуань.* Прекрасная чета. Романъ. Рукопись. 10 тетрадей, безъ переплета.
9. Тотъ же романъ на Китайскомъ языкѣ, писанный Манджурскими буквами; 5 тетрадей рукописныхъ, безъ переплета.
10. *Юй-цяо-ли.* Повѣсть о трехъ особахъ отличныхъ по дарованію и образованію. Рукопись. 14 тетрадей, безъ переплета.
11. *Шенъ-хуа-мэнъ.* Романъ. 25 тетрадей, рукопись. Два неполныхъ экземпляра.
12. *Лянъ-эрлъ-бао.* Романъ. 5 тетрадей. Рукопись, безъ переплета.
13. Того же романа 8 тетрадей. Рукопись, безъ перепл.
14. *Дзинь-юнь-цяо.* Романъ. Рукопись въ 8 тетрадяхъ безъ переплета.
15. *Си-ю-дзи.* Романъ, въ которомъ разсказывается о странствованіяхъ однаго Буддійскаго монаха изъ Китайцевъ по странамъ, лежащамъ на западѣ отъ Китая. Рукопись. 11 тетрадей, безъ переплета.
16. *Си-юй-дзи.* То же самое. 10 тетрадей. Рукопись безъ переплета.
17. *Си-ю-дзи.* Тоже. Рукоп. 18 тетрад. безъ переплета.
18. *Чань-джень-цяо-ши.* Романъ, въ которомъ описаны баснословныя похожденія нѣсколькихъ Буддійскихъ монаховъ Китайскихъ. Рукопись, 9 тетрадей, безъ переплета.
19. *Фунь-хуанъ-ци.* Романъ, рукопись безъ переплета. 11 тетрадей.
20. *Пинъ-шанъ-лэнь-янь.* Романъ; 7 тетрадей, безъ переплета. Рукопись.
21. *Дзуй-по-тай.* Романъ. 7 тетрадей рукописныхъ, безъ переплета
22. *Хань-и араха Мукдэнь-и фуджурунь.* Стихотворное описаніе Мукдэна, первоначальной столицы Манджурскихъ Хановъ, сочиненное Императоромъ правленія *Цянь-лунь.* Стихотвореніе это изображено разными Манджурскими шрифтами, составленными по образцу разныхъ древнихъ и новыхъ письменъ Китая. 29 книгъ, безъ переплета
23. *Чень-джень-и-ши-и битхэ.* Отрывокъ изъ романа Чень-джень-и-ши. Рукопись. 1 тетрадь.
24. *Дзинь-пинъ-мэй.* Романъ. Рукопись. Первая книга.
25. *Легенда о Сы-ма-моу,* который неполучивъ никакой награды за свои добродѣтели въ этомъ мірѣ, былъ вызванъ въ тотъ свѣтъ и сдѣланъ Царемъ ада, на время, и употребилъ свою власть на сужденіе разныхъ лицъ Китайской исторіи. Рукопись; 1 тетрадь.
26. *Джанъ-сы-мэй-и битхэ.* Бѣдность и богатство или похожденія Нанкинца *Джанъ-сы-мэй.* Романъ, въ рукописи, неоконченный. 1 тетрадь.

XII. СМѢСЬ.

1. *Моринь бо туара битхэ.* О распознаніи достоинствъ лошади по наружнымъ признакамъ. Рукопись. (Неполная.)

RAPPORTS.

1. RAPPORT SUR UN MÉMOIRE INTITULÉ „EINE TIBETISCHE LEBENSBESCHREIBUNG ÇÂKJAMUNI'S, DES BEGRÜNDERS DES BUDDHATHUMS, IM AUSZUGE MITGETHEILT VON ANTON SCHIEFNER"; PAR M. BOEHTLINGK. (Lu le 31 mars 1848.)

Ich habe schon zu wiederholten Malen die Ehre gehabt, der Klasse kleinere Artikel sowohl auf dem Gebiete der Sanskritischen als auch auf dem der Tibetischen Literatur von Herrn Anton Schiefner, Oberlehrer der Lateinischen Sprache am 1ten Gymnasium hieselbst, vorzulegen und zur Aufnahme in das *Bulletin* zu empfehlen. Es gereicht mir zur grossen Freude heute eine umfangreichere Arbeit desselben Gelehrten der Klasse vorstellen zu können mit der Bitte, derselben einen Platz in den *Mémoires des savants étrangers* einräumen zu wollen.

Die Klasse wird sich mit mir freuen, dass mit dem Tode unseres würdigen Kollegen I. J. Schmidt, des ersten gründlichen Kenners des Tibetischen in Europa, das Studium dieser Sprache, das überhaupt in Europa nur von zwei oder drei Gelehrten mit Ernst betrieben wird, in Russland, eben zum Leben erwacht, nicht wieder zu Grabe getragen wurde. Den meisten Herren der Klasse ist Herr Schiefner persönlich bekannt, und ich glaube aus ihnen zu sprechen, wenn ich sage, dass uns derselbe zu den schönsten Erwartungen berechtigt. Die gründlichen Kenntnisse, die Herr Schiefner auf den Gebieten, wo wir ihn besser als hier zu verfolgen vermögen, an den Tag gelegt, und der lobenswerthe Eifer, mit dem er Alles, was Wissenschaft heisst, ergreift, sind uns eine Bürgschaft dafür, dass er auch dort, wo er sich unsern prüfenden Augen entzieht, etwas Tüchtiges leisten werde. Hiermit habe ich schon eingestanden, dass ich eigentlich nicht befähigt bin, in dem vorliegenden Falle ein festbegründetes Urtheil abzugeben, dass ich aber nach dem Vorhergesagten nicht anstehen kann, die vorgestellte Arbeit auf's Dringendste der Beachtung der Klasse zu empfehlen. Ich wüsste nicht, zu wem ein junger Gelehrter in Russland, der auf einem so wenig betretenen und beachteten Gebiete sich bewegt, wenn er das dringende Verlangen fühlt, das, was er auf seiner Stube mit Eifer und Fleiss zu Tage gefördert, vor seine Richter hier und im Auslande zu bringen, mit mehr Vertrauen sich wenden könnte, als gerade an unsere Akademie, die stets bereit gewesen ist, jungen inländischen Gelehrten, vorausgesetzt dass sie irgend etwas Tüchtiges von ihnen erwarten durfte, kräftig unter die Arme zu greifen. Ein solcher Schutz ist mehr als ein Mal zum Heil der Wissenschaft, zur Ehre der Akademie und zum Glück ihres Pfleglings ausgefallen. Ich wünsche und hoffe, dass wir alles dieses auch in dem vorliegenden Falle erfahren.

Um von der Person zur Sache selbst überzugehen, so bemerke ich, dass die erwähnte Arbeit des Herrn Schiefner, betitelt: *„Eine Tibetische Lebensbeschreibung Çâkjamuni's, des Begründers des Buddhathums, im Auszuge mitgetheilt"* ein gedrängter Auszug aus einem Tibetischen Werke ist, das sich in unserm Asiatischen Museum unter No. 285 *) des von I. J. Schmidt und mir verfassten Katalogs der Tibetischen Handschriften und Holzdrucke befindet. Dieses Werk erhielt die Akademie erst vor einigen Jahren aus Peking mit der zuletzt zurückgekehrten Mission. Der selige Schmidt zählte in einem besondern Artikel (*Bulletin historico-philologique*, *T.* 1. *No.* 3) die einzelnen Abschnitte desselben auf, erklärte es für ein Werk von vielem Interesse und hohem Werthe, und versprach darüber in einer ausführlichen Abhandlung für die Memoiren ein Mehreres mitzutheilen, wovon ihn aber leider sein Augenübel und der Tod abgehalten haben.

Das Werk ist ein verhältnissmässig sehr junges, indem es erst 1734 unter dem Dalai-Lama sKal-bZang von dem Lotsâva Rin-k'hen-k'hos-kji-rgjal-po (Ratnadharmarâg'a) verfasst wurde. Es zerfällt in 13 Abschnitte, von denen 12 die 12 Thaten Buddha's enthalten, der 13te aber über die Ausbreitung der Lehre nach dem Dahinscheiden Buddha's handelt. Die ersten zehn Abschnitte und ein Theil des eilften haben zur Hauptquelle das Lalita-vistara-purâṇa, von dem sie einen gedrängten Auszug geben. Da Herr Foucaux, der gelehrte Herausgeber des Lalita-vistara im Tibetischen, versprochen hat in kurzer Zeit auch eine Französiche Uebersetzung des Textes folgen zu lassen, so hat Herr Schiefner aus diesen Abschnitten nur dasjenige mitgetheilt, was der Verfasser von No. 285 aus anderen Quellen ergänzend hinzugefügt hat.

Der 11te Abschnitt, der die grössere Hälfte des ganzen Werkes umfasst, enthält die ganze Lehrthätigkeit Çâkjamuni's. Als Quelle ist hier der bändereiche Kandjur benutzt worden, namentlich die Einleitungen zu den einzelnen Sûtra's. Es ist ein ziemlich ermüdendes Aufzählen der Bekehrungen sowohl einzelner Personen als ganzer Gegenden. Namentlich sind die Beziehungen zu den einzelnen Königen, die der Lehre geneigt waren, stark hervorgehoben. Auf unbedingten historischen Werth kann die Schilderung keine Ansprüche machen; sie enthält aber historische Elemente, die einstweilen, bis Burnouf die versprochene Skizze über den politischen Zustand Indiens zur Zeit des Erscheinens Çâkjamuni's der Oeffentlichkeit übergeben hat, immer einigen Werth haben. Was von geographischen Punkten interessant schien, ist in den beigefügten Anmerkungen verzeichnet worden. Ausser-

1) སངས་རྒྱས་བཅོམ་ལྡན་འདས་ཀྱི་རྣམ་པར་ཐར་པ་རྒྱ་དུ་བྲོད་པ་མདོར་བཤད་པ་འཕགས་པའི་སྒྲུབ་པ་མཆོག་གི་གཏེར་ཞེས་བྱ་བ།

dem sind einzelne weniger ermüdende Erzählungen mit eingereiht worden.

Was aber entweder im Dsang-lun oder in Burnouf's vortrefflichem Werke „*Introduction à l'histoire du Buddhisme*" enthalten ist, wurde übergangen. Dagegen ist dieselbe Rücksicht nicht durchgängig gegen die Auszüge Csoma's in den *Asiatic Researches* beobachtet worden, theils weil diese nicht in vieler Leser Hände sein dürften und theils auch weil dort die Sanskrit-Namen mancher Personen oder Gegenden vergebens gesucht werden.

Der 12te Abschnitt der Biographie enthält nichts, was sich nicht schon in dem von Csoma mitgetheilten Excerpt „der Tod Çâkjamuni's" befände.

Der 13te Abschnitt, der als Anhang über die Verbreitung der Lehre nach des Lehrers Entschwinden aus dem Dasein handelt, ist besonders interessant durch die Mittheilungen über den Nachfolger Çâkjamuni's im Lehramte, Mahâkâçjapa. Die Geschichte der drei Sammlungen wird kurz besprochen und dann eine Reihe der berühmtesten Lehrer von Nagârg'una bis auf Asan'ga und Vasubandhu und deren Schüler mitgetheilt.

Es verdient besonders hervorgehoben zu werden, dass Herr Schiefner bei seiner Kenntniss des Sanskrit fast immer im Stande gewesen ist, die ursprünglichen Sanskrit-Namen von Personen, Ländern, Städten, Flüssen u. s. w., die die Tibeter bekanntlich immer nach der Etymologie übersetzen, wieder herzustellen. Hierbei sind ihm die hier in St. Petersburg sich vorfindenden Sanskrit-Tibetischen und Tibetisch-Sanskritischen Lexica, die er zu diesem Behuf einem besondern Studium unterworfen hat, von grossem Nutzen gewesen.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

Séance du 31 mars (12 avril) 1848

Lecture extraordinaire.

M. Dorn lit deux notes intitulées, la première: *Ueber die auf Nadir Schah's Befehl verfertigte Uebersetzung der vier Evangelien;* et la seconde: *Ueber die letzten, dem Asiatischen Museum zu Theil gewordenen muhammedanischen Handschriften.* Elles seront inserées au Bulletin de la Classe.

M. Böhtlingk présente, de la part de M. Schiefner, un mémoire intitulé: *Eine Tibetische Lebensbeschreibung Çâkjamuni's, des Begründers des Buddhathums, im Auszuge mitgetheilt.* Cet extrait d'un ouvrage remarquable, qui se conserve au Musée asiatique et dont M. Schmidt avait publiquement signalé le haut intérêt, se prête, selon l'avis de M. Böhtlingk, à être publié dans le Recueil des savants étrangers. La Classe ayant approuvé le rapport qui lui en fut fait par M. Böhtlingk, résolut de le publier dans le Bulletin et d'admettre le mémoire de M. Schiefner au Recueil des savants étrangers.

Proposition.

M. Böhtlingk présente à la Classe les six numéros du catalogue des doubles de la Bibliothèque tibétaine du Musée asiatique, numéros que le Curateur de l'arrondissement universitaire de Kazan avait signalés comme manquant à l'Université de cette ville. M. Böhtlingk s'en remet à la Classe pour la fixation des prix à en demander. La Classe juge plus convenable d'offrir ces xylographies en don à l'Université et résout d'y demander l'autorisation de M. le Ministre-Président.

Musée asiatique.

M. Dorn annonçe à la Classe qu'il a trouvé l'occasion d'acquérir pour le Musée un ouvrage important, savoir: *The Hedaya or Guide; a Commentary on the Mussulman laws, translated etc. by Charles Hamilton.* London 1791. 4 voll. 4to.

M. Böhtlingk met sous les yeux de la Classe le catalogue des ouvrages mandjous du Musée asiatique, dressé par les soins de M. Banzarov. La Classe résout de le publier dans le Bulletin en donnant les titres transcrits en caractères européens.

Correspondance officielle.

M. le Directeur du Département asiatique du Ministère des affaires étrangères adresse au Secrétaire perpétuel, en don pour l'Académie, trois exemplaires (un en argent et deux en bronze) d'une médaille fondée par le Sultan de Turquie pour récompenser les troupes des puissances alliées qui ont pris part aux affaires entre la Porte et l'Egypte, terminées en 1841. Ces médailles furent remises à M. Dorn pour être déposées au Musée et le Secrétaire en témoignera à M. Seniavine la reconnaissance de l'Académie.

Correspondance savante.

M. Böhtlingk communique à la Classe une lettre de M. le professeur Stephani qui s'informe de l'accueil que l'Académie a fait à sa proposition relative à l'édition des oeuvres de Köhler, et exprime le désir de pouvoir s'en occuper dès à présent. Or, l'appel de M. Stephani à l'Académie se trouvant ajourné pour un temps indéfini, la Classe est d'avis que rien n'empêche de commencer l'impression des oeuvres de Köhler dont les épreuves, vu la proximité de Dorpat, peuvent facilement être envoyées à M. Stephani. M. Böhtlingk se charge d'en informer ce savant.

M. Eichwald, membre correspondant, adresse à l'Académie quelques copies d'inscriptions libyennes, grecques et romaines ainsi que les dessins de quelques monuments curieux, objets recueillis par lui dans un voyage en Algérie qu'il fit en 1846. Ces feuilles seront déposées avec une copie de la lettre de M. Eichwald à la Bibliothèque, et le Secrétaire lui en adressera les remercîments de l'Académie.

Emis le 1 mai 1848.

№ 103. **BULLETIN** Tome V. № 7.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS a Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 6. *Sur l'animal Tarvas dans l'epopée finnoise.* SCHIEFNER. MUSÉES. 2. *Acquisitions du Musée asiatique.* DORN. VOYAGES. 4. *Extraits de deux lettres de* M. CASTRÉN *à* M. SJÖGREN.

NOTES.

6. UEBER DAS THIER TARVAS IM FINNISCHEN EPOS; VON ANTON SCHIEFNER. (Lu le 5 mai 1848.)

In dem dreissigsten der durch die dankenswerthen Bemühungen Lönnrot's unter dem Namen *Kalevala* herausgegebenen epischen Gesänge der Finnen tritt der jugendliche Joukahainen voll von Dünkel dem alten Wäinämöinen entgegen und macht sich in einem Wettgesange mit seinem Wissen breit. Dort stehen folgende Worte Zeile 27 folg.:

Sano nuori Joukahainen:	Sprach der junge Joukahainen:
«Tieänpä minä jotaki:	«Weiss noch wohl gar manche Dinge:
Pohjola porolla kynti,	Nordland pflügte mit dem Rennthier,
Etelä emähevolla,	Südland mit dem Mutterpferde,
Takalappi tarvahalla.»	Hinterlappland mit dem *Tarvas*.»

Schott hat in der Sitzung der philos.-historischen Klasse der Akademie zu Berlin vom 28. Juni 1847 die Vermuthung aufgestellt, dass sich an dieser Stelle eine Erinnerung an die Schanzgräberleistungen des Murmelthiers erhalten habe. Aus der Allgemeinen Preussischen Zeitung No. 211 war die Notiz darüber in die zu Helsingfors erscheinende finnische Wochenschrift *Suometar* No. 39 übergegangen. In Folge dessen erschien in No. 50 der kuopioschen finnischen Wochenschrift *Maamiehen Ystävä* (des Landmanns Freund) ein von H. Selin unterzeichneter Aufsatz mit der Aufschrift *Takalappi ja Tarvas*. Wohl stimmen wir Herrn Selin bei, wenn er *Takalappi tarvahalla* mit Berücksichtigung der Allitteration für eine bessere Verbindung hält, als *Kotalappi tarvahalla*. Wie er aber dazu kommt, *Takalappi* durch *Kotalappi* d. i. Hüttenlappe deuten zu wollen, bleibt unklar. Schott's Ansicht verwirft er und sieht in dem *Tarvas* den in Lappland vorkommenden Eisfuchs (*canis lagopus*), den man auch den weissen Fuchs nennt. Freilich fehlt jede weitere Begründung dieser Ansicht. Kehren wir zu Schott's Vermuthung zurück, so heisst das Murmelthier allerdings im Mongolischen ᠲᠠᠷᠪᠠᠭᠠ *tarbagha;* doch wird nach Aussage des Herrn Bansarov, eines gebornen Burjäten, das *b* nur zwischen zwei Vocalen schwankend und fast wie *v* ausgesprochen; nach einem Consonanten bleibt es in voller Kraft. Ebenso ist es auch im Kalmükischen. S. Popov's Grammatik S. 10 § 21. Nebenbei bemerkt scheint *tarbaghan* die ältere Form zu sein. Mit Berücksichtigung der früheren Sitze der finnischen Völkerschaften (s. hierüber auch Kellgren im Jahresbericht der Deutsch. morgenl. Gesell. 1846 S. 180 folg.) könnte man nun leicht an eine Identität des finnischen und mongolischen Wortes glauben *), wenn nicht

*) Wiedemann giebt in seiner tscheremissischen Grammatik S. 97 ein Zeitwort *tarb'at*, das an den beiden Stellen, wo es im

eben die gar zu auffallende Uebereinstimmung zu einigen Zweifeln Anlass gäbe. Zuerst wäre es wunderbar, wenn sich die Erinnerung an dieses Thier so ganz vereinzelt erhalten haben und auch der Name so wenig zu Schaden gekommen sein sollte. Welche unendliche Zeit liegt zwischen dem Aufenthalte der finnischen Völkerschaften in den von Murmelthieren unterwühlten Gegenden **) und der Entstehung dieser Gesänge, die der Hauptsache nach ja erst offenbar aus dem Kampfe des Finnen- und Lappenthums mit einander hervorgegangen sind? Zweitens bleibt aber auch *Takalappi* ein missliches, unerklärtes Ding. Halten wir nun den von Schott besonders hervorgehobenen Gedanken an einen Erdwühler fest, so sehen wir uns im Finnischen vergeblich nach irgend einem an den *Tarvas* erinnernden Thiere um. Vergessen wir *Takalappi* (d. h. der Hinterlappe, der hinten wohnende) nicht, so könnte mit Berücksichtigung der fernen, den Schweden zunächst wohnenden, Lappen hier ein schwedisches Wörtlein vermuthet werden, das mit seinem Anlaute zu *Takalappi* passte. Unerhört ist eine solche Berücksichtigung der fremden Sprache nicht; so z. B. *Kanteletar I. No.* 233; dann konnte aber auch dem mit seiner Weisheit prunkenden Joukahainen sehr leicht ein fremdes Wort in den Mund gegeben werden und drittens auch ein gewisser, ebensowenig ungewöhnlicher Spott auf die Schweden statthaben, wenn man das schwedische Wort *torbagge* (*scarabaeus stercorarius*) in Anwendung brachte. Afzelius hat in *Svenska Folkets Sagohäfder I. S.* 12 folg. eine auf diesen Käfer bezügliche Stelle, die in der Uebersetzung also lautet: «Der Gott *Thor* wurde in Göthaland früher «und mehr als andere Götter verehrt. Zu seinen Heiligthümern gehörte der *Thorbagge* (*sic*), vermuthlich weil er sich «in den Excrementen der Thiere aufhält und sich in die Erde «eingräbt und *Thor*, ebensowohl als *Goija* ursprünglich wegen «des Ackerbaus und guter Ernte angerufen wurden. In Bezug auf diesen Käfer, dessen Larve in Norrland *mulloxe* «(Erdochs) genannt wird, hat sich noch ein Aberglaube erhalten, der bei den Landleuten von dem Vater auf den Sohn «forterbt, dass der, welcher auf dem Wege einen *Thorbagge* «auf dem Rücken liegend (*ofvältes*, wie man sagt) und unvermögend sich selbst aufzuhelfen antrifft und ihn aufrichtet, «sieben Sünden sühne, weil *Thor* zur Heidenzeit als ein Versöhner oder Fürbitter bei einer höhern Gottheit oder dem «Allvater angesehen wurde. Als die christliche Lehre ins Land «kam, wollten ihre Priester das Volk von der Verehrung der «Asagötter abschrecken, weil diese und ihr Anhang der Hölle «angehörten und Unheilsgeister waren. Da bekam der *Thor-bagge* den Namen *Thordjefvul* oder *Thordyfvel*, wie er jetzt «in Schweden heisst. Niemand denkt nun mehr an *Thor*, wenn «er das arme Thierchen hülflos auf dem Rücken liegen sieht; «aber selten geht der fromme Landmann an ihm vorüber, «ohne ihm zu helfen und an die Sühnung seiner Sünden zu «denken.» — Wäre es uns möglich diese Worte, deren gemüthlicher Ton Jeden ansprechen muss, unbedingt zu unterschreiben, so würde uns gar bedeutungsvoll aus dem fernen Dunkel des Aegypterlandes *Thore*, der Gott der physischen Erzeugung, mit dem *scarabaeus* über seinem Haupte herüberwinken; s. Röth, *die aegypt. und zoroastr. Glaubenslehre Not.* 127. Auch wäre der in der äsopischen Fabel (*s. scholia in Aristophanis Pacem v.* 129 *seq.*) das Haupt des olympischen Donnerers umsummende Käfer zu erwähnen. Jedoch schon Jacob Grimm hat in der deutschen Mythologie S. 656, wo er diese Stelle von Afzelius im Auge hat, nach Ihre's Vorgang bemerkt, dass das Wort *tordyfvel* wohl in *tord* (*stercus*) und *vifel* (Käfer) zu zerlegen sein möchte, obwohl diese einfachen Wörter allen nordischen Mundarten abgehen. Das Angelsächsische hat aber noch *tordvifel* bewahrt und in den schwedischen Wörterbüchern findet sich neben *torbagge* auch noch das ursprünglichere *tordbagge*. Für *bagge* citirt Grimm aus Ihre die Bedeutungen *puer, juvenis* *). Das scheint mir nicht nöthig zu sein. Wir müssen vielmehr annehmen, dass *bagge* überhaupt einen Käfer bezeichne, wie wir *gullbagge* Blattkäfer, *wattenbagge* Drehkäfer, *maibagge* Maikäfer, *hjelmbagge* Schildkäfer u. a. m. haben. Ist also *torbagge* buchstäblich nichts anderes, als der *scarabaeus stercorarius*, wie dieser Käfer in mehreren andern Sprachen nach dem Element, in dem er sich vorzüglich bewegt, benannt zu werden pflegt, so frägt es sich, ob er denn einer besondern Aufmerksamkeit bei den Finnen gewürdigt werde. In der von Lönnrot herausgegebenen Räthselsammlung (*Suomen Kansan Arvoituksia. Helsing.* 1844) findet

Evangelium S. Matthäi vorkommt (C. 11, 7 und 24, 29), dem russischen *колебаться* (*σαλεύεσθαι*) entspricht. Mit diesem Zeitwort lässt sich das finnische *tarvon* oder *tarpoan* «*pisces conto ago, fugo pisces in rete, pertica aquam concutiens*» *Renvall* zusammenstellen. Der Scheuchungsstab, sonst auch die Störstange und Fischtrampe genannt, selbst heisst *tarvoin* oder *tarvin*. Merkwürdiger Weise heisst derselbe im Ehstnischen *müt* und das Scheuchen mit dieser Stange im dörptschen Dialekt *mütma*, was nach Hupel auch von dem Auftreiben der Erde durch den Maulwurf (*müt*, auch *mut*) gesagt wird. Sollte aber nicht vielmehr ein Zusammenhang mit dem russischen *мутить* «trüben» anzunehmen sein, zumal da im Russischen das bei dieser Art zu fischen gebräuchliche Netz *мутникъ* heissen soll. Auch ist *мутовка*, Quirl, zu beachten.

**) Zu beachten ist in *Ptolemaei Geogr. VI*, 18, 5 *Ταρβαχάγα* unter den Ortschaften der Paropanisaden.

*) Also sollte *Thorbagge* soviel sein als Thor's Diener. Interessant ist es zu bemerken, dass auch dem indischen Donnergott *Indra* ein Käfer geheiligt war, nämlich die *Coccinella*, die unter andern den Namen *Indragopa* oder *Indragopaka*, d. h. *Indra's* Hirt, führt.

sich ein volles Dutzend, welches sich auf den Mistkäfer (*sontiainen*, auch *sittisontiainen*) bezieht. Wir wollen uns mit einem Paar begnügen. No. 901: *Musta kun pappi, eik'ole pappi, kiiltää kun nappi, eik'ole nappi, mylvii kun härkä, eik'ole härkä, lentää kun lintu, eik'ole lintu, menee maahan, kun mato, eik'ole mato?* Schwarz wie ein Pfaff und ist doch kein Pfaff, glänzt wie ein Knopf und ist doch kein Knopf, brüllt wie ein Ochs und ist doch kein Ochs, fliegt wie ein Vogel und ist doch kein Vogel, geht in die Erde wie ein Wurm und ist doch kein Wurm? — No. 902: *Musta kun pata, ei kumminkaan pata, lentää kun lintu, ei kumminkaan lintu, kyntää kun sika, ei kumminkaan sika?* Schwarz wie ein Grapen, jedoch kein Grapen, fliegt wie ein Vogel, ist jedoch kein Vogel, pflügt (d. h. wühlt) wie ein Schwein, ist jedoch kein Schwein? — Das letztere Räthsel wird hinreichen, um uns mit dem Gedanken vertraut zu machen, dass der erdwühlende Käfer als Ackerer gedacht werden konnte, wie umgekehrt der Pflug mit einem Schweine verglichen wird. No. 1300: *Sika juoksi sitta suussa ympäri minun kotini, ympäri sinun kotisi?* Es lief ein Schwein mit Koth im Maul um mein Haus herum, um dein Haus herum. — Ferner wird die Weindrossel (*turdus iliacus*) oder nach Andern die Waldschnepfe (*scolopax rusticola*) geradezu *kyntäjä* der Pflüger genannt. Hieran schliesst sich die von Grimm a. a. O. S. 507 aus Ganander's Finnischer Mythologie S. 30 mitgetheilte Stelle: «Eine Riesenjungfrau (*kalevan tytär*) nahm in ihren Schooss Pferd, Pflüger und Pflug (*hevosen ja kyntäjän ja auran*), trug sie ihrer Mutter hin und fragte: „Was für ein Käfer (*sontiainen*) mag das sein, Mutter, den ich da fand in der Erde wühlen?" u. s. w.»

Lässt sich also eine solche Vermuthung aus der Anschauungsweise der Finnen selbst rechtfertigen, so darf uns eine fernere Bestätigung aus einer andern volksthümlichen Dichtung nicht unwillkommen sein. In der von I. J. Schmidt herausgegebenen ostasiatischen Heldensage: die Thaten Bogda Gesser Chan's, fanden wir S. 219 der deutschen Uebersetzung: «Als er (Gesser) abgestiegen war und umherschaute, erblickte er einen mit schwarzen Hornkäfern bespannten Pflug, mit welchem das Erdreich gepflügt und sodann mit Getreide besäet wurde.» Das Murmelthier kommt in dieser Sage, beiläufig bemerkt, nur zweimal vor, S. 43, wo vom Murmelthierfänger die Rede ist und S. 196, wo auf das Ausräuchern des Thiers aus seiner Höhle angespielt wird. Auch muss ich bemerken, dass der Name, den Gesser in seiner Jugend trägt, *Joro*, bis jetzt weder aus dem Tibetischen noch aus dem Mongolischen erklärt ist, im Finnischen aber ebenso wie *jorri* und *jortti* einen Schwätzer, Taugenichts, Lümmel bedeutet (s. Renvall), was auf das Trefflichste zu dem ganzen Geiste der ostasiatischen Dichtung passen dürfte.

So viel wir nun auch zum Besten einer solchen Annahme beibringen können, so wird dieselbe dennoch vielleicht nicht lange stichhaltig sein. Lange schon trug ich mich mit dem Gedanken herum, es könne *tarvas* wohl auch nur einer der wenigstens bei den Lappen recht zahlreichen Rennthiernamen sein. Hauptsächlich war mir dazu Anlass der von Aristoteles *de mirab. auscult.* § 30 der berliner Ausgabe beschriebene τάρανδος, in welchem man, nach Hinweglassung der fabelhaften Ausschmückung, mit Recht das Rennthier erkannt hat. Nun kommen im Lappischen *sarves* und *sarva* unter den Rennthiernamen vor; im Ungarischen bedeutet *szarvas* Hirsch, eigentlich den Gehörnten, von *szarv*, Horn, im Finnischen *sarvi*. Kommt aber ein Uebergang des *t* in *s* vor? Ganz ungewöhnlich ist er nicht. Kellgren giebt in den Grundzügen der finnischen Sprache S. 58 mehrere Beispiele; andere verdanke ich der freundlichen Mittheilung Lönnrot's, namentlich: Ehstnisch *teivas*, finnisch *seiväs*, Zaunstange; ehstn. *tiib*, finn. *siipi*, Flügel; lappisch *saiv*, heilig, finn. *taivas*, Himmel; lapp. *säsa*, finn. *täti*, Muhme, Base. Auch vermuthet Lönnrot, dass *sarvi* und *torvi* (Blasrohr, Hirtenhorn, Wasserröhre) im Finnischen ursprünglich ein und dasselbe Wort gewesen sei. Nach der frühern Schreibart würde das lappische *tjårve*, finn. *sarvi*, Horn, auch hier einschlagen; wenn hier das *t* kein scheinbares wäre, denn Castrén (vom Einflusse des Accents in der lappländischen Sprache S. 8) schreibt das Wort *C'årve* mit der palatalen *tenuis* im Anfange. Aus den lexicalischen Sammlungen der gelehrten Ehstnischen Gesellschaft zu Dorpat hat sich Lönnrot bei seinem Aufenthalte in dieser Stadt (1843) folgendes angemerkt: «*tarw, tarwo*, ein Ochsenname; *tarwo-lihha*, Ochsenfleisch *).» Sollte der Ochs in dieser Bezeichnung nicht auch als der Gehörnte aufgefasst sein? Ferner verdanke ich der Güte Lönnrot's eine Stelle aus einer Rune, in welcher die Krankheit beschworen wird, den Menschen zu verlassen und nach dem äussersten Norden zu ziehen:

Tuonne mä sinun manoan,	Dahin thu' ich dich nun mahnen,
Tuonne käsken ja kehoitan,	Dahin bannen dich und treiben,
Pimiähän Pohjolahan,	Nach dem nimmerhellen Nordland,
Lapin laajahan salohon,	Nach des Lappen weiter Wildniss,
Siell'on hirvet hirtettynä,	Erhängt sind dort die Elennthiere,
Siell'on *tarvahat* tapettu.	Dort die *Tarvasse* getödtet.

Die letzte Zeile lautet aber nach einer andern Lesart: *Jalopeurat jaksettuna*, die edlen Rennthiere überwunden **). Wir

*) Nach dem von Dr. Sparschuh in den Keltischen Studien I. S. 34 gegebenen Material heisst der Stier im Welsh *tarw*, im Irischen *tarv*, *tarvan*. S. Pott, Etymol. Forschungen II, 189.

**) In der 8ten Rune No. 68 folg. folgen ebenfalls die Elennthiere und edlen Rennthiere so aufeinander. Bei dieser Gelegenheit bemerke ich, dass *hirv* im Ehstnischen den Hirsch bezeich-

wollen hoffen, dass mit der Zeit noch mehr Stellen über den *Tarvas* zum Vorschein kommen werden, aus deren Combination man ein sicheres Resultat wird gewinnen können. Ausserdem muss auch eine genauere Durchforschung des Wortschatzes der übrigen finnischen Dialecte und der stammverwandten Sprachen einiges Licht gewähren. Im Jakutischen heisst das Rennthier *taba*.

MUSÉES.

2. Ueber die letzten dem asiatischen Museum zugekommenen muhammedanischen Handschriften. Von B. DORN. (Lu le 31 mars 1848.)

Das asiatische Museum hat vor Kurzem wieder einige werthvolle Erwerbungen von morgenländischen und namentlich persischen Handschriften gemacht. Ich glaube den Freunden der asiatischen Wissenschaft einen kleinen Dienst zu erzeigen, wenn ich auch jetzt, wie früher, eine gedrängte Uebersicht des neuen Zuwachses mittheile. Derselbe gehört vorzüglich dem wichtigsten Theile der Wissenschaften an, welcher uns bei dem Studium der muhammedanischen Sprachen am Nächsten liegen muss, der Geschichte und Länderkunde. Und was noch mehr ist, die neuen Ankömmlinge füllen in unserer Haudschriften-Sammlung die bisher noch bestandene Lücke in der muhammedanischen Geschichte Indiens zum Theil aus. Wenn England die Werke, welche den Gegenstand dieser Anzeige bilden, meist schon besass, so ist das leicht erklärlich; in Indien verfasste Werke finden ihren Weg leichter nach England als nach Russland; so wie Russland wiederum Werke besitzt, die man in andern Ländern vergebens sucht. Um so erwünschter muss es uns daher sein, wenn uns ein glücklicher Zufall solche zuerst angedeutete Schriften zuführt, wie dieses jetzt geschehen. Ein hiesiger Georgier hat die ihm aus Tiflis zugesandten Handschriften dem asiatischen Museum angetragen, und dieses nicht gesäumt, das Dargebotene zu erwerben.

1. Das Museum besass früher nur den ersten Theil des bekannten Akbernameh, die ersten sechszehn Regierungsjahre Akber's enthaltend *). Er schloss in dem Jahre 979 = 1572 mit den Worten: لسان سر خالص در خلوتکده محال باشد, in der Geschichte der Belagerung Surat's durch Akber.

Es war wohl kaum zu erwarten, dass uns eine Fortsetzung sobald in die Hände fallen würde. Ich war daher um so mehr überrascht, unter den angekauften Handschriften einen Band zu finden, welcher nebst dem letzten Theile des sechszehnten Regierungsjahres des erwähnten Herrschers, auch noch die Regierungsjahre 17 — 47 enthielt. Abu'l Faszl konnte bekanntlich die Geschichte seines Gebieters (963 — 1014 = 1556 — 1605) nicht bis zu dem Tode desselben fortführen, da er ein paar Jahre früher ermordet wurde, nämlich im Jahre 1011 = 1602. Meine Ueberraschung wurde aber noch durch den Umstand gesteigert, dass derselbe Band auch die Fortsetzung und Beendigung der in Rede stehenden Geschichte, die Regierungsjahre 37 — 50 von Inayet-Ullah Muhibb Aly (عنایت الله محب علی) enthielt. Diese Fortsetzung war bis jetzt wenigstens mir noch nicht vorgekommen, und ist auch in Stewart's Catalog **) nicht erwähnt. Ich brauche nicht zu erinnern, wie werthvoll dieselbe für uns sein muss.

Der vorliegende Theil des Akbernameh beginnt mit den Worten: سخن تازه سازم بنام خدای * که نامش بمعنی بود رهنمای, und trifft nach einer zwei Seiten langen Einleitung mit der früheren Handschrift zusammen bei den Worten: واز سوانح که درین هنکام بظهور آمد آن بود. Als Abschreiber dieses «zweiten Bandes des Akbarnameh» nennt sich Abdu'l-Waly ibn Seyd Abdu'l Melik (عبد الولی بن سید عبدالملك ساکن ایروهه), als Zeit der Beendigung der Abschrift wird der Anfang des Silhiddscha 1056=1646 angegeben. Inayet-Ullah's Fortsetzung beginnt: بر ضمایر خرد پروران که سوانح کشایان اسرار کهن دنیا الخ, und endigt mit

net, also immer auch ein gehörntes Thier (Sjögren in den *Mémoires de l'Académie T. II pag.* 198 *Not.* 28); das Elennthier dagegen *pödder* heisst, was mit dem Finnischen *petra*, *peura*, *poro* ursprünglich eins ist. Sollte also vielleicht auch im Finnischen das Wort ursprünglich das Elennthier bezeichnet haben und erst bei der Bekanntschaft mit dem Rennthier auf dieses übertragen worden sein? Vielleicht hiess dieses anfangs eben zum Unterschiede *jalopeura*, wie es noch jetzt der Ehste *pohja pödder*, «Nordelennthier», zu bezeichnen pflegt. In der Bibelübersetzung heisst nach Renvall der Löwe *jalopeura*.

*) S. *Bulletin de la cl. histor.* I. S. 49.

**) *A descriptive catalogue of the oriental library of the late Tippoo Sultan of Mysore. Cambridge.* 1809.

den Worten: ازخسران جاوید نکاهدارد Sie stammt aus dem Jahre 1242 = 1826.

• 2 — 3. Desselben Akbernameh's erster Theil bis zum siebenzehnten Regierungsjahre inclus., in zwei Exemplaren. Das eine Exemplar in Folio ist in den Jahren 1123 bis 1124 = 1711 — 1712 abgeschrieben und verglichen worden; das zweite giebt das Jahr nicht an. Beide endigen mit den Worten: بپایان برم این کرامی کلام

• 4 — 5. Mu'tamid Chan's (معتمد خان) Ikbalnameh (اقبال نامه جهانکیری), d. i. Geschichte Dschehanghir's. S. *Stewart, Catalogue*, No. XXXVI. S. 15. — Angebunden ist eine (?) اختصار نسخه امور بینش (etwa: Kurze Anleitung zu Verhaltungsmaassregeln) betitelte Abhandlung von einem Dschauhermall (جوهرمل ولد کلناندراس ابن بست رای کاتیه مانهر), welche Verhaltungsmaassregeln für Beamte in verschiedenen Stellungen enthält.

6. Geschichte Aurengseb's, dessen Titel und Verfasser leider nicht angegeben werden können, da im Anfange einige Blätter fehlen. Sie beginnt: پیش از رسیدن جاکیرداران تحصیل نموده اند الخ. Schade, dass sich in der so schön und sauber geschriebenen Handschrift nur ein einziges Mal das Jahr der erzählten Begebenheit (1117, = 1705) angegeben findet; die übrigen Jahre sind in die für sie gelassenen offenen Stellen aus irgend einem Grunde nicht eingetragen.

• 7. Ein zur Geschichte desselben Baberiden gehöriges Buch, betitelt: کلمات طیبات (عالمکیری), von Inayet-Ullah Chan. Die Zeit der Verfassung ist in dem folgenden Chronogramm enthalten: لوح کلمات طیبات قدس d. i. 1121 = 1709. Im Anfange fehlen einige (?) Blätter. Es beginnt: که زدن بنکاه آنها یا بدست آوردن

• 8. Hatify's Timurnameh.

• 9. Es liegt mir noch die angenehme Pflicht ob, die Anzeige einer am Ende des vorigen Jahres erworbenen Handschrift nachzuholen. Dieselbe ist der Akademie wieder aus dem Finanzministerium zugekommen. Sie enthält Hamdullah Mustaufy's نزهة القلوب oder «Herzens-Ergötzung.» Zwar finden sich in der Handschrift einige Lücken, aber sie ist so schön und deutlich geschrieben, dass sie neben der schon vorhandenen Handschrift desselben Buches mit Recht eine Stelle findet. Sie stammt aus dem Jahre 1070 = 1660.

Wenn ich in meinen *Geographicis Caucasiis* (*Mémoires de l'Académie* T. VII. S. 469) gesagt habe, dass die Vergleichung einer dritten Handschrift der «Herzens-Ergötzung» wohl wünschenswerth wäre, so ist dieser Wunsch jetzt in Erfüllung gegangen, und ich werde nicht unterlassen, in einem Nachtrage zu der erwähnten Abhandlung die verschiedenen Lesarten aus dieser neuen Handschrift nachzuliefern.

VOYAGES.

4. EXTRAITS DE DEUX LETTRES DE M. CASTRÉN à M. SJOEGREN. (Lu le 3 mars et 5 mai 1848.)

Nishneudinsk, den 14 (26) Jan. und 20 Jan. (1 Febr) 1848.

Den gegenwärtigen Brief muss ich mit der Mittheilung anfangen, dass ich bei meiner Ankunft in Nishneudinsk an einer Art von Flussfieber erkrankte, welches mich bereits drei Wochen lang im Zimmer eingeschlossen gehalten hat und noch fortwährend meine Lungen beunruhigt. Ich hatte mir das Uebel durch nächtliche Fahrten in Kälte und Unwetter während der Reise von dem Kanskischen in den Nishneudinskischen Kreis zugezogen. Dieser von Vielen innerhalb 24 Stunden vollendeten Reise musste ich eine ganze Woche widmen, weil ich nicht immer der grossen Landstrasse folgte, sondern nach Umständen Nebenwege einschlug. Auf Veranlassung der Angabe Klaproth's, dass die *Assanen* an den Flüssen *Aná* (*Oná*) und *Ussolka* wohnen, entschloss ich mich von Kansk aus einen Ausflug in die Ustjansche Wolost zu unternehmen, welche einen Theil der beiden gedachten Flusssysteme umfasst. Nachdem ich das weitläufige Gebiet durchstreift hatte, erachtete ich für nöthig, meine Reise noch bis zu der Tassejewschen Wolost fortzusetzen, die sich längs dem Flusse Ussolka bis in das Tassejewsche Gebiet hinein erstreckt. Von der Mündung des Flusses Ussolka kehrte ich in die Ustjansche Wolost zurück, worauf ich wieder auf die allgemeine Landstrasse einlenkte.

Während dieser Excursionen erkundigte ich mich fast in jedem Dorfe nach Assanen und anderen Eingebornen, jedoch mit geringem Erfolge. An der Ussolka waren die Einwohner ohne Ausnahme Russen, und wiewol sie wenig von ihrer Vorzeit wussten, so erkannten sie doch keinen Assanischen Ursprung an, sondern hielten sich für Abkömmlinge von Deportirten und Kosaken. Mit Ausnahme der überall herumirrenden Tungusen sollen sich seit Menschengedenken keine Eingeborne in der Gegend gezeigt haben; wenn aber solche in älteren Zeiten hier ansässig gewesen, so behauptete man mit Bestimmtheit, dass sie nicht Russen geworden, sondern

entweder ausgestorben oder zu andern Flüssen gezogen seien. So ist an der Ussolka selbst das Andenken der Assanen verschwunden, und eben so verhält es sich an der Ana innerhalb des unteren zur Ustjanschen Wolost gehörenden Gebietes. Zwar traf ich dort zwei russische Familien an, die dem Vorgeben nach von den Aboriginen des Landes herstammen sollten; allein sie waren ohne Zweifel Tungusischer Abkunft, wiewol sie sich selbst stellten, als hätten sie schon ihren Ursprung vergessen.

Was wiederum den oberen Theil des Flusses Ana betrifft, der gewöhnlich mit dem Namen *Birjusá* bezeichnet wird, so kommen auch dort gegenwärtig keine Eingeborne Ostiakischen Stammes vor, allein, wie Klaproth ganz richtig angiebt, waren die Kotten, nahe Verwandte der *Assanen*, vor einiger Zeit innerhalb des gedachten Flussgebietes wohnhaft. Späterhin ist ihnen anbefohlen worden sich an den Fluss *Udá* zu ziehen, wo sie gegenwärtig mit Buräten vereint leben, und zwar in dem Dorfe Badaranowka, 30 Werst unterhalb der Stadt Nischneudinsk. Schon während ihres Aufenthaltes an der Birjusa hatten die Kotten gegen das Burätische ihre Muttersprache vertauscht, die übrigens sich wenig von dem Agulskischen Dialekte unterschieden haben soll. Gegenwärtig sind sie, eben so wie die Nishneudinskischen Buräten selbst, halb Russen und halb Mongolen. Die Anzahl der Kotten allhier beträgt nunmehr bloss 11 steuerpflichtige Personen, die sich selbst Russisch: *Kotowtzy*, Burätisch *Kotop* nennen. Von den Karagassen werden sie *Kodeglar* benannt, mit einem Tatarischen Namen, der auch den Kanskischen Kotten beigelegt wird, eben so wie ausserdem noch einem Sojoten-Geschlechte innerhalb des Chinesischen Gebietes.

In Hinsicht der Kotten mag bemerkt werden, dass ich auch bei Kansk einige verrusste Individuen dieses Stammes in den Dörfern Ansir, Barnaúl und Jelansk antraf. Diese Kotten hielten sich für den Ueberrest eines sogenannten *Baginowschen Ulusses*, der von Alters her an dem in die Ana mündenden Flusse *Pojma* gelagert haben soll. Auch Klaproth thut derselben Kotten in *Asia Polyglotta* S. 169 Erwähnung und spricht ebendaselbst auch noch von anderen Kotten unter dem Namen von *Kongroitschiern*. Das Schicksal dieser letztgedachten ist gewesen, wie ich bereits in irgend einem der vorhergehenden Briefe werde gemeldet haben, mit den Kojbalen zusammenzuschmelzen und Tataren zu werden. Was selbst ihre Benennung Kongroitschier oder Kongoroitschier anbelangt, so bezeichnet man damit eigentlich keine Kottische Verzweigung, sondern überhaupt alle diejenigen Tataren, die ihre Abgaben in Krasnojarsk zahlen, das Tatarisch: *Kongoroj* heisst und einen Ort bedeutet, wo die Glocken läuten.

In dem bisher Angeführten ist das Hauptsächlichste enthalten, was ich auf der Reise nach Nishneudinsk über Assanen und Kotten erfahren habe. — Betreffend meine Thätigkeit in Nishneudinsk selbst habe ich mich nach Kräften mit den Mongolischen und Karagassischen Sprachen beschäftigt. Die Kenntniss des Mongolischen wird mir nothwendig zur Ermittelung der Mischungsverhältnisse, die durch Zusammenstossen der Buräten mit Samojedischen und Ostiakischen Völkerschaften entstanden sind. Zwar wird meine beschränkte Zeit mir nicht erlauben diese Untersuchung so weit auszudehnen, als ich wol wegen der Sache selbst wünschen möchte; auf jeden Fall werde ich mich aber bemühen zu ermitteln, ob die hiesigen *Kodeglar*, wie das Gerücht meldet, wirkliche Buräten sind, oder ob sie etwa noch ihren genuinen Ursprung durch irgend eine Verschiedenheit in der Sprache verrathen. In derselben Absicht bin ich auch gesonnen mich einige Zeit lang mit zwei anderen im Nishneudinskischen Kreise befindlichen Burät-Geschlechtern zu beschäftigen. Ich meine die *Karagassen* oder *Maldjer* und *Uljugút*, von welchen letztern jedermann zu melden weiss, sie seien vorher ebenfalls Karagassen gewesen. Namentlich und zunächst dieser Untersuchungen wegen habe ich nunmehr angefangen mich des Mongolischen zu befleissigen, welche Sprache mir künftig mehr als in einer Hinsicht nützlich werden dürfte. Meine Burätischen Studien mit den eben gedachten Geschlechtern werde ich vornehmen, sobald ich mit den Karagassen fertig geworden, die zur Zeit fast alle meine Kräfte in Anspruch nehmen, weil sie binnen Kurzem sich in entfernte Wälder ziehen werden.

Von den erwähnten Karagassen herrscht seit älteren Zeiten die Meinung, sie seien Samojedischer Abkunft und mit ihren Nachbaren, den Wald-Kamasintzen, nahe verwandt. Diese Meinung ist nicht längst noch vom Hrn. von Baer verfochten worden, der in einem Karagassischen Schädel vermittelst physiologischer Untersuchung etwas vom Samojedischen Typus entdeckt hat. In der That findet man schon bei äusserlicher Betrachtung in diesem und jenem Karagassen Züge, die von Samojedischer Herkunft zu zeugen scheinen; wenn ich nicht aber zu sehr irre, so besitzen doch die meisten Karagassen ganz dieselbe Physiognomie und Körper-Constitution wie die Tataren. Tatarischen Ursprungs sind ebenfalls die meisten Sitten und Gebräuche der Karagassen, ihr Schamanenwesen und ihre religiösen Vorstellungen, vieles in ihrer Lebensart, Kleidertracht u. s. w. Gleichwol entdeckt man in allen diesen Beziehungen auch dieses und jenes, was eine unverkennbare Erbschaft von Samojeden bezeugt. Hierher gehört unter Anderm die gangbare Sitte zur Zeit des Winters die Todten oberhalb der Erde in grobgezimmerte Särge zu legen. Georgi's vom Hrn. von Baer citirte und bezweifelte Angabe, dass die Karagassen ihre Todten beerdigen, bezieht sich nur auf die Begräbnissart im Sommer, wo alle

Samojeden-Stämme überhaupt die Gebeine der Verstorbenen im Schoosse der Erde verbergen. Dass dieselbe Sitte im Winter nicht beobachtet wird, hat seinen Grund darin, dass es den Samojeden an Geräthschaften mangelt, die erfrorne Erde aufzugraben.

Zum Beweise für die Samojedische Herkunft der Karagassen liesse sich auch anführen, dass sie Jäger sind und mit Rennthierzucht sich abgeben, welche Lebensart meines Wissens kein einziger ächter und unvermischter Tatarenstamm angenommen hat; ferner dass sie, gleich den Samojeden, ihre Zelte im Winter von Rennthierfellen bauen, im Sommer von Birkenrinde; dass ihre Zelte dieselbe spitzige Form haben, wie die der Samojeden u. s. w. Daneben trifft man auch im Karagassischen dieses und jenes Samojedische Wort, und einige Geschlechter unter ihnen tragen Samojedische Namen, wie 1) *Irgä*, Kojbal. *Yrgen*, Sojot. *Irgit*; 2) *Tarak*, Koibal. *Taradjak*, (Sojot. *Taremdjak*, ein Vorname); *Tjogde*, Kojbal. *Tjoda*, Sojot. *Tjode*; 4) *Bogosche*, Kojbal. *Bögödji*, Kamass. *Bögöshä*, Karass. *Mogadji* oder *Mungandji*. Das letztgedachte Geschlecht erkennen doch die Karagassen nicht für das ihrige, sondern behaupten, dass es nebst 2 anderen Geschlechtern: *Tulaj* und *Tjeptej* aus dem Tunkinschen Gebiete eingewandert sei. Dasselbe melden die Buräten von 2 anderen kleinen Geschlechtern *Tjogdé* und *Kara-Tjogde*, welche von zwei in Gemeinschaft mit einigen Mongolen eingezogenen Sojoten abstammen sollen.

Die gedachten Einwanderungen haben, wie die Tradition selbst angibt, sehr spät Statt gefunden. Will man von ferneren Zeiten reden, so machen ohne Zweifel die Karagassen sowol als die Kojbalen nur Sojotische Colonien aus. Zum Beweise dafür können angeführt werden sehr viele Traditionen, verschiedene für alle 3 Völker gemeinschaftliche Geschlechtsnamen und selbst das Nomen gentile, das bei einem Theile der Kojbalen existirte und noch jetzt bei den Sojoten *Tuba* lautet, bei den Karagassen aber *Tufa*. Dazu kommt noch die Uebereinstimmung in der Sprache. Gälte es auf einige Gründe der Wahrscheinlichkeit hin die heutige Sprache und Nationalität der Karagassen zu bestimmen, so wäre man in der That versucht sie für Mongolen zu halten, weil sie in der nächsten Nachbarschaft der Buräten leben und bis in die spätesten Zeiten unter einer Burätischen Regierung gestanden haben. In der That sprechen auch viele Karagassen das Mongolische mit grosser Fertigkeit; doch ist ihre eigentliche Sprache das Tatarische, welches sie nach derselben Mundart reden, zu welcher man ausser dem Karagassischen die Katschinskischen, Kojbalischen und Sojotischen Dialektverschiedenheiten rechnen kann. Zwischen dem Karagassischen und Sojotischen ist die Verwandtschaft so gross, dass sie sogar als eine einzige Varietät betrachtet werden können. Dem Karagassischen schliesst sich zunächst das Kojbalische an; am meisten abweichend, wenn auch nicht eben sehr wesentlich, ist der Katschinskische Dialekt.

Ich äusserte so eben, die sprachliche Uebereinstimmung sei ein Beweis des gemeinschaftlichen Ursprungs der Karagassen, Kojbalen und Sojoten. Damit will ich nichts weiter gesagt haben, als dass die 3 gedachten Völkerschaften ihre nationelle Verwandlung unter einem gemeinsamen Einflusse bestanden haben und dass jene Verwandlung zum Theil vor sich gegangen sei, während die Kojbalen und Karagassen noch in naher Berührung mit den Sojoten lebten. Anders kann die erwähnte Sprachverwandtschaft nicht erklärt werden und was die Karagassen insbesondere betrifft, so haben sie seit ihrer Einwanderung in den Nishneudinskischen Kreis nicht in der geringsten Berührung mit Tatarischen Stämmen gestanden. Da sie nichts desto weniger Tataren sind und dieselbe Mundart wie die Sojoten reden, so folgt daraus offenbar, dass die Karagassen in älteren Zeiten in naher Verbindung mit den Sojoten gelebt haben und wenigstens zum Theil schon damals im Besitze ihrer heutigen Sprache gewesen sind. Dasselbe gilt auch von den Kojbalen; denn es ist bekannt, dass viele unter ihren Geschlechtern bereits lange vor der Zeit Türkisch redeten, als die von Krasnojarsk hereingekommenen Tataren ihre Nachbaren wurden. Doch muss allerdings zugegeben werden, dass der grössere Theil der Kojbalen innerhalb seines heutigen Gebietes tatarisirt worden, wogegen die meisten Geschlechter der Karagassen schon bei ihrer Uebersiedelung Tataren gewesen sind.

Da die Kojbalischen, Karagassischen und Sojotischen Dialekt-Varietäten sich zunächst an die Katschinskische Mundart schliessen, so kann man nicht umhin zu folgern, dass eben der Katschinskische Tatarenstamm die unter den Namen von Kojbalen, Karagassen und Sojoten bekannten kleinen Ostiakischen und Samojedischen Völkerschaften vertilgt habe. Diess würde voraussetzen, dass auch die Katschinskischen Tataren aus der Mongolei hervorgegangen wären und schon dort angefangen hätten die anthropophagische Rolle zu spielen, welche sie bis in die neuesten Zeiten fortgesetzt haben. Für eine solche Ansicht gibt es in der That viele wichtige Gründe; ich will aber hier nur einige den Gegenstand beleuchtende Namen-Synonyme anführen. Wie bekannt, benennen sich die Katschinskischen Tataren mit dem Geschlechtsnamen *Kasch*, und ich habe erzählen hören, dass es noch im Tunkinschen Kreise ein Tatarisches Volk (vermuthlich Sojoten) geben soll, welches von den hiesigen Buräten *Kasch* benannt wird. Es gibt noch ferner eine bedeutende Verzweigung des Karagassischen *Kasch*-Geschlechts, die sich selbst *Sarey-Kasch*, der gelbe Kasch, nennt, von anderen Geschlechtern aber gewöhnlich *Kara-Kasch*, der schwarze Kasch, genannt wird, welche Benennung von den Russen auf den ganzen *Tufa*-Stamm übertragen wurde. Mit dem Namen *Kargas*, welcher

eine Zusammenziehung von *Kara-Kas* oder *Kasch* ist, wird endlich auch ein Sojotisches Geschlecht bezeichnet, das innerhalb des Chinesischen Gebietes auf den Steppen links von *Ulu-Kem* nomadisirt. Alle diese gelben, schwarzen und farblosen Kasch-Geschlechter sind vermuthlich nichts als kleine Ueberreste des Katschinskischen Hauptstammes. — — — —

Sobald sich meine Gesundheit befestigt und meine Beschäftigungen in Nishneudinsk ihr Ende erreichen, will ich die Reise nach Tunkinsk fortsetzen. Ehe dieses geschieht, werde ich mich wol doch einige Tage in Irkutsk aufhalten müssen, theils um mich mit einigen Documenten zu versehen, welche schon hier in Nishneudinsk sehr nöthig wären, theils auch um mich wegen meiner Gesundheit zu berathen und meine Privatangelegenheiten zu ordnen. Ob ich von Tunkinsk aus meinen Rückzug antreten oder die Reise noch jenseits des Bajkal fortsetzen werde, hängt von Umständen ab, die man noch nicht voraussehen kann. So viel ist jedoch sicher, dass ich innerhalb der vorgeschriebenen Zeit meinen Auftrag nicht werde vollenden können. Wie lange ich noch in Sibirien verbleiben werde, hängt ganz von den zu erwartenden Nachrichten über die von mir verlangte Unterstützung ab. Am liebsten wäre es mir, wenn die frühere ursprüngliche noch auf ein halbes Jahr prolongirt werden könnte ohne alle Rücksicht auf meine Brust, mit der ich auch im Sommer haushälterisch verfahren kann, indem ich langsamer oder längs den Flüssen zu Wasser reise. — — — —

Meine Unpässlichkeit währt noch fort, allein meine Studien sind so weit fortgeschritten, dass ich nun mit den Kotten mich beschäftige. Sie sind gewiss Buräten; ihre Sprache aber, eben so wie die der hiesigen Buräten selbst, weicht doch so sehr vom Mongolischen ab, dass ich sie nicht füglich ohne nähere Untersuchung lassen kann.

Irkutsk, den 1 (13) März 1848.

Halb krank und halb gesund reiste ich im Anfange des Februars von Nishneudinsk ab und langte nach einigen Tagen in Irkutsk an. Durch diese Reise etwas erquickt hielt ich es nicht für nöthig der Gesundheit wegen mich in Irkutsk aufzuhalten, sondern eilte in einem fort nach der Tunkinschen Slobode, bis wohin man von Irkutsk kaum 200 Werst zählt. In Tunká angelangt fing ich sogleich an mich mit den dortigen Sojoten zu beschäftigen, welche gegenwärtig nur ein einziges, aus 57 steuerpflichtigen Individuen bestehendes und *Irkit* benanntes Geschlecht bilden. Diese Sojoten sind laut der Ueberlieferung ehemals innerhalb des Werchneudinskischen Kreises am Flusse *Sikir* ansässig gewesen, von wo sie später nach *Tunka* gezogen und dabei in zwei verschiedene Zweige sich getheilt haben, von denen der eine in der Gebirgsgegend an den Flüssen *Oka, Garyan, Halbi* und *Honschun* sich aufhielt, der andere hingegen auf der Ebene in dem Burätischen Ulusse *Bucha Gorchon*. Da die Tunkinschen Sojoten nur ein einziges Geschlecht ausmachen, so sind sie genöthigt gewesen Burätische Weiber zu ehelichen und dadurch mit den Sitten und der Lebensart der Buräten sehr vertraut geworden. Die Sojoten auf der Steppe sind heut zu Tage ganz reine Buräten; was aber die Gebirgs-Sojoten anbelangt, so sind sie in dieser und jener Hinsicht den Sitten ihrer Väter treu geblieben. Der Religion nach sind alle Sojoten gegenwärtig Buddha-Verehrer und das Burätische ihre Sprache. Vor nicht langer Zeit her sollen die Gebirgs-Sojoten noch denselben Dialekt des Türkischen geredet haben als die Karagassen, nunmehr aber heisst es, dass jene Sprache im Tunkinschen Gebiete ganz ausgestorben sei. Mit der Sprache haben die Tunkinschen Sojoten auch fast alle Erinnerung an ihre Vorzeit verloren. Dass sie die ältesten Bewohner des Landes seien und einer und derselben Herkunft als die Karagassen, dass sie vorher die Steuer an China entrichtet, dass einige von ihren Geschlechtern nach dem Nishneudinskischen Kreise gezogen und sich dort mit den Karagassen vereinigt, wird sowol in diesem Orte als in dem Nishneudinskischen Kreise allgemein behauptet. In Betreff der Samojedischen Abkunft aber ist bereits jedwedes Andenken erloschen, und wenn die Sache selbst auch nicht bezweifelt werden kann, so habe ich doch zu deren Bestätigung im Tunkinschen Gebiete wenig Neues gefunden.

Aus Tunkinsk kehrte ich nach Irkutsk zurück, wo ich mich jetzt seit zwei Tagen befinde und mich mit Vorbereitungen zu einer Reise über den Bajkal beschäftige. Jene Reise halte ich meiner wissenschaftlichen Zwecke halber für unumgänglich nothwendig, wiewol sie in der Instruction mir nicht ausdrücklich vorgeschrieben ist.

Mit der abgehenden Post sende ich an die Akademie ein Päckchen, dass zwei Costume enthält, welche den Buräten, Tataren, Karagassen und Sojoten gemeinschaftlich sind. Das Fell der wilden Ziege, woraus die Pelze und die eine Mütze gemacht sind, wird von allen vier Völkern benutzt. Die Kleidungsstücke sind: 1) ein Männerpelz, 2) ein Weiberpelz, 3) eine Männermütze und 4) eine Weibermütze. Stiefel schicke ich nicht, weil sie eben solche gewöhnliche Pimy sind, als ich schon aus Turuchansk werde abgefertigt haben.

Ausser den gedachten Costumen folgen einige Alterthümer aus der Minusinskischen Gegend, unter welchen das Fragment einer massiven Stange zum Brechen der Kurgansteine benutzt worden sein dürfte. Die Costume sowohl als die Antiquitäten habe ich für einen ziemlich billigen Preis bekommen, nämlich für 8 Rub. 70 Kop. Silber, was eigentlich nur der Preis der 7 Ziegenfelle ist, die zu den Pelzen angewandt sind.

Auf der Rückreise habe ich *Omsk* zu einer meiner wichtigsten Stationen bestimmt; doch werde ich wahrscheinlich nicht früher als im Juli-Monat dort eintreffen. *Tomsk* und *Krasnojarsk* werde ich wol auch berühren müssen, wenn ich gleich lieber einen geraden Weg über *Kusnetsk* und *Barnaul* wünschte. Im Kusnetskischen Kreise soll es ganz eigenthümliche Tschudengräber geben; indess scheue ich mich vor ihrem Aufgraben und zwar wegen der grossen Unkosten, die die Akademie vielleicht nicht übernehmen möchte, zumal da man nicht hoffen kann etwas anderes als Schädel zu finden.

Emis le 13 mai 1848.

№ 104. **BULLETIN** Tome V
№ 8.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4 Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 7. *Sur une trouvaille de monnaies orientales à Essemeggi en Estonie.* FRAEHN. VOYAGES. 5. *Rapport de* M. BROSSET *à l'Académie.* BULLETIN DES SÉANCES.

NOTES.

7. DER ORIENTALISCHE MÜNZFUND VON ESSEMEGGI IN EHSTLAND. EIN NACHTRAG ZU DER TOPOGRAPHISCHEN UEBERSICHT DER AUSGRABUNGEN VON ALTEM ARABISCHEN GELDE IN RUSSLAND. VON CH M. FRAEHN. (Lu le 5 mai 1848.)

Die Ehstländische litterarische Gesellschaft hat im v. J. eine sehr bedeutende Sendung Arabischer Münzen und Münzfragmente zu näherer Untersuchung an die Akademie gerichtet. Selbige sind i. J. 1845 in einer Grandgrube unter dem Gute Essemeggi, im Kegel'schen Kirchspiele des Ehstländischen Gouvernements, aufgefunden worden. In dem, beim Aufgraben zerbrochenen irdenen Topfe befand sich ausser diesen Münzen weiter nichts als «eine spiralförmig gewundene vierkantige, im Durchschnitt etwa vier Quadratlinien dicke Silberstange» [1]).

Die hier gebotene Münzmasse besteht in 130 ganzen Exemplaren und 205 grösseren oder kleineren Münzhälften und -Fragmenten, Alles in Silber. Es ist sämmtlich älteres Muhammedanisches Geld. Seinen Hauptbestandtheil bilden, wie diess auch bei der Mehrzahl anderer ähnlicher Ausgrabungen in Russland und den Baltischen Küstenländern der Fall ist, Münzen der Samaniden. Daneben finden sich Münzen einiger im Gebiete dieser Fürsten aufgetretenen Rebellen und Thronprätendenten, ferner ein Umeijade, einige 'Abbasiden, ein Tahiride, 2 Buwaihiden und etliche Münzhälften von einem König der Wolga-Bulgharen; ausserdem noch ein Haufen Nachprägungen mehrentheils von Samanidischem Gelde.

Es sind die Jahrhunderte II. III. u. IV. der Hidschra (VIII. IX. u. X. n. Ch.), denen diese Münzen angehören. Die älteste, nur in einer Hälfte vorhanden, fällt in eines der Jahre 100 bis 132 H. oder 718 — 749 Ch.; die jüngste, deren Datum wenigstens mit Gewissheit sich herausstellt, ist vom J. 357 = 968.

Die Münzhöfe, aus welchen sie hervorgegangen, sind die Städte: Antakia (Antiochien in Syrien), Medinet-el-salam (Baghdad), Schiras (?), el-Mu'hammedia (el-Rey), Nisabur, Balch, Enderabe (in Chorasan, zwischen Balch und Ghasna), el-Chottel (Hauptstadt von Chottelan, einem östlich von Balch gelegenen Districte Mawarennahr's, den man auch wohl das kleine Kaschghar nennt), Bedachschan (Hauptstadt der gleichnamigen Provinz am obern Amu-darija), Ma'adin [2]), Bochara,

1) s. über diesen Fund J. Paucker, *Die geschichtliche Litteratur der Deutschen Ostsee-Provinzen seit dem J.* 1836, S. 205 *und* 209.

2) s. *Bulletin scientif. T. IX. p.* 296.

Samerkand, el-Schasch (Taschkend) und Suwar (?) od. Suwas (?) (im Lande der Wolga-Bulgharen). Ausserdem noch einige, deren Namen sich nicht mehr mit einiger Bestimmtheit ermitteln lassen, wie el-Bijar (?) und Binkes (?).

Unter diesen Münzen nun habe ich nicht sowohl mehrere merkwürdige und zum Theil seltene Stücke, die bereits anderweitig bekannt geworden, sondern auch eine gleiche Anzahl von bisher mir und andern noch nicht vorgekommenen, noch unedirten und zum Theil nicht minder wichtigen anzutreffen die Befriedigung gehabt. Wenn ich die, unter diese zwiefache Kategorie gehörenden Münzen hier hervorhebe und kurz erläutere, glaube ich etwas zu thun, was mir die Freunde und Kenner der Orientalischen Numismatik Dank wissen werden. Es sind die folgenden Stücke.

1) (*ined.*) Ein leider sehr abgenutzter, aber doch schätzbarer Dirhem. Der Name des Chalifen auf dem Rev. unten ist ohne Zweifel المعتمد على الله *El-Mu'temid 'al-allah*, der funfzehnte Chalife vom Hause 'Abbas. Der Prägeort ist total verwischt, und vom Datum nur noch — ثلث *drei* übrig. Vermuthlich ist jener اندرابة *Enderabe* und dieses das Jahr 273 (= Ch. 886) gewesen. Denn der auf dem Avers zu unterst erscheinende محمد بن احمد *Muhammed ibn Ahmed* (derselbe, der auf andern Münzen aus den Jahren 275 — 7 unter dem Vornamen ابو داود *Abu-Daûd* uns entgegentritt) hatte um jene Zeit Balch's und des östlich davon gelegenen Landes Tocharestan sich bemächtigt [3]); zu Tocharestan aber gehörte die Stadt Enderabe. Und wirklich findet sich im Museum der Upsaler Universität eine solche Münze von bester Erhaltung.

2) (*ined.*) Eine angebrochene Münze des Chalifen *el-Muktedir-billah*, geprägt in انطاكية *Antakia* a. 314 = Ch. 926. Avers unten: ابو العباس بن || امير المومنين *Abu'l-'Abbas* etc. der Sohn und designirte Thronfolger el-Muktedir's. Er gelangte jedoch bekanntlich nicht unmittelbar nach seines Vaters Tode, sondern späterhin erst, nach el-Kahir's Absetzung, mit dem Titel el-Radhi-billah zum Chalifat.

3) (*ined.*) Derselbe Chalife und designirte Thronfolger, *Medinet-el-salam* a. 318. Ein zweites Exemplar dieser Münze befindet sich, aus der ersten Sprewitz'schen Sammlung, in dem Museum der Charkower Universität.

3) s. *Summarische Uebersicht des Oriental. Münzkabinettes der Universität Rostock;* in diesem *Bullet. hist. philol. T. I.* p. 13.

4) Hälfte einer Münze des Samaniden *Isma'il ibn-A'hmed, el-Schasch* a. - - 1 (d. i. 291). Avers unten: ابو الحسين ولى الدولة || الوزير *Abu'l-'Husein Wely-el-daula* || *der Wesir* [4]). Rev. احمد بن (اسمعيل) || (المكتفى) بالله

5) Hälfte einer in *Enderabe* a. 292 von احمد بن محمد بن احمد *A'hmed ibn-Mu'hammed ibn-A'hmed* (Av. unt.) geprägten Münze, mit Anerkennung der Oberherrlichkeit Isma'il ibn-A'hmed's, dessen Name nach dem des Chalifen auf dem Revers befindlich.

6) (*ined.*) Angebrochen. *Isma'il ibn-A'hmed, Balch* a. 293. Zu unterst des Revers ع (d. i. تخ). Also etwas verschieden von *Recens. Cl. VI. No.* 50.

7) Hälfte eines in *Enderabe* in eben dem Jahre geschlagenen Dirhem, auf dessen Rev. unter dem Namen des ebengedachten Samaniden der oben (No. 5) genannte kleine Fürst, jedoch nur mit seinem eigentlichen Namen *A'hmed*, erscheint. Av. unt. *el-Muktefi-billah.* — Auch im königl. Museum zu Stockholm [5]).

8) (*ined.*) *Balch* a. 295. Avers unten: احمد بن محمد بن يحيى *A'hmed ibn-Mu'hammed ibn-Ja'hja*, der auch noch auf Münzen dieser Stadt aus den Jahren 296 und 297 erscheint [6]). Rev. pp. *El-Muktefi-billah.* || *A'hmed ibn-Isma'il.*

9) Von *A'hmed-ibn-Isma'il*, a. 298. Den Namen des Münzhofes glaubte ich früherhin (Rec. p. 60) البيار *el-Bijar* lesen zu dürfen. Dieser Lesung mögte jedoch, neben Anderem, der Artikel im Wege stehen, den der Araber diesem Stadtnamen, so viel ich weiss, nicht giebt.

10) Hälfte. Der Prägeort ist *Enderabe.* Das Datum ist verloren gegangen; aber es wird das Jahr 300 gewesen seyn. Auf dem Avers zu unterst lies't man nämlich ابو نصر *Abu-Nafr*, und auf dem Rev. ebenda احمد بن (اسمعيل) *A'hmed ibn-*(Isma'il), nebst القدرة, das vielleicht mit dem لله oben zu verbinden. Es ist also eine Hälfte der Münze *Recens. Cl. VI. No.* 118. Ueber den *Abu-Nafr*, der hier gemeint ist, s. diess *Bullet. T. I. p.* 12 *f.*

4) s. diess *Bullet. T. I.* p 7 *und* 12.

5) s. Hallenberg, *Nymismata OO. I.* p. 150.

6) Auch auf einer unter Nafr ibn-A'hmed, mit einem verjährten Avers-Stempel vom Jahre 293 oder 96 geprägten Enderaber Münze findet er sich. s. *Recens.* p. 69.

11) (*ined.*) Hälfte einer Münze vom J. 301, die vermuthlich ebenfalls aus dem Enderaber Münzhofe hervorgegangen. Auf dem Rev. unten, nach dem Namen des Chalifen *el-Muktedir-b.* und dem des Samaniden Emir's *Ahmed ibn-Isma'il*, findet sich auch hier das obgedachte القدرة

12) Eine Münze *Is'hak ibn-Ahmed's, Samerkand* a. 301. Rev. اسحق بن احمد || المقتدر بالله. Dieser *Is'hak*, ein Bruder von Nasr I. und Isma'il I. und der Oheim Ahmed ibn-Isma'il's, zählt nicht unter die regierenden Fürsten des Hauses Saman. Wie früherhin schon zu Anfang der Regierung des letztgenannten i. J. 295, war er auf's Neue i. J. 301 nach dessen Ermordung und dem Regierungsantritt Nasr's II., eines Knaben von 8 Jahren, als Thronprätendent aufgetreten, beide Male jedoch ohne dauernden Erfolg. Dass er, das letzte Mal wenigstens, selbst die Hoheitsrechte, also auch das Münzregale sich angemasst, bezeugt dieser Dirhem, den ich vor beiläufig dreissig Jahren zuerst an's Licht zu ziehen mich im Stande sah [7]).

13) Av. unten: احمد *Ahmed*, worunter vermuthlich Ahmed ibn-Sahl, einer der angesehensten Emire Nasr's [8]), zu verstehen. Rev. unten: نصر بن احمد *Nasr ibn-Ahmed.* Des derzeitigen Chalifen ist auf keiner der beiden Seiten gedacht. Die etwas abgenutzte Münze wird mit *Recens. Cl. VI. No*, 150 identisch und also in *Enderabe* a. 312 geprägt seyn.

14) Vier Münzhälften, deren eine das Jahr 306 ziemlich deutlich zu lesen giebt; eine zweite wird vom Jahre 308 seyn. Aus anderweitigen Exemplaren, die ich gesehen, ergiebt sich noch, dass erstere in *Samerkand*, letztere in *Nisabur*, also beide auf Samanidischem Gebiete geprägt sind. Aber es ist nicht Nasr ibn-Ahmed, der damals regierende Fürst von dieser Dynastie, der auf diesen Münzen erscheint. Statt seiner tritt uns auf ihnen ein ميكال بن جعفر *Mikaïl ibn-Dscha'far* entgegen. Sein Name steht auf dem Rev. unmittelbar unter dem des Chalifen *el-Muktedir-billah.* Man wird also wohl anzunehmen haben, auch dieser Mikaïl habe die Unmündigkeit des regierenden Fürsten sich zu Nutze gemacht, um sich in einigen Provinzen des Reichs zum selbstständigen Herrn aufzuwerfen. Die Annalen wissen von andern Schilderhebungen und von Thronbewerbungen, welche jene bewegte Zeit hervorrief, und zum Theil giebt auch die Numismatik von selbigen Zeugniss. (s. oben No. 12 und unten No. 21.) Ueber den hier in Frage stehenden Rebellen indess herrscht tiefes Schweigen bei allen Autoren, die ich deswegen habe einsehen können [9]).

15) (*ined.*) Gepr. بالمحمدية *in el-Muhammedia* a. 310. Avers unten: محمد بن علي *Muhammed ibn-'Aly.* Rev. pp. *El Muktedir-billah.* || *Nasr ibn-'Ahmed.* — Der auf der Vorderseite genannte *Muhammed ibn-'Aly* ist der, mit der Familie Saman verwandte Su'lukide, welcher, laut der Geschichte, schon um das Jahr 304 Statthalter von Rey Seitens des Samaniden Fürsten Nasr II. war, und von dem eine spätere, i. J. 315 ebenda und gleichfalls mit Anerkennung der Oberherrlichkeit des gedachten Fürsten geschlagene Münze in der kaiserl. Eremitage hieselbst bewahrt wird [10]).

Es darf hier nicht unbemerkt bleiben, dass wir aus dem nämlichen Jahre 310, aus welchem die vorliegende Münze datirt, noch einen andern in Rey geprägten Dirhem, auf welchem dem Samanidischen Emir nicht gehuldigt ist, kennen. Diese Münze rührt von احمد بن علي *Ahmed ibn-'Aly* her [11]). Derselbe war ein Bruder unsers

7) s. *De Acad. scient. Petrop. Museo numar. musl. Prolus.* p. 37 *f.* Seit der Zeit sind von diesem denkwürdigen Geldstück mehrere Exemplare auch in verschiedenen Orientalischen Münzsammlungen des Auslandes aufgetaucht. Sie finden sich *a*) im königl. Museum zu Stockholm. (s. Hallenberg *Numism. OO. I* p. 155.) *b*) in dem Museum der Universität zu Upsal, aus der Sammlung Rutstroem's zu Stockholm. *c*) aus der ehemaligen Muenter'schen Münzsammlung, im k. Museum zu Kopenhagen. (s. *Catal. Mus. Muent. P. III.* p. 151 *No.* 195 und Lindberg in *Annaler for nordisk Oldkyndighed* 1842 — 43 *p.* 95.) *d*) im Museum der Königsberger Universität. (s. Nesselmann *Numor. OO. qui in Numoph. acad. Regimont. asservantur Definitio* p. 34 *No.* 156.) — Noch sey hier bemerkt, dass ein anderes Geldstück dieses Is'hak's, ebenfalls vom Jahr 301, aber in *Nisabur* geprägt, im königl. Museum zu Kopenhagen (s. Lindberg l. c. *p.* 95. *No.* 79. *Tab. VI. No.* 60) und, aus der ehemaligen Rutstroem'schen Sammlung im Museum der Upsaler Universität sich befindet.

8) s. Defrémery's *Histoire des Samanides par Mirkhond* p. 134.

9) Vergl. diess *Bulletin T. I. p.* 18 *f.*

10) s. *Mémoires de l'Académie T. IX.* (1824) p. 576, und dazu *T. X.* p. 507, so wie auch Hn. Defrémery's *Histoire des Samanides par Mirkhond* p. 129. 235. 137. 241, und desselben *Mémoire sur la famille des Sadjides* im *Journ. As.* 4. *Sér. T. X.* p. 407.

11) s. Hallenberg *NN. OO. I.* p. 159 und *II.* pag. 89. Ein Exemplar, das unser Asiatisches Museum unlängst von dieser

Mu'hammed, und hatte sich, wie wir lesen, a. 307 in den Besitz der Stadt Rey gesetzt, ihn aber Ausgang des J. 311 durch Jusuf ibn-abi'l-Sadsch wieder verloren [12]). Das Zusammentreffen der beiden verschiedenen Münzprägungen zu Rey in dem J. 310 ist jedoch ein Umstand, über den wir uns von der Geschichte noch nicht gehörig aufgeklärt sehen.

16) (*ined.*) Gepr. بالخُتل *in el-Chottel* im J. 312. Av. unten: جعفر بن احمد *Dschá'far ibn-A'hmed*, ohne Zweifel damaliger Statthalter des Districtes Chottelan. Rev. pp. *El-Mukt. b.* || *Nasr ibn-A'hmed.*

17) (*ined.*) *Nisabur* a. 313. Rev. wie die vorhergehende. Zu unterst aber noch das Siglum ع

18) Hälfte einer in *Enderabe* a. 314 gepr. Münze, also von *Nasr ibn-A'hmed.* Auf dem Revers zu unterst restirt noch القدر — was ohne Zweifel القدرة له zu ergänzen; denn diese Münze wird identisch seyn mit der ehemaligen Muenter'schen (*Mus. Muent. P. III. p.* 152 *No.* 206), und auf dieser las Tychsen (wie ich aus dessen *Elenchus* ersehen) die gedachte Formel.

19) (*ined.*) Ebenderselbe, *Balch* a. 316. Was auf dem Av. zu unterst gewesen, ist nicht mehr zu erkennen.

20) (*ined.*) *Nisabur* a. 319. Rev. pp. يحيى بن احمد || المقتدر بالله *El-Muktedir-billah.* || *Já'hja ibn-A'hmed.*

21) (*ined.*) Eine Hälfte. Der Revers wie auf der vorigen No. Der Name des Prägeortes ist, wie das Datum, nur unvollständig erhalten. Jener dürfte *Samerkand* gewesen seyn, dieses stellt sich fast wie — سنة تسعين (a. 290?) heraus. Aber ich vermuthe, es werde für — سنة تسع و(عشرة) zu nehmen seyn, was freilich ein Sprachfehler wäre, dergleichen wir jedoch auch sonst wohl antreffen [13]).

Der uns auf diesen beiden Münzen zuerst entgegentretende *Já'hja* zählt, gleich dem oben (No. 12) vorgekommenen Is'hak, nicht als legitimer Fürst der Dynastie Saman. Er war ein Bruder des zu der Zeit regierenden Nasr II. Dieser hatte ihn, so wie seine beiden andern Brüder, Mansur und Ibrahim, da er ihre feindlichen Gesinnungen und Absichten zu fürchten Ursache hatte, gleich bei seiner Thronbesteigung in sichere Gewahrsame gebracht. Sie fanden jedoch im J. 317 (oder 315?) Gelegenheit aus dem Gefängniss zu entkommen, und Ja'hja ward von seiner Partei als Oberhaupt anerkannt. Nicht lange hernach ward, wie wir bei Ibn-Chaldun lesen, selbst das Kanzelgebet in den Moscheen Nisabur's in seinem Namen verrichtet. Diess ist bekanntlich eines der beiden Souveränitätsrechte Muhammedanischer Regenten, und das andere das Münzregale. Dass auch dieses von ihm geübt worden, davon legen die beiden vorliegenden Münzen ein lange vermisstes Zeugniss ab. Wegen der nähern Details dieser zweiten unter Nasr II. Regierung versuchten und, wie die erste, ohne Bestand gebliebenen Staatsumwälzung verweise ich auf Ibn-Chaldun bei Hn. Defrémery in der *Hist. des Samanides par Mirkhond p.* 244 *ff.* [14]).

22) (*ined.*) Hälfte einer Münze *Nasr ibn-A'hmed's*, geprägt ببدخشان *in Bedachschan* a. 321.

23) (*ined.*) Ebenfalls nur die Hälfte einer Münze vom Jahre 326 (?). Av. unten: - - نوح *Nú'h* (ibn-Nafr). Rev. unten: - - احمد || - - - - - - بالله *billah.* || (Nafr ibn-) *A'hmed.* Es wird diess die Samarkander Münze vom Jahre 326 seyn, welche Tychsen in seinem *Elenchus*, nach einem vollständigen Exemplar aufführt, das sich in der Adler'schen Sammlung zu Berlin befand und jetzt im königl. Museum daselbst seyn wird. Dieses führt noch den Na-

Münze gewonnen, lässt die Lesung des Namens احمد nicht mehr in Frage gestellt seyn.

12) Ueber diesen A'hmed s. *Mémoires T. X.* p. 506 und Defrémery im *J. As.* 4. *Sér. T. X.* p. 419 u. besonders p. 425.

13) s. *Rec.* p. 737 voc. *Menda.*

14) Ich kann nicht umhin, bei Gelegenheit dieser Münze Ja'hja's eine spätere von dessen obgedachtem Bruder Ibrahim, ebenfalls als Thronprätendenten, in *Samerkand* a. 335 geprägte nachzuweisen. Diess seltene und denkwürdige Stück (zu dessen Av. der Stempel einer Munze Nuh's I. angewandt worden) ist von Hn. Lindberg edirt, aber nicht für das, was es ist, erkannt worden. s. *Annaler for nord. Oldkynd. udg.* 1842 — 43. pag. 116. *No.* 143. *Tab. VII. No.* 64. Statt ابن مير بن احمد *Ibn Meir ben Ahmed* ist offenbar ابرهيم بن احمد *Ibrahim ibn-A'hmed* zu lesen und dazu Mirchond l. c. p. 146 oben zu vergleichen. Von diesem selben Ibrahim, aber unter veränderten Verhältnissen (s. Mirch. l. c. p. 146 unten) geprägt, ist ein nicht minder seltenes und bemerkenswerthes kupfernes Geldstück in unserm As. Mus. befindlich. Es ist dasselbe in Bochara a. 336 geschlagen und führt auf dem Rev. unten den Namen ابرهيم und am Rande desselben die Umschrift: ما امر به الامير السيد نوح بن نصر اعزه الله

men des Chalifen *el-Muktedir-billah*, so dass man annehmen muss, es sey zur Prägung des Revers ein verjährter Stempel gebraucht worden.

24) (*ined.*) *Nu'h ibn-Nasr*, *Bochara* a. 336. Der Name des Chalifen ist auf diesem Dirhem (der sich auch in der zweiten Sprewitz'schen Sammlung befindet) weggelassen.

25) (*ined.*) *Mansur ibn-Nu'h*, *Samerkand* a. 357. Avers oben: عدل Rev. pp. منصور بن نوح || المطيع لله (Auch im Münzkabinet der hies. Asiat. Lehranstalt befindlich.)

26) Grössere Hälfte von der Münze eines, von der Geschichte, so viel ich weiss, nicht gekannten *Emir's Barman* الامير بارمان, deren Datum und Prägeort noch sehr problematisch ist [15]).

27) Sechs Hälften einer Münze des Ost-Bulgharen-Königs *Talib ibn-Ahmed*, gepr. بسوار oder بسواز (?) a. 338 H. =949, 50 Ch. Rev. pp. طالب بن احمد || المستكفى بالله *El-Mustekfi-billah.* || *Talib ibn-Ahmed.* Ueber die Stadt, in welcher diese Münze geschlagen, ist Einiges von mir in *Mémoires de l'Acad. 6. Sér. Sc. hist. T. I p.* 203 *f.* beigebracht. Der Name derselben lässt mehr denn eine Lesart zu. Hn. Saweljew's Vermuthung, es möge سواز *Suwas* (Swjas) zu lesen und darunter ein altes Swijask (südwestlich von Kasan) zu verstehen seyn, dürfte wohl am mehrsten ansprechen [6]).

28) (*ined.*) Der Buwaihide *'Aly*, bekannter unter dem Titel *'Imad-el-daula*, der ihm im J. 334 vom Chalifen ertheilt wurde. *Schiras* (?) a. 330. Avers unten: علي بن بويه *'Aly ibn-Buwaih.* Im dritten Rande Reste einer Wunschformel: — — (عادة) والسر بالنصر Rev.: (sic) المتقى بالله

So stellt sich also dieser Münzfund als ein in mehr denn einer Beziehung höchst interessanter heraus. Er bietet uns (um hier nur einige Hauptmomente hervorzuheben) in den von Rebellen und Usurpatoren, die einst das mächtige Samaniden-Reich erschütterten, ausgegangenen Münzen, willkommene Belege und Ergänzungen für die Geschichte der gedachten berühmten Dynastie; und unter diesen Münzdenkmälern darf man das von Ja'hja ibn-A'hmed wohl für das Kleinod dieses Fundes erklären. Ferner treffen wir hier Geld von einem König der Wolga-Bulgharen aus der Mitte des X. Jahrh. uns. Z. und eine beträchtliche Zahl augenfälliger Nachprägungen, zumeist von Samanidischem Gelde. Das besondere Interesse, das die, so lange ganz verkannten Münzen dieser Bulgharen namentlich für uns hier involviren, habe ich einst in einer kleinen Abhandlung angedeutet [17]); und hinsichtlich des nachgeprägten Geldes, das auch sonstige Ausgrabungen in Russland und den Baltischen Küstenländern so häufig zu Tage befördert, habe ich die Vermuthung ausgesprochen, dass selbiges wohl als Fabrikat des gedachten industriösen Volkes zu betrachten sey [18]). Die beiden letztern Erscheinungen werden zugleich für uns ein Fingerzeig seyn in Bezug auf den Weg, den die Münzen dieses Fundes nach dem Westen genommen und wir in ihnen eine neue Andeutung haben, dass eben jene Bulgharen die Hauptvermittler des sehr regen Handels gewesen, der einst zwischen Asien und dem Norden Europa's bestand. Endlich haben wir noch in der Unzahl zerschnittener und angeschnittener Münzen, die wir hier angetroffen, einen neuen Beweis von der damaligen Weise, den Mangel kleinen Silbergeldes, wie er zu jener Zeit im Orient Statt fand, im Handel und Wandel zu ersetzen [19]).

Auf jeden Fall kann ich nicht anders als der Ehstländischen litterarischen Gesellschaft aufrichtig Glück wünschen, dass sie sich rühmen darf, einen in ihrem Gouvernement gemachten Kufischen Münzfund, der zu den interessantesten der Art gehört, in ihrem Museum zu bewahren.

15) Ich verweise hinsichtlich dieses merkwürdigen Stückes auf *Bull. hist. philol. T. I.* p. 19 — 24.

16) s. *Мухаммеданская Нумизматика въ отношеніи къ Русской Исторіи, соч. П. Савельева. I. стр.* 118, wo der Verfasser es auch mit Recht gerügt hat, dass die obige Münze bei Lindberg (in *Annaler for nord. Oldkyndighed*, 1842 — 43. p. 117) noch unter der Rubrik: *Ungewisse Samanidische Münzen* erscheint.

17) *Mémoires de l'Acad. de Sc.* 6 *Sér. Sc. hist. T. I.* p. 171 ff. u. p. 543.

18) s. *Bull. hist. philol. T. I.* p. 26 f. — Hr. Saweljew (s. dessen *Мух. Нумизм. I.* p. *LIX*) hält es für sehr wahrscheinlich, dass auch das gewerbsame, kunstfertige Völkchen der Kubetschi bei dieser Münzmacherei sich betheiligt habe, wie selbiges ja diess Gewerbe noch in neueren Zeiten geübt (s. *Bull. scient. T. IV. p.* 42). Man wird auch hierüber mit unserm wackern jungen Orientalisten einerlei Meinung seyn.

19) s. *Bull. hist. T. I. No.* 1. — Es ist wohl anzunehmen, dass

VOYAGES.

5. A L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES, SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE. (Lu le 5 mai 1848.)

J'ai l'honneur d'informer l'Académie que j'ai expédié à son adresse, par la poste:

1) Une boîte contenant:

a) Trois des signes de distinction employés dans l'armée de Chamil, en argent niellé, dont on reconnaîtra la valeur et la destination par les dessins accompagnant mon rapport, du 12 octobre 1847, comme aussi par un papier qui est joint au présent envoi.

Ces trois pièces sont des copies fidèles, exécutées par les soins du Général Wolff, Quartier-maître-général du corps d'armée du Caucase, et par des ouvriers du régiment commandé par le colonel Vrevski. Les originaux se trouvent entre les mains du Général Freytag, commandant la ligne des Tchétchentses.

Je prie donc l'Académie d'adresser directement ses remercîments au Général Wolff, pour le bienveillant empressement qu'il a mis à satisfaire le désir de M. le Directeur du Musée Asiatique. Ces signes, qu'il est aujourd'hui même très difficile de se procurer, seront dans quelques années une véritable rareté.

b) 21 monnaies sassanides et byzantines, en argent, que j'ai acquises des déniers du Musée Asiatique, d'après le désir du Directeur et par l'entremise d'un amateur distingué, qui m'a aidé dans le choix et dans la fixation du prix: quinze roubles d'argent. Les monnaies byzantines, du genre de celles signalées par le Pr. Barathaïef servent à montrer l'analogie de certaines monnaies géorgiennes avec celles de Constantinople, à la fin du XII siècle

c) Un présent de monnaies, offert par M. N. Khanykof, dont:

11 en argent, arabes et romaines.

3 de cuivre, géorgiennes et arabes, dont une, venant d'Akhal-Tzikhé et *unique* en son genre.

23, de cuivre, de diverses provenances.

2) Une caisse, cerclée en fer, contenant:

La pierre à inscription arménienne, de l'an 1206, provenant d'Ani, dont j'ai parlé à l'Académie dans mon dernier rapport.

Cette caisse a été prise par M. Safonof, Directeur de la Chancellerie civile du Prince-lieutenant, et sera par lui spécialement recommandée à l'Administration des postes.

J'ai fait diminuer la pierre d'épaisseur, autant que cela était possible sans nuire à sa solidité; après quoi un emballeur expérimenté l'a enveloppée de feutres, sous mes yeux, en sorte que j'ai l'espoir que ce curieux monument arrivera sain et sauf à sa destination, et pourra figurer au Musée Asiatique, auprès de la pierre mongole.

3) Un paquet contenant:

a) Un manuscrit géorgien en caractères ecclésiastiques, dont la provenance est indiquée par une lettre, en mon nom, fixée dans l'intérieur.

Je prie l'Académie d'adresser ses remercîments au donateur, le Prince N. Phalawandof. C'est le même qui, à une autre époque, a témoigné déjà sa bienveillance à l'Académie, en lui prêtant pour un temps assez long trois des manuscrits de sa bibliothèque.

b) Cinq cahiers, renfermant une vie de S. Abo, en géorgien, dont la provenance est indiquée sur la première page.

c) Quatorze cahiers, renfermant quatre-vingt deux chartes géorgiennes, copiées par mes soins, et dont la provenance est également indiquée.

d) Matériaux historiques et philologiques sur le Thoucheth:

A. Записки о Тушетіи, свящ. Иродіона Емосидзева.

B. Le commencement d'une grammaire de la langue des Thouches (Тушинцы), peuplade vivant au N. du cercle de Thélaw et dans la plaine d'Alwan, par le prêtre Jof Tziscarof. (Deux lettres en mon nom sont jointes à ce travail.)

Cet ouvrage se continue, et je demande à l'Académie l'autorisation de donner, lors de mon départ, une gratification à l'auteur consciencieux du présent travail et de ce qui suit.

C. Douze cahiers *fol.*, renfermant un vocabulaire Russe-Thouche, par le même Iof Tziscarof.

D. E. Diverses traductions en langue thouche, par le même.

F. Cinq chansons Thouches-Géorgiennes, transcrites par le même.

Les NN. A. C. D. E. sont offerts à l'Académie, par S. Em. Mgr. l'Exarque de Géorgie et d'Iméreth, Isidore, qui a bien voulu s'en dessaisir à ma prière, et à qui je prie l'Académie d'adresser ses remercîments pour ce riche cadeau, comme aussi pour le bienveillant intérêt qu'il a pris à mon voyage.

---

der spiralförmig gewundene Silberdrath, der zugleich mit diesen Münzen gefunden worden (s. oben zu Anf. dieses Art.), bestimmt gewesen sey, ebenfalls Schnittlinge als Surrogat von Kleingeld zu liefern.

e) Un exemplaire du 1er vol., le seul paru jusqu'à ce jour, du Voyage dans la Grande-Arménie, par le Vartabied Sargis Djalaliants, que j'ai acquis pour le Musée Asiatique, au prix de 50 K. A.

4) Un cylindre en bois, contenant 11 planches dessinées par le conducteur ou topographe qui m'accompagne.

I. Planche. Plan de la principale église du couvent de Saphara, — façade — profil.
II. Détails, ibid. — porte — fenêtre.
III. Eglise de Tsounda — plans — profils — façades.
IV. » » Coumourdo — plan — façade S.
V. Zéda-Thmoqwi — porte S. — fenêtre O.
VI. Croix de la façade E. de l'égl. de Ghaweth.
O. »
» E. » de Zéda-Wardzia.
VII. sur le clocher de l'église arménienne, à Ouphlis-Tzikhé.
sur l'église catholique-arménienne, à Oudé.
Fenêtre ibid.
VIII. Façade S. de l'église de Karzameth.
IX. Eglise dans le roc, à Wardzia — Eglise de Zéda-Wardzia — Tombeau dit de Thamar.
X. Plan de l'église de Khountsa.
Façade E. de l'église de Zéda-Thmoqwi.
Façade O. de l'église de Zarzma.
XI. Fenêtre O. de l'église d'Atsqour.
Croix au-dessus de la fenêtre, ibid.

Voyez, pour les localités, le rapport du 12 décembre 1847.

Je prie l'Académie de faire conserver au Musée Asiatique, jusqu'à mon retour, ces XI planches, exécutées avec un rare talent par M. Andréian Mouslof I.

Quant à ce qui me concerne, j'ai l'honneur d'informer l'Académie que je suis parti de Tiflis le 11 janvier et y suis rentré le 27 février de cette année; j'ai passé quarante jours dans le couvent d'Edchmiadzin, où j'ai reçu l'accueil le plus amical. Les catalogues de la Bibliothèque, la Bibliothèque elle-même et tous les livres dont j'ai fait la demande ont été mis à ma disposition. J'ai trouvé, en fait de choses nouvelles, un historien du VII siècle, connu seulement de nom, jusqu'à présent, et que le savant évêque Chakhathounof croit, avec beaucoup de vraisemblance, être Sébéos. Il raconte, en un style remarquable par sa correction et sa vigueur les règnes des empereurs Maurice, Phocas et Héraclius, et les campagnes de ce dernier dans la Perse; il traite aussi des commencements de l'empereur Constant, de la ruine de la dynastie Sassanide, et s'arrête à l'époque où le Khalife Moaviah fut définitivement reconnu.

Le peu de temps que je dois passer à Tiflis ne me permet pas de rédiger un rapport détaillé des nombreux matériaux littéraires que j'ai recueillis à Edchmiadzin, mais je ne manquerai pas de le faire plus tard.

Sous quelques jours je me propose de partir pour l'Iméreth; j'irai aussi loin, vers l'O. et au N., que la chose sera rendue possible par la saison et par les circonstances.

Tiflis, 9 (21) mars 1848.

Brosset.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

Séance du 5 (17) mai 1848.

Lecture ordinaire.

M. Sjögren présente un mémoire intitulé *Finnische Zauberrunen, übersetzt und mit Anmerkungen begleitet.*

Lectures extraordinaires.

M. Frähn lit une note intitulée *Der orientalische Münzfund von Essemeggi in Ehstland. Ein Nachtrag zu der topographischen Uebersicht der Ausgrabungen von altem arabischen Gelde in Russland.*

M. Gräfe lit une note intitulée *Einige Inschriften und kritische Verbesserungen.*

M. Sjögren présente, de la part de M. Schiefner, une note intitulée *Ueber das Thier Tarvas im finnischen Epos.*

M. Böhtlingk présente de la part du même auteur, M. Schiefner, une analyse critique de l'ouvrage: *Rgya tch'er rol pa ou développement des jeux, traduit sur la version tibétaine et revu sur l'original sanscrit par Ph. Ed. Foucaux. Première partie: texte tibétain. Paris* 1847.

Toutes ces pièces seront inserées au Bulletin de la classe.

Rapport.

M. Frähn, chargé dans la séance du 4 février d'examiner la trouvaille numismatique du Gouvernement de Penza (district de Nijni-Lomov, village Karsaïevki) annonce à la Classe, dans un rapport, que cette trouvaille composée de 627 pièces renferme, à peu d'exceptions près, des monnaies d'argent des Khans de la Horde d'or du 8e siècle de l'Hégire ou du 14e de notre ère. Bien que le nombre des pièces remarquables ou inédites ne soit que fort minime, M. Frähn en a cependant choisi 62 qu'il dé-

ire garder au Musée asiatique. Il a formé un second paquet de 157 monnaies qui mériteraient également d'être conservées, et si le Gymnase de Penza pouvait les acquérir, elles y seraient bien placées, vu les connaissances en numismatique orientale dont M. Kholmogorov, maître à ce Gymnase, a fait preuve par le catalogue qu'il a dressé de cette trouvaille. Le reste, composé de 408 pièces ne vaut que le prix du métal et peut, selon M. Frähn, être livré au creuset. Le Secrétaire est chargé de répondre dans ce sens au rescrit de M. le Ministre-Président. Les 62 monnaies retenues pour le musée, avec l'index qui y appartient, sont remises à M. Dorn pour être déposées.

Voyages.

M. Brosset annonce à l'Académie qu'il a expédié à son adresse par la poste quatre paquets dont il spécifie le contenu. M. Brosset prie de faire déposer tous ces paquets au Musée asiatique jusqu'à son retour et comme plusieurs objets qui y sont renfermés, ont été offerts en don à l'Académie, M. Brosset en les signalant particulièrement, prie d'adresser des remercîments à MM. le Général Wolff, N. Khanykov, le Prince Palavandov et à Monseigneur l'Exarque de Géorgie et d'Iméreth Isidore. La Classe en charge le Secrétaire, et M. Dorn ajoute que les paquets de M. Brosset sont déposés ainsi qu'il le désire.

M. Castrén annonce qu'il a expédié à l'adresse de l'Académie cinq paquets, renfermant, le premier, plusieurs objets ethnographiques qu'il a achetés pour l'Académie, et les quatres autres ses propres livres et manuscrits. Une lettre de M. Castrén, adressée à M. Sjögren, est également communiquée à la Classe; elle sera insérée au Bulletin.

Les Professeurs MM. Rein et Baranovsky adressent à l'Académie la relation du voyage de M. Warelius, traduite en allemand sous le titre *Beiträge zur Kenntniss Finnlands in ethnographischer Beziehung von Andreas Warelius* et signalent à l'attention de l'Académie un nouveau projet de voyage propre à compléter le tableau ethnographique de la Finlande. M. Warelius se met à la disposition de l'Académie, si toutefois elle se trouve satisfaite par son essai de 1847. MM. Sjögren et Köppen, ayant eu le temps d'examiner d'avance la relation du premier ouvrage de M. Warelius, s'accordent à en reconnaître les résultats utiles et appuient la proposition des savants de Helsingfors, à moins que l'allocation des fonds n'y met obstacle; ils recommandent la publication du rapport de M. Warelius dans les *Beiträge*. M. Köppen s'offre en outre d'écrire une introduction à l'extrait de ce rapport envoyé antérieurement par M. Warelius, si la Classe veut bien admettre cet extrait au Bulletin. La Classe adopte toutes ces propositions et charge le Secrétaire de sonder les dispositions de M. le Ministre-Président au sujet des recherches ultérieures à confier à M. Warelius.

Correspondance officielle.

M. le Directeur du Département asiatique adresse au Secrétaire perpétuel deux ouvrages publiés à Constantinople et achetés par M. Frähn le jeune pour le Musée asiatique. Ces ouvrages furent remis à M. Dorn qui en rendra compte à la Classe, et la réception en sera accusée.

Le Gouverneur civil d'Estonie adresse à l'Académie le relevé des villages russes de ce gouvernement avec indication de leurs populations des deux sexes, selon le 8ème recensement. Cette pièce est remise à M. Köppen et la réception en sera accusée avec action de grâces.

Appartenances scientifiques.

Le Secrétaire perpétuel présente à la Classe, en don de la part de M. le Conseiller de Cour Golovnine (fils du défunt Vice-Amiral de ce nom, ancien membre correspondant de l'Académie) 115 monnaies, dont 5 en or, le reste en argent. M. Frähn en ayant choisi pour le Musée asiatique 16 dont 3 en or, annonce à la Classe qu'il ne s'y est trouvé qu'une seule pièce ancienne, savoir une monnaie Samanide remarquable et inédite du 10e siècle; les autres sont des Sultans Osmanides et des Chérifs Alydes du Maroc, de date plus récente. Le reste de la collection sera partagé entre les médaillers confiés aux soins de MM. Gräfe et Oustrialov, et le Secrétaire témoignera à M. Golovnine les remercîments de l'Académie.

M. Dorn annonce à la Classe que les deux ouvrages envoyés au Musée asiatique par M. Frähn le jeune (voir ci-dessus) se rapportent au droit mohammédan et portent les titres de 1) Multeka el-abhur et 2) Medjma-el-anhur par Cheikhsadeh.

Le même Académicien présente les titres de 12 ouvrages appartenant, à l'exception d'un seul, à la littérature hébraïque et que M. Löwe, en partant, lui a offert en don pour le Musée asiatique. La Classe autorise M. Dorn à les recevoir et à remettre le No. 12 (Laugenbeck, *Nosologie und Therapie der chirurgischen Krankheiten, Göttingen* 1822 — 30, 4 vol. 8.) à M. Baer qui en sera prévenu par extrait.

M. Sjögren présente, de la part de M. Banzarov, le catalogue dressé par lui, des objets du Musée ethnographique, relatifs au culte buddhistique, sous le titre **Списокъ статуямъ и живописнымъ изображеніямъ Буддійскихъ божествъ и боготворяемыхъ Буддистами лицъ, также Буддійскимъ вещамъ, находящимся въ Этнографическомъ Музеѣ Императ. Академіи наукъ.**

Correspondance savante.

M. Golovnine annonce au Secrétaire que, pour mieux utiliser les loisirs que lui fournira un voyage en Russie et le séjour prolongé qu'il fera dans les provinces méridionales, il désire compléter sa collection des *Beiträge* et consulter les voyages de Falk, Georgi, Gmelin et Güldenstädt. La Classe résout de saisir cette occasion pour témoigner à M. Golovnine de fait sa reconnaissance de la collection de monnaies qu'il lui a offerte, et de lui envoyer un exemplaire gratuit des ouvrages qu'il désire avoir.

M. Alexandre Wald adresse au Secrétaire perpétuel sa grammaire de la langue Mordvine revue et corrigée selon les instructions de M. Sjögren. L'auteur prie l'Académie de vouloir bien la soumettre à un nouvel examen, et si, comme il espère, elle obtient un accueil favorable, de l'honorer de quelques commissions scientifiques dont il tâcherait de s'acquitter de son mieux. La Classe charge M. Sjögren de revoir le manuscrit de M. Wald et de lui en rendre compte.

M. Aschik adresse à l'Académie la 2de livraison de son ouvrage: **Воспорское Царство** en renouvelant sa prière d'honorer cet ouvrage d'un rapport. Or la Classe ayant également adopté et observé le principe de ne point exiger de ses membres des rapports écrits sur des ouvrages imprimés, conformément à l'arrêté de la Classe physico-mathematique du 10 mars 1848, charge le Secrétaire d'informer M. Aschik de cette mesure ainsi que des raisons qui l'ont motivée.

Emis le 21 mai 1848.

№ 105. **BULLETIN** Tome V
№ 9.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS a Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso;* 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

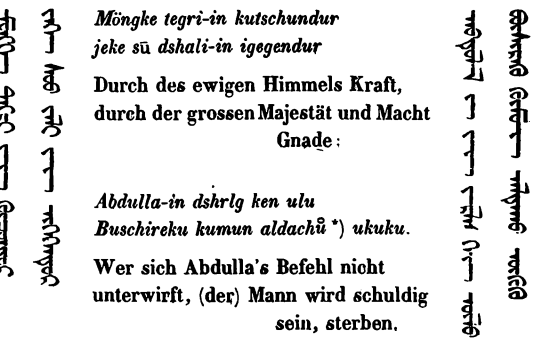
SOMMAIRE. NOTES. 8. *Explication d'une inscription mongole sur une plaque d'argent découverte dans le gouvernement de Jekaterinoslav.* DORDJI BANZAROV. MUSÉES. 3. *Nouvelles acquisitions de monnaies du Musée asiatique.* DORN. CHRONIQUE DU PERSONNEL. BULLETIN DES SÉANCES. RECTIFICATION.

NOTES.

8. ERKLÄRUNG EINER MONGOLISCHEN INSCHRIFT AUF EINER IM JEKATERINOSLAW'SCHEN GOUVERNEMENT AUF DEN GÜTERN DES HERRN BARONS A. VON STIEGLITZ AUSGEGRABENEN SILBERPLATTE; VON DORDSHI BANSAROW. (Lu le 19 mai 1848.)

(Mit einer lithographirten Tafel.)

Um Ostern dieses Jahres fand ein Bauer im Jekaterinoslaw'schen Gouvernement, im Dorfe Gruschewka, unweit Ssetsch, dem Sitze der Saporoger Kosaken, beim Graben von Lehm eine Silberplatte; sie lag an einer Wand von Ziegeln (fünf Werschok lang und eben so breit), die im Jahre 1845 nach einer Ueberschwemmung rings um einen Hügel zum Vorschein gekommen war. Die Silberplatte gehört sowohl nach ihrer äussern Gestalt als nach dem Inhalt der auf ihr befindlichen Inschrift durchaus in eine Classe mit derjenigen, welche vor zwei Jahren von dem Kaufmann Ananjin im Minusinskischen Kreise des Jenissei'schen Gouvernements aufgefunden wurde und einen lebhaften Streit zwischen unsern Orientalisten hervorrief. Die nun gefundene Platte ist, wie man aus der beiliegenden Zeichnung ersehen kann, ein wenig kleiner und enthält in Uigurischer, d. h. jetziger Mongolischer Schrift, die von der Quadratschrift völlig verschieden ist, folgende vier Zeilen:



Möngke tegri-in kutschundur
jeke sū dshali-in igegendur

Durch des ewigen Himmels Kraft,
durch der grossen Majestät und Macht
Gnade:

Abdulla-in dshrlg ken ulu
Buschireku kumun aldachū *) *ukuku.*

Wer sich Abdulla's Befehl nicht
unterwirft, (der) Mann wird schuldig
sein, sterben.

Die Worte «durch des Himmels Kraft», «wer sich nicht unterwirft, wird schuldig sein, sterben» befinden sich auch auf der Ananjin'schen Platte; unsere Uebersetzung aber weicht ein wenig von der ab, welche der Archimandrit Awwakum und

*) So drücke ich das harte Mongolische *u* aus, um anzudeuten, dass dasselbe zwischen *o* und *u* laute. Das weiche Mongolische *u* entspricht ganz dem deutschen *u*, französischen *ou* und nur die Kalmücken sprechen es wie *ü* aus.

der verstorbene Schmidt von der Inschrift dieser letztern Platte geliefert haben. Deshalb werden einige Erläuterungen nothwendig sein.

Tegri (*tengri*) übersetze ich durch «Himmel.» Schmidt hielt sich an die neuere Buddhistische Bedeutung des Wortes, wenn er es als «Gottheit oder den die Gottheit repräsentirenden Himmel» auffasste. Da nun aber der Titel der Mongolischen Chane noch aus der Zeit stammt, wo die Mongolen dem Schamanenthum ergeben waren, so wird man die in demselben vorkommenden Wörter auf Grundlage Schamanischer Begriffe zu erklären haben. Diesen zufolge hatte *tengri* zwei Bedeutungen: erstens hiess der Himmel, die höchse Gottheit des Schamanenthums, so; zweitens werden mit demselben Namen eine Menge von secundären Dämonen bezeichnet, die besondere Functionen hatten *). In der vorliegenden Inschrift ist das Wort in seiner ältern, zuerst genannten Bedeutung gebraucht.

Jeke sū dshali-in igegendur. Diese ganze Stelle befindet sich ebenso im Anfange des Jarlyk's des Bûjantû-Chan, welchen v. d. Gabelentz herausgegeben hat. (*Zeitschrift für die Kunde des Morg. Bd. II. S.* 1 — 21.)

Sū auch *sur* heisst «Ehrfurcht und Schrecken einflösse nde Grösse», «Autorität», wie dies auch in den abgeleiteten Wörtern sichtbar ist: *surtei* «majestätisch, imposant, furchtbar»; *surdemöi* «ich empfinde Ehrfurcht, erschrecke.» Sū als Eig enschaft des Himmels war für die Anhän ger des Schamanenthums eine Kraft, die sie vor den bösen Geistern beschützte, und konnte deshalb auch noch «Schutz» heissen, wie es in der Chinesischen Uebersetzung des obenerwähnten Jarlyk's aufgefasst ist. Die Chane verhielten sich, zumal seitdem Tschingis sich für einen Sohn des Himmels ausgegeben hatte, zu ihren Unterthanen nicht anders, als der Himmel zum Weltall. Insofern kam den Chanen der grossen Horde und der Juan'schen Dynastie ihr sū zu. So finden wir in dem Briefe des Arghûn-Chan an Philipp IV. (s. *Abel-Rémusat, Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens etc. avec les empereurs Mongols. Paris* 1824, *planche I.*) *chaghanû sūdur* «durch des Chans Majestät, Autorität» d. h. des Grosschans, der in China regierte; ferner lesen wir zu Anfang des noch nicht herausgegebenen Jarlyk's der Gemalin Darmabala's, von welchem mir Se. Ehrwürden der Archimandrit Awwâkum ein Facsimile mitzutheilen die Güte gehabt hat, *cha'anû sūdur*, wo sich sū auf den in China regierenden Chaissan Kuluk bezieht.

*) Vergl. meine Abhandlung *Черная вера или Шаманство у Монголовъ* in *Ученыя записки Казанскаго Университета*, 1846, 3tes Heft.

dshali. Mit diesem Worte haben die Uebersetzer Buddhistischer Werke das Sanskritwort माया «Betrug, Sinnentäuschung» wiedergegeben. Da aber *Mâjâ* bei den Buddhisten hin und wieder als Kraft Wunder zu erregen, Erscheinungen hervorzurufen aufgefasst wird, so lässt sich vermuthen, dass *dshali* bei den Schamanen die übernatürliche Macht des Himmels bezeichnet habe. In der That heisst *zok dshali* (oder *dsali*) «Macht, Wunderkraft.» Dazu stimmt auch das abgeleitete Zeitwort *dshal — barimoi* «ich wende mich flehend an Jemand, bete», welches aus dem abgekürzten *dshal* und *barimoi* «ich halte, ergreife, wähle, nehme meine Zuflucht» (z. B. *lama barimoi* «ich wähle zu meinem Lama») entstanden ist; so dass der eigentliche Sinn desselben sein wird «ich nehme meine Zuflucht zu dem Schutze der Macht des Himmels.» Somit hätte ich eigentlich *dshali* in der Inschrift durch «übernatürliche Macht» übersetzen müssen, was ich nur aus Rücksicht auf Kürze unterlassen habe.

Igegen. Dieses in der jetzigen Sprache der Mongolen nicht mehr vorhandene Wort liest v. d. Gabelentz *kiegen*, gesteht aber selbst in einer Anmerkung, dass er von der Richtigkeit dieser Lesart nicht überzeugt sei. Als ich den von ihm herausgegebenen Jarlyk durchnahm, las ich *ihēn*, was durch die nun entdeckte Platte bestätigt wird. In den mit Mongolischer Quadratschrift geschriebenen Denkmälern werden ᠠ (*'a*) ᠡ (*'e*) ᠤ (*'u*) da gebraucht, wo sich in der gewöhnlichen Mongolischen Schrift *g* oder *gh* mit einem dieser drei Vocale findet, welches *g* oder *gh* in der Umgangssprache ausfällt. So finden wir *cha'an* statt *chaghan*, *bu'esu* statt *bugesu*, *ada'ûsûn* statt *adaghûsûn* u. s. w. Dieses *gh* wird aber bisweilen mit *b* vertauscht; z. B. *dègel* «Kaftan» schreibt und liest man auch *debel* und Einige sprechen es *dēl* aus; *öber* «selbst» wird *örö* ausgesprochen, als wenn es *ögere* geschrieben wäre; *ebul* «Winter» wird auch *ögul* ausgesprochen u. s. w. Ich vermuthe, dass man *ihēn* für *igēn* geschrieben, dieses letztere konnte aber mit Uigurischer Schrift nicht anders als durch *igegen* wiedergegeben werden; denn durch das zweite *ge* wird eben die lange Sylbe ausgedrückt. So haben wir denn das von uns gesuchte Wort gefunden. Wenn wir nun auf Grundlage der obenangeführten Regel das erste *ge* mit *be* vertauschen, so bekommen wir das Wort *ibegen*, welches trotz des am Ende befindlichen Buchstabens *n* durchaus nicht verschieden ist von *ibegel*, welches nach Kowalewskij 1) Schutz, Hülfe, 2) Gnade bedeutet und von *ibegeku*, «helfen, schützen, begünstigen» herkommt. In der Chinesischen Uebersetzung des von v. d. Gabelentz herausgegebenen Jarlyk's steht *tsou* «Hülfe.» Endlich giebt es in der Umgangssprache der Mongolen ein Wort *ēl* «Barmherzigkeit,

Schonung, Gnade» und *ēllemöi* «ich schone, gewähre Gnade.» Somit muss *igegen* «Wohlwollen, Gnade» bedeuten.

Die älteste Uebersetzung dieser von uns erläuterten Formel befindet sich allem Anschein nach zu Anfang des von Usbek dem Metropoliten Peter verliehenen Jarlyk's, wenn hier nicht ein muhammedanischer Ausspruch vorliegt: «Вышняго и безсмертнаго (*möngke*) Бога (*tengri-in*) силою (*kutschundur*) и волею (*dshali*) и величествомъ (*sū*) и милостію (*igegen*) его многою (*jeke* «gross»).» S. *Григорьевъ, О достоверности ханскихъ ярлыковъ и пр.* Москва 1842. S. 105 u. 112.

buschireku. Schmidt machte, als er die Ananjin'sche Platte übersetzte, die Bemerkung, dass diese Schreibart entweder der Aussprache jener Zeit entspreche oder aus einem Versehen des Graveurs hervorgegangen sei. Da wir diese Form nun auch auf der vorliegenden Platte finden, so ist an kein solches Versehen zu denken. Nach meiner Ansicht spricht diese Schreibart für das hohe Alter der Formel. *Bu* geht in der neuern Sprache der Mongolen nicht selten in *bi* über; z. B. *būsū* «ein anderer» in *bischi*, *bū* «nicht» in *bi* (*-te gei*); *būi* «ist» in *bi*; *buluge* «war» in *belei*, *bilei*; *bitegū* «dicht verschlossen» von *butuku* «ersticken.» Die Grundbedeutung des Wortes *buschireku* ist «etwas als wahr anerkennen, sich überzeugen»; dann mit Anwendung auf die praktische Thätigkeit «aus Ueberzeugung thun, eine Vorschrift befolgen, sich unterwerfen, gehorchen.» Die letzte Bedeutung passt trefflich zu unserer Inschrift und ich habe sie angenommen, obwohl sie nicht zu den Uebersetzungen Awwakum's und Schmidt's stimmt.

aldachū übersetzt Awwakum durch погибнетъ «wird umkommen», womit Schmidt nicht zufrieden war. Freilich möchte die Bedeutung «sterben» schwerlich für dieses Wort geltend gemacht werden können; woher dieselbe in dem Kowalewskij'schen Wörterbuche herrührt, ist mir unbekannt; das Citat aber aus dem grossen Mandshu-Mongolischen Wörterspiegel bezieht sich nicht auf diese zuletzt angeführte Bedeutung, sondern auf das ganze Wort. In der citirten Stelle befindet sich die Bedeutung «sterben» nicht. Wir übersetzen dieses Wort «wird sich vergehen, schuldig machen.»

Hauptsächlich unterscheidet sich die Stieglitz'sche Platte von der Ananjin'schen durch die verschiedene Schrift; ferner ist auf ihr der Name des Machthabers, der sie ausstellte (Abdulla) genannt, während auf der andern dieser Punkt streitig ist; die Ananjin'sche Platte ist von einem Chan aus der Mongolei oder China ausgestellt, die Stieglitz'sche von einem Machthaber der goldnen Horde; die erstere ist im östlichen Sibirien, die letztere im Jekaterinoslaw'schen Gouvernement gefunden; die eine befiehlt, dass der Name des Chans heilig sein, die andere, dass Abdulla's Befehl erfüllt werden solle. Ungeachtet dieser Verschiedenheiten stimmen beide Platten in einem wesentlichen Punkte zusammen, der da beweist, dass beide nach einer althergebrachten Form, zu einerlei Zweck angefertigt wurden. Zu Anfang beider Inschriften steht eine Formel, welche die vom Himmel ausgehende Machtvollkommenheit des Chans ausspricht; dann heisst es weiter, dass Jedermann diese Macht anzuerkennen habe (beide Platten haben das Wort *buschireku*), widrigenfalls er in Strafe verfalle; dies wird auf beiden Platten mit den Wörtern *aldachū*, *ukuku* zusammengefasst.

Nach Veröffentlichung der Inschrift auf der Ananjin'schen Platte erhob sich ein Streit zwischen Schmidt und Grigorjew, dessen Hauptpunkte folgende sind. Grigorjew behauptete nach der von Awwakum gelieferten Uebersetzung, dass dieses Denkmal in die Regierungszeit Möngke-Chans (1252 — 59) gehöre, weil in der Inschrift das Wort *möngke*, das ausserdem noch «ewig» bedeutet, als Name des regierenden Fürsten in die Ehren-Zeile *) hinausgerückt sei. Einer solchen Behauptung war aber das Zeugniss der Geschichte entgegen, welchem zu Folge die Quadratschrift, in der diese Inschrift abgefasst ist, erst zehn Jahre nach dem Tode Möngke-Chan's d. h. 1269 von Phagspa Lama erfunden wurde. Diesen Widerspruch suchte Grigorjew so zu lösen, dass er diese Quadratschrift nicht für eine Erfindung Phagspa's, sondern des Tangutischen Chans Juan-hao (1036 nach Ch. G.) ansah und dem Phagspa nur das Verdienst der Anwendung derselben auf die Mongolische Sprache lassen wollte. Mit dieser Ansicht erklärte sich sowohl unser berühmter Sinolog Hyacinth als auch der Archimandrit Awwakum einverstanden. Schmidt, dem jener Widerspruch nicht entgehen konnte, nahm Anstoss an der Uebersetzung Awwakum's und behauptete, dass das Wort *möngke* einfach durch «ewig» zu übersetzen und auf *tengri* «Himmel» zu beziehen sei. Sein Hauptbeweis war der, dass, nach allgemein im Orient geltendem Gebrauche, der Name und der Würdetitel einer fürstlichen Person niemals von einander getrennt werden dürfen. Die Richtigkeit dieser Behauptung leugnete Grigorjew keineswegs, machte aber die Bemerkung, dass der Name der fürstlichen Personen oft ganz allein ohne einen Titel gefunden werde und wies ein anderes, nicht minder wichtiges Herkommen nach, dem zu Folge der Name des Fürsten immer in die Ehren-Zeile gesetzt werde. Schmidt meinte dagegen, dass *möngke* diese Stelle der Symmetrie wegen erhalten hätte. Grigorjew hob mit Recht hervor, dass eine

*) Die Russen nennen eine solche in die Höhe gerückte Zeile **красная строка**.

solche Rücksicht auf Symmetrie durchaus am unrechten Orte gewesen wäre. Ferner behauptete Schmidt, dass, wenn *möngke* der Name des Chans wäre, das darauf folgende Wort im Genitiv stehen müsste; hierauf entgegnete Grigorjew, dass, wenn *möngke chaghan nere*, ohne Genitivbezeichnung am Worte *chaghan*, unmongolisch wäre, dasselbe auch vom einfachen *chaghan nere* gelten müsste.

Dies ungefähr war die Hauptsache in jenem Streit, bei welchem noch eine Masse von Nebenpunkten besprochen wurde, die ich hier übergehen will. Nur das muss ich bemerken, dass nach meiner Ueberzeugung Schmidt in den Nebenpunkten meistens nicht Recht hatte, wie wenn er z. B. *ulu buschireku* als ein mit der Negation versehenes Hauptwort auffasst, was durchaus dem Geiste der Mongolischen Sprache widerspricht.

Die Auffindung eines neuen Denkmals setzt mich in den Stand den Streit der Entscheidung näher zu bringen.

Zuvörderst dient die in Uigurischer Schrift abgefasste Inschrift der Stieglitz'schen Platte als neuer Beweis, dass die Tschingisiden diese Schrift in öffentlichen Documenten anwandten. Dasselbe beweisen die in Persien und Kiptschak unter den Tschingisiden geprägten Münzen mit Uigurischen Legenden; ferner die beiden Schreiben des Arghûn-Chan und Oeldsheitu an Philipp IV. und endlich die Inschrift auf dem Steine des Tschingis. Hulegu und Batû, welche neue Chanate in weiter Entfernung von der Mongolei begründeten, mussten in ihren Geschäftsbeziehungen zu dem Grosschan und den fremden Mächten, wie auch in den innern Angelegenheiten ihrer Chanate dieselbe Schrift gebrauchen, welche in solchen Fällen von ihrem Oberherrn, dem Grosschan angewandt wurde. Wenn nun die Uigurische d. h. die jetzige Mongolische Schrift unter Tschingis-Chan und seinen Nachfolgern officielle Geltung hatte, so hat man durchaus keinen haltbaren Grund anzunehmen, dass zu gleicher Zeit auch die Tangutische Schrift von den Mongolen gebraucht worden wäre; ebensowenig kann man wahrscheinlich finden, dass die Grosschane Tangutische, ihre Vasallen aber Uigurische Schrift angewandt hätten. Grigorjew giebt zum Theil zu, dass Chûbilai in seinem bekannten Manifeste unter Uigurischer Schrift, ausser der eigentlichen Uigurischen, auch noch die Tangutische Schrift verstanden habe; er stützt jedoch seine Ansicht auf eine Hypothese Schmidt's, welcher beide Völker für ein und dasselbe hielt, obwohl keiner der Orientalisten, die sich mit dieser Frage abgegeben haben, ihm in diesem Punkte Recht gegeben hat. Ausser dieser von Niemand angenommenen Hypothese fehlt uns jegliche Nachricht darüber, dass die Mongolen je eine Tangutische Schrift gebraucht hätten, dagegen erwähnen Muhammedanische und Chinesische Schriftsteller mehr als ein Mal die Uigurische Schrift, welche nach dem Zeugniss Raschid-eddin's von den Mongolen noch vor Tschingis-Chan angewandt wurde. Merkwürdig, dass weder Schmidt noch Grigorjew hierauf geachtet haben. Auch berücksichtigte man dieses nicht Wenn die Mongolen sogar in ihren Geschäften die Uigurische Schrift anwandten, wie konnten sie plötzlich unter Möngke-Chan ein wichtiges Kaiserliches Document in Tangutischer Schrift abfassen, da diese letztere Schrift weder durch ein Gebot des Chans noch durch ein Herkommen unter dem Volke eingeführt war?

Da ich die Sache durch eine genauere Untersuchung der Schrift selbst auf der Ananjin'schen Platte aufzuhellen bemüht war, verglich ich diese Schrift mit der in den Jarlyken des Bûjantû-Chan und der Gemalin des Darmabala angewandten. Diese Vergleichung brachte mich zu dem Resultat, dass die Schrift auf der Platte von der in den Jarlyken durchaus nicht verschieden sei, dass sowohl die Inschrift als die beiden Jarlyke nicht in der entschieden quadratförmigen Schrift des Phagspa, sondern in einer etwas modificirten Gestalt derselben abgefasst seien, dass jene Quadratschrift sich aber in ihrer ursprünglichen Gestalt unter dem Namen *Hor-jig* d. h. Mongolische Schrift in einer Sammlung von Alphabeten erhalten habe. S. hierüber meine Abh. in dem *Bulletin histor. phil. T. V. No. 4.* In dieser Abhandlung habe ich versucht darzuthun, dass nicht die quadratförmige, wohl aber eine ganz eigenthümliche, in jener Sammlung *Dshaser* genannte Schrift den Tanguten zugeschrieben werden könne. Ebendaselbst habe ich auch bemerkt, dass die Methode von oben nach unten zu schreiben, wahrscheinlich von Phagspa herrührt; denn die Tanguten hätten wohl, wenn man annehmen wollte, dass Juan-hao die Quadratschrift erfunden hätte, wahrscheinlich nicht anders als die ihnen verwandten Tibeter geschrieben. In der Orthographie der Jarlyke befindet sich ferner eine Eigenthümlichkeit, nämlich der Gebrauch des ᠠ (*'a*) statt *gh*, welches in der Umgangssprache ausgelassen wird. So etwas konnte Phagspa nur für die Mongolische Sprache nöthig finden, denn die Tangutische, mit der Tibetischen verwandte, also auch einsilbige Sprache konnte durchaus nicht dergleichen Verkürzungen wie das Mongolische erleiden. Warum steht denn aber nun in der Inschrift der Ananjin'schen Platte *cha'an*, wenn diese Inschrift in der Tangutischen noch nicht von Phagspa modificirten Schrift abgefasst ist?

Ferner enthält die Inschrift Etwas, was uns verbietet, *möngke* hier als Eigennamen zu fassen. Schmidt behauptete, dass in letzterem Falle das darauf folgende *chaghan* die Genitivbezeichnung haben müsste, unterliess aber seine Behauptung zu beweisen. In seinem zweiten Artikel sagt er: «Es ist in unserer Inschrift von keinem Eigennamen irgend eines Individuums die Rede» und behauptet, dass *chaghan nere* «das

Wort, der Name, die Benennung *Chaghan*» übersetzt werden müsse. In dem ersten Artikel bespricht er diese Wörter in grammatischer Hinsicht, in dem zweiten aber fährt er damit nicht fort, versichert aber, dass der Haupsinn, der Centralbegriff der Inschrift in dem Worte *Chaghan* liege. Befragt man aber die Grammatik, so ist zwischen *Chaghanŭ nere* (mit der Genitivbezeichnung) und *Chaghan nere* (ohne dieselbe) ein grosser Unterschied. Das erstere bezeichnet den Namen irgend eines bestimmten Chan's, das letztere den Namen Chan, als Ausdruck der höchsten Gewalt. Schmidt fühlte bei seiner ausgedehnten Kenntniss der Mongolischen Sprache mit feinem Tacte diesen Unterschied und übersetzte *chaghan nere* ganz richtig: «das Wort, der Name, die Benennung *Chaghan*», obwohl er nicht die richtige Begründung dieser Bedeutung beibrachte. Durchaus unstatthaft ist es anzunehmen, dass durch irgend ein Versehen die Genitivbezeichnung fortgeblieben sei *). Sobald nun aber *Chaghan nere* eine Begriffseinheit ausmacht, so kann man *möngke* als Namen eines Chans weder nach den Gesetzen der Logik noch der Grammatik hinzufügen. Ausserdem hat man noch folgende Punkte zu beachten:

Erstens befindet sich auf der Stieglitz'schen Platte *möngke* als Adjectiv zu *tengri*. Da nun beide Platten gleiche Bestimmung und Wichtigkeit hatten, so können wir nicht umhin anzunehmen, dass auch der Titel des Chans zu Anfang der Inschrift gleich vollständig gewesen sein müsse. Lässt man nun auf der Ananjin'schen Platte *möngke* vor *tengri* fort, so bleibt nur *tengri-in kutschundur*, welcher Titel gar mager in Vergleich mit dem auf der Stieglitz'schen Platte befindlichen ausfällt.

Zweitens war nach dem Glauben der Schamanen die Ewigkeit eine Haupteigenschaft des Himmels, als einer Gottheit, und deshalb findet sich in den Mongolischen Geschichtswerken, in allen Jarlyken und in den schamanischen Gebeten *tengri* immer mit dem Epithet *möngke*. Es giebt aber auch andere Epithete z. B.  *köke tengri* «blauer Himmel»,  *chan-tengri* «fürstlicher Himmel»,  *tengri nojan* «Himmel-Gebieter»; welche Epithete um so lieber von den Mongolen gebraucht werden, als das einfache *tengri* eine Verwechslung mit den Dämonen möglich macht. Da nun aber von diesen Epitheten nur *möngke* ausschliesslich in den öffentlichen Actenstücken gebraucht wird, so kann man mit ziemlicher Bestimmtheit behaupten, dass *möngke* ein nothwendiges Epithet von *tengri* sei, zumal in öffentlichen Documenten. Grigorjew bemerkte schon, dass *tengri-in kutschundur* ohne *möngke* nur in der Mitte, nie aber im Titel vorkomme; ferner findet es sich auch, nach seiner Bemerkung, auf Münzen, wo die Auslassung durch die mindere Wichtigkeit des Documents und durch den Mangel an Platz zu erklären ist.

Haben wir auf diese Weise sowohl historische als auch philologische Gründe und ausserdem noch die Analogie der Ananjin'schen Platte mit andern Denkmälern auf unserer Seite, wenn wir die Möglichkeit läugnen, *möngke* als Eigennamen des Chans aufzufassen, so können wir dennoch nicht definitiv den Hauptpunkt der Frage entscheiden: wie es nämlich habe geschehen können, dass das Wort *möngke* in die Mitte zwischen beide Zeilen oben zu stehen gekommen sei, und dabei hinter die Zeile, zu der es gehört? Hier können wir nur eine Vermuthung folgender Art aussprechen: Es ist der Fall möglich, dass in dem Original, das dem des Mongolischen unkundigen Chinesischen Graveur gegeben wurde, die erste Zeile länger als die zweite war und ausserdem das Wort *möngke* aus Rücksicht darauf, dass Möngke-Chan ein leiblicher Bruder und Vorgänger Chûbilai's war, in der Zeile höher hinaufgerückt war, so dass *möngke* ausser der Bedeutung «ewig» noch eine Erinnerung an Möngke-Chan enthielt. Da der Chinese nun die erste Zeile länger fand, konnte er das höher stehende Wort rechts statt links hinsetzen; denn bei den Chinesen fangen die Zeilen rechts an und ein des Mongolischen unkundiger Chinese kann einen solchen Fehler leicht machen. Ja auch mancher Europäer, der die orientalischen Sprachen nicht kennt, sieht in einem Arabischen Buche dort den Anfang, wo es endet. An Beispielen solcher Verunstaltung Mongolischer Denkmäler durch Chinesische Hand fehlt es nicht. Der von v. d. Gabelentz herausgegebene Jarlyk ist in China so gravirt und gedruckt, dass die Zeilen dort anfangen, wo im Original das Ende steht, so dass alle Zeilen durch eine falsche Uebertragung der Worte in verkehrter Richtung durch einander gemengt sind. Ob es sich nun so mit der Versetzung des Worts *möngke* in die Mitte zwischen beide Zeilen verhalte oder nicht, kann leider nur dem Chinesischen Graveur bekannt gewesen sein.

Kehren wir zu der Stieglitz'schen Platte zurück, um noch einige Bemerkungen anzuschliessen. Die meisterhaft geschnittenen Schriftzüge auf derselben sind denen in den Schreiben Arghûn's und Oeldsheitu's und selbst einigen auf dem Steine Tschingis-Chan's sehr ähnlich. Der Name Abdulla und der Fundort weisen auf die Entstehung dieser Platte in der goldnen Horde hin. Merkwürdig ist es, dass hinter Abdulla sein Titel «Chan» fehlt. Dass dieser Abdulla Chan und nicht Statthalter (*Baskak*) oder Chiliarch (*Temnik*) gewesen ist, geht schon aus dem Worte *dsharlik* «Befehl» hervor. Wenn auch vielleicht untergeordnete Statthalter mit diesem Worte einen Befehl ihres Herrn bezeichnen konnten, so hätte doch

*) Wie Herr Schott anzunehmen geneigt wäre; s. *Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland*, *Bd. VI. S.* 326.

nie der Chan selbst dasselbe mit Bezug auf einen seiner Beamten gebraucht. Ebenso fehlt das Wort Chan auch auf einigen Münzen.

Der Abdulla auf unserer Platte ist wohl aller Wahrscheinlichkeit nach der Chan der goldenen Horde, von dem wir Münzen aus den Jahren 1362,3 — 1368,69 haben; s. Frähn, *die Münzen der Chane vom Ulus Dschutschi's*, Seite 20. In Hammer's Geschichte der goldenen Horde findet man über ihn so gut wie nichts. Interessant ist es, dass er den Münzen zufolge viele Nebenchane hatte. Dieser Umstand kann uns die Bestimmung solcher Platten mehr aufklären. Für gewöhnliche alltägliche Aufträge haben sie einen zu feierlichen und drohenden Ton, namentlich die Worte *aldachû, ukuku*. Diese beiden neben einander befindlichen Participia sind gegen alle Regeln der Mongolischen Grammatik und vor der Auffindung der Stieglitz'schen Platte hielt ich diesen Ausdruck für Chinesisches Machwerk. Jetzt aber sehe ich mich gezwungen, diese offenbare Unregelmässigkeit als eine der grössern Emphase und Drohung wegen absichtlich zugelassene anzusehen. Diese Worte lassen vermuthen, dass dergleichen Platten in besonders wichtigen Fällen, zur Zeit von Kriegen, Empörungen u. s. w. gesandt wurden. Derselben Ansicht über die Bestimmung solcher Platten ist auch der gründliche Kenner China's, der Hieromonach Palladius, welchem ich bei Durchforschung der Denkmäler alle Auskunft über die aus dem Chinesischen zu erklärenden Punkte verdanke. Hatte Abdulla alle Ursache, dergleichen Jarlyke zu erlassen, so hatten die Mongolischen Kaiser in China, namentlich Chûbilai und sein Sohn, viele Aufstände in der Mongolei zu dämpfen, namentlich im nördlichen Theil und in der Dshungarei, von welchen Gegenden der Minusinskische Kreis, wo Ananjin seine Platte auffand, nicht sehr entfernt ist. Auch gehörte zur Zeit der Juan-Dynastie dieses Gebiet den Mongolen.

Zum Schluss sagen wir dem Herrn Baron von Stieglitz öffentlich unsern Dank für die Bereitwilligkeit, mit der er uns dies kostbare Denkmal zur Veröffentlichung mitgetheilt hat.

MÉLANGES.

3. Ueber einige der neuesten Münzerwerbungen des asiatischen Museums, von B. Dorn. (Lu le 19 mai 1848.)

In der letzten wissenschaftlichen Sendung die der Akademie von Seiten Hn. Akad. Brosset's aus dem Caucasus zugekommen ist, befand sich auch eine Anzahl morgenländischer Münzen, die er theils (18 St.) dort angekauft, theils von Hn. v. Chanykov u. A. als Geschenk für das asiatische Museum empfangen hat. Es ist diess schon die zweite Sendung von Münzen, die das Museum auf diesem Wege erhalten hat. Die erste Sendung *) (im November des Jahres 1847) bestand aus Geschenken der HHn. Chanykov, Zissermann, Ljuzenko, Roskovschenko und anderer Geber; sie enthielt 1 Sasaniden (Schahpur I.), 1 Umaijaden (Suleiman, Arminija a. 97 = 715,6), 1 Abbasiden (Harun), 1 Samaniden, mehrere Hulaguiden, Seldschuken, Osmaniden, transkaukasische und grusinische (z. B. von David Sohn des Giorgi aus den J. 1244 bis 1272), und überdiess zwölf Siegelabdrücke von altpersischen Steinen und Petschaften so wie fünfzehn Abdrücke von Sasaniden, und einen Abdruck von einer armenischen Münze aus der reichen Sammlung des Hn. Roskovschenko, Directors des Gymnasiums zu Tiflis. Die jetzige Sendung führt uns eine neue Bereicherung des asiatischen Museums zu; sie besteht theils aus Sasaniden, theils aus muhammedanischen und grusinischen Münzen, deren gedrängte Angabe der Zweck dieser Zeilen ist.

I. Sasaniden.

1) Schahpur III. (?)
2) Jesdegerd I.
3 — 5) Kuwad, mit den Jahren 35. 38. 40. Die erstere hat auf der Kehrseite unten: ايران Iran.
6 — 10) Chosrub I. mit den Jahren 11. 22. 32. 36. 37.
11) Hormisdas IV mit dem Jahre 4.
12 — 15) Chosrub II. mit den Jahren 6. 25. 30. 34.

II. Muhammedanische.

Abbasiden.

16) Harun. Serendsch a. 179 = 795,6. Oben جعفر, unten ع
17) Ders. el-Muhammedia. a. 190 = 805,6.

Seldschuken.

18) Kaikobad ben Kaichosrau mit el-Nasir ledin allah. Siwas 62(2) = 122(5).
19) It. mit el-Dhahir biamr-allah. Siwas (?) 623 = 1226.
20) Kaichosrau III. ben Kilidsch Arslan السلطان الاعظم || غياث الدنيا والدين || ابو الفتح كيخسرو || بن قلج ارسلان

M. محمد رسول الله ارسله بالهدى الخ

*) S. *Bull. de la cl. hist. T. IV. S.* 381.

II. الملك لله الامام الناصر لدين الله (ا)مير المومنين
M. الملك لله ضرب هذا الدرهم بقونية سنة خمس وستماية
Also gepr. in Iconium, a. 605 = 1208.

Hulaguiden.

21) Möngke-Kaan. Tiflis. J. 6.. Monat (شهر)....

22) Oeldscheitu (Muhammed Chudabendeh) Samsun 7..

23) Abu Saïd. s. l. & a.

24) Æ *). Biling. Suleiman. s. l. & a.

25) Biling. Nuschirwan. Tebris (?) 746 = 1345.

Baberiden.

26) Æ. Schah Alem II. Im 37sten (?) Regierungsjahre, mit يك پاى سكه. S. *Recensio* S. 456. No. 47. Wenn es wirklich das 37ste Jahr ist (die Zahl ist zum Theil ausgebrochen), so gehört die Münze in das J. 1796,7.

Osmaniden.

27) Æ. (Jarimlik.) Muftafa II. Konstantinopel. s. a.

Transkaukasische.

28) Æ فلوس ضرب خوى

29 — 39) Ausserdem befinden sich da noch vier persische unbestimmbare (*s. Recensio* S. 503. IV. 239 u. s. w) und sieben andere Münzen, zu deren Erklärung bessere Exemplare abzuwarten sind. Neun sind in Kupfer, zwei in Silber.

III. Pagratiden.

40 — 41) Æ. Giorgi Lascha.

42 — 44) Æ. Bakar. Tiflis. 1131 = 1718.

45) Æ. Theimuras. Irakli. Tiflis. 1166 = 1752.

46) Æ. Eine ähnliche Münze aus Tiflis, ohne Jahr.

Um dieselbe Zeit erhielt das Museum noch ein schätzbares Geschenk aus dem Ministerium der auswärtigen Angelegenheiten**). Es sind drei Exemplare (1 Silb., 2 Kupf.) von der von dem jetzigen türkischen Sultan Abdul-Medschid gestifteten Medaille an rothem Bande mit weissem Rande, die an die Truppen der verbündeten Mächte ausgetheilt wurde, welche bei den zwischen der Pforte und Egypten im J. 1840 — 41 beendigten Angelegenheiten betheiligt waren. Die eine Seite bietet den Namenszug des Sultans zwischen zwei Zweigen; die andere eine Veste mit der türkischen Fahne; oben am Rande herum sechs Sterne; und unter der ersteren die Inschrift:

١٢٥٦
برّية الشّام وقلعة عكا

d. i. Das Land Syrien und (namentlich) die Veste Akka (St. Jean d'Acre) 1256 = 1840.

Den 24 Mai (5 Juni) 1848.

So eben kommt mir noch ein ähnlicher Gegenstand in die Hände. Hr. Akademiker Frähn bringt ihn dem asiatischen Museum dar. Es ist ein von Sultan Mahmud II. gestiftetes, an Unterofficiere und Soldaten verliehenes Ehrenzeichen aus Silber, von derselben Grösse wie die eben besprochene Medaille (etwas grösser wie ein halber Silber-Rubel). Der Ring oder das Oehr fehlt. Auf der Vorderseite der türkische Halbmond mit Sonne (als sechszehneckiger Stern); in der letzteren der Namenszug (Tughra) des Sultans Mahmud; in dem Halbmonde die Inschrift: نشان افتخار Ehrenzeichen. Auf der andern Seite eine Moschee mit zwei Thürmen; rechts: جامع, links: نصرت, also Sieges-Moschee. Auf der vordern Seite der Grundmauer die Jahrzahl ١٢٤٧ d. i. 1247 = 1831.

Und zur Vervollständigung dieser Bemerkungen über osmanische Medaillen- und Münzkunde will ich endlich noch hinzufügen, dass die vor gar nicht langer Zeit — gegen Ende des Jahres 1847 — von Hn. Rud. v. Fraehn aus Constantinopel für das Museum eingeschickten sieben türkischen Münzen der Jetztzeit, nach der Grösse angeführt, folgende sind:

Æ.	1) يكرميلك Igirmilik,	20 Piaster, vom J.	1847.
	2) اونلق Onlyk,	10	1844.
	3) بشلك Beschlik,	5	1845.
	4) ايكى غروش Iki ghurusch,	2	1846.
	5) غروش Ghurusch,	1	1846.
Æ.	6) بش پاره Besch para,	5 Para	1846.
	7) يك پاره Jek para,	1	1846.

Sämmtliche Münzen zeichnen sich durch schönes, geschmackvolles Gepräge aus.

---

*) Wo das Metall nicht angegeben ist, ist es Silber.

**) S. *Bull. de la cl. T. V. No.* 5 — 6. S. 96.

CHRONIQUE DU PERSONNEL.

M. Brosset, Académicien extraordinaire, a été promu au grade d'Académicien ordinaire, nomination qui vient d'obtenir l'approbation de S. M. l'Empereur.

M. Kunik a été promu au rang de conseiller de cour.

S. M. l'Empereur ayant agréé avec bienveillance un exemplaire de la Chrestomathie afghane de M. Dorn, a daigné conférer à cet Académicien une bague enrichie de diamants.

MM. Frähn et Böhtlingk ont été nommés membres correspondants de la société littéraire estonienne de Réval.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 19 (31) MAI 1848.

Lectures extraordinaires.

M. Dorn présente une note intitulée: *Ueber einige der neuesten Münzerwerbungen des Asiatischen Museums.*

M. Böhtlingk présente, de la part de M. Dordji Banzarov, et lit une note intitulée: *Erklärung einer Mongolischen Inschrift auf einer im Jekaterinoslaw'schen Gouvernement auf den Gütern des Herrn Baron v. Stieglitz ausgegrabenen Silberplatte.*

Ces deux pièces seront publiées dans le Bulletin de la Classe.

Correspondance officielle.

M. le Ministre de l'instruction publique, Président de l'Académie, adresse au Secrétaire perpétuel le programme d'une Chrestomathie turque-tatare, composé par M. Bérézine, faisant les fonctions de professeur extraordinaire à l'Université de Kazan. L'auteur désirant, avant de procéder à la publication, voir son programme approuvé par l'Académie, M. le Ministre charge le Secrétaire perpétuel de le faire examiner par qui il convient et d'en rendre compte à S. E. M. Dorn, à qui le Secrétaire, de concert avec M. Frähn, avait sur le champ communiqué le programme de M. Bérézine, annonce à la Classe, dans un rapport écrit, que le projet du savant de Kazan mérite l'entière approbation de l'Académie, une Chrestomathie turque-tatare étant d'un besoin urgent pour la Russie et ne pouvant être livrée que par un Orientaliste du pays. M. Dorn approuve également l'intention de M. Bérézine de vouloir comprendre dans son livre tous les dialectes connus de la souche turque, sans en excepter les dialectes de Sibérie ainsi que le désir qu'il a de faire un voyage à Tobolsk dans le but exprès d'y étudier ce dialecte. M. Dorn regrette seulement de ne rien trouver dans le programme qui indiquât l'intention de l'auteur d'ajouter à sa Chrestomathie des vocabulaires qui cependant seraient utiles dans le cas même qu'il y eût de bons dictionnaires de ces langues, et qui deviennent absolument indispensables vu le manque de pareils dictionnaires. Ce n'est donc qu'à cette condition que la Classe, selon M. Dorn, devrait recommander à M. le Ministre le plan de M. Bérézine et solliciter pour lui l'appui du gouvernement, y compris la mission à Tobolsk. La Classe ayant approuvé ce rapport et en ayant adopté les conclusions, une copie en sera mise sous les yeux de M. le Ministre-Président.

M. le Ministre-Président adresse au Secrétaire perpétuel un sachet renfermant 175 monnaies polonaises d'argent exhumées dans le Gouvernement de Tchernigov, district de Krolévets. On demande la valeur numismatique de cette trouvaille et celle de la récompense à offrir au kozaque Trofimenko qui l'a faite. La Classe en charge M. Gräfe.

Les Gouverneurs d'Astrakhan, du pays des Kozaques du Don et de Kherson répondent à la circulaire qui leur fut adressée, à la demande de M. Köppen, sur le nombre de Tsyganes qui habitent ces gouvernements. Ces données sont remises à M. Köppen et la réception en sera accusée avec action de grâces.

Correspondance savante.

M. Europaeus adresse à l'Académie une petite brochure intitulée: *Pieni Runon Seppä* (le petit faiseur de Runes, ou choix des meilleures poésies et chansons runiques de l'Ingermanland) et l'année 1847 d'une gazette finnoise intitulée: *Suometar* (fille de Suomi).

Il signale à l'attention de l'Académie un article publié par lui dans les Nos 1 à 4 et 8 de cette gazette sur l'histoire de l'émigration des Finnois de la haute Asie, et émet le voeu de voir ce sujet soumis à une critique exacte d'après les sources existantes. Les ouvrages offerts par M. Europaeus seront déposés à la Bibliothèque et l'auteur en sera remercié dès que son adresse sera connue.

Nomination.

Sur la proposition du Secrétaire perpétuel et en vertu de l'arrêté du Plenum du 6 mai la Classe procède à l'élection de ses deux commissaires pour la révision du projet du Règlement dressé par MM. Baer et Bérédnikov pour l'administration et le service de la Bibliothèque. Le choix de la Classe s'arrête, par acclamation, à MM. Dorn et Kunik.

RECTIFICATION.

P. 72 l. 6 lis: Mir Muhammed Masum.

Emis le 4 juin 1848.

№ 106. **BULLETIN** Tome V
№ 10.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal parait irrégulierement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS a Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. MUSÉES. 4. *Suppléments aux catalogues des manuscrits et xylographies indiennes et tibétaines du Musée asiatique.* SCHIEFNER RAPPORTS. 2. *Analyse critique de l'ouvrage: « Rgya tch'er rol pa », traduit sur la version tibétaine etc. par* PH. ÉD. FOUCAUX. SCHIEFNER. BULLETIN DES SÉANCES.

MUSÉES.

4. NACHTRÄGE ZU DEN VON O. BÖHTLINGK UND I. J. SCHMIDT VERFASSTEN VERZEICHNISSEN DER AUF INDIEN UND TIBET BEZÜGLICHEN HANDSCHRIFTEN UND HOLZDRUCKE IM ASIATISCHEN MUSEUM DER KAIS. AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN; von A. SCHIEFNER. (Présenté le 27 juin 1848.)

Nach Anfertigung des in Dorn's «Asiatischem Museum» abgedruckten Verzeichnisses der auf Indien bezüglichen Handschriften und Holzdrucke im Asiat. Museum der Akademie unterzog sich Böhtlingk in Gemeinschaft mit dem seligen I. J. Schmidt einer Durchmusterung der Tibetischen Handschriften und Holzdrucke. Das Verzeichniss dieser letzteren ist im *Bullelin historico-philologique* T. IV. NNo. 6. 7. 8 und auch in einem besondern Abdruck erschienen. Bei dieser letzteren Arbeit fanden sich mehrere Werke, welche nach dem einmal angenommenen Prinzip, bei Werken, die in mehr als einer Sprache verfasst sind, die voranstehende als entscheidend anzusehen, zu den auf Indien bezüglichen gezählt werden müssen. Hr. Prof. Kowalewski stiess bei seiner Anwesenheit hieselbst, bei der Durchsicht der Mongolischen Werke des Asiat. Museums, auf eine Anzahl theils rein Tibetischer, theils mit Mongolischer oder Kalmückischer Uebersetzung versehener Texte. Da diese Werke nun sämmtlich zu meinen Buddhistischen Studien in Beziehung stehen, so habe ich mich auf die Aufforderung Böhtlingk's, der durch anderweitige Beschäftigungen in Anspruch genommen ist, gern an die Anfertigung eines ergänzenden Katalogs gemacht.

I. Nachtrag zu den auf Indien bezüglichen Werken.

No. 125 *a. Lan'k'k'hasyllabarium* mit Tibetischer und Mongolischer Transcription. 8 Blätter. Holzdruck.

No. 125 *aa.* Eine andere Ausgabe; 8 Blätter in grösserem Format.

No. 125 *aaa.* རྒྱ་དཀར་ནག་རྒྱ་ཞི་ཀ་སྐྱེ་ངབལ་བོད་ཅོར་ཕྱི་ཡི་ག་དང་ དེའི་རིས་རྣམ་གྲངས་མང་བ། Indische, Chinesische, Tangutische[1]), Kashmirische, Nepalische, Tibetische, Mongolische (Quadrat-) Schrift und eine reiche Sammlung von Abbildungen. S. Böhtlingk im *Bulletin hist.-philol.* T. II. No. 22. Unter den Abbildungen betreffen einige Gebäude, Distillirapparate, verschiedene Schuh- und Stiefelarten, verschiedene Büsserattitüden.

1) So glaubt Herr Bansarow *rGja-ser* deuten zu können; vgl. seinen Artikel über diese und die Mongolische Quadratschrift, die er für die Erfindung *Phagspa's* hält, diesen Bd. des Bullet. No. 4.

eine Anzahl von chirurgischen Instrumenten und schliesslich Musiknoten. Ein Geschenk des Herrn Bansarow.

No. 125 *b*. mit der Aufschrift རྒྱ་ཡིག་བརྡ་ཨིག «Indisch-Tibetisches Wörterbuch.» 221 Blätter. Europäische Handschrift. Dieses Werk befindet sich auch in der Bibliothek des Asiatischen Departements hieselbst unter No. 587 (*s.* Böhtlingk im *Bulletin hist.-philol.* T. II No. 22). Wahrscheinlich ist dieses Wörterbuch ein Stück aus dem *Tandjur*; wenigstens wird im Schillingschen Index No. 3664 mit den Worten aufgeführt, welche unser Wörterbuch am Schluss hat (*s.* meine Abhandl. «Ueber die logischen und grammatischen Werke im *Tandjur*» im *Bulletin hist.-philol.* T. IV No. 18). Csoma giebt in den *Asiatic Researches* XX. S. 298 ein Verzeichniss der 18 verschiedenen Buddhistischen Secten aus dem im *Tandjur* befindlichen Wörterbuche. Dasselbe Verzeichniss giebt unser Wörterbuch S. 210 *b*.

No. 125 *c*. भोटस्य भाषान्तवपुराणास्य संकेतविशेषदेशसुभाषितं लवङ्गपञ्जरागार नाम ॥ བོད་ཀྱི་སྐད་ལས་གསར་རྙིང་བརྗོད་བྱེད་སྡོམ་པ་ལེགས་བཤད་པ་ལི་ཤིའི་གུར་ཁང་ | «Der die neuen und alten Wörter der Tibetischen Sprache unterscheidend darstellende und richtig erklärende *Lishi Gurkhang* (d. h. Vorrathshaus von Gewürznägelchen).» Tibetisch-Mongolisch mit darüberstehender Sanskritbedeutung einzelner Wörter. 25 Blätter. Holzdruck. S. das Verzeichniss der Tibet. Handschr. S. 64 No. 43. Es braucht wohl kaum bemerkt zu werden, dass der Sanskrittitel erst aus dem Tibetischen übersetzt ist, was manchesmal noch ungeschickter geschieht.

No. 125 *d*. ལི་ཤི་གུར་ཁང་ཀྱི་བཏུས་མིང་བརྡ་ཡིག | «Wörterbuch der aus dem *Lischi-Gurkhang* gesammelten Namen.» 25 Blätter. Handschrift. Geschenk des Herrn Prof. Alex. Popow zu Kasan. Es ist das vorstehende Werk, nur in alphabetische Ordnung gebracht.

No. 125 *dd*. Eine ähnliche Arbeit. 33 Blätter. Handschrift.

No. 125 *e*. བོད་ཀྱི་བརྡའི་ཀུན་གསལ་བར་བྱེད་པའི་བསྟན་བཅོས་ཚིག་ལེའུར་བྱས་པ་མཁས་པའི་དགེ་སྐྱེད་མ | «Des den Unterschied der Tibetischen Wörter klarmachenden *Çástra's* Commentar: die Sprachleuchte der Gelehrten.» Tibetisch-Kalmückisch, zum Theil mit übergeschriebener Sanskritbedeutung. 75 Blätter. Handschrift.

No. 127 *a*. Ohne Titel; enthält eine Aufzählung verschiedener Buddhistischer Gelehrten und auf den Buddhismus bezüglicher Ausdrücke im Sanskrit mit untenstehender Tibetischer und Mongolischer Uebersetzung. Im Ganzen 17 Blätter, von denen jedoch nur Blatt 1—7 und Blatt 17 in den drei Sprachen sind. Von Blatt 9—16 befindet sich ein auf die Tibetischen Buchstaben bezügliches *Çástra*, Tibetisch mit Mongolischer Uebersetzung. Handschrift.

No. 128 *a*. मन्त्रस्य पठोपायविचिति ॥ སྔགས་ཀྱི་བཀླག་ཐབས་བསྡུས་པ | «Kurzgefasste Anleitung die *Mantra's* zu lesen.» Tibetisch-Kalmückisch mit Sanskritmantra's. 16 Blätter. Der Tibetische Titel ist in Cursivschrift; der Sanskrittitel hat °विचित्र, ich habe विचिति nach dem sub No. 125 *b*. genannten Wörterbuche Blatt 44 restituirt.

II. Nachtrag zu den Tibetischen Werken.

No. 325 *a*. Eine Sammlung von *Dhárani's*. Handschrift in Cursivschrift, der Titel wegen der in dieser Schrift gebräuchlichen Abkürzungen zum Theil unverständlich.

No. 325 *b*. Zwei Rollen mit *Dhárani's*. Holzdruck.

No. 342 *a*. Anrufungen *Vag'rapáni's*. Ohne Titel. Handschr.

No. 372, 3 *a*. འཇམ་དཔལ་ཀྱི་བསྟོད་པ་ཡེ་ཤེས་ཡོན་ཏན་བཟང་པོ | «Loblied auf *Man'g'uçrí*: die herrliche Kraft der Weisheit.» Holzdruck.

No. 372, 3 *aa*. Eine andere Ausgabe desselben Werkes.

No. 372, 8 *a*. वज्रविदारणा नाम धारणी ॥ རྡོ་རྗེ་རྣམ་པར་འཇོམས་པ་ཞེས་བྱ་བའི་གཟུངས | «Die *Vag'raspaltung* benannte *Dhárani*.» S. Index des *Kandjur* No. 922. Handschrift.

No. 372, 9 *a*. འཕགས་པ་ཤ་སྟག་ནག་པོ་ཞེས་བྱ་བ་ཐེག་པ་ཆེན་པོའི་མདོ | «Das ehrwürdige *Mahájánasútra*, genannt: das den schwarzen Streit Beschwichtigende.» Der Sanskrittitel ist eben so corrumpirt wie auf No. 372, 9 selbst. Handschrift.

No. 372, 13 *a*. འཕགས་པ་འདའ་ཀ་ཡེ་ཤེས | «Das ehrwürdige (*Sútra*) das Wissen der Todesstunde.» S. Index des *Kandjur* No. 122. Dieses *Sútra* gilt als letzter Vortrag Buddha's. Holzdruck.

No. 393 *a*. འཕགས་པ་རྗེ་བཙུན་སྒྲོལ་མ་ཞེས་བྱ་བ | «Das ehrwürdige (*Sútra*), genannt: die hochwürdige *Tárá*.» Handschrift.

No. 393 *b*. Zwei auf die *Tárá* bezügliche Gebete, ohne Titel. Handschrift.

No. 399 *a*. Schutzsuchungsgebet, ohne Titel. Holzdruck.

No. 399 *b*. und *c*. Aehnlichen Inhalts. Handschriften.

No. 434 *a*. ཇོ་བོ་རྗེའི་བསྟོད་པ་བྱན་སྐྱབས་ཚོགས་པ | «Das vollen-

detste Loblied auf *G'o-vo-rg'e* (Herrenfürst d. h. *Atischa*)». Holzdruck.

No. 460 *a*. 1) व्याकरणमूलत्रिंशद्वाम ॥ ལུང་སྟོན་པ་སུམ་བཅུ་པའི་རྩ་བ་ཞེས་བྱ་བ། «Grammatische Abhandlung, genannt: Wurzel der dreissig (Buchstaben)».

2) व्याकरणालिङ्गावतारनाम ॥ ལུང་བུ་སྟོན་པ་རྟགས་ཀྱི་འཇུག་པ་ཞེས་བྱ་བ། «Grammatische Abhandlung, genannt: die hinzukommenden Zeichen». Beide aus dem *Tandjur*. S. meine Abhandl. «Ueber die log. und gramm. Schriften» No. 3676 folg. Die Sanskrittitel sind natürlich Tibetisches Machwerk.

3) སུམ་བཅུ་དང་རྟགས་འཇུག་གི་དོན་ཀྱང་བཤད་པ་ལྟོ་ལྷན་དགའ་བསྟེན་ཞེས་བྱ་བ། «Der die 30 (Buchstaben) und die hinzukommenden Zeichen etwas erklärende (*Sûtra*), genannt der den Verständigen Freude Erzeugende.» Commentar zu beiden vorstehenden Abhandlungen. Sämmtlich Europäische Handschriften.

No. 468 *a*. und *b*. Zwei Tibetische Kalender. Handschriften.

No. 503 *a*. भगवतीप्रज्ञापारमितान्हृदय ॥ བཅོམ་ལྡན་འདས་མ་ཕེས་ངན་ཀྱི་ཁ་ཅིལ་དུ་ཕྱིན་པའི་སྙིང་པོ། «Das Herz der heiligsten hinübergelangten Weisheit.» Handschrift. Es ist das eine der 1835 in Leipzig bei Tauchnitz herausgekommenen Schriftchen. Bei der jetzigen Kenntniss des Buddhismus mehr Curiosität als nützlich.

No. 509 *a*. Register zum *Kandjur* auf einem Blatte. Handschrift.

No. 509 *b*. བསྟན་འགྱུར་གྱི་ཐོབ་ཡིག། «Register des *Tandjur*.» Handschrift.

No. 515 *a*. *Dictionarium Latino-Tangutanum*. Handschrift. Quartheft. Das Tibetische nach der Aussprache mit Lateinischen Buchstaben geschrieben.

No. 521. རྒྱལ་བ་ཁྱབ་བདག་རྩོ་རྗེ་འཛང་ཆེན་པོའི་ལམ་གྱི་རིམ་པ་གསང་བ་ཀུན་གྱི་གནད་རྣམ་པར་བྱེ་བ་ཞེས་བྱ་བ། «Des siegreichen *Khjab-bdag*, des grossen Scepterhalters, stufenweise fortschreitender Weg (zur Vollendung), genannt: der den Kern aller Geheimnisse Erschliessende.» Holzdruck.

No. 522. *Facsimile d'une lettre du Dalai Lama. C'est une reconnaissance de l'incarnation d'un lama du temple de Boultonmour de la 2de et 3me tribus des Tabanhout (tribu Bouriate)*. Cursivschrift.

No. 523. Zwei Schreiben des *Gelong* ཚུལ་ཁྲིམས་བརྩེན་པ vom 6ten und 10ten des Tigermonats im Hennenjahr (1825?). Gerichtet sind sie an ཆོང་ཀོལ་པ་ཏཱ་མ་ཁན་པོ. Sehr unorthographisch.

III. Nachtrag zu den Tibetisch-Mongolischen Werken.

No. 10 *a*. སྐྱབས་འགྲོའི་འཁྲིད་ཡིག། «Anleitung, sich in den Schutz zu begeben.» Handschrift.

No. 10 *b*. *c*. und *d*. Aehnlichen Inhalts. Tibet.-Kalmückisch. Handschrift.

No. 10 *e*. Aehnlichen Inhalts. Tibetisch-Kalmückisch. Auf dem Titelblatte die Notiz: «Johannes Jaehrig Steppe d. 26. Aug. 1775». Handschrift.

No. 10 *f*. Aehnlichen Inhalts. Tibetisch-Kalmückisch. Handschrift.

No. 12 *a*. བསླབ་བྱ་གཅེས་པ་བཅུ་བརྒྱད་པ། «Die 18 Lieblingslehren.» Tibetisch-Mongolisch-Mandshuisch. Holzdruck.

No. 13 *a*. མ་ཎི་སྣ་ཚོགས་པ་ཞེས་བྱ་བ། «Der *Maṇi-Sâk'ha* Genannte.» Handschrift. Angehängt ist ein Verzeichniss von 14 kleineren Werken, die eine Sammlung bilden, zu der auch dieses Werk gehört; ausserdem No. 10 *a*. und 19 *a*.

No. 19 *a*. བཀའ་དང་བསྟན་བཅོས་ལས་གསུངས་པའི་འཁོར་ལོ་བསྐོར་བའི་ཐབ་ཡོན། «Der durch das Wort und die *Çâstra's* (d. h. *Kandjur* und *Tandjur*) verheissene Nutzen des Raddrehens.» Handschrift.

No. 20 *a*. བཅའ་ཡིག་བློང་དོར་འབྱེད་པའི་གསལ་བྱེད་ཉི་མ་ཞེས་བྱ་བ། «Verordnungen mit Namen die den Unterschied des Wählens und Verwerfens erhellende Sonne.» Handschrift.

No. 30 *a*. དག་ཡི་ག་མཁས་པའི་ཉ་བྱང་གནས་ཞེས་བྱ་བ་ལས་ཐར་ཕྱིན་ཀྱི་སྐོར། «Aus dem 'Fundgrubè der Gelehrten' benannten orthographischen (Werke) die Abtheilung der *Pâramitâ*.» S. Kowalewski Mong. Chrest. II S. 429. Handschrift.

No. 30 *b*. Tibetisch-Mongolisches Wörterbuch in alphabetischer Ordnung, worin auch das eben angeführte Werk benutzt ist. Handschrift.

No. 41 *a*. Aufzählung von Arzneimitteln für verschiedene Krankheiten. Handschrift.

No. 44. འཕགས་པ་འཇའ་ཀ་ཡེ་ཤེས་ནོས་བྱ་བ་ཐེག་པ་ཆེན་པོའི་མདོ། «Das ehrwürdige *Mahájánasútra*, mit Namen: das Wissen der Todesstunde.» Handschrift.

No. 45. སྨོན་ལམ་བཅུ་ཐམ་འབྱོར་ལྷག་སྨོན་གསོལ། «Vorzüglichstes Gebet wegen Erfüllung der zehn Wünsche.» Handschrift. Der Tibetische Text dieses Werkchens ist 1835 bei Tauchnitz erschienen; es ist eine Art von encyclopädischer Zusammenfassung der Hauptlehren.

No. 46. Anrufungen *Vag'rapáni's*. Handschrift.

No. 47. སྤྱན་ར་སྦ་གཟིགས་ཀྱི་སྤྲུལ་ཐབས་ཐུབ་ཁའི་ལས་ཀྱི་གདུང་སེལ་བ། «*Avalokiteçvara's* Verfahrungsart, der Welt und der Zuhörer Schmerz zu stillen.» Handschrift. ཤབས་ཀྱི, das die Mongolische Uebersetzung durch *schiravak* (aus श्रावक) wiedergiebt, ist freilich in ཞིའི entstellt, wahrscheinlich in Folge irgend einer Abkürzung in der Cursivschrift.

No. 48. ཉོན་མོངས་དོ་ཤེས་སེམས་ཀྱི་མེ་ལོང། «Der Spiegel des die Mühsal erkennenden Gemüths.» Handschrift.

No. 49. 50. 51. Drei verschiedene Beichtformuläre. Tibetisch-Kalmückisch. Handschrift.

No. 52. Ceremonial eines Streuopfers. Tibet.-Kalmückisch. Handschrift; nicht ganz vollständig.

No. 53. Opferceremonial. Tibetisch-Kalmückisch. Handschrift.

No. 54. རྗེ་བཙུན་བཙོང་ཁ་པའི་རྣམ་ཐར་རྩེ་གཅིག་བསྡུས་པ་ཞེས་བྱ་བ་སྟེ་ཐམས་ཅད་ལས་ཀྱང་ཤིན་ཏུ་ཤིན་ཏུ་ཟབ་པ། «Des hochwürdigen *Tsongkhapa* grosse Lebensbeschreibung zusammengefasst, aus allen gut erzählten Lebensbeschreibungen gesammelt.» Handschrift. S. No. 433 des Katalogs.

No. 55. བདུད་རྩིའི་སྙིང་པོ་ཡན་ལག་བརྒྱད་པ་གསང་བ་མན་ངག་གི་རྒྱུད་ལས་བཤད་པའི་རྒྱུད། «Erklärende Abhandlung aus: Quintessenz des Nektars: Abhandlung über die achtgliedrigen Geheimlehren.» Handschrift. S. No. 494 des Katalogs.

No. 56. Tibetisch-Mongolisches Syllabarium. Handschrift.

No. 57. ཡི་གེའི་བརྡའི་གསལ་བར་བྱེད་པའི་བསྟན་བཅོས་རིན་ཆེའི་སྒྲོན་མེ་ཞེས་བྱ་བ། «Das die Schriftzeichen erklärende *Çástra*, mit Namen die Edelsteinleuchte.» Handschrift.

No. 58. Ein Tibetisch-Mongolischer Kalender.

RAPPORTS.

2. UEBER DAS WERK: «RGYA TCH'ER ROL PA OU DEVELOPPEMENT DES JEUX, TRADUIT SUR LA VERSION TIBÉTAINE ET REVU SUR L'ORIGINAL SANSCRIT PAR PH. ÉD. FOUCAUX. PREMIÈRE PARTIE. — TEXTE TIBETAIN. PARIS 1847»; von ANTON SCHIEFNER. (Lu le 5 mai 1848.)

Wir halten es für eine der angenehmsten Pflichten, den ersten Druck eines umfangreicheren Tibetischen Werkes zu Paris hiemit öffentlich zu bewillkommnen. Schon im Jahre 1841 liess Foucaux als Vorläufer einen Theil des 7ten Capitels lithographirt nebst einer Französischen Uebersetzung und Anmerkungen erscheinen. Zwei Jahre später erschien hieselbst der erste Druck eines grössern Tibetischen Werkes, des *Dsang-lun*. Hat dieses nun auch zur ursprünglichen Quelle ein Indisches Original, so ist es doch erst nach einer Chinesischen Uebersetzung entstanden und trägt manche Spuren dieser unmittelbareren Quelle. Um so mehr müssen wir Foucaux's Bemühungen anerkennen, da uns derselbe eins der gefeiertsten Buddhistischen Werke, dessen Sanskritoriginal noch in manchen Abschriften vorhanden ist, zugänglich gemacht hat. Unläugbar möchte nun freilich die frühergenannte Legendensammlung wegen ihrer grössern Mannigfaltigkeit mehr Leser finden, aber an dogmatischem Gehalt steht der *Lalitavistára* bedeutend höher, wenn wir auch die ermüdende Eintönigkeit mancher Abschnitte keineswegs in Abrede stellen können. Als *Mahájánasútra* hat der *Lalitavistára* noch die Eigenthümlichkeit, dass er das in Prosa Erzählte nochmals in Versen wiederholt. S. Burnouf *Introduction à l'histoire du Buddhisme* S. 103. Wir können Foucaux nur beistimmen, dass er in seiner Ausgabe diese Wiederholungen fortgelassen hat; es bleibt ohnehin noch gar manches stehen, was einem Europäischen Leser wenig interessant sein dürfte. Dagegen sind aber auch einige Stellen verkürzt worden, die ganz füglich hätten mitgetheilt werden können, z. B. S. 6 ist die Stelle fortgelassen worden, die den Hauptinhalt des ganzen *Sútra* kurz zusammenfasst; S. 114 das Sanskritalphabet mit den auf den Buddhismus bezüglichen Wörtern und Sätzen, welche Partie durchaus nicht uninteressant ist; S. 180 die Stelle über die चत्वारि पूर्वप्रणिधानपदानि (སྔོན་གྱི་སྨོན་ལམ་གྱི་ཚིག་བཞི). In der äussern Form hat der Herausgeber die Eintheilung in 27 Capitel, die auch das Sanskritoriginal hat, festgehalten, obwohl diese Capitel die verschiedenste Länge haben. Dagegen hat er die Abtheilung in achtzehn ziemlich gleiche Abschnitte

(ཀཱ་ཏི), welche die Tibetischen Texte haben, mit Recht aufgegeben, da durch dieselben nur im selteneren Falle irgend eine Handlung abgeschlossen wird. Eine eben solche, auch der Blätterzahl nach nicht abweichende Abtheilung findet im *Dsang-lun* Statt, der in zwölf Abschnitte zerfällt. Geben wir nun zum Text über, so ist er aus der Vergleichung zweier Tibetischer Holzdrucke hervorgegangen. Der eine derselben macht nebst einigen kleineren Abhandlungen den zweiten Band der *Sútra's* in der Sammlung des *Kandjur* aus, der durch die Asiatische Gesellschaft von Bengalen nach Paris gesandt und, nach der Seitenzahl, wie sie Foucaux in der Vorrede und Csoma von Körös in den *Asiatic Researches* XX. S. 416 angiebt, zu schliessen, von der Ausgabe, welche die Bibliothek der Asiatischen Gesellschaft von Bengalen besitzt, nicht verschieden ist. Ob diese Ausgabe aber, wie Csoma a. a. O. S. 42 vermuthet, zu Narthang veranstaltet sei, möchte wohl noch einigen Zweifeln unterliegen. Der andere Holzdruck, den Foucaux benutzte, ist, wie er im *Spécimen du Gya-tcher-rol-pa* S. 11 bemerkt, weniger correct und bietet mehrere Auslassungen dar. Das hiesige Asiatische Museum der Akademie hat nur eine Ausgabe dieses *Sútra* und zwar im zweiten Bande der *Sútra's* des in Narthang gedruckten *Kandjur*. S. hierüber den Schillingschen Aufsatz im *Bulletin hist.-phil.* IV No. 22. Ausserdem besitzt dasselbe auch noch eine Abschrift des Sanskritoriginals, die der verstorbene Lenz während seines Aufenthalts in London nach zwei Handschriften veranstaltet hat. S. das Böhtlingksche Verzeichniss No. 146—148. Doch hat auch Lenz es nicht für ungut gefunden, gar manche langweilige Stelle fortzulassen oder zu verkürzen, so dass im Ganzen genommen der Foucauxsche Text umfangreicher ist. Drittens darf ich die von mir im Auszuge mitgetheilte Tibetische Lebensbeschreibung Çâkjamuni's (s. den Bericht Böhtlingk's im *Bulletin hist.-phil.* V. No. 5. 6) nicht übergehen. Diese, welche im Jahre 1734 verfasst ist, befolgt nämlich auf den ersten hundert Blättern (bis Blatt 107), welche man in der Hauptsache als einen Auszug des *Lalita-vistára* ansehen kann, meistentheils die Lesarten der hier befindlichen Ausgabe. Nach diesen Hülfsmitteln nun habe ich die nachstehenden Bemerkungen gemacht. Sämmtliche Abweichungen mitzutheilen, scheint mir vor der Hand insofern unnütz zu sein, als wir noch die von Foucaux versprochene Mittheilung der Varianten abzuwarten haben und Foucaux oft die dem Sanskrittexte näherstehende Tibetische Lesart aufgenommen hat.

Beginnen wir damit, was, so viel jetzt bekannt ist, das Hauptcapitel der einheimischen Tibetischen Grammatiker ist, mit der Orthographie, so finden sich einige streng festgehaltene Abweichungen. Fangen wir mit den präfigirten Buchstaben an, so haben unsere beiden Holzdrucke beständig འབྱན, འགྲོན statt མ་བྱན, མགྲོན, wie Foucaux hat; ferner འཁྲིལ statt མཁྲིལ S. 73 Z. 15, འབྱུང statt མབྱུང S. 205 Z. 2. Dagegen S. 79 Z. 16 མཆེམས statt འཚེམས; S. 232 Z. 17 མདོམས statt འདོམས; S. 337 Z. 4 མཇེམས statt འཇེམས. Fortwährend སྒྲུབས statt དབྱུངས, སྤྲངས statt དཔངས, སྐྱེལ statt འཕྱེལ; ferner ཁངས statt འཁངས S. 148 Z. 3 und sonst; S. 44 Z. 19 ཁངྐྱེ statt འགངྐྱེ, Z. 20 ཁངཁའི་སེལ་ཁྲིལ statt འཁངཿ; das präfigirte འ wird bei diesen Wörtern fortwährend fortgelassen. Die Zahl der in diesen Präfixen abweichenden Wörter lässt sich bis auf etwa siebenzig bringen. Geben wir nun auch zu, dass in manchen Stücken eine gewisse Willkür herrschen mag, so lässt sich doch andererseits vermuthen, dass manche Druckereien oder Klöster ihre herkömmliche Schreibart haben mögen. Oft mag das noch einen Schritt weiter gehen und eine dialektische Verschiedenheit zu Grunde liegen, wie das namentlich bei den Suffixen, unter denen ich ས hervorhebe, der Fall zu sein scheint. Hier habe ich zuerst von einigen zusammengesetzten Wörtern zu sprechen, für die Foucaux fortwährend eine kürzere Form giebt; hierher gehören die mit བཟང zusammengesetzten Wörter S. 3 Z. 8 und S. 22 Z. 1 ལག་བཟངས; S. 12 Z. 3 und sonst ཁད་བཟངས; S. 16 Z. 15 བའི་བཟངས; S. 47 Z. 10 ཚངས་བཟངས; S. 151 Z. 7 མིག་བཟངས; S. 245 Z. 12 ཡིད་བཟངས; fortwährend སྒྲུབ་སྒྲུགས; bemerkenswerth S. 20 Z. 12 རྟེན་གགས, S. 51 Z. 1 ཐ་ཚུངས. Obwohl nun diese Holzdrucke keineswegs von Druckfehlern frei sind, so müssen wir doch vorsichtig verfahren, da manche bisher ungewohnte Form eben nur in einer andern Gegend herkömmlich sein mag. So mag es mit den bei Foucaux vorkommenden kürzern Formen der Fall sein, welche das sonst gewöhnliche ས nicht haben, z. B. S. 28 Z. 10 གཞོག statt གཞོགས; S. 170 Z. 13 und 201 Z. 3 སྲུང་མ statt སྲུངས་མ; S. 306 Z. 17 སྒྲུ་རྩངས statt སྒྲུབ་རྩངས. Solche verkürzte Formen habe ich an ungefähr 30 Wörtern beobachtet. Unter diesen war mir manchesmal die längere

Form die ungewöhnlichere, z. B. ནམས་ཀྱང་ statt des S. 319 Z. 1 und 331 Z. 7 befindlichen ནམ་ཡང་; S. 46 Z. 15 སྟོགས་ statt སྟུག་. Durchgehends hat unser Holzdruck འཁོར་ལོས་སྐྱོང་བའི་རྒྱལ་པོ, womit auch der in der Biographie gegebene Auszug übereinstimmt, statt des bei Foucaux wenn auch nicht ohne Ausnahme (s. S. 183 Z. 5, S. 186 Z. 1) vorkommenden འཁོར་ལོ་སྐྱོང་°. Zu den verkürzten Formen gehört auch S. 4 Z. 20 und S. 57 Z. 22 འཇམ་དེད་ und S. 48 Z. 1 འཇམ་འཕྲིད་ statt des gebräuchlichen འཇམས་འཕྲིད་. So reich nun auch unsere Hauptquelle an diesem suffigirten ས ist, so auffallend ist eine andere Erscheinung. An einigen Wörtern nämlich befinden sich statt des in der Foucauxschen Ausgabe vorkommenden ས einige Puncte, die aber so regelmässig wiederkehren, dass hier nicht blosser Zufall angenommen werden kann. Denn sonst bezeichnen dergleichen Puncte in den Handschriften und Holzdrucken, dass der leere Raum zufällig und nichts ausgelassen sei. Namentlich sind es zwei Wörter, mit denen der Holzdruck so verfährt. S. 14 Z. 18 ནམ་མཁའ་ལ་"ཇུ statt ནམ་མཁའ་ལས་ཇུ; ebenso S. 15 Z. 1; 15 Z. 9, 20. S. 47 Z. 17 བབྱམ་"ར statt བབྱམས་ར; ferner S. 75 Z. 4; S. 87 dreimal; S. 88 Z. 94 und sonst. Ausserdem habe ich S. 26 Z. 19, 20 und 22 statt བཙུད, wie der Holzdruck auch S. 29 Z. 3 hat, "ཙུད gefunden.

Zweitens ist die Schreibart der aus dem Sanskrit entlehnten Wörter zu beachten. S. 8 Z. 7 und sonst befindet sich unrichtig ཨ་ཀ་རྩ statt des S. 339 Z. 20 vorkommenden richtigen ཨ་ག་རྩ. Ferner ist öfters das Längezeichen nicht gesetzt worden. S. 3 Z. 10 muss geschrieben werden ཀ་ཡུ་ཏེ་ར་སྡུད; S. 28 Z. 8 u. 187 Z. 11 བྷ་ར་ཎི་ཀ; S. 92 Z. 3 ཀོ་ཟ་ཏ་མྷི; S. 223 Z. 11 མནྡ་ར་བ statt མནྡ་ར་བ; S. 18 Z. 13 und sonst ist བྷ་ཏྟ་ཊ་མྷི die Lesart unseres Holzdrucks. S. 97 Z. 4 muss ཀྱི་དྷམ་བྷ་ར gelesen werden; denn das ཁ ist nur aus dem missverstandenen བྷ entstanden.

Drittens berücksichtigen wir die Verschiedenheiten, die entweder auf Grundlage eines andern Dialekts beruhen oder als Spuren einer ältern Gestaltung der Sprache zurückgeblieben sind. So haben wir S. 96 Z. 1 und S. 116 Z. 16 འམ་ཅིག statt des nun geläufigeren ཞིག; ebenso S. 184 Z. 16 und S. 286 Z. 17 རེ་ཤིག statt རེ་ཞིག. Bei dieser Gelegenheit erwähne ich auch, dass ungefähr an vier Stellen statt des im Foucauxschen Texte befindlichen ཡང་ das verdünntere འང་ angetroffen wird, dagegen etwa an zwanzig Stellen der umgekehrte Fall eintritt. Ebenso kommt S. 74 Z. 15 und öfters ཤད་ཀད་ statt ཤད་ཐད་ vor.

Wie die am Schluss S. 377 befindliche Notiz besagt, ist der Text in seiner jetzigen Gestalt durch eine Ueberarbeitung in die neuere Sprache entstanden. Die Spuren der älteren Sprache sind aber keineswegs ganz verwischt. Manche ältere Form scheint sogar absichtlich beibehalten worden zu sein. So zweifle ich nicht, dass S. 18 Z. 1 དྲེད་མེ་འཇོག་པ statt དྲེན་མེ° zu schreiben ist, wie alle andern Stellen haben, wo diese Formel vorkommt: S. 36 Z. 1; S. 93 Z. 15; S. 95 Z. 18. Ferner zum Schluss des Werkes S. 377 Z. 8 bietet unser Holzdruck statt ཇོགས་སོ་ das alterthümliche ཇོགས་ཤུ་. Wenigstens wird diese Form in dem unter dem Namen ལི་ཥིའི་གྱར་ཁང་ bekannten Wörterverzeichnisse (s. das Verzeichniss der Tib. Handschriften und Holzdrucke S. 64 No. 43) aufgeführt. Andere Formen mögen nur zufälliger Weise übersehen worden sein, z. B. statt des S. 37 Z. 1 befindlichen བག་ཚ das ältere བག་ཅ; S. 43 Z. 10 im Foucauxschen Text das ältere བསྟན་བཅོས oder vielmehr བསྟན་བཅོས statt བསྟན་བཅོས; S. 73 Z. 1 und 86, Z. 21 statt des von Foucaux gegebenen རྗེ die ältere Form རྗེན; S. 284 Z. 5 statt སོགས das ältere སྩོགས. Ausserdem giebt es noch manche andere Eigenthümlichkeiten, über die das obenerwähnte Wörterverzeichniss vergeblich befragt wird, z. B. über das S. 4 Z. 23 statt ཏབ་ཅེག in unserm Holzdruck vorkommende ཏུག་ཅིག; ferner über ཀཌ་ཏེ་ཚང་རྒྱས statt des gewöhnlichern འཚང་བརྒྱ. Wahrscheinlich auch nur dialektische Verschiedenheiten sind: das durchgehends gebrauchte སུམ་མེད statt des um-

gekehrten མིད་སྐམ, wie Foucaux immer mit Ausnahme von S. 219 Z. 21 giebt und das S. 183 Z. 1 und sonst häufig statt des von Foucaux gegebenen ཇ་བོ vorkommende ཇ་ཇ. Endlich müssen wir noch die von Foucaux S. 28 Z. 5 und immer befolgte Schreibart ཀྱིད་ལག besprechen. Csoma scheint das Wort nicht zu haben, bei Schmidt findet sich S. 525 *a.* ཀྱེད་ལག und ebenso hat auch ganz deutlich die nach der Pentaglotte veranstaltete Schillingsche Triglotte. Dieses Wort entspricht dem Sanskritworte प्रत्यङ्ग् und scheint eben nur eine buchstäbliche Uebersetzung desselben zu sein. Obwohl nun auch Schröter ཀྱིད་ལག schreibt, so halte ich doch aus folgenden Gründen ཀྱེད་ལག für die einzig richtige Lesart. Unter den veralteten Wörtern wird im *Togparlava* und auch im obengenannten *Lishüigurkhang* ཀྱེད་ཤ angeführt und dieses durch རང་གི་ཤ d. h. «eigenes Fleisch» erklärt. In einem Holzdruck dieses Wörterverzeichnisses (No. 125 *c.* des Verzeichnisses der Sanskritwerke des Asiat. Museums) befindet sich das wahrscheinlich durch blosse Ungeschicklichkeit im Zurückübersetzen entstandene Wort प्रतिमांस über dem Tibetischen Worte. Dem प्रति wird hier nämlich die Bedeutung partieller Sonderung gegeben, die bestimmter in प्रत्येक ausgeprägt ist, wie denn प्रत्येकबुद्ध durch རང་སངས་རྒྱས wiedergegeben wird. Da sich jedoch die beiden Buchstaben ད und ད in den Drucken wie in den Handschriften so überaus ähnlich sehen und nur vor dem *Schad* (s. Schmidt Gramm. §. 25) durch den nach dem ད gesetzten Punct zu unterscheiden sind, so erklärt es sich leicht, dass ein nicht aus dem Volke hervorgegangenes Wort grösstentheils verkannt und ཀྱེད durch das geläufigere ཀྱེད་རྒྱུད ersetzt werden konnte. Eben so verschieden sind auch die Uebersetzungen; denn während die Triglotte  *tschichûla geschigun* «inniges Glied» und Schröter  «internal member» übersetzen, giebt Schmidt die Bedeutung «Gelenk», wahrscheinlich nach dem མིད་གི་རྒྱ་མཚོ, wo sich  *uje* befindet, das Kowalewski in seinem Wörterbuch S. 351 ebenso erklärt. Das stimmt gar wenig zu den von Wilson aufgeführten Bedeutungen des Sanskritworts, wohl aber die von ihm gegebene Erklärung des प्रति «belonging to» zu der von mir ausgesprochenen Ansicht über das Tibetische Wort.

Nach diesen allgemeinen Bemerkungen wollen wir einige besondere Lesarten unseres Holzdrucks hervorheben.

S. 12 Z. 2 wird statt ཆོས་ཀྱི་མཐོ་བ wohl das auch in der Lebensbeschreibung Blatt 11 vorkommende ཆོས་ཀྱིས་མཐོ་བ vorzuziehen sein, da hiedurch der Sanskritname धर्मोच्चय deutlicher ausgedrückt wird.

S. 13 Z. 3 entspricht die Lesart unseres Holzdrucks འདི་ལ་རྒྱལ་པོ་རྒྱལ་རིགས་སྐྱེས་པའི་ནས་དང་བསྟུངས་བའི་གསོ་སྦྱོང་གི་ཏེ་མ u. s. w. ganz genau dem Sanskrittexte इह राज्ञः क्षत्रियस्य मूर्धाभिषिक्तस्य तदेव पोषधेयं च°.

S. 18 Z. 20 findet sich མིད་དུ་ཚགས་པར་གྱུར་ཏོ statt མིད་དུ་གྱུར་ཏོ.

S. 23 Z. 6 wird sich die Lesart རྒྱལ་པའི་རིགས་མཐོན་པོ་མཐོན་པོ་གང་ཇི་སྙེད་ཅིག་ཡོད་པ durch Vergleichung mit dem Sanskrittext यानि कानिचिद्रुचेचानि राजकुलानि तानि सर्वाणि व्यवलोकयन्तः als die bessere ergeben.

S. 26 Z. 16 findet sich ཁྱགས་པ་ན་དེ་དག་འདི་སྙམ་དུ་སེམས་ཏེ statt ཁྱགས་པ་དེ་དག་འདི་སྙམ་སྟེ.

S. 27 Z. 5 wird statt ཆོ་ག་ཤེས་པ། སེམས་ཤེས་པ die dem Sanskrittexte धर्मज्ञः सत्वज्ञो entsprechende Lesart ཆོས་ཤེས་པ། སེམས་ཅན་ཤེས་པ aufzunehmen sein.

S. 38 Z. 22 folg. ist wohl གཟས་ཅད་མཉེན་བའི་ཡེ་ཤེས་ཀྱིས་དབང་བསྒྱུར་བར་འགྱུར་རོ die richtige Lesart.

S. 79 Z. 19 wird ཟླ་བ་ཟླ་བའི u. s. w. durch das auch im Sanskrittexte wiederholte प्रतिपद् gerechtfertigt.

S. 81 Z. 2 wird gelesen བཅོམ་ལྡན་འདས་རྣམས་ཀྱིས་སའི་ཐྱོགས.

S. 84 Z. 21 muss mit unserem Holzdruck gelesen werden

གྲོགས་པོ་མ་ཡིན་ནོ; die Negation findet sich im Sanskrittexte:

न चानन्द् सत्वा ममैकजातिप्रतिबद्धानि मित्राणि भविष्यन्ति.

S. 96 Z. 13 findet sich die freilich nicht durch den Sanskrittext unterstützte Lesart ཡོངས་སུ་གྲོལ་བ རྣམས་གྲོལ་བར་འགྱུར་རོ.

S. 96 Z. 22 statt འགོད་ཅིང das wohl nicht mehr als gleichberechtigte འགོར་ཞིང; durch keins der beiden Wörter wird das im Sanskrittext befindliche अवरुद्ध erschöpfend ausgedrückt.

S. 131 Z. 2 u. 3 ist statt des einfachen སྟོབས das dem Sanskritworte मुद्राबल entsprechende རྒྱ་སྟོབས zu lesen, wie auch im Sanskrit-Tibet. Wörterbuch Blatt 184 die aus dem *Lalita-vistára* entlehnte Zahlenreihe hat; der Holzdruck stimmt zum Foucauxschen Text.

S. 133 Z. 12 ist unsere Lesart ཡངས་ཤིང་རྒྱ་ཆེ་བ་དེ་ལ u. s. w.

(Schluss folgt.)

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

Séance du 2 (14) juin 1848.

Lecture ordinaire.

M. Oustrialov, pour s'acquitter de son tour de lecture, présente la première moitié du premier volume de son histoire de Pierre-le-Grand et lit, à titre d'échantillon, l'analyse critique d'une anecdote connue, généralement accréditée sur le compte du grand Monarque, et qui cependant manque de tout fondement historique.

Lectures extraordinaires.

M. Köppen lit une note intitulée: *Zur Kenntniss Finnlands in ethnographischer Beziehung* et dont il se propose de faire précéder, dans le Bulletin, l'article de M. Warelius, extrait du compte rendu de son voyage ethnographique de 1847.

M. Dorn lit une note intitulée: *Bemerkungen zur Sasaniden-Münzkunde.*

M. Böhtlingk présente, de la part de M. Schiefner, *Nachträge zu den von* O. Böhtlingk *und* I. J. Schmidt *verfassten Verzeichnissen der auf Indien und Tibet bezüglichen Handschriften und Holzdrucke im Asiatischen Museum der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften.*

Toutes ces pièces seront publiées dans le Bulletin de la Classe.

Rapports.

M. Gräfe rapporte les monnaies découvertes dans le gouvernement de Tchernigov, district de Krolévets, et annonce que ce sont des gros du roi Sigismond III de Pologne, extrêmement communs et n'offrant aucun intérêt numismatique. Le métal étant, en outre, de bas aloi, M. Gräfe croit d'autant plus devoir fixer la rétribution à un quart ou un tiers au dessus de la valeur intrinsèque, que la somme que fournira cette taxation sera encore fort minime. Il en sera fait rapport en conséquence à M. le Ministre-Président enré pondu à son rescrit.

Musée asiatique.

M. Dorn présente une médaille d'argent fondée, en guise de marque de distinction des militaires subalternes, par le Sultan Mehmed II, et offerte au Musée asiatique par M. Frähn. Elle fut rendue à M. Dorn pour être déposée, et M. Frähn reçut les remercîments de la Classe.

Correspondance officielle.

Lu quatre communications des gouverneurs de St.-Pétersbourg, d'Arkhangel, de Penza et de Tambov sur le nombre des Tsyganes et Karéliens qui habitent ces gouvernements respectifs. Elles sont remises à M. Köppen et la réception en sera accusée avec actions de grâces.

Correspondance savante.

Une lettre datée de Duderhof le 30 mai et par laquelle M Europaeus, étudiant de l'université de Helsingfors, annonce à la Classe qu'il se propose de visiter, cet été, les gouvernements de St.-Pétersbourg, de Novgorod et de Tver, pour y étudier les peuples de race finnoise, sous le rapport de la linguistique, de l'ethnographie, de l'histoire et des antiquités. Il prie l'Académie, en considération de ce but scientifique, de le munir de lettres de recommandation auprès des autorités locales, et s'engage, en revanche, de lui rendre compte des résultats de ses recherches. M. Sjögren ayant appuyé cette demande, le Secrétaire fut autorisé à y obtempérer.

M. L. Auer, conseiller actuel de Régence, membre de l'Académie des sciences et directeur de l'imprimerie impér.-royale de Cour et d'État à Vienne, adresse à l'Académie un exemplaire d'un ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de Propylées des langues *(Sprachenhalle)*. La Classe charge le Secrétaire d'en adresser à M. Auer les remercîments de l'Académie.

Emis le 11 juin 1848.

№ 107. **BULLETIN** Tome V
№ 11.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 9. *Matériaux pour servir à l'ethnographie de la Finlande.* KOEPPEN. RAPPORTS. 2. *Analyse critique de l'ouvrage: Rgya tch'er rol pa, traduit sur la version tibétaine etc. par* PH. ÉD. FOUCAUX. (*Conclusion.*) SCHIEFNER. ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

NOTES.

9. ZUR KENNTNISS FINNLAND'S IN ETHNOGRAPHISCHER BEZIEHUNG; VON P. v. KOEPPEN. (Présenté le 2 juin 1848.)

Aus meiner, in den Verhandlungen der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften [1]) gedruckten Abhandlung über Finnland in ethnographischer Beziehung, weiss der geneigte Leser vielleicht schon, dass ich im März 1846 den Herrn Professor Baranowskij in Helsingfors aufgefordert hatte mir ein Exemplar der Eklund'schen Karte von Finnland nach den Wohnsitzen der verschiedenen Bewohner jenes Landes zu illuminiren. Die, mit Hülfe des Herrn Professors Rein und anderer Sachkenner, zu Stande gebrachte ethnographische Karte, sollte vor Allem als Grundlage für die, Finnland betreffenden, Angaben in meiner ethnographischen Karte des europäischen Russlands, dienen. Da jedoch die Ausarbeitung dieser grösseren Karte Zeit erforderte und ich die schon vorhandenen Nachrichten über Finnland der gelehrten Welt nicht länger vorenthalten wollte, so entschloss ich mich der Akademie meine obengenannte Abhandlung vorzulegen, um dadurch, wo möglich, genauere Forschungen anzuregen. Diese Saat hat jetzt schon gute Früchte getragen, und hoffentlich werden, in nicht langer Zeit, die ethnographischen Verhältnisse Finnlands auf dem Wege directer Untersuchungen vollkommen aufgeklärt seyn.

Auf den von mir bei der Akademie, am 28 Oct. (9 Nov.) 1846, bevorworteten Vorschlag der Herren Professoren Rein und Baranowskij, wurde dem Herrn Magister Andr. Warelius die verlangte, nicht bedeutende Summe zu einer dreimonatlichen Wanderung durch Finnland angewiesen. Hauptzweck der Reise sollte fürs Erste die genauere Bestimmung der Sprachgränzen seyn. Besonders war es mir darum zu thun, dass die Scheidelinie des Ostfinnischen (des Sawo-Karjala'schen) vom Westfinnischen (dem Suomi-Hämä'schen) näher untersucht werde, um dies für meine ethnographische Karte des Europäischen Russlands zu benutzen. Das Nähere über die Zwecke der Reise ist aus folgendem, von den Herren Professoren Rein und Baranowskij abgefassten und von der Akademie gut befundenen Reiseplane zu ersehen.

Plan der ethnographischen Forschungen in Finnland.

Vier Völker gegenwärtig in Finnland wohnhaft: nach der Zeit in der sie sich im Lande niedergelassen: *a*) Lappen, *b*) Finnen, *c*) Schweden, *d*) Russen.

a) Lappen. Spuren ihrer ältesten Wohnsitze im südlichen Finnland. Ihre jetzigen Wohnsitze. Anzahl. Lebensart. Wie viel derselben sind Nomaden? Jäger? Spuren von Lapper,

1) *Mémoires de l'Académie Imp. des Sciences de St.-Pétersbourg; VI. Série; Sciences politiques etc. T. VII, p.* 431 *ff.*

welche zum Ackerbau übergegangen sind und feste Wohnsitze gewählt haben. Sitten. Gebräuche. Bildungsgrad. Religionsbegriffe. Erinnerungen aus dem Heidenthume. Das Christenthum der Lappen.

b) Finnen. Eintheilung in zwei Hauptstämme nach den Hauptdialekten: den Westfinnländischen oder Tawastländischen und den Sawolax-Karelischen. Darstellung der charakteristischen Verschiedenheit der Hauptstämme und Hauptdialekte. Obgleich die Gränzen zwischen beiden Stämmen im Allgemeinen bekannt sind, so ist doch eine genauere Untersuchung der Uebergänge von einem Dialekt zum andern zu wünschen, und es sind die Orte zu ermitteln, wo diese Uebergänge Statt finden. So erstreckt sich der Tawastländische Stamm bis über den Kymmene-Fluss ins Wiborg'sche Gouvernement hinein; es ist nöthig zu erforschen wie weit nach Osten. Auch wäre es gut zu erfahren, in wie fern der Sawolaxische Dialekt hier auf den Tawastländischen eingewirkt hat, und in welchen Gegenden eine Vermischung beider Dialekte entstanden ist. Eine ähnliche Unternehmung ist längs der ganzen Gränze zwischen Tawastland und Sawolax anzustellen. Während der Kriegs-Unruhen und nachdem in älterer Zeit pestartige Krankheiten die Bevölkerung in manchen Gegenden vermindert, oder ausgerottet haben, sind auch Translocationen vorgefallen, so dass Colonisten des einen Stammes sich in der Mitte des andern niedergelassen haben. Solche Translocationen sind theils durch die Sprache, theils durch die Tradition zu erforschen. Nachdem das ganze Territorium des Tawastländischen Stammes, welcher sich, wie man im Allgemeinen weiss, über das ganze südwestliche Land von der Gegend des Kymmene-Flusses bis an die Küste des südlichen Ostbottniens erstreckt, genau ermittelt und bestimmt ist, müssen die Unterabtheilungen dieses Stammes ausgemittelt werden, um zu wissen: in welcher Hinsicht sich die Bewohner des südlichen Ostbottniens, von Satakunda und Nyland, in Sprache und Sitten von den eigentlichen Tawastländern unterscheiden, und wie wiederum die Bewohner des eigentlichen Finnlands, oder der Gegend um Åbo von den übrigen verschieden sind. Auch ist zu untersuchen, in wiefern die Berührung mit den Schwedischen Colonisten, an den Küsten, Einfluss auf die Finnen ausgeübt hat. Allgemeine Darstellung des Charakters, der Sitten und Lebensart des Tawastländischen Stammes; Ackerbau, Viehzucht, Fischerei, Jagd, Handwerke, Cultur, Bildungsgrad, Religionsbegriffe. Uebereinstimmung und Verschiedenheit bei den einzelnen Unterabtheilungen des Stammes. Der Sawolax-Karelische Hauptstamm, dargestellt in seiner characteristischen Verschiedenheit vom Tawastländischen. Dieser erstreckt sich über das ganze östliche Finnland von Wiborg, über St. Michel und Kuopio bis zum nördlichen Ostbottnien. Unterschied der Unterabtheilungen: der nördliche Ostbottnier; der Sawolaxier; der nördliche Karelier oder Bewohner des Kuopio'schen Gouvernements; der südliche Karelier im Wiborg'schen, nach Charakter, Sitten, Lebensart u. s. w. Im Wiborg'schen unterscheidet man zwei Volkszweige des Stammes Sawakot und Äyrämöiset; eine genaue Untersuchung ihrer linguistischen und charakteristischen Verschiedenheit, wie auch Angabe ihrer Wohnsitze, ist wünschenswerth. In wie fern hat die Berührung mit Russen auf die Sprache und Nationalität Einfluss gehabt?

c) Schweden nach ihren Sitten, Eigenthümlichkeit, Lebensart etc. 1) in Nyland; 2) in Ostbottnien. Untersuchung der von diesen Colonisten gesprochenen Dialekte um darauf Schlüsse über die Gegend, aus der sie in Finnland eingewandert sind, gründen zu können. Etwanige Sagen und Traditionen darüber. Alte Volkslieder, besonders historischen Inhalts. Anzahl der Schweden. Angabe der Oerter, wo sie unvermischt leben, wie auch derjenigen, wo sie vermischt mit Finnen wohnen.

d) Russen. Ihre Verbreitung in den Städten, und im östlichen Theile Finnlands auf dem Lande. Angabe über die eigentlichen Russen und die dem Russischen Glauben zugehörigen Karelier. Anzahl beider. Nahrungszweige: Handel, Ackerbau. Charakter. Lebensart, Sitten und Gebräuche. Bildungsgrad und Religionsbegriffe. Einflüsse der nachbarlichen ethnographischen Verhältnisse.

Da alles durch diese Instruction Verlangte in einem Sommer, oder, richtiger gesagt, im Laufe von drei Monaten, nicht in Ausführung gebracht werden konnte, so erklärte Hr. Warelius sich, im Januar 1847, bereit vorzüglich die Gränzen der beiden Finnischen Haupt-Volksstämme zu bestimmen. In dieser Absicht wollte er, von Friedrichshamn ausgehend, bis ins mittlere Ostbottnien vordringen, wo die Westfinnische Bevölkerung sich allmälig verliert.

Gegenwärtig liegen nun schon die Berichte unseres Reisenden über seine Wanderungen durch Finnland vor. Von Lowisa aus zog er, von Kirchspiel zu Kirchspiel über Jywäskylä, Brahestad und Uleåborg bis Torneå, und ging über Wasa und Tawastehus zurück nach Helsingfors. Er hatte also Gelegenheit nicht bloss seinen Hauptzweck in Erfüllung zu bringen, sondern auch den nördlichen Ostbottnischen Dialekt kennen zu lernen und die an der Küste des Bottnischen Meerbusens wohnenden Schweden zu besuchen.

Unterstützt in seinen Forschungen durch Prediger, Civilbeamte und Bauern, die mit den Orts- und Sprach-Verhält-

nissen bekannt sind, erfreute sich Hr. Warelius, während eines Theils seiner Reise, der Mithülfe von zwei andern Reisenden, die ähnliche Zwecke verfolgten, und die, wenn es erforderlich schien, sich von ihm trennten, um rechts und links von seiner Strasse Verhältnisse zu untersuchen die er, bei bechränkter Zeit und unzureichenden Mitteln, nicht selbst zu prüfen im Stande war. Diese Reisegefährten waren der von der Finnischen literärischen Gesellschaft in Helsingfors ausgesandte Student A. G. Rindell, und ein auf eigene Kosten reisender Student C. Palander [2].)

Der Bericht, welchen die Akademie von Hrn. Warelius erhielt, ist in Form einer Abhandlung abgefasst, unter dem Titel: Beiträge zur Kenntniss Finnlands in ethnographischer Beziehung. Dem hier folgenden Auszuge daraus glaube ich noch einiges hinzufügen zu müssen, um so die Leser des *Bulletin* in den Stand zu setzen den wesentlichen Nutzen der Warelius'schen Untersuchungen näher zu beurtheilen.

Wenn es, vor der Warelius'schen Reise vom J. 1847, nur galt überhaupt darauf aufmerksam zu machen, dass Finnland nicht bloss vom Finnischen Volke allein bewohnt sey, sondern dass — geschweige der Lappen, Schweden und Russen, die dort als besondere Nationen vorhanden sind — die Finnen selbst in zwei Hauptstämme zerfallen, nämlich den westlichen oder Suomi-Hämä'schen und den östlichen oder Sawo-Karjala'schen: so können nun, nach näherer Untersuchung, die Gränzen dieser beiden Völkerschaften genauer bezeichnet werden. Ja es hat sich ergeben, dass die bisher so zu sagen in den Tag hinein genannten Quänen, aus sprachlichen und andern Gründen wirklich als etwas für sich Bestehendes, — als ein dritter Hauptstamm der Finnen, angesehen werden können, da deren Mundart theils mit der der Finnen im Westen, theils mit der der Ostfinnen übereinstimmt. Um dies zu belegen will ich hier Hrn. Warelius selbst sprechen lassen.

Die Gränzen des westlichen — des Suomi-Hämä'schen Stammes, gibt unser Reisender folgendermaassen an:

«Zuerst, wenn man am Finnischen Meerbusen anfängt, merkt man, dass die westliche Mundart noch in Wehkalahti (Schw. Wéckelax [3]) herrscht, die östliche wiederum in Wirolahti (Schwed. Wederlax); doch so, dass die westlichen Dörfer des letzterwähnten Kirchspiels der Sprache nach eben so viel, und möglicher Weise mehr Westfinnisch als Ostfinnisch sind. Darauf geht die Gränze der Mundart zwischen Walkiala und Luumäki [4]), weiter zwischen Walkiala und Mäntyharju und zwischen den Kirchspielen Jitti (Schwed. Ithis) und Mäntyharju. Im Bereiche der Kapelle Heinola [5]) findet man eben so viel vom Westfinnischen als vom Ostfinnischen. Asikkala aber ist Westfinnisch und Sysmä, mit Ausnahme der Dörfer Nikkarois und Karilanmaa, Ostfinnisch. Auf der westlichen Seite des Sees Päijäne ist die Sprache in dem Theile der Kapelle Kuhmois, welcher nach seiner Mutter-Kirche Padasjoki zu liegt, Westfinnisch, im andern Theile aber, welcher an das Kirchspiel Jämsä gränzt, gleicht es mehr der Mundart dieses Kirchspiels [6]). Weiter geht die Gränze zwischen Längelmäki und Jämsä, Längelmäki und Keuru, Ruowesi und Keuru und Kuortane und Keuru; noch weiter in Ostbottnien, zwischen Kuortane und Lappajärwi und den Kirchspielen Lapua (Schwed. Lappo) und Lappajärwi, bis man zwischen den Kapellen Alahärmä (Schw. Neder-Härmä) von der einen Seite und Kortesjärwi von der andern, ins Kirchspiel Ny-Carleby kommt, wo die Schweden beinahe die ganze Bevölkerung ausmachen. — So geht jetzt die Gränze des Westfinnischen Gebiets; aber auch innerhalb derselben werden einzelne Wörter und Formen des Ostfinnischen, verschieden an verschiedenen Stellen, angetroffen.»

In Beziehung auf die Gränzen des Karelischen (oder des Sawo-Karjala'schen) Sprachgebiets, sagt Hr. Warelius:

«Wollte man nun auch das Gebiet der Ostfinnischen Sprache begränzen, oder angeben wie weit gegen Westen zu sie ausgemachtes Uebergewicht hat, so findet man, dass bei der früher beschriebenen Westfinnischen Gränze, von dem Finnischen Busen aufwärts bis Keuru, der eine Dialekt da vorherrschend wird, wo der andere aufhört; dann aber muss man das genannte Kirchspiel auf der Westseite lassen und die Gränze der ehemaligen Tawastländischen Provinz verfolgen, bis zur Uleåborgischen Gouvernements-Gränze, welche mit

2) Vergl. das *Bulletin de la Classe historique T. V, No* 2, vom J. 1848, S. 31.

3) So heisst die zu Friedrichshamn gehörende Landgemeinde. Herrn Warelius zufolge ist Mäntlahti, an der Landstrasse, das östlichste Dorf, wo man den Westfinnischen Grundtypus der Sprache vorfindet.

4) Hier, gleich wie in vielen andern Gegenden Finnlands, findet man, dass die Kirchspiels-Gränze zugleich Gränze der Mundart ist. Oft haben zwei Dörfer, welche nicht besonders weit von einander liegen, aber zu verschiedenen Kirchspielen gehören, jedes für sich seine eigene Mundart. So z. B. hier, innerhalb des Walkiala'schen Kirchspiels, erscheint die Tawastländische Schwächung des *t (meilän, tahlon);* innerhalb der Gemeinde Luumäki aber findet dies nicht Statt, da man *meiän* uud *tahon* sagt. Dies kommt daher, dass auch entferntere Dörfer und Käthen (einzele Höfe) eines Kirchspiels sich in beständigem Verkehr mit der Mitte desselben befinden und also fortwährend unter dem Einflusse desselben bleiben.

5) Das Wort Kapelle soll hier so viel sagen als Bezirk, welcher von den Gliedern der Filial-Gemeinde bewohnt wird.

6) Jemsä gehört nämlich seiner Sprache nach schon zum Karelischen (Ostfinnischen) Stamme.

Selkä-Kangas (einem Zweige von Maanselkä) zwischen Lesti- und Reis-järwi, die Ostbottnische Mundart von der Ostfinnischen scheidet. Nördlich von Selkä-Kangas (innerhalb des Uleåborgischen Gouvernements) bleibt Kalajoki mit seinen Filial-Gemeinden[7]) auf der westlichen Seite, Haapajärwi aber mit den Seinigen[8]) auf der östlichen. Weiter gegen Norden, obschon der Dialekt an der Küste sich sogleich beim ersten Anhören von jenem in den oberen Oertern unterscheidet, ist es schwer die Gränze an vielen Stellen auch nur einigermaassen zu bestimmen; doch würde man wohl der Wahrheit am nächsten kommen, wenn man im Pyhäjoki'schen Kirchspiele die Oulais'sche Filial-Gemeinde zur Linken liesse, die Haapajärwische aber zur Rechten; ferner das Salo'sche Kirchspiel zur Linken, im Siikajokischen die Filial-Gemeinde Franzila ebenfalls zur Linken dagegen Pulkkila zur Rechten, ganz Limingo zur Linken, das Uleå'sche Kirchspiel zur Linken, das Muhos'sche zur Rechten und endlich Ijo und Kemi und Rowaniemi zur Linken, Pudasjärwi und Kemijärwi zur Rechten.»

Nimmt man eine Karte von Finnland zur Hand, so sieht man, dass die östliche Gränze des Westfinnischen Stammes mit der westlichen Gränze des Ostfinnischen, vom Finnischen Meerbusen, nicht weit von Friedrichshamn gegen Osten, bis zur Gränze des Kirchspiels Keuru, eine und dieselbe ist. Von da aber, nach Norden zu, trennen sich diese Gränzen, indem sie einem dritten Sprachgebiete Raum lassen. Die weder rein Ostfinnische, noch rein Westfinnische Sprache, welche innerhalb dieses Raumes mit mehr oder minder auffallenden Abänderungen dominirt, ist zuerst die Keuru'sche Mundart, die, wie Hr. Warelius bemerkt, in der Flexion der Wörter Westfinnisch ist, jedoch mit Ausnahme der, diesem Dialekte eigenen, «Consonanten-Schwächung», worin sie der Ostfinnischen Sprache folgt. «Nach Keuru, sagt Hr. Warelius, das noch im XV Jahrhundert eine nur von Lappländern und Tawastländischen Fischern bewohnte Einöde war, kamen Ansiedler sowohl von Osten als von Süden, und die verschiedenen Dialekte sind hier in eine harmonische Vereinigung zusammengeschmolzen, so dass die Finnische Sprache in Keuru jetzt ausgezeichnet wohlklingend ist.»

Die Keuru'sche Mundart scheint sich, Hrn Warelius zufolge, der Ostbottnischen Mundart anzuschliessen. Von dieser, als der von einem Kainu (oder Quänen) genannten Volke entsprossenen Sprache, sagt Hr. Warelius Folgendes:

«In wie fern die Sprache des ehemaligen Kainu-Volkes (der Quänen) eigene, bei den Filialstämmen nicht gebräuchliche Formen gehabt hat, ist jetzt schwer auszumitteln, denn die in Ostbottnien vorkommenden Spracheigenheiten, die dem Westfinnischen fremd sind, werden grösstentheils im östlichen Finnland wiedergefunden, und umgekehrt; einige sind wieder solche, die leicht erst in späterer Zeit aus jenen der Ost- und Westfinnischen Dialekte haben entstehen können.»

«Der Kainu-Dialekt unterscheidet sich von dem Westfinnischen hauptsächlich in der Schwächung der Consonanten *k*, *p* und *t*, worin er sich dem Ostfinnischen nähert, von dem letztgenannten wieder im Gebrauche der Vocale und Diphthongen, und in dieser Hinsicht stimmt er mit dem Westfinnischen überein, wie auch darin, dass zwei Consonanten, wenn es *muta* vor *liquida* ist, im Anfange des Wortes ausgesprochen werden können, was im Ostfinnischen nicht geschieht; weniger wichtige Eigenheiten mag ich nicht berühren.»

Es freut mich den Ethnographen, wie den Sprachforschern, diese für sie gewiss interessanten Berichtigungen der bisherigen Nachrichten über Finnland mittheilen zu können. Die, im Jahre 1847 von Hn. Warelius angestellten Nachforschungen, sollen für meine ethnographische Karte des Europäischen Russlands nicht unbenutzt bleiben, und ich wünsche nur, dass Hr. Warelius uns auch noch die übrigen ethnographischen Verhältnisse Finnlands enthülle.

7) Diese sind: Alawieska, Yliwieska, Siewi und Rautio.

8) Nämlich: Pidisjärwi und Reisijärwi.

RÉSUMÉ

der Abhandlung unter dem Titel: *Beiträge zur Kenntniss Finnlands in ethnographischer Beziehung von Andreas Warelius.*

Lappen. Spuren der Lappen findet man überall in Finnland, sowohl in Ortsnamen, als in Ueberlieferungen und Denkmälern. An verschiedenen Stellen, in den südlichen Theilen des Landes, ist die Ueberlieferung schon fabelhaft. Von den Stein-Anhäufungen und andern Ueberbleibseln des Alterthums, welche in den Finnischen Wäldern vorkommen, soll ein Theil — laut der ausdrücklichen Behauptung des Volks — Ueberbleibsel der Lappen seyn; einige erinnern durch ihren Namen, Lapinrauniot, an das genannte Volk; andere wiederum (wie z. B. Jätinronkkiot, Hiitolaisten haudat) scheinen Denkmäler eines vergangenen, uralten, Volks in Finnland zu seyn, und ein Theil endlich ist ein Werk der vormaligen Finnen. Die Benennung Lappen ist vormals nicht so wohl ein *Nomen gentile*, als ein Name der roheren Einwohner des Landes, gewesen; und die Heiden, sowohl Finnischen als auch Lappischen Stammes, wurden Lappalaiset genannt, weshalb man Ueberbleibsel des Alterthums (wie z. B. Lappalaisten pirtti in Keuru), welche offenbar den Fin-

nen zugehören, nach dem Namen der Lappen genannt sieht. Das Zurückweichen der Lappen vor dem Anbaue des Landes ist so geschehen, dass sie Anfangs die Gegenden, welche der Meeresküste näher, in den südlicheren und südwestlichen Theilen des Landes, liegen, verliessen, wo sie nunmehr bloss in den Sagen leben; in den Küsten-Gemeinden Ostbottniens besitzt man von ihnen etwas deutlichere Ueberlieferungen; in den inneren Theilen des Landes, im oberen Satakunda und in gewissen Gegenden Tawastlands, kennt man sie besser, und in den oberen Kirchspielen Ostbottniens haben sie sich wie es scheint, noch vor einem Jahrhundert, an vielen Stellen aufgehalten. Indessen haben sich die Lappen bei ihrem Rückzuge, mehr oder weniger, mit den Finnen vermischt, was in den Gemeinden, welche an das jetzige Gebiet der Lappen gränzen, noch selbst im Aussehen des Volks bemerkt werden kann. Nunmehr sind die Lappen in die drei nördlichsten Kirchspiele des Grossfürstenthums verdrängt worden, nämlich nach Uutsjoki, Enari und Enontekis, und auch in diese sind die Finnen schon zum Theil eingedrungen. In den nächsten Gemeinden, Sodankylä, Kittilä, Alkula, Tervola, Rouwaniemi, und Kuolajärwi, werden bloss hier und da Lappen, meistentheils als Rennthier-Hirten der Finnen, oder auch beide vermischt, angetroffen. Der Lebensart nach sind die Lappen in Uutsjoki meistentheils Nomaden, in Enari meistens Fischer, welche auch zum Theil von der Jagd leben. Die Anzahl der unvermischten Lappen, welche Finnische Unterthanen sind, macht nicht mehr ein volles Tausend aus [9]), und ihre Zahl nimmt noch fortwährend ab. In Civilisation sind die Enari-Lappen weiter, als die anderen, gekommen, insbesondere als die in Uutsjoki, und die Finnische Lehrsprache kennt man am meisten in Enari, am wenigsten bei den Nomaden Uutsjoki's. Der Lappe ist still und langsam. Die Sittlichkeit in den Lappmarken ist gut, wenn man die Leidenschaft des Branntwein-Trinkens ausnimmt; in Sitten und Gebräuchen sind sie einfach und ohne Verfeinerung.

Finnen. Die Finnen machen über fünf Sechstel der Volksmenge Finnlands aus; es ist unmöglich, ihre Anzahl genau anzugeben, indem die Gränzen zwischen ihnen und den Einwohnern anderer Nationen nicht scharf gezogen sind. Noch weniger giebt es scharf gezeichnete Gränzen zwischen den verschiedenen Finnischen Stämmen. Eigentliche Finnen, Tawasten, Quänen, Sawolaxen und Karelen. Die Sprachen der eigentlichen Finnen und der Tawasten stehen einander so nahe, dass sie beide gemeinsam mit Recht «das Westfinnische» genannt worden sind. In einem grossen Theile Ostbottniens und auch im Kirchspiele Keuru wird ein Finnisch, welches man sowohl ausserhalb des Gebietes des Ostfinnischen als des Westfinnischen lassen muss, gesprochen. Gegen Osten und Norden findet man das Westfinnische noch mit deutlichem Uebergewichte in den Kirchspielen Wehkalahti (Weckelax), Walkiala, Iitti (Ithis), Hollola (mit Ausnahme der Kapelle Heinola, wo man eine Vermischung der beiden Hauptmundarten findet), einem kleinen Theile Sysmä's, Padasjoki (mit Ausnahme der halben Kapellen-Gemeinde Kuhmois), Längelmäki, Ruöwesi, Kuortane und Lapua (Lappo). Viele Ostfinnische Spracheigenheiten — verschieden an verschiedenen Stellen — werden doch innerhalb des Gebietes des Westfinnischen angetroffen, und in einem Theile Satakunda's scheint die Sprache vormals ganz Ostfinnisch gewesen zu seyn. Die Mundart, welche von den eigentlichen Finnen, oder an der Küste, gesprochen wird, geht so allmählig ins Tawastländische über, dass es keine Gränze zwischen ihnen giebt. Das Ostfinnische geht gegen Westen inclusive bis zu den Kirchspielen Wirolahti (Wederlax), Luumäki, Mäntyharju, Hartola (Gustaf Adolfs Socken), Sysmä (mit wenigen Ausnahmen); Jämsä, nebst einem Theile der Kapelle Kuhmois in Padasjoki, Laukas, Saarijärwi, Wiitasaari, Haapajärwi, ein Theil Pyhäjokis und Siikajokis, Muhos, Pudasjärwi und Kemijärwi. Auch innerhalb des Gebietes des Ostfinnischen, wo man vier untergeordnete Mundarten unterscheidet, nämlich die Sawolaxische, Kajanische, Karel'sche und Wiburg'sche, findet man an verschiedenen Stellen (wenigstens im südlichen Theile des Gouvernements Wiburg, und innerhalb der vormaligen Provinz Tawastland) Vermischung und Einfluss des Westfinnischen. Die besondere Mundart Ostbottniens (die Mundart Kainu [10])) nähert sich in einer Hinsicht dem Ostfinnischen, in einer anderen dem Westfinnischen.

Die Resultate, welche die Sprachforschung in Rücksicht des gegenseitigen Verhältnisses der besonderen Stämme liefert, werden meistentheils (jedoch nicht in jeder Beziehung) durch die Verschiedenheiten des Charakters der Finnen, des Gemüths, der Sitten und der Lebensweise in den verschiedenen Oertern bekräftigt, obgleich Localverschiedenheiten und äussere Umstände auf mannigfaltige Weise den ursprünglichen Typus modificirt haben. Geschlechtsnamen der Bauern, welche ge

9) In der Abhandlung selbst sagt Hr. Warelius: Die Anzahl der reinen Lappen, welche Finnische Unterthanen sind, beläuft sich, insofern man sie jetzt bestimmen kann, auf nicht ein volles Tausend Individuen; aber die Mischlinge, welche mehr oder weniger die Sitten und die Lebensart der Lappen beibehalten haben, mitgerechnet, gibt es beinahe 1200 Lappen. Ungefähr 500 leben von der Rennthierzucht, und eben so viele von der Jagd und Fischerei (doch nicht ausschliesslich); die übrigen leben von andern Erwerbszweigen. Ackerbau wird nur von wenigen — etwa 50 — getrieben.

10) d. i. die sogenannte Quänische.

wöhnlich innerhalb des Gebietes des Ostfinnischen im Gebrauche sind, — ausser in einem Theile des Gouvernements Wiburg und in den Kirchspielen Hartola, (Gustafs Adolf Socken), Sysmä, Jämsä, Laukas und Saarijärwi im vormaligen Tawastland, — haben die Westfinnen nicht; innerhalb des Gebietes der Mundart Kainu kommen sie zum Theil vor. Im Allgemeinen ist der Ostfinne lebhafter, aber weniger fest in Betreff des Charakters, als der Westfinne. Wenn man beide mit einander vergleicht, so findet man, dass das Temperament des Tawastländers phlegmatisch ist, das des Wiburg'schen Bauern melancholisch, das des Karelers sanguinisch und das des Ostbottniers cholerisch. In Ostbottnien zeichnet sich der Bauer durch sein Selbstgefühl aus; im Gouvernement Wiburg durch seine Demuth. Die ehemalige Kleidertracht hat sich am meisten im Gouvernement Wiburg erhalten. Die beiden Bauarten, nämlich die des östlichen und die des westlichen Finnlands, entsprechen den Mundarten, doch erstreckt sich die letztere über Jämsä bis zum Päijäne und verliert sich erst gänzlich im westlichen Mäntyharju. In Hinsicht der Gebräuche haben die Küstenbewohner zum grossen Theil ihre Finnische Eigenthümlichkeit verloren; übrigens variiren diese viel in den verschiedenen Gegenden des Landes. Der Aberglaube hat verschiedene Gebräuche veranlasst, welche mit ihm zu verschwinden anfangen. Der Ackerbau begleitet überall die Finnen, obgleich das Schwenden [11]) in Sawolax und den daran gränzenden oberen Oertern, den geregelten Ackerbau überwiegt. Der Morast-Anbau hat in späteren Zeiten viel Vertrauen gewonnen und ist am Weitesten im südlichen Bottnien gekommen. Der Wiesenbau ist gering, und das Vieh wird im Allgemeinen, weniger als man könnte, gefüttert. Die Fischerei ist an den Küsten der Haupt-Nahrungszweig; an vielen Landseen ist sie eine wichtige Nebenbeschäftigung; an anderen Stellen wird selbige, so wie die Jagd, meistens nur zum Zeitvertreib getrieben. In Handwerken und in Kunstfertigkeit zeigen die Ostbottnier viel Kopf; die Bewohner der nördlichen Küsten-Gemeinden zeichnen sich durch ausgedehnteren Handel aus.

Die Russen, welche sich in Neu-Finnland niedergelassen haben, sind gewöhnlich mit anderen Nationen vermischt worden, und sind so sehr zu Finnen und Schweden geworden, dass man sie in der zweiten Generation kaum wiedererkennt. Im ganzen Lande, wo sie wohnen, sind sie grösstentheils Kaufleute und Gewerbetreibende; wenige unter ihnen sind Ackersleute, mit Ausnahme derer, welche sich im Kirchspiele Pyhäristi (Schwed. Mohla) aufhalten, wo sie drei Dörfer bewohnen. Eine geringe Anzahl sind Beamte.

Die Schweden in Nyland sprechen in den meisten Kirchspielen auch Finnisch. Ihre Sprache im östlichen Theile Nylands, welche im Kirchspiele Pyttis aufhört, unterscheidet sich viel von der im westlichen Theile. Im Gouvernement Åbo ist Åland nebst dem grössten Theile der Scheere rein Schwedisch In Ostbottnien sind die Gränzen zwischen den Gebieten der Schweden und Finnen schärfer, als in Nyland und im Gouvernement Åbo, so dass das Volk nur in wenigen Oertern beide Sprachen spricht. In Städten, welche innerhalb des Gebietes der Schweden liegen, ist das Schwedische eben so überwiegend, als in den übrigen das Finnische. Die Schwedischen Bauern Finnlands unterscheiden sich durch etwas grössere Lebhaftigkeit und geringere Gutherzigkeit von den Finnischen. In Hinsicht der Erwerbszweige giebt es, unter gleichen Verhältnissen, keinen merklichen Unterschied zwischen diesen beiden. In Ostbottnien haben die Schweden ihre Tracht beibehalten, welche eben so wie die Sprache, ihre Eigenthümlichkeiten in den verschiedenen Kirchspielen hat. Gesänge der Vorzeit, Sagen und Ueberlieferungen sind bei ihnen nicht üblich. In Sitten und Gebräuchen unterscheiden sie sich nicht viel von den Finnischen Küsten-Bewohnern, deren ursprünglich Finnischer Character ausgeartet oder verfeinert worden ist. In Finnland beläuft sich die Anzahl der reinen Schweden auf ungefähr 125,000 Personen.

Von Deutschen und Romanischen (Westeuropäischen) Völkern sind zu allen Zeiten einzelne Individuen und Familien nach Finnland gekommen; in früheren Zeiten haben wahrscheinlich auch grössere Ansiedelungen derselben Statt gefunden; aber diese Fremdlinge sind nach und nach mit Finnen und Schweden verschmolzen, so dass sie, vergleichungsweise, jetzt nur einen geringen Theil der Volksmenge des Landes ausmachen. Dieses gilt noch mehr von den Esten. Der Juden giebt es hier höchst wenige. Die Zigeuner, welche noch an verschiedenen Stellen vorkommen, werden immer mehr und mehr den Bewohnern des Landes assimilirt, und scheinen daher allmählig gänzlich zu verschwinden. Ein (Celtisches) gegenwärtig noch in den Sagen fortlebendes Volk, die Ioten oder Hiidet, scheint sich in Finnland in vorhistorischen Zeiten aufgehalten zu haben. Es ist verschwunden, hat aber wahrscheinlich ein grösseres oder kleineres Element zur Bildung der jetzigen Bevölkerung Finnlands hinterlassen.

11) Das Schwenden oder Abschwenden des Holzes (Schwedisch: Svjedjande) heisst so viel als das Abbrennen einer Waldung, um das Land zu einer Aussaat zu gewinnen. (In Russland werden dafür die Wörter палы, подсѣки, новь, кулига, чищобы, лядь, лядины (oder леднны), новочистн etc, gebraucht). Kpn.

RAPPORTS.

2. UEBER DAS WERK: «RGYA TCH'ER ROL PA OU DÉVELOPPEMENT DES JEUX, TRADUIT SUR LA VERSION TIBÉTAINE ET REVU SUR L'ORIGINAL SANSCRIT PAR PH. ÉD. FOUCAUX. PREMIÈRE PARTIE. — TEXTE TIBÉTAIN. PARIS 1847»; von ANTON SCHIEFNER. (Lu le 5 mai 1848.)

(Schluss.)

S. 136 Z. 16 haben unsere beiden Quellen statt der von Foucaux gegebenen dem Sanskrittexte näherstehenden Lesart རྒྱང་གཡས་པརྒྱང་ཀྱི་ཐ་རོལ, wodurch freilich in der Sache selbst nichts verändert wird. Dasselbe kehrt S. 137 Z. 3 wieder.

Ebendaselbst Z. 18 haben ebenfalls beide Quellen དེའི་ཐ་རོལ་ཏུ statt དེའི་འོག་ཏུ; so auch S. 137 Z. 4 བྱུང་ངོ statt ཐུང་ངོ und Z. 10 བརྒྱད་བར statt བརྒྱད་བར. Diese letztere Variante kehrt Z. 13 und sonst wieder.

S. 163 Z. 13 die Lesart ཡང་ཡང་དག་པར u. s. w.

S. 165 Z. 14 folg. entspricht unsere Lesart dem Sanskrittext: ° དེ་ནི་ཨིན་དུ་བཞིལ་བའོ། །དགྲངས་གང་ཡིན་པ་དེ་ནི་གྲང་རྟེ་རུ་བའོ

तत्र यो ग्रैष्मिकः स एकान्तशीतलः। यो वार्षिकः स साधारणः।

S. 169 Z. 8 folg. statt རིང་བུ་མི་གནས་གསོད་པ die Lesart རིང་བུ་མི་གསོད་གསོད་པ, was eben so gut dem नचिरस्थित entspricht.

S. 171 Z. 17 ist unsere Lesart ཤུག་རིགས statt ཤུག་རིགས die alleinrichtige, weil der Vers sonst um eine Silbe zu lang werden würde.

S. 177 Z. 10 wird unsere Lesart ཐམས་ཅད་ན་གདོད་ཅིང་འཁོད་དོ dem Sanskrittexte °स्थिता अभूवन् genau entsprechen.

S. 211 Z. 3 hat der Holzdruck in Uebereinstimmung mit dem Sanskrittext nach འབྱུང་། མ་ག་རྟ་ཡི་རྒྱལ་པོས་དེར་སྨན་ས་ས, Z. 6 nach གསུངས། བྱང་ཆུབ་སེམས་དཔས་དེ་ལ་འདི་སྐད་སྨན་ས und Z. 8 nach བྱུང་། མ་ག་རྟ་ཡི་རྒྱལ་པོས་འདི་སྐད་སྨན་ས.

S. 217 Z. 22 findet sich མ་བཏགས་པ statt མ་བདགས་པ; die Lenzsche Abschrift hat अपिष्टक (sic); sollte das vielleicht aus अवीक्षित entstanden sein, welches Wort unserer Lesart entsprechen würde?

S. 218 Z. 4 haben wir ཉེན་འགག་གཅེག་ར་བ་དང་ statt ཉེན་འགག་གཅེག་དང་.

S. 221 Z. 11 statt des einfachen ས་ལ das umständlichere ས་ཐ་མ་ལ.

S. 268 Z. 11 statt ལྡང་སྐྱོ་སྐ die Lesart ལྡང་སྐྱོ་སྐ, wofür auch das Sanskrit-Tibetische Lexicon des Asiat. Museums (sub No. 125 *b*.) durch die Lesart ལྡང་ཀོ་ཀ stimmt. Der *Lishi-gurkhang* erklärt das Wort durch སེང་གེ་ཤད་བ་བརྒྱད་པ d. h. achtfüssiger Löwe. Merkwürdig ist es, dass dieses Thier, das wohl nichts anderes als das auf den nordischen Schneefeldern hausende Rennthier sein möchte, mit seinem Sanskritnamen auf eine Berührung mit einem Finnischen Volksstamm hinweist. Im Ungarischen ist *szarvas* noch jetzt der Hirsch, eigentlich *cornutus*, im Lappischen heisst *sarwes* oder *sarwa* das nicht verschnittene Rennthier. Umgekehrt nennen die Finnen den Löwen jetzt *jalo-peura* «das edle Rennthier». — Ferner ist noch ein anderes bedeutend kleines Thier in dem Verzeichniss des Sanskrit-Tibetischen Wörterbuchs Blatt 118 aufgeführt, nämlich: इन्द्रगोप। ལྕམ་བུ་ཚུ་གཉེར, wofür im Foucauxschen Text S. 51 Z. 8 ལྕམ་བུ verdruckt ist, die Tibetische Lebensbeschreibung aber die zweite Hälfte in ཚུ་ཤེལ umgeändert hat. Der Tibetische Name des Käferchens ist auf jeden Fall merkwürdig «das Wasser bittende Stiefelchen oder Schuhchen».

S. 273 Z. 20 steht བསྐམ་པར་བགྱི für ཐབ་པར་བགྱི, die Lenzsche Abschrift hat hier eine Lücke.

S. 280 Z. 18 ist statt ཚུད་མི་གསད་པར wohl གཟོད་པར nach unserem Holzdruck zu verbessern. Aehnliche Verwechslun-

gen haben wir S. 195 Z. 6, wo bei Foucaux ལྷོ་ཆེ་ཆེན་ statt ལྷོ་འཇུ་ཆེན་ steht und S. 157 Z. 4, wo statt des bei Foucaux befindlichen ཀོ་ན་ bei uns དགའ་ན་ gelesen wird; für die letztere Stelle fehlt mir der Sanskrittext. Solcher Fälle liessen sich noch mehrere anführen.

S. 289 Z. 11 die umständlichere Lesart མི་གཡོ་གཡོ་མ་མཆིས་.

S. 315 Z. 1 befindet sich statt འཇེམ in unserem Holzdruck མཇེས; bei Lenz eine Lücke; ebenso S. 319 Z. 5, wo statt ཆོས་སྐྱོན་ bei uns མཆོད་སྐྱོན་ gelesen wird.

S. 326 Z. 6 die Tibetische Uebersetzung des Namens **सुचिलिन्द्** wird sowohl in unserm Holzdruck, als auch in der Tib. Lebensbeschreibung Blatt 99 བཏང་བཟུང་ geschrieben.

S. 340 Z. 5 སྐྱོད་ཡུལ་མ་ཡིན་ statt སྐྱོད་པ་མ་ཡིན་.

S. 351 Z. 20 statt གང་ཡང་ das dem im Sanskrittext stehenden **पुङ्गल** entsprechende གང་ཟག་.

S. 372 Z. 8 ist nach ཞེ་ན། einzuschalten འདི་ལྟ་སྟེ་.

Es bleibt uns nur noch nach, die während des Lesens bemerkten Druckfehler aufzuführen. Bedenkt man den Umfang des Werks (ungefähr 47 Quartbogen), so wird man bei einem so mühvollen Druck die Zahl derselben nur sehr unbedeutend nennen können. Sehr merklich nehmen sie mit dem weitern Fortschreiten der Arbeit ab.

S. 7 Z. 2 རྟོ་རྗེ་ statt རོ་རྗེ་. — S. 10 Z. 19 སམས་ཅན་ statt སེམས་ཅན་. — S. 14 Z. 8 སྐེ་ statt སྐད་. — S. 15 Z. 2 བཙུན་ statt བཙུན་ und Z. 18 འདོད་པ་ statt འདུ་པ་. — S. 17 Z. 1 ཅན་དུན་ statt ཅན་དན་. — S. 17 Z. 3 ད་ statt དེ་. — S. 19 Z. 6 སྐྱེ་ཀ statt སྐྱེ་ཀ་. — S. 26 Z. 15 རིགས་དེ statt རིགས་དེ་. — S. 37 Z. 1 འགྱུར་རོ་ statt འགྱུར་རོ་. — S. 39 Z. 12 དགའ་སྟོན་ statt དགའ་ལྡན་. — S. 49 Z. 7 གྲགོས་ statt གྲོགས་. — S. 50 Z. 2 སྐྱེས་ statt སྐྱེས་. — S. 53 Z. 9 ལྟ་མོས་པཀའ statt ལྟ་མོ་བཀའ་. — S. 93 Z. 18 ཀ་ལ་པ statt ཀ་ལ་པ་. — S. 105 Z. 21 und S. 265 Z. 10 སྐྱོ་བ statt སྐྱེ་བ་. — S. 106 Z. 2 ཚོང་ངས statt ཚོང་འདུས་. — S. 110 Z. 2 ཀེ statt ཀྱི་. — S. 121 Z. 2 ཁེད statt ཁྱེད་. — S. 135 Z. 5 ཚོགས་ནས statt འཚོགས་ནས་. — S. 179 Z. 13 དཀྱེལ statt དཀྱིལ་. — S. 182 Z. 19 རྟ་ཡོ statt རྟ་ཡོ་. — S. 193 Z. 22 ཡིང statt ཡིད་. — S. 196 Z. 18 ཡདེ statt ཡིད་. — S. 199 Z. 1 ཀེ statt ཀོ་. — S. 209 Z. 1 སྐྱ་བའེ statt ལྐུ་བའེ་. — S. 217 Z. 9 རྟོ statt འོ་. — S. 253 Z. 17 སམས་ས statt སེམས་. — S. 318 Z. 13 བར་ཤ་ཀ statt བླ་ར་ཤི་ཀ་. — S. 319 Z. 20 ཀྱ statt ཀྱི་. — S. 327 Z. 11 དང statt དག་. — S. 349 Z. 14 ལོགས་ས statt ལགས་སོ་. — Ausserdem sind die Zeichen der Vocale *i* und *e* hin und wieder verwechselt, nämlich: S. 10 Z. 2 ཞེས statt ཞེས་. — S. 11 Z. 15 ལེའུ statt ལེའུ་. — S. 26 Z. 8 སྲེད་པ statt སྲིད་པ་. — S. 79 Z. 7 ཆོ statt ཆོ་. — S. 91 Z. 21 རེམ statt རིམ་. — S. 125 Z. 6 སྲེ statt སྲེ་. — S. 350 Z. 18 གཤེགས statt གཤིགས་.

Wir wollen hoffen, dass es dem Herausgeber bald möglich sein werde, den zweiten Theil dieser höchst fleissigen Arbeit, welcher die Uebersetzung und die Anmerkungen enthalten soll, der Oeffentlichkeit zu übergeben.

ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

Dr, A. Th. v. Middendorff's *Sibirische Reise*. Band III. Theil I. *Ueber die Sprache der Jakuten*, von O. Böhtlingk. 1te Lieferung: *Jakutischer Text*. 1848. 4. Der Band 6 R. S.

Emis le 23 juin 1848.

№ 108. **BULLETIN** Tome V.
№ 12.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso;* 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 10. *Supplément à l'explication d'une inscription mongole sur une plaque d'argent, donnée dans le No.* 9 *de ce Bulletin.* BÖHTLINGK. VOYAGES. 6. *Deux rapports de M.* CASTRÉN. BULLETIN DES SÉANCES. ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

NOTES.

10. NACHTRAG ZU DER IN No. 9 DIESES BULLETINS GEGEBENEN ERKLÄRUNG EINER MONGOLISCHEN INSCHRIFT AUF EINER SILBERPLATTE; VON OTTO BOEHTLINGK. (Lu le 16 juin 1848.)

Ein Paar Tage vor seiner Abreise stiess Hr. Bansarow, der Verfasser der in der Aufschrift erwähnten Erklärung, ganz zufällig auf eine Notiz beim Marco Polo, die auf die Bestimmung solcher Platten, wie ihrer hier im *Bulletin* schon zwei, die eine vom seligen Schmidt (T. IV. No. 9.), die andere so eben von Herrn Bansarow (T. V. No. 9.), erklärt worden sind, einiges Licht wirft. Indem ich die hierher gehörigen Stellen des berühmten Reisenden aus dem 13ten Jahrhundert, der nicht sogleich Jedermann zur Hand sein möchte, wörtlich abdrucken lasse, erfülle ich eine Pflicht, der sich selbst zu unterziehen Herr Bansarow durch seine Abreise verhindert wurde. Ich folge der Bürck'schen deutschen Ausgabe des Textes, wo das dritte Capitel des zweiten Buches, S. 271 — 273 folgendermaassen lautet: «Der Gross-«khan bestellt zwölf der weisesten unter seinen Fürsten, de-«ren Pflicht es ist, sich mit dem Betragen der Obristen und «Hauptleute seiner Armee bekannt zu machen, vorzüglich bei «den Feldzügen und in den Schlachten, und ihm darüber Be-«richt zu erstatten, damit er, wenn er ihre Dienste erfahren, «sie nach Würden erheben kann. Da setzt er die, welche «über hundert Mann gestellt waren, über tausend und giebt «ihnen viel Silbergeschirr, wie auch die hergebrachten Ta-«feln oder Zeichen des Befehls und des Adels. Die «Tafeln, die denen verliehen werden, welche über hundert «Mann gesetzt, sind von Silber, denen aber, die über tausend, «von Gold oder vergoldetem Silber, und die, welche über «zehntausend Mann den Befehl führen, erhalten goldene Ta-«feln, auf denen das Haupt eines Löwen ist; erstere haben «ein Gewicht von hundertundzwanzig Saggi und die mit dem «Löwenkopfe zweihundertundzwanzig. Die Inschriften auf den «Tafeln beginnen mit folgenden Worten: «Durch die Ge-««walt und Macht des grossen Gottes und durch die ««Gnade, welche er unserem Reiche angedeihen ««lässt, sei der Name des Kaan's gesegnet, und Alle, ««die ungehorsam sind gegen die Befehle der Tafel, ««sollen Tod und Vernichtung erleiden.» Die Haupt-«leute, welche diese Tafeln erhalten, haben damit verknüpfte «Privilegien, und in der Inschrift ist auseinandergesetzt, was «für Pflichten und was für Macht sie im Befehle haben. Der, «welcher an der Spitze von hunderttausend Mann steht oder «der Oberbefehlshaber einer grossen Armee ist, hat eine «goldene Tafel, die dreihundert Saggi wiegt, auf welcher der

«oben erwähnte Spruch steht, und unten an der Tafel ist ein «Löwe eingegraben, mit den Bildern der Sonne und des Mon«des. Er übt auch die Privilegien seiner hohen Stelle aus, «wie sie auf der prächtigen Tafel angegeben sind. Wenn er «ausreitet, wird sein Sonnenschirm über sein Haupt gehalten, «welcher seinen Rang und die Gewalt anzeigt, und wenn er «sich setzt, so ist das auf einen silbernen Sessel. Der Gross«khan verleiht auch gewissen von den Grossen seines Reichs «Tafeln, auf welchen ein Geierfalke abgebildet ist, kraft derer «sie ermächtigt sind, die ganze Armee irgend eines grossen «Fürsten als ihre Ehrenwache mit sich zu führen. Sie können «auch die Pferde aus den kaiserlichen Ställen nach ihrem «Vergnügen in Gebrauch nehmen und sich die Pferde irgend «eines Officiers von niedererem Range, als sie sind, aneignen.»

Man vergleiche hiermit, was S. 40 gesagt wird: «Hierauf «befahl er (Chûbilai-Chan), dass in seinem Namen an den «Pabst zn Rom Briefe in Tatarischer Sprache abgefasst und «ihnen (dem Nicolo Polo, Vater Marco's, und dem Maf«fio, dem Bruder Nicolo's) in ihre Hände übergeben wer«den sollten. Auch liess er ihnen eine goldene Tafel geben, «auf welcher das kaiserliche Zeichen eingegraben war, nach «dem Gebrauch, den Se. Majestät eingeführt hatte: der, dem «diese Tafel verliehen, wird mit sammt seinem Gefolge von «den Gouverneuren aller Plätze in den kaiserlichen Ländern «von Stazion zu Stazion sicher geleitet und ist während der «Zeit seines Aufenthalts in jedweglicher Stadt, jedem Schloss «oder Hof zu einer Lieferung von Lebensmitteln und jedes «Dinges, das er zu seiner Bequemlichkeit nöthig hat, berech«tigt.»

Und endlich S. 337: «Wenn es nöthig ist, dass die Boten «mit ausserordentlichen Depeschen abgehen, wie in Fällen, «dass sie Nachricht von Aufständen in irgend einem Theile «des Landes, von der Rebellion eines Fürsten oder von an«deren wichtigen Gegenständen bringen sollen, so reiten sie «zweihundert oder zweihundertundfünfzig Meilen in einem «Tage. Bei solchen Gelegenheiten tragen sie die Tafel des «Geierfalken als Zeichen, dass sie in dringenden Geschäf«ten reisen und mit grösster Schnelligkeit befördert werden «müssen.»

Wir ersehen aus den angezogenen Stellen zunächst, dass Tafeln mit der drohenden Aufschrift: wer sich nicht dem Befehle des Fürsten unterwirft, soll Tod und Vernichtung erleiden, durchaus nicht bloss in kritischen Momenten den Ueberbringern eines fürstlichen Befehls, sondern auch Geadelten und in der Armee zu einer höhern Würde Beförderten als Diplome vom Fürsten verliehen wurden. Die beiden uns bekannten Tafeln können nicht solche Diplome gewesen sein, da sie nur jene Formel, nicht aber auch die mit der verliehenen Würde verknüpften Privilegien enthalten. Zudem wiegen die leichtesten Tafeln, die den Befehlshabern über 100 Mann verliehen wurden, 120 Saggio, d. i. 118 oder $186^1/_2$ Russische Solotnik, je nachdem man das leichte oder das schwere Venetianische Gewicht zu Grunde legt; die Ananjin'sche Platte dagegen nur 90, die Stieglitz'sche sogar nur 85 Sol. Sollte der auf der Stieglitz'schen Tafel eingegrabene Vogelkopf der eines Geierfalken sein, so könnte man versucht sein, dieselbe für eine solche Tafel zu halten, die hohen Reisenden und Ueberbringern von wichtigen Depeschen, damit sie auf der Reise nicht aufgehalten würden, gegeben wurden.

Mein gelehrter Freund und Kollege Kunik hat mich darauf aufmerksam gemacht, dass Herr v. Hammer-Purgstall*) der Ansicht ist, dass die Ehrenzeichen, welche die Perser *Paise* (پایزه) nennen, die von Marco Polo erwähnten Tafeln seien. Der türkische Commentar des persischen Geschichtschreibers Wassaf sagt nämlich: «*Paise* hiess das von den mongolischen Kaisern ihren Wesiren, Vertrauten und andern vertheilte Ehrenzeichen, welches denselben, so wie heute Dolch und Reiherfeder, zugesandt ward. Es bestand aus einem goldenen Löwenkopfe.»

Vielleicht verschafft uns eine dritte Tafel, der wir auf der Spur sind, einen unerwarteten Aufschluss.

Schliesslich bemerke ich noch, was Herr Bansarow in seinem Artikel zu erwähnen vergessen hat, dass die Verzierungen und die Inschrift auf der Stieglitz'schen Platte wie die Inschrift auf der Ananjin'schen vergoldet sind.

N. S. So eben erfahre ich, dass der Herr Baron v. Stieglitz die von Herrn Bansarow erklärte Tafel der Akademie zum Geschenk anbietet. Auf diese Weise kommt das Asiatische Museum nun auch in den Besitz der zweiten Tafel. Ich fühle mich gedrungen, dem uneigennützigen Geber hiermit auch öffentlich im Namen der Akademie zu danken.

VOYAGES.

6. Zwei Berichte von Dr. A. CASTRÉN an die Kaiserliche Akademie der Wissenschaften. (Lu le 16 juin 1848.)

I.

In einem sandigen Steppen-Thale, rund herum von nackten Hügeln umgeben, liegt *Minusinsk* an einem Arme des *Jeni-*

*) *Wiener Jahrbücher der Literatur.* 65 Bd. 1834. S. 31.

sej, der den kleinen Fluss *Minusa* in sich aufnimmt [1]). Die Stadt ist noch was sie zur Zeit Stepanow's war, eine *ville champêtre*, und deren vorzüglichste Pracht besteht wahrscheinlich in den réichen Gewächsen, die auf dem Markte, den Gassen, ja sogar auf manchen Dächern prangen. Fast ohne alle öffentliche Gebäude, besteht die Stadt zum grössten Theile aus kleinen elenden Häusern, die in halb-tatarischem Styl erbaut sind: mit hohen Dächern und niedrigen Wänden. Diese Hütten beherbergen, ausser einem unbedeutenden Beamten-Personale und einigen wenigen Kaufleuten, nur arme Bürger, welche sowohl dem Gewerbe als ihrer Bildung nach geradezu Bauern sind. Das Interessanteste, das uns *Minusinsk* vielleicht darbietet, ist, dass man hier an einem klaren und schönen Tage mit unbewaffnetem Auge die schneebedeckten Gipfel der *Sajanschen* Berge unterscheiden kann.

Wenige Werste unterhalb der Stadt ergiesst sich in den *Jenisej* von der linken Seite ein bedeutender Nebenfluss *Abakan*. Auf beiden Seiten dieses Flusses nomadisiren zahlreiche tatarische Familien, und bei dessen Mündung selbst steht ein *Uluss*, wo man inmitten mehrerer Zelte aus Birkenrinde ein anständiges Haus gewahrt, welches die Kanzelei (Дума) des *Katschinschen* Tataren-Chefs bildet. Wem eine schöne Natur lieb ist, der dürfte mit mir gern die Stadt *Minusinsk* gegen diesen *Uluss* vertauschen, um so mehr, da er hier, in der kleinen Kanzelei, auch eine stille, friedliche, für wissenschaftliche Studien geeignete Wohnung finden könnte. In diesem *Uluss* habe ich im letztverflossenen Frühjahre eine Zeit von vollen drei Wochen zugebracht und mich während dessen mit Untersuchungen über die Sprache, die Sitten, die religiösen Begriffe u. s. w. der Tataren beschäftigt, welches zu meinem wissenschaftlichen Reise-Zweck gehörte. Zugleich suchte ich unter dem Einflusse der Strahlen der Frühlings-Sonne meine durch Krankheit und Anstrengungen mitgenommenen Kräfte zu erfrischen.

An Gesundheit einigermaassen erquickt, reiste ich aus dem genannten *Uluss* am zweiten Pfingsttage ab, auf einem Wege, der längs dem linken Ufer des *Abakan* über die Steppen der *Katschinschen* und *Sagaiskischen* Tataren führt. Gerade bei der Abreise bemerkte ich auf der entgegengesetzten Seite des *Abakan* eine zahlreiche Versammlung von Tataren, welche sich ab und zu um ein am Fusse eines hohen Hügels angezündetes Feuer bewegte. Diese Tataren waren, wie solches mein Fuhrmann erklärte, von dem berühmten *Kojbalen*-Stamme und hatten sich mit der Absicht an dem Hügel versammelt, um ein Fest zum Andenken an einen ihrer verstorbenen Verwandten zu feiern. Hiervon in Kenntniss gesetzt, brach ich gleich meine Reise ab, liess mich über den Fluss setzen und begab mich in Gesellschaft von mehreren Tataren zu dem *Kojbalischen* Begräbnissfeste. Auf dem Wege liess ich mir von meinen Begleitern die Begräbniss-Ceremonie sowohl der *Kojbalen* als der übrigen Tataren schildern. Sie erzählten, dass auf die Kunde von einem Todesfalle die Tataren sich in bedeutender Anzahl einfinden, um dem Verstorbenen eine Gruft zu graben. Jeder Tatar hält es für seine heiligste Pflicht, mit diesem Dienste den Heimgegangenen zu ehren, dessen eigene Verwandte jedoch nie an dieser Arbeit Theil nehmen dürfen. Die gegenwärtigen Tataren begraben ihre Todten stets auf erhabenen Plätzen und lassen sich's sehr angelegen sein, dass auf den allgemeinen Begräbnissplätzen sämmtliche Grabhügel in einer und derselben Richtung fortlaufen, auch dass jedes Grab eine östliche und westliche Richtung habe. Was die Grösse betrifft, so sind die neu-tatarischen Gräber nur 2 bis 4 Arschin lang und selten über 1 Arschin tief. Für ältere Personen wird in der Gruft selbst eine Art von Sarg aus Holz gebaut, hingegen werden *Schamanen* gewöhnlich in blosse Erde gelegt, und Kinder nur mit Birkenrinde umwickelt [2]). Der Verstorbene wird vorzugsweise in Seide oder in einen andern feinen Stoff eingehüllt, wobei ihm seine besten Kleider angezogen werden. Nach dem jetzigen Gebrauche muss der Todte im Grabe eine liegende Stellung erhalten, mit emporgerichtetem Angesichte und die Augen nach Osten gerichtet. Für jede Leiche wird, mit wenigen Ausnahmen, eine besondere Gruft gegraben. Zu den Füssen der Leiche wird ein Sattel niedergelegt, wozu ein Vorrath an Brantwein, Käse, Fleisch, Butter u. s. w. als Wegkost beigegeben wird. Die Gruft wird wie gewöhnlich mit Erde gefüllt und mit einem Grabhügel von 1—2 Fuss Höhe versehen, welcher oben mit Steinen zugedeckt wird und dieselbe längliche Form hat wie die Gruft selbst.

Nachdem der Verstorbene auf die angeführte Weise zur Erde bestattet worden, veranstalten die Anwesenden, welche zum grössten Theile aus Verwandten des Verstorbenen bestehen, bei dem Grabe selbst ein Gastmahl, bei welchem weder *Airán*, noch sonstige Verpflegung gespart wird. Dieses Gastmahl wird gewöhnlich drei Tage nach dem Tode des

1) Ueber die Entstehung des Namens *Minusa* erzählen die Tataren, dass zwei Brüder des alten Volkes *(Tschud)* über einige Ländereien am Flusse in Streit gerathen seien und jeder von ihnen ausgerufen habe: «*min usa, min usa!*» Dieser Ausdruck, glaubte man, bezeichne in der *Tschuden*-Sprache: «mein Antheil», was denn identisch mit dem Fi ischen: «*minun osa*» wäre.

2) Viele Tatarische, Samojedische und Finnische Völkerschaften hängen ihre Todten, insbesondere Kinder, in die Krone belaubter Bäume. Zu diesem Zwecke dient vorzugsweise der Lärchenbaum, welcher gleichfalls von den genannten Völkerschaften mit Opfern und allerlei Ehrfurchtsbezeugungen verehrt wird.

Heimgegangenen gefeiert. Am zwanzigsten Tage versammeln sich die Verwandten zum zweiten Male beim Grabe, um durch ein ähnliches Gastmahl das Andenken des Verstorbenen zu feiern. Dieselbe Ceremonie wird am vierzigsten Tage abermals wiederholt, und bei dieser Gelegenheit wird auch das Lieblingspferd des Verstorbenen getödtet, welches am Todestage seines Herrn seine Freiheit erhalten, und jetzt aus den Heerden des *Ulusses* herbeigeführt wird. Das Pferd wird am Grabe verzehrt und der Kopf desselben auf die Spitze einer Stange gesteckt, die an einem Ende des Grabhügels emporgerichtet worden ist. Darauf wird noch ein Gedächtnissfest hundert Tage nach dem Heimgange des Verstorbenen gefeiert, und es war gerade ein solches Fest, welches die *Kojbalen* an dem Grabe begingen, zu dem ich nun meinen Gang richtete.

Es hatten sich hierselbst gegen vierzig Gäste versammelt, von welchen ein jeglicher *Airán*, gekochtes und gebratenes Fleisch, Käse, Milch, Butter und andere Esswaaren mitgebracht hatte. Diese schönen Sachen waren jedoch bei meiner Ankunft zum grössten Theile verzehrt, und viele von den Gästen lagen schon berauscht auf dem Felde. Die noch auf den Beinen standen, rauchten in aller Gemächlichkeit ihre Pfeifen und schüttelten mit betrübtem Angesichte ihre leeren *Airan*-Flaschen. An einem der Gräber — dem letzten in der Reihe — sassen zur Rechten des Grabhügels einige Weiber, welche abwechselnd assen, tranken, rauchten, weinten und Klagelieder sangen. Eines derselben war offenbar die Wittwe des Verstorbenen, denn, eingedenk ihrer frühern Pflichten, breitete sie fette Speckscheiben auf dem Grabhügel des verstorbenen Gatten aus und goss aus grossen Schalen *Airan* darauf. Ihr gegenüber sass auf der linken Seite der Gruft ganz allein eine bejahrte Frau mit magern Händen, trüben Augen, eingesunkenen Wangen und zitternden Gliedern. Die Alte hielt einen Stab in der Hand und war in einen groben, kohlschwarzen, abgenutzten Mantel eingehüllt. Dies war die Mutter des Verstorbenen, ein siebenzigjähriges Mütterchen, das die Stütze ihres Alters, ihren einzigen, dreissigjährigen Sohn, in die Erde gesenkt hatte. Kein Wunder daher, dass sie nun einsam am Grabe sass und mit den Uebrigen weder ass noch trank. Sie weinte, klagte, schlug mit ihrem Stabe auf den Grabhügel und fragte den Verstorbenen, wie er das Herz gehabt, seine alte Mutter so schutzlos im Leben zurückzulassen. Von Zeit zu Zeit streckte sie ihre magern Arme aus, umfasste die leere Luft und brach in ein wildes Geheul aus. Einmal fiel sie sogar bewusstlos zur Erde nieder; ich freute mich schon in der Hoffnung, dass die Arme ihre letzte Sorge ausgehaucht hätte, als sie wieder aufstand, mit den Armen sich über die Gruft warf, die Grabsteine aufriss und mit Gewalt den geliebten Sohn dem Schoosse der Erde zu entreissen schien. So raste die verlassene Mutter in wilder Verzweiflung, bis endlich ein junger Tatar aus Erbarmen sie auf seinen Karren hob und von der traurigen Stätte wegführte. Aber eine geraume Zeit darnach ertönte noch in der Steppe der Widerhall von dem Klagegeschrei der betrübten Mutter.

Als die Begräbnissgäste allmählich aus einander gingen, zog auch ich mich vom Feste zu meiner Equipage zurück. Diese bestand in einem tatarischen Karren, welcher so schlecht eingerichtet war, dass ich aus demselben nicht zur Seite, sondern nur gerade vor mich hin schauen konnte. So gesehen, bot die Steppe auf einer weiten Entfernung nicht die geringste Unebenheit auf ihrer grünlichen Fläche dar. Hier erhob sich kein Hügel, kein Busch, kein Stein; kaum erkühnte sich ein Grashalm seinen nächsten Nachbar zu überflügeln. Die Steppe glich einem ebenen, sorgsam gepflegten Hofplatze, auf dessen ebener Fläche man doch manche leicht in die Augen fallende Gegenstände unterscheiden konnte. Hier stand eine Gruppe alter Grabhügel, welche von allen Seiten mit hohen steinernen Befriedigungen umgeben waren. Dort schimmerte wieder im Sonnenscheine ein Tatarendorf oder ein sogenannter *Uluss*, der aus einigen Zelten von Birkenrinde bestand. Um die Zelte herum grasten zahlreiche Heerden wilder und zahmer Pferde, Rinder, Schafe und Ziegen. Jede Thiergattung bewegte sich in verschiedenen Gruppen und die Pferde waren ausserdem noch in besondere *Tabune* [3]) vertheilt. Hirten und Hirtinnen ritten umher in der Steppe, jeder die Ordnung in seinem Bezirke aufrecht erhaltend.

Alles dieses konnte ich ohne Mühe aus meinem tiefen Wagenkorbe sehen, und so oft ich aus demselben ausstieg, zeigten sich sowohl zur Rechten als zur Linken des Weges zahlreiche Höhen und Hügel auf der Steppe. Diese waren eben so kahl und unbelaubt wie die Steppe selbst, aber auf dem linken, flachgelegenen Ufer des *Abakan* und auf den zahlreichen Inseln, welche der Fluss in seinem Laufe bildet, erhob sich hier und da ein Wäldchen von Pappeln, Birken, Weiden, Lärchenbäumen u. s. w. Aecker waren nirgends zu sehen, denn in Folge der Unfruchtbarkeit des Bodens haben russische Colonisten sich nicht am *Abakan* angesiedelt, und die *Katschinschen* Tataren sind fast ohne Ausnahme Hirten. Sie bilden übrigens von der Gesammtzahl aller *Minusinskischen* Tataren den reichsten Stamm. «Bei ihnen», äusserte ein armer *Kojbale*, «findet man *Airán* und *Kumys* das ganze Jahr hindurch, und gleich Ameisen regt sich das Vieh um ihre Zelte.» Die Wahrheit dieser Aeusserung fand ich schon am ersten Tage meiner Reise bestätigt, da ein Zufall mich zu einem Tataren führte, der, sogar seiner eigenen Aussage nach, im Besitze von 6000 Pferden, 2000 Rindern, 1000 Ziegen und Schafen und ausser-

3) Ein *Tabun* besteht aus 30 — 70 Stuten, welche nur von einem Hengste begleitet werden.

dem von etlichen hundert tausend Rubeln in baarem Gelde war.

Obschon ein Millionär, unterschied sich der gedachte Tatar in seiner Lebensweise nicht im geringsten von seinen Stammgenossen; ja sein Sattel war sogar weniger blank und zierlich, als es bei den Tartaren sonst Sitte ist. Als Christ ass er kein Pferdefleisch und trank keinen *Kumys*, aber *Airán* war sein Lieblingsgetränk und sein einziges Heilmittel wider alle Krankheiten. Bei meiner Ankunft zog der Mann ein seidenes Hemd und einen sammetnen, mit Zobelfell verbrämten Kaftan an; aber nachdem wir näher bekannt geworden, wurde der kostbare Kaftan gegen einen alten Ziegenpelz umgetauscht. Das Zelt, worin der Tatar wohnte, war von der vornehmern Art, welches sich durch eine runde Sohle und ein kuppelförmiges Dach auszeichnet. Die *Minusinskischen* Tataren besitzen auch kegelförmige Zelte, die denen der Berglappen und Samojeden ganz ähnlich sind; diese werden jedoch nur von armen Familien benutzt und sind wahrscheinlich ein Erbe der frühern Einwohner des Landes. In beiden Arten von Zelten ist die Einrichtung ganz dieselbe. Der Fussboden besteht aus blosser Erde, der Rauchfang aus einem Loch im Dache, der Heerd aus einigen Steinen, die, in einen Kreis gelegt, sich mitten im Zelte befinden. Die Thür ist immer gegen Osten gerichtet und ihr gegenüber findet man in jedem Zelte einen Divan von weichen Filzteppichen, das Lager des Wirthen und der Wirthin. Beim Eintritt in's Zelt bemerkt man auf der rechten Seite die Abtheilung der Frauen und auf der linken die der Männer. Im Zelte rund herum sind Fächer angebracht und auf der Männer-Seite mit Kisten, auf der Frauen-Seite mit Kesseln, Pfannen, Theemaschinen und anderem Hausgeräthe besetzt.

Aber um wieder auf den Tatarischen Millionär zu kommen, so können wir nicht unerwähnt lassen, dass er in der Wahl seiner Frau ungemein glücklich gewesen, da sie sowohl jung, schön und ihrem Manne ergeben, als auch eine Meisterin in der Kunst den *Airán* zu bereiten war. Da ich den Tataren fragte, wo er dieses Ideal aller Vollkommenheiten gefunden, erwiederte er mit einem Tatarischen Sprichworte: «Siehst du ein gutes Wildpret, so schiesst du es; begegnet dir ein hübsches Mädchen, so nimmst du es.» Dieses Sprichwort stammt augenscheinlich aus jenen Zeiten, da die Tataren sowohl auf der Jagd als bei Brautwerbungen ungefähr dasselbe Gesetz beobachteten, da sie nämlich keine andere Autorität anerkannten, als die Stärke ihres Armes. Dieses Gesetz wird noch jetzt heilig gehalten von armen Tataren, aber im Allgemeinen wird doch eine Werbung auf die Art zur jetzigen Zeit einem Diebstahle gleich angesehen, und es versteht sich von selbst, dass der Tatarische Millionär nicht wörtlich das Sprichwort befolgt hatte, welches er mit so besonderem Wohlgefallen anführte. Im Gegentheil betheuerte er, zwei ganze Jahre um sein junges Weib geworben und jährlich dreimal ihre nächsten Verwandte besucht zu haben, wobei er sie mit *Airán*, Butter, Fleisch, Käse, schönen Pferden, feinen Zeugen, mit einem Worte: mit der gewöhnlichen Morgengabe beschenkt hätte.

Diese Gabe bildet nach den jetzt geltenden Begriffen einen wichtigen Paragraph in dem Tatarischen Ehegesetz, wird aber nicht gefordert, wenn das Weib eine Wittwe ist, oder wenn sie ihrem frühern Manne entlaufen oder von ihm verstossen worden. Bei den Ehebündnissen der Tataren wird auch das Gesetz beobachtet, dass der Mann kein Weib aus seinem eigenen Stamme freien darf, sei die Verwandtschaft auch noch so fern. Dagegen sind in verschiedenen Stämmen die Ehen sogar unter den nächsten Angehörigen gestattet. So hatte denn auch unser gegenwärtiger Wirth seine eigene Schwestertochter zur Ehe genommen, indem er hierin nicht seinem griechisch-christlichen, sondern seinem tatarischen Gewissen gefolgt war.

Die Uebertretung des Gesetzes Mose hatte im gegenwärtigen Falle die Folge, dass ein kurz zuvor erkorener Stammhäuptling von unserm Tataren hundert Ochsen als Sühnbusse verlangte. Offenbar hatte diese Forderung den Tataren veranlasst, sich an die Spitze einer Intruige zu stellen, durch die der neue Häuptling aus seinem Amte gestossen werden sollte. In der Hoffnung, für sein Unternehmen bei mir Rath und Hülfe zu finden, liess der Tatar von nah und fern alle Fürsten und einflussreiche Personen einladen. Dieses wurde ohne mein Wissen, in der Nacht, während ich im tiefsten Schlafe lag, veranstaltet. Bei meinem Erwachen am Morgen konnte ich deutlich merken, dass ein Gastgebot im Anzuge war. Man schlachtete Schafe, kochte Eier, backte Brod, bereitete Käse und goss Milch in grosse Geschirre. Ein ungeheurer eiserner Grapen wurde mit saurer Milch angefüllt und auf's Feuer gesetzt. Der Grapen wurde mit einem hölzernen Deckel zugedeckt, der aus zwei Abtheilungen bestand und an der Seite mit einem Loche versehen war. Durch dieses Loch wurde in den Grapen eine bogenförmige Holzröhre geleitet, deren andéres Ende in eine eiserne Kanne führte, welche wieder in einem mit warmem Wasser angefüllten Zuber stand. Alle Oeffnungen und Ritzen sowohl am Deckel des Grapens als an der Röhre und an der eisernen Kanne wurden sorgfältig mit Lehm verschmiert. Sobald die Milch im Grapen zu kochen begann, quoll der nektargleiche *Airán* durch die Holzröhre in den eisernen Krug [4]). Der im Grapen nachgebliebene Satz der sauren Milch wurde in Käse verwandelt.

Während dieses Gastmahl angerichtet wurde, versammel-

4) Der *Airán* und der *Kumys* werden ganz auf dieselbe Weise bereitet: dieser aus Stutenmilch, jener aus Kuhmilch.

ten sich die Auserkorenen, an der Zahl bis zwanzig Personen. Sobald sie in's Zelt getreten waren, setzten sie sich um die Feuerstätte mit in's Kreuz gelegten Armen und Beinen, und rauchten unter dem geheimnissvollsten Stillschweigen ihre Pfeifen. Ein ungewohnter Zuschauer würde sich vor den Blicken der Tartaren, welche eben so dunkel wie ihre Gesichtsfarbe, Haar und Kleidung waren, sicher entsetzt haben. Ich für meinen Theil kannte keine Furcht, sondern war nur ungeduldig zu erfahren, was diese Rathsherren endlich unternehmen würden. Unterdessen war die Sonne so hoch über den Horizont gestiegen, dass ihre Strahlen durch den Rauchfang sich den Weg in's Zelt bahnten und die düstern Angesichter der Tataren erhellten. Kurz darauf wurde der Grapen mit *Airán* vom Feuer gehoben, der Wein wurde auf Flaschen gezogen und der Wirth holte aus seinem Schrein einen etwas altmodischen, aber sehr geräumigen Silberbecher hervor. Hierbei äusserten sich endlich einige bedeutungsvolle Regungungen in der starren Rathsversammlung. Man klopfte die Tabacksasche aus den Pfeifen, hustete, schürte das Feuer an, und jeder suchte auf eine oder die andere Weise seine Gegenwart kund zu geben. Der Silberbecher begann mittlerweile die Runde zu machen; eine Flasche nach der andern wurde geleert; fette Schafkeulen, mächtige Käse und steinharte Eier folgten unmittelbar auf den Wein. Nun konnte man auch wahrnehmen, dass diese stillen Männer eine Stimme hatten; doch behaupteten sie, die ja der Mehrzahl nach aus fürstlichem Stande waren, ihre Würde und genossen vom *Airán* nicht mehr, als ihre Natur vertragen konnte.

Nachdem die Mahlzeit, welche immer den ersten Act bei jedem Unternehmen der Tataren ausmacht, mit aller Ehrbarkeit eingenommen worden war, vereinigten sich die Anwesenden zu einer präliminären Berathung ausserhalb des Zeltes. Mich liess man unterdessen an einem mit Käse, Eiern und andern Gerichten beladenen Tische sitzen. Nach Verlauf einiger Zeit fanden sich wieder einige der Verschworenen im Zelte ein, und führten Beschwerde über verschiedene Ungerechtigkeiten, die sowohl ihnen selbst, als vielen andern aus dem Volke, von dem Stamme widerfahren. Hierauf dachten die Tataren ihr Ansuchen um Absetzung des Stammchefs zu begründen. Man wünschte mich zu seinem Anwalt zu haben, und die Deputirten liessen mich unter der Hand verstehen, dass meine Mühe nicht unbelohnt bleiben würde. Wenn ich eine Andeutung recht verstanden, so war man Willens mir ein Paar Pferde als Advocaten-Gebühr zu geben. Seinerseits hatte auch der Stammchef, der unglückliche Gegenstand dieser Ränke, einige Tage vorher sich meinen Beistand in derselben Angelegenheit erbeten und mir als Vergeltung einen Kasanischen Reisewagen angeboten. So hätte ich auf eine leichte Art zu Pferden und zu einer Equipage gelangen können; aber, da ich mit den dort geltenden Gesetzen nicht vertraut war, entsagte ich dem doppelten Anerbieten und setzte meine Reise mit gemietheten Pferden und geliehenem Wagen fort.

Es war schon Mittag, als ich mich bei den Tatarischen Aristokraten verabschiedete und mich wieder in die Steppe begab. Die Sonne brannte heiss wie in den Hundstagen und das Thermometer zeigte + 27°, obgleich noch grosse Schneemassen in den *Sajanschen* Bergen lagen. Die Atmosphäre war in einen schwülen Nebel gehüllt, welcher ohne Zweifel mit den Schneemassen in den Bergen im Zusammenhange stand, obgleich die Tataren versicherten, dass die drückende Luft nur von dem Rufen des Kuckucks herrührte. Die Steppe, dem Anscheine nach eben, war hier und dort mit einer Art *Iris* (пикульникъ) bewachsen, die mit ihren dicken Büscheln eine unbehagliche Erschütterung bei der Fahrt auf der ungebahnten Fläche verursachte Oft gewahrte ich auch von *Airán* berauschte Tataren, welche unter der Bürde ihrer Schafspelze schwitzten, und junge Mädchen, die im Grase sassen und nähten.

In diese Betrachtungen vertieft, wurde ich bald von vier Tatarischen Fürsten eingeholt, die auf pfeilschnellen Rennern ritten. Die vier Männer rannten bei mir vorbei, ohne ein Wort zu sagen; mein Fuhrmann folgte ihrer Spur, und da ich die Erschütterung jetzt weniger belästigend fand, so musste ich annehmen, dass die Fürsten, als sie aus ihrem Zelte wahrgenommen, dass mein Fuhrmann es nicht verstand den *Iris*-Büscheln auszuweichen, gekommen waren mir den Weg zu zeigen. Während die Fürsten so ritten, hatte ich Gelegenheit, die oft von mir gemachte Bemerkung bestätigt zu finden, dass der Tatar weit einheimischer auf dem Pferderücken ist, als auf seinen eigenen Beinen. Schwerfällig und wackelnd in seinem Gange, sitzt er im Sattel so behaglich, als wäre diese Stellung ihm die einzig natürliche. Nüchtern und betrunken, wachend und schlafend, ist der Tatar immer sicher im Steigbügel, oder wenigstens ausser aller Gefahr. Solches rührt zum Theil von der Gewohnheit her, zum Theil von dem zarten Freundschaftsverhältnisse, welches zwischen dem Reiter und dem Rosse Statt findet. Fast jeder wohlhabende Tatar besitzt ein Lieblingspferd, welches ihm lieber ist als sein Weib und sein Gott, und welches er, statt einzureiten und zu tyrannisiren, täglich streichelt und wie seinen Augapfel pflegt. Seinerseits trägt auch das Pferd alle mögliche Vorsorge, dass seinem Herrn nichts geschehe, zumal in seinen schwachen Stunden. So habe ich Tataren, wie aus einem Munde, versichern hören, dass ein gutes Reitpferd nie von der Seite des Reiters weiche; wenn es aber ausnahmsweise geschehe, dann sei der Reiter im Schlafe oder im trunkenen Zustande aus dem Sattel gefallen und auf dem Felde liegen geblieben. Mancher Tatar

ist sogar überzeugt, dass das Reitpferd die Gedanken, Pläne und Absichten seines Reiters kennt, und dass es mit ihm Freude, Sorge und Kummer theilt. In alten Heldengesängen sieht man das Pferd oft auftreten um seinem Reiter in der Stunde der Gefahr beizuspringen, und wenn der Reiter stürzt, so folgt ihm das Pferd, das ihn im Leben nicht verlassen, eben so treu in den Tod. Demnach ist das Pferd bei den Tataren kein Lastthier, sondern seines Reiters bester Freund und Gefährte in allen Mühen.

Die vier Reiter, die obige Bemerkungen veranlassten, begleiteten mich ungefähr 10 Werst, bis zu dem kleinen Flusse *Uibát*. Statt über diesen Fluss zu setzen und meine Reise auf dem gewöhnlichen Fahrwege fortzusetzen, bog ich hier rechts ab und begab mich alte Inschriften aufzusuchen, welche nach einer Anweisung von Spasskij sich auf einigen Grabsteinen vorfinden sollten, die ungefähr 15 Werst oberhalb des Ausflusses des *Uibát* belegen wären. Ich reiste von *Uluss* zu *Uluss* und machte Nachfragen bei Alt und Jung, aber Niemand konnte mir über die genannten Inschriften den geringsten Aufschluss geben. Während dieser Buchstabenjagd begann die Sonne sich hinter die Berge zu senken und ich fand mich veranlasst Nachtherberge zu suchen in einem *Uluss*, welcher von drei reichen Brüdern und einer Menge armer Familien bewohnt war. Die drei Brüder waren verheirathet und wohnten daher jeder in seinem Zelte; denn es ist bei den Tataren allgemeine Sitte, dass jede verheirathete Familie ihre eigene Wohnung hat. Sobald einer von den Söhnen heirathet, tritt er zur selbigen Stunde aus des Vaters Zelt. Nicht einmal verheirathete Brüder können zwischen denselben Wänden wohnen, und zu den Zeiten der Vielweiberei besass sogar jedes Weib ihr eigenes Zelt. Nichtsdestoweniger leben die Mitglieder der Familie gewöhnlich in Einigkeit und Eintracht, lassen das Eigenthum ungetheilt, essen am selben Tische und machen fortwährend nur eine Haushaltung aus. Die Angelegenheiten der Familie werden natürlich von dem Vater besorgt, aber nach dessen Tode tritt der älteste Sohn immer in des Vaters Stätte und Stelle. So war auch in dem gegenwärtigen *Uluss* der erstgeborene unter den drei Brüdern mit der väterlichen Macht bekleidet worden, und wiewohl nur 22 Jahr alt, wurde er wie ein Patriarch von der ganzen Familie geehrt, insbesondere von dem weiblichen Personale. In seiner Gegenwart wagten nicht einmal die Frauen der beiden Brüder einen Schritt aus dem Küchen-Departement hervorzutreten, und auf seinen leisesten Wink liefen alle Weiber aus dem Zelte. Freimüthiger benahm sich nur die Wirthin, ein sechszehnjähriges Kind, welches hinter einem Vorhange auf einem Divan lag, kindische Grimassen schnitt und schalkhafte Blicke auf mich warf. Ausgestreckt am Feuerheerde liegend, gab ich auf diese seltsame Mimik eine lange Zeit Acht, bis das letzte Holzscheit ausgebrannt und die junge Wilde an der Seite ihres bereits schon schnarchenden Gemahls eingeschlummert war.

Kurz darauf begannen auch meine Augen sich zu schliessen, als der Schall einer Trommel unvermuthet mein Ohr erreichte. In demselben Augenblick öffnete sich die Thür des Zeltes und eine Stimme rief hinein, dass im *Ulusse* sich ein sterbendes Kind befinde, das man mit Hülfe eines *Schamanen* in's Leben zurückrufen wolle. Als ich den Wunsch äusserte, der magischen Verrichtung beiwohnen zu wollen, wurde derselbe nicht genehmigt; ich erfuhr aber von dem Boten, dass der *Schamane*, in seiner gewöhnlichen Zaubertracht [5]), um die Wiege des Kindes hüpfe, dabei seine Trommel rühre und seine dienstbaren Geister anrufe. Oft hörte man ihn aus dem Zelte treten und auf der Steppe umherrennen, wo er in der Finsterniss der Nacht trommelte, pfiff, schrie und heulte gleich einem Wahnsinnigen. Aufgeschreckt von diesem unangenehmen Geschrei, begannen auch die Hunde zu bellen, das Vieh zu blöcken und die wilden Tabune mit solcher Heftigkeit in der Steppe zu laufen, dass der Boden unter ihren Hufen ertönte gleich dem Gerolle des Donners. Diese widerwärtige Serenade begann nach Einbruch der Dunkelheit und währte bis gegen Mitternacht [6]).

(Fortsetzung folgt.)

5) Diese Tracht besteht aus einer spitzen Mütze, welche die Augen und einen grossen Theil des Gesichts bedeckt, und einem weiten langen Mantel mit herabhängenden Tuch- oder Kattun-Läppchen, welche die dienstbaren Geister der *Schamanen*, die sogenannten *Aina*, vorstellen.

6) Eine magische Verrichtung dieser Art wird bei den Tataren nie bei Tageslicht ausgeführt.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 16 (28) JUIN 1848.

Lectures extraordinaires.

M. Böhtlingk lut une note intitulée: *Nachtrag zu der in No. 9 des Vten Bandes des Bulletin historico-philologique gegebenen Erklärung einer mongolischen Inschrift auf einer Silberplatte.*

M. Kunik présente trois notes qu'il se propose de joindre à titre d'appendice au Recueil des oeuvres de Krug; elles sont intitulées: 1) *Ueber die Hetairie der Farganen und Chasaren in Byzanz während des 9ten und 10ten Jahrhunderts.* 2) *Ueber den Zusammenhang der alten Dromiten mit den Pseudodromiten der Byzantiner im 10ten Jahrhundert.* 3) *Ueber die erste Be-*

kanntschaft der Armenier, Perser, Araber und Byzantiner mit den Russen, et il exposa, dans un rapport oral, les motifs qui l'ont déterminé à cette mesure. Approuvé.

M. Böhtlingk présente, de la part de M. Edouard de Muralt, une *Notice sur une traduction èspagnolè de l'Evangile supposé à St. Barnabé à la Bibliothèque impériale et publique.* La Classe, conformément au désir de l'auteur, en ordonne l'insertion au Bulletin.

Rapport.

M. le Professeur Kovalevsky, chargé par la Classe d'examiner la préface dont le Père Hyacinthe se propose de faire précéder ses «Matériaux pour servir à la connaissance des peuples qui, dans le moyen âge, habitaient l'Asie centrale» rapporte que cette pièce renferme 1) l'exposé des motifs qui ont fait entreprendre à l'auteur la formation de ce recueil; 2) la revue des historiens de la Chine et 3) leur manière de traiter l'histoire; il y a joint une énumération des sources où il a puisé ses données. Bien que M. Kovalevsky ne partage point l'opinion du savant sinologue sur les érudits de l'Europe et ce charge même de la défense des historiens grecs, et nommément d'Hérodote, contre les reproches mal fondés du Père Hyacinthe, il croit néanmoins que son ouvrage, non-obstant le point de vue partial de l'auteur, sera d'un mérite incontestable et d'un puissant secours pour l'étude de l'histoire des peuples de l'Asie. Il prie en conséquence l'Académie de vouloir bien lui accorder tous les encouragements dont elle dispose. La Classe ayant adopté cette conclusion, le Secrétaire en informera le Père Hyacinthe et lui délivrera une copie du rapport de M. Kovalevsky.

Voyages.

M. Böhtlingk présente deux rapports de M. Castrén. Ils seront publiés dans le Bulletin de la Classe.

Appartenances scientifiques.

a) *Cabinet de Pierre-le-Grand.*

M. Oustrialov annonce à la Classe, dans un rapport, qu'il a déjà délivré les objets du Cabinet de Pierre-le-Grand qui, en vertu de l'ordre suprême connu, doivent passer à l'Amirauté et au Département hydrographique, et il produit les quittances des employés qui ont été chargés de la réception. Résolu d'en informer le Comité administratif par extrait.

b) *Musée asiatique.*

M. Böhtlingk produit la plaque d'argent à inscription mongole, découverte dans l'une des terres du Baron Stieglitz du gouvernement d'Iékatérinoslav et décrite par M. Banzarov. M. Böhtlingk annonce que M. Stieglitz l'offre en don à l'Académie, et il propose à la Classe, tout en adressant au donateur les remercîments de l'Académie, d'envoyer cependant une quinzaine de roubles d'argent au lieu de la découverte pour récompenser celui qui l'a faite et pour encourager les autres habitants à ne point recéler ces sortes de trouvailles. Approuvé.

Correspondance officielle.

M. le Ministre de l'instruction publique, Président de l'Académie, autorise la Conférence de céder en don à l'Université de Kazan les six doubles de la collection tibétaine dont cette Université avait désiré faire l'acquisition, et de vendre ou de troquer le reste des doubles de cette collection au profit du Musée asiatique et aux prix que l'Académie jugera convenable de fixer. Résolu d'en informer par extraits MM. Dorn et Böhtlingk.

M. le Ministre-Président adresse à l'Académie le catalogue de la Bibliothèque du Professeur Kazembek de Kazan composée de 216 livres et manuscrits musulmans et offerte en vente au prix de 6000 roubles argent payables par termes dans l'espace de six ans. Le Conseil de l'Université trouvant cette acquisition avantageuse, M. le Ministre soumet la question au jugement de l'Académie. La Classe charge M. Dorn d'examiner le catalogue annexé et de lui en rendre compte.

Le Gouverneur de la Volhynie adresse à l'Académie les données qu'elle lui avait demandées sur le nombre de Tsyganes qui habitent cette province. Elles sont remises à M. Koeppen, et la réception en sera accusée avec action de grâces.

ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

Mémoires de l'Académie Impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. VIme série. Sciences politiques, histoire, philologie. Tome septième.

Table des matières.

Page.
Ein erster Versuch über den Accent im Sanskrit; par Mr. Böhtlingk..... 1
Die Declination im Sanskrit; par *le même*.....115
Die Unâdi-Affixe; par *le même*..... 213
Zur Geschichte des Afghanischen Emires Chandschehan Lodi, nach Ni'met Ullah; par M. Dorn 371
Ueber die Vertheilung der Bewohner Russlands nach Ständen in den verschiedenen Provinzen; par M. Köppen 401
Finnland in ethnographischer Beziehung (avec une carte coloriée); par *le même*.....431
Beiträge zur Geschichte der Kaukasischen Länder und Völker nach morgenländischen Quellen. V. Geographica. (avec deux planches lithographiées et coloriées); par M. Dorn.. 465
Ossetische Studien mit besonderer Rücksicht auf die Indo-Europäischen Sprachen. Erste Lieferung. Die Selbstlauter; par M. Sjögren 571

St.-Pétersbourg. 4to. 5 roub. arg.

Emis le 9 juillet 1848.

№ 109. **BULLETIN** Tome V.
№ 13.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS a Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. VOYAGES. 6. *Deux rapports de M.* CASTRÉN. (Continuation.) BULLETIN DES SÉANCES.

VOYAGES.

6. ZWEI BERICHTE VON DR. A. CASTRÉN AN DIE KAISERLICHE AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN. (Lu le 16 juin 1848.)

(Fortsetzung.)

Früh am Morgen begab ich mich wieder hinaus in die Steppe, in der Absicht, meine Nachforschungen nach den erwähnten Inschriften fortzusetzen. Auf dieser Fahrt entdeckte ich endlich auf einem Grabsteine manche eingeschnittene Figuren, jedoch nicht die bei Spasskij vorkommenden. Diese konnten unmöglich wiedergefunden werden: wahrscheinlich sind die Hügel aufgegraben und dabei die Steine mit Erde verschüttet worden. Um diese wieder an's Licht zu bringen, sind mehr Zeit und Kosten erforderlich, als ich für diesen Gegenstand zu opfern Willens und im Stande war. Ich zog mich also wieder auf den allgemeinen Fahrweg zurück und setzte meine Reise über den *Uibat* fort.

Nachdem ich diesen kleinen Fluss durchwatet hatte, bemerkte ich, dass die Steppe allmählich sich über das Niveau des *Abakan* zu erheben begann. In Kurzem befand ich mich auf einem kleinem Berge, *Vy-tag*, von dem ich eine weite Aussicht über eine neue Steppe hatte. Unter den vielen Gegenständen, die sich hier meinem Auge darstellten, verdient einer besondern Erwähnung ein *Uluss*, welcher sich von allen den *Ulussen*, die ich bis dahin zu sehen Gelegenheit gehabt hatte, bedeutend unterschied. Statt der gewöhnlichen Zelte von Baumrinde bemerkte ich hier Zelte von Filz und etliche kleine, in russischer Weise aufgeführte Stuben. Ausserdem sah man hier zahlreiche Einhegungen für das Vieh, kleine Vorrathskammern, bedeutende Vorräthe geernteten Heus u. s. w. Erstaunt über all diesen Luxus, leitete ich über diesen Umstand eine Unterredung mit meinem Fuhrmann ein und erhielt den Bescheid, dass der vorliegende *Uluss* ein tatarisches Winterlager wäre. Im Zusammenhange hiermit erzählte der Fuhrmann, dass die *Katschinskischen* Tataren gewöhnlich dreimal im Laufe des Jahres ihre Wohnstätte veränderten: im Frühjahr, Sommer und Herbst. Diejenigen, welche reiche Viehheerden besitzen, sind während des Sommers gezwungen, sogar mehrere Male ihre Wohnstätte zu verändern; arme Familien dagegen halten sich den ganzen Sommer über auf einer Stelle auf. Viele ermangeln sogar einer besonderen Frühjahrs-Station, die sonst ganz gleich mit der Sommer-Station beschaffen ist. Sowohl die Sommer- als Frühjahrs-Stationen sind auf solchen Stellen belegen, die den Vortheil einer guten Weide gewähren; sein Winterlager dagegen errichtet der Tatar immer in einer mit Holz bewachsenen Gegend, an einem Flusse oder an einem Binnensee. Die Winter-Station ist eigentlich die Heimath des Tataren: hier bewohnt er eine Stube oder wenigstens ein Zelt von Filz; hier hat er

seine Wiesen und zuweilen seinen Acker; hier baut er auch, wie schon erwähnt ist, nicht allein seine Vorrathskammer, sondern auch Einhegungen für sein Vieh. In diesen Einhegungen füttert er sein Vieh nicht den ganzen Winter durch, sondern nur bei schlechtem Wetter und wenn gerade ein allzutiefer Schnee die Steppe bedeckt. Die wilden Pferde werden nie in die Einhegungen getrieben; hier werden nur die zahmen Pferde, Kühe, Schafe und Ziegen gefüttert. Aus Furcht vor Raubthieren pflegt man das Hornvieh zur Nacht in den Einhegungen einzuschliessen.

Bei meiner Ankunft an dem Winterlager, das ich schon vom Gipfel des Berges gesehen hatte, war der Abend so weit vorgerückt, dass die Hirten bereits das Vieh, jeder in seine Einhegung, trieben. Ein ältlicher Tatar gab mir Herberge für die Nacht, aber an kein Ruhen war zu denken, denn wo viele hundert Kühe, Schafe und Ziegen beisammen sind, da giebt es eine Musik, von der Wäinämöinen sagt, dass sie das Trommelfell zersprenge und den Schlaf auf eine Woche verscheuche. Glüchlicherweise war der Hauswirth vom Sängergeschlechte und unterhielt mich fast die ganze Nacht mit alten Heldensagen. Diese müssen eigentlich mit Begleitung einer zweisaitigen Harfe gesungen werden; aber da der Sänger bei einem solchen Vortrage in einer Nacht nicht einmal mit einem Heldengedichte fertig wird [7]), so liess ich den alten Mann, seinem eigenen Wunsche gemäss, mir in Kurzem nur den Inhalt einiger seiner besten Gesänge mittheilen.

Die tatarischen Heldengesänge schildern in kühnen Zügen die Thaten eines ausgezeichneten Kämpfers, lassen ihn über Menschen und Götter siegen, und schliessen gewöhnlich damit, dass der unüberwindliche Held sich eine Frau erkämpft, an deren Seite er in ungestörter Ruhe bis in sein hohes Alter lebt. Bei Vergleichung der Tatarischen Heldengesänge mit den Finnischen und Samojedischen findet man eine höchst bemerkenswerthe Uebereinstimmung sowohl im Ganzen als in den einzelnen Partien. Zuvörderst ist das Colossale in der Vorstellung ein charakteristischer Zug derselben. Wenn man in Finnischen Gesängen von dem Reichthum der Natur an Silber und Gold, von himmelhohen Bäumen, von Thieren, die mit ihrem Umfange ganze Länder und Meere erfüllen, von Helden und Männern, die mit ihrem blossen Rufe das Meer in Bewegung, die Erde zum Beben und die Berge zum Bersten bringen; so findet man alles dieses und noch mehreres andere fast wörtlich in den Heldengesängen der Tataren und, in einer etwas gröberen Form, auch in denen der Samojeden wieder. Eine grosse Verwandtschaft verräth ferner das innere Leben, welches in den Gedichten dieser Nationen allen Naturgegenständen beigelegt wird. Jeder Fisch und Vogel, jeder Busch, Stein und Zaunpfahl hat ein Herz, das Freude und Schmerz, Gewinn und Verlust empfindet. Auch in Betreff der magischen Vorstellungsweise bieten die Dichtungen der drei Nationen viele Berührungspunkte dar. In dieser Hinsicht wollen wir erwähnen, dass auch bei den Tataren die Macht der Magie, d. h. der Weisheit, höher geschätzt wird, als die des Schwertes. Oft durchzieht man viele Länder, um weisen Rath zu suchen, und mancher unüberwindliche Held wird von einem schwachen Weibe besiegt durch die blosse Kraft der Weisheit. Hierzu können wir die Bemerkung fügen, dass auch nach der Vorstellung der Tataren «der Gesang der Weisheit höchster Ausdruck ist.» Es giebt kein Wesen in der Natur, das der Macht des Gesanges Widerstand leisten könnte. Ich habe Tataren mit andächtigem Gefühle erzählen hören, wie die sieben *Kudaj* auf der Spitze einer Wolke sitzen und den schönen, vom Laute der Harfe begleiteten Gesängen zuhören. *Aina* selbst, sagt man, erhebe sich bis an die Brust aus der Erde, um die Töne der Harfe und des Gesanges zu vernehmen, welche auch die Vögel der Luft, die Fische des Wassers und die Thiere des Landes, ja sogar Felsen und Berge hinreissen. Wer denkt hierbei nicht an den Gesang des Wäinämöinen, als er das erste Mal die Saiten seiner neuen Harfe aus den Knochen des Hechtes berührte!

Die Tatarischen Heldengedichte scheinen in geschichtlicher Hinsicht manche wichtige Aufschlüsse [8]) geben zu können, aber ihr grösster Werth liegt doch in dem Schatze von mythologischer Weisheit, den sie enthalten. Unter Anderm ersieht man aus ihnen, dass die Tataren von Alters her ihren höchsten Gott unter den Namen *Kudaj*, auch *Djiite Kudaj* (sieben *Kudaj*), *Toogos Kudaj* (neun *Kudaj*) und *Toogos Tjejän* neun *Tjejän*) angebetet haben. *Kudaj* thront nach ihrer Vorstellung über den Wolken, und in einer Säge wird er im Zelte hinter einem Vorhange sitzend dargestellt, damit beschäftigt, die Geborenen und Gestorbenen in ein grosses Buch einzutragen. *Kudaj* hat mit der Erde, deren Regierung er tapfern Helden-Chanen anvertraut hat, viel zu schaffen. Ueber diese hat er einen sogenannten *Ulu-kan* (Gross-Chan) [9]) eingesetzt, welcher den Willen *Kudaj's* auf Erden aus einem grossen Buche erklärt. In einer Sage wird von einem solchen *Ulu-kan* erzählt, dass er zu gleicher Zeit mit dem Lichte geboren sei, dass Krankheit und Tod keine Macht über ihn ha-

7) Wie beim *Schamanen* löst erst die Nacht dem Sänger die Zunge.

8) Hier mag nur im Vorbeigehen erwähnt werden, dass fast in jedem Tatarischen Heldengesange gesagt wird, dass die Menschen, d. h. die Tataren, ursprünglich in einem Winkel der Erde, an einem weissen Meere, unter einem hohen Berge gelebt hätten.

9) So nennen die Tataren den Chinesischen Kaiser; der Kaiser von Russland heisst: *Ak-kan* (Weisser Chan).

ben, und dass sein Alter mit dem Monde wechsle. Die Sage zählt viele andere Helden auf, die von *Kudaj* mit einer unsterblichen Natur begabt wurden; aber die Tradition erwähnt, dass solche Helden mit der Zeit dem *Kudaj* selbst zu trotzen begannen, und zur Strafe ihres Uebermuths in Steine verwandelt wurden. Alle die Bilder von Stein, die man in grosser Menge in den *Sajanschen* Steppen antrifft, sollen zu ihrer Zeit berühmte Helden und Heldinnen gewesen sein.

Kudaj repräsentirt in der Mythologie der Tataren das gute Princip, wogegen alle bösen, gegen *Kudaj* feindlichen Wesen *Ainá* heissen. Diese hausen unter der Erde und werden von einem Oberhaupte beherrscht, welches den Namen *Irle-kan* führt. Gleichwie die Helden sich des Schutzes von *Kudaj* erfreuen, so glaubt man auch, dass die *Schamanen* in gutem Verhältnisse mit *Irle-kan* stehen und in ihrem Solde eine Anzahl *Ainá* haben, welche bei den Beschwörungen der *Schamanen* zugegen seien und ihnen beistehen. Ihrem Wesen nach sind die *Ainá* eigentlich unsichtbare Geister, nehmen jedoch oft die Gestalt von Menschen, Schlangen, Hunden, Füchsen, Vögeln u. s. w. an. Die Geltung von *Ainá* haben auch, wie schon erwähnt worden, alle am *Schamanen*-Kostüm angenähten Tuchlappen, alle dazu gehörigen Glöckchen und Schellen und sonstigen Eisenstückchen.

Ein Gegenstand der Anbetung waren in früheren Zeiten auch hohe Felsen, welche zum Zeichen ihrer Heiligkeit mit bestimmten, entweder gemalten, oder eingehauenen Figuren versehen waren; ferner Grabhügel und die oben erwähnten Bilder aus Stein [10]). Unter den Bäumen wird, wie schon erwähnt worden, dem Lärchenbaume eine gleich heilige Ehrfurcht bei den Tataren erwiesen, als bei den Finnen dem Sperberbaum (*Sorbus aucuparia*). Gemeinsam bei diesen und vielen andern Völkerschaften ist die Verehrung der Schlange und des Bären. Auch verschiedene Vögel werden von den Tataren heilig gehalten, aber im höchsten Ansehen steht der Schwan. Ihre Ehrfurcht vor diesem Thiere legen die Tataren durch folgende allgemeine Sitte an den Tag. Sobald ein Tatar einen Schwan geschossen, geht er mit demselben zu seinem Nachbar, bewirthet diesen mit *Airán* und schenkt ihm den Schwan; der Nachbar ist hierauf verpflichtet, dem Geber sein bestes Pferd abzustehen. Der neue Eigenthümer des Schwans verfügt sich gleichfalls zu seinem nächsten Nachbar und macht einen gleich vortheilhaften Tausch. So geht der Schwan von Zelt zu Zelt, bleibt aber schliesslich, wie es sich von selbst versteht, doch bei Jemand hängen, der zu seinem Grame für einen verfaulten Vogel sein bestes Pferd hingeben muss.

Ohne in die Tatarischen Religions-Mysterien tiefer einzudringen, wollen wir uns nun wieder hinaus in die Steppe begeben und in der Morgenkühle unsere Reise fortsetzen. Die Tataren haben vor unsern Tarantas vier wilde Pferde gespannt, die im fliegenden Zuge auf der Steppe durchgehen. Zwei Reiter sitzen im Sattel, ihre äussersten Kräfte anstrengend, um die wilden Rosse zu bändigen; aber alles Ziehens und Reissens am Halfterriemen [11]) ohnerachtet, geht es mit gleich schneller, ungehemmter, Schwindel erregender Eile vorwärts. Wohl ist die Steppe gleich und eben, aber wie leicht kann doch ein Rad oder eine Achse brechen bei diesem wilden Galopp! Eine schnelle Wendung des Weges allein schon kann einen Purzelbaum veranlassen, welcher nach aller Berechnung mit Jammer enden muss. Und stünde ein Kurgan im Wege, so wäre wohl für unsere irdischen Ueberreste eine andere Gruft nicht von Nöthen. Bei diesen Gedanken schloss ich meine Augen, hielt mich fest im Tarantas und erwartete mit Ungeduld den Ausgang dieses Abenteuers. Gleich Besessenen rannten die Pferde die ganze Station in gleich ungestümem Laufe, weder auf die Vermahnungen ihrer Reiter achtend, noch auf die kriegerischen Flüche und guten Worte meines Kosaken. Endlich machten sie von selbst Halt und als ich nun meine Augen aufschlug, befand ich mich an dem Flusse *Askys*, der die Gränze zwischen der *Katschinskischen* und der *Sagaischen* Steppe bildet.

An der Mündung des erwähnten Flusses standen etliche verfallene Häuser, von denen das eine zur Kanzelei des *Sagaischen* Gerichts gehörte. Dergleichen Kanzeleien oder Rathhäuser giebt es im *Minusinskischen* Kreise drei: das *Katschinskische*, das *Koibalsche* und das *Sagaische*. Jedem Rathhause steht ein Stammchef vor, der auf Ordnung sieht, über geringere Vergehen entscheidet und Strafen verhängt, und dem *Golowa* einer Russischen *Wolost* entspricht. Dem Stammchef zur Seite stehen zwei Beamte, die *Sassedatel* heissen, und ein Schreiber oder Secretair, welcher verpflichtet ist sich immer bei der Kanzelei aufzuhalten. Zu dem Tatarischen Beamten-Personale gehören ausserdem: 1) Fürsten, welche den Russischen Starschiny entsprechen, denen das Eintreiben der Abgaben anvertraut ist und denen die nächste Aufsicht über die Ordnung in jedem *Uluss* zusteht; 2) ein Schatzmeister; 3) ein Vaccinateur und 4) eine unbestimmte Anzahl Schreiber in den *Ulussen*. Alle diese Beamte müssen eingeborene Tataren sein, mit Ausnahme der Schreiber und des Vaccinateurs, welche gewöhnlich Russen sind und überdies die einzigen, die einen Gehalt beziehen. Sämmtliche Beamte werden

10) Man erzählt, dass noch heut zu Tage viele Tataren-Stämme sich am Fusse eines «beschriebenen Felsens» oder um ein Steinbild versammeln, um hier ihre Feste zu feiern. Von der Verehrung des Feuers, des Wassers und der Sonne soll unten gesprochen werden.

11) Zügel gehören zu den Luxus-Artikeln bei den Tataren.

vom Volke auf unbestimmte Zeit gewählt. Nur das Amt des Stammchefs ist erblich, kann aber auch verwirkt werden, und in diesem Falle haben die Tataren das Recht, selbst ein neues Oberhaupt sich zu wählen.

Unter jedem Gerichte stehen eine Anzahl Dorfschaften, welche aus verschiedenen, zum Theil befreundeten, zum Theil ganz fremden Geschlechtern bestehen. Die vornehmsten von den Geschlechtern, die zu dem *Sagajschen* Gerichte gehören, sind *Sagaj* und *Beltir*. Diese halten sich für *Aborigines* des Landes und behaupten in früheren Zeiten an den Flüssen *Abakan* und *Ijus* gewohnt zu haben. Alle übrigen Geschlechter: *Tom, Sor, Kej, Kisil-Kaja, Karga, Kobi* und *Tajas* sind in späteren Zeiten aus dem *Kusnezkischen* Kreise des *Tomskischen* Gouvernements eingewandert. Sämmtliche *Sagajsche* Tataren behaupten unvermischte Türken zu sein — eine Angabe, die jedoch aus vielen Gründen in Zweifel gezogen werden muss.

Die zum *Katschinskischen* Gerichte gehörenden Tataren wohnten früher am Flusse *Katscha* um *Krasnojarsk* herum, wo noch jetzt schwache Ueberreste von diesem Stamme sich vorfinden. Während der Eroberung Sibiriens machten die *Katschinskischen* Tataren gemeinschaftliche Sache mit den Kosaken, halfen ihre Stammverwandten, die Kirgisen [12]), vertreiben und wurden darauf die Herren der jetzt sogenannten *Katschinskischen* Steppe. Die erwähnten Tataren hatten schon während ihres Aufenthaltes an der *Katscha* die *Arinen* [13]), einen mit den *Jenisejschen Ostjaken* verwandten Volksstamm, der sich nach *Ara* nennt, aber in den officiellen Acten den Namen *Tateschevskij Uluss* führt, aufgenommen und sich assimilirt. Nach seiner Niederlassung in dem *Minusinskischen* Lande ist der *Katschinskische* Stamm noch vermehrt worden durch die Ankunft mehrerer Kirgisen-Familien und anderer heterogener Geschlechter, als: *Tin, Djastek, Djaren, Djiltag, Sukarlar* und *Tubalar* oder *Tubintzer*. Die genannten Geschlechter geben vor, die Urbewohner des Landes zu sein und unter ihnen sollen bis auf die frühesten Zeiten *Tin, Djaren* und *Djiltag* zum *Kojbalschen* Gericht gehört haben. Was die Herkunft dieser Geschlechter betrifft, so behaupten *Tin* und *Djastek* (*Ostjak?*), dass sie mit den *Arinen* und *Kojbalen*, welche erweislich von den *Ostjaken* herstammen, verwandt seien. Alle übrigen sind ohne Zweifel *Samojedischen* Ursprungs. In Betreff der sogenannten *Tubalar* muss jedoch bemerkt wergen, dass dieser Name heut zu Tage kein besonderes Geschlecht bezeichnet, sondern allen den Völkerstämmen beigelegt wird, die ehedem am Flusse *Tuba* nomadisirten und die theils von *Samojedischer*, theils von *Ostjakischer* Herkunft waren. Giebt man dem genannten Worte eine so weite Bedeutung, so wird es wahrlich schwer zu begreifen, dass die *Katschinskischen Tubintzer* von den *Ostjaken* oder von den *Samojeden* herstammen. *Tubalar* ist aber eine allgemeine Benennung der *Samojeden*, in deren Sprache das Wort *Tuba* oder gewöhnlich *Tebe* 1) eine Mannsperson; 2) einen *Samojeden* bezeichnet. Zieht man dabei in Erwägung, dass die *Matoren*, welche im Chinesischen Gebiete noch heut zu Tage sich *Tubalar* nennen, von Alters her im Flussgebiete der *Tuba* gesessen haben, so kann man ohne alle Gefahr annehmen, dass das *Katschinskische Tubintzer*-Geschlecht ein *Matoren*-Zweig ist. Zu dieser Annahme findet man sich ferner durch den Umstand veranlasst, dass die 400 *Matoren* [14]), welche vormals auf der rechten Seite des *Jenisej*

12) Diese werden in einem Zarenbriefe *Kaitaschinsche* Tataren genannt.

13) Vor ihrer Einwanderung in's *Minusinskische* Land pflegten die *Arinen* zur Sommerzeit ihr Lager auf einer Insel im *Jenisej (Tateschevskij ostrow)* aufzuschlagen; im Winter aber wohnten sie zusammen mit den *Katschinskischen* Tataren um den Berg *Kumtigej* am Flusse *Katscha*. Ihr Stamm war, wie man sagt, früher sehr zahlreich, soll aber durch einen Kampf mit den Eroberern des Landes fast ganz aufgerieben worden sein. Ueber diesen Kampf hat sich noch folgende Tradition erhalten. Ein junger *Arine* hatte auf dem Felde eine Schlange erblickt und sie in zwei Theile zerhauen, ohne sie dabei zu tödten. Die Schlange begiebt sich zu ihrem Häuptling und führt Beschwerde über den *Arinen*. Der erzürnte Schlangen-Häuptling ruft alle seine untergebenen kleinen Schlangen zusammen und zieht aus, das ihnen zugefügte Unrecht zu ahnden. Es war Sommer und die *Arinen* wohnten, wie gewöhnlich, auf ihrer Insel. Als die Schlangen das der Insel gegenüberliegende Ufer des *Jenisej* erreichten, begannen sie nach einem Boote zu rufen. Ein alter *Arine* hört das Rufen, glaubt nicht anders, als dass es von Menschen herkomme, und eilt mit seinem Boote zum Ufer. Aber wie gross ist seine Bestürzung, als er über den Fluss kommt und das ganze Ufer von Schlangen wimmeln sieht! Diese waren überaus ergrimmt, besonders die kleineren unter ihnen. Jede von ihnen wollte das Wort führen, aber der Schlangen-Häuptling brachte sie zum Schweigen, setzte ihrer so viele in das Boot, als dieses zu fassen vermochte, zwang den Alten sie zur Insel zu rudern, und dann wieder zu den Zurückgebliebenen zu kommen. Nachdem alle Schlangen hinüber gebracht waren, stieg der Schlangen-Häuptling selbst in's Boot und liess sich zur Insel rudern. Während der Fahrt sagte er zum Alten: «Wenn du nach Hause kommst, so vergiss nicht um dein Zelt Asche zu streuen und dasselbe mit einer bunten, aus schwarzen und weissen Pferdehaaren geflochtenen Schnur zu umbinden.» Diese Worte nahm der Greis zu Herzen und als er nach Hause kam, that er, wie ihm der Schlangen-Häuptling geboten hatte. Darauf begab er sich zur Ruhe, aber als er am folgenden Morgen erwachte, war der ganze *Uluss* zerstört und alle Einwohner desselben getödtet. Nur die Familie des Alten war verschont geblieben, und von dieser stammen alle nun lebenden *Arinen* her.

14) Von ihnen sind nach der Tradition 200 nach China übergegangen und leben dort noch heute unter dem Namen *Mattar*.

nomadisirten, in gegenwärtiger Zeit auf acht besteuerte Seelen zusammengeschmolzen sind.

Was nun schliesslich die viel bestrittenen *Kojbalen* betrifft, so halten sie sich nächst dem alten, im Dunkel der Mythen umhüllten Tschuden-Volke, für die ältesten Einwohner des Landes. Sie bestehen aus folgenden Geschlechtern: gross und klein *Bajgado* (*Baj*), *Kang*, *Taradjak*, *Tjoda*, *Mador*, *Köl*, *Ingara*, *Bögödji*, *Yrgen*, *Artji*, *Köjäk* und *Kajdeng*. In Betracht ihrer Abstammung zerfallen diese Geschlechter, welche gegenwärtig schon vollkommen tatarisirt sind: in 1) *Samojeden* und 2) *Jenisejsche Ostjaken*. *Ostjakischen* Ursprunges sind nur gross und klein *Bajgado* nebst dem *Kajdeng*-Geschlecht; alle übrigen sind *Samojedischer* Herkunft. Mit grosser Zuversicht und unter dem Scheine grosser Sachkenntniss giebt Stepanow diese sämmtlichen *Kojbalen*-Stämme für genuine Tataren aus; aber nichtsdestoweniger bezeugt jeder *Kojbale*, dass seine Vorväter eines ganz andern Stammes gewesen und eine eigene Sprache geredet. Noch giebt es etliche hochbetagte *Kojbalen*, welche sich noch eines und des andern Wortes aus ihrer früheren Sprache erinnern, und gerade auf diese Wörter habe ich sowohl in diesem als in vielen andern Fällen meine Behauptungen von der Abstammung der *Kojbalen* gegründet.

II.

Am *Sagajschen* Gericht verwandte ich eine Woche auf die Aufgrabung alter Grabhügel, die man hier in sehr grosser Menge antrifft. Nachdem diese Arbeit beendigt war, liess ich mich über den Fluss *Abakan* setzen und begann eine neue Serie von Reisen auf der *Kojbalschen* Steppe. Diese Steppe dehnt sich längs dem rechten Ufer des *Abakan* zwischen dem *Jenisej* und dem in den *Abakan* fallenden *Tabat*-Flusse aus. Als ein armer und unterdrückter Stamm sind die *Kojbalen* gezwungen worden, auf ihren fruchtbaren Steppen eine bedeutende Anzahl *Katschinskischer* und *Sagajscher* Tataren aufzunehmen. Täglich wird diese Steppe auch von Russischen Kolonisten bevölkert, welche schon an verschiedenen von den kleinen Flüssen, welche die Steppe durchfliessen, grosse Dörfer angelegt haben. Durch dieses Beispiel ermuntert, haben auch manche arme *Kojbalische* Familien an dem kleinen Bache *Ut*, von dem später das *Kojbalen*-Dorf selbst den Namen erhalten hat, sich kleine Hütten von einer Stube gezimmert.

In diesem Dorfe verlebte ich fast drei Wochen und pflegte einen täglichen Umgang mit den *Kojbalen*, welche mir mit ausgezeichnetem Wohlwollen begegneten. Sie rechneten sich's für eine besondere Ehre an, dass ich mich um ihre Sprache bekümmerte und sie um die vergangenen Zeiten befragte. Ein alter *Kojbale* äusserte, dass alle Reisenden, die aus der Residenz kämen, den *Kojbalen* eine grosse Aufmerksamkeit schenkten, und dass dieses wohl daher käme, weil der weisse Chan sie höher als alle übrigen Tataren schätzte. Viele bejahrte Personen erinnern sich noch der Pallas'schen Expedition, welche übrigens eine traurige Epoche in den Annalen der *Kojbalen* bildet. «Sie hat uns nichts als Sorge gebracht», äusserte ein armer Mann, «denn gleich darauf drangen die Kolonisten ein und eine Seuche vernichtete unsere Viehheerden.» Auf meine Erklärung, dass Pallas und seine Gefährten keine Schuld an diesen Unglücksfällen gehabt hätten, antwortete der *Kojbale*: «Sollten sie denn nur zum Vergnügen ganze «Wochen lang in tiefen Wäldern, vom Volke entfernt, gelebt «haben?» Was besonders die verheerende Seuche anbelangt, so waren manche *Kojbalen* der Meinung, dass Pallas dieselbe hervorgerufen, nicht etwa durch Zauberei, aber durch die Nachgrabungen in den alten Grabhügeln. Diese Vermuthung wurde auch von manchen Russischen Kolonisten unterstützt, aber dessenungeachtet liess man mich ungestört mein Todtengräberamt handhaben, worüber sonst manche streitige Meinungen unter den *Kojbalen* sich verlauten liessen. Es ging das Gerücht, als wenn ich aus den alten Tschudenschädeln ein Decoct zu bereiten verstände, welches wirksamer wäre als Sassaparilla und jegliche andere Arzenei in der Welt.

Während meines Aufenthalts in *Ut* machte ich von Zeit zu Zeit manche kleine Streifzüge nach den umliegenden *Ulussen*. Ueberall herrschte Armuth und Elend, aber die armen Leute erschienen mir doch weit besser als ihr Ruf. Man beschuldigt die *Kojbalen* verschiedener Unarten und besonders des Diebstahls; aber bei dem allgemeinen rechtslosen Zustande, der auf der Steppe herrscht, ist die genannte Schwachheit bei dem aller Noth ausgesetzten Volke fast unvermeidlich. Hierbei kann ich nicht unterlassen, eines Vorfalls zu erwähnen, der über diesen Punkt einigen Aufschluss geben dürfte. Ein armer *Kojbale* hatte von seinem Vater einen Hammel geerbt, den er mit grosser Fürsorge zu bewahren suchte. Er schlief die Nächte draussen auf dem Felde und hielt den Strick, den er um den Hals des Hammels geschlungen hatte, fest in seiner Hand. So glaubte der *Kojbale* sich sicher im Besitze seines Hammels; aber siehe da, es lauerte im Gebüsche seit der Dämmerung ein deportirter Schelm, der ein Auge auf das arme Thier geworfen hatte. Kaum war die dunkle Nacht angebrochen, so schlüpfte der arglistige Schelm aus seinem Versteck hervor, verfügte sich zu dem schon schnarchenden *Kojbalen*, schnitt den Strick ab und lief mit dem Hammel eilig davon. Man denke sich das Erstaunen und den Schreck des armen *Kojbalen*, als er bei seinem Erwachen am Morgen seine Augen rieb, umherschaute und sein ganzes Erbtheil verloren, all sein zeitliches Wohlergehn verscherzt sah. Mittlerweile hat er die Kunst erlernt, fremdes Gut zu erwerben, und wer

wird sich darüber wundern, wenn auch er nun die Dämmerung zu seinem Vortheil benutzen sollte?

Auf der *Kojbalschen* Steppe umherirrend, gelangte ich spät am Abend an einem Sonntage in einen elenden *Uluss*, wo Dunkelheit und ein nahendes Regenwetter mich zwangen, die Nacht in einem der Zelte zuzubringen. Obschon das beste im *Uluss*, war auch dieses Zelt höchst unsauber und so zerfetzt, dass Wind und Regen freien Durchgang durch die Birkenrinde hatten. Bei meiner Ankunft lagen die Bewohner des Zeltes auf dem Boden zerstreut und waren alle, die Wirthin ausgenommen, von *Airán* berauscht. Um die Feuerstätte wälzten sich im Staube nackte Kinder, welche, weinend vor Hunger, ihre Arme und Zungen nach einem Grapen streckten, welcher über dem Feuer hing. Hunde schlichen sich ab und zu an den Feuerheerd, geschäftig mit dem Schwanze wedelnd, vermuthlich in der Hoffnung, bei der bevorstehenden Theilung auch Etwas zu erhalten. Aufgeschreckt vom Ungewitter, steckten die Kälber und Schafe öfters ihre Schnautzen durch die Thür des Zeltes und gaben in einer höchst klagenden Tonart ihren Wunsch zu verstehen, hineingelassen zu werden. Obzwar man augenscheinlich die Absicht hatte, mich von dieser Gesellschaft zu befreien, so waren die Bittenden doch so zudringlich, dass die Wirthin sich endlich genöthigt sah, einen Winkel im Zelte zu ihrer Disposition abzutreten.

Endlich ward der Grapen vom Feuer genommen und die Wirthin des Zeltes setzte nun einen Fleisch-Trog den von *Airán* Belästigten vor, nachdem sie zuvörderst auf eine nicht sehr empfindliche Weise sie zum Bewusstsein gebracht hatte. Bevor die Mahlzeit begann, bemerkte ich, dass die Wirthin ein Fleischstück in's Feuer warf, und auf meine Anfrage, was dieses zu bedeuten habe, antwortete sie: «auch das Feuer ist ein Gott.» Dasselbe behauptete sie vom Wasser und bemerkte dabei, dass die Tataren die Erstlinge von gewissen Gerichten gleichfalls in einen Fluss oder See zu werfen pflegten. Schliesslich sagte sie, dass man von jeder Art Zuspeise zuerst dem Osten oder der aufgehenden Sonne opfern müsste, obschon diese Ceremonie nur selten beobachtet würde. Alle diese Opfer, fügte sie hinzu, wären der Wirthin vorbehalten, und sie glaubte, dass diejenigen Wirthinnen, welche in Erfüllung der genannten Pflicht sich eine Versäumniss zu Schulden kommen liessen, sich der Gefahr aussetzten, in's Reich des *Irlekan* zu kommen und dieselbe Strafe mit denen zu leiden, welche bei Sonnen-Untergang gearbeitet, ihren Gästen mit Wasser vermischte Milch gereicht hätten u. s. w.

Während dieses Gesprächs mit der Wirthin war ein zerlumpter *Kojbale* in's Zelt getreten und hatte sogleich gemeldet, dass er Sabakin (von собака Hund) hiesse, und auch bewiesen, dass er diesen Namen mit Recht führte. Darauf begann er seine Thaten zu erzählen, sprach mit Frechheit von seiner Völlerei und seinen Schlägereien, zeigte seine Wunden und war so stolz auf dieselben, wie kaum ein Krieger. Der Mann verschwieg auch nicht seine Diebstähle und äusserte besonders grosse Freude über das Böse, welches er durch seine Processe gestiftet. Auf drei im Zelte anwesende Weiber deutend, äusserte er mit Selbstzufriedenheit: «Alle diese Geschöpfe sind vor Zeiten meine Weiber gewesen, aber ich habe sie zur Thür hinausgetrieben, die eine nach der andern [15]). Nachdem er ein wenig zur Besinnung gekommen war, hörte man ihn jedoch vor sich hinmurmeln: «Die Breitschultrige hätte ich doch behalten können.» Darauf ging er auf das breitschultrige Weib los, setzte sich zu ihr, liess sich eine zweisaitige Harfe geben und sang ein Lied, dessen Inhalt in wenigen Worten folgender war:

«Tjenar-Kus hiess ein Tatar, der viele Zelte besass, viel Volk und viel Vieh. Er war schon bei Jahren, als er sich ein Weib nahm, das jung und schön war. Tjenar-Kus liebte sie zärtlich, aber es däuchte ihn, als erführe er keine Gegenliebe von seiner Gattin und er beschloss daher, sie auf die Probe zu setzen. Einen Tag stellte er sich, als wollte er hinaus auf die Steppe fahren um nach seinem Vieh zu sehn, aber nachdem er eine Strecke vom Hause geritten, liess er sich absichtlich vom Sattel hinab und blieb auf dem Felde liegen, als wenn er todt wäre. Als die Hirten ihren Herrn unbeweglich auf der Erde liegen sahen, liefen sie nach Hause zum Zelte und erzählten den Hausgenossen, was geschehen war. Auf die Nachricht schwang sich die Gattin sogleich auf's Pferd, ritt zu dem Gefallenen und begann an seiner Seite zu weinen. Tjenar-Kus traute nicht den Thränen seiner Frau und stellte sich fortwährend todt. In der Verzweiflung riss die Frau ihren Dolch aus der Scheide und sprach: ««Stehst du nicht auf Tjenar-Kus, so will ich nicht länger auf Erden leben. Nimmer soll das Volk sagen, dass die Gattin des Tjenar-Kus als Wittwe herumgelaufen sei, um sich einen andern Mann zu suchen. Nein, von dir scheide ich nicht, mein Herr und mein Gemahl!»» Da Tjenar-Kus sich noch nicht erhob, so stach sie ihren Dolch in die Brust und fiel todt an seiner Seite nieder. Nun schmerzte es den Tjenar-Kus im Herzen, dass er sein Weib wegen Kaltsinns in Verdacht gehabt, und er beweinte sein ganzes Leben hindurch die treue Gattin.»

Mit diesem Liede wollen wir von den verachteten *Kojbalen* Abschied nehmen und in Eile uns über ihre Steppe nach *Osnatschennaja* versetzen, welches auf Russischem Gebiete das oberste Dorf am *Jenisej* ist. Man zählt von hier nur 40 — 50

15) Dass die Männer ihre Frauen fortjagen, ist bei den Tataren eine eben so gewöhnliche Sache, als dass die Weiber selbst von ihren Männern weglaufen.

Werst bis zu den *Sajanschen Taskylen* (Bergspitzen), aber dieser Weg soll im Sommer unfahrbar sein, weil der Fluss reissend, und seine Ufer so wie die ganze umherliegende Gegend bergig sind. Somit ausser Stande, den Fluss höher hinauf zu kommen, war ich gezwungen, meinem Vorhaben zuwider den Fluss hinabzufahren. Meine Flussreise machte ungefähr nur 100 Werst aus und war im Verlauf von einigen Stunden zurückgelegt. Wie sehr hätte ich gewünscht, diese Stunden zu eben so vielen Tagen zu verlängern, aber so reissend ist der Fluss in seinem Laufe, dass der Reisende kaum Zeit hat, einen Schatten von den lachenden Inseln zu sehen, welche gleich Blumenbeeten sich aus den Wellen erheben. Bei den steilen Felsen, welche sich in jähen Abhängen in den Fluss stürzen und dunkle Schatten über die glatte Wasserfläche werfen, schiesst er im Fluge vorbei. Es gab eine Zeit, wo Völker verschiedener Zungen sich hier versammelten, um ihre Frühlingsfeste zu feiern und reiche Opfer am Fusse der colossalen Felsen anzuzünden. Diese Zeit ist beinahe aus der Erinnerung geschwunden, aber noch werden die genannten Felsen von Jedermann mit Erstaunen und Bewunderung betrachtet. Sind sie schon an und für sich Ehrfurchtgebietend, so erregen sie noch mehr die Theilnahme des Vorbeifahrenden durch die zahlreichen Figuren, welche auf ihren Wänden gezeichnet sind. Leicht erkennt man in diesen Figuren Spuren verschiedener Nationen wieder, welche wenigstens unter ihrem eigenen Namen sich nicht mehr im Lande vorfinden. Eine von diesen Nationen sind unwidersprechlich die *Kirgisen*, und für das Werk ihrer Hand halten wir alle die Zeichen, welche in der Felsenwand eingehauen sind. Die erwähnten Zeichen stellen grösstentheils Thiere, Naturgegenstände, so wie verschiedene Arten von Werkzeugen dar. In sehr grosser Menge kommen Menschen vor, welche, so wie alle übrigen Gegenstände, in einem sehr kleinen Maasstabe abgebildet sind. Die menschlichen Figuren erscheinen auf den Felswänden bald einzeln, bald paarweise, bald wieder in Gruppen; sie scheinen sowohl zu gehen als zu stehen und zu reiten und dabei mit einem gespannten Bogen ein fliehendes Wildpret zu verfolgen u. s. w. Unter den vierfüssigen Thieren erkennt man ausser dem Pferde leicht Kühe, Schafe, wilde und zahme Ziegen, Elennthiere, Rennthiere, Hasen, Füchse, Wölfe, Bären, Kamele u. s. w. Hier und da kommen auch Schlangen vor, verschiedene Arten von Vögeln und Bäumen u. s. w. Von Werkzeugen habe ich nur Bogen und Pfeile, Schwert und Peitsche wahrnehmen können. Eingehauene Zeichen und Figuren, welche Aehnlichkeit mit Buchstaben hätten, sind an den Felsenwänden wenig sichtbar. Dergleichen bemerkt man öfter an Grabsteinen [16]), theils auf dem Steine zerstreut, theils in einem natürlichen Zusammenhange fortlaufend. In vielen von diesen Figuren erkennen die Tataren alte Handzeichen, und es ist möglich, dass die gedachte Steinschrift keine andere Bedeutung hat. Ohne hier die verschiedenen Stellen näher zu bezeichnen, wo *Kirgisische* Inschriften vorkommen, will ich nur erwähnen, dass alle eingehauenen Figuren, von welcher Art sie immer sein mögen, von *Osnatschennaja* bis in die Gegend von *Abakansk* fortlaufen und sowohl am *Jenisej* selbst angetroffen werden, als insbesondere links von demselben an Felsen und auf Kurgansteinen [17]). Eine Strecke unterhalb *Abakansk* beginnen an den *Jenisejschen* Felsen Figuren, die mit rother Farbe gemalt sind. Ihre Anzahl ist nicht gross; sie sind plump ausgeführt und stellen ausser Pferden, Ziegen und andern Figuren, Menschen auf Rennthieren reitend dar. Da die eben genannte Art zu reisen noch bei den *Sojoten*, *Kamasintzen*, *Karagassen* und deren Stammverwandten Sitte ist, und da diese Stämme sich auch gerade an den Orten aufgehalten haben, wo man die gedachten Zeichnungen antrifft, so kann über ihren Ursprung kein Zweifel Statt finden. Ueber einige Inschriften mit schwarzer Farbe an Felsen unweit *Abakansk* ist schon schwieriger zu entscheiden. Diese bilden höchst wahrscheinlich eine wirkliche Buchstabenschrift, aber zum Bedauern sind jetzt nur unbedeutende Fragmente davon erhalten. Das Meiste ist von der Zeit zerstört und an zwei Stellen hat auch der Gouverneur Stepanow Felsenstücke losbrechen lassen und sammt den Inschriften weggeführt. Die Meinung, die sich bei mir über die wenigen nachgebliebenen Fragmente gebildet hat, werde ich bei einer andern Gelegenheit aussprechen.

Hiermit verlassen wir die *Jenisejschen* Ufer und wenden uns ostwärts auf den Weg, welcher aus *Minusinsk* den *Tuba*-Fluss hinauf führt. Hier finden wir Gegenden und Landschaften, die sehr verschieden sind von denen, welche wir im *Abakanschen* Fluss-Gebiete gesehen haben. Die ebenen, waldlosen Steppen sind, wenigstens auf der rechten Seite der *Tuba*, sehr selten und von geringem Umfange. Das Land ist durchschnitten von Anhöhen, welche durch engere oder breitere Thäler von einander getrennt sind. Sowohl auf den Bergen als in den Thälern begegnet das Auge kleinen, lieblichen Hainen von Birken, Pappeln, Espen, Weiden und hier und da von Lärchenbäumen u. s. w. Schöne grasreiche Wiesen, welche innerhalb des *Abakanschen* Fluss-Gebietes seltener vorkommen, ziehen sich an der *Tuba* fast ununterbrochen fort.

16) Eben durch diesen Umstand wird man berechtigt, die eingehauenen Zeichen für *Kirgisische* zu halten, denn für den *Kirgisischen* Ursprung der Grabhügel selbst hat man viele wichtige Gründe, wenn sie gleich hier in wenigen Worten nicht geltend gemacht werden können.

17) Innerhalb desselben Bezirks befinden sich auch die meisten Grabhügel, und es war gerade hier, wo die *Kirgisen* sich früher aufhielten.

Der Graswuchs ist hier sehr üppig, besonders auf den Bergen, welche überall in dem *Minusinskischen* Lande fruchtbarer sind als die Flächen. Die während der Sommermonate gewöhnlich herrschende Dürre verursacht, dass die Vegetation in allen Niederungen und zuvörderst auf den Steppen verwelkt und verdorrt, da hingegen in den Berggegenden sowohl Gras als Bäume ein frischeres Aussehen haben. Zudem sind die *Minusinskischen* Flächen sehr empfindlich gegen die Nachtfröste, welche schon im Monat August sich einzustellen pflegen. Aus diesem doppelten Grunde pflügen die Kolonisten ihre Aecker vornehmlich auf Bergen, welche so ausserordentlich ergiebig sind, dass ein und dasselbe Ackerfeld mehr denn zwanzig Jahre hintereinander besäet wird und reichliche Ernten liefert, ohne dass durch irgend ein äusseres Mittel seine Fruchtbarkeit befördert würde. Nicht minder ergiebig sind die unzähligen Inseln, welche sowohl von der *Tuba* als vom *Jenisej* und vom *Abakan* gebildet werden; aber zum Ackerbau sind sie wenig geeignet, indem sie oft überschwemmt und im Verlauf von einigen Jahren von der Frühjahrs-Fluth ganz und gar weggeführt werden.

Das schöne und fruchtbare Land, welches von der *Tuba* durchschnitten wird, ward ehedem von wilden Jäger-Stämmen besessen, welche mit ihren Rennthier-Heerden in den Wäldern herumirrten. Dass das *Kirgisen*-Volk in geringer Anzahl sich rechts vom *Jenisej* ausgebreitet habe, erhellt nicht allein aus der Geschichte und der Tradition, sondern auch selbst aus den Grabhügeln, deren hier sehr wenige sind.

Es ist auch natürlich, dass die *Kirgisen*, als ein Hirtenvolk, lieber die linke Seite vom *Jenisej* im Besitz nahmen, da es ihnen hier auf den nackten Steppen leichter als in den *Tubinskischen* Wäldern wurde, ihre zahlreichen Viehheerden zu beaufsichtigen. Die Völkerschaften, von denen jene Wälder durchstreift wurden, waren, wie in dem Vorhergehenden schon bemerkt wurde, zum Theil *Samojeden*, zum Theil *Ostjaken*. Von beiden Völkerstämmen haben sich in späterer Zeit zahlreiche Kolonien theils nach China, theils nach der *Katschinskischen* und der *Kojbalschen* Steppe übergesiedelt. Die im Lande Zurückgebliebenen haben ihre Sitte und ihre Sprache aufgegeben, indem sie sich zuerst den Tataren, dann aber den Russen assimilirten. Wie Tataren leben noch fortwährend, ausser den acht erwähnten *Matoren*, zwei kleine *Ostjaken*-Geschlechter, von denen das eine (klein *Bajgado*) sich an der *Salbá* aufhält, das andere (*Kajdeng*) an der *Tuba* selbst. Uebrigens besteht die Bevölkerung am *Tuba*-Flusse aus Eingeborenen, Deportirten und assimilirten Russen. Wegen der Fruchtbarkeit des Landes ist die Kolonie an der *Tuba* ziemlich stark, aber die Ufer ihrer mächtigen Zuflüsse, des *Amyl*, des *Kisir* und des *Sisim*, sind noch so zu sagen unbebaut. Die oberste Kolonie in diesem ganzen Flussgebiete bildet der *Schadatskische* Kosaken-Vorposten, welcher an dem kleinen, in den *Amyl* sich ergiessenden Flusse *Karatus* belegen ist. Etliche Werst oberhalb des genannten Vorpostens hört auch die Landstrasse auf, und nur ein schmaler Reitweg führt den Reisenden längs dem *Amyl* auf das *Sajansche* Gebirge.

(Fortsetzung folgt.)

BULLETIN DES SEANCES DE LA CLASSE.

Séance du 30 juin (12 juillet) 1848.

Rapport.

M. Dorn, chargé d'examiner le projet de l'Université de Kazan, relatif à l'achat de la Bibliothèque orientale du Professeur Kazembek, annonce à la Classe, dans un rapport, que l'inspection du catalogue de cette Bibliothèque l'a convaincu qu'elle renferme effectivement un grand nombre d'ouvrages utiles et rares, et qu'il serait dommage de la voir dépareillée par une vente en détail, et comme l'Université de Kazan n'est pas très bien pourvue de manuscrits orientaux, comme, de plus, cette acquisition est recommandée non seulement par le Bibliothécaire, mais encore par la faculté philosophique qui compte plusieurs Orientalistes et par le Conseil entier, M. Dorn pense, de son côté, qu'il n'y a pas de raison à s'y opposer. Quant au prix, il veut bien croire à sa modicité, vu le témoignage des personnes qui ont été à même de voir la Bibliothèque, ce qui, selon lui, est absolument indispensable pour en porter un jugement compétent. Résolu d'en faire rapport à M. le Ministre-Président en réponse au rescrit de Son Excellence.

Proposition.

M. Köppen annonce au Sécretaire perpétuel, dans une lettre datée d'hier, qu'à la rédaction du texte qui doit accompagner la carte ethnographique du gouvernement de St.-Pétersbourg, il s'est convaincu de la nécessité de vérifier sur les lieux certaines données contradictoires relatives à la nationalité des populations, surtout des habitants de quelques parties du district de Iambourg. Il désire à cet effet s'y rendre pour deux ou trois semaines si la Classe veut bien lui en fournir les moyens. La Classe y ayant consenti, le Secrétaire est chargé d'en prévenir M. Köppen.

Correspondance officielle.

Le Gouverneur civil d'Iécatérinoslav adresse à l'Académie un tableau sur le nombre des Moldaves et Valaques habitant le gouvernement de ce nom. Ce tableau sera transmis à M. Köppen et la réception en sera accusée avec actions de grâce.

Prorogation des séances.

À cause des vacances d'été, les séances de la Classe sont prorogées jusqu'au 11 août. Le tour de lire, ce jour là, sera à M. Brosset.

Emis le 15 juillet 1848.

№ 110. **BULLETIN** Tome V № 14.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES 11. *Notice sur une traduction espagnole de l'Évangile supposé de St, Barnabé à la Bibliothèque Impériale et publique.* MURALT. VOYAGES. 6. *Deux rapports de M.* CASTRÉN, (Conclusion.)

NOTES.

11. NOTICE SUR UNE TRADUCTION ESPAGNOLE DE L'ÉVANGILE SUPPOSÉ DE S. BARNABÉ, À LA BIBLIOTHÈQUE I. P., PAR EDOUARD DE MURALT. (Lu le 16 juin 1848.)

Il est question d'un évangile semblable dans un décret du pape Gélase de 494 (J. C. distinction XV. can. 3) *Evangelium nomine Barnabae apocryphum* [1]) et dans un manuscrit (Croy) de la Chronographie de Nicéphore patriarche de Constantinople († 828), de même que dans celui des questions d'Anastase du VI. S. (chez Cotelier II. 118 E) après *κγ' πολυκάρπου διδασκαλία* au lieu du Pasteur d'Hermas: *κδ' ἐυαγγέλιον κατὰ Βαρνάβα* (cod. 1789 de la bibliothèque Royale de Paris.)

En tout cas ce n'est pas l'évangile trouvé sur la poitrine de S. Barnabé près de Salamine en Chypre, d'après le témoignage du lecteur Théodore (vers l'an 520) [2]) et d'autres qui n'ont fait que copier sa notice, en ajoutant que cet évangile était écrit sur des tables de bois de senteur (*πυξία θύϊνα*) [3]); car ils disent tous que c'était l'évangile de S. Mathieu, écrit de la main de S. Barnabé, et ce qui est encore plus important, un évangile canonique, puisqu'on le lisait chaque vendredi saint à l'église du palais de Constantinople, où cet évangile avait été transporté en 478 [4]), et non pas un évangile hébreu comme dit le chroniqueur Sigebert de Gembloux († 1112) [5]) ayant entendu dire que S. Mathieu avait d'abord écrit son livre dans cette langue.

Cette histoire paraît d'ailleurs devoir son origine au désir que les évêques de Chypre avaient de s'émanciper par là du patriarchat d'Antioche, sans se rappeler que déjà le concile d'Ephèse 431 les avait déclarés délivrés de cette dépendance à une époque où personne ne parlait de S. Barnabé comme enterré en Chypre et comme patron de cette île, ce que les trois évêques, plaidant leur cause devant le concile, n'auraient pas manqué de faire, si alors on avait su quelque chose de ce patronage [6]). Aussi la chronique paschale continuée jusqu'en 628 ne sait-elle rien de cette découverte. Toutefois, ce n'est pas cet évangile là qui pourrait avoir été écrit *en langue arabe*, comme le suppose la préface de notre traduction, en assignant cette trouvaille à l'an 492. Mais ce qui est l'essentiel, S. Barnabé dans son épitre déclare expressément J. Ch. fils de Dieu, maître et créateur du monde par lequel le S. Père a parlé avant la création [7]), tandis que tout l'évangile donné comme le sien, tend à prouver le contraire dans l'intérêt des Mahométans et à maintenir la circoncision que l'épître déclare être un abus ou malentendu [8]). Aussi cet évangile se trahit formellement comme fabriqué en faveur des Mahométans, puisqu'il annonce la venue de Mahomèt (ch. 221 de la traduction italienne).

Celle-ci est décrite de la manière suivante par La Monnoie dans son édition des Menagiana (Amsterdam 1723 16° IV. 321) «M. le baron de Hohendorf († 1719 d'après l'Universal-Lexicon XIII. 516) — m'a fait voir l'év. supposé par les Turcs à S. Barnabé traduit en italien, apparemment de l'Arabe vers le milieu du XV S. et copié un peu après. C'est un *MS* aujourd'hui unique — qui appartient au Prince Eugène — in 8° long de 6″, large de 4″, épais de 1 1/2″, contenant 229 feuillets — de 18 à 19 lignes, enfermées dans un quarré tracé en rouge. Les marges à coté de certains endroits, soulignés dans le texte, sont bordées de citations arabes relatives à l'Alcoran. Le copiste avait dessein d'écrire en rouge les arguments des 221 chapitres, mais il en est demeuré au 27ème qu'il a mal marqué 26. Le papier est d'un coton lissé qui a du corps. Au devant du livre est écrit: *Serenissimo — — Eugenio. Hoc ev. — si quis conjecturae locus est a Sergio monacho Nestoriano, uno e tribus illis Alcorani architectis compositum — — DDD. Joannes Fredericus Cramerus. Hagae Comitis. a. d. XX Junii CIↃIↃCCXIII.* — Une ponctuation ridicule — en gros points rouges. Les chiffres qui marquent les feuillets sont des chiffres arabes: 1 ꝏ ω 4 0 *V V A q I*, 11, 1 ꝏ etc. — d'environ 1470 — 80, temps auquel les copistes commencèrent à mettre les points sur les i, ce qui a été fort exactement observé dans le *MS*. Le mot Dio est toujours écrit en rouge.»

Ces signes paléographiques prouvent en effet que le *MS* italien est du XV S. et non pas une invention du déiste Toland qui déclare [9]) avoir découvert ce *MS* à Amsterdam en 1709, comme le dit aussi le prologue de la traduction espagnole [10]), qui par conséquent est postérieure à 1713. Mais d'après la description que La Monnoie a faite de la traduction italienne, il se pourrait toujours que le frère Juan Maxin ait trouvé l'original [arabe?] dans la bibliothèque du Vatican en 1586 comme le dit le prologue espagnol du *MS*. de St.-Pétersbourg [11]). Pourtant le reste de ce prologue avec son histoire de la découverte de cet évangile dans une caverne de Grenade [12]) n'est pas moins apocryphe que la première sur la découverte en Chypre et que l'évangile même. Le lecteur en jugera par les chapitres suivants que La Monnoie a publiés en italien et que nous comparerons avec le texte espagnol en y joignant le commencement et la fin d'après notre *MS*.

Deux chapitres du texte italien comparé avec le texte espagnol.

(220) Ritorno la vergine choncholui chescrive hejachobo he ioane inierusalem [13]) quel giorno nel qualle uscite il dechreto del pontifice pero la vergine che temeva ce dio se bene chonosseva il dechreto del pontifice injussto. essa chomando ha cholloro che habitavano chonlei che sissmenticassero suo fiollo hora chome resto ogniuno [14]) dio che chonossce il chore di homeni sa che fra il dollore della morte diuda [15]) che noi chredevamo iessu maestreo nosstro essere, he fra il desiderio, di vederllo rissuscitato ci sconssumavano [chon la madre di iessu pero [16])] li angiolli chusstodi di maria [vergine] asscesero al terzo ciello dove iessu stava in chompagnia di angiolli helirionontiorno il tutto onde jessu [17]) prego dio che li dessi potere di vedere la madre sua chon li suoi disscepoli, allora il misserichordiosso dio chomando ha quatro favoriti angiolli suoi [che sono-Gabriello, michaele, Rafaelle he Uriello] che loro portassero iessu in chassa della madre sua he hiuvi il chusto dissero [18]) per trè giorni [chontinui] lassandollo solamente vedere ha cholloro che chredevano alla sua dotr na pervene iessu circhondato dassplendore nellastantia dove maria chon dui sue sorelle he martha con maria [magdallena] [19]) he lazare chon cholui che scrive heioane choniachobo & pietro dimoravano, onde per timore chaschorno come morto pero jessu levo la madre chon li altri di terra dicendo non temete perche io son iessu [20]) he non piangete perche son vivo [he non morto]. Stete ogniuno grande tempo chome fuori disse per la presenzza di jessu perche ad ogni modo loro chredevano che jessu fussi morto. Quando la vergine [21]) piangendo disse hora di a me [filgiolo] perchè havendoti dato dio potessta di rissuscitare limorti, ti lasso chosi morire convergogna di tuoi parenti he hamici he chon vergogna della tua dotrina che pero. ogniuno che ti amma hestato chome morto [22]).

(221) Risspose jessu abrazando la madre [23]). Chredetimi [madre] perche in verita vi dicho che io non sono [giamai] morto. perehe dio mi ha risservato hapresso la fine del monddo he deto questo, elgi prego li [quatro] angioli che si scoprissero he dessero testimonio come hera passata la chossa, onde si scopirnoli angioli chome quatro solli risplendento per modo che pertimore di novo ogniuno chassco chome morto. allora jessu dete [quatro lincioli alli angioli] azioche si choprissero percheli potessero vedere [he sentire ha parllare. la madre he li chompagni he levato ogniuno li chonfforto] dicendo [24]) questi sono li ministri di dio gabriello che anontia li sachreti di dio [25]). Michalle che chonbate chontara li innimici di dio. Rafaello che riceve le anime [di cholloro che moreno], he Uriello che chiamera ogniuno al juditio di dio [loultimo giorno] [26]). Narorno allora li quatro angioli [alla vergine] chome dio haveva mandato per iessu [27]) he chome haveva trasformato iuda. azioche elgi ricevessi quella pena che haveva venduto ha altri [28]). Disse [allora] cholui che scrive [ho] maesstro he mi licito dimandarti [hora] chome [mi hera licito] quando habitavi chonnoi [29]). Rissposse iessu dimanda quello che ti piaze ho barnaba [che io ti rissponderò]. disse [allora cholui che scrive ho maestro] [30]) essendo dio misserichordiosso perche

chossi ci a tormentati facendoci chredere te essere morto. he la tua madre chossi ti a pianto che estata vicina a morire [31]). [he tu che sei santo di dio ti ha dio lassiato chasscare quessta infamia che tu sii stato ammazzato fra ladroni sul monte chalvario]. Risposse jessu ho barnaba chredimi che ogni pechato perpichollo che sia dio il punisse chon pena grande essendoche dio he offesso nel pechato onde ammandomi [la mia madre he] li fidelli [con miei dissepoli] uno pocho di ammore terreno, il jussto dio havolluto punire quessto ammore [32]) chon il [pressente] dollore aziochesia non punito nelle fiami infernalli. [he me che innocente son stato nel mondo] havendomi li homeni chiamato [dio he] fiollo di dio. [dio per non far mi scernire dalli demonii il giorno de il juditio. ha volluto che io sia scernito da li homeni nel monddo chon la morte di juda facendo chredere ad ogniuno che io sia morto su la chroce] onde questo scerno durera [33]) inssino alla venuta di *machometo* [34]) nontio di dio. il quale [venendo al mondo] sganera ogniuno che chrederano alla legie di dio di quessto in gano [35]).

Préface, premier et dernier chapitre du texte Espagnol.

Prohemio de Bernabe Apostol.

Bernabe Diszipulo de Jesus (llamado Christto de los *Christianos*) a todos a quellos che abittan sobre la tierra Paz y Consolazion desca. Charisimos, El grande y poderoso Dios, a questos dias pasados os a visittado, par su *profetta* Jesus Christo con grande misericordia de doctrina y milagros. Por la qual cosa muchos engañados de Satanas, de baxo de pretexto de Piedad, predican iniqua doctrina, llamando á Jesus, hixo de Dios, y repudiando la *Zircunsizion mandada de Dios in eterno* y conzediendo toda comida y bibida y inmunda. Y entre los quales es uno *Pablo*, de el qual hablo no sin grande Dolor par que es engañado, á cujo respecto escrivo a quella berdad que y o e bistto y oido en la combersazion que e tenido con Jesus; Para que seais salbos yn etterno, y noseais engañados de Satanas, y permanezeais e nel servizio de Dios. Pero guardaos de a quellos que os predican contra de lo que yo escrivo. El grande y poderoso Dios sea con todos, y os guarde y libre de Sattanas y de ttodoso mal amen.

Capittulo 1.

En aquestos Dias pasados fue visittada una birgen llamada Maria (de la casa de David, de el tribu de Judà) Por el angel Gabriel. Aquesta bibia con grande Santitad, y sin ningun escandalo, siendo yrreprehensible; occupandose en orazion y avinos. Un dia estando sola en su aposentto enttrò el angel, y la saludo, diziendo. Dios sia con tigo, Maria [36]). Y ella espanttose del aspectto deel Angel. Y el la confortto diziendo: No temas, Maria por que eres agradable delante de el Señor, *el qual te a eligido para madre de un profetta, que mandara ael pueblo de Ysrael, y le encaminara en su Ley y berdad de Corazon* [37]). Respondio Maria, como puedo yo *parir*, que noè conozido Baron? Dizo el Angel: *Maria, Poderoso es Dios que hizo ael hombre sin hombre, de engendrar un' hombre sin hombre* [38]). Por que a el todo es posible. Respondio Maria: Jo se que Dios es omnipotentte, y asi sea hecha su bolumptad. *Dizo el angel aora as conzebido en ti a el profetta;* a el qual llamaras Jesus [39]). Y guardarle as de ttoda comida ymmunda, *y no bebera vino* ni zerbeza [40]), porque es santto de Dios el muchacho [41]). Ynclinose Maria y con umildad dize. E a qui la sierva de el Señor, hagase segun tu palabra. Parttiose el angel [42]) y la birgen (2ª) glorificò a Dios diziendo. Conoze la Grandeza de Dios o anima mia! Levantate espirittu mio en Dios salbador mio! el qual a mirado la umildad de la sierva sua. De manera que sera llamada bien abienturada de todas las naziones; Por que me hizo grande a quel que es Pottente, Que sea benditto el santto nombre suio. Por que su misericordia se extiende de Generazion en Generazion, y de extirpe en extirpe, Y le temen ael, y á hecho potentte La mano suia, Y á derrimado ael soberbio en la mentte de su corazon Y á depuestto a los poderosos de su silla, Y á lebanttado a los umildes, y a quien á estado hambrientto Le á llenado de bien, y alos ricos à dezado bazios; Por que el tiene en memoria à Abraham Jasu hixo para sprè [43]).

Capittulo 222.

163ª. Huego dixo. Mira Bernaba que en ttodo modo es crivas mi ebangelio; diziendo todo lo que a suzedido e nel mundo azerca de mi. Y baia a el Justto, para que los fieles sean desengañados saviendo la berdad. Dizo el que escrive: Maestro Yo hare como melo mandas à Dios plaziendo; però no bi todo Lo que suzedio con Judas. Respondio Jesus: A qui estan Pedro y Juan que ellos lo bieron; Y telo diran como paso. Y Jesus mando que llamasen a los siette Apossttoles que faltaban y á Nicodemus, y á Joseph, Abar, y Mattia, y álgunos de los settentta y dos diszipulos. Benidos comieron conel; Y a tel terzero dia mando á todos que fuesen a el montte olibetto con su madre, Por que sequeria tornar a el zielo. Fueron todos sus aposttoles Y diszipulos, Eczeptto beintte y uno de los settenta y dos, que se avian huido à Damasco con temor. Y a el puntto de medio dia Estando todos en orazion, bino Jesus con mucha canttidad de Angeles bendiziendo á Dios con tantto resplandor, Que ttodos pusieron sus caras e nel suelo. Y Jesus los lebantto diziendo. No temais á buestro Maestro, que biene a despedirse de bos otros. Y á encomendaros os a meis unos à otros, Y seais siempre agradezidos á Dios nuestro señor Por las merzedes rezividas

De su misericordia; Y el sea con bos otros. Y con esto se partio, y desaparezio con los angeles quedando todos traspasados con el grande resplandor conqnosdezo (164[a]). Parttido Jesus los diszipulos se dividieron por dibersas Partes de Juda y Israel. Y la verdad aborrezida y odiada de Sathanas; fue perseguida de la menttira, como toda bia sehalla. Por què algunos malos hombres, con ocasion de discipulos; Predican ser Christto berdaderamentte muertto, y no resuzittado: otros predicaban, y predican ser Christto muertto y resuzittado. otros predicaban y predican ser Christto hixo de Dios; Entre los quales Pablo (que dize aver bistto à Christto) es engañado. Nos quantto avemos escritto, y predicado, dedicamos à aquellos que temen à Dios. Paraque sean salbos enel dia de el Juizio de Dios. Amen.

4[a] Prologo de el M. en Th. el D. Muhamed Maldonado Nattural de la Lui de Llerena e rel reino de España y provinzia de Andaluzia — teniendo comprebension de algunos nombres proprios Los corrompe otros, de el *traducttor de Ytaliano en Español* — 13[a] Prologo del Sserif Seyid Jachi Ali nattural de españa de el ilustre linage de los Abenzerrages, llamado entre Christianos D. Gabriel de Figueroa, nazido en la zuidad de Grenada. 13[b] Abiendo llegado a mis manos el eb. de B. *copiado mas deziento y diez años* à por el Doctor Muhamed Zerratto Maldonado, cuiò es el prologo anttezedente, y siendo sumamentte diffizil el leerlo, a si por averse umedezido, como por que la tintta avia perdido su color — tube por — obra el copiarlo — Lo an hecho con los libros hallados enel montte Santto de Granada — 1595 siendo Arzobispo de Gr. D. Pedro de Castro y quiñones, bino un hombre de la Zuidad de Jaen buscando un thesoro, en un montte ymmediatto a la Zuidad a la partte de orientte, sobre el rio Darro — con la interbenzion de una persona puestta por el senado, encontraron dos hornos como los de cal, en los quales se hallaron dos laminas pequeñas de plomo escrittos en ellas los nombres de Zezilio, tesifon, patrizio, Mesitton, Nicio y otros todos hasta 16; los quales padezieron marttirio en tiempo de el Emp. Neron, cuios huesos y Zenizas sehallaron alli Ymmediattas. Y tam bien se encontraron hasta 17 libros redondos de plomo con ozas de lo mismo escrittos en lengua *Araba*, sacados de buril los caracteres; y dentro de dibersas Piedras, Grandes, que aun pequeño Golpe se abrian. Lo qual enttendido por el Arz. mando quelos libros se trazesen a su Palazio — se hallo ser uno de los libros la vida de Jesus, otro la de el Aposttol Santjago su Predicazion ymilagros, otro de zien *consezos* ò senttenzias, dictadas por la birgen Maria y escrittas por Tesifon su secrettario, otro de ocho preguntas de Pedro y otros cumplimentto a los 17 referidos, y dan notizia de 8 libros que esta dentro de una piedra grande, que en las mismas cuebas se conserba. Y aunque desde a quel tiempo hastta de presentte se an hecho bibas diligenzias por abrirla, no à sido posible. En uno de esttos libros esta la Ystoria y biage de estos martires. El qual refiere que anttes de partir de Yerusalem, la birgen Maria con los App. — subio una noche al monte Olibette y aviendo hecho orazion se abrio la tierra y en una Pietra grande — mettio los originales de estos libros.

---

1) Ce même décret est attribué au pape Damase (366) par le *MS.* de Dacher; mais les hérétiques Dioscore et Eutychès, condamnés en 450, et les deux Pierre d'Antioche et d'Alexandrie 478 et 482 ne s'accordent qu'avec le temps de Gélase. Hormisdas (415 — 23) auquel le *MS.* de Jury assigne ce même décret, n'aurait pas désigné seulement ces hérétiques-ci comme les derniers, mais bien encore *Euphémius* de Constantinople (489 — 496) condamné par Hormisdas comme adversaire d'Eutychès, *Timothée*, condamné par son prédécesseur le pape Symmaque vers 512 etc. Outre les hérétiques mêmes et les quatre patriarches successeurs d'Acace à Constantinople, les empereurs Zénon et Anastase, auteurs et fauteurs du fameux Hénoticon ou formule d'union, furent rayés en 519 des diptyques ou registres des personnes pour lesquelles on priait dans les églises. Aucun de ces adversaires du synode de Chalcédoine (451) n'est nommé dans le décret en question; mais on ne trouve pas même Nestorius, dont le nom est inséré après Priscillien dans les autres manuscrits de ce décret de Gélase, qui portégeait plutôt le synode de Chalcédoine que celui d'Ephèse, (431) dans lequel les ennemis de Nestorius avaient eu la majorité. Cette majorité étant composée des partisans d'Alexandrie et de Constantinople, Rome penchait plutôt du coté d'Antioche, sans protéger formellement l'extrème de Nestorius, mais en se contentant de ne pas le condamner et en sévissant d'autant plus contre l'autre extrème représenté par Eutychès. C'est donc le juste milieu qui se prononce dans notre décret. Le texte de ce décret est cité sans auteur dans un *MS.* du monastère de Weissenau, maintenant à l'Ermitage (2. 4. 107.) écrit au XI. S.: De noticia librorum apocriforum qui a sanctis dampnati sunt eterna dampnatione — Evangelia n. B. ap. apocrifa. Voir Hardouin II. 938 — 42 et le texte espagnol: «El original de estte Eb. se incontro por rebelaziǫn en la Isle de Chipre sobre el Pecho del Aposttol en Lengua araba en tiempo decl P. Galasio Y de el Emperador Zenon por el ano de 492, notiçe tirée de la monarchie ecclésiastique de Juan de Pinéda (p. 7[a]).

2) II. 2. *Βαρνάβα τοῦ ἀπ. τὸ λείψανον εὑρέθη ἐν Κύπρῳ ὑπό δένδρον κερατέαν, ἔχον ἐπὶ στήθους τὸ κατὰ Ματθαῖον εὐαγγέλιον ἰδιόγραφον τοῦ Βαρνάβα ἐξ ἧς προφάσεως καὶ περιγεγόνασι Κύπριοι τοῦ αὐτοκεφάλαιον εἶναι τὴν κατὰ αὐτοὺς μητρόπολιν καὶ μὴ τελεῖν ὑπὸ Ἀντιόχειαν· τὸ δὲ τοιοῦτον εὐαγγέλιον Ζήνων ἀπέθετο ἐν τῷ παλατίῳ, ἐν τῷ ἄλλῳ Στεφάνῳ*, fragment conservé par Nicéphore Calliste.

3) Suidas (vers 1050) et Alexandre N. 4.

4) Cédrène (vers 1057) *εἰς τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου Στεφάνου ἐν τῇ Δάφνῃ ἀναγινώκεται κατ' ἐναντὸν τῇ ἁγίᾳ μεγάλῃ πέμπτῃ* 353 A, Joel du XIII S. dit la même chose en omettant *ἐν τῇ Δ.* 172 *B.* Le moine Alexandre de Chypre dit ch. 29: *προνοίᾳ θεοῦ ἀνε-*

ραιον ἔμεινε τὸ σῶμα — καὶ οὐδὲν αὐτὸ ἔβλαψε — κρυφῇ συνεκόμισαν τὸ λείψανον καὶ θάψαντες ἐν σπηλαίῳ· 41 εὗρον δὲ καὶ τὸ εὐαγγέλιον ἐπὶ τὸ στῆθος αὐτοῦ κείμενον, ἀνήγαγον εἰς **K. Π.** ἔχον ἐκ θυήνων ξύλων τὰ πτυχία — ἀπέθετο ἐν τῷ παλατίῳ — ἐν τῇ μεγάλῃ πέμπτῃ ἀναγινώσκουσι τὸ εὐαγγέλιον ἐν τῷ εὐκτηρίῳ τοῦ παλατίου. Menaeon collegii Parisiensis XII S. *λέγεται τεθάφθαι ἅμα τῷ ὑπ' αὐτοῦ γραφέντι κατὰ Ματθαῖον εὐαγγελίῳ καὶ εἰς ὕστερον εὑρεθέντι μετὰ τοῦ ἀποστολικοῦ σώματος.* Quelques Synaxaria nomment l'ev. de St. Marc au lieu de S. Mathieu.

5) anno 489 B. ap. qui apud Salaminum Cypri a Bar-Jesu mago et a Judaeis pro Christo igne crematus est, corpus suum quod a So. Marco — in crypta occultatum adhuc latebat, revelatione sua inveniri fecit. Cum quo etiam ev. Mt. *ipsius Mti. manibus hebraice scriptum* quod erat simul reconditum invenitur. Quod ev. ipse B. ex doctrina ap. secum semper ferre solebat et ubicunque inveniebat infirmos, ponebat illud super illos et tam fide Barnabae quam merito Mti. omnes sanabantur. Voyez le Hagiologe Abéssinien qui dit que son corps consumé par les flammes fut enseveli par S. Marc, et l'Itinéraire du Saint (codex Vat. 1667) c. 47: *κατέκαυσαν αὐτὸν πυρὶ ὥστε καὶ τὰ ὀστᾶ αὐτοῦ κονίαν γενέσθαι* — 48 *ἀπεθέμεθα ἅμα τοῖς μαθήμασιν οἷς παρέλαβε παρὰ Ματθαίου.*

6) Article 7 chez Hardouin I. 169 D *ἔξουσι τὸ ἀνηπερέαστον καὶ ἀβίαστον οἱ τῶν ἁγίων ἐκκλησιῶν τῶν κατὰ Κύπρον προεστῶτες.*

7) c. 5 sustinuit pati pro anima nostra cum sit orbis terrarum dominus etc. 6 *λέγει ἡ γραφὴ* (Gen. 1. 26) *περὶ ἡμῶν ὡς λέγει τῷ υἱῷ*, 7 *εἰ ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ, ὢν κύριος καὶ μέλλων κρίνειν ζῶντας καὶ νεκρούς ἔπαθεν* etc. 12 *ἔχεις καὶ ἐν τούτῳ τὴν δόξαν τοῦ Ἰησοῦ* (Col. 1. 16) — *ἰδε πάλιν Ἰησοῦς, οὐχ ὁ υἱὸς ἀνθρώπου ἀλλ' ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ, τύπῳ καὶ ἐν σαρκὶ φανερωθείς.*

8) c. 79 *ἡ περιτομὴ ἐφ' ᾗ πεποίθασι κατήργηται, περιτομὴν γὰρ εἰρηκεν οὐ σαρκὸς γενηθῆναι, ἀλλὰ παρίβησαν ὅτι ἄγγελος πονηρὸς ἐσόφισεν αὐτούς.* Quelques théologiens ne veulent pas reconnaitre l'authenticité de cette lettre quoique elle soit citée par le savant père Clément d'Aléxandrie comme écrite par Barnabé, mais en tout cas la doctrine en est celle des temps apostoliques.

9) Nazarenus, London 1718. 8°. p. 1.

10) «El Prinzipe Eugenio — compranolanda el mismo eb. escritto en lengua It. — de el famoso Savio Toland por 7 dobloneş.»

11) Y traduzido en Lattin lo hallo en la biblioteca deel Batticano el P. Frai Juan Maxin en tiempo deel P. Sixto V — 1586 Quiento traduzo en lengua Ytaliana y espaňola. — —

12) 3ª un dio que estavamos en su Libreria, y fue asalttado del sueño, y sequedo dormido; y yo como esttava ozioso el primer libro que me bino aella, Abriendole bi que era el que tantto deseaba mi corazon; Que es el eb. de B. ap. el qual escondi en mi manga, y despertando el Papa me despedi de el, llevando con migo a quel thesoro zelestial. El qual leiendo porespazio de dos años, me resolbi benir ala fee. V. le prologue de Maldonado vers 1600 à la fin du texte.

13) Bolbio La birgen à Jerusalem etc.

14) Aora qui en dira como nos quedamos todos.

15) Dolor y la muertte de Judas.

16) Y.

17) A el zielo ael terzerodia y le dizeron â Jesus lo que pasava y el mobido a Piedad de su Madre.

18) Guardasen = custodissero.

19) En casa de su madre, donde estaven las dos hermanas Martta y Maria.

20) Que yo soi vuestro maestro.

21) Maria.

22) Con tanto oprovio y verguenza de tus Parientes Y amigos y menos cabo de tu Doctrina dezando nos â todos traspasados.

23) A su madre.

24) Y todos se postraron e nel suelo de su gran resplandor y Jesus dio a cadauno con que se tapasen paraquelos pudiesen sir hablar y Jesus dizo a su madre.

25) G. sabe de sus secrettos y lleva las embazadas.

26) R. llamara â todos â Juizio, Arzrail rezive las almas.

27) Y los angeles santtos dizeron como ellos per mandado de Dios se avian llevado â Jesus.

28) Que queria dar â Jesus.

29) Estavase nel mundo?

30) Di Bernaba lo que quisieres. Y dizo. Quiero que me digas.

31) Con ttu ausenzia, siendo causa que algunos enttendiesen que eras tu el que padezio. Y los demas olbidados de loque nos abias abisado ei tubieron mui zerea de morir.

32) Y como losque me seguian me, amaban con en tranâble amor, les casttigo.

33) Para no casttigarlos en la otra vida como castigara alos que negaren la verdad de mi ebangelio, llamandome hixo de Dios cuiò Engano durara e nel mundo.

34) Santto.

35) Les manifestara la verdad y la reziviran los creientes. Y luego Dixo Jesus. Dios nuestro Justo eres y senor de ttodo. Y attu solo pertteneze el onor, y gloria con reberenzia siu fin.

36) Maria au lieu de *χαῖρε κεχαριτωμένη* du code Vatican. Luc. 1. 28.

37) Au lieu de Luc. 31 — 33.

38) Au lieu de v. 35, 36.

39) v. 31.

40) v. 15.

41) v. 35 *ἅγιον κληθήσεται υἱὸς θεοῦ.*

42) v. 38.

43) 46 — 55.

VOYAGES.

6. Zwei Berichte von Dr. A. Castrén an die Kaiserliche Akademie der Wissenschaften. (Lu le 16 juin 1848.)

(Schluss.)

Auf diesem Wege trat ich am 5 Juli meine Reise zu den *Sojoten* an, in Gesellschaft von Goldsuchern, Priestern, Beamten und Kosaken, von denen jeder in seinem besondern Berufe sich

zu den *Amylschen* Goldwäschereien verfügte. Obgleich die Reisenden sowohl dem Stande als auch den Verhältnissen nach höchst verschieden waren, so unterschied man doch kaum den Herrn vom Diener, den Priester vom Küster, den Russen vom Tataren. Der Priester hatte seinen Talar abgelegt, der Beamte seinen Frack, der Goldsucher seinen Paletot, und Alle waren in die gewöhnliche Walduniform gekleidet, welche hier in einem *Kirgisischen* Mantel von Kameelhaaren besteht, einer Haube von Pferdehaaren, die zum Schutze gegen die Mücken um den Kopf getragen wird, in einer runden Tatarenmütze mit weiten Krämpen u. s. w. Sämmtliche Kosaken und einige Goldsucher waren ausserdem mit Flinten und Pistolen versehen, welche von Zeit zu Zeit abgefeuert wurden, damit die Wölfe und Bären in gehöriger Entfernung blieben.

Während der Fahrt bewegte sich die Gesellschaft in einer langen Procession vorwärts, denn der Weg war so schmal, dass zwei Personen nicht neben einander reiten konnten. Die Reiter beobachteten das feierlichste Stillschweigen und schienen alle mit der Sorge um ihre Wohlfahrt sehr beschäftigt zu sein. Auch war diese Fürsorge durchaus nicht überflüssig, denn in dem *Sajanschen* Gebirge stösst der Reisende fast auf jedem Schritte auf Gefahren und Abenteuer. Wan reist hier auf einem Wege, der mitten im Sommer so weich ist, dass das Pferd bis an den Bauch im Schlamme waten muss. Gut, wenn die Füsse des Thieres unter diesem Schlamme einen festen Boden antreffen, denn dann ist der Reiter ausser aller Gefahr und nur der Unannehmlichkeit ausgesetzt, mit dem von den Pferdefüssen aufgeworfenen Kothe bespritzt zu werden. Oft trifft es sich jedoch, dass das Thier mit einem Vorderfusse im Lehme stecken bleibt und mit aller Anstrengung sich nicht wieder emporhelfen kann. Ein minder lebhaftes Pferd macht hierbei nicht einmal den Versuch sich aufzurichten, sondern wirft sich gleich auf die Seite, und in einem solchen Falle bin ich mehr denn einmal in Gefahr gewesen, mein Bein im Steigbügel zu brechen. Ist dagegen das Pferd ungeduldiger Natur, so versucht es mit aller Macht sich aus dem Sumpfe hervorzuarbeiten, macht mit seinen beiden freien Hinterbeinen einen Satz nach dem andern, wirft sich auf beide Seiten, und ist der Reiter nicht auf seiner Hut, so kann er dabei leicht an einem nahestehenden Baume seine Arme und Beine zerschmettern, ja sogar an den über ihn hängenden Aesten und Zweigen sich ein Loch in den Kopf stossen. Einer solchen Gefahr kann sich jedoch ein bedachtsamer Reiter immer entziehen, aber es giebt auch auf dem *Amylschen* Wege viele Stellen, wo man steile Felsen und Berge ersteigen uud sich wieder herablassen muss. Hier hängt des Reiters Wohlfahrt ganz und gar vom Pferde ab: denn ist dieses nicht ganz fest auf seinen Beinen, so ist ein Purzelbaum nicht zu vermeiden. Es muss jedoch bemerkt werden, dass solche Purzelbäume sehr selten vorkommen, da das Leben auch dem Pferde lieb ist, so dass es eine unglaubliche Klugheit, um der drohenden Gefahr vorzubeugen, an den Tag legt. Gilt es einen steilen Berg hinabzureiten, so habe ich oft bemerkt, dass das Pferd, wenn es seinen Füssen nicht recht traut, sich auf den Bauch niederlegt und mit den Vorderfüssen sich und seinen Reiter den Berg hinabzieht. Wenn es in dergleichen Fällen am klügsten ist, das Pferd seiner eigenen Lenkung zu überlassen, so giebt es dagegen eben so viele Gefahren, denen der Reiter nur durch seine eigene Bedachtsamkeit zu entgehen vermag. Von den unzähligen Gefahren, in welche mich meine Unerfahrenheit im Reiten und Mangel an Vorsicht auf meiner Chinesischen Reise brachte, will ich hier nur der grössten gedenken. Auf dem Ritte durch einen dichten Wald geriethen wir an einen vom Sturme abgebrochenen Baum, der quer über dem Wege lag, aber so hoch von der Erde, dass mein Vordermann sich nur sehr wenig im Sattel niederzubeugen brauchte, um darunter wegzukommen. Seinem Beispiele folgend machte auch ich eine Verbeugung, aber eine so tiefe, dass meine Brust auf den Sattelknopf zu ruhen kam. Unglücklicher Weise traf es sich, dass mein Pferd bedeutend höher als das meines Vordermannes war, und weil ich diesen Umstand nicht in Erwägung gezogen hatte, begab es sich, dass mein Rücken am Baume anstreifte, wobei natürlich die Brust an den Sattelknopf gequetscht wurde. Ich kam zwar glücklich hindurch, aber das Leben hing von einem kleinen Zolle ab, und in jedem Falle lief meine Brustquetschung nicht ohne nachtheilige Folgen ab.

Obschon eine solche Reise durch einen Wald ängstlich, gefährlich und mühsam ist, so hat sie doch auch ihre lichten Seiten. Sehet mal, wie sich unsere Cavalcade benimmt, wenn sie beim Anbruch der Finsterniss sich genöthigt sieht, ihr Lager in dem öden Walde aufzuschlagen. Nachdem man die Pferde abgesattelt, Feuer angemacht, Grapen und Theekessel aufgehängt hat, breitet man auf der Erde so viel Satteldecken aus, als die Gesellschaft besitzt, und legt um diese herum die Sättel selbst, die hier die Stühle vertreten müssen. Auf den gedeckten Tisch trägt nun ein Jeder seine Vorräthe auf, unter denen natürlich die des Priesters und Goldsuchers die besten, die des Gelehrten aber die schlechtesten sind. Hierauf setzen sich die Waldmänner neben einander auf die Sättel, und nun beginnt ein Gastmahl in ächter Waldweise. Käse, Brantwein und Pirogen, Thee, Bouillon und Madeira, Fisch, Fleisch, Champagner und Kaviar, Alles wird durcheinander verzehrt und mit gleich gutem Appetit, denn das Mahl, welches jetzt eingenommen wird, ist zugleich Frühstück, Mittag und Abendbrod. Nach gestilltem Hunger bleiben die Alten am Tische sitzen und trinken, nicht wie Männer heut zu Tage, sondern wie zur Zeit der alten Kämpen getrunken wurde.

Während des Trinkens erheitern sich die befurchten Stirnen und die Wangen erscheinen rosenroth vom Widerscheine der hoch in die Luft flatternden Lohe. Mittlerweile haben sich einige schwärmerische Jünglinge von dem geräuschvollen Trinktische entfernt und singen in aller Einsamkeit wehmuthsvolle Lieder. Durch das Beispiel der Jünglinge gemahnt, stimmen auch die Alten einen Chorgesang an und die Freude steigt nun bis an die Wolken. Noch etliche Gläser und wir sehen Einen nach den Andern an einen Baumstamm oder eine Erderhöhung sinken. So liegen des Waldes Männer zerstreut auf der feuchten Erde, und so stark ist des Weines Macht, dass Keiner von ihnen die geringste Empfindung von dem rauschenden Platzregen hat, welcher die Nacht hindurch auf sie niederfällt.

Ein solches Abenteuer trug sich, wenn ich mich recht besinne, zwei Tage nach unserer Abreise aus dem *Schadatskischen* Kosaken-Vorposten zu. Am dritten ward die Reise fortgesetzt bei Regen und Wind durch eine Gegend, welche vorzugsweise der schwarze Wald genannt wird. Ueberhaupt heisst bei den Eingebornen jeder Wald entweder schwarz oder weiss, und dieselben Beiwörter erhalten auch Land, Wasser, Vögel der Luft, Fische des Meeres und, mit einem Worte, alle Gegenstände der Natur. Mit diesen Attributen wird nicht bloss die Farbe der Gegenstände bezeichnet, sondern auch ihre innere Beschaffenheit, und daher werden sogar die Götter und Menschen in schwarze und weisse eingetheilt. Auf den Wald angewandt, begreift die Benennung schwarz alle Arten von Nadelholz in sich, da hingegen mit dem Namen weisser Wald sowohl Birken als anderes Laubholz bezeichnet wird. Das Wort schwarz klingt zwar etwas sonderbar als Epithet des grünen Waldes, aber nichtsdestoweniger führte der Wald, in welchem wir uns damals befanden, mit Recht seinen Namen, obschon er aus einer Holzart bestand, die man die weisse oder Silber-Tanne (Russ. пихта) nennt. Es ist indessen möglich, dass die dunkle Farbe des Waldes zum Theil von den dichten Nebeln herrührte, welche sich gleich Rauchwolken von den Bergen erhoben und die ganze Athmosphäre verfinsterten. Dieses Dunkel wurde noch dadurch vermehrt, dass es in dem schwarzen Walde keinen ausgehauenen Weg gab, sondern nur einzelne schmale, in die Kreuz und in die Quer laufende Stege, welche von buschigen Bäumen beschattet wurden. Zwischen diesen Bäumen war die Passage so eng, dass die Karawane mit der grössten Mühe sich durchwinden musste. Einige von den Herren, die einen etwas grössern Umfang hatten, sahen sich sogar gezwungen, des engen Raumes wegen ihre Pferde zu verlassen und ihre Reise zu Fusse keuchend fortzusetzen. Durch den beschwerlichen Ritt ermüdet, versuchte auch ich zur Abwechselung eine Fusswanderung anzustellen, aber ich fand dabei meine Knie so mitgenommen, dass ich mich kaum von der Stelle bewegen konnte. Es war also nothwendig, wieder in den Sattel zu steigen; aber dieses Aufsteigen ging so langsam vor sich, dass die Karawane mittlerweile mir aus dem Gesichte kam. Nun fügte das Missgeschik, dass der schmale Steg, auf dem ich fortritt, bei einer Wendung gleichsam durch Zauber verschwand. Hierüber wurde mein Pferd so bestürzt, dass es wie von Sinnen in den tiefen Wald zu rennen begann. Nun ging es spornstreichs, und hatten meine Knie schon früher die Härte der *Sajanschen* Tannen erfahren müssen, so war ich nun in Gefahr alle Glieder und Gelenke zu zerquetschen. Da es mir vor Allem darum zu thun war, die Augen zu retten, so schützte ich dieselben mit dem rechten Arme und suchte, so viel als möglich, mit dem linken das Pferd aufzuhalten. Wahrscheinlich wären doch meine Bemühungen vergeblich gewesen, wenn mir nicht der Zufall einen Sumpf in den Weg geführt hätte, bei dem das Pferd so plötzlich anhielt, dass ich über Hals und Kopf in den Schlamm stürzte. Kaum wieder in den Sattel gestiegen, hörte ich mein Pferd in ein gellendes Wiehern ausbrechen, und nun ging es wieder fort in einer andern Richtung, aber mit derselben Hast und unter einer ununterbrochenen Bastonnade. Glücklicher Weise währte es jedoch nicht lange, bis das Pferd wieder seinen Lauf hemmte, und als ich mittlerweile Zeit gewann mich umzusehen, gewahrte ich dicht vor mir einen Theil der Karawane und in einer geringen Entfernung zwei kleine Goldwäschereien.

Es bedarf wohl kaum der Erwähnung, dass fast alle geistlichen und weltlichen Herren in den Wäschereien zurückblieben, um ihre Wunden zu pflegen. Da die meinigen bei angestellter Besichtigung als von keiner gefährlichen Beschaffenheit befunden wurden, so liess ich nur meine Kleider während der Nacht trocknen und setzte den folgenden Tag in Gesellschaft einiger Kosaken und Goldsucher meine Reise fort. Unser Weg führte nun anfangs über den Berg *Tschókur*, der durch seine fürchterlichen Abgründe weit und breit berüchtigt ist. Nachdem wir ohne besondere Unglücksfälle jene Abgründe passirt waren, erreichten wir des Abends den *Amyl*-Fluss und setzten unsere Reise fort, indem wir flussaufwärts gingen. Hier erschwerten zwar weder Tannen noch Berge unsere Reise, doch hielten die Goldsucher gerade diesen Theil des Weges für den schwierigsten, weil man sich hier über einen unebenen Steinhaufen hindurcharbeiten muss und beständig in Gefahr schwebt, von den scharfen Felsenecken in den Fluss hinabzustürzen. Trotz des sterilen Ufers glaubte ich an einer Stelle Spuren eines alten Weges gewahr zu werden, der wahrscheinlich von den *Matoren* gebahnt worden. Denn nach der Tradition haben sich ehemals am *Amyl* zahlreiche *Matoren*-Familien aufgehalten, welche theils im Gebirge jagten, theils auch in den Flüssen Fische fingen. Nunmehr ist

jenes Geschlecht bereits verschwunden und der Reisende begegnet gegenwärtig nur einigen elenden Balaganen aus Heu oder Birkenrinde, welche zur Herbstzeit von Russischen Fischern bewohnt werden, im Sommer aber leer stehen und im Frühjahr grösstentheils von der Fluth weggeschwemmt werden. Ausnahmsweise fand ich jedoch drei der gedachten Balagane von Kosaken eingenommen, welche am *Amyl* postirt worden sind, um ein wachsames Auge auf die Ausreisser zu haben, welche fast tagtäglich von den Goldwäschereien sich entfernen.

Nachdem wir den Berg *Tschókur* überstiegen hatten, erreichten wir in Kurzem einen der gedachten Kosaken - Balagane. Hier wurde, wie gewöhnlich, des Abends eine Serenade veranstaltet, in der Morgendämmerung aber wurden die Pferde wieder gesattelt und die Karawane setzte sich in Bewegung. Aus den vielen Zeichen des Kreuzes, welche meine rechtgläubigen Reisegefährten bei der Abreise machten, konnte ich leicht schliessen, dass sie eines schweren Tages gewärtig waren, vielleicht in Folge des Platzregens, vielleicht aber auch wegen des mühevollen Weges und wahrscheinlich am meisten deswegen, weil die Karawane im Verlaufe des Tages zwei Mal über den Fluss *Amyl* setzen musste, den man sowohl der reissenden Strömung, als auch des tiefen Wassers wegen für sehr gefährlich hielt. Ja, die Furcht hatte sich einiger Goldsucher in dem Grade bemeistert, dass sie bei der ersten Furt sich gar nicht in's Wasser wagten, sondern sich lieber entschlossen, einen kleinen Umweg zu machen und in einem Bote über den Fluss sich rudern zu lassen. Indessen lenkte einer meiner Gefährten sein Pferd mit raschem Muthe in den Fluss hinab, ich folgte ihm und wir gelangten glücklich an das gegenüberliegende Ufer. Durch diese That ward ich von der Goldsucher-Karawane getrennt und setzte nun meine Reise mit zwei Kosaken fort, welche schon von Anfang an zu meinen Trabanten bestimmt worden waren. Sie waren alle beide rasche und muthige Männer, die mit solcher Leichtigkeit über schroffe Felsen hinübersetzten, als ritten sie auf offener Landstrasse. Freilich stürzten auch sie eben so oft als ich, allein bei ihren Purzelbäumen litten doch ihre Pferde mehr als die Reiter selbst. Die Schrammen, die mir zu Theil wurden, ertrug ich weit ruhiger, als den kalten Nordwind und den starken Regen. In der That war es auch die rauhe Witterung, welche auch die Kosaken zur Eile antrieb, denn es lag ihnen sehr daran, wenigstens vor Nacht unter Obdach zu kommen. Dies gelang ihnen auch nach Wunsch, denn noch vor dem Einbruche der Finsterniss kamen wir nach *Nikolajewsk*, einer der vornehmsten Goldwäschereien im *Amylschen* Gebiete.

Es war meine Absicht gewesen, ohne Aufenthalt meine Reise weiter fortzusetzen, allein hier begegnete mir die Unannehmlichkeit, dass die Goldsucher sich weigerten mir Pferde zu geben, unter dem Vorwande, dass sie mit gelehrten Reisenden nichts zu schaffen hätten. Ausser Stande vom Flecken zu kommen, war ich also genöthigt in der Goldwäscherei zu bleiben, um die Ankunft der von mir verlassenen Karawane abzuwarten, in der sich einige einflussreiche Personen befanden und darunter sogar der *Minusinskische* Kreishauptmann. Durch seine Vermittelung gelang es mir endlich nach dreitägigem Warten eine nöthige Anzahl Pferde und einen Tatarischen Wegweiser zu erhalten, der laut eigener Versicherung den grössten Theil seines Lebens bei den *Sojoten* zugebracht hatte. Ich vertraute mich gänzlich der Leitung dieses Mannes an und zog den *Amyl*-Fluss hinauf durch wegelose, unfruchtbare und unbebaute Gegenden. Nach einer Tagereise gelangte ich an die Mündung des Flusses *Irtsuk*, der nur drei Tagereisen von dem schwarzen See (*kara köl*) belegen ist, aus welchem der *Amyl* entfliesst. Indem ich diesen Fluss rechts liess, setzte ich nun meine Reise längs dem Ufer des *Irtsuk* aufwärts fort, der mir und meiner kleinen Karawane ein schweres Tagewerk bereitete. Hier waren keine Wegzeichen, der Grund voll bodenloser Quelladern und so dicht mit Wald bewachsen, dass man bald mit der Axt sich einen Weg bahnen, bald wieder den reissenden und felsigen Fluss hinaufwaten musste. Wohl begegneten uns im Verlaufe des Tages manche gefährliche Abenteuer, allein beim Einbruch des Abends befanden wir uns doch alle frisch und gesund auf der Spitze des *Sajanschen* Gebirges oder des sogenannten *Urals*.

Werfen wir von hier einen Blick um uns, so gewahren wir auf allen Seiten eine wilde Waldgegend, durchschnitten von zahlreichen Flüssen, die von bedeutenden, aus der *Sajanschen* Kette laufenden Gebirgszweigen begleitet werden. Jene Kette theilt sich am schwarzen See in zwei Arme oder *Urale*. Der eine, dem Anscheine nach grössere, läuft nach Osten und Westen fort, der andere aber bildet am schwarzen See eine Krümmung nach Norden und wendet sich dann gleichfalls nach Osten. Auf diesem Arme eben haben wir nun unsern Standpunkt und dicht an unserer Seite erhebt sich die wolkenhohe, schneebedeckte Bergkuppe *Kóder-Taskyl*. In einiger Entfernung erblicken wir mehrere andere eben so hohe und mit grossen Schneemassen bedeckte Bergkuppen oder *Taskylen*, wie *Korom-*, *Kyrky-*, *Kodur-*, *Ala-Taskyl* u. a. Fast von allen diesen *Taskylen* weiss unser Tatarischer Begleiter irgend eine alte Sage zu erzählen; hier wollen wir jedoch nur seine Erzählung vom *Toros-Taskyl* anführen, da sie ohne Zweifel einen historischen Grund hat.

«*Toros* hiess ein *Sojotischer* Mann, der vor 200 Jahren lebte und dem Kaiser von China Steuer entrichtete. Um sich dieser zu entziehen, entschloss sich *Toros* mit seinem ganzen aus 35 Personen bestehenden Geschlechte nach Sibirien zu flüchten. Darüber aufgebracht nahmen sich die *Sojoten* vor ihre entfliehenden Landsleute zu verfolgen. Als *Toros* merkte, dass ihm der Feind auf den Fersen nachfolgte, so erstieg er den nach ihm benannten *Toros-Taskyl* und bahnte sich in der grössten Eile einen Weg den Berg hinan. Dieser Weg soll noch jetzt zu sehen sein und von den Tataren *Toros's* Weg genannt werden. Als *Toros* auf die jäheste Felsenspitze gelangt war, reihete er am Rande des Felsens einige Baumstämme an einander, band sie mit starken Stricken zusammen und häufte gegen die Balken einen Stapel von grossen Steinen. Sobald die Verfolgenden bis unter den Felsen angelangt waren, schnitt *Toros* alle Stricke ab, welche die Balken und den Steinhaufen zusammenhielten. Durch den nun erfolgenden Steinregen kamen die Feinde bis auf den letzten Mann um, *Toros* und sein Geschlecht aber setzten glücklich ihren Zug nach dem *Amyl* fort, wo sie dann in Einigkeit und Frieden mit den *Matoren* lebten.»

Während ich auf die Erzählungen des Tataren horchte, hatte sich unbemerkt eine dicke Gewitterwolke über unsern Häuptern zusammengezogen. Plötzlich krachte in der Luft ein Donnerschlag so stark, dass der colossale Berg unter unsern Füssen zu schwanken schien. Erschrocken stürzten alle auf ihre Pferde und nun ging es spornstreichs den *Ural* hinunter auf das Chinesische Gebiet.

Emis le 5 août 1848.

№ 111. **BULLETIN** Tome V. № 15.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso;* 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 12. *Remarques relatives aux médailles Sassanides.* DORN. VOYAGES. 7. *Rapport à S. E. le Prince Vorontsov, sur les chartes géorgiennes.* BROSSET.

NOTES.

12. BEMERKUNGEN ZUR SASANIDEN-MÜNZKUNDE. VON B. DORN. (Lu le 2 juin 1848.)

(Mit einer lithographirten Tafel.)

Eine grössere Arbeit über Parsen-Münzkunde habe ich, wie schon anderwärts erwähnt, unter der Hand. Zwei Abtheilungen dieser Arbeit, die Sasaniden, und zwar I. von Ardeschir I. bis Kuwad, und II. von Dschamasp bis Ardeschir III. nebst Anhang habe ich zu verschiedenen Zeiten der Akademie vorgelegt, und werde hoffentlich noch im Laufe dieses Jahres dasselbe thun können mit der dritten Abtheilung, die sich mit den Ispehbed-Münzen beschäftigt. Ich habe mich indessen noch nicht entschliessen können, jene Abhandlungen einzeln oder zusammen dem Drucke zu übergeben. Einer der vorzüglichsten Gründe dieser Zögerung liegt in der günstigen Stellung, in welcher ich mich in dieser Hinsicht befinde. Es sind mir seit dem Beginne jener Arbeit unausgesetzt neue, grössere oder kleinere Sendungen oder Sammlungen von dergleichen Münzen zu Gesicht gekommen; noch vor ein paar Tagen war mir eine solche aus dem Morgenland hieher gebrachte (58 St.) zur Ansicht und Benutzung übergeben worden, der Erwerbungen des asiatischen Museums, die sich ebenfalls in kurzen Zeiträumen an einander reihen, gar nicht zu erwähnen. Seit die Aufmerksamkeit auch hier zu Lande sich auf diesen Zweig der asiatischen Münzkunde gerichtet hat, kommen von allen Seiten dergleichen Denkmäler zum Vorschein; bald ist es der Boden des Russischen Reiches selbst, der sie enthüllt, bald wandern sie aus fernen Gegenden Asiens an die Ufer der Newa. Zwar enthalten solche neue Sammlungen nicht immer, aber doch oft ungekannte Stücke; sie bestehen meist aus Münzen von Kuwad, Chofroës I. u. II., ein Umstand, der durch die langen Regierungen dieser Sasaniden-Könige sich leicht erklären lässt. Seltener sind die Münzen von früheren Sasaniden, am häufigsten die von Ardeschir I. und Schahpur II. u. III. Das asiatische Museum besitzt eine sehr vollständige Reihe von Sasaniden; ihm gehen nur noch Hormisdas I. und einige der letzten Könige ab. Und so kann denn die wirkliche Beobachtung des *nonum prematur in annum* bei einer umfassenden Arbeit über die in Rede stehenden Alterthümer in der That nur erspriessliche Früchte für die Wissenschaft tragen. Indessen kann und will ich die in diesen Zeilen zu behandelnden Punkte nicht länger vorenthalten, um so weniger als sie schon zum Theil von mir und Andern öffentlich besprochen worden sind, und ich dabei mehr oder weniger betheiligt bin; ich werde mich möglichst kurz fassen, aber wenn sich dazu Ursache oder Gelegenheit findet, später entweder in diesen Blättern oder sonst wo, das dann Nöthige nachzutragen nicht unterlassen.

I. Unter den von Hrn. Obrist-Lieutenant Woskoboinikov in Persien angesammelten und für das asiatische Museum im J. 1846 ausgesuchten Münzen [1]) befand sich eine, die Hr. Akad. Fraehn bezeichnete: *Ined. rariss. notabiliss. accuratius examinandus.* Ich war damals anderweitig beschäftigt und machte die Münze nicht zum Gegenstand genauerer Untersuchung; der flüchtige Anblick liess mich auf der Vorderseite blos Artachschetr 1[a]) malca, auf der Rückseite maſdiesn, dahinter den Buchstaben u. s, sch erkennen. Die beiden andern Wörter waren mir nicht klar. Hr. v. Bartholomaei indessen, der die Münze bei mir sah, las die ersteren bald darauf 𐭬𐭥𐭮𐭥 𐭬𐭠𐭫𐭠 malca (?) Papaki[2]). Diese Erklärung, namentlich Papaki, ist um so sicherer als sie ganz mit der übereinstimmt, welche bei de Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités* etc. Taf. 1. No. 1. 2. u. 3. in den da abgebildeten Steininschriften vorkommt sowohl in der Lesung und Deutung, als selbst im Ganzen der äusseren Erscheinung nach. (Siehe die beigegebene Tafel.) Die Lesung *Malca* scheint mir weniger sicher; das Wort könnte vielleicht auch 𐭥𐭤 (𐭥𐭫) sein, doch scheint noch ein Buchstabe oder ein Wort voranzugehen. Es ist also *Babek* oder *Papek*, der Vater Ardeschir's I., den wir auf der Münze genannt finden, dessen Königstitel (wenn wirklich *malca* dastand) keinen Anstoss geben kann [3]). Wir können nicht zweifeln, dass diese Münze eine der ersten gewesen, welche unter Ardeschir's Regierung geprägt wurden, dass sie also die älteste aller bisher bekannten Sasaniden-Münzen ist, und dass sie unter die Kleinodien unseres Museums gehört. Wir haben durch sie eine fernere Bestätigung, dass es Sasaniden-Münzen gab, die auf beiden Seiten Bildnisse enthielten (die Altarwächter natürlich nicht eingerechnet); und wir brauchen die Hoffnung nicht aufzugeben, noch einmal Abu Hanifa's († 894) Angabe bestätigt zu finden, dass Ardeschir auf der Rückseite der Münzen das Bildniss seines Ministers Ebersam (oder Ferruch) prägen liess. Ob uns dieselbe Hoffnung zu hegen, auch rücksichtlich der Angabe Tabary's [3a]) gegönnt ist?

II. In demselben *Bulletin* No. 7. hatte ich die Parsen-Münzen besprochen, welche ich damals Churſisda-Münzen nennen zu können glaubte. Es sind dem Gepräge nach dieselben, welche Hr. v. Longpérier dem Vologeſes zuschreibt; nur liessen, so glaubte ich, die mir zur Ansicht vorliegenden Münzen der Art jenen Namen nicht erkennen. Hr. v. Bartholomaei dagegen, der damals auch meiner Ansicht beistimmte, ist später durch wiederholte Forschungen wieder auf Vologeses zurückgekommen [4]). Jetzt, nachdem ich mehrere andere Exemplare der in Rede stehenden Münzen unter den Händen gehabt, bin auch ich geneigt, dasselbe zu thun; das was ich auf der Rückseit jesda las, ist wohl Walakeſch 𐭥𐭤𐭫𐭪; die Vorderseite bietet die Inschrift: 𐭥𐭤𐭫𐭪 𐭤𐭫𐭮. Die letzten vier Buchstaben enthalten eben wieder denselben Namen; es bleibt uns vorn also noch 𐭤𐭫𐭮 übrig, wie diess auch Longpérier S. 65. No. 56 giebt. Die Lesung kann kaum eine andere als هيكل haikal sein; dieses Wort bedeutet aber nach dem Burhani-kati' unter Anderm auch Bild, Bildniss; gross u. s. w. In der ersteren Bedeutung von Bildniss entspräche es dann dem lú = ru (رو) [5]) oder petkeli [6]) bei de Sacy; in der zweiten etwa dem 𐭥𐭤 der Münzen. Uebrigens hatte der genannte Münzkenner auch diese Erklärung schon gefunden und bei mir ausgesprochen. Freilich möchte man eher eine Bedeutung suchen, die dem früheren 𐭥𐭤, oder dem späteren afsud entspräche, mag nun letzteres die Bedeutung haben welche Hr. Etatsrath Olshausen ihm beilegt, oder die, welche Hr. Dr. Spiegel vorziehen möchte, d.h. = Zend çpĕñtô [7]). Ich nehme hier die Gelegenheit wahr, mich über die von mir versuchte Erklärung des afsud durch afiti näher zu erklären. Auf der Vorderseite der späteren Sasaniden steht das Wort afsud meist oben unter 𐭱; bei Kuwad und sonst noch ausnahmsweise, namentlich auf Ispehbeden finden wir es unten; bei Kuwad dem Namen nachgesetzt, was zu der Lesung Dſchamaſp Anlass gegeben, welche mir aber auf keine Weise zulässig scheint. S. *Bullet. de la cl. hist. T. IV. No.* 6. Die Münze bei Longpérier P. X. No. 3 giebt 𐭪𐭥𐭲𐭥𐭣 Kuwad af (zud); die bei Marsden No. DXXXI. 𐭪𐭮𐭥𐭣 𐭪𐭮𐭥𐭣 mit den Jahren 35 u. 38 die nimmermehr auf Dſchamaſp passen, wie schon Krafft [8]) bemerkt hat. Auch die von Hrn. Dr. Mordtmann [9]) als Dſchamaſp-Münzen angenommenen Stücke mit den Jahren 13. 33. 44. werden dem Kuwad zugehören. Auf späteren Sasaniden und auch auf Ispehbeden treffen wir nun ferner noch aussen am Rande auf ein Wort 𐭥𐭱𐭤, welches ich افل lesen zu können glaubte. Im Burhani-kati' finden wir أَفْتَل aftid, lobend, preisend, Verwunderung [illegible] أفتل aftisita, vorzügliches Lob, Preis,

1) *Bullet. de la cl. hist. IV. SS.* 351 u. 42.

1[a]) Fast ganz wie bei Longpérier No. 2.

2) St. Petersburg. Zeit. 1847. No. 282. S. 1163. *Mémoires de la Société d'Archéologie etc. III.* S. 60.

3) de Sacy, a. a. O. S. 34.

3[a]) *Bull. l.* S. 281 — 2.

4) *Conjectures sur quelques médailles Sassanides, postérieures au Roi Firouz.* St. Peterb. 1847. S. 4.

5) a. a. O. S. 243.

6) *Ib.* S. 106.

7) Jahrbücher für wissenschaftl. Kritik. Mai 1844. S. 701.

8) Wiener Jahrb. Bd. 106. S. 25.

9) Zeitschrift der D. morg. Ges. 2ter Bd. Heft I — II. S. 113, 114, 116.

das Lob Gottes (حمد خدای تعالی), und endlich افر afid mit denselben Bedeutungen wie افتن. Ich war damals der richtigen Uebersetzung nicht recht sicher; ich meinte es könne dem auch sonst auf Parsen-Münzen an derselben Stelle befindlichen الحمد لله entsprechen, und ob 𐭠𐭦𐭮 es nicht noch kann? Kurz jene persischen Formen bestimmten mich zu der Lesung afiti.

Hr. Dr. Mordtmann hat zuerst in den Buchstaben auf den Altargestellen der Münzen von Schahpur II. und III. Zahlen vermuthet [10]); er glaubt 60, 40, 20 (?), 50, 30 zu lesen, und Hr. Etatsrath Olshausen stimmt ihm in der Hauptsache bei [11]). Auf den Schahpur-Münzen der Akademie sind die Altarinschriften fast insgesammt unleserlich, doch finden wir 𐭱𐭱𐭱, 𐭱𐭱𐭩, 𐭱𐭱𐭩𐭩; auf Jesdegerd-Münzen liest man deutlich 𐭱𐭱𐭩, 𐭱𐭱𐭱 u. 𐭱𐭱𐭱𐭩 [12]). Ich weiss nicht ob das Zahlen sind; sollte man da nicht die Namen etwa der Ateschgah oder Feuertempel suchen? Masudy handelt in einem eigenen Capitel (dem 66sten) seiner «Goldenen Wiesen» von den Feuertempeln der Perser, und nennt mehrere derselben; aber keiner der von ihm genannten will sich auf den Münzen lesen lassen. S. auch Hyde *Veterum Pers. Relig.* S. 100 etc. Sicherer werden die auf der Rückseite der Sasaniden-Münzen unten befindlichen Buchstaben Abkürzungen von Prägeörtern sein [13]), worauf namentlich die Benennungen Iran, Kerman und Sind, welche da vollständig zu lesen sind, mit überwiegender Wahrscheinlichkeit hinweisen. Es kommen aber ausserdem noch einzelne Buchstaben, bald oben neben dem Feueraltare, bald anderswo vor; es bleibt also immer noch genug zu enträthseln. Uebrigens werden diese Abkürzungen immer Zweifel und Unbestimmtheiten zulassen. Ist z. B. Dâ (meghân) zu lesen oder Dā (rabdfcherd), oder Dā (ria) داریا; ist Iran das Land oder dessen Hauptstadt, oder Iran (schad Kuwad) ایران شاد کواذ? Andere Städtenamen wären: 𐭪𐭣 oder 𐭪𐭣𐭣 Rei, Rai; 𐭥𐭩 Waha(scht Ardefchir) وهشت اردشیر, wenn nicht etwa bei der ausserdem oft vorkommenden Form 𐭥𐭥𐭩 Nih(awend) Neh(awend); 𐭩𐭣𐭪 Ir(schehr) ایرشهر bei Hamsa Ispahany. Bei Iftachry heisst sie Iranfchehr, so dass jenes Ir-schehr also eine Abkürzung des letztern wäre; wenn nicht etwa Ir (anfchehr) zu lesen. Nischapur hiess bekanntlich auch ابرشهر; ohne jene Angabe Iftachry's würde man fast versucht sein ایرشهر für einen Schreibfehler statt ابرشهر zu halten; 𐭱𐭱𐭱𐭱 Besa oder Fasa, بسا, فسا (Vergl. Krafft S. 27. [14]) 𐭪𐭣𐭱𐭮 Ram (hormus oder Ardefchir) S. *ibid.* S. 28. 𐭠𐭦𐭮 Afr(idin) Ib. S. 28. 𐭱𐭥 Beh (Ardefchir u. s. w.) به اردشیر 𐭠𐭣 Ab(rfchehr) ابرشهر oder Ab (her) ابهر; 𐭣𐭣 Ai(dedfch) ایدج, oder vielleicht Si(ftan); 𐭪𐭪 Ar(defchir churra) اردشیر خره; 𐭱𐭱𐭱𐭱 Bena (Schahpur) بناشابور; 𐭮𐭣 (bei Krafft S. 27 «mr oder vielmehr mb»), vielleicht Maf(dekan) مزد قان; 𐭱𐭥𐭥 Schah (pur) u. s. w. Was mag das auf Kuwad-Münzen vorkommende 𐭱𐭦𐭩 sein?

IV. Als ich im J. 1842 meine Abhandlung: Versuch einer Erklärung von drei Münzen mit Sasaniden-Gepräge [15]) drucken liess, glaubte ich nicht, dass dieselbe Anlass zu vielleicht allzuheftigen Erörterungen zwischen zwei hochgeschätzten Numismatikern geben würde. Die Sache verhält sich so. Die georgisch-sasanidischen Münzen, die auf der Vorderseite über dem Kopfe des Königs zwei georgische Buchstaben *GN* aufweisen, konnten nach Hrn. Akad. Brosset's Erklärung keinem andern Münzherrn als dem georgischen Könige Wachtang Gurgarflan angehören; die Schrift auf der Vorderseite nahm ich für Pehlewy-Schrift, und las afiti Hormus (also jetzt afsud) und da sich mit der Chronologie kein anderer Sasanide als Hormisdas III. vertrug, so sah ich mich gezwungen, trotz den schon damals mir gemachten Einwürfen des Hrn. v. Bartholomaei, diesen Hormisdas auf den Münzen anzunehmen, obgleich hinzufügend: «In der That, wenn die georgische Inschrift die Möglichkeit an die Hand gäbe, die Münzen einer spätern Zeit zuzuschreiben, und Hormisdas IV. darauf zu suchen, so würde ich mich keinen Augenblick bedenken, diess zu thun, und die Münze mit dem Kreuze und ohne georgische Inschrift könnte allenfalls einem spätern Herrscher zugeschrieben werden.»

Beide Erklärungen fanden Widerspruch in der Schrift des Fürsten Baratajev [16]). Dieser Numismatiker glaubt, dass die Buchstaben *GN* Gurdfchiftan bedeuten können, und läugnet geradezu, dass die von mir als Pehlewy angenommene Schrift eine solche sei; er hält sie für arabische. Einige, sagt er [17]), finden, dass sie (die Inschrift) aus arabischen Buch-

10) a. a. O. S. 109, 113.
11) Ebend. S. 109 Anmerk. 2, und S. 113 Anmerk. 1.
12) S. Longpérier S. 44. No. 40.
13) Zeitschr. d. D. m. G. S. 115.
14) Wien. Jahrb. Bd. 106.
15) *Bullet. de la cl. hist.* 1. *No.* 3.
16) *Documents numismatiques du Royaume de Géorgie. St.-Pétersbourg* 1844.
17) *Ib.* Pasp. I. S. 25 — 26. Vergl. 94 — 99.

staben besteht; andere dagegen sehen die Schriftzüge des Pehlewy-Alphabets. Die Numismatiker-Orientalisten, welche sich ausschliesslich mit der Literatur der Araber, Perser und Türken beschäftigen, finden, dass die Inschrift aus arabischen Buchstaben besteht, und dass sie folgende Worte ausdrückt: IV حكم سنة er regierte im 17ten Jahre u. s. w. Ich gestehe, dass ich diese Numismatiker-Orientalisten nicht kenne, ja nicht einmal zu errathen vermag; fragt man Jemanden der Arabisch liest, wie allenfalls jene Züge gelesen werden könnten, wenn man sie durchaus und um jeden Preis als arabische betrachtete — ﻫﻜﻤ sieht auf einigen Münzen allerdings fast ganz arabisch حكم aus, aber سنة erscheint immer als ɯ — so wird freilich seine Antwort auf die von dem Hrn. Verfasser angegebene Weise ausfallen können; aber auch nur dann; man würde dennoch nicht unterlassen hinzuzufügen, dass sie in der That keine arabischen sind. Wenn man einen der das russische Alphabet nicht kennt, fragte wie man das Wort *пастырону* als lateinisches lesen müsse, so wird er wohl antworten: *HacmopoHy*, aber wäre das ein Beweis, dass das Wort wirklich ein lateinisches sei? Gewiss nicht. Und wie wenig das Jahr 17 zu allen diesen Inschriften passt, hat schon Hr. Brosset nachgewiesen [18]). Der von der Sarbaras-Münze bei Longpérier entlehnte Beweis, der auf einem ganz andern Wege sicher und entschieden hätte geführt werden können, dass das Neschi schon früher als man gewöhnlich annimmt, gebräuchlich gewesen, ist leider nicht stichhaltig; schon Hr. Etatsrath Olshausen hätte ihn belehren können, dass jene Münze kein Sarbaras, sondern ein Ispehbed mit dem Namen des arabischen Statthalters Omar ben Obeidullah sei [19]). Und warum ist überhaupt die unten angedeutete Schrift nicht erwähnt, da sie doch in den Händen des Hrn. Verfassers gewesen sein muss, weil vor ihr Niemand das Wort Tabariſtan las? (S. 67.) Was ist die *opportunité officieuse des alphabets du Pehlewy de nos jours* (S. 77); ist es blos ersonnen, wenn man Hormus afsud liest; aber wirkliches Pehlewy, wenn man Sarbaras wünscht? Ist das arabische Alphabet weniger gefällig? Die Züge ɯ, welche die *numismates - orientalistes* سنة lesen, mögen heissen: 1) بنه, 2) بته, 3) بثه, 4) بيه, 5) بيه, 6) بيه, 7) تيه, 8) تته, 9) تبه, 10) تنه, 11) تيه, 12) بيه, 13) بنه, 14) بيه, 15) بته u. s. w. Kurz, es thut mir leid, dass ich dem Hrn. Verfasser in seiner gegen das Pehlewy angeführten Meinung nicht beistimmen kann; ich beharre bei meiner früheren Ansicht, hoffe aber, dass der Hr. Verfasser meine Gegenbemerkungen eben so freundlich entgegennehmen werde, als ich die seinigen aufgenommen habe.

Nun erschienen im J. 1847 über die in Rede stehenden Münzen noch Bemerkungen von Hrn. v. Bartholomaei [20]). Hr. v. Bartholomaei geht von der Annahme aus, dass das auf den von Hrn. Brosset und mir dem Gurgarflan zugeschriebenen Münzen befindliche Sasaniden - Gepräge den Münzen Hormisdas IV. entnommen sei, und da letzterer von 579 — 590 regiert hat, Gurgarflan aber von 446 — 499; so ist klar, dass wenn jene Annahme richtig ist, die Buchstaben *GN* nicht Gurgarflan bedeuten können. Er schreibt die georgische Münze mit dem Namen Stephanos dem Stephanos I. zu, und bemerkt dabei (S. 12), dass ich diese auch früher von mir gehegte Meinung zurückgenommen, in dem auch von mir unterschriebenen Bericht des Hrn. Brosset S. 7. wo letzterer sagt: *Parmi les monnaies sassanido-géorgiennes, il est vrai qu'il propose des rectifications assez logiques relatives à celles de Stéphanos déjà publiées, mais dont la determination n'était pas rigoureuse.* Hr. v. B. betrachtet endlich die Buchstaben *GN* als Bezeichnung von GurdſchiftaN, und findet in den Buchstaben *DſchO.* den Bezirk Dſchowakhet (?).

Bei der Bestimmung der georgischen Münzen, die von georgischen Königen in Georgien geprägt sind, selbst derer die sasanidisches Gepräge haben, habe ich vorzüglich mich an die durch die georgischen Inschriften gerathene Bestimmung halten zu müssen geglaubt, und glaube es auch jetzt noch. Und da Hr. Brosset die Münze mit *GN* dem Gurgarflan zuschrieb, so wie die mit dem Namen Stephanos, jetzt dem zweiten dieses Namens, so bin ich ihm auch hierin gefolgt. Die Gründe, warum ich vorher die Stephanos-Münze dem ersten Stephanos zugeschrieben, sind von mir früher auseinandergesetzt worden [21]). Da nach einigen Nachrichten Stephanos I. schon im J. 570 die Regierung antrat, Hormisdas IV. aber von 579 — 590 regierte, so scheint nichts natürlicher als beide Regenten für die eben genannten zu nehmen. Anders gestaltet sich freilich die Sache, wenn Stephanos I. erst im J. 600 auf den Thron kam, wie Hr. Brosset nach georgischen Quellen jetzt annimmt. Es ist wahr, dass das Gepräge der grusinisch-sasanidischen Münzen dem der Münzen des Hormisdas IV. am nächsten kommt, ja ihm geradezu nachgebildet scheint, und ich lege noch jetzt wie auch früher den Einwürfen und

18) *Rapport etc.* S. 41.

19) Die Pehlewí-Legenden u. s. w. S. 49. — Im Asiat. Museum finden sich zwei Exemplare dieser Münze mit der Jahrzahl 70 (hefiât).

20) *Classement de médailles Géorgiennes au type Sassanide, du point de vue de l'art. — Mémoires de la Société d'Arch. II.* S. 41.

21) *Bullet. de la cl. hist. T. 1. No. 3.*

Bemerkungen des Hrn v. Bartholomaei das gehörige Gewicht bei; aber ich kann mich dennoch nicht von seinen Folgerungen überzeugt halten, namentlich weil die Münze in Georgien geprägt ist und nicht in Persien. Hr. Brosset bleibt bei Gurgarflan, und findet auch die Erklärung von Dscho durch Dschowakhet (Djawakhet) nicht zulässig[22]). Ich nehme mir nicht heraus, in dieser Angelegenheit eine bestimmte Ansicht auszusprechen; und selbst zugegeben, dass *GN* am Ende doch nicht Gurgarslan sein und bedeuten könne, so kann ich mich eben so wenig von der Richtigkeit der Erklärung durch Gurdschiftan und Dschowakhet überzeugen, schon deshalb nicht, weil es mir höchst unwahrscheinlich dünkt, dass man den Prägort auf einer Münze, die schon des Namens des Prägherrn entbehrt, über dem Kopfe des Königs an der Krone selbst angebracht haben würde. Ich bin der festen Hoffnung, dass das ruhige Abwarten eines günstigen Zufalles, der uns vielleicht eine entscheidende Münze der Art zuführt, die Streitsache zu friedlicher Erledigung bringen wird. Dabei will ich noch eines Umstandes erwähnen, dessen Rüge von Seiten Hrn. v. Bartholomaei's wohl richtig ist[23]), der aber meinem geehrten Collegen wohl nicht allein zugemessen werden kann. Es betrifft die Angabe (*Rapport* S. 22) dass ich die in Rede stehenden Münzen mit dem Hormisdas-Gepräge selbst ohne die georgischen Buchstaben und die Pehlewy-Inschrift, der Zeit Hormisdas III. (457 — 461 oder 463) zuschreiben würde. Das steht freilich im Widerspruche mit dem was ich im *Bulletin* I. No. 3. S. 41 — 42. gesagt habe. Da Hr Brosset nie unterlassen hat, mich um meine Ansicht rücksichtlich Münzen mit Sasaniden-Gepräge zu befragen, und solches gewiss auch in diesem Fall gethan haben wird, so kann hier nur irgend ein Missverständniss obgewaltet haben. Und endlich kann ich eine Frage nicht unterdrücken. Das sasanidische Gepräge auf den georgischen Münzen rührt aus Georgien her, wie ich das schon früher erinnert habe; es ist offenbar schlecht nachgebildet; auch Hr. v. Bartholomaei bemerkt, dass die Inschrift des Hormisdas die Unwissenheit des Stempelschneiders beweise und vielleicht auch den wenigen Gebrauch, den man in Georgien vom Pehlewy machte. — Diess ist in der That so weit der Fall, dass man die Wörter Hormusd afsud für arabische genommen hat, wie wir oben gesehen, während auf den mir vorliegenden Münzen Hormisdas IV die Pehlewy-Inschriften deutlich und gut sind: 𐭠𐭥𐭮𐭭𐭱. Sollte dieser Umstand nicht andeuten, dass man bei der Bestimmung des in Georgien nachgebildeten Sasaniden-Gepräges nicht allzustreng das in Persien gefertigte Gepräge vor Augen haben müsse, und dass in der Hand eines georgischen Stempelschneiders das Gepräge eines früheren Sasaniden recht wohl zur zufälligen Aehnlichkeit mit dem Gepräge eines spätern verunstaltet werden konnte? Fänden sich indessen wirkliche Münzen von Hormisdas IV. mit schlechterem Gepräge, das dem auf den georgischen befindlichen näher käme, dann würde natürlich auch diese Frage wegfallen. Die Erörterung der Frage, ob *GN* den georgischen König Gurgen (i. J. 994) bezeichnen könne, verschiebe ich auf eine andere Zeit.

22) *Réponse*, S. 4, 5.

23) *Mémoires* S. 58.

VOYAGES.

7. Rapport a S. E. le Prince Vorontzof, sur les chartes géorgiennes; par M. Brosset. (Lu le 11 août 1848.)

Mon Prince!

J'entreprends d'exposer dans ce Rapport et de soumettre à Votre Excellence, non le récit d'une nouvelle excursion archéologique, mais le résumé de recherches littéraires, exécutées dans deux établissements publics: au Comptoir du Synode géorgien de Tiflis et dans la Bibliothèque du couvent d'Edchmiadzin.

Quoique moins saillants, par eux-mêmes, moins matériels, moins palpables en quelque sorte, les résultats de ces recherches ne le cèdent pourtant point en intérêt à ceux que fournit l'examen des monuments et des localités; mais ils sont de nature à frapper plutôt l'esprit que l'imagination, et demandent pour être bien compris une foule de détails minucieux, pour lesquels je dois réclamer toute Votre indulgence.

I. Examen des chartes géorgiennes.

Les chartes ont une double utilité, scientifique et historique, et à ce double titre, pourvu que l'authenticité en soit démontrée, elles deviennent la base de toute investigation, de tout travail sérieux sur le passé des nations, sur leur organisation sociale. En effet, chaque document de ce genre fait connaître immédiatement un fait principal, la date précise où il s'est accompli; les personnages qui y ont concouru, comme acteurs, comme témoins, comme contemporains, comme parties intéressées; les causes sous l'influence desquelles il s'est produit, les circonstances qui l'ont accompagné: en un mot, les temps, les lieux, les personnes et les choses, tout ce qui intéresse les esprits curieux, se retrouve dans les chartes.

Mais s'il s'agit, outre les faits et événements, d'étudier dans le passé le développement de la vie sociale, l'état des individus; la trace des institutions religieuses, civiles et militaires; la constitution de la propriété, les lois qui en régissaient la

vente, la cession, l'acquisition, la transmission; le système des impôts, l'esprit qui animait les masses; les rapports mutuels, hiérarchiques, des citoyens: toutes particularités que doivent connaître à fond ceux de qui dépendent le présent et les destinées des peuples, — c'est encore aux chartes, comme à la source la plus pure, qu'il faut puiser ces mille renseignements.

Examiner sous ces deux points de vue les documents géorgiens, tel est le but que je me propose dans cette première division de mon Rapport. Heureux si je réussis, à l'aide des matériaux dont j'ai pu profiter, à restituer une partie de l'édifice social de la Géorgie, que les Annales proprement dites font connaître si imparfaitement. Toutefois je n'espère pas, dès à-présent, arriver à une exposition complète de ce vaste sujet, parcequ'ici certains matériaux me manquent, et je devrai me contenter, à beaucoup d'égards, d'avoir jalonné la route.

Avant d'entrer en matière, permettez-moi quelques détails sur l'état du dépôt de chartes d'où j'ai tiré les présentes notices.

En l'année 1818, l'Exarque Théophylacte ordonna de réunir et de centraliser au Comptoir du Synode de Tiflis toutes les chartes et documents conservés jusqu'alors dans chaque monastère et dans chaque église de son diocèse. Cette sage mesure, exécutée rapidement et dans un temps donné, fit paraître plusieurs milliers de pièces authentiques, dont l'existence n'était qu'imparfaitement connue et se trouva dès-lors assurée. Il est à croire, cependant, que tout ce qui existait alors ne fut pas produit.

Rassemblés au hazard et sans ordre chronologique, toutefois avec distinction de provenances, ces documents étaient placés, au nombre de cinquante, dans des sacs, et là encore divisés par dixaines. Ils appartenaient aux églises suivantes: 1° Mtzkhétha et Dodo-Rrka; 2° Notre-Dame d'Atsqour; 3° Sion, à Tiflis; 4° Notre-Dame de Manglis; 5° Sion, à Bolnis; 6° Notre-Dame de Blaquernes, à Kwatha-Khew; 7° S. Giorgi, à Alawerd; 8° Tsilcan; 9° Ananour; 10° le couvent de Khophi; 11° Notre-Dame de la cour, à Thélaw; 12° Nino-Tsmiuda; 13° le couvent de S. David, à Garesdji; 14° S. Dodo; 15° Notre-Dame de Blaquernes, à Choua-Mtha . .

Par ordre de l'Exarque, le Protopope Alexeïef rédigea l'inventaire de tous ces documents; je dis inventaire, car un catalogue emporte l'idée de système, et ici celle de classement chronologique; l'inventaire en question, au contraire, ne suit que la division par localités. Tel qu'il est, cependant, il a coûté à l'auteur une année entière du travail le plus assidu; il a été exécuté avec un soin remarquable. On y trouve, dans des colonnes latérales, le N° de chaque pièce, l'indication de la date géorgienne et du jour du mois, ainsi que la réduction à l'année chrétienne, enfin une analyse détaillée, souvent très longue, du contenu. Je l'aurais disposé dans un autre ordre, pour mon usage, mais j'aime à reconnaître que, pour le reste, on aurait difficilement mieux fait.

Les pièces ainsi analysées se montent à 1567, pour les 14 premières localités ci-dessus énumérées; le temps m'a manqué pour achever la lecture des sept derniers inventaires, qui me paraissent devoir renfermer environ un millier de numéros: soit, en tout, 2500 actes.

Quand on songe combien sont rares les renseignements scientifiques originaux sur la Géorgie, combien peu de notices sont fournis à cet égard par les Annales, qu'il faut nécessairement compléter par le Code de Wakhtang et par le Dastoulamal ou Instruction, du même, après quoi il ne reste plus rien, on ne peut que se féliciter de voir réunis dans un même lieu, sous la main de l'autorité, à portée des recherches de la science, une telle masse de documents, jusqu'alors inconnus.

Les deux derniers numéros de l'inventaire particulier de Mtzkhétha, 507 et 508, sont deux volumes reliés, qui méritent quelques détails.

Beaucoup de documents, plus ou moins anciens, sont usés ou altérés par le temps et par l'humidité: l'encre en a souvent pâli, et la lecture en devient très difficile. Cet état de choses avait suggéré au catholicos Antoni II, à la fin du dernier siècle, l'heureuse idée de réunir, dans un même volume, les documents de Mtzkhétha. Ceux ainsi recopiés par ses soins forment: 1° un grand et fort manuscrit in-fol., en belle écriture ecclésiastique, à deux colonnes, sur un papier très solide, contenant 383 Nos; 2° un manuscrit petit in-fol., en caractères vulgaires, continuant la série des Nos jusqu'à 453, et précédé d'un index général.

Les deux volumes, ainsi transcrits, furent présentés au roi Eréclé II, par le catholicos, son fils, avec prière d'y apposer sa signature ou son sceau, qui en aurait fait un second original. Mais on rapporte que ce prince, effrayé d'une telle quantité de titres de propriétés ecclésiastiques, distrait d'ailleurs par les dangers de sa propre situation (c'était aux environs de l'année 1795), différa de signer, au point que les volumes furent trouvés dans son cabinet et heureusement sauvés du pillage de Tiflis, qui eut lieu peu après. Ce ne sont donc que des copies d'une bonne partie des chartes originales de l'église de Mtzkhétha, qui sont au nombre de 506.

Grâces à la bienveillance de Mgr. l'Exarque, j'ai eu ces copies à ma disposition, je les ai toutes lues, la plume à la main, et je vais essayer d'en exposer les plus curieux résultats.

Les plus anciens documents sont, sans contredit, le N° 286 de l'inventaire de Mtzkhétha, où figurent le roi Artchil et le catholicos Mikhaïl — ordre du sacre du roi, à Mtzkhétha, et courte histoire de l'origine de la royauté en Géorgie; N° 414,

courte histoire de S^e^ Nino, par le cath. Mikhaïl, et liturgie de la bénédiction du Miron: tous deux sans date ni signature.

Le plus ancien document, avec date, que j'aie rencontré, est l'acte N° 378 de l'inventaire de Mtzkhétha, rédigé en l'année géorgienne 240, ou 1020 de J. C.: il a donc aujourd'hui 828 ans de date. Il renferme l'énumération des croix, images et autres objets précieux, des villages et autres propriétés acquises et données à l'église patriarcale de Mtzkhétha par le catholicos Melchisédek, et des riches cadeaux faits par l'empereur Basile II au couvent inconnu de Kestor.

Or l'on chercherait en vain, à ce temps, le nom du catholicos Melchisédek dans les copies ordinaires des Annales et dans la liste des catholicos dressée par Wakhoucht. Il n'est mentionné, à ma connaissance, que dans un seul manuscrit de la Chronique dite de Wakhtang, dont S. M. a daigné faire présent, tout récemment, à l'Académie, et qui porte tous les caractères d'une respectable antiquité; car 1° il est en beaux caract. khoutzouri, signé du roi Alexandré V d'Iméreth, qui en était possesseur en 1725; et 2° les extraits des vies des saints pères syriens, venus en Géorgie au VI^e^ s., non-seulement différent beaucoup de ceux qui se voient ordinairement dans le texte du règne de Pharsman VI, mais encore ne font point partie de ce texte: ils sont seulement introduits dans le corps de l'ouvrage; 3° enfin cette Chronique, outre un grand nombre de graves variantes, est en beaucoup d'endroits rédigée dans un tout autre ordre que les autres copies: tout cela me paraît prouver que nous avons enfin obtenu, grâce à la munificence Impériale, la solution dès-longtemps cherchée d'un problème important pour l'histoire de la Géorgie, une copie authentique des Annales, antérieure au roi Wakhtang VI.

La mention du catholicos Melchisédek et l'analyse fidèle du document de l'an 1020, dont je parle, n'est pas le seul fait de ce genre que présente notre manuscrit. On y trouve nommés en leur lieu les catholicos suivants, tous omis dans les copies ordinaires: Enon, sous le roi Stéphanos II, 639 — 663 de J. C.; Suimon, sous le roi Giorgi I, de Karthli et d'Aphkhazie, 1014 — 1028; notre Melchisédek, qui lui succéda; puis Okropir, Giorgi, du Tao, sous Bagrat IV; enfin Gabriel de Saphara, sous Giorgi II et David-le-Réparateur, atteignant sans doute l'avénement de Ioané, nommé dans les Annales en 1105 de J. C.

Quand même l'année 240 — 1020 ne prouverait pas que notre Melchisédek est bien celui mentionné dans le manuscrit des Annales, les noms de l'empereur Basile II, donateur, du roi Bagrat Couropalate, le IV^e^ du nom, de Cuiricé, roi de Cakheth, appartenant à l'ancienne dynastie, et enfin du catholicos Okropir, qui en attestent l'authenticité, dans des additions placées à la fin, montrent que cette ancienne charte est incontestable; subsidiairement ils prouvent aussi la véracité du beau manuscrit des Annales qui vient d'enrichir notre Musée.

Puisque j'ai touché la question des catholicos, je dois encore signaler d'autres lacunes considérables, de la liste de Wakhoucht, qui ne peuvent être comblées qu'au moyen des chartes, sinon sans laisser encore quelques doutes à la critique, du moins avec de fortes présomptions de certitude.

1°. Un catholicos *Ephrem*, charte, N° 229, sans date, sous un roi Alexandré, père de Giorgi et de Dimitri: il devrait être placé entre les années 1413 — 1442.

2°. *Marcoz*; charte N° 278, 13 octobre 152 — 1464, par laquelle ce catholicos confirme à Misri Bérinas-Chwili les propriétés de Makharébéli, son père adoptif et beau-père.

Charte N° 296, 23 avril, 153^e^ année du 14^e^ cycle géorgien, ou 1465 de J. C., adressée au même Marcoz. Le roi des rois Giorgi avait donné sa fille en mariage à Giorgi, fils de l'éristhaw Wameq Chabouris-Dzé; de concert avec Saro (son frère, apparemment), avec ses fils Giorgi, Omar, Mika, Waram et Nougzar, Wameq se racheta de la pénitence encourue pour ce fait «très blâmable, punissable et contraire à la religion», en faisant le sacrifice d'une propriété en faveur de Mtzkhétha.

3°. Charte N° 130, adressée en l'an 176 — 1488, 10^e^ indiction du règne de Costantiné III, au catholicos *Ewagré*, par le roi lui-même, par ses fils, le roi David, Giorgi et Bagrat. Le roi, ou plutôt le tsarévitch David avait épousé la fille d'un prince Barathachwili, nommée Miraïngoul dans un acte sur parchemin, de l'an 1512, que j'ai vu à la commission des titres. Ce mariage étant considéré comme inconvenant, le catholicos Ewagré fit des représentations au monarque, qui pour l'apaiser fit présent de plusieurs paysans à l'église et confirma les immunités du clergé.

Le même catholicos est encore nommé, dans la charte N° 464 de l'inventaire de Mtzkhétha, malheureusement sans date, où Gérasimé, évêque de Coumourdo, lui promet obéissance.

4°. *Abraham-Abalac* est nommé dans les chartes N° 104, en l'an 180 — 1492, 15^e^ indiction du règne de Costantiné: et N° 158, en 181 — 1493; N° 116, en 185 — 1497; enfin N° 326, sans date.

La 1^re^ est donnée par le roi Costantiné, par la reine Thamar et par leurs fils Giorgi, David, Bagrat.

La 2^e^, par les princes Barathachwili, en faveur de leur frère, mort sans confession.

La 3^e^ et la 4^e^, par le catholicos lui-même.

5°. Le catholicos *Dionos*, charte N° 268, en 199 — 1511, sous le roi de Cakheth Aw-Giorgi.

6°. Le catholicos Syméon, N° 234, en 236 — 1548, sous le roi Léon, de Cakheth, sous la reine Thinathin et leurs fils Giorgi, Iésé, Alexandré, El-Mirza.

Ces documents sont-ils authentiques; je ne le sais pas, car je n'ai pas vu les originaux; mais de plusieurs, j'ai de doubles copies, parfaitement d'accord entre elles, quoique faites à de longs intervalles et par différents écrivains. Or, d'après les Annales, Costantiné III monta sur le trône en 1469, conséquemment la 10^{e} année de son règne tombe en 1479, et la 15^{e} en 1484. Faut-il donc rejeter ces chartes? ce serait téméraire, avant d'avoir cherché une solution à la difficulté; car tant d'indications, si variées d'époque, ne sauraient être fausses, et d'ailleurs celles de ce genre que fournissent soit les Annales, soit les livres d'histoire ecclésiastique et les Biographies des Saints, contradictoires aux notices données par Wakhoucht, sur le même sujet, sont si nombreuses, que l'histoire du catholicat en Géorgie devra être refaite tout entière et traitée ex-professo.

L'acte du catholicos Melchisédek, qui a donné lieu à ces réflexions, est rangé dans l'inventaire de Mtzkhétha sous l'année 1552, en attribuant la date pascale 240 au 14^{e} cycle, commençant en 1312, tandis qu'elle est du 13^{e}, commençant en 780; conséquemment il y a dans la réduction une erreur, et l'an 240 répond à 1020 de J. C.: ce que j'en ai dit suffit pour démontrer que l'estimable rédacteur s'est trompé de 532 ans.

Parmi les 2000 pièces que j'ai lues ou analysées, ou dont j'ai lu les analyses, il n'y en a qu'une seule, celle dont je viens de parler, qui remonte au XI^{e} s.; deux sont de la fin du XIII^{e}, notamment les N-os 61 et 293 de l'inventaire de l'église de Sion, à Tiflis: ce sont, une donation du roi Dimitri II, le Dévoué, et une lettre du même au métropolite grec Chrysanthos, et conséquemment ces pièces sont antérieures à l'année 1289, époque de la mort de Dimitri.

Le XIV^{e} s. est représenté dans la collection par un bon nombre d'actes, les uns authentiques, les autres plus ou moins en contradiction avec les textes historiques. Le XV^{e} siècle est extrêmement riche, et s'ouvre par une précieuse série d'actes émanés du roi Alexandré, le second restaurateur de la Géorgie. Les siècles suivants, jusqu'à notre époque, fournissent aussi un nombre considérable de documents, sur lesquels j'insisterai moins, parceque l'histoire est plus rapprochée de nous et mieux connue; je me contenterai d'en extraire les faits les plus remarquables.

La lecture des chartes étant principalement utile pour fixer la chronologie, qui est la base de toute bonne histoire, je vais m'appliquer à faire ressortir de celles que j'ai eues entre les mains, la série des rois, des reines et de leurs familles; celle des catholicos, des évêques et abbés des monastères; enfin les événements qui ne nous sont connus que par les documents; de-là je passerai aux traits principaux de l'organisation du pays.

Le regrette de dire que la plupart des actes du XIV^{e} s. que j'ai vus, sont d'une authenticité pour le moins douteuse, ainsi que je l'ai fait pressentir plus haut: en voici la démonstration.

a) N° 85, daté de l'an 43 — 1355, incomplet du commencement; un roi, fils du grand roi David, faisant la révision des revenus des églises, trouva que l'Orbodzlel, seigneur d'Orbodzal, retenait par force des serfs de Mtzkhétha, à Khwédoureth. Il est vrai que le roi David les lui avait donnés, en récompense d'un faucon blanc offert par ce seigneur, à condition toutefois que si le catholicos lui payait une somme de 12000 blancs ou théthri, il rachèterait par-là et Khwédoureth et Imer-Khew. Depuis lors aucun roi ni catholicos n'avait opéré le rachat. Après avoir vu l'acte de donation, le roi signataire de notre charte paya la somme fixée et réintégra les serfs de Mtzkhétha.

Or le roi David régna 1334 — 1360, et Bagrat V, son fils, 1360 — 1395.

b) N° 363, 1er décembre 50 — 1362, l'atabeg amir-spasalar Qouarqouaré, fils d'Iwané, donne des paysans, de la famille Samakharadzé, au catholicos Chio.

Or Qouarqouaré II, fils d'Iwané, siégea en 1451 — 1465, et le catholicos Chio, nommé, suivant Wakhoucht, en 1430, paraît n'avoir pas siégé plus tard que jusqu'en 1446.

c) N° 120, en l'an 50 — 1362, le roi Alexandré déclare au catholicos Basili, que le serfs du catholicos, dans le Karthli et le Cakheth, dans le Saathabago et le Somkheth, dans le Sabarathiano et le Thrialeth, ainsi qu'en Iméreth, doivent l'accompagner à la guerre et à la chasse; en l'absence du catholicos, ils obéissent à son sardar et à ses aznaours, mais à nul autre.

Or le roi Alexandré ne régnait point alors, comme on le verra plus bas, et à cette époque le catholicos était un certain Dorothéos.

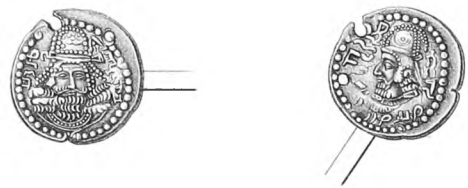
d) N° 105, 9 juillet 81 — 1393, 24^{e} indiction de son règne, le roi Giorgi rend à Mtzkhétha l'église de Métekh, sous le catholicos Giorgi, et fonde une agape pour le 12 juin, jour de S. Onophré.

Giorgi régnait donc depuis l'an 1369, d'après ce système; or son père, Bagrat V, fut roi en 1360 — 1395; il est vrai qu'il fut fait captif en 1387, par Timour; mais en tout cas le règne de son fils n'aurait pu, suivant nos idées, commencer qu'à cette époque.

e) N° 214, en 85 — 1397, 15^{e} indiction du règne; Alexandré, sa mère Nestan-Daredjan, son fils Giorgi, offrent à Mtzkhétha l'église de Métekh et le couvent de Dodo-Garesdji, en les exemptant d'impôt.

Les mêmes réflexions que ci-dessus sont applicables à cet acte. (*La suite incessamment.*)

Emis le 26 août 1848.



W. Pape del.

№ 112. **BULLETIN** Tome V
№ 16.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. VOYAGES. 7. *Rapport à S. E. le Prince Vorontsov, sur les chartes géorgiennes.* (Continuation.) BROSSET.
BULLETIN DES SÉANCES.

VOYAGES.

7. RAPPORT A S. E. LE PRINCE VORONTZOV, SUR LES CHARTES GÉORGIENNES; PAR M. BROSSET. (Lu le 11 août 1848.)

(Continuation.)

f) N° 60, 6 juillet 86 — 1398, Lom Songhoulis-Dzé, émir des émirs, et son neveu Latchina, de Gori, s'adressent au catholicos Giorgi, pour fonder une agape.

Or Giorgi catholicos siégea 1374 — 1391.

N° 135, 9 juillet 87 — 1399, le roi des rois Giorgi rend au catholicos Elioz la propriété de Tzikhé-Bdaw et des villages de Moukhran.

Ceci peut être exact.

g) N° 212, 1er décembre 86 — 1398, incomplet; charte au catholicos Domenti, contenant, en 6 colonnes in-fol. l'énumération des villages qui appartiennent à Mtzkhétha.

Or le nom du roi manque; il est dit seulement, à la fin, «en l'indiction du règne . . . .», et il n'y a certainement pas de catholicos Domenti, à cette époque.

Ces huit actes se contredisent donc réciproquement et démentent les assertions des textes historiques, ainsi que je l'ai montré par la discussion des détails. Mais après avoir insisté sur les fausses indications, sur celles au moins qui sont contestables, faisons ressortir le mérite des actes qui peuvent être regardés comme authentiques.

Pour la fin du XIV^{e} siècle, il existe une charte, malheureusement sans date, et qui est du plus haut intérêt pour l'histoire. N° 86, Oulounpia, fille du grand roi des rois Bagrat et soeur du roi des rois Giorgi, ainsi que son fils Sazwérel, fonde, par l'entremise du catholicos Elioz, une agape en faveur de l'amir-edjib Cakhaber Tchijawadzé.

Sans doute nous restons dans l'incertitude sur l'époque précise de la fondation; mais nous savons positivement, par les chartes, que le catholicos Elioz siégea entre 1405 et 1419, et par les textes qu'il succéda au catholicos Giorgi, avant la mort du roi Bagrat V, arrivée en 1395. Quant à Oulounpia, sa généralogie est clairement indiquée ici, mais ni sa personne, ni celle de son fils, ni Cakhaber, que l'on peut facilement supposer avoir été son mari, ne sont aucunement connus d'ailleurs; et à la manière dont elle parle de son frère, le plus distingué entre les rois, on doit penser que l'acte a été écrit sous son règne, i. e. avant l'an 1407.

L'époque où monta sur le trône le roi Alexandré est très remarquable dans l'histoire de Géorgie. Tamerlan venait de mourir; ses faibles successeurs, divisés par leurs guerres intestines, occupés à résister aux envahissements des Turkomans du Mouton-Blanc et du Mouton-Noir, laissaient respirer les chrétiens: ceux-ci donc s'empressèrent de rentrer dans

leurs foyers, de relever leurs maisons incendiées par l'ennemi, et de reprendre leurs paisibles travaux. Mais tout était ruiné dans le Karthli; villes et villages, forteresses et couvents, églises et palais, avaient été saccagés, détruits, bouleversés par les barbares. Voici en quelques termes l'Annaliste expose le triste état de son pays:

«Alexandré monta sur le trône.

«Tout ce pays de Géorgie avait été impitoyablement envahi et entièrement dévasté par le farouche Thimour. La ville-mère de Mtzkhétha, la grande et sainte église catholique et toutes les autres églises et forteresses avaient été ruinées de fond en comble, toute la population de la contrée emmenée en captivité avec les femmes....» Chronique géorg. p. 2, en l'an 101 — 1413.

Cette peinture si énergique, dont l'auteur était jusqu'à présent inconnu, est tirée textuellement de nos chartes: N° 237, en 128 — 1440, 28e indiction du roi Alexandré (écrit par Climi Caclatchadzé, écrivain de la cour) «En 88 — 1400, et avant notre avénement à la royauté, l'impie Thimour vint dans la Géorgie; il..... entièrement Tiflis et sa forteresse; ils en chassèrent Bagrat et la reine Anna, et les firent prisonniers; beaucoup d'hommes furent massacrés; et d'abord la métropole de Mtzkhétha, les temples, églises et forteresses de la Géorgie, tout autant qu'il y en avait, furent ruinés, renversés depuis le fondement, toute la Géorgie faite captive; jusqu'à notre avénement, la Géorgie était en proie à la captivité, aux incursions, désolée, saccagée, sans avoir d'aucun côté ni force ni consolation.»

Au règne d'Alexandré se rattachent 25 chartes authentiques et trois douteuses, outre les trois que j'ai précédemment énumérées. Elles nous font connaître et son avénement, et son âge à cette époque, et des circonstances de son règne que les historiens ont passées sous silence. Parmi ces nombreux documents, je choisirai ceux qui sont les plus propres à indiquer les points extrêmes de la chronologie et les faits les plus remarquables.

A Avénement et règne d'Alexandré.

1re année. L'avénement d'Alexandré est formellement indiqué, N° 89 (incomplet au commencement), 10 mars, 101 — 1413, 1re indiction du règne; un habitant du Gouria, de la famille Tsaméboulis-Chwili, avait fondé une agape pour le roi des rois Costantiné, vraisemblablement l'oncle et prédécesseur du roi Alexandré, à Létheth; il ne faut pas la changer ni l'oublier, et le catholicos Elioz peut seul disposer des biens affectés à cette fondation.

Le monarque monta sur le trône à l'âge de 24 ans, ainsi qu'il le dit lui-même N° 21: «Lorsque, dit-il, le conquérant infidèle Thémour partit avec le grand oulous, de Samarqan, au pays d'orient, non-seulement il pénétra dans notre royaume et principauté, mais précédemment dans d'autres principautés et royaumes, où beaucoup de gens de sa religion et de la nôtre furent massacrés et faits captifs, beaucoup de terres et de provinces furent épuisées et dépeuplés; les temples, monastères et églises de la Géorgie dévastées, le temple de la métropole de Mtzkhétha renversé; et moi le roi Alexandré, grâce à ta protection, assistance et faveur, étant âgé de 24 ans, je mis la main à la reconstruction du temple de la métropole de Mtzkhétha..., et mon désir s'est accompli. Quand je commençai à le construire, Mikel fut établi patriarche, archiérei et directeur et curateur de mon âme...»

Plus haut, il avait dit: «Vous donc chefs des chefs des prêtres, vous très honorables personnages, égaux en dignité et en mérite avec les saints pontifes Basile et Grégoire, vous catholicos (au pluriel) du Karthli, Elioz, et toi maintenant son bien-aimé, comme Paul de Timothée, médecins consolateurs de mon âme, catholicos Mikael, ne m'oubliez pas, en offrant le sacrifice....»

Dans une autre charte, N° 94, du 20 septembre 101 — 1413, 1re indiction du règne, Alexandré, avec ses fils Wakhtang et Dimitri, offre au cath. Elioz des paysans vivant à Aténi, et fonde une agape pour le jour de S. Ambroise, en faveur de sa grand'mère Rousa, qui avait pris beaucoup de peine pour son éducation, et avait aussi essayé de réparer l'église de Mtzkhétha, après la venue de Timour; elle était morte sur ces entrefaites.

De-là il ressort que le roi était né en 1389, et qu'à la mort de son père, en 1407, il avait seulement 18 ans, ce qui explique en quelque façon pourquoi Constantiné, frère de Giorgi, lui succéda; qu'il trouva Elioz faisant les fonctions patriarcales et nomma sur-le-champ un autre catholicos, Mikel; mais ce dernier ne sera mentionné que plus tard dans les chartes, à partir de l'an 1419: peut-être ne fut-il que le coadjuteur d'Elioz, dont le nom seul paraît dans les actes jusqu'à l'année dont je viens de parler.

2e année. L'acte N° 89 étant incomplet, il reste une lacune dans nos notices sur Alexandré, qui va être comblée par les suivants. En effet, par le N° 97, en 102—1414, 2e indiction du règne, le même monarque, avec ses fils Wakhtang et Dimitri, ses frères Bagrat et Giorgi, s'adressant au catholicos Elioz, lui offre une vigne sise à Aténi, autrefois propriété royale, donnée au khazinadar Giorgi par les rois ses grand-père et oncle, et en même temps il fonde une agape, pour le 8 septembre, jour de la Vierge.

5e année. N° 289, 29 septembre 105 — 1417, 5e indiction du règne (incomplet); le roi Alexandré, avec ses fils Wakhtang, Dimitri, Giorgi, David, fait une donation à son secrétaire ou mouchrib, Sembat Ourdowélas-Chwili.

7ᵉ année. N° 21, le 22 sept. 107—1419, 7ᵉ indiction du règne. Le roi Alexandré, avec sa femme, la reine Thamar, leurs fils: David, qui est moine et se prépare à devenir catholicos de Karthli; Wakhtang, Dimitri et Giorgi; les frères du roi, Bagrat et Giorgi; — les musulmans étant chassés et tous les ennemis vaincus, le roi, dis-je, rend à Mtzkhétha les deux villages de Toura, et d'Agara, qui lui appartenaient autrefois et lui avaient été enlevés par l'effet des circonstances.

C'est de cette pièce que j'ai extrait, plus haut, la mention des deux catholicos, Elioz et Mikael. Je dois aussi remarquer qu'au lieu de la 7ᵉ année du règne, l'écrivain dit, «en la 5ᵉ année», faute que j'ai cru devoir rectifier; et encore, que d'après Wakhoucht, le catholicos Mikel avait été nommé par le roi Giorgi, père d'Alexandré.

8ᵉ année. N° 291, 10 septembre 108 — 1420, 8ᵉ indiction du règne (il est écrit 7ᵉ); le roi Alexandré, la reine Thamar, son cher fils David, qui est moine, et les autres nommés N° 21, rendent au catholicos Mikael Liparit, ბიბან მწყე, échanson de la bouche du roi, autrefois fils ou vassal de Mtzkhétha.

12ᵉ année. Nos 223 et 252, 6 janvier 112 — 1424, 12ᵉ indiction du règne; le roi et les mêmes personnes indiquées 6ᵉ et 8ᵉ année, offre au catholicos Mikael, pour Mtzkhétha, les deux ermitages de Garesdja, le catholicos donnant en échange le monastère de Sion, à Aténi. Le roi finit par se recommander aux prières de Mikael et de son fils David, préparé par lui pour le catholicat.

15ᵉ année. N° 38, en 115 — 1427, 15ᵉ indiction du règne; le roi Alexandré, sa femme et ses fils, moins le prince David, offre au catholicos Théodoré un certain nombre de paysans.

16ᵉ année. N° 224, 21 janvier 116 — 1428, le roi Alexandré, sa femme et ses fils, moins le prince David, mais avec addition du tsarévitch Zaal, offre au catholicos David, pour Mtzkhétha, plusieurs villages du Sagarédjo, tant au-delà qu'en-deçà de la montagne.

Il est remarquable que le catholicos Théodoré, qui à déjà paru en 1427, qui paraîtra plus bas, en 1425, et que l'on retrouvera jusqu'en 1434, n'empêche pas l'apparition du catholicos David en 1428: y avait-il deux catholicos, en ce temps-là, comme on les a vus dans la 7ᵉ année d'Alexandré, ci-dessus?

17ᵉ année. N° 18, en 117 — 1429, 17ᵉ indiction du règne (il est écrit 16ᵉ, par erreur); le roi, la reine ..... comme au N° 224, fait un don de paysans au catholicos Théodoré.

Du vivant même du roi Alexandré, son fils Wakhtang, par un sigel malheureusement incomplet, N° 150, en 117—1429, confirme à un certain Ourdowéla et à son fils Wirchel leurs propriétés, qu'ils tenaient de la munificence royale, entre autres celle de Dzaghnacorna, et particulièrement la charge de mouchrib ou écrivain du trésor, ხალხრობ ჯანი მუშრიბობს.

C'est ici le cas de citer également un autre acte, qui me paraît d'une authenticité très douteuse, le N° 204, en 113 — 1425, 21ᵉ indiction du règne, par le quel le roi David, ses fils Wakhtang et Dimitri, ayant exterminé ses ennemis, par la puissance de la croix, donne au catholicos Théodoré, son père spirituel, le village d'Amoudch, à Loré, et celui de Dirsegh; et renouvelle aussi la donation faite par ses père et aïeux à Swéti-Tzkhowéli, des villages de Tsqaro-Mrawaltha et de Wardis-Ouban, à l'entrée de Marmachen; d'Aspharawan et de Phoca, sur les bords du lac de Pharawan; et entre autres imprécations, il sanctionne ainsi ce présent: «Si quelque mahométan y met obstacle, il s'attirera la colère de Moamad, d'Ousaïn, de tous leurs imams, et prophètes (ყოლაშხრი) et de ceux à qui s'adressent leurs prières.

Or 1° David, fils du roi Alexandré, ne régna pas, et conséquemment l'an 1425 ne pouvait être le 21ᵉ de son règne, puisque son père était alors sur le trône; 2° il était moine et ne pouvait avoir de fils; 3° cet acte, en ce qui concerne la donation, est conçu presque dans les mêmes termes que le N° 203, qui va être cité; 4° Wakhtang et Dimitri étaient frères et non fils de David, ainsi que le prouvent les actes précédemment analysés: de tout cela je conclus que cet acte n'a aucune autorité, autant que je puis le comprendre.

19ᵉ année. N° 32, en 119 — 1431, 19ᵉ indiction du règne (incomplet); le roi Alexandré, ayant restauré, embelli et enrichi Mtzkhétha, et fait une fondation de prêtres qui doivent prier à perpétuité sur son tombeau, offre au catholicos Théodoré, son directeur, deux paysans.

N° 33, mêmes dates, il offre à Mtzkhétha, le mont et le couvent de Wircha, et autres lieux, avec fondation d'agape pour l'amir-edjib, le 21 octobre, jour aniversaire de sa mort.

21ᵉ année. N° 1, en 121 — 1433, le roi offre au catholicos Théodoré les citadelle et église d'Armaz, autrefois données à l'église par les rois ses aïeux, et lui accorde un droit de 2 danga de douane, par sapalné ou charge de cheval, sur tout ce qui passe à Mtzkhétha.

22ᵉ année. N° 2, en 122 — 1434, 22ᵉ indiction (il est écrit 21ᵉ), le roi renouvelle la donation précédente, entre les mains du même catholicos.

N° 203, aux mêmes dates (incomplet); le roi donne au même catholicos le village d'Amoudch. Par ce qui reste du commencement, on voit que le monarque y racontait ses efforts pour reconquérir les états sur ses musulmans, après quoi il avait rendu à ses nobles leurs propriétés et distribué des terres à ceux qui en manquaient. Le catholicos ayant aussi redemandé Amoudch, comme bien de l'église, «J'ai appris, dit-il, que la conquête de Loré et de ses domaines lui avait coûté de pénibles et immenses soucis, soit pour prier Dieu, soit pour encourager les troupes; que ces infidèles, fils,

d'Agar, avaient tué Giorgi Alastanel, fils d'Andronicé, et fait subir la mort du martyre et la captivité à quantité de chrétiens; ils ont ébranlé le trône des rois, profané les temples vénérables et qui s'élevaient jusqu'aux cieux; changé les maisons de prière en cavernes de voleurs et en écuries pour leurs chevaux. Combattez donc aujourd'hui vaillamment; si quelqu'un reçoit la mort dans les combats, il sera admis auprès des martyrs du Christ; ceux qui seront blessés, maltraités ou souffriront quelque douleur, tout cela sera compté comme accomplissement de la volonté de Dieu et comme service. Avec l'assistance de Dieu et par les prières du catholicos, ayant recouvré . . . . .»

N° 295, aux mêmes dates (il est écrit 21^{e} indiction), acte incomplet du commencement; le roi donne un paysan au cath. Théodoré, à savoir Asath Zédadznélachwili, de Kherc.

23^{e} année. N° 153, en 123 — 1435, 23^{e} indiction (inc.); le roi offre au catholicos David un chaudronnier de Tiflis, et un paysan, pour le tombeau de son fils.

25^{e} année. N° 300, en 125 — 1437, 25^{e} indiction (il est écrit 26^{e}); le roi Alexandré, la reine Thamar, avec ses fils Wakhtang, Dimitri, Giorgi, assure à Soumbat fils d'Ourdoéla, de Dzaghnacorna, les propriétés de son père, qui s'était fait moine, et avait prié le prince de confirmer à Soumbat ses possessions. — Vraisemblablement il s'agit des terres signalées déjà année 17^{e}.

27^{e} année. N° 101, en 127 — 1439, 27^{e} indiction (il est écrit 26^{e}); le roi et les mêmes personnes que ci-dessus, donne au catholicos David un paysan d'Aténi, établi à Tsin-Ouban, nommé Lomachwili.

28^{e} année. N° 237, en 128 — 1440, 28^{e} indiction (inc.); le roi, après avoir exposé qu'il est monté sur le trône en 101 — 1413, et qu'il a beaucoup fait pour réparer les églises (v. sup. 1re année), expose que, n'ayant pas de revenus, il avait frappé sur chaque feu une contribution de 40 blancs (50 kop.), et que jusqu'à la présente année il n'a cessé de travailler à relever les ruines des églises et du pays. Maintenant, ajoute-t-il, j'abolis cet impôt, qui ne sera pas rétabli par mes fils Wakhtang, Dimitri et Giorgi. — L'acte est confirmé par Giorgi, par le catholicos de Karthli, Chio; par Abraham, abbé d'Alawerd; par Ioané, archevêque de Tsilcan; par Ioané Thbilel et par l'écrivain Climi Caclatchadzé, mestoumré et écrivain de la cour.

29^{e} année. N° 9, en 129 — 1441 (inc.) 29^{e} indiction; le roi, voulant comme ses ancêtres s'assurer une place dans l'église de Mtzkhétha, y avait construit une nouvelle chapelle pour lui servir de tombeau, et donné à cette occasion le village et pays de Saskhori; il le reprend et donne en échange une maison, à Wircha (ou la maison de Wircha, etc. . . .); il fait une fondation de 4 prêtres pour prier sur son tombeau, et d'une agape, portes ouvertes. — Ceci sera expliqué plus bas.

N° 10, mêmes dates. Le roi donne au catholicos Chio le lieu dit Counéli, dans le territoire de Moukhran, qu'il a bâti lui-même, et fonde une agape pour lui.

N° 266, mêmes dates. Le roi, la reine et ses trois fils, attache à sa chapelle sépulcrale trois frères Macoudchadzé, avec certaines redevances à payer par eux aux prêtres.

30^{e} année. N° 3, en 130 — 1442, 30^{e} indiction (il est écrit 54^{e}); le roi, la reine, ses fils Wakhtang, Dimitri, Giorgi, Zaal, à la prière du catholicos Chio, accorde à Mtzkhétha l'église et la citadelle d'Armaz, avec un droit de 2 danga sur chaque grande charge de cheval, à percevoir des caravanes venues du dehors, ou sortant du dedans.

C'est ici la dernière charte authentique, concernant le règne d'Alexandré, et vraisemblablement la fin de son règne, mais non l'année de sa mort, ainsi que le dit Wakhoucht. J'en donnerai plus loin les motifs. Or le roi, dans deux chartes, ayant déclaré formellement qu'il monta sur le trône en 101—1413, âgé de 24 ans, je pense avoir eu le droit de rectifier les énoncés d'indictions aux années 7^{e}, 8^{e}, 17^{e}, 22^{e}, 25^{e}, 27^{e}; ici, en la 30^{e} année, il y avait une raison pour placer le chiffre 54, qui était précisément l'âge du roi; car les mots მეფობს, სუფევს, royaume, règne, domination, s'emploient encore dans le langage, même en parlant à des particuliers: თქვენი მეცხოვნეთ სუფევის მხურვალი ვარ . . . »Je souhaite que vous régniez, *viviez* en paix.» Toutefois j'ai cru devoir continuer dans le même système, pour une raison facile à apprécier.

Ce que l'histoire dit du sort ultérieur du roi, deux chartes nous le confirment; il se fit moine, sous le nom d'Athanasé, et eut pour successeur son fils Wakhtang IV.

A cette question se rattache celle des fausses chartes de ce prince, postérieures à l'année 1442: les voici.

a) N° 230, 17 mai 152 — 1464; charte par la quelle le roi Alexandré, fils de Giorgi, et son fils Giorgi, confirme à Warsimé, supérieur du couvent de Garesdja, mdiwan de la cour, et à ses frères, Soula, Démétré et Nariman Iathoris-Chwili, la possession de Wedzis-Khéwi, du cimetière, du monastère et de l'église de Bartzaw, qui leur appartenaient anciennement, et qui sont situées au-dessus de Saphatzré.

b) N° 118, 9 mars 156 — 1468, le roi Alexandré, la reine Thamar et son fils David, à la prière du catholicos Nicolos, décide: le village de Goudaleth, le couvent de N. D. de Malemtsi et le village d'Ezat, avaient été donnés à Mtzkhétha par son aïeul (Bagrat V), puis le roi son père l'avait donné à l'éristhaw Démétré; le roi rend ces propriétés à Mtzkhétha.

N° 229, sans date; le roi Alexandré et ses fils Giorgi et Dimitri, au catholicos Ephrem. Un fils du roi étant devenu maître du Sagaredjo, ce prince permet au catholicos de renvoyer quiconque s'emparerait par force des propriétés de Mtzkhé-

tha et s'engage, si le catholicos est trop faible, à faire respecter ses droits.

B. Famille d'Alexandré.

Le roi Alexandré, de Karthli, était fils de Giorgi VII et par conséquent petit-fils de Bagrat V et neveu de Costantiné II.

D'après nos chartes, N° 94, sa grand'mère ბგბოს, était une certaine Rousa, d'origine inconnue, de qui le nom ne se trouve qu'ici (v. Sup. 1re année) et une fois dans l'histoire.

Sa mère, femme de Giorgi VII, n'est pas plus connue par le texte des Annales; mais dans l'acte N° 214, elle est nommée Nestan-Daredjan: indication qui semble devoir être rejetée, puisque l'acte est très douteux (v. Sup. *e*), cf. 306. Ses deux frères, Bagrat et Giorgi sont souvent nommés dans nos chartes.

Quant à sa femme, elle est constamment nommé Thamar, sans que son origine soit indiquée; mais on sait par l'histoire, qu'elle était fille d'Alexandré 1er, d'Iméreth. Les historiens arméniens lui attribuent une seconde épouse, fille de Pelginé Orbélian, et s'expriment fort durement sur le compte du roi lui-même.

On ne sait pas précisement l'époque de son mariage, mais on sait qu'il avait au moins deux fils, Wakhtang et Dimitri, à l'âge de 24 ans, lors de son avénement au trône, en 1413, N° 94. Quatre ans après, en 1417, on le voit père de deux autres fils, Giorgi et David; enfin, en 1428, un cinquième fils, Zaal, commence à être mentionné; on le retrouve en 1442. Dans ces deux dernières chartes, le nom de David est omis, non sans doute qu'il fût mort; mais cloitré dans un couvent et se préparant à devenir catholicos, il cessait d'être compté parmi les membres de la famille. Quant à Zaal, il est également passé sous silence dans des actes postérieurs à l'an 1429; et comme, en la 23^{e} année du roi, en 1435, on trouve une donation faite pour le tombeau de son fils, on pourrait croire qu'il était mort à cette époque, s'il ne reparaissait N° 3, en la 30^{e} année d'Alexandré. Ainsi ce tombeau dont il vient d'être parlé, avait été, comme celui du roi lui-même (année 29^{e}), construit et préparé par anticipation.

J'ai peine à croire également que le catholicos David, mentionné en 1428, qui ne reparaît plus ensuite qu'en 1435 — 1439, soit le fils même d'Alexandré. En effet, s'il était né, comme il paraît, vers l'an 1415 ou 1416, il n'aurait été âgé que de 12 ans, en 1428 et de 19 — 23 dans les années postérieurement indiquées, ce qui me semble exorbitant pour un catholicos. En tout cas, lui aussi avait préparé sa tombe à Mtzkhétha, et s'attribue quelque part la construction de l'église des Archanges, que je crois être celle bâtie par le roi dans le même but, et mentionnée en l'année 29^{e}, dans trois actes.

C Successeurs d'Alexandré, jusqu'à Simon 1er, inclusivement. *a*) Wakhtang IV, Giorgi VIII.

L'histoire des successeurs du roi Alexandré, durant 27 ans, i. e. jusqu'à l'avénement de Costantiné III, en 1469, est tellement confuse, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire (Examen critique., Première partie, note 84), qu'on ne sait comment la débrouiller. Pour cette époque, il n'y a pas de texte suivi, dans les grandes Annales, mais simplement des sommaires chronologiques, très courts et sans autorité. C'est dans un document russe, des Archives centrales de Moscou, que l'on rencontre la seule démonstration authentique de l'exactitude des indications et calculs de Wakhoucht, qui a bien été forcé d'interpréter à sa manière les textes anciens. Sans entrer ici dans plus de détails, je vais donner la série des faits, telle qu'elle ressort de l'examen des chartes.

Alexandré, comme il a été dit plus haut, paraît s'être fait moine en 1442; fut-ce une abdication volontaire, sa vie se termina-t-elle avec son règne? Je suis très porté à présupposer la négative. L'Annaliste lui attribue, en cette année même, l'idée bizarre d'avoir placé ses trois fils: Wakhtang, dans le Karthli, Dimitri dans l'Iméreth, Giorgi dans le Cakheth; et à ce propos la tradition l'accuse du partage de la Géorgie en trois royaumes. Or l'Iméreth était réellement séparé du Karthli depuis l'an 1259, par le fait des Mongols et par suite du défaut de concert dans la conduite des deux rois de Tiflis, David V et David VI. Après la mort du premier, deux de des successeurs eurent réellement le titre de rois; mais Giorgi-le-Brillant rétablit l'unité, et ne laissa aux descendants de David V que le titre d'éristhaws, confirmés par les rois de Karthli, à chaque mutation. Si Alexandré changea cet ordre de choses, en plaçant là son fils Dimitri, ce ne fut qu'une innovation de plus. Quant à Giorgi, roi de Cakheth, je parlerai de lui un peu plus bas.

Wakhtang IV, fils et successeur immédiat d'Alexandré, régna 3 ans, et mourut en 1445, dit-on, sans laisser de postérité. Nous n'avons de lui, comme roi, aucune charte; mais comme prince-royal, il en donna une, N° 150, analysée en la 17^{e} année de son père (v. sup.).

Son frère Giorgi VIII devint roi de Karthli, et paraît dans plusieurs documents qui vont être analysés.

a) N° 213, 25 décembre 135—1447, 1re indiction du règne, Giorgi affranchit d'impôt tous les biens de l'église, au temps du catholicos David. «Au temps du roi des rois Giorgi, frère de mon grand-père, dit-il, Thimour avait ruiné Mtzkhétha; étant devenu roi, mon père en releva les ruines et lui rendit ses propriétés; enfin, je montai sur le trône, et par ce goudjar je déclare la franchise des biens ecclésiastiques.»

Or de ceci il résulte que Giorgi VIII devint roi deux ans plus tard qu'on ne le croit communément; et secondement on ne peut rien inférer du silence de ce prince à l'égard de son frère, puis qu'il se tait également au sujet de son oncle Costantiné II. Enfin je crois qu'au lieu des mots «frère de mon

grand-père, il faut lire: du père de mon grand-père, le roi des rois Giorgi», ჯამსა ზაპის ძმისა ჩემისა მეფეთა მეფისა გიორგისა და მეფობასა და ზაქრარიანობასა მისსა შინა .... il faut lire ზაპის ძმისა. Car Timour vint en Géorgie et y exerça ses ravages au temps de Bagrat, père de Giorgi, père d'Alexandré, père de notre Giorgi, personnages dont voici le tableau généalogique:

1) roi Bagrat V.
|
3) — Giorgi VII — 2) (Costantiné II, passé sous silence.
|
4) — Alexandré.
|
6) — Giorgi VIII — 5) (Wakhtang IV, passé sous silence).

b) N° 20, en 136 — 1448, 2^{e} indiction (il est écrit, 3^{e}); le roi Giorgi offre à Mtzkhétha, sous le catholicos David, le lieu dit Baga, à Okher-Khida, avec le palais, l'église de la cour, le darbaz ..., avec fondation d'agape pour le jour de l'Imposition de la ceinture à la Très-Sainte-Vierge, ყო. წის. სარტყლის ლიტიებს, et l'exempte de certains impôts.

c) N° 106, 25 décembre 137 — 1449, 3^{e} indiction; le roi des rois Giorgi, fils du roi des rois, du grand et distingué entre tous les rois, du bienheureux, couronné de Dieu, glorifié de Dieu, entièrement béni, Alexandré, offre au catholicos David le village de Gomni, autrefois appartenant à Mtzkhétha.

d) N° 83, le 3 mai 145 — 1457, le roi Giorgi déclare au catholicos David que la maison et les propriétés de Mtzkhétha sont exempts de payer l'impôt dit sabalakhé (droit prélevé sur les bestiaux paissant dans les bois).

e) N° 297, en 148 — 1460, 13^{e} indiction, le roi des rois Giorgi, sa femme Nestan-Daredjan et leur fils Alexandré, confirme au mestoumré Wirchel, fils de Zwiad, certaines propriétés qui lui avaient été données par son père adoptif Soumbat Ourdowélachwili (sup. N° 150, 17^{e} a. d'Alex.), qui est serviteur de Mtzkhétha et doit continuer à servir le catholicos.

J'intercallerai ici un acte antérieur, afin de faire mieux ressortir un fait historique. N° 269, le 7 mars 134 — 1446, le roi de Cakheth Giorgi, fils du roi des rois et moine, du grand et bienheureux entre les rois, couronné et glorifié de Dieu, et entièrement béni, Alexandré, offre au catholicos Chio, pour Mtzkhétha, des serfs et un village situé dans le Cakheth.

Or je ne me crois pas autorisé à assurer qu'ici et plus haut *c*) le mot სანატრელი bienheureux, enferme expressément l'idée de *mort*, *défunt*, bien que l'on puisse citer plusieurs phrases où il jouit de cette acception. D'ailleurs le titre de roi de Cakheth, que s'attribue ici Giorgi, ne laisse aucun lieu de douter de la réalité du fait, et la 13^{e} indiction nous oblige de remonter jusqu'en 1433, pour trouver l'époque où ce titre lui fut conféré. C'est ici, enfin, que se place le document russe allégué plus haut, où il est dit qu'à Grem, au couvent des Archanges, on voyait sur l'autel un indit avec cette inscription: «Au nom de N. S. Jésus-Christ, sous le métropolite Nicodème, sous le roi vrai-croyant, le despote Giorgi, en 6949»; en effet cette année du monde est l'an 1441 de J. C. J'ai donc eu tort de dire dans la note 84 alléguée, qu'à cette époque il n'y avait pas de roi de Cakheth: Giorgi, fils d'Alexandré, y régnait alors *depuis huit ans:* ainsi le fait est acquis à la science.

f) N° 278, 13 décembre 152 — 1464, charte du catholicos Marcoz, où le roi n'est point nommé (v. sup.).

g) N° 296, 23 avril 153 — 1465, charte adressée au catholicos Marcoz (v. sup.).

h) N° 210, 22 février 156 — 1468 (incomplet), le roi ... fait une donation pour la santé de son fils Alexandré.

L'année indiquée, le nom du prince, déjà mentionné en 1460, font voir que le roi auteur de cette charte est notre Giorgi. Depuis lors, il ne paraît plus dans aucun acte, mais suivant Wakhoucht il mourut en 1469. Nos actes nous ont fait connaître sa femme et l'un de ses fils. Il en avait un second, Costantiné III, qui lui succéda; et une fille, dont le nom est inconnu, mais qui épousa l'éristhaw Giorgi Chabouris-Dzé, ainsi qu'on là déjà vu plus haut, d'après la charte N° 296.

b) Costantiné III.

Sous ce prince s'acheva définitivement la division de la Géorgie en trois royaumes: David, dont l'origine n'est pas connue positivement, devint roi de Cakheth, et fut sacré en 1469; déjà Bagrat II s'était fait reconnaître et sacrer roi d'Iméreth sept ans plus tôt: c'est donc là le commencement de l'affaiblissement du malheureux peuple géorgien.

Les trois chartes que nous possèdons du roi Costantiné vont nous présenter à résoudre un problème difficile, car elles sont, pour les dates, en contradiction avec les textes connus.

a) N° 243, en 176 — 1488, 10^{e} indiction du règne; le roi Costantiné, ses fils: l'aîné David, Giorgi et Bagrat, au temps du catholicos Ewagré; il profite du moment où les musulmans sont battus et chassés à jamais, pour confirmer les franchises de Mtzkhétha. En outre, son fils David ayant épousé une princesse Barathachwili, ce qui était un mariage inconvenant, უხვედრო, et le catholicos l'en ayant reprimandé, le roi fit en cette occasion un présent de serfs à l'église, en les exemptant aussi de tout impôt à son profit.

b) N° 104, en 180 — 1492, 15^{e} indiction du règne; le roi Costantiné, la reine Thamar et leurs trois fils ci-dessus nommés, au temps du catholicos Abraham, confirment des donations faites à l'église de Métekh par ce catholicos, consistant en un moulin à huile et une vigne. Outre les trois fils ici et précédemment indiqués, Costantiné fut encore père de Dimitri, de Wakhtang, d'Alexandré et de Melchisédech, qui deviendra plus tard catholicos; v. N° 201.

Or, en laissant subsister la légère variante fournie par les

deux pièces, 243 et 104, l'avénement de Costantiné aurait eu lieu en 1478 ou 1477; ce qui laisse huit ou neuf ans de différence avec la date établie par Wakhoucht: je ne vois pas de manière pour sortir de cette difficulté.

Enfin N° 216, sans date, le roi, avec ses trois fils, fait une donation au catholicos Dorothéos: je ne sais si ce catholicos était antérieur on postérieur aux précédents, mais comme nous avons plusieurs chartes où il est mentionné, entre 1507 et 1516, et qu'il commença à siéger dans les dernières années de Costantiné, je crois que l'acte en question doit être voisin de l'an 1503.

Relativement au mariage du prince David, nous manquons d'éléments pour apprécier ce que la charte N° 243 qualifie d'inconvenance. Que dans les temps postérieurs à celui où nous sommes parvenus les rois de Géorgie se soient toujours efforcés de choisir leurs épouses dans les maisons royales ou au moins dans les familles des princes indépendants, la chose était raisonnable et possible. C'est sans doute à ce propos que Wakhoucht dit (Descr. de la Géorg. p. 23): «Ils épousaient une seule femme, *prise parmi leurs égaux*»; et p. 7 il avance la même chose au sujet des mthawars, thawads et aznaours. Pourtant nous avons plusieurs exemples de rois des trois royaumes ayant pris pour femmes des sujettes ou des vassales Une fois, il en résulta de graves catastrophes, quand le roi Louarsab II épousa la soeur du grand-mouraw Giorgi Saacadzé, comme le montre l'histoire des premières années du XVII^{e} siècle; le roi Bakar, fils de Wakhtang VI, n'eut pas non plus à se féliciter d'avoir uni son sort à celui d'Anna, fille de l'éristhaw de l'Aragwi Giorgi; car fatigué des intrigues de son beau-père, il lui fit trancher la tête, en 1723. Mais ces exemples sont rares, et il suffirait de donner ici la série des reines géorgiennes pour le démontrer. Pourtant j'ai dû insister sur ce fait, parce que déjà trois ou quatre faits du même genre se sont produits dans les chartes, et j'en aurai bien d'autres à exposer dans la 2^{e} partie de ce mémoire.

(*La suite incessamment.*)

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

Séance du 11 (23) août 1848.

Lecture ordinaire.

M. Brosset, de retour de son expédition au Caucase, présente, pour s'acquitter de son tour de lecture, un mémoire, intitulé *Sur les chartes géorgiennes. Rapport adressé à S. E. M. le Prince Vorontsov, Lieutenant du Caucase.* Cette pièce sera publiée dans le Bulletin.

Ouvrage à publier.

Le même Académicien annonce à la Classe que sa traduction des Annales géorgiennes est entièrement terminée et prête pour l'impression; il prie la Classe de l'autoriser à la livrer à la typographie et d'en faire tirer, en français et en géorgien, 400 exemplaires, dans le format de la Description géographique de la Géorgie par Wakhoucht. Approuvé.

Rapport.

M. Sjögren, chargé dans la séance du 5 mai, d'examiner la Grammaire mordvine de M. Alexandre Wald, revue et corrigée par l'auteur selon les indications renfermées dans la première analyse de M. Sjögren, rapporte ce manuscrit et l'accompagne d'une seconde analyse très détaillée, d'ou il résulte que le travail en question, même dans sa forme actuelle, donne encore trop de prise à la critique pour que l'Académie puisse en recommander la publication. Néanmoins, comme ce manuscrit, grâce aux longues études de l'auteur, renferme des matériaux épars dont un habile linguiste pourrait un jour tirer parti avec avantage, la Classe charge le Secrétaire de proposer à M. Wald, à moins qu'il ne préfère de remanier son travail pour la troisième fois, à le céder, y compris la partie ethnographique et l'Atlas, à l'Académie, moyennant une rétribution. L'Académie, dans ce cas, aviserait à la publication du mémoire ethnographique, approuvé par M. Sjögren, et déposerait la partie grammaticale à sa Bibliothèque; elle s'engagerait en outre, dans le cas où elle en ferait un usage publique quelconque, à citer l'auteur et à lui garantir ainsi son droit de propriété. En attendant, le manuscrit de M. Wald lui sera renvoyé accompagné d'une copie de l'analyse de M. Sjögren.

Voyage.

M. Brosset lit un rapport sur les diverses collections qu'il a formées dans son voyage et qu'il offre à présent à l'Académie. Elles se composent des objets suivants:

1°. 48 chartes géorgiennes, transcrites à l'intention de l'Académie, par les soins du Prince Dimitri Orbélian, Maréchal de la noblesse, au gouvernement de Tiflis. Quoique modernes, ces pièces ont un grand intérêt historique, et quelques-unes d'entre elles nous font connaître des actes d'un roi de Cakheth, qui passe presque inaperçu dans l'histoire du XVIII^{e} siècle, un certain Alexandré, ainsi que la composition de la famille du roi Eréclé 1er et de ses successeurs.

2°. 69 chartes géorgiennes, copiées sur les originaux, au comptoir du Synode de Tiflis, par les soins du Prêtre (Оберъ-Священникъ) Mikhalovski.

3°. Divers matériaux pour l'étude des langues du Caucase oriental, lesghie, tchétchense, et autres, offerts par M. le Colonel du Génie Khodzko, et notamment: *a*) une longue chanson lesghie, avec traduction russe, par l'Enseigne Magar-Aïgoch, du village de Tchokh, commune d'Andal; *b*) un petit dictionnaire lesghi-russe, composé des mots qui entrent dans la pièce précédente; *c*) un vocabulaire comparatif russe-tchetchense-tatar-lesghi-tcherkesse; *d*) enfin un grand nombre de paradigmes de déclinaisons lesghies. Si ces matériaux trouvent leur emploi et font naître le désir d'en obtenir d'autres, M. Brosset est autorisé à annoncer à l'Académie que Son Excellence M. le Général

Wolf et M. le Colonel Khodzko sont prêts à fournir leur coopération à de si utiles recherches. Il en sera de même pour la langue aphkhaze; un jeune officier, qui a servi cinq années, comme aide-de-camp du Prince Michel Charwachidzé, et qui connaît à fond l'idiome en question, est disposé, si l'Académie l'y invite, à rédiger un vocabulaire aphkhazo-russe.

4°. La fin de l'Essai de Grammaire thouche, par le prêtre Iov Tsiscarov, pour être jointe aux autres matériaux relatifs au même idiome, et envoyés à l'Académie, le 9 mars 1848.

5°. Diverses copies d'inscriptions: *a*) Inscription géorgienne de la citadelle de Khertwis, décalquée sur le mur même, par les soins de M. Khanykov. *b*) 21 inscriptions décalquées sur les murs des édifices d'Ani et autres, par les soins de M. Abich, qui veut bien les offrir à l'Académie. Avec ces inscriptions on peut établir une série de faits relatifs aux dominations grecque, musulmane, géorgienne et mongole, depuis l'an 1045 jusque vers la fin du XIII^{e} siècle; c. à d. jusqu'à une époque voisine de la destruction d'Ani: deux seulement ont été publiées, la pierre d'Ani, datée de l'an 1206 de J. C., formera complément à ces matériaux.

6°. 28 plans d'églises et édifices remarquables, exécutés avec le plus grand soin par le Conducteur Mouslov 1er; il en reste encore une trentaine, fruits d'une dernière course, qui seront vraisemblablement terminés bientôt. La Classe reçoit toutes ces collections avec le plus vif intérêt et charge le Secrétaire d'adresser aux personnes qui ont bien voulu coopérer à leur formation les remerciments de l'Académie.

Enfin M. Brosset annonce à la Classe qu'il avait adressé à Son Excellence M. le Président de l'Académie, un très long rapport, principalement relatif à la bibliothèque du couvent d'Edchmiadzin, et l'avait remis, le 5 mai de cette année, en vue du poste de Bombori, en mer, à l'agent de la Poste, sur le bateau à vapeur; cette pièce n'est pas encore arrivée à sa destination.

Proposition.

Le même Académicien prie la Classe de l'autoriser, en faisant la révision de la Bibliothèque géorgienne du tsarévitch Theïmouraz, à mettre de côté les doubles, à l'intention de l'Université, aux termes de son rapport du 12 mars 1847. La Classe y consent; cependant, comme l'ordre suprême, notifié à l'Académie par rescrit de M. le Ministre du 11 septembre 1847, porte expressément que la Bibliothèque en question devait passer soit à la Bibliothèque publique, soit à celle de l'Académie, les doubles ne pourront être cédées à l'Université que par autorisation spéciale de M. le Ministre-Président. La Classe invite donc M. Brosset, dès qu'il les aura séparés, de lui en présenter une liste.

Correspondance officielle.

Deux rescrits datés du 22 juillet et du 4 août et accompagnés de deux sachets de cuir avec des monnaies, exhumées dans les environs de Riazan et dans le district de Zenkov, gouvernement de Poltava. M. le Ministre, en les adressant au Secrétaire perpétuel, demande l'avis de l'Académie sur la valeur scientifique de ces trouvailles. La première, au dire de M. Oustrialov, se compose de deux roubles d'argent de *Pierre-le-Grand* et de 18 copeks et quart-de-copeks (полушки) de la première moitié du 18^{e} siècle. Toutes ces monnaies sont communes et ne valent que le prix du métal. Le second envoi renferme 104 monnaies d'argent, vieux écus de Hollande et monnaies polonaises de Sigismond III, — pièces qui peuvent avoir quelque valeur aux yeux des amateurs, bien qu'elles soient assez communes. L'Académie, si elle collectionnait des monnaies modernes, en donnerait un quart en sus de la valeur intrinsèque. Résolu de les renvoyer à M. le Ministre, en mettant sous les yeux de Son Excellence ce sentiment des Académiciens.

Le Gouverneur d'Orenbourg, commandant le corps détaché de ce nom, adresse à l'Académie, sur sa demande, un second exemplaire de la carte du pays d'Orenbourg avec indication de ceux des Kosaques d'Orenbourg et d'Oural, des Kirghises des hordes intérieure et trans-ouralienne, et des résultats les plus récents de la levée de 1847. Quant aux indications ethnographiques et statistiques, qu'avait demandées M. Köppen, M. le Général Obroutchev expose les raisons par lesquelles il lui a été impossible d'obtempérer à ce désir. Ce second exemplaire de la carte étant de nouveau offert en don, la Classe charge le Secrétaire d'en témoigner à M. Obroutchev toute la reconnaissance de l'Académie.

Le Gouverneur civil de St.-Pétersbourg annonce à l'Académie qu'à sa demande, il a recommandé M. Europaeus aux Maréchaux de la noblesse et aux Bureaux de police municipale et territoriale. Reçu pour avis.

Les Gouverneurs de Kiev et de Minsk adressent à l'Académie les données statistiques sur le nombre des Tsyganes qui habitent les gouvernements de ce nom. Elles seront remises à M. Köppen et la réception en sera accusée avec reconnaissance.

Correspondance savante.

Une lettre datée de Goulynki, gouvernement de Riazan, district de Pronsk, le 5 juillet, et avec laquelle M. Golovnine, ancien Secrétaire de la Société géographique russe, adresse au Secrétaire perpétuel, de la part du Général Mouratov, 36 monnaies russes d'argent découvertes dans sa terre de Yourakova à 20 verstes de Pronsk. Elles sont remises à M. Oustrialov et le Secrétaire est chargé d'en adresser à M. Mouratov les remerciments de l'Académie.

Nomination.

Le Secrétaire annonce à la Classe que c'est à son tour d'élire un membre du Comité administratif, en remplacement de M. Hess dont le terme de deux ans est échu. Le scrutin institué par billets pliés donne pour M. Sjögren 8 voix, pour M. Köppen 1 voix.

En conséquence, M. Sjögren est proclamé élu; ce dont il sera fait rapport à M. le Ministre-Président, et le Comité administratif ainsi que M. Sjögren en seront informés par extraits.

Emis le 4 septembre 1848.

№ 115. **BULLETIN** Tome V. № 17.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10 Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. VOYAGES. 7. *Rapport à S. E. le Prince Vorontsov, sur les chartes géorgiennes.* (Continuation.) BROSSET. 8. *Trois lettres de M.* CASTRÉN. BULLETIN DES SÉANCES. ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

VOYAGES.

7. RAPPORT A S. E. LE PRINCE VORONTZOV, SUR LES CHARTES GÉORGIENNES; PAR M. BROSSET. (Lu le 11 août 1848.)

(Continuation.)

e) David IX.

David, fils de Costantiné, régna de 1505 à 1525. Il paraît dans trois chartes, qui vont être analysées.

a) N° 451, le 13 avril 204 — 1516, le roi David et son fils Dimitri, offre au catholicos Dorothéos le village de Disew.

b) N° 119, sans date; le roi David, avec ses frères Giorgi et Bagrat, adresse au catholicos Basili une charte, par laquelle il proclame la franchise complète des biens de l'église, sauf l'obligation du service militaire et les servitudes de chasse.

c) N° 201, sans date, s'adressant au catholicos Basili: «Moi, dit-il, espérant en toi (l'église de Mtzkhétha), me confiant à ton assistance et protection, revêtu grâces à toi de la pourpre et de la couronne royales, et encore grâces à toi maintenant fugé digne de l'habit monastique, moi David Bagratide, par la volonté de Dieu, roi des Karthles, à présent moine sous le nom de Damiané . . .; du consentement de mes frères Giorgi, Bagrat, Dimitri, Wakhtang, Alexandré, et de Melchisédech prêtre régulier; de mes fils Louarsab, Darazan et Ramaz,. . . .» Il offre à Mtzkhétha la chapelle des SS.-Archanges bâtie par lui pour lui servir de tombeau, au N. de l'église de Mtzkhétha, et le village de Mokhis, bâti par lui. Il a, lui le roi David, parcouru de son pied, suivi des gens du village, toute la montagne des Barathians, pour en fixer les limites, et l'a offert à la chapelle dont il est le fondateur. Le revenu en est de 15 cabitsi de blé, de 10 litra chacun, et de 5 cabitsi d'orge par maison; d'un litra d'huile par maison, pour tout le village, d'un boeuf, de trois moutons . . . etc.

Dans une charte de l'an 1512, que j'ai vue à la commission des titres de noblesse, la femme de David est nommée Miraïngoul Barathachwili, et ses fils, Louarsab, Adarnasé, Ramaz. Dans la Chronique géorgienne, au lieu de Miraïngoul, on trouve le nom de Nestan-Djar ou Daredjan, qui est géorgien, tandis que l'autre semble Persan: Wakhoucht, fin du règne de David, nomme sa femme *Thamar*. Nous ignorons les motifs qui le portèrent à prendre l'habit monastique; quant à la chapelle des Archanges, elle existait encore dans ces dernières années et n'a été détruite que faute de fonds pour la réparer.

Une fille de ce prince épousa l'éristhaw Baïndour, qui avait pour frères Zourab, Goderdz, Bardzim, Gostasab et Rostom, et encourut par-là une pénitence canonique: aussi offrit-il au catholicos Basili une vigne, sise à Dighom, N° 127, sans date. Une autre princesse, «soeur de Louarsab», épousa Djawakh, fils de Goustan Dchiladzé; à cause de l'inconvenance de ce

mariage, ჩვენ შუა უხვეძი იყო, il donna au catholicos Malakia 60 litra de cire, à payer annuellement; N° 354, sans date. Je pense que ce Djawakh Dchiladzé, est le même mentionné N° 355, en 237 — 1549, qui vivait dans l'Odich, et offrit encore à Mtzkhétha cinq pêcheurs d'esturgeons, მეზღუდე et un certain nombre de serfs.

Quant aux catholicos nommés dans les chartes de David, Dorothéos paraît dans les chartes, jusqu'en 1516; Basili, entre 1518 — 1529; Malakia, en 1532 seulement.

f) Giorgi IX.

Giorgi, frère de David, régna de 1525 à 1534. Il n'y a de lui qu'une seule charte, qui dut être écrite après son abdication, si l'indication de Wakhoucht est exacte; car il se fit moine, sous le nom de Gérasimé.

N° 30, en 228 — 1540. Le roi Giorgi Bagratide, fils de Costantiné III, s'étant persuadé de la vanité des choses humaines et ayant pris l'habit monastique, avec le nom de Gérasimé; du consentement de son neveu, le roi Louarsab (fils de David IX); des fils de ce dernier, Simon et David; de son propre frère Bagrat, et de ses fils Eréclé, Artchil, Achothan et Wakhtang; de son frère Alexandré, et de ses fils Costantiné et Gorgasal; de ses neveux Ramaz et Dimitri (fils de David IX), offre au catholicos Melchisédech, son frère charnel, le village de Zert, et fonde trois agapes, dont il décrit le menu; plus une agape à célébrer par les gens de Zert, le jour du Lazare, samedi avant les Rameaux: il en donne également la description détaillée.

Bagrat, frère de David, fut le premier prince apanagé de Moukhran, le fondateur de cette lignée collatérale, qui existe encore, et se fit moine en 1539, sous le nom de Barnaba [1]).

g) Louarsab I.

Ce prince, fils de David IX, régna entre 1534 et 1558. Voici les chartes où il est signalé.

a) N° 17, sans date; le prince Eréclé s'engage à remettre Misaktziel au roi Louarsab et au roi Léon de Cakheth, et à se conformer à leur décision.

Léon II de Cakheth régna en effet 1520 — 1572.

b) N° 174, 15 février 234 — 1546, le roi Louarsab, son frère Ramaz, ses fils Suimon, David et Wakhtang, reconnaît exempts d'impôts Alatoura et Mourad, fils d'Awana et sujets de Métekh, à Tiflis, sauf redevance de 20 litra d'huile à N. D. de Métekh et l'impôt tatare . . .

c) N° 385, en 240 — 1552, le roi Louarsab offre à Mtzkhétha le village d'Akhot.

Louarsab était marié à Thamar, qui est mentionnée N° 180, et qui semble être déjà morte en 1558, car son fils fonde une agape en son honneur.

1) Плат. Соселіанъ, Ист. Груз. церкви, 2e éd. p. 109.

h) Simon I.

Du roi Simon, fils et successeur de Louarsab, je n'ai à citer que neuf chartes; ce prince régna jusqu'en 1599, et mourut, à ce que je crois, vers l'an 1611.

a) N° 180, en 246 — 1558, 2e indiction du règne, le roi Simon et ses frères donne à l'église de Métekh le village de Qintzwis, qui lui appartenait autrefois, et fonde une agape pour sa mère, la reine Thamar.

Ainsi Simon I monta sur le trône en 1557, un an plus tôt que ne le dit Wakhoucht.

b) N° 220, 9 juin 254 — 1566, 9e indiction, le roi Simon, sa femme Nestan-Daredjan, son frère Wakhtang, ses fils: l'aîné, Giorgi, et Louarsab, donne à Mtzkhétha le village de Gomni, au temps du catholicos Nicoloz, et fonde trois agapes, le 21 novembre, et les samedis ჯორცეკლი et ყვავიერი; deux prêtres prieront pour son frère Wakhtang, les autres pour lui et pour son épouse Nestan-Daredjan.

L'indiction n'est pas exacte, il faudrait «10e.»

c) N° 40, 15 mars 262 — 1574, le roi Simon, la reine Nestan-Daredjan, au temps du catholicos Nicoloz. — Les fils de Mtzkhétha ont donné au prince royal Wakhtang, frère du roi, le village et couvent de Wircha, en échange de Qouris-Ouban.

N° 95, 20 juin, même année, la reine Daredjan offre à Mtzkhétha des serfs qui lui appartenaient précédemment et étaient devenus la propriété des Thoumanis-Chwili.

d) N° 64, 12 juillet 269—1581, le roi Simon, la reine Nestan-Daredjan, ses fils Giorgi, Louarsab, Alexandré, offre au catholicos Nicoloz le village de Mokhis, dans le *Zémo-Karthli* [2]).

e) N° 26, en 283 — 1595, par ordre du roi Simon, de la reine Nestan-Daredjan de leur fils Giorgi, sous le catholicos Domenti et du consentement des fils de Mtzkhétha; — le catholicos Nicoloz avait précédemment acquis plusieurs propriétés en échange de Qouris-Ouban; mais comme ce village ne convenait pas au prince, et était plus avantageux à l'église, il s'est fait entre eux un nouvel échange, en dédommageant le prince Wakhtang des améliorations faites aux biens de Mtzkhétha, et lui accordant une agape.

N° 179, même année, le roi, la reine et leur fils Giorgi offre à N. D. de Métekh le village de Tsawcis, appartenant aux Tzitzians, mais qui convenait à Métekh, par sa proximité; il dédommage les Tzitzians, et fonde une agape.

Cet acte est très remarquable par les formules du commencement et de la fin.

2) J'ai souligné cette indication, parce qu'aucun des villages du nom de Mokhis, que nous connaissons par la Géographie, n'étant situé dans le pays d'Akhal-Tzikhé, le *Haut-Karthli* primitif, on peut conclure qu'au XVIe siècle les dénominations étaient déjà changées, d'après le système suivi dans les temps plus voisins de notre époque.

f) N° 175, en 296 — 1608, la reine Daredjan fait une donation à l'église de Métekh, dans Awlabar.

g) N° 219, grande charte de Mtzkhétha, incomplète, scellée du roi Simon, par laquelle ce prince confirme les franchises de Mtzkhétha (4 colonnes in-fol. liste des propriétés de cette église). Le roi expose que Chah-Thamaz, étant venu en Géorgie, ravagea Mtzkhétha, et son père le roi Louarsab périt martyr; après quoi, devenu roi, il s'est lui-même occupé de réparer tous les maux de l'église.

Il paraît donc que cet acte est du commencement du règne de Simon I.

h) Enfin, N° 36, en 248 — 1560, sous le catholicos Domenti; le prince (ბაგრატ) Costantiné ayant épousé la fille de Khosro, son parent, séparé de lui, il fut blâmé du patriarche et, pour l'apaiser, lui et ses frères Giorgi et Melchisédech, offrirent une maison, sise à Tiflis, terrain et boutique, et 100 journels de terre, à Coulbith.

La grandeur du cadeau me fait penser qu'il s'agit d'un prince du sang royal; mais je ne le connais, d'ailleurs, ni lui ni se frères. — L'original, au Synode, N° 26, porte les mêmes dates.

Je termine ici l'exposé chronologique des successions dans le Karthli. A partir du XVII^e^ siècle, l'histoire géorgienne est mieux connue et facile à critiquer, au moyen des synchronismes fournis par les récits des Arméniens, des musulmans et des auteurs ou voyageurs européens. Voici maintenant le double tableau de la famille royale et des catholicos, durant l'intervalle de temps que je viens de parcourir; si je ne puis, avec la précision désirable, indiquer dès-à-présent tous les faits généalogiques nouveaux, fournis par les chartes, du moins je suis en état d'assurer que ces faits sont très nombreux.

David VIII

Bagrat V, dit le-Grand, 1360 — 1395; marié à Rousa.

Giorgi VII, 1395 — 1407; marié à Nestan Daredjan. — Costantiné II, 1407 — 1413.

Alexandré, né en 1389, règne 1413 — 1442; marié à Thamar (d'Iméreth), avant 1413; meurt moine, en . . .

Wakhtang IV, nés avant 1413; règne 1442—1447. — Dimitri, — Giorgi VIII, nés avant 1417; roi, 1447 — 1469; marié à Nestan Daredjan. — David, moine. — Zaal, né avant 1428.

Alexandré, — Costantiné III, roi, 1469 (d'après les chartes, 1477 ou 1478) — 1505; marié à Thamar. — ° mariée à l'éristhaw Giorgi Chabouris-Dzé.

David IX, roi, 1505 — 1525; marié à Miraïngoul Baratha-Chwili (ou Thamar); moine sous le nom de Damiané. — Giorgi IX, roi, 1525—1534; moine, Gérasimé. — Bagrat, premier prince de Moukhran; moine, *Barnaba*. — Dimitri, Wakhtang, Alexandré, Melchisédech, catholicos.

Eréclé, Artchil, Achothan, Wakhtang. — Costantiné, Gorgasal, vivaient en 1540.

Louarsab I, roi 1534 — 1556; marié à Thamar. — Darazan ou Adarnas, — Ramaz, Dimitri, vivaient encore en 1540. — ° mariée à l'éristhaw Baïndour. — ° mariée à Djawakh Dchiladzé. — ? — Prince Costantiné, vivaient en 1560. — Giorgi, Melchisédech,

Simon I, roi 1556 — 1599; marié à Nestan-Daredjan. — David, (Daoud-Khan) — Wakhtang.

Giorgi X, — Louarsab, — Alexandré, viv. en 1581.

CATHOLICOS.

D'après les chartes:

Chio	en	1362 faux.
Basili	»	1362
Giorgi		1393 — 1398.
Domenti		1398 faux; il faut 286 — 1398.
Elioz		1381?
—		1399.
—		1405 — 1419.
Mikel	»	1419 — 1424.
Théodoré		1425 — 1434.
David		1428.
—	»	1435 — 1439.
Chio		1440 — 1446.
David		1447 — 1466.
Marcoz		1464 — 1465.
Nicoloz		1468.
Ephrem, sous Alexandré.		
Ewagré	en	1486.
Abraham-Abalac	»	1492 — 1497.
Dorothéos		1502 — 1516.
Dionosi	»	1511 (lis. Dorothéos).
Basili		1518 — 1529.
Malakia		1532.
Melchisédech		1540.
Nicoloz		1548 — 1595.
Simon	»	1548.
Nicoloz		1569, 1595.
Domenti		1559 — 1560.
—		1595.

D'après Wakhoucht:

a) Sous Bagrat V 1360 — 1395.
Giorgi,
Elioz;

b) Sous Giorgi VII 1395 — 1405.
Mikel,
David;

c) Sous Alexandré 1413 — 1442.
Elioz,
Théodoré,
Chio;

d) Sous Giorgi VIII 1445 — 1469.
David;

e) Sous Costantiné III 1469 — 1505.
Nicolaos,
Abraam, avant 1594, † sous David;

f) Sous David IX 1505 — 1525.
Basili,
Dorothéos;

g) Sous Giorgi IX 1525 — 1534.
Melchisédec;

h) Sous Louarsab I 1534 — 1558.
Germané,
Nicoloz;

i) Sous Simon I 1558 — 1599.
Nicoloz,
Domenti.

Roi de Cakheth, jusqu'au commencement du XVII^{e} *s.*

Quelque souverains du jeune royaume de Cakheth, fondé, ainsi que je l'ai dit, en 1466, figurent dans nos chartes et donnent lieu à d'intéressantes observations: je vais donc faire connaître, seulement pour le XVI^{e} siècle, les documents qui se rapportent à cette contrée.

1) N^{o} 307, sans date, le roi des rois Giorgi et son fils chéri le roi Alexandré offrent à Mtzkhétha le village d'Akhachen et autres propriétés, sises dans le Cakheth.

N^{o} 308, sans date, liste des habitants d'Akhachen et de ce qu'ils doivent payer: pour le roi, *tant;* pour le moouraw, *tant,* pour le mokhélé, *tant.*

Or le roi Giorgi I^{er}, de Cakheth, monta sur le trône en 1471 et régna 21 ans; Alexandré lui succéda et régna jusqu'en 1511. C'est de ce dernier qu'il est question, N^{o} 307; bien qu'il ne pût porter le titre de roi, son père le lui donne sans doute par un excès de condescendance, qui peut expliquer certains faits analogues, déjà vus dans d'autres pièces.

(*La suite incessamment.*)

8. Trois lettres de M. A. CASTRÉN. (Lu le 25 août 1848.)

1) *Auszug aus einem Briefe an einen Freund in Finnland.*

Kjachta den 22 März (3 April) 1848.

Nun befinde ich mich wiederum innerhalb China's Gränzen, und zwar nicht als Ueberläufer, sondern mit einem gehörigen Erlaubnissschein von dem Zolldirector in *Troitskosawsk* versehen. Ein Paar Tage bin ich in den Gassen der Chinesischen Handelsstadt *Majmatschin* umhergestrichen und habe bald das, bald jenes angegafft. Des Schauens müde liess ich mich von den Chinesen auf eine Tasse Thee, ein Glas Wein, eine Pfeife Taback, Früchte, Confect u. s. w. einladen. Bald sass ich als Gast bei einem vornehmen Handelsmann aus *Peking,* bald bei einem Barbaren aus *Schansi,* bald bei einem erfahrungsreichen Doctor der Medicin, bald wiederum bei einem Schmied, Tischler, Schuhmacher u. s. w. Ueberall stiess

ich auf heitere Mienen, frohe Gesichter und freundliche Aufnahme. Niemand hat sich um meine Rangclasse und um meine Einkünfte gekümmert; im vollen Genuss meiner reinmenschlichen Rechte habe ich mich in der kleinen Chinesenstadt ausnehmend heimisch gefühlt. Wie gern möchte ich, wenn der Weg nicht versperrt wäre, einen Ausflug nach *Peking* machen, bis wohin man von Sibiriens südlichster Gränze nur einige wenige Tagereisen rechnet.

Da ich genöthigt war innerhalb der Gränzen Sibiriens zu bleiben, musste ich nun mit *Burjätischer* Bewirthung vorliebnehmen. In materieller Hinsicht ist dieselbe, wenn auch nicht auf gleicher Stufe mit der Chinesischen, so doch wenigstens weit besser, als ich es mir vorgestellt habe. Eine Tasse Mongolischen mit Milch aufgekochten Thee's, eine gebratene Hammelkeule, Käse und Milch stehen Einem in jedem Zelte zu Gebote. Bei den *Lama's* kann man sich auf einen noch leckereren Tisch Rechnung machen, und *Lama's* giebt es hier an allen Ecken und Kanten. Man hat berechnet, dass unter den *Selenginskischen Burjäten* ungefähr jeder vierte Mann zum geistlichen Stande gehört. Darin könnte man wohl des Guten zu viel finden, aber so lange die Bildung das ausschliessliche Eigenthum der *Lama's* ist, könnte man beinahe wünschen, dass jeder mit der Priesterwürde bekleidet wäre. An diesen Wunsch knüpfen sich jedoch einige Besorgnisse wegen der Fortpflanzung der Mongolischen Raçe; denn *Çákjamuni* hat ausdrücklich angeordnet, dass ein *Lama* keinem Weibe als Mann angehören solle. Dessenungeachtet hat der Himmel gerade die *Burjätischen* Priester mit reichlicher Nachkommenschaft gesegnet, aber bei den jetzigen Verhältnissen ist es den Herren Geistlichen eine leichte Sache, alle Schuld auf die Laien, ihre Brüder, zu wälzen. Sollten aber alle Anhänger des Buddhismus Priester werden, so weiss Gott, was es für ein Ende nehmen würde mit *Mongolen*, *Burjäten*, *Tibetern* und ihren Glaubensgenossen.

Da ich nun auf das Capitel von den *Burjätischen* Priestern gekommen bin, kann ich nicht unterlassen, ein Wort in Betreff ihres Wissens zu sagen. Von einem wohlbestallten Buddhistischen Priester verlangt man, dass er sowohl im *Gandshur* als im *Dandshur* zu Hause sei, welche Bücher über zweihundert Bände ausmachen und Theologie, Moral, Philosophie, Astronomie u. a. m. enthalten [1]). Ausserdem haben die *Burjätischen* Priester manche andere Religionsbücher, besonders Legenden von ihren Heiligen. Von weltlichem Stoff findet man bei ihnen Schriften vermischten Inhalts; eine sehr beliebte Lectüre aber sind historische Erzählungen aller Art und besonders Lebensbeschreibungen berühmter Fürsten. Am Meisten im Umlauf sind Tibetische Bücher; denn das Tibetische ist nach wie vor Religionssprache sowohl hier als auch in der Mongolei. Jeder *Lama* muss diese Sprache kennen und die gelehrtesten *Lama's* sollen überdiess auch einige Kenntniss vom Sanskrit haben. Zu dieser vielseitigen Gelehrsamkeit kommt noch eine sowohl theoretische als auch praktische Kenntniss der Medicin. Ihre medicinische Weisheit schöpfen die *Lama's* aus Tibetischen Quellen, die Arzneimittel aber werden aus *Peking* verschrieben. Die vornehmsten dieser Aerzte unterhalten kleine Kliniken, in denen sie ihren Schülern Unterricht ertheilen. So mangelhaft dieser Unterricht nun auch sein mag, so ist es doch zu beachten, dass diese *Burjätischen* Aerzte hier das allgemeine Zutrauen geniessen und von Gebildeten wie von Ungebildeten, von Russen wie von Eingeborenen zu Rathe gezogen werden.

Einen Theil der Bildung der *Lama's* machen schliesslich gewisse mechanische Fertigkeiten aus, als Kalligraphie, Zeichenkunst und Buchdruckerei. In kalligraphischer Hinsicht habe ich nie etwas Niedlicheres gesehen, als die Handschriften der hiesigen *Lama's*, deren einige mit goldenen und silbernen Buchstaben zum Werth von mehreren tausend Silberrubeln angeschlagen werden. In der Buchdruckerkunst sind die *Lama's* verhältnissmässig weit weniger bewandert; aber merkwürdig genug ist es, dass gerade diese Kunst in diesem Barbarenlande getrieben wird. Die *Lama's* müssen laut Vorschrift sich darauf verstehen, Holzplatten auszuschneiden, Druckerschwärze zu bereiten und die Platten abzudrucken [2]). Doch vermuthe ich, dass die hier gedruckten Bücher zu den seltensten in der Welt gehören.

Mit dieser auf ihre Art aufgeklärten Priesterkaste bin ich nun gesonnen in möglichst nahe Berührung zu treten. Vielleicht glückt es mir unter den *Lama's* eine werthvolle Handschrift zu entdecken, und durch mündliches Verhör einen oder den andern Aufschluss über Sibiriens dunkle Vorzeit zu gewinnen. Mindestens hoffe ich mich ihrer Anleitung zur Erlernung des Mongolischen zu bedienen, da diese Sprache ein durchaus nothwendiges Supplement zu meinen übrigen Studien ausmacht.

Da ich in diesen Tagen ostwärts von *Kjachta* reisen will, gedenke ich anfangs längs der Chinesischen Gränze hinzuziehen, dann aber mich auf die grosse Heerstrasse zu begeben,

1) Ueber den *Kandjur* werden die Leser des *Bulletin*'s einen ausführlichen Bericht in dem interessanten Aufsatze des Baron's Schilling von Canstadt im vierten Bande No. 22 finden; über den *Tandjur*, der für sich schon 225 Bände umfasst, vergleiche man Stanislas Julien im Decemberheft (1846) der *Nouvelle Revue encyclop.* pag. 654 folg. und Schiefner, *Ueber die logischen und grammatischen Werke im Tandjur* im *Bull. hist.-phil. Tom. IV. No.* 18. 19. Anmerk. des Uebersetzers.

2) Ueber das Verfahren hiebei findet sich Ausführlicheres in dem obenerwähnten Schilling'schen Aufsatze. A. d. Ueb.

die von *Irkutsk* nach *Nertschinsk* führt. Noch ist es ungewiss, ob ich bis zu den *Nertschinskischen* Gruben komme; weiter bin ich nicht gesonnen meine Reise fortzusetzen. — —

---

2) *Zwei Briefe an den Herrn Akademiker Sjögren.*

Centralwerk von *Nertschinsk*, den 18 Mai 1848.

Als ich im Anfange des März von *Irkutsk* abreiste, war es keineswegs meine Absicht, bis in den Sommer hinein in dem Gränzlande jenseits des *Bajkal* zu verweilen, sondern ich hoffte noch auf dem Winterwege meine Rückreise über den *Bajkal* zu bewerkstelligen. An verschiedenen Orten hatte man mir Nachricht gegeben, dass sich zehn *Sojotenstämme* in der *Selenginskischen* Steppe unfern der Festung *Charatschajsk* aufhalten sollten, und eigentlich war es mir bloss darum zu thun, über die Existenz dieser Stämme eine zuverlässigere Kenntniss zu erlangen. In *Selenginsk* angekommen, erfuhr ich, dass die in Frage stehenden Stämme, welche von den *Burjäten* mit einem gemeinsamen Namen *Sojs* benannt werden, vielleicht geringen Theils von *Sojotischen* Voreltern abstammen, gegenwärtig aber durch und durch *Burjäten* sind. Hiermit wäre denn meine Aufgabe jenseits des *Bajkal* beendet gewesen, wenn ich nicht noch während der Reise erfahren hätte, dass die Gegenden jenseits des *Bajkal* besonders reich an Grabhügeln und andern Ueberresten der Vorzeit wären, welche ich meiner Instruction zu Folge zu untersuchen verpflichtet bin. Während meines Aufenthalts in der *Selenginskischen* Steppe hatte ich das seltene Glück, Zeuge eines sehr werthvollen Fundes zu sein, den der Eigenthümer gegen eine billige Vergütung der Akademie abzutreten bereit ist. In der Hoffnung einige Ausbeute für die Archäologie zu machen und zu gleicher Zeit meine ethnographischen und linguistischen Studien zu erweitern, beschloss ich meine Reise noch weiter nach Osten auszudehnen und dabei das Land jenseits des *Bajkal* in verschiedenen Richtungen zu durchstreifen.

In dieser Absicht verliess ich um die Mitte des März *Selenginsk* und richtete meinen Lauf zuerst nach *Kjachta*. Bei der gastfreundlichsten Aufnahme von Seiten der Chinesen verweilte ich hier einige Tage und setzte darauf meine Reise nach der *Kudarejskischen* Steppe fort, welche wegen ihrer vielen Steinhügel berühmt ist. Ich sammelte eine Schaar von *Burjäten*, um einen der Hügel aufzugraben; die Arbeit musste jedoch aufgegeben werden, da der Erdboden noch gefroren war und die *Burjäten* selbst an den allerunumgänglichsten Werkzeugen Mangel litten. Auch herrschte dort eine abergläubische Furcht vor den Kurganen, und als es der Zufall noch wollte, dass ein heftiges Ungewitter mitten unter der Arbeit losbrach, so verliessen die *Burjäten* zum grössten Theil den Hügel und liefen mit einer Hast davon, als fürchteten sie, die Geister der Dahingeschiedenen möchten aus ihren Gräbern steigen und ihnen auf den Fersen nachfolgen.

Seitdem mein erster Versuch so unglücklich abgelaufen war, beschloss ich mit dergleichen Ausgrabungen Anstand zu nehmen und zu warten, bis das Erdreich ein wenig aufthaute. In der That bin ich auch nicht einmal in Versuchung gerathen, bald einen zweiten Versuch der Art zu machen; denn nach meiner Abreise aus der *Kudarejskischen* Steppe stiess ich auf höchst wenige und unbedeutende Kurgane. Sowohl diese als andere Ueberreste der Vorzeit findet man hier nur in sehr wohlbelegenen Gegenden; solcher gab es aber auf meinem Wege gar wenige. Um auf die *Nertschinskische* Seite zu kommen, war ich genöthigt von *Kudarej* in nordöstlicher Richtung bis zum *Petrowskischen* Bergwerk und von dort immer weiter bis zur *Chorinskischen* Steppe zu reisen. Dieser Landstrich besteht grossen Theils aus Bergen, wilden Wäldern, sumpfigen Niederungen und Morästen. Für die Archäologie gab es hier geringe Ausbeute und in ethnographischer Hinsicht war die Gegend ebenso unfruchtbar, da die Bevölkerung meist aus Russischen Sectirern besteht. Auf dem ganzen langen Wege von *Kudarej* bis *Chorinsk* fand ich einen annehmbaren Anlass zum Aufenthalt nur bei dem berühmten *Burjäten*-Tempel in *Ara-Kiretü*. Hier wurde ich von hundert *Lama's* mit einer Ceremonie empfangen, die nach den Mongolischen Religionsgebräuchen eigentlich nur *Çâkjamuni* und andern *Burchanen* zukommt. Die *Lama's* hatten sich bei der Nachricht von meiner Ankunft innerhalb des Staketenzauns des Tempels in einer Reihe aufgestellt. Dabei hatten sie sämmtlich ihre reiche Amtstracht angethan und waren mit verschiedenen bei dem Buddhistischen Gottesdienst gebräuchlichen Instrumenten versehen. So ausgerüstet standen sie und warteten, bis ich meinen Einzug durch das Tempelthor hielt. In dem Augenblicke aber erschallte von hundert Pauken und Posaunen eine lärmende Musik, die meinen halbgezähmten *Burjäten*-Pferden einen solchen Schreck einjagte, dass sie meine Equipage zu Grunde richteten und auch mich ohne Zweifel im Thorwege zu Schaden gebracht hätten, wenn ich nicht zu rechter Zeit aus dem Wagen gesprungen wäre.

Nach meiner Ankunft in der *Chorinskischen* Steppe lies ich mich im Gericht daselbst in einer armseligen, hundertjährigen Stube nieder, wo ich fast mein Leben eingebüsst hätte durch eine liespfundschwere Eisenstange, welche von der Decke herabfiel und mit einem Ende meine Schläfe ritzte. Nach diesem *Memento mori* packte ich meine Papiere zusammen und reiste den *Ana*-Fluss aufwärts zu einer nahbelegenen Steppe, wo Englische Missionäre zu ihrer Zeit ein Gebäude aufgeführt haben, in welchem man wenigstens vor Lebensgefahr geschützt ist, obwohl seit der Abreise der Missionäre kein Stückchen Brot im Hause zu finden ist.

In der Nachbarschaft von der eben erwähnten Wohnung befindet sich ein Felsen mit einigen sehr verwitterten Inschriften, aus denen die Missionäre durch verschiedene Conjecturen und Combinationen auf die Vermuthung gekommen waren, dass auf der Südseite des Felsens sieben Kessel mit Ducaten vergraben sein sollten. Ohne gerade mein Augenmerk auf diese Ducatenkessel zu richten, liess ich einen unter diesen Inschriften befindlichen Kurgan aufgraben und fand in demselben zwar nicht sieben Kessel, wohl aber ein Viertelloth des allerfeinsten Goldes.

Nach einem Aufenthalt von einigen Tagen in der *Aninskischen* Steppe setzte ich meine Fahrt auf der grossen Strasse fort, die zu den Gruben von *Nertschinsk* führt. Niemand wundert sich wohl darüber, dass man auf diesem Wege mehr als sonst durchgerüttelt wird und seine Fahrt durch wilde Wälder, über Berge und Sümpfe zurücklegen muss. Bei den Quellen der *Udá* wird man plötzlich aus den Steppenregionen in ein wildes Gebirgsland versetzt. Das ist der *Jablonnoi Chrebet*, der mit seinen gigantischen Armen einen grossen Theil des *Nertschinskischen* Landes umfasst. Mein Eintritt in dieses Gebirgsland fand unter höchst ungünstigen Verhältnissen Statt. Während ich mich in den nächst vorhergehenden Tagen über den heitern Himmel und das freie Feld, über eine und die andere emporschiessende Blume und andere Vorboten des Frühlings gefreut hatte, ward der Himmel nun gar bald von schweren Wolken überzogen, ein heftiger Sturmwind begann in den Bäumen zu sausen und nach wenig Stunden lag die Erde unter einer Schneedecke von einer halben Elle Tiefe.

Da ich in einer offenen Equipage fuhr, war es mir darum zu thun, in diesem Unwetter irgend ein Unterkommen zu finden, aber unglücklicher Weise war weit und breit kein einziges Dorf, auch nicht einmal ein *Burjätischer* Uluss. Die Stationen aber waren auf das Gräulichste verfallen und bestanden grösstentheils nur aus einer einzigen Stube, welche innerhalb ihrer Wände eine Colonie von halbtrunkenen Fuhrknechten beherbergte. Obwohl ich nun nicht sonderlich von meiner Gesellschaft erbaut war, so hielt ich das doch für angenehmer, als meine Nacht unter freiem Himmel zuzubringen.

Am folgenden Morgen schaute ich das Tageslicht in *Tschitá*, das gegenwärtig nur ein Dorf ist, ehedem aber eine Festung und ein berühmter Deportationsort war. Nicht weit von dort fliesst der Fluss *Ingadá*, der mit seinem schönen von Inseln, Scheeren und Klippen gefüllten Bette an den *Jenisej* und seine Nebenflüsse *Abakán*, *Tubá*, *Sydá* u. s. w. erinnert. Wer sich hier in ein Boot setzen und dem Laufe des Stromes folgen will, erreicht gar bald die *Schilka*, dann den *Amur* und wird endlich von den Wogen des östlichen Oceans gewiegt. Mich führte der Weg über dürre Haiden, bewaldete und waldlose Höhen und Felder bis zur Chinesischen Gränze. Ich reiste in verschiedenen, einander kreuzenden Richtungen, indem ich bald dem grossen Fahrwege, bald wiederum kleinen Dorfwegen folgte. Mir lag es am Herzen während der Reise die *Nertschinskischen Tungusen* sowohl in ethnographischer als auch linguistischer Beziehung kennen zu lernen und zugleich die gangbaren Traditionen zu sammeln, Inschriften und andere Ueberreste der Vorzeit zu besehen u. s. w. Unter solchen Beschäftigungen verrann die Zeit, so dass ich erst um die Mitte des Mai in dem Centralwerk von *Nertschinsk* anlangte, wo ich mich jetzt befinde.

Tschitá, den 3 (15) Juli 1848.

Vom *Nertschinskischen* Centralwerke führen unzählige grössere und kleinere Wege zum *Werchneudinskischen* Kreise. Um das in vielfacher Hinsicht merkwürdige *Nertschinskische* Gebiet so genau als möglich kennen zu lernen, streifte ich am Ende des Maimonats eine geraume Zeit auf jenen Wegen herum. Bald befand ich mich an der Chinesischen Gränze, bald auf der Moskowschen Poststrasse, meist aber irrte ich zwischen diesen beiden Gränzlinien herum. Ich besuchte viele Russische Vorposten, machte bei den meisten Erzgruben und Fabriken Halt und verweilte oft in Russischen Dörfern und Tungusischen Ulussen. In dem Russischen Kosakendorfe *Kondujewsk* traf mich das Missgeschik, von einem kalten Fieber befallen zu werden, das mich im Ganzen drei Wochen auf dem Krankenbette hielt. Einigermassen wieder hergestellt trat ich am 20 Juni die Fortsetzung meiner Reise über die *Aginskische Burjäten* - Steppe an, die sich auf beiden Seiten des Flusses *Onón* weit und breit hinzieht. Auf dieser Steppe ward ich von der eben gedachten Krankheit wieder angefallen und zwar noch weit heftiger als in *Kondujewsk*. Während der Fieber-Paroxysmen, die sich jeden zweiten Tag und zuweilen auch täglich einstellten, war ich genöthigt, bald unter freiem Himmel, bald in einem *Burjätischen* Ulusse, bald auch in einer elenden Russischen Stube still zu liegen. Sobald das Fieber aufhörte, setzte ich unverzüglich die Reise fort, in der Hoffnung irgend einen Ort zu erreichen, wo ich, wenn auch nicht ärztliche Pflege, so doch wenigstens eine ruhige und bequeme Wohnung finden könnte. Nachdem ich auf solche Art sechs Tage lang gereist, gelangte ich Ende Juni äusserst erschöpft in das Dorf *Tschitá* an der *Irkutskischen* Strasse. Hier habe ich einige Tage lang das Bett gehütet und bin nun wieder frei vom Fieber; meine Kräfte aber sind so mitgenommen, dass es nicht so bald zur Abreise von hier kommen dürfte.

Trotz meiner Krankheit habe ich sowohl in *Kondujewsk* als auch später während der Reise nach *Tschitá* mich mit wissenschaftlichen Untersuchungen beschäftigt. Die hauptsächlich-

sten Gegenstände derselben waren Philologie, Ethnographie, Statistik und Topographie. Daneben habe ich zugleich meine Aufmerksamkeit auf Alles gerichtet, was mir in antiquarischer Hinsicht bemerkenswerth schien. So habe ich bei *Kondujewsk* einige alte Ruinen in Augenschein genommen, von denen die *Burjäten* glauben, dass sie zu ihrer Zeit ein Schloss des *Tshingis-Chan* gewesen, obgleich sie vermuthlich nichts anderes sein werden, als Ueberbleibsel eines *Burjätischen* Tempels nebst dazu gehörigen Kapellen. Auf der *Aginskischen* Steppe liess ich einige alte Kurgane öffnen, die jedoch, wie gewöhnlich, fast nichts von Bedeutung enthielten. In Betreff des Ursprungs dieser Alterthümer herrschte hier und an vielen andern Orten die Sage, sie seien von den Mongolen errichtet, wogegen eine andere Tradition ähnliche Denkmäler den Kirgisen zuschreibt, wie sie auch den Namen *Kirgisi-ür* tragen. Ohne Rücksicht auf diese einander widersprechenden Ueberlieferungen kann man mit vollkommener Sicherheit annehmen, dass die meisten hier vorkommenden Kurgane Gräber sind, in denen die Asche solcher *Burjäten* ruht, die sich nicht zur Buddhaischen Lehre bekannt hatten, sondern dem Schamanismus ergeben waren. Dies darf man unter andern Gründen aus der dreifachen Steinfassung um die Kurgane schliessen, welche die *Burjäten* noch heutigen Tages um die Gräber ihrer *Schamanen* aufführen. Zur Bestätigung des *Burjätischen* Ursprungs der Kurgane dient auch ein mir vorgezeigter Goldschmuck, der in einem Kurgane gefunden worden und auf der Oberfläche einige Gesichter enthält, die unverkennbar Mongolische Burchane darstellen.

Obzwar es nun also nicht bezweifelt werden kann, dass die *Burjäten* zu ihrer Zeit Kurgane errichtet haben, so habe ich doch in der letzten Zeit Facta entdeckt, die deutlich darauf hinweisen, dass Stämme Türkischer Herkunft oder die gewöhnlich hier sogenannten *Kirgisen* ehemals auch in der *Transbajkalischen* Gegend sesshaft gewesen, und dass folglich ein Theil der Kurgane laut der örtlichen Sage Türkischen Ursprungs sein müsse. Die Beweise für diese Behauptung muss ich hier übergehen, theils wegen meiner gegenwärtigen physischen Schwäche, theils deshalb, weil meine Untersuchungen zur Zeit noch nicht zum völligen Abschluss gekommen sind.

Aus *Irkutsk* werde ich einige für die Akademie gekaufte Gegenstände übersenden.

Mein gegenwärtiger Zustand gestattet mir nicht, grosse Pläne für die Zukunft zu entwerfen; gewiss ist indessen, dass ich nach wiedergewonnener Gesundheit die Absicht habe, das östliche Sibirien unverzüglich zu verlassen und mich nach den Gegenden von *Omsk* zu begeben, wo ich mich vielleicht eine etwas längere Zeit aufhalten dürfte. Ganz unsicher ist übrigens, wann ich jenen Ort erreiche.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 25 AOÛT (6 SEPTEMBRE) 1848.

Voyage.

M. Sjögren communique à la Classe trois lettres de M. Castrén, l'une datée de Kiakhta le 22 mars (3 avril), la seconde datée de Nertchinsk le 18 mai et la troisième de Tchita le 3 (15) juillet; la première adressée à un ami en Finlande, les deux autres à M. Sjögren lui-même. La Classe en ordonne l'insertion au Bulletin.

Ouvrage publié.

M. Kunik met sous les yeux de la Classe un exemplaire relié des Oeuvres posthumes de feu Krug, publiés par ses soins sous le titre de *Forschungen in der älteren Geschichte Russlands. Von Philipp Krug*, tomes I et II. St.-Pétersbourg 1848.

Musée asiatique.

M. Dorn présente, de la part des Curateurs de l'Université de Leyde, en don pour le Musée asiatique, un ouvrage publié sous le titre: *Chronicon Samaritanum etc. ed. Th. Guil. Joh. Juynboll, Lugduni Batavorum*, 1848. 4to. La Classe charge le Secrétaire d'en adresser à MM. les Curateurs de la dite Université les remercîments de l'Académie. L'ouvrage même sera déposé à la Bibliothèque du Musée asiatique.

Correspondance officielle.

Les Gouverneurs d'Orenbourg, de Poltava et de Tchernigov adressent à l'Académie les données sur les Tsyganes de ces gouvernements. Elles sont remises à M. Köppen et la réception en sera accusée avec reconnaissance.

ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

Forschungen in der älteren Geschichte Russlands. Von Philipp Krug. 2 Theile. St. Petersburg. 1848. 8vo. Prix 4 roub. arg.

Emis le 17 septembre 1848.

№ 114. **BULLETIN** Tome V № 18.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulierement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS a Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE.. VOYAGES. 7. *Rapport à S. E. le Prince Vorontsov, sur les chartes géorgiennes.* (Fin.) BROSSET.

VOYAGES.

7. RAPPORT A S. E. LE PRINCE VORONTZOV, SUR LES CHARTES GÉORGIENNES; PAR M. BROSSET. (Lu le 11 août 1848.)

(Fin.)

2) N° 306, 24 septembre 167 — 1479, 3e indiction de son règne, le roi Alexandré, fils du roi Giorgi, avec sa mère Nestan-Daredjan et sa femme Anna, offre au catholicos David les villages d'Akhal-Chen et de Thorgha; le premier n'a jamais été donné à personne.

Comment, si les dates données plus haut sont exactes, la 3e année du roi Alexandré peut-elle être caractérisée par le chiffre 167 — 1479; et encore, ce prince eut il deux femmes, Anna ici nommée, et Thinathin qui le sera en 1504? c'est ce que l'histoire ne fait point comprendre.

3) N° 215, 13 mai 190 — 1502, le roi Alexandré, ses fils Giorgi et Dimitri, sa mère Nestan-Daredjan et sa femme Anna, au temps du catholicos de Karthli Dorothéos: «Lorsque, dit-il, Mtzkhétha était en décadence, nous t'avons établi catholicos, conformément au bon plaisir de Dieu, par sa volonté et son concours»; et il lui rend ou confirme un certain nombre de propriétés dans le Cakheth.

Cet Alexandré ayant régné de 1492 à 1511, quoique ni sa mère ni sa femme ne soient connues d'ailleurs, il serait possible que l'acte cité précédemment p. 240, en 85 — 1397, fût également de lui; mais en tout cas, il faudrait corriger la date et lire 185 — 1497.

4) N° 318, en 192 — 1504, le roi Alexandré, ses fils Giorgi et Dimitri, sa mère Nestan-Daredjan et sa femme *Thinathin*, donne au crieur ou héraut, ჯაღაგო, Gédawan Maghalachwili, différentes propriétés, et entre autres Wedzis-Khew, situé entre Théthroba, où est un rocher blanc, et Nécrési; il le tire de la dépendance du Nécrésel, pour le mettre au service de Mtzkhétha. Tous les lieux indiqués seront dans le moourawat de Gédéwan, qui ne devra rien dépenser de ce qui revient au couvent de Garesdja. — N° 319, liste des revenus de Wedzis-Khew et de ceux de Garesdja, pour expliquer l'acte précédent.

5) N° 282, en 196 — 1508, ordre du roi Alexandré, avec sa femme Anna et ses fils Giorgi et Dimitri, au prêtre Ioané.

6) N° 268, en 199 — 1511, 1re indiction de son règne, le roi Giorgi II, i. e. Giorgi-le-Mauvais, avec son fils Léon, s'adressant au catholicos Dionos: «Pour mes péchès, dit-il, je commis une faute, et vous, catholicos Dionos, vous archevêque Malakia, vous me fites des représentations, suivant la religion.» En conséquence, il affranchit d'impôts les biens de Mtzkhétha situés dans ses domaines, et fait présent de différents villages, avec fondation d'agape à célébrer le lundi du Dimanche-Nouveau, pour son père le roi Alexandré, et le jour du 1er octobre, fête de Mtzkhétha, pour la prospérité de son règne.

Or le péché d'Aw-Giorgi fut justement un parricide, qui le plaça sur le trône, en 1511. Il semble que ce crime ait été commis le lundi de Quasimodo, jour auquel est fixé l'agape en l'honneur du roi défunt. Quant au nom de Dionos, je n'hésite guère à le lire Dorothéos, conformément aux précédents résultats.

7) N° 276, en 215 — 1527, du consentement de Basili, catholicos de Karthli, le roi Léwan II, fils de Giorgi II et «parent des rois de toute la Géorgie», confirme dans ses propriétés Giorgi Dcharmaoul, ses frères Grigol et Abiathar et son fils Awthandil. «Un Garaqanidzé, dit-il, ayant occupé momentanément ton domaine légitime de Khatis-Tsoben, vous vîntes et vous soumîtes à l'arbitrage par-devant notre cour. Garaqanidzé devait faire prêter serment par des témoins, mais il s'y refusa, et nous, par ce sigel (acte scellé), nous te confirmons et te donnons ledit village de Khatis-Tsoben.»

Ce Léwan régna entre 1520 et 1574.

8) N° 267, en 220 — 1532, le roi Léwan, sa mère Elené, sa femme Thinathin et ses fils Giorgi et Iésé, au temps du catholicos Malakia: «Lorsque les affaires de Mtzkhétha étaient en décadence, dit-il, je t'ai créé catholicos.» Par cette charte, il lui fait don de certaines terres, dans le Cakheth.

Or Malakia n'est connu que par ce seul document. D'après Wakhoucht, le catholicos Dorothéos étant mort, Giorgi IX, de Karthli, nomma sur-le-champ, à sa place, son propre frère Melchisédech. — On se demande, d'ailleurs, comment des rois de Cakheth, comme Alexandré I^{er} et Léwan II, son petit-fils, auraient pu nommer deux catholicos de Karthli, Dorothéos et Malakia. Serait-ce simplement une formule?

Le même Malakia paraît encore dans l'acte N° 343, sans date, où le roi Léon, Thinathin et leurs fils: Alexandré, El-Mirza, Costantiné, Théimouraz, Khaï-Khosro, Wakhtang et Bagrat, promettent audit catholicos, aux évêques et abbés du Karthli, obéissance absolue; s'engagent à ne pas marier leurs filles, à ne pas se marier eux-mêmes sans le consentement du patriarche; à ne pas souffrir dans leurs états qui que ce soit faisant des choses qui entraînent pénitence canonique; à ne pas laisser célébrer la messe à un évêque ne résidant pas dans son église, ou en révolte contre son supérieur გადადგომილი.

Or les deux chartes indiquant l'année du règne de Léon, celles qu'on verra plus bas; 13), N° 301; 14), N° 340, ne concordent point entre elles; car l'une reporte l'avénement de ce prince à l'an 1504, l'autre à l'an 1506.

D'ailleurs, d'après l'histoire, Aw-Giorgi, père du roi Léon, monta sur le trône, par un parricide, en 1511, fut renversé par le roi David IX, de Karthli, et mourut en 1513, laissant un jeune fils, Léon, âgé de sept ans, qui commença à régner en 1518, et fut définitivement sacré en 1520, ce qui peut autoriser jusqu'à un certain point le chiffre du règne donné dans l'acte N° 340; en tout cas, celui du N° 301 serait inexplicable autrement que par une erreur; le chiffre 63 est ainsi représenté: ႬႨႢ, 50 + 13.

9) N° 270, en 225 — 1537, le roi Léon, la reine Thinathin, ses fils Giorgi, Iésé, Alexandré, El-Mirza, offre à Mtzkhétha plusieurs propriétés, et entre autres le prêtre Longinos, avec tout ses biens, pour que lui et ses descendants fassent le service, aux 12 fêtes du Seigneur, sur le tombeau de son père, le roi Giorgi II. — Plus loin, confirmation de cet acte, par le roi Alexandré II, fils de Léwan.

Les termes de cet acte ne laissent pas lieu de douter que jusque-là les rois de Cakheth ne se fissent enterrer à Mtzkhétha. En effet, outre que le roi enjoint à Longinos de ne pas manquer à son service, il ajoute: «Que Dieu te fasse prospérer dans le service sur notre tombeau et sur ceux des nôtres, dans l'église catholique-apostolique de Mtzkhétha.»

10) N° 234, en 236 — 1548, le roi Léon, la reine Thinathin, ses fils: Giorgi, Iésé, Alexandré, El-Mirza; ayant donné en mariage sa fille Elené à Ereclé, fils de Bagrat, ce qui était inconvenant, sur la prière du catholicos Simon, il cède à Mtzkhétha les revenus du Chignith-Sagaredjo, ou Sagaredjo-Intérieur, i. e. situé au-delà de la montagne, en renonçant à certains impôts et se réservant certaines indemnités. Si quelque Garedjien l'offense, à l'avenir, il renonce, au profit du catholicos, à la moitié du produit de l'amende encourue.

Nos autres renseignements ne mentionnent ni la fille du roi ni son mariage avec Ereclé, qui paraît avoir été le fils de Bagrat, premier prince apanagé de Moukhran. En tout cas, d'après les idées géorgiennes, il y avait empêchement dirimant à ce mariage, à cause de la parenté.

11) Aux chartes énumérées p. 261, si l'on ajoute celle p. 240, où il est question du roi Giorgi, de sa femme Nestan-Daredjan et de leur fils Alexandré, en 1460, on verra quelles difficultés causent ici les homonymies.

Pour y mettre le comble, voici une pièce, N° 322, en 240 — 1552, 15^e indiction du règne, où le roi Alexandré, la reine Thamar et leur fils David, offre à Mtzkhétha le village de Wedzis-Khew et quelques autres, qui étaient propriétés de l'église. Le roi, après un moment de dispersion, სიჩნთბა, avait donné Wedzis-Khew, durant 2 ans, à un certain Qara-Arslan; mais, sur la prière du catholicos Nicoloz, il a repris ces villages et les a donnés au catholicos, son frère. Mtzkhétha y mettra un héraut ou crieur, ქადაგი, y prélèvera le droit de pacage et l'impôt tatare, comme par le passé. Le roi y joint le palais de Wartzan et s'en réserve la jouissance, quand Mtzkhétha n'en fera pas usage.

Or, pour l'année 1552, il n'y a dans le Cakheth aucun roi du nom d'Alexandré, qui serait monté sur le trône en 1537:

c'était alors le roi Léwan II, ainsi qu'il a été dit. Pour sortir de ce dédale, il faudrait faire une foule de suppositions, qui me semblent inopportunes, et d'ailleurs le catholicos Nicoloz est de beaucoup postérieur, suivant l'histoire.

12) N° 366, en 247 — 1559, sous le catholicos Domenti; le roi Léon ayant donné sa fille Kéthéon à Iosaphath Gogibachwili, «ce qui était inconvenant et contraire aux canons», ce personnage et ses frères Wakhoucht et Phalan-Khosro offrirent en expiation, à l'église de Mtzkhétha, 30 paysans résidant à Madchikheth, dans le Saathabago, et deux lampes d'or.

La princesse ici nommée n'est pas connue d'ailleurs, et quant à l'inconvenance du mariage, elle consistait, sans doute, dans l'inégalité de condition sociale des époux. On a vu et l'on verra encore bien d'autres faits du même genre, cités dans les chartes.

13) N° 301, en 251 — 1563, 59^{e} indiction de son règne, le roi Léon, avec son fils Alexandré, ayant donné au catholicos Nicoloz le village de Zémo-Ghanoukh, avec 16 familles, institue moouraws de ce lieu Giorgi et Dimitri Maghaladzé; donne au premier 7 familles de paysans, et le charge de percevoir les revenus de Mtzkhétha dans certains lieux, notamment à Kwémo-Ghanoukh.

D'après ce qui a été dit plus haut, la 59^{e} année de Léon devrait tomber en 1577, époque postérieure de trois ans à la date connue de sa mort [1]); d'autre part, son père étant décédé en 1513, ses droits au trône datent de-là, ce qui nous reporte à l'an 1572, pour solution approximative; enfin, en prenant pour point de départ son âge de sept ans en 1513, on arrive à 1565, ce qui laisse toujours un excédant de deux ans. Une difficulté analogue se retrouve dans le document suivant, mais la solution par l'âge du roi y sera exacte.

14) N° 340, en 257 — 1569, 63^{e} indiction du règne; le roi Léon donne au catholicos Nicoloz, en remplacement du village de Djimith, qui a été perdu par Mtzkhétha, le lieu dit Zémo-Ghanoukh, avec des paysans, et l'affranchit de certains impôts.

Dans ces deux N. N. le catholicos Nicoloz paraît encore, contrairement aux indications de l'histoire.

15) Du roi Alexandré II, fils et successeur de Léwan II, on a les actes suivants:

N° 316, en 267 (ՃՀԿԵ) — 1579, le roi Alexandré, la reine Thinathin, ses fils Eraclé, David, Giorgi, Costantiné, Rostom, offre 40 familles de paysans, vivant à Baraouni, outre ce que le prince Giorgi, son frère, avait précédemment donné à Mtzkhétha; le tout exempt de certains impôts et avec la réserve de plusieurs autres.

16) N° 338, en 268 (ՃՀԿԸ) — 1580 «le descendant de David, de Salomon, de Bagrat; par la volonté de Dieu, charwanchah et chahanchah des Aphkház, des Karthles, des Raniens, des Cakhes et des Arméniens; possédant avec une autorité absolue les limites et contrées de tout l'orient et du N., fils de Léon roi des rois, le seigneur El-Mirza; ma compagne, la princesse Kéthéwan, et mon fils, le prince Iowel; . . .» il offre à Mtzkhétha le lieu dit Kwémo-Ghanoukh, exempt de quelques impôts, avec réserve d'autres.

Ce document, le seul connu d'El-Mirza, comme roi, servira à fixer une date où le roi Alexandré II, son frère, n'était pas encore délivré de toute concurrence. En effet Léon II mourut en 1574, après quoi la discorde se mit dans sa famille; on ne sait pas jusqu'à présent l'époque précise où Alexandré se défit de ses rivaux, et entre autres de son frère El-Mirza, qui périt en combattant: cette lutte se prolongea donc au moins six années. Quant à la femme et au fils d'El-Mirza, ils ne sont nommés qu'ici; v. *Bull. hist.-philol.* t. II, p. 215, sqq.

1) *Bullet. hist.-philol.* t. II, p. 216.

II. Organisation de la Géorgie.

La division de la population géorgienne en plusieurs castes n'est pas un fait nouveau ni unique en son genre.

Strabon, tout au commencement de notre ère, dit qu'il y a en Géorgie quatre classes: 1°. celle d'où l'on tire les rois, en choisissant le plus âgé des plus proches parents du roi défunt.

Or il serait facile de prouver, l'histoire en main, que la succession au trône, bien qu'elle ait eu lieu le plus souvent en ligne directe, du père au fils, a souvent fléchi vers les lignes collatérales, en passant au frère ou à la soeur, au préjudice des enfants et sans cause connue ou appréciable. A ce sujet, il faut lire un très curieux article du code arménien, faisant partie des lois géorgiennes recueillies par le roi Wakhtang VI, code dont l'origine est connue aujourd'hui et ne remonte pas plus haut que la fin du XII^{e} siècle [2]).

De la même classe on choisissait encore un autre personnage, celui venant de droit immédiatement après le monarque, pour administrer la justice et commander les armées.

2°. Les prêtres, exerçant le culte et réglant les différends avec les peuples voisins.

3°. Les soldats et laboureurs.

4°. Le peuple, les esclaves du roi, le servant en tout.

2) L'article en question est traduit dans le Nouv. Journ. asiatique, t. IX, p. 21; au moyen de variantes, recueillies dans l'original arménien de la bibliothèque d'Edchmiadzin (Catalogue imprimé en 1840, N° 440), cette traduction devra être rectifiée. Quant au livre original lui-même, il est intitulé en arménien Կիրք Դատաստանաց, Livre de décisions judiciaires, et l'auteur en est un moine arménien, Mékhithar-Petite-Barbe (Goch), mort en 1207. J'en reparlerai plus en détail.

*

Maintenant à ces classes ont succédé celles des thawads ou princes, aznaours ou nobles, mokalaké ou bourgeois, msakhours ou serviteurs libres, glekh ou gens de glèbe, serfs des premières.

Au temps où le prince Wakhtang rédigeait son code, les thawads et aznaours formaient chacun trois catégories: la haute, la moyenne, et la troisième; les marchands ou bourgeois se divisaient aussi en quatre ordres, vraisemblablement selon l'importance de leurs capitaux. De plus, le catholicos était assimilé au roi; l'archevêque ainsi que le métropolite, — l'évêque, — l'archimandrite, aux trois ordres de thawads; l'abbé, — le prêtre régulier, ainsi que le moine simple, le grand marchand ou bourgeois, — le simple mage, le simple prêtre, le marchand de second ordre, aux trois catégories d'aznaours.

Dans la Mingrélie on trouvait, au dire des missionnaires, les Djinascas, les Djinandis, les Sakhours et Moïnalis, correspondant aux classes qui viennent d'être énumérées pour le Karthli; il n'y manquait que les marchands ou bourgeois des villes, mokalaké, par une raison facile à apprécier. La signification des mots mingréliens que je viens de citer, hormis celle du 3^{e}, n'est pas clairement connue, mais voici les renseignements que je tiens de personnes du pays, dignes de foi. Suivant cette autorité, Djinasca se décompose en *Djin*, du géorgien ჩინებული, distingué, et *Sca*, fils. *Djinandi* dérive du même radical, mais la finale *di*, *ndi*, reste inexpliquée. *Moïnali*, dont on ne m'a pas donné le sens, ne serait-il pas une altération et un dérivé de *Mona* მონა, esclave? ou bien quelque mot indigène, comme *inal*, pourrait-il fournir une autre solution?

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, dans la société mingrélienne, on trouve les divisions suivantes: thawads, aznaours, msakhours, dchqori et makhorocodchi; le nom des derniers, altération reconnue du géorgien მხოლო კაცი *mkholo-catzi*, signifie «un homme isolé», sans famille qui vaille la peine d'être mentionnée, conséquemment un *glekh* ou homme de glèbe. Je n'ai pu, par aucun raisonnement, me faire expliquer ce que sont les *dchqori*, appellation dont je ne trouve pas la racine en géorgien.

Enfin, dans le Gouria, s'il faut en croire l'auteur d'un article inséré dans le Кавказъ, 1847, N° 40, après les thawads, viennent les sapatio-catzi, hommes honorables, intermédiaires entre le thawad et l'aznaour; puis les aznaours, le clergé et les gens de glèbe, divisés en msakhour, mébégré «taillable», et modjalabé «prolétaire.» Le mébégré paie une redevance personnelle, le modjalabé et sa famille sont corvéables à merci et miséricorde.

L'antiquité de ces classifications, en Asie, peut se prouver par un passage du Chah-Nameh, où il est dit que le roi Djemchid avait institué dans ses états; 1°. les astourians ou prêtres; 2°. les meïssarians ou guerriers; 3°. les nésoudi, ou agriculteurs; 4°. les Akhthoukhouchis ou artisans; 5°. les maçons [3]). Enfin dans l'Inde la population se divise encore, en bramins, sortis de la bouche de Brama, qui sont prêtres et exempts d'impôts; kchatrias ou guerriers, fournissant aussi les rois, et qu'on nomme maintenant radjpouts; vaïsias, ou commerçants, bergers et cultivateurs; soudras, ou serviteurs; dans le Malabar, il existe une cinquième classe, les parias, rebut des quatre autres et employés aux plus vils travaux.

§ 1. Du roi.

Le titre complet des rois de Karthli et de Cakheth, durant l'intervalle de temps qu'embrassent nos chartes, est de la teneur suivante. Si l'on remarque ici des répétitions, nécessitées par le sujet, il y aura du moins abondance de matériaux authentiques.

1) «Le roi des rois Giorgi (VII^{e} du nom), possédant solidement et d'une manière inébranlable, les deux royaumes de Likhth-Imer et de Likhth-Amer, roi des Aphkhaz et des Karthles..» N° 105, en 1393.

2) «Alexandré, par la volonté de Dieu, roi des Aphkhaz et des Karthles, des Raniens et des Cakhes, Charwanchah, Chahanchah, roi de tout l'orient et de l'occident, possédant et gouvernant solidement et par moi-même..» N° 383, en 1427 — 1442.

3) «Le roi des rois Giorgi VIII, possédant solidement l'Aphkhazeth et les deux trônes de Likhth-Imer et de Likhth-Amer..» N° 20, en 1448.

4) «Nous couronné de Dieu, roi des rois Giorgi VIII, notre compagne, la princesse reine des reines Nestan-Daredjan, notre fils Alexandré; honoré de la descendance de Iésé, de David, de Salomon, de Bagrat; par la volonté de Dieu, roi des Aphkhaz, des Karthles, des Raniens, des Cakhes, des Arméniens, Chahanchah et Charwanchah, possédant et gouvernant fortement et en maître absolu tout l'orient jusqu'à l'occident. N° 297, en 1460.

5) «Le roi des rois Bagrat, possédant avec force les deux trônes de Likhth-Imer et de Likhth-Amer, descendant de Iesé, de David, de Salomon, de Bagrat.» N° 126, en 1466.

Je crois qu'il y a erreur dans le chiffre, et qu'il faut lire la date 54 — 1366; car Bagrat V régna de 1360 à 1395, au lieu qu'à l'époque indiquée il n'y avait pas de roi de ce nom en Karthli.

6) «Nous couronné de Dieu, roi des rois Costantiné III et nos fils Giorgi et Bagrat..» N° 216, en 1469.

---

3) Dans la nouvelle édition persane-française, t. I, p. 49, on lit: les amousians, les nisarians, les nésoudis, les anoukhouchis.

7) «De par le roi des rois Costantiné, notre compagne la reine des reines Thamar et nos fils, les princes . . ., par la volonté et l'assistance de Dieu roi des Aphkhaz, des Karthles, des Raniens, des Arméniens, Chahanchah et Charwanchah, possédant, occupant et gouvernant en maître absolu toute la Géorgie et le N., de l'E. jusqu'à l'O., . N° 104, en 1492.

8) «Par la volonté de Dieu, nous roi des rois, possédant et occupant les Aphkhaz, les Karthles, les Raniens, l'orient, l'occident, prince souverain David VIII et notre fils Dimitri . . .» N° 451, en 1516. (Par erreur, *David IX*, suprà.)

9) «Nous roi du Likhth-Imer et du Likhth-Amer, possédant fortement les deux couronnes et royaumes, roi des Aphkhaz, des Karthles, des Raniens, des Cakhes, des Arméniens; honoré de la descendance de Iésé, de David, de Salomon, seigneur roi des rois Giorgi et notre fils chéri Léon . N° 268, en 1511.

C'est Giorgi II, dit le Mauvais, de Cakheth, et son fils Léwan II.

10) «Léon, Bagratide, roi descendant de Iésé, de David, de Salomon, par la grâce de Dieu, Chahanchah et Charwanchah des Karthles, des Raniens, des Cakhes, des Arméniens, parent des rois absolus de toute la Géorgie, fils du roi des rois Giorgi, couronné de Dieu et distingué . . .» N° 276, en 1527.

Léwan II, de Cakheth, ci-dessus mentionné.

11) «Moi, possédant la royauté, descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Bagrat, roi des Aphkhaz et des Karthles, des Raniens, des Cakhes et des Arméniens, Charwanchah et Chahanchah, possédant et occupant en souverain absolu les limites et contrées de l'orient et du N., roi des rois, seigneur Léon; notre compagne, la reine des reines, dame Thinathin; nos fils, le seigneur Giorgi, Iésé, Alexandré et El-Mirza . .» N° 270, en 1537.

12) «Nous Giorgi IX, Bagratide, par la volonté de Dieu, descendant des augustes maîtres de la Géorgie, fils du roi des rois Costantiné III, couronné de Dieu et distingué entre tous. N° 30, en 1540.

13) «Nous le roi des rois Louarsab I^er^;» N° 11, sans date.

«Nous le roi des rois Louarsab, couronné de Dieu, descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Bagrat, possédant avec pleine autorité le trône et la couronne de toute la Géorgie . .» N° 29, sans date; mais ce prince régna 1534 — 1556.

14) «Par la volonté de Dieu, nous descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Bagrat, roi des Aphkhaz, des Karthles, des Raniens, des Cakhes, des Arméniens, Chahanchah et Charwanchah, possédant et occupant en maître absolu tout l'orient et l'occident, couronné de Dieu, roi Léon (II^e^ de Cakheth), notre compagne la reine des reines Thinathin; nos fils Giorgi, Iésé, Alexandré et El-Mirza . N° 234, en 1548.

L'ordre dans lequel les fils sont constamment nommés n'est point, je crois, une chose accidentelle, et doit indiquer la série des naissances, de façon à ce que l'on puisse distinguer les aînés de leurs cadets: cette donnée peut donc aider à résoudre les questions historiques relatives à l'hérédité et à la succession.

Je dois dire aussi que j'ai suppléé, ici et en 1537, le mot *roi* des Aphkhaz . . ., quoique en 1527 j'aie écrit «charwanchah et chahanchah des Aphkhaz . . En effet, la dernière formule, bien qu'exigée par la construction de la phrase géorgienne, me paraît accuser l'ignorance ou l'oubli du sens de ces deux titres, dont le premier signifie «roi des rois», et l'autre «roi de Chirwan.» Je donnerai ailleurs la valeur historique de ces deux dénominations.

Le prince El-Mirza, ainsi qu'on l'a vu plus haut, prend les mêmes titres que son père, excepté pourtant celui de roi; en 1580.

15) «Nous descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Bagrat, par la volonté de Dieu, possédant la royauté et la majesté des Aphkhaz, des Raniens, des Cakhes, des Arméniens, de tout l'orient et du nord, roi des rois Simon 1^er^; notre compagne, la reine des reines Nestan-Daredjan et notre fils aîné le seigneur Giorgi . .» N° 179, en 1595.

16) «Nous descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Pancrate, Chahanchah et Charwanchah, possédant et occupant tout l'orient, roi des rois Alexandré; notre cher et bien-aimé fils aîné le prince David, le prince Giorgi, le prince Costantiné, . .» N° 309, en 1601.

Alexandré II, de Cakheth, fut détrôné par son fils David, et quatre ans plus tard, tué, ainsi que son fils Giorgi, par son autre fils Costantiné.

17) «Par la volonté de Dieu et par la bonté de Chah-Abaz, nous seigneur Bagrat VI, . .» N° 9, en 1616.

18) «Nous couronné de Dieu, souverain, roi, prince, Théimouraz 1^er^, de Cakheth; notre compagne, fille des rois de Karthli couronnés de Dieu, Khouarachan; notre fils le seigneur David; le seigneur Louarsab, fils de notre fils . . .» N° 48 O. en 1644.

Je désigne ici, par la lettre O., les chartes que le prince Dimitri Orbélian a fait transcrire à l'intention de l'Académie, au nombre de 50.

Le prince Louarsab étant seul nommé ici, la question de sa primogéniture se trouve presque résolue par ce seul fait. Cf. Bullet. scient. t. IX, p. 377.

19) «Nous, possédant fortement et d'une manière inébranlable les deux royaumes et couronnes de Karthli et de Cakheth, roi des rois, des Karthles, des Cakhes, des Arméniens, depuis Loré jusqu'à l'Araxe, fils du roi David (Daouth-Khan), Bagratide, prince et souverain supérieur à tous ceux de notre

race, Rostom; notre compagne, la reine des reines Mariam, et notre bien-aimé fils aîné Louarsab . . .» N° 35, en 1648.

Louarsab était fils adoptif du roi, et petit fils de Simon 1^er^ par son fils Wakhtang.

20) «Nous le roi des rois, seigneur Rostom, possédant la royauté, descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Bagrat; par la volonté de Dieu, roi des Aphkhaz, des Karthles, des Raniens, des Cakhes, des Arméniens, Charwanchah et Chahanchah, possédant en maître et occupant tous les domaines de l'orient et du nord; notre compagne la reine des reines, dame Mariam, et nos fils (pluriel honorifique) Wakhtang . . .» N° 177, en 1658.

Wakhtang ou Bakhouta-Beg, plus tard roi de Karthli, sous les noms de Wakhtang V ou Chah-Nawaz 1^er^, fils adoptif du même Rostom, et arrière-petit-fils de Bagrat, premier prince de Moukhran, par Wakhtang et Théimouraz.

21) «Le roi Chah-Nawaz 1^er^.» N° 314, sans date.

«Par la volonté et l'assistance de Dieu, nous roi des rois, seigneur Chah-Nawaz; notre compagne la reine des reines, princesse Mariam (veuve du roi Rostom); notre bien-aimé fils aîné, le prince Artchil, le prince Giorgi, le prince Léwan . . .» N° 437, en 1662.

22) «Nous possédant la royauté et la majesté, roi des rois, souverain, seigneur Artchil; notre compagne la reine des reines, dame Kéthéwan, . . .» N° 347, en 1670. Artchil était alors roi de Cakheth.

23) «Par la volonté et l'assistance de Dieu, nous élevé et affermi de Dieu, couronné de Dieu, roi des rois, souverain, seigneur Chah-Nawaz 1^er^; notre fils aîné bien-aimé, seigneur Giorgi, seigneur Léwan, seigneur Louarsab, seigneur Souleïman, . . .» N° 20 O., en 1671.

A cette époque Artchil, véritablement fils aîné du roi, comme il a été dit plus haut, régnait ailleurs et ne comptait plus dans la famille du roi de Karthli.

24) «Nous de la famille des descendants de Iésé et de David, branche et fleur de Salomon, nous fiant en ta protection et défense, seigneur des principautés, ayant reçu la couronne par un effet de ta miséricorde, vêtu et orné de la pourpre, possédant le sceptre, roi Giorgi XI, fils du grand et illustre souverain Wakhtang V, qui s'appelait en langue persane Chah-Nawaz 1^er^ N° 449, en 1682.

25) «Le favori de Wéli-Nameh, Sardar Ziad-Oghli Béglarbeg du Qarabagh, hakim du Cakheth, seigneur Kalbali-Khan N° 350, en 1696.

26) «Par la volonté et l'assistance de Dieu, nous roi des rois et souverain absolu, descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Pancrate, Qoular-Agha de l'Iran, seigneur Nazar-Ali-Khan; notre compagne la reine des reines, dame Anna, notre bien-aimé fils aîné prince Imam-Qouli-Khan, le prince Mahmad-Qouli, le prince Théimouraz . . .» N° 23 O., en 1703; v. une formule plus simple, N° 34 O., en 1690, où pas un des fils du roi n'est nommé.

Nicolaoz, plus tard roi de Karthli et de Cakheth sous les noms musulman de Nazar-Ali-Khan, et chrétien d'Eréclé 1^er^, père de David III, de Cakheth, ou Imam-Qouli-Khan; de Costantiné II, aussi roi de Cakheth, ou Mahmad-Qouli-Khan; son 3^e^ fils fut toujours chrétien.

27) «Par la volonté et l'assistance de Dieu, nous affermi et exalté de Dieu, descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Pancrate, fils du grand souverain, souverain absolu, élevé comme un fils par le bienheureux qaen (roi de Perse), roi Imam-Qouli-Khan; notre mère la dame et reine Anna; nos frères bien-aimés, Costantiné, Théimouraz . . .» N° 45 O., en 1707.

Il était alors roi de Cakheth, en l'absence de son père.

Dans l'acte 47 O., en 1704, il nomme «notre frère bien-aimé, élevé comme un fils par le grand souverain (le chah), prince Mahmad-Qouli-Khan, prince Théimouraz.

28) «Par la volonté et l'assistance de Dieu, nous exalté, affermi de Dieu, couronné, oint de Dieu, descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Pancrate, roi des rois, généralissime de tout l'Iran, Béglar-Beg de Qandahar et de Kirman, de Girichk et de Haïlath, fils de Chah-Nawaz 1^er^, Giorgi XI, surnommé prince Chah-Nawaz II, . . .» N° 7 O., en 1706.

29) «Par la volonté et l'assistance de Dieu, nous exalté, affermi de Dieu, couronné de Dieu et d'en-haut, descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Pancrate, roi des rois, généralissime de l'Iran, Béglar-Beg d'Aderbidjan, seigneur Wakhtang VI; notre compagne, fille d'un prince tcherkesse *ou* d'un Tcherkez-Batoni, la reine des reines dame Rousoudan; notre bien-aimé fils aîné, seigneur Bakar et Giorgi . . .» N° 5 O., en 1716.

39) «Par la volonté et l'assistance de Dieu, nous exalté, affermi de Dieu, fils du couronné et oint de Dieu, du descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Pancrate, du roi des rois et généralissime de tout l'Iran, du Béglar-Beg de Tauriz et de l'Aderbidjan, du souverain absolu, du seigneur Wakhtang, nous administrateur de la Géorgie, prince royal, seigneur Bakar . . .» N° 38 O., en 1717.

31) «Par la volonté et assistance de Dieu, nous couronné de Dieu, fils du souverain des souverains, souverain absolu, seigneur Eréclé; notre mère la reine et dame Eléné. N° 42 O., sans date.

Eréclé 1^er^, sup. N° 26; cet acte me paraît pourtant antérieur à celui auquel je renvoie.

32) «Par la volonté et assistance de Dieu, nous exalté de Dieu et d'en-haut, couronné de Dien et d'en-haut, descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Pancrate; qui avons crû

comme un rejeton des grands rois; élevé comme un fils par le grand et auguste souverain de l'Iran, et créé par lui souverain du Karthli, fils de roi, possédant absolument le Cakheth, roi des rois, seigneur David Imam-Qouli-Khan; notre compagne, fille du Béglar-Beg d'Erivan, fils du grand Chamkhal, soeur du grand Ehtimadawleth, administrateur de l'Iran et de tous les Iraniens, la reine des reines, dame Bakhridjan-Bégoum; notre bien-aimé frère aîné, également élevé par le souverain de l'Iran, administrateur souverain de tout l'Iran et Mdiwan-Beg, Imam-Qouli-Khan; notre bien-aimé frère cadet, vice-roi de Cakheth, prince-royal Théimouraz; notre bien-aimé fils aîné Mahmed-Mirza, Ali-Mirza; nos frères Riza-Qouli-Mirza et Moustapha-Mirza . . .» N° 21 O., en 1720. — Ibid. N° 36, en 1718, on trouve: «notre frère, le prince Mahmad-Qouli-Khan, Béglar-Beg d'Erivan; notre frère, le seigneur Théimouraz; notre fils aîné Mahmad-Mirza, Ali-Mirza

La femme, les deux fils et les deux derniers frères musulmans de David ne sont connus définitivement que par le moyen de ces deux actes, ainsi que par la charte de Rousthaw, où il est dit: «ma compagne, la reine des reines, petite-fille du Chamkhal de tout le Daghistan et du Léceth; fille du grand et très honorable Béglar-Beg d'Erivan Tchoukhouri-Zadé; soeur de Phath-Ali-Khan, le très estimable Ehtimadawleth de l'Iran, du grand et auguste souverain de l'Iran et des Iraniens, princesse Fakhridjahan-Bégoum; notre frère aîné Costantiné Mahmad-Qouli-Khan, Mdiwan-Beg et juge de l'Iran; notre frère cadet, prince royal de Cakheth, seigneur Théimouraz; nos autres frères, Riza-Qouli-Mirza, Moustapha-Mirza; notre fils aîné Léon Mahmad-Mirza, Alexandré Ali-Mirza . . .» en 1722.

33) Costantiné, roi de Cakheth; le prince royal Thaémouraz, vice-roi de Cakheth, sont mentionnés, N° 14 O., 1722, et David omis, parmi les fils de son frère. — Son titre complet est de cette teneur:

«Par la volonté et assistance de Dieu, nous exalté, affermi de Dieu, couronnés d'en-haut et de Dieu, descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Pancrate, élevé comme un fils par le grand souverain de l'Iran, égal aux cieux; créé par lui souverain du Karthli, possesseur du Cakheth, Béglar-Beg de Qarabagh, Khan de Chamchadil et de Qazakh, roi des rois, souverain absolu, prince Costantiné; notre compagne, fille du Chamkhal, soeur du Béglar-Beg de Chiraz, de Phars et de Baïdar, et généralissime de tout l'Iran, la reine des reines princesse Phéridja-Bégoum; notre frère bien-aimé, le prince-royal Théimouraz, Mahmad, Ali-Mirza, Eréclé et David . .» N° 13, O. 1724. — Cf. N° 12 O. 1724: «Notre frère bien-aimé, le prince-royal seigneur Théimouraz; les fils de notre frère, Mahmad-Mirza, Ali-Mirza (fils de David), Eréclé et David (fils de Théimouraz).

David, le dernier nommé, n'est pas connu d'ailleurs.

34) «Par la volonté et assistance de Dieu, nous fils des rois des rois, couronné d'en-haut et de Dieu, prince-royal seigneur Théimouraz; notre compagne la princesse Thamar, fille du roi de Karthli; notre bien-aimé fils aîné seigneur Eréclé, seigneur David . .» N° 10 O., en 1724.

35) «Par la volonté et l'assistance de Dieu, nous exalté et affermi de Dieu, couronné de Dieu et d'en-haut, descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Bagrat, roi des rois, souverain absolu, prince Mahmad-Pacha, notre épouse, la reine des reines dame Phéridjan-Bégoum, notre frère bien-aimé seigneur Théimouraz, nos neveux bien-aimés Ali-Mirza, Eréclé et David. N° 44 O.; en 1729.

C'est le même que Costantiné Mahmad-Qouli-Khan, qui, en 1724 se fit nommer roi de Karthli par les Turks, et se pare d'un titre propre à cette dernière nation.

36) «Par la volonté et assistance de Dieu, nous descendant de Iésé, de David, de Salomon et de Bagrat., prince absolu Théimouraz; notre compagne, fille du roi des Karthles, la reine des reines Thamar; notre neveu, prince royal, seigneur Mahmad-Riza et Ali-Mirza; notre bien-aimé fils aîné Eréclé...» N° 39, en 1733.

37) «Celui qui a été et qui sera dans les siècles des siècles; celui qui, par sa force, possède le pays de Bortchali et le gouverne de sa propre autorité, par son ordre; exalté de génération en génération, depuis les temps passés, aujourd'hui établi par succession hiérarchique possesseur du Cakheth; par son assistance et volonté souveraine, nous descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Pancrate, roi des rois, souverain absolu, occupant et possédant le Cakheth, roi Alexandré; notre compagne, fille de l'éristhaw du Ksan, Mariam, . . .» N° 6 O. en 1736; cf. ib. N° 22, 47.

Ce roi Alexandré ou Ali-Mirza paraît à peine dans l'histoire, et n'est nommé que par Sekhnia Tekhéidzé, dans sa Chronique, qui se trouve au Musée asiatique. Guldenstädt, qui en parle dans son vogage, t. I, p. 304, le dit fils de Costantiné Mahmad-Qouli-Khan, ainsi que Mahmad-Riza. Au moyen de nos chartes on peut rectifier cette indication.

38) «Par la miséricorde divine, nous descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Bagrat, fils de Théimouraz, roi sacré de Géorgie, Eréclé II, roi de Karthli, de Cakheth, de Qazakh, de Bortchali, de toute la Haute-Géorgie, et notre compagne, fille du dadian, la reine et dame Daredjan; notre fils, le prince-royal Giorgi, prince-royal Léwan, Ioulon, Wakhtang, Théimouraz, Mirian, Alexandré, David, Ioané . .» N° 11, O. en 1772.

39) «Par la miséricorde divine, nous descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Bagrat, fils du roi sacré Théimouraz, roi des Karthles, des Cakhes, occupant et possédant Qazakh, Bortchali, Chamchadil, Iracli II; notre compagne, fille

du dadian, la reine Daredjan; notre bien-aimé fils aîné, prince-royal des deux Géorgies, le prince Giorgi, le prince Léon, Ioulon, Wakhtang, Théimouraz, Mirian, Alexandré et Pharnawaz; et les fils de notre fils, David, Ioané, Bagrat . . N° 1. O., en 1776. Cf. 8, 37 et 41, qui sont plus simples. N°.22, en 1786, Iracli se qualifie, roi de Karthli, de Cakheth, de Qazakh, de Bortchali, de Chankor, de Gandja, d'Erivan . .»

40) «Par la volonté et assistance de Dieu, nous élevé, affermi, couronné de Dieu, descendant de Iésé, de David, de Salomon, de Bagrat, souverain, roi, prince Giorgi; notre mère la dame et reine Thamar; notre bien-aimé fils aîné Bagrat ...» N° 3, en 1798; N° 32, même année: «roi de tout le Karthli, du Cakheth . . etc., Giorgi XII; notre compagne, fille de Tzitzichwili, la reine Mariam; nos fils David, Ioané, Bagrat, Théimouraz, Mikael, Djibraïl, Ilia, Okropir, et Grigol notre petit-fils . .

Lorsqu'il n'était pas encore sur le trône, il s'intitulait: «Nous fils de sa majesté le roi de Karthli, Iracli; prince-royal des deux Géorgies; possédant et occupant le Ksan, le Thianeth et Aghdja-Qala, Loré et Pambac, prince-royal Giorgi; notre fils David, Ioané, Bagrat . . .»

Pour que la matière fût traitée complètement, je devrais dès à-présent faire le même travail de dépouillement sur les chartes du Karthli antérieures à la fin du XIV^{e} siècle, sur celles d'Iméreth, de Mingrélie et de Gouria qui sont tombées entre mes mains; comme aussi sur des documents analogues aux chartes, les inscriptions des images, etc. . .; mais outre que ceci m'entraînerait trop loin, je sortirais du cercle que me tracent les chartes observées par moi à Tiflis, et d'ailleurs beaucoup de matériaux me manquent ici, pour une dissertation critique.

Pour des raisons de même genre, je me contenterai d'indiquer le sommaire des faits importants que je suis en état de démontrer par les chartes, et qui doivent servir à reconstruire, du moins une partie du tableau de l'édifice social de la Géorgie, telle qu'elle était sous ses rois.

Tels sont donc les sujets que je me propose de traiter, et dont le développement ne pourra avoir lieu qu'au moyen de citations nombreuses et textuelles.

Des revenus du roi,
Des apanages de la famille royale,
Des impôts, — droits des moouraws, —
Des dignitaires de la cour et des fonctionnaires,
— franchise d'impôts,
— reserve —
Du catholicos, — sa nomination par le roi,
— ses revenus, — sous les rois, sous les musulmans,
Du catholicos, — son armée,
— ses franchises.
De la hiérarchie, — dépendance des évêques.
Agapes, — simples, — prix payé aux prêtres,
— à portes ouvertes,
— à quelle date elles se célébraient.
Nichan.
Etat des personnes. — Prêtre donné, — redevance du prêtre,
— — vendu,
— — se donnant lui-même.
— Aznaour donné,
— Paysan s'enfuyant,
— donné, — engagé pour dettes,
— vendu,
— se donnant lui-même,
— affranchi.
— Captifs, — défense d'en vendre,
— — punition des vendeurs,
— affranchis par le séjour chez les Lecs.
De la propriété — Epèces, limites, — Donation, forme,
— vente — échange, — conditionnelle,
— acquisition, — singulière,
— cession, fondation d'Ouloumba.
— héritage,
— contestations et serment, — réconciliation,
la femme ne peut vendre.
Mariages — Empêchements.
— Punition pour un mariage non canonique.
Monnaies,
Mesures,
Prix des denrées.
Chartes. — Noms divers,
— forme,
— — intitulé,
— — introduction,
— — sanction, — imprécations chrétiennes,
— — — — — musulmanes.

La plupart de ces questions ne sont rien moins qu'oiseuses, ou plutôt elles sont d'un intérêt actuel et positif. Je me réserve donc de les appuyer de toutes les autorités qu'il me sera possible de ramasser dans les livres géorgiens, et de soumettre mes résultats à Votre Excellence, de qui j'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect. . . . .

14 janvier 1848.

Emis le 24 septembre 1848.

№ 115. 116. **BULLETIN** Tome V. № 19. 20.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS a Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 13. *Remarques critiques sur la seconde édition de la grammaire turque-tatare, par M. Kazem-bek, sur l'original et sur la traduction allemande, par M. Zenker.* BÖHTLINGK. VOYAGES. 9. *Rapport de M.* CASTRÉN. BULLETIN DES SÉANCES.

NOTES.

13. KRITISCHE BEMERKUNGEN ZUR ZWEITEN AUSGABE VON KASEM-BEK'S TÜRKISCH-TATARISCHER GRAMMATIK, ZUM ORIGINAL [1]) UND ZUR DEUTSCHEN UEBERSETZUNG [2]) VON DR. J. TH. ZENKER; VON O. BOEHTLINGK. (Lu le 15 septembre 1848.)

Damit dieser und jener Leser, der mich bis jetzt auf einem ganz andern Gebiete thätig gesehen hat, mich nicht für einen Abgefallenen oder, was noch schlimmer sein würde, für einen Verwegenen halte, der ohne Weiteres mit den Waffen in der Hand in ein fremdes Gebiet einfalle: bemerke ich, dass meine Jakutischen Studien, denen ich mich in Folge ganz eigenthümlicher Umstände zuwenden musste, mich nothgedrungen zum Studium der türkisch-tatarischen und der mongolischen Sprache führten. So unerbaulich die erste Zeit war, wo ich die verhältnissmässig geringen Materialien des Jakutischen, die mir damals zu Gebote standen, ohne Berücksichtigung der verwandten Sprachen zu ordnen suchte; so erfreulich war die darauf folgende Periode, wo mir der Stoff im Jakutischen nach Wunsch zufloss und wo mich das Studium der eben erwähnten Sprachen zur Einsicht der Stellung brachte, die das Jakutische zum türkisch-tatarischen Sprachstamm und zum Mongolischen einnimmt. Die Resultate dieser Studien hoffe ich dem Publikum bald vollständig vorlegen zu können: 12 Bogen Jakutischen Textes haben schon die Presse verlassen, dieser Tage wird auch der Druck des jakutisch-deutschen Lexicons (22 Bogen) vollendet, und die Grammatik werde ich wohl im Beginne des folgenden Jahres den sich dafür interessiren-

1) Общая грамматика турецко-татарскаго языка. Удостоена Демидовской премiи. Второе изданiе, исправленное и обогащенное многими новыми филологическими изслѣдованiями автора, Ординарнаго Профессора Восточной Словесности въ Императорскомъ Казанскомъ Университетѣ, члена-корреспондента Императорской С. Петербургской Академiи наукъ, члена обществъ: Королевскаго Велико-Британскаго и Ирландскаго въ Лондонѣ, Королевскаго Сѣверныхъ Антикваріевъ въ Копенгагенѣ и проч. *Мирзы А. Казем-Бека.* Казань. 1846.

2) Allgemeine Grammatik der türkisch-tatarischen Sprache von Mirza A. Kasem-Beg, ordentlichem Professor der orientalischen Sprachen an der Kaiserlichen Universität zu Kasan, correspondirendem Mitgliede der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, etc. etc. Aus dem Russischen übersetzt und mit einem Anhange und Schriftproben herausgegeben von Dr. Julius Theodor Zenker. Leipzig, Verlag von Wilhelm Engelmann. 1848.

den Gelehrten vorlegen können. Die Bearbeitung eines Zweiges der grossen türkischen Familie, der vor langer Zeit, noch ehe die jetzigen Türken und Tataren den Muhammedanischen Glauben angenommen hatten, sich vom Hauptstamme trennte, sich also von allem arabischen und persischen Einfluss fern hielt, der keine Schrift und keine Literatur hervorbrachte und demnach von allen Einwirkungen einer einseitigen Gelehrtenkaste, die nicht selten eine Sprache auf das Aergste gemisshandelt hat, verschont geblieben ist — die Bearbeitung eines solchen Zweiges, sage ich, ist, dies kann schon *a priori* behauptet werden, im Stande mehr Licht auf den ganzen Sprachstamm zu werfen, als ein ausgebildeterer Dialekt, der mehr oder weniger im Zusammenhange mit der grössern Masse geblieben ist.

Da ich aber mal Interesse für's Ganze gewonnen habe, beschränke ich meine Bemerkungen nicht auf die Fälle, wo ich vom Jakutischen aus Licht sehe, sondern bespreche Alles, was ich von meinem Standpunkt aus mit andern Augen ansehe. Ich schreibe Bemerkungen zur Kasem-bek'schen Grammatik, weil diese ohne alle Widerrede uns das vollständigste Material vor Augen führt und die einzige ist, die auf Erklärungen der grammatischen Formen eingeht. Die deutsche Uebersetzung ziehe ich aus dem Grunde mit in die Betrachtung, damit der deutsche Leser im Stande sei das Verhältniss derselben zum Original zu würdigen und Versehen, die sich der Uebersetzer hat zu Schulden kommen lassen, nicht auf Rechnung des Verfassers setze.

Man wird mich vielleicht streng, aber, so hoffe ich wenigstens, nicht ungerecht finden. Mit blossen Lobhudeleien, aus denen nicht selten die finsterste Ignoranz hervorblickt, wird der Wissenschaft gar nicht; mit referirenden und nur hier und da kritisirenden Anzeigen nur wenig gedient. Auch sind blosse Lobhudeleien von Nichtkennern, das sollten sich die Herren doch merken, für den Verfasser keine Ehrenbezeugungen, sondern Beleidigungen. Ich weiss recht gut, dass sie im Publikum bisweilen eine Wirkung thun; aber kann einem Manne, der die Wissenschaft, der er alle seine Kräfte gewidmet hat, nach Gebühr würdigt, so viel um den Beifall derjenigen, die kein selbständiges Urtheil über dieselbe haben können, gelegen sein?

Wie viel bessere Früchte trägt dagegen eine in's Einzelne gehende Besprechung, wenn sie auch bisweilen die Eitelkeit des Verfassers verletzen sollte! Angenommen auch, dass diese dem Verfasser nicht erlaubte dem Recensenten offen beizustimmen: die Macht der Wahrheit ist zu gross, als dass ihre Waffen spurlos abgleiten sollten. Ist der Recensent frei von Eitelkeit, so verlangt er gar keine Anerkennung seiner Person: er ist glücklich im Bewusstsein, dass er für die Wissenschaft die Waffen ergriffen hat und dass seine Ansichten, wenn sie wahr sind, über kurz oder lang sich doch Geltung verschaffen werden.

Mein Standpunkt ist hiermit genau bezeichnet: es ist mir weder um das Loben noch um das Tadeln zu thun, ich habe nur den Fortschritt der Wissenschaft im Auge. Sollte ich also wider Erwarten mit den nachfolgenden Bemerkungen Personen verletzen, so ist es nicht meine Schuld. Beweist man mir, dass ich Unrecht habe, so werde ich mich nicht für gekränkt halten, sondern gern öffentlich mein Unrecht einräumen. Nur derjenige scheut sich auch etwas an sich Werthloses fahren zu lassen, der so arm ist, dass er nichts von seiner Habe abgeben kann, ohne gleich als Bettler da zu stehen.

Alphabet. Tabelle.

Da das Mongolische ᠠ nur *a* ist, wird es ganz unpassend mit ا verglichen; mit demselben Rechte hätte man in der 8ten Columne im Russischen *A* setzen können, was doch nicht geschehen ist.

Hr. Kasem-bek hat übersehen, dass дв und дж (Schmidt: s und ds) im Mongolischen ein und derselbe Laut ist, der am Anfange durch ᠵ, in der Mitte aber durch ᡩ ausgedrückt wird; sonst hätte er nicht ᡩ mit ع und ᠵ mit ض verglichen. Ueberdies ist es auch nicht ganz passend, dass unter den vier *s*-(ɜ-)-Lauten (ظ ض ز ذ) in einer türkisch-tatarischen Sprachlehre zur Vergleichung mit ᠵ ein solcher gewählt wurde, der ausschliesslich nur in arabischen Wörtern vorkommt, also eigentlich gar nicht zum türkisch-tatarischen Lautsystem gehört.

Гг als Aussprache des ق und كافى als Name des ڭ sind wohl nur Druckfehler (deren Anzahl Legion ist) in der neuen Ausgabe von Kas.; die alte Ausgabe hat гк (s. hierüber weiter unten) und ڭافى.

Wenn das و im Russischen nur durch в wiedergegeben wurde, durfte im Mongolischen auch nicht ᡦ zur Vergleichung herbeigezogen werden.

Zenk. S. 4. No. 5., Kas. S. 5. No. 5. د und ر vereinigen sich oder können sich doch vereinigen mit einem folgenden ه.

Zenk. S. 4. No. 6. Warum hat Hr. Zenker hier nach der ersten Ausgabe übersetzt? In der zweiten Ausgabe sagt Hr. Kas. nicht, dass die Osmanen den Hiatus vermeiden und er konnte es auch füglich nicht sagen, da er S. 18, No. 46. (Zenk. S. 10. No. 46.) lehrt, dass ك in اكر, يكرمى, دكل u. a. W. gar nicht ausgesprochen werde, wodurch zwei Vocale neben einander zu stehen kommen ohne einen Diphthongen zu bilden.

Man beachte aber, dass nach Redhouse (*Grammaire raisonnée de la langue Ottomane*, S. 14. §. 73.) die Aussprache des ك in einem solchen Falle der Aussprache des Consonanten ى sehr nahe kommt.

Zenk. S. 5. No. 7. Da das ا am Anfange nur gebraucht wird um anzuzeigen, dass ein Wort vocalisch anlaute, hat es für sich gar keinen Laut und es ist daher etwas sonderbar, dass Hr. Z. dasselbe ungefähr wie das französische *h* in *homme* und *heureux* lauten lässt, da bekanntlich das *h* hier ebenfalls nicht hörbar ist. Hr. Kas. sagt, dass ا, ungefähr wie im Französischen das *-h* in *homme* und *heureux*, gebraucht werde um die Anwesenheit eines Vocals anzuzeigen. Als wenn das *h* deshalb am Anfange stände: es hat doch erst mit der Zeit seinen eigenthümlichen Laut eingebüsst.

Zenk. S. 5. No. 7. 8., Kas. S. 6. No. 7. 8. Unter den 6 Diphthongen ist nur einer (*ai*) ein solcher. *O*, *ü* und *i* sind einfache Vocale, *ew* eine aus einem Vocal und einem Consonanten zusammengesetzte Silbe und in ايو gehört das *j* zur folgenden Silbe: *e-ji*. Ob ein Laut ein einfacher Vocal, ein Diphthong oder ein Consonant sei, darüber hat, denke ich doch, das Ohr und nicht das Auge zu entscheiden. Doch dürfen wir hier nicht zu streng sein, da sogar ein Jacob Grimm in seiner deutschen Grammatik (1ster Thl. III. Ausg. S. 227) das neuhochdeutsche *ie*, das doch nichts weiter als ein langes *i* ist, wie er selbst sagt, unter den Diphthongen aufführt.

Von der Vocalharmonie scheint Hr. Zenker gar keine Idee zu haben, wie wir noch in der Folge sehen werden. Hier umschreibt er اوزم durch *üzum*, statt durch *üzüm*; ўзумъ in der neuen Ausgabe von Kas. ist nur ein Druckfehler, die alte hat ganz richtig ўзўмъ.

Zenk. S. 5. No. 9., Kas. S. 7. No. 9. Was heisst das? «ب wird, wenn es allein steht, wie *b* ausgesprochen», «ب *само по себѣ* произносится какъ *б*.»

Kas. S. 8. No. 12. Schon bei der ersten Auflage rügte Dorn (Десятое присужденіе учрежденныхъ П. Н. Демидовымъ наградъ, S. 224.) die Regel, dass ت nach einem weichen Buchstaben in د übergehe. In der neuen Auflage ist der Fehler geblieben und Hr. Zenker hat, sonderbar genug, das Versehen übersehen, es aber in den Berichtigungen, wohl durch Dorn's Recension aufmerksam gemacht, verbessert. Die Regel lautet: ein auslautendes ت wird bisweilen د, wenn ein vocalisch anlautendes Affix hinzutritt.

Zenk. S. 6. No. 21. Hr. Zenker scheint die eigentliche Bedeutung der russischen Buchstaben я und ю nicht zu kennen, sonst würde er nicht *h'usch* schreiben. Am Anfange eines Wortes und nach Vocalen hätte er я immer durch *ja*, ю durch *ju*, nach Consonanten aber я durch *ä*, ю durch *ü* wiedergeben sollen. Die Mouillirung der Consonanten, die bei den Russen bekanntlich nicht am Consonanten selbst, sondern am folgenden Vocal bezeichnet wird, kennen die Türken und Tataren, wie mich Kenner versichern, gar nicht. *ä* und *ü* können die Russen aber nicht genauer als durch я und ю bezeichnen. Hr. Schott sagt in den Berliner Jahrbüchern, 1841, Juni, No. 119. S. 968., dass die Osmanen jedes ك *kef* mit einem schwachen Jod aussprechen, jenem zarten Laute, der auch in den slawischen Sprachen so manchen Consonanten, ihn gleichsam verklärend, begleite. Bei genauerer Untersuchung möchte sich aber vielleicht herausstellen, dass das ك hier nicht mouillirt, sondern wie im Jakutischen mit einem eigenthümlichen Diphthongen verbunden sei. So schreibt z. B. Middendorff *kjäcä* und *kjöl*, während ich ganz deutlich einen Diphthongen höre und demzufolge *kiäcä* und *kiöl* setze.

Zenk. S. 9. No. 39. Kas. S. 15. No. 39. Es ist im Mongolischen zu lesen 

Kas. S. 16. No. 42. Hr. Kasem-bek macht Davids mit Unrecht einen Vorwurf darüber, das er ق und ك nicht unterscheide. Auch dieses hat Dorn schon bei Besprechung der ersten Ausgabe angemerkt; a. a. O. Seite 226. Wenn Hr. Kasem-bek sagt, dass ق wie гк ausgesprochen werde, so muss ich mich dagegen erklären. Ich glaube nicht, dass irgend eine Nation der Erde im Stande sein möchte, namentlich am Anfange oder am Ende eines Wortes, vor einem harten Consonanten den entsprechenden weichen Consonanten auszusprechen, also *gk*, *dt*, *bp*. Wenn man mir hierauf einwenden wollte, dass ich selbst die Regel nicht befolgte und Böhtlingk schriebe, so muss ich zwar eingestehen, dass diese Orthographie sonderbar genug ist, dass ich aber dessen ungeachtet den Namen so ausspreche, als wenn nur ein blosses *k* nach *n* stände. Ich gehe aber noch weiter und behaupte mit Kellgren (*die Grundzüge der Finnischen Sprache mit Rücksicht auf den Ural-Altaischen Sprachstamm*, S. 29.), dass ق und ك in der Aussprache ganz gleich seien, und dass nur der darauffolgende Vocal anders gesprochen werde. So unterscheidet sich auch غ nicht von ڭ. Man hat aus Mangel an Vocalzeichen, bei dem Ueberfluss an Consonanten, den das Arabische hat, am Consonanten bezeichnet, was von Rechtswegen am Vocal hätte bezeichnet werden müssen. ق und غ werden immer mit harten Vocalen, ك und ڭ mit weichen Vocalen gesprochen. So richtig die Identificirung des ق mit dem ك bei Kellgren ist, so falsch ist auf der andern Seite die Zusammenstellung des غ mit ه, des ڵ

mit ت, des ص mit س und ز. ه wird nur in arabischen und persischen Wörtern als Consonant (*h*) ausgesprochen, in türkischen Wörtern dagegen ist es wie das in- und auslautende ا ein Vocalzeichen (*a* oder *e*). ت verbindet sich auch mit harten Vocalen: man schreibt توتمق, دوتمق und طوتمق. س steht ebenfalls bei weichen und harten Vocalen: سوسون er liebe, باقسون er sehe, سق neben صق, ساقز, سقال, سقسغان, سقمق neben صقمق u. s. w. Gerade so kann auch ز mit harten Vocalen verbunden werden: قزْ, قزْ, قزارمق. ز ist überdies in der Aussprache wesentlich unterschieden von ص und س: diese beiden Buchstaben bezeichnen das scharfe *ss*, ز dagegen das weiche *s* (russ. з).

Zenk. S. 10. No. 43., Kas. S. 17. No. 43. Man lese 

Zenk. S. 10. No. 46., Kas. S. 18. No. 46. ڭ fliesst nach Vocalen und weichen Consonanten nicht mit dem folgenden Vocale zusammen, sondern fällt wie im Mongolischen ᠨ und ᠩ geradezu aus.

Zenk. S. 10. No. 47., Kas. S. 18. No. 47. Da das nasale ڭ nur als In- oder Auslaut erscheint, was beide Herren selbst ausdrücklich bemerken, verwundert man sich zu lesen: «diese Aussprache ist besonders in der Mitte der Wörter deutlich und am Ende», «это произношеніе обыкновенно ощутительно въ срединѣ словъ и въ концѣ ихъ.»

Zenk. S. 10. No. 48., Kas. S. 19. No. 48. Man lese  statt 

Zenk. S. 11. No. 48. 3., Kas. S. 20. No. 48. 3. Entweder ist гэўлюмъ (*geülʲum*) oder гэўлунъ (*geülun*) falsch: es kann nicht in dem einen Worte am Ende ein weicher Vocal (*ü*), im andern ein harter (*u*) stehen. Гоўль (*göül*) ist auch schwerlich die richtige Aussprache: es ist wohl *göül* zu lesen. Den Laut *ö*, den alle türkischen Grammatiker kennen, scheint Hrn. Kasem-bek ganz entgangen zu sein.

Zenk. S. 12. No. 48. 3., Kas. S. 21. No. 48. Wenn تنكرى *tāri* (тари) ausgesprochen wird, so ist das نك nicht *a* geworden, sondern schlechtweg ausgefallen. Gerade so entsteht im Jakutischen tiläx aus tiŋiläx (ŋ = نك).

Zenk. S. 12. No. 49., Kas. S. 21. No. 49. ل soll nach Hrn. Kas. ganz dem russischen л entsprechen, nach Hrn. Zenk. ganz dem deutschen *l* gleich sein. Nun ist aber das deutsche *l* niemals, und das türkische ل nur in einem Falle dem russischen л gleich. Л bezeichnet bekanntlich zwei Laute: ein hartes, den slawischen und türkisch-tatarischen Völkern eigenthümliches *l*, und ein mouillirtes *l*. Dieses letztere kennen die Türken und Tataren nicht. In Verbindung mit harten Vocalen sprechen sie das ل wie das harte russische л, in Verbindung mit weichen Vocalen aber ganz wie das deutsche *l* (d. h. weich, aber nicht mouillirt). Jaubert, Davids und Redhouse haben dieses übersehen, nicht so Meninski und Viguier. Der Erstere (*Institutiones linguae turcicae*, S. 8) unterscheidet die beiden Laute auf folgende Weise: *l*, ł. *l* est pro ل proferturque ut in Germanicis, Italicis, Gallicis. Quod si sit incisum aut cancellatum, respondet ł cancellato Polonico, paulo lenius pronuntiato. Viguier spricht sich S. 44. auf diese Weise darüber aus: L, même double, comme dans *Allégation*, *Hellébore:* cette lettre n'est jamais mouillée. *L* grasse, qui s'articule, en portant tranquillement au palais l'extrémité de la langue, sans la faire aussitôt redescendre.

Zenk. S. 12. No. 54., Kas. S. 22. No. 54. Der letzte Satz ist so unverständlich als möglich. Man spricht *elim*, weil ein *e*, und *güsüm*, weil ein *ü* vorhergeht. Wollte der Verfasser vielleicht sagen, dass man الْم schreibe, aber اُلم spreche?

Kas. S. 23. No. 57. Hr. Kasem-bek scheint das russische *u* für ein langes *i* zu halten, da er قيش durch гкішь, بيك aber durch бинъ wiedergiebt. Dass dem nicht so sei, brauche ich wohl kaum zu bemerken. Uebrigens wird S. 30. No. 69. wieder kein Unterschied zwischen *ü* und *i* gemacht. قيش wird überdies falsch umschrieben: der Vocal wird hier, wie auch sonst in Verbindung mit harten Consonanten, wie ы (*y*) gesprochen, was Hr. Kasem-bek ganz mit Stillschweigen übergeht. In سراى wird das ى nicht getrennt ausgesprochen, sondern bildet mit dem vorangehenden Laut *a* den Diphthongen *ai;* in يمان endlich ist ى Consonant, d. i. *j*.

Zenk. S. 13. No. 58. «In diesem Falle werden wir oft ى und ى (so ist in der neuen Ausg. von Kas. statt و и ى zu lesen) durch *je* und *ji* ausdrücken.» Hr. Zenker hat das Wörtchen oft für nichts und wieder nichts eingeschwärzt.

Zenk. S. 13. No. 59. Statt «am Anfange oder am Ende» ist zu lesen «in der Mitte oder am Ende.»

Kas. S. 30. No. 69. Hr. Kasem-bek ist, glaube ich, im Irrthum, wenn er im Russischen von langen Vocalen spricht. In бāлъ, стēпь, дйво, дōмъ, дȳмать und люди sind die Vocale a, e, и, o, y, ю gerade so kurz wie in дѣлáть, село, чйсло, смѣлóсть, ѣдȳтъ und лю́бовь. Der ganze Unterschied besteht nur darin, dass in den sechs zuerst genannten Wörtern der Vocal Bestandtheil eines einsilbigen Wortes ist, oder den Ton hat; in den sechs zuletzt aufgeführten Wörtern da-

gegen ist der mit einer Kürze bezeichnete Vocal tonlos. Bei der Aufzählung der Vocale vermisse ich die Laute ы und ö. Der letztere Laut ist doch sonst auch einem slawischen Ohre nicht entgangen; vergl. *Карманная книга для Русскихъ воиновъ въ Турецкихъ походахъ*, Часть вторая, S. 1. Hr. Zenker hätte ю ganz einfach durch ū, ю aber durch ŭ wiedergeben können und sollen.

Kas. S. 31. No. 71. «а знакъ (-) будетъ означать присутствіе конечнаго ъ.» Ъ ist, wie man aus der ersten Ausgabe und aus den unmittelbar darauf folgenden Leseübungen ersehen konnte, ein Druckfehler für о. «Das Zeichen (-) aber wird die Anwesenheit eines finalen о bezeichnen.» Woran hat wohl Hr. Zenker, der doch sonst die Lesart der ersten Ausgabe vorzieht, gedacht, als er folgendermaassen übersetzte? «Ein Strich (-) bezeichnet die harte Aussprache des vorhergehenden Consonanten.»

Zenk. S. 29. No. 80., Kas. S. 51. No. 80. Bei den tatarischen Genitiven auf ننك gehört das ن nicht zur Endung, sondern zum Stamme. Im Jakutischen wechseln, wie im Mongolischen, Stämme mit und ohne н (*n*) beständig: бачча und баччан, ärdä und ärdän, орто und ортон, төсö und төсön, кыс und кысын, сај und сајын. Im Mongolischen:  und  Kowalewskij, *Lex.* S. 85. *a.* und S. 83. *a.* u. S. 101. *b.* und Seite 109. *a.* Bei ei nigen De rivaten liegt diese, bei andern jene Form zu Grunde, bisweilen aber auch beide zugleich. Im Türkischen erinnere ich an قيش und قيشين. Iwanow (S. 209.) erklärt die letztere Form, die nur *adverbialiter* (im Winter) gebraucht wird, als Accusativ. Im Dativ قيشينه im Winter, der hier wie im Jakutischen zugleich die Geltung eines Locativs hat, wird man demzufolge auch das affigirte Possessiv der 3ten Person suchen. Im Jakutischen sind von diesem Worte gleichfalls zwei Formen vorhanden: кыс und кысын: кыс ist indeclinabel, alle Casus werden von der stärkeren Form кысын gebildet, die als Adverbium auch im Winter bedeutet. Gerade so ist сај Sommer indeclinabel, сајын dagegen wird regelmässig declinirt und bedeutet auch im Sommer. Da قيشين und قيشينه schlechtweg im Winter bedeuten, so sehe ich nicht ein, wie das affigirte Possessiv hier erklärt werden könnte. Ganz anders verhält es sich mit كيچەسين und ايرتەكىسن in dem von Iwanow (Seite 210.) angeführten Beispiel: كيچه سين سوغۇشدىلار ايرتەكى سن ياراشدىلر, das er nicht ganz genau durch вчера дрались, заутро помирились «gestern haben sie sich geprügelt, am Morgen haben sie sich versöhnt» wiedergiebt. Ich übersetze «den Abend vorher haben sie sich geprügelt, den Morgen darauf haben sie sich versöhnt.» Hier werden Abend und Morgen in gegenseitiger Relation gedacht. Aehnlich sage ich im Jakutischen: кысын көтөр-дөбүтүм, сајыныгар (Dat. von сајына sein Sommer) балыктабытым «im Winter ging ich auf die Vogeljagd, den Sommer darauf fischte ich.» So ist auch das ن der tatarischen Accusativendung نى zum Stamme zu ziehen. Im Jakutischen geht, im Vorbeigehen gesagt, der Accusativ vocalisch auslautender Stämme ebenfalls auf ны, ні, ну oder нү aus. Ich werde später beim Pronomen noch Gelegenheit haben ein Mehreres über diese schwachen und starken Stämme zu reden; will aber hier, um Missverständnissen vorzubeugen, nur noch bemerken, dass mit jener Deutung des ن keineswegs gesagt ist, dass alle Nomina ursprünglich auf ن ausgelautet hätten. Man vergass, als die Stämme auf ن sich zu verkürzen anfingen, allmählich den Ursprung dieses ن, sah dasselbe als zur Casusendung gehörig an und fügte auf diese Weise die volle Casusendung auch an solche Nomina (wie z. B. die entlehnten arabischen und persischen), die gewiss niemals ein ن im Stamme gehabt haben.

Zenk. S. 29. No. 82., Kas. S. 52. No. 82. Im Tatarischen geht der Dativ nach bestimmten Consonanten auch auf ڭا aus, wie man aus der sehr beachtungswerthen Grammatik Iwanow's ersehen kann. (Татарская Грамматика, составленная Тартиніаномъ Ивановымъ. Казань, 1842.)

Mit Stillschweigen übergeht Hr. Kasem-bek die bei den Demonstrativ-Pronominibus im Tatarischen vorkommende Dativendung كار بونكا oder بونكار, آنكا oder آنكار, شونكار; vgl. Trojankij's Gramm. S. 40, 42, 43. Schott's Aufmerksamkeit ist diese Form nicht entgangen; *Versuch über die Tatarischen Sprachen*, S. 55. Im Comanischen existirte auch ein solcher Dativ (*illi* = *angar*); vergl. Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie*, III. S. 200. Im Jakutischen kommt diese Endung nicht beim selbständigen Pronomen vor, aber immer beim affigirten Possessivpronomen: кысыгар seinem Mädchen von кыс Mädchen. Hieraus dürfte man vielleicht folgern, dass diese Endung ursprünglich dem Pronomen ausschliesslich angehört hätte.

Kas. S. 53. No. 86. Die mongolische Accusativ-Endung hätte Hr. Kasem-bek der Deutlichkeit wegen durch *ji* (ци) statt durch ги wiedergeben oder wenigstens in einer Note bemerken sollen, dass diese Endung im gemeinen Leben ги oder кги, wie Hr. Kowalewskij (Gramm. S. 41.) schreibt, gesprochen werde. Die Endung hätte mit Kowalewskij durch іенъ aber nicht durch инъ umschrieben werden müssen.

Zenk. S. 29. No. 86. «Im Mongolischen sind diese Endungen, wie im Tatarischen, gewissen Veränderungen unterworfen, wenn in dem zu declinirenden Worte sich der Begriff einer Persönlichkeit oder eines Besitzes findet.» Man muss mehr als Scharfsinn besitzen, um in den unterstrichenen Worten das Richtige zu finden: «wenn das in diesem Casus stehende Wort als dem Subject des Satzes angehörig dargestellt werden soll»; mit andern Worten: in der Endung ist ein reflexives Possessivum enthalten. Hr. Kas. (S. 53. No. 86.) drückt sich übrigens um nichts besser aus. Die falsche Deutung der Accusative كتابن und اغاسن werde ich beim Pronomen besprechen.

Zenk. S. 30. No. 88., Kas. S. 54. No. 88. Der Vocativ hätte doch füglich wegbleiben können, da für diesen Casus sich in den türkisch-tatarischen Sprachen keine besondere Form gebildet hat. Gerade mit demselben Rechte hätten alle 15 Casus der finnischen Sprache aufgeführt werden können.

Kas. S. 54. No. 89. Wenn man den durch die Endung دن gebildeten Casus im Russischen durch Творительный bezeichnet, bringt man beim Lernenden eine unlösbare Verwirrung zu Stande. Es ist der Ablativ, den man im Russischen nach Analogie der übrigen Casusbenennungen füglich Отдѣлительный nennen könnte.

Zenk. S. 30. No. 90., Kas. S. 55. No. 90. Der Ablativ oder Творительный soll auch durch die Partikeln ايله , برله ausgedrückt werden. Zum Unglück hat der Verfasser nur solche Beispiele angeführt, wo im Russischen nicht der blosse Творительный, sondern dieser Casus mit der Präposition съ mit steht. In diesem Falle könnte man also den Casus Comitativus oder Сопровождательный nennen. In dem von Meninski im Lex. unter ايله aufgeführten Beispiele dagegen (قلم ايله يازى يازيلور) ist قلم ايله, wenn es mal als Casus aufgestellt werden soll, ein Instrumental oder Творительный. Mit برله wird die mongolische Endung ᠪᠠᠷ verglichen, aber gewiss nicht richtig. برله ist nach meiner Ansicht aus بر ein und ايله entstanden; das daraus verdorbene بله ist als Adverb ja auch gleichbedeutend mit dem tatarichen برگا (Dat. von بر ein). بلان und بلن sind wohl auch auf برلان (so lautet die Form bei Trojanskij, 2te Ausg. S. 22. 24. folg.) und برلن zurückzuführen; لان und لن identificire ich mit der Jakutischen Endung des Comitativs лыын: аҕа Vater, аҕалыын mit dem Vater.

Zenk. S. 32. No. 95., Kas. S. 57. No. 101. Das ن im Genitiv ist, wie ich oben bemerkt habe, nichts weniger als euphonisch, sondern gehört zum Stamme. Das ى ist aber offenbar euphonisch, d. h. es bildet sich, wie in vielen andern Sprachen, zwischen zwei Vocalen wie von selbst. Hr. Kasembek nennt es «какъ будто продолженіе звука *á*, *ý*, gleichsam eine Fortsetzung der Laute *á*, *ú*», was Hr. Zenker etwas ungeschickt durch: «als eine Verlängerung des *á* und *ú*» übersetzt.

Zenk. S. 32. Zusatz (der einzige im ganzen Werke, wie Hr. Zenker in der Vorrede bemerkt). Hier behauptet der Uebersetzer, dass die Casusendungen des Türkischen keineswegs mit den Casusendungen anderer Sprachen, z. B. des Lateinischen, verglichen werden können; dass das Türkische eigentlich gar keine Declination habe, und dass die an das Ende der Nomina tretenden Zusätze ursprünglich selbständige Wörter seien, welche den Wörtern und Sätzen, deren Beziehung zu andern Wörtern und Sätzen sie bezeichnen, nachgesetzt werden wie die übrigen Postpositionen, und dass sie ganz die Stelle der Präpositionen anderer Sprachen vertreten.

Die Casusendungen in den türkisch-tatarischen Sprachen mögen in früheren Zeiten selbständige Wörter gewesen sein, aber jedenfalls müsste dieses doch bewiesen werden. So viel ich weiss, ist bis jetzt noch nicht einmal der Anfang dazu gemacht worden. Hr. Zenker meint, dass diese Ansicht unter Anderm dadurch bestätigt werde, dass in den tatarischen Sprachen sich diese Postpositionen (Casusendungen) in einer ursprünglicheren und vollständigeren Form erhalten haben als im Ottomanischen. Diese Erscheinung spricht weder zu Gunsten noch zu Ungunsten seiner Ansicht: Casusendungen können sich doch eben so gut abschleifen wie selbständige Wörter. Aber auch zugegeben, dass die Casusendungen ursprünglich Postpositionen gewesen: warum sollte man sie jetzt, nachdem sie ihre Selbständigkeit vollkommen eingebüsst und in einigen Dialekten sich mit dem Stamme so eng verbunden haben, dass an eine getrennte Schreibart, wie sie im Tatarischen bisweilen stattfindet, gar nicht gedacht werden kann, nicht Casusendungen nennen, zumal da auch in den indo-germanischen Sprachen, deren Declination ganz von der türkisch-tatarischen verschieden sein soll, die neuesten Forschungen Pronomina und Präpositionen in den Casusendungen erkannt haben wollen? Jener Dialekt, auf den ich so eben anspielte, ist das Jakutische: hier haben wir z. B. 20 verschiedene Dativ-Endungen, deren Gebrauch sich nach den vorangehenden Lauten richtet: аҕаҕа (ҕ = ɣ) von аҕа, цiäҕä (ц = дж) von цiä, оҕоҕо von оҕо, төөҕөҕө von төөө; таптырга von таптыр, сiргä von сiр, оҕолорго von оҕолор (Plur. von оҕо), төөлөргө von төөлөр (Plur. von төө); акка von ат, кiнiккä von кiнiт, окко von от, төпкө von төө;

аныаха von аны, кініäхä von кіні, тобохxо von тобох, мöлтöххö von мöлтöх; хотуӈӈа (ӈ = Sagir nun) von хотун, дäӈӈä von дäӈ, оібоӈӈо von оібон, дöбöӈӈö von дöбöӈ. Während im Jakutischen die eigentlichen Postpositionen immer ihre vollkommene Selbständigkeit bewahren, indem sie keine innere Veränderung, es mag dieser oder jener Laut vorhergehen, zulassen; schliessen sich die Casusendungen, deren es hier weit mehr als in den verwandten Sprachen giebt, so eng an den Stamm, dass sie ihre Vocale und den anlautenden Consonanten immer dem Laute des Stammes anpassen. So erscheint z. B. die Comitativ-Endung unter folgenden Gestalten: лы̄н, лӣн, лӯн, лӯн, (ӯ = ü); ты̄н, тӣн, тӯн, тӯн; ды̄н, дӣн, дӯн, дӯн; ны̄н, нӣн, нӯн, нӯн.

Dass die Casusendungen an den Stamm, der zugleich Nominativ ist, gefügt werden, und dass dieser unverändert bleibt, kann kein Gewicht in die Wagschale legen. Im Deutschen fallen Grundform und Nominativ auch zusammen und die obliquen Casus werden also auch vom Nominativ gebildet. Man übersehe aber auch nicht, dass innerhalb eines und desselben Stammes dieselben Erscheinungen vorkommen, auf die man hier so viel zu bauen gedenkt. Im Sanskrit giebt es eine Menge consonantischer Stämme, die vor bestimmten Casusendungen geschwächt, vor andern wiederum verstärkt werden; im Griechischen und Lateinischen findet in denselben Fällen Keines von Beiden statt: Man vgl. Sanskr. Acc. महीयांसम् *mahîjáns-am*, Dat. महीयसे *mahîjas-e*, Voc. महीयन् *mahîjan* (euphonisch statt महीयांस् *mahîjans*) mit Gr. Acc. *μείζον-α*, Dat. *μείζον-ι*, Voc. *μεῖζον*. Sanskr. Nom. Pl. तुदन्तास् *tudant-as*, Gen. Pl. तुदताम् *tudat-ám* mit Lat. Nom. Pl. *tundent-es*, Gen. *tundent-ium*. Es ist überhaupt ein Charakteristicum aller sogenannten ural-altaischen Sprachen, dass die Wurzel und der Stamm beim Zusammenstoss mit einem Affix höchstens eine Veränderung am letzten Buchstaben erfahren. Ein zweites Charakteristicum ist, dass ihre Flexion, bei aller Mannigfaltigkeit der Formen, ohne allen Zwang immer auf eine Grundform zurückgeführt werden kann; dass die Flexion im Grunde genommen immer nur eine ist, die Wurzel oder der Stamm mag vocalisch oder consonantisch auslauten. Die eben genannten Sprachen haben den Process, der mit dem Absterben des Gefühls für die grammatische Form beginnt und mit der Zerstörung der auf diese Weise ersterbenden Formen sich beschäftigt, noch nicht begonnen oder genauer gesagt: sie sind in demselben noch nicht weit vorgerückt.

(Fortsetzung folgt.)

VOYAGES.

9. Rapport de M. A. CASTRÉN. (Lu le 15 septembre 1848.)

Irkutsk, den 10 (22) August 1848.

Die Sonne warf eben ihre letzten Abendstrahlen auf die goldenen Kirchthürme von *Irkutsk*, als ich den 1 März mit einem Dreigespann munterer Postpferde aus der Stadt eilte. Bei meiner Ankunft am *Bajkal*'schen Zoll nöthigte mich die Wache eine halbe Stunde Halt zu machen. Unterdessen war die Dämmerung bereits hereingebrochen, und als ich endlich der *Angara* nahe kam, konnten die Augen nichts anderes, als nur die dunkeln Umrisse der bergreichen Stromesufer unterscheiden. Ausser Stand gesetzt, irgend welche Reisebeobachtungen während der Fahrt auf dem *Angara*strom anzustellen, lauschte ich zum Zeitvertreib den muntern Liedern und Selbstgesprächen meines Fuhrmanns. Nicht lange dauerte es, so langte ich auf der nächsten Station an und noch lange vor Mitternacht hatte ich die 60 Werst zurückgelegt, welche den Abstand von *Irkutsk* bis zum *Bajkal* ausmachen.

Obwohl auf den gewöhnlichen Poststationen selten von Nachtruhe die Rede sein kann, sah ich es dennoch für räthlich an, den Morgen in einer Stationsstube abzuwarten, ehe ich mich auf das *Bajkal*-Meer[1]) begab. Ein angeblicher Militär hatte die Artigkeit, mich einen grossen Theil der Nacht mit wahrhaften Berichten über seine Duelle und sonstigen Erlebnisse zu unterhalten, eine Artigkeit, für welche er jedoch nach und nach von mir eine Vergeltung in barem Gelde zu fordern anfing. Dass der Mann wirklich eines Almosens bedürftig war, davon zeugte mehr als hinlänglich sein verschlissenes gemsledernes Wams; auf mich machte aber dennoch diese Forderung einen so unbehaglichen Eindruck, dass ich binnen kurzer Zeit die Pferde anspannen liess und noch vor Sonnenaufgang meine Reise fortsetzte.

Dämmerung und ein dicker Nebel bedeckten sowohl den *Bajkal* als den *Angara*strom. Der Morgen war anfangs still, doch bei Sonnenaufgang erhob sich ein heftiger Ostwind, der wirbelnde Schneewolken auf dem schmalen Meere einherjagte. Vergebens schärfte ich meinen Blick, um die Höhe der Berge zu messen, welche, wie man mir gesagt hatte, zu beiden Sei-

1) In der Alltagssprache kommt der *Bajkal* meist mit der Bezeichnung «Meer» vor, im Russischen море, im *Burjätischen dalai*. Das Wort *Bajkal* ist Mongolischen Ursprungs und bedeutet eigentlich den reichen Fluss. Castrén.

Ist diese Herleitung richtig, so liegen die beiden Mongolischen Wörter *bajan* «reich», und *ghool* «Fluss» der Etymologie zu Grunde. Bei Sana ng Setsen, *Geschichte der Ostmongolen* u. s. w. S. 56 u. sonst heisst der See *baighal muren* (Strom). Anmerk. d. Uebers.

ten des Meeres fortlaufen sollten; bei dem heftigsten Schneegestöber konnte ich mit Mühe die steile Felswand gewahr werden, an welcher der Weg hinführte. Mein Postknecht erzählte mir unterdessen, dass man an einem heitern und schönen Tage von jedem Punkte aus die auf der Nord- und Südseite des *Bajkal* belegenen Berge mit Leichtigkeit überschauen könnte, im Osten dagegen die Augen keinen Anhaltspunkt träfen. Ueber die Beschaffenheit der Ufer äusserte er übrigens, dass dieselben rings um den ganzen *Bajkal* aus rauhen, klippenreichen Bergen beständen. In Folge dessen, sagte er, wäre es den Russischen Colonisten nicht möglich gewesen, festen Fuss an den Ufern zu fassen, welche deshalb fast überall den *Burjäten* und wilden *Tungusen*stämmen anheimgefallen wären. In der That sind die *Bajkal*ufer so unwegsam, dass man bis auf diesen Tag noch nicht einen Sommerweg von *Irkutsk* nach *Kjachta* und *Werchneudinsk* zu bahnen vermocht hat. Demnach müssen sowohl die Post als auch alle Reisenden, die sich nicht dem stürmischen Meere anvertrauen wollen, sich im Sommer ganze sieben Stationen mit Reitpferden forthelfen. Im Winter kann man sich dagegen keinen bessern Weg wünschen, als den, welcher von *Irkutsk* über den *Bajkal* nach *Werchneudinsk* führt. Die unaufhörlichen Stürme fegen fast sämmtlichen Schnee vom Meere fort, und auf dem glatten Eise geht die Fahrt mit einer bewundernswerthen Raschheit vor sich. Obwohl das Unwetter einigen Aufenthalt auf meiner Reise herbeiführte, so sah ich mich dennoch im Laufe von vier Stunden von einem Ufer des Meeres zum andern versetzt, und meine ganze *Bajkal*reise, die sich auf 130 Werst belief, nahm höchstens zehn Stunden Zeit in Anspruch.

So wie ich den Umgebungen des *Bajkal* den Rücken zukehrte, gewann das Land ein weit freundlicheres Ansehen. Wohl waren die Berge noch nicht verschwunden, sie kamen mir aber weniger düster und schroff als an den *Bajkal*ufern vor. Ausserdem breiteten sich überall grössere und kleinere Ebenen aus, und auf diesen befanden sich zahlreiche Dörfer, die durch ihren Wohlstand von des Landes Fruchtbarkeit Zeugniss ablegten. Auf der grossen Landstrasse bestanden die Einwohner aus lauter Russen, auf den Seiten aber soll die *Burjätische* Bevölkerung bei weitem überwiegend sein. *Tungusen* und *Sojoten* fanden sich in dieser Gegend nicht vor.

Ueber ein älteres, verschwundenes Volk hatte man hier keine mündliche Ueberlieferung, aus schriftlichen Urkunden ersieht man aber, dass die Mongolische Bevölkerung, obwohl sie bereits seit undenklicher Zeit an dem Orte ansässig ist, dennoch nicht des *Bajkal*landes älteste Einwohnerschaft war. Es wird erzählt, dass die erste Mongolische Colonie, welche unter Anführung des *Burte tschino* zu dem «grossen *Bajkal*strom» gelangte, in dessen Nähe ein Volk antraf, welches *Bite* hiess. Meine Quelle giebt keinen nähern Aufschluss über dieses letztgenannte Volk, aber viele sowohl gelehrte als ungelehrte *Burjäten* habe ich die Vermuthung aussprechen hören, dass die in Frage stehenden *Bite* Kirgisen, d. h. ein Türkischer Stamm gewesen seien [2]). Der Name *Bite* ist zwar schon aus dem Gedächtniss des Volks verschwunden, dass aber die Kirgisen vor Ankunft der Mongolen in dem Lande wohnten, ist wenigstens am *Selenga*flusse eine allgemein gangbare Tradition. Die zahlreichen Steinhügel oder Kurgane, welche in der *Selenginskischen* Steppe vorkommen, werden ausdrücklich den Kirgisen zugeschrieben und werden an Ort und Stelle, besonders westlich von dem *Selenga*flusse, *Kirgit-ür*, d. h. Kirgisenwohnungen, benannt. Mögen nun die genannten Ueberreste auch in der That nicht Kirgisischen Ursprungs sein, so bleiben doch als Stützpunkte der Tradition eine Menge aus dem Türkischen entlehnte Ortsnamen, z. B. *Kuda, Kudaj, Kudarej* (vom Stamme *Kudaj* Gott), *Tura*, eine Benennung vieler Berge und Flüsse, welche erweislich Türkischer Herkunft ist, u. s. w.

Mir gestattet es der Raum nicht, alle die mündlichen und schriftlichen Nachrichten wiederzugeben, die mir die *Burjäten* zur Aufklärung der Völkerbewegungen mittheilten, die in der Vorzeit in den *Bajkal*gegenden stattgefunden haben sollen. Im Vorbeigehen will ich nur bemerken, dass man bei den *Burjäten* keine eigenthümlichen Ueberlieferungen über die *Tschuden* findet, sondern alle ihre Erzählungen über dieses berühmte Volk der Vorzeit sind von der Russischen Bevölkerung des Landes entlehnt. Ueberhaupt ist es in den *Bajkal*gegenden sehr schwer, von irgend einem andern Volke, als von den Türken, Mongolen und Tungusen eine Spur nachzuweisen. Eine Menge von Ortsnamen scheint jedoch anzudeuten, dass in grauer Vorzeit Finnische und Samojedische Stämme hier ihre Heimath hatten. Diese Ortsnamen haben zwar nicht immer eine Bedeutung, aber sowohl ihr Lautsystem als auch besonders der Umstand, dass dieselben Namen zu gleicher Zeit in den von Finnischen und Samojedischen Stämmen bewohnten Gegenden vorkommen, berechtigt mich zu der Vermuthung, dass dieselben Finnisch-Samojedischen Ursprungs sein müssen. Dergleichen Ortsnamen sind unter andern: *Uda* (Samoj. Hand, Arm), *Ut*, *Konda*, *Bachta* oder *Bochta*, *Chasui* (Samoj. trocken), *Narym* (Ostj. Sumpf), *Purja*, *Aga*, *Selenga*, *Karenga*, *Janga*, *Karga* u. s. w.

Nach dieser kurzen Abschweifung komme ich auf meine Reise zurück, welche ohne Aufenthalt von den *Bajkal*ufern

2) Wie bekannt ist, hat man diesen Namen, der auch *Bida* gelesen wird, auf die Mongolen beziehen wollen (Klaproth, *Asia polyglotta* S. 258 folg.). Castrén.

Hiemit vergleiche man Sanang Setsen a. a. O. und dazu die Anmerkungen von J. J. Schmidt, wie auch des Letztern «*Forschungen* u. s. w.» S. 33 folg. u. S. 70. Anm. d. Ueb.

bis nach *Werchneudinsk* und von dort den *Selenga*fluss aufwärts bis zu dem Städtchen *Selenginsk* ihren Fortgang hatte. In der Gegend des letzgenannten Orts wurde ich am 4 März ganz unerwartet von blossgelegtem Erdboden und staubigen Landwegen überrascht. Das Vieh weidete in den Steppen und die Hirten ritten auf und zu, um in ihrem vierfüssigen Heer, welches aus Pferden, Kühen, Schafen, Ziegen und Kamelen bestand, die Ordnung aufrecht zu erhalten. Das sah sehr frühlingsmässig aus, aber das Gras war noch grau, die Fensterscheiben gefroren und das Thermometer stand auf — 20° Reaumur. Wie man daraus abnehmen kann, hatte eben nicht die übertriebene Wärme den Schneefeldern den Garaus gemacht, sondern der Schneemangel soll, wie man sagte, theils von der eigenthümlichen salzartigen Natur der Steppen, theils von ihrer waldlosen, den Sturmwinden blosgestellten Beschaffenheit herrühren. Aus den genannten Ursachen findet man selbst mitten im Winter niemals Schnee in *Kjachta* und in vielen andern Orten jenseits des *Bajkal*, wo die Kälte oft bis 30 und 40° R. steigt. Der Landmann legt einen hohen Werth auf diese Landesbeschaffenheit, da er auf diese Art seine Heerden das ganze Jahr hindurch auf den Steppen weiden lassen kann und folglich wenig Ungemach mit dem Heubergen hat; jedem andern aber wäre ohne Zweifel ein schneebedeckter Boden lieber, als diese aschgrauen Steppen mit ihren stürmenden Winden und ihrem einherjagenden Flugsande. Wenigstens war mir höchst schlimm zu Muth, als mich die Nothwendigkeit zwang, von *Selenginsk* aus meine Reise in einer Sommerequipage fortzusetzen, und ich sah es für ein wahres Glück an, dass ich nach einer Reise von 30 Werst bei dem *Gussino - Oserskischen Burjäten*tempel einen Anlass zu einem mehrtägigen Aufenthalt fand. Da dieser Tempel oder *Datsang* unter der Aufsicht des *Burjätischen* Erzbischofs (*Bandida Chamba*) [3] selbst steht, dürfte es nicht überflüssig sein, demselben einige Augenblick unsere Aufmerksamkeit zu schenken.

Der *Gussino-Oserskische Datsang* hat eine sehr vortheilhafte Lage, da er sich an dem Ufer eines weitreichenden See's (*Gussinoe osero*) auf einer Steppe erhebt, welche von hübschen Anhöhen umgränzt wird. Der Tempel besteht aus einem ansehnlichen hölzernen Gebäude, welches wie unsere Kreuzkirchen mit zwei Flügeln versehen ist. Sowohl vor als hinter dem Tempel befindet sich ein kleiner Ausbau; der vordere macht die Vorhalle, der hintere die Sakristei aus. Noch vor der Vorhalle sieht man ein Dach, welches auf einer Menge von Säulen ruht und mit zahlreichen Verzierungen in Asiatischem Geschmack versehen ist. Dieses Dach hängt mit dem Tempeldach zusammen, welches sich fast wellenförmig über die einzelnen Abtheilungen des Tempels wölbt. Die Höhe desselben ist recht bedeutend, während die Wände dagegen eher niedrig zu nennen sind. Ganz oben auf dem Dache erhebt sich eine bedeutende Anzahl grösserer und kleinerer blechbeschlagener Thürme, welche bei Sonnenschein den *Datsang* mit einem Götterglanz umstrahlen. Die Dachsparren laufen weit über die Wand hinaus und ruhen auf einer Reihe von Säulen, die sich nicht bis auf die Erde herab erstrecken, sondern sich auf einen mit dem Fundament gleich hohen Brettergang stützen, welcher den ganzen Tempel von aussen umgiebt. Nach Angabe des uns begleitenden *Lama's* pflegen die Priester in diesem Gange Gebete herzusagen, während sie in langsamer Procession um den Tempel einherziehen. Dicht bei dem *Datsang* stehen in einer kleinen Gruppe nicht weniger als 16 kleine Kapellen (*sume*), einige mit vier, andere mit acht Wänden, alle jedoch mit einem kleinen spitzigen Thurm versehen und eben so wie der *Datsang* mit Holzstacketen umgeben. In diesen Kapellen wird der Gottesdienst an gewissen, besondern Festtagen begangen. Eine solche Kapelle enthält Bücher, gemalte und gegossene Heiligenbilder oder Burchane, dargebrachte Opfer, verschiedene zu dem buddhistischen Gottesdienst gehörige Geräthschaften u. s. w. In einer dieser Kapellen zeigte man mir einen mit Holzpferden bespannten Wagen, welcher zum Empfange des Messias oder *Maider* (*Maitreja*), der nach *Çakjamuni* kommen soll, bestimmt ist.

Nachdem wir nun mit einem flüchtigen Blick die zahlreichen Tempelgebäude überschaut haben, wollen wir mit Erlaubniss des *Chamba - Lama* einen Besuch im Tempel selbst machen. Lassen wir uns durch die beiden Löwen nicht abschrecken, welche den Eingang mit offenem Rachen bewachen und vollkommen kampffertig erscheinen; «sie sind», versichert uns unser *Lama*, «von Thon und fügen uns keinen Schaden zu.» Treten wir in die erste Abtheilung des Tempels, die Vorhalle, so sehen wir die Wände mit Schwertern, Panzern, Löwenhäuten, Bären-, Wolfs- und Vielfrassfellen überdeckt, welche den Burchanen als Opfer dargebracht sind. Mitten in diesem Raum befindet sich eine Lade, die so eingerichtet ist, dass sie herumgedreht werden kann, wobei sich ein klingender Ton von einigen an der Lade befindlichen Glöckchen hören lässt. Diese Lade heisst bei den *Burjäten Kurda* und soll mit *Mani* [4]) und

3) Dieser Name ist aus einem Sanskritwort und aus einem Tibetischen entstanden, nämlich *Bandida* aus *Pandita* und *Chamba* aus མཁན་པོ *mkhanpo*, was dem Sanskritworte *Upádhjája* entspricht. Auch *Datsang* ist Tibetischen Ursprungs (གྲྭ་ཚང་, was die Mongolisch - Tibetischen Wörterbücher durch ᠰᠤᠪᠤᠷᠭᠠᠨ «Versammlungsort» wiedergeben).

Anmerk. d. Uebers.

4) Daruber vergleiche man den vierten Band dieses *Bulletin's*

andern Gebeten, die Tausende und aber Tausende von Malen geschrieben und umgeschrieben sind, angefüllt sein. Jeder, der in den Tempel tritt, dreht die *Kurda* und liest unterdess sein *Mani*, durch welche Handlung seine Seele, nach Versicherung der Priester, von der Sünde gereinigt wird.

Aus der Vorhalle führt uns ein schmaler Gang durch den ganzen eigentlichen Tempel. Zu beiden Seiten des Ganges sehen wir verschiedene Bankreihen, welche mit der Länge des Tempels parallel laufen. Vorn an stehen in jeder Reihe einige mit rothem Tuch überzogene Sessel, die für den *Chamba-Lama*, *Schiretu* und andere höhergestellte Priester bestimmt sind, während die Bänke zur Zeit des Gottesdienstes von der niedern Priesterschaft eingenommen werden [5]). Der Tempel ist inwendig mit Säulen angefüllt; vom Dache hängt eine zahllose Menge von weissen und gelben seidenen Streifen herab; an den Wänden sieht man zahlreiche Gemälde, welche verschiedene Burchane vorstellen; bei den zwei vordersten Bankreihen liegen auf den Bänken und auf dem Fussboden Pauken, Trommeln, Pfeifen, Flöten, Cymbeln und andere lärmende Instrumente. Mitten am helllichten Tage herrscht in dem Tempel eine halbe Dämmerung; denn zuerst sind die Fenster klein und dann wird das eindringende Licht ausserdem von den Säulen, Seidenstreifen u. s. w. zurückgehalten.

Bei unserm Eintritt in den Tempel sitzen ungefähr 40 Priester auf den beiden vordersten Bankreihen zu beiden Seiten des Ganges. Sie sitzen da mit über's Kreuz geschlagenen Armen und Beinen, mit hellrothen und gelben Gewändern angethan. Sie sind eben so unbeweglich wie die Burchane selbst, deren Lob sie in einem Gesange verkünden, der keineswegs schön genannt werden kann, aber dennoch ein tief religiöses Gefühl verräth. Seiner Melodie nach zu urtheilen ist dieser Gesang nicht geeignet, die Menschenseele auf den Schwingen des Friedens über den Dunstkreis der Erde emporzutragen; aber um des Sünders Herz mit Angst und Beben zu erfüllen, um dem schwachen Menschenkinde Furcht vor dem Herrn der Heerschaaren einzuflössen, dazu scheint die *Lama*messe wirksamer als die schärfste protestantische Strafpredigt. Wir sprechen natürlicher Weise nicht unsere eigenen Gefühle aus, aber an der Thür steht ein armer *Burjäte*, der an allen Gliedern zu zittern und zu beben scheint, während er den Gesang anhört. Plötzlich ertönen Trompeten, sämmtliche Pfeifen und Posaunen erschallen, Cymbeln werden an einander geschlagen und es erhebt sich ein Lärm, als wäre der Tag des jüngsten Gerichts erschienen. Da wirft sich der arme *Burjäte* auf sein Antlitz nieder, und alles zeigt, dass er mit seinen verzweiflungsvollen Geberden durchaus kein herkömmliches Spiel treibt, sondern sein Herz tief von Zebaoth's mächtiger Stimme erschüttert fühlt.

Erkühnen wir uns nun durch den offnen Eingang in das Allerheiligste oder die Sakristei einzutreten, so müssen wir unsere Augen mächtig von dem uns entgegenstrahlenden himmlischen Glanze geblendet fühlen. Hier sind nicht allein die Wände mit gemalten Burchanen behängt, sondern im Hintergrunde der Sakristei befindet sich auch ein mit Bildern aus dem blankesten Messing, das hin und wieder auch vergoldet ist, belasteter Altar. Mitten auf dem Altar sitzt der hohe Beschützer der Priester (der *Lama Tschodbo*) und geniesst das Rauchopfer, das ihm zu Ehren angezündet wird. Rechts von diesem sehen wir ein kleineres Bild, das den *Maitreja* vorstellt, und zu seiner Seite zeigt man uns einen ganzen Palast, in welchem der Burchan *Arjabala* eingeschlossen sein soll. Auf der linken Seite des Altars stehen ebenso gegossene Bilder der sechszehn *Naidan*, des *Çâkjamuni* und anderer grosser Burchane [6]). Vor diesem Götterstaat erblickt man einen Spiegel und eine Menge blanker Messingschalen, die mit Weihwasser, Korn und andern Opfern angefüllt sind. Auf dem Altartuche befinden sich ausserdem verschiedenerlei Opfer, die grösstentheils aus Butter oder andern essbaren Ingredienzien angefertigt sind. Vor den Burchanen brennen zahlreiche Lampen und aus dem Rauchfasse steigen Weihrauchwolken empor.

Um eine umständliche Beschreibung des *Lama*tempels zu geben, wäre eine Auseinandersetzung der Buddhistischen Religionslehren unumgänglich nöthwendig. Aus Furcht dadurch auf Abwege zu gerathen, wollen wir nun von dem Tempel Abschied nehmen und unserm Begleiter zum *Chamba-Lama* folgen, dessen Wohnung ausserhalb des weitläufigen Stacketenzauns belegen ist welcher sämmtliche Tempelgebäude von den Wohnungen der Priester trennt. Diese Wohnungen bestehen grösstentheils aus niedrigen, elenden Hütten, die im

S. 330 folg. Es ist die bekannte Formel *Om mani padme hûm* gemeint. Anm. d. Uebers.

5) Für die Zuhörer findet sich kein Sitz, sondern diese nehmen an der Thür ein wenig inner- oder ausserhalb des Tempels eine stehende Stellung ein. Castrén.

6) Was es mit dem *Lama-Tschodba* für eine Bewandniss habe, ist nicht leicht zu entscheiden, da der Name nicht ganz genau wiedergegeben zu sein scheint. *Arjabala* ist nach dem Wörterverzeichniss *Lishigurkhang*, Blatt 206 aus *Ârjâvalokita*, der unter dem Namen *Avalokiteçvara* bekannter ist, corrumpirt. *Naidan* ist das Tibetische གནས་བརྟན་ *gnas-brtan*, im Sanskrit *Sthavira*; s. Burnouf, *Introduction à l'histoire du Buddhisme*, S. 289. Die Sechszehnzahl bezieht sich auf die grossen Lehrer, die nach dem Dahinscheiden *Kâçjapa's*, des Nachfolgers *Çâkjamuni's* im Lehramte, als Verkünder der Lehre nach den verschiedensten Gegenden ziehen. Anmerk. d. Uebers.

Burjätischen Styl gebaut sind. Eine glänzende Ausnahme macht jedoch der Wohnsitz des *Chamba-Lama*, welcher eine bessere Bauart hat und aus zwei kleinen Stockwerken besteht. *Chamba-Lama* residirt in dem Unterstock und sein Kabinet bildet einen Tempel in Miniatur. Hier befindet sich ein Altar mit eben solchen Gegenständen, wie wir in der Sakristei bemerkt haben. Vor dem Altare brennen auch hier zahlreiche Lampen, und von Zeit zu Zeit wird von den anwesenden niedern Priestern Weihrauch vor den Burchanen angezündet.

Chamba-Lama nimmt, wie es sich gehört, den obersten Platz in dem Gemache ein. Mit einem rothen Mantel angethan, sitzt er auf einem mit rother Seide bezogenen Lehnstuhl und blickt so stolz wie ein Gott um sich herum. In einer ehrerbietigen Entfernung stehen verschiedene niedere Priester und lauschen mit aufmerksamem Ohre den Befehlen ihres geehrten Vorgesetzten. *Chamba-Lama* ist der Russischen Sprache nicht sehr mächtig und muss deshalb alle seine Gedanken mir durch einen seiner Priester verdolmetschen lassen. Die Unterhaltung betrifft den Vorzug der Buddhareligion vor allen andern Religionslehren. Diesen Vorzug will *Chamba-Lama* durch das hohe Alter des Buddhismus, durch die reiche Litteratur und die strenge Sittlichkeit, welche bei den Anhängern dieser Lehre angetroffen wird, begründet wissen. Mit vielem Eifer und grosser Beredtsamkeit sucht er zu beweisen, dass wenigstens den *Burjäten* jenseits des *Bajkal* zu jetziger Zeit nicht sehr mit dem Christenthum gedient sei, da sie aus Unkenntniss der Sprache durchaus nicht im Stande seien, zur Einsicht der Vorschriften der christlichen Lehre zu gelangen. Auch betheuerte er in Betracht seiner eigenen Glaubensgenossen, dass sie mit der äussersten Genauigkeit die Vorschriften seiner Kirche befolgten und einen tiefen Abscheu vor der Sünde empfänden. Was die einzelnen Geistlichen betrifft, so spricht *Chamba-Lama* die Ueberzeugung aus, dass die Buddhistischen Priester sowohl an Kenntnissen als auch in ihrem religiösen Wandel die christlichen bei weitem übertreffen. «Während von einem christlichen Priester», so lässt sich *Chamba-Lama* aus, «nur eine oberflächliche Kenntniss von wenigen Evangelien und Episteln, von einigen Psalmen und «Gebeten verlangt wird, muss dagegen ein Mongolischer *Lama* «den *Gandshur*, *Dandshur* und viele andere Bücher kennen, «welche zusammen mehrere hundert Bände ausmachen [7]). «Diese Bücher werden bei uns in Tibetischer Sprache gelesen, und alles, was aus ihnen während des Gottesdienstes «vorgetragen wird, muss unser Priester auswendig können, «da man sich keines Buchs bei Begehung des Gottesdienstes «bedient. Durchaus unumgänglich für einen Buddhistischen «Priester sind ferner Kenntnisse in der Astronomie, Medicin, «Kalligraphie, Buchdruckerei, Opferbereitung etc. Dabei muss «ein jeder, der sich zum geistlichen Stande weihen lässt, ein «eidliches Gelöbniss vor den Priestern ablegen, dass er Tag «und Nacht Gott in Gedanken haben, *Mani* lesen, fasten, beten «und alle Gebote erfüllen werde, deren es für die höhern «Priester 253 giebt.»

So verbreitete sich *Chamba-Lama* einen grossen Theil des Abends über die Vortrefflichkeiten seiner *Çâkjamuni*schen Religionslehren, aber er berührte dabei nur deren äussere Vorschriften und wich mit äusserster Vorsicht allem dem aus, was die Glaubenssätze selbst betraf. Dieselbe Vorsicht beobachtete er ebenso bei allen medicinischen und astronomischen Fragen. Dagegen sprach er mit grosser Freimüthigkeit über historische Gegenstände, brachte manche wunderbare Erzählung über *Tshingis-Chan* vor, erzählte von dem Stein des Chinesischen Kaisers, der vorher verkündigt haben soll, dass der weisse Chan das Chinesische Reich bis Peking erobern werde; u. s. w. Als zufällig die Rede auf Tibet kam, liess *Chamba-Lama* eine alte Handschrift eines *Burjätischen* Pilgers aufsuchen, der um 1770 herum eine Wallfahrt zum *Dalaj-Lama* machte. Aus diesem Document theilte mir *Chamba* folgende kurze Aufschlüsse mit:

«In Tibet giebt es zwei geistliche Oberhäupter: den *Dalaj-Lama* und *Bogdo Bantschin*, von denen der erstere in der Landschaft *Dujba*, der letztere in *Sanba* wohnt. Früher hatte der *Dalaj-Lama* die höchste sowohl geistliche als weltliche Gewalt über ganz Tibet, aber seitdem dieses Reich im Jahre 1713 unter Chinesische Botmässigkeit gerathen ist, hat der *Dalaj-Lama* fast seinen ganzen weltlichen Einfluss eingebüsst und ist sogar in kirchlicher Hinsicht dem *Bogdo Bantschin* untergeordnet [8]). Nichtsdestoweniger geniesst er noch das grösste Ansehen im Tibetischen Reiche, da er der vornehmste Heilige der Kirche ist. Der *Dalaj-Lama* bewohnt einen Palast, der aus 999 Zimmern besteht und aus Steinen vom Berge *Budala*

7) Vergleiche hiezu die Anmerkung in dem Castrén'schen Briefe in diesem Bande des *Bull tin*'s No. 17 Seite 265.

8) Diese Angabe streitet mit allem, was ich aus andern Quellen weiss, welche berichten, dass der *Dalaj-Lama* das höchste Oberhaupt sowohl der Kirche als des Staates sei, obwohl er in politischer Hinsicht unter der Leitung zweier Chinesischen Generale steht. Castrén.

Die Namen der beiden Tibetischen Landschaften sind durch die *Burjätische* Aussprache ein wenig entstellt. Die erstere heisst དབུས *dbus* und wird jetzt *Ui* ausgesprochen, die letztere གཙང་ *gtsang*; *Bantschin* aus dem Tibetischen པཎ་ཆེན *pan-tshhen*, das seiner Seits wieder eine Zusammenziehung aus པཎ་ཌི་ཏ་ཆེན་པོ «grosser *Pandita*» ist. Anmerk. d. Uebers.

erbaut ist. In der Entfernung einer halben Werst von dem Palast erhebt sich der berühmte *Dshou*tempel, von wo aus sich die Buddhalehre über ganz Tibet ausbreitete. In diesem Tempel versammeln sich zu Neujahr die Priester aus allen andern Tempeln und verrichten dort im Laufe von 21 Tagen und Nächten Andachtsübungen. Die Anzahl der versammelten Priester erstreckt sich bald auf 18,000, bald auf 14 — 16,000 Mann. Sämmtliche Priester geniessen, so lange die Festtage dauern, ihren Unterhalt aus der Schatzkammer des *Dalaj-Lama*, unter dessen Obhut der *Dshou*tempel steht. Zehn Tagereisen von *Dshou* befindet sich ein anderer bedeutender Tempel, in welchem 3000 Priester fortwährend dienstthuend sind. Ueber diesen Tempel hat der *Bogdo Bantschin* die oberste Aufsicht. Ausserdem giebt es viele andere sehr grosse und prachtvolle Tempel. Einer derselben trägt den Namen *Baldan Braibuun* und hat 7000 dienstthuende Priester. In einem andern, der *Sire* heisst, beläuft sich die Anzahl der Priester auf 5000. Ein dritter, Namens *Khegan*, zählt 3500 Priester. Schliesslich giebt es noch einen ansehnlichen Tempel, der älter ist als alle ebengenannten. In ihm befinden sich 2500 Priester und der Tempel trägt den Namen *Sampo* [9]).»

Ueberrascht hier ein Wort zu finden, das in den Finnischen Runen von der allerwichtigsten Bedeutung ist, liess ich die Lesung des Manuscripts unterbrechen und fragte die Priester, ob sie mir nicht einige Aufklärung über den Ursprung und die Etymologie des Wortes geben könnten. Hierauf gab man mir den Bescheid, dass *Sampo*, wie das Wort von den Mongolen ausgesprochen wird, im Tibetischen *Sangfu* lautet und eine «geheime Quelle» (jeglicher Glückseligkeit) bezeichnet, von *sangwa* «geheim», im Finnischen *sala*, und *fu* «Quelle, Ursprung», im Finnischen *pää*. Diese Aufklärung diente dazu, meine Ueberraschung nur noch zu vergrössern, denn *Sampo* wird gerade in *Kalewala* als ein unerschöpflicher Quell des Wohlstandes geschildert.

»Dort ist Pflügen, dort ist Säen,
Dort ist Wachsthum aller Weise,
Dort unwandelbare Wohlfahrt»,

singt *Wäinämöinen* in *Kalewala* [10]) mit Bezug auf den Finnischen *Sampo*. Zieht man hierbei noch in Betracht, dass das *Pohjola* der Finnischen Mythe, wie schon andere dargelegt haben, in seiner Oertlichkeit mit der Stadt *Cholmogory* zusammenfällt, so liegt die Hypothese ziemlich nah, dass auch der *Sampo* des *Kalewala*liedes ein Tempel sei, nämlich der in Islands Sagen gefeierte *Jumala*tempel. So annehmbar mir auch diese Hypothese vorkommt, so kann ich mich doch hier nicht weiter über sie auslassen, da sie jedenfalls nicht ohne weitläufige historische Untersuchungen geltend gemacht werden kann.

Auch ist es bereits Zeit, vom *Chamba-Lama* und seinem gelehrten Priestercollegium am *Gussinoe osero* Abschied zu nehmen. Von dort aus führt unser Weg durch eine kleine Steppe zu einem weit und breit gefeierten *Burjäten* Namens *Njendak Banpylow* [11]). In einer von *Njendak* verfassten Selbstbiographie findet man, dass er im siebenten Gliede von einem berühmten Mongolischen Heerführer Namens *Baras Bagatur Taidska Tsakyr* herstammt, dass er ein Beamter der zwölften Klasse, Oberhaupt sämmtlicher zum *Selenginskischen* Bezirk gehörigen *Burjäten*, Correspondent der Kasanischen Universität ist, dass er aus eigenen Mitteln einen prachtvollen *Datsang* aufgeführt hat, dass er für seine zahlreichen Verdienste um das Vaterland im Allgemeinen und um die *Burjäten* in's Besondere mit einer goldenen Medaille und andern Gnadenbeweisen erfreut worden ist, deren Verzeichniss einen ganzen Bogen einnimmt.

Alle diese Aufschlüsse erhält man nur durch das Papier, denn in seinem Wesen ist *Njendak* die personificirte *Burjäti-*

9) Die vorstehenden Namen der Tibetischen Tempel sind durch die *Burjätische* Aussprache ein wenig unkenntlich geworden. Der *Dshou*-Tempel heisst mit seinem ganzen Namen ལྷ་སའི་ཆོས་ཁང *lha-sai-tshhos-khang* und befindet sich auf dem *Potâla*berge; *Baldan Braibuun* muss འབྲས་སྤུངས *abras-spungs* mit dem Epithet དཔལ་ལྡན *dpal-ldan* «glückselig» sei ; *Khegan* wird aus དགའ་ལྡན *dga-ldan* corrumpirt sein; endlich kann *Sampo* schwerlich etwas anderes sein, als der Tempel སམ་ཡེས *samjes*, der als der älteste angesehen wird; s. Georgi, *Alphab. Tibet.* S. 240 folg. Klaproth im *Nouv. Journ. Asiatiq. Tom. IV S.* 282 u. 292. Das *p* in *Sampo* ist wohl, wie oben bei Bezeichnung der Landschaften *ba*, nur der zur Unzeit hinzugefügte Tibetische Artikel. Somit ist auch die Herleitung von གསང་བ *gsang-ba* «geheim» nicht richtig, und nebenbei ist die Aehnlichkeit dieses Wortes mit dem Finnischen *sala*, wie des Wortes ཕུ *phu* mit *pää* eine höchst zufällige. Anmerk. d. Uebers.

10) Rune XX. V. 223 folg.

Siin' on kyntö, siinä kylwö,
Siinä kaswo kaikenlainen,
Siinäpä ikuinen onni.

11) Der Name *Njendak* muss Tibetischer Herkunft sein; sind aber mehrere Möglichkeiten da; am wahrscheinlichsten scheint mir eine Verunstaltung von སྙན་གྲགས *snjan-grags* «Ruhm, Berühmtheit.» Sollte *Njendak's* Vorfahr im siebenten Gliede vielleicht der zu Anfange des 16ten Jahrhunderts häufig von Sanang Setsen genannte *Barsa Bolod* sein? Anm. d. Ueb.

sche Anspruchslosigkeit. Nicht thut er stolz mit seinen sieben Ahnen und siebenzehn Titeln, macht kein Wesen von seinen grossen Verdiensten, sondern lässt es sich angelegener sein, seinen Hausstand aufrecht zu erhalten und ein wachsames Auge auf seine Tabune zu haben. Gleich den andern *Burjäten* geht er in einem Schafspelz einher, der nur bei festlichen Gelegenheiten einen seidenen Ueberzug bekommt. Seine Wohnung besteht bald aus einem Zelte, bald aus einer gewöhnlichen *Burjäten*stube; aber zum Empfange vornehmer Gäste hat er dicht neben seiner eigenen niedern Hütte ein schönes Gebäude aufgeführt. Dem Glauben und den Sitten seiner Väter fromm ergeben, hat *Njendak* sich mit der Mongolischen Litteratur vertraut gemacht und sich mit einer ausgezeichneten Sammlung Mongolischer Religionsschriften versehen, welche jedem Freunde der Litteratur zu freiem Gebrauche offen stehen.

An diese litterärischen Schätze machte ich mich nun im Laufe der nächsten vierzehn Tage und begab mich dann wiederum in die einförmigen Steppen. Ich hatte nur einige wenige Stationen bis *Kjachta*, sie kamen mir aber wegen des Volksmangels, der in dieser Gegend herrscht, lang genug vor. Nur hier und da kamen einige *Burjäten*ulusse zum Vorschein, welche jedoch nicht von der Beschaffenheit waren, dass sich das Auge über ihren Anblick hätte freuen können. Die *Burjäten* wohnten noch in ihren Winterlagern und ich bemerkte, dass die wohlhabenderen sich zum Winteraufenthalt kleine Russische Stuben aufgebaut hatten, während die armen sich grösstentheils in Filzzelten aufhielten, die von demselben Aussehen und derselben Bauart sind, wie die Tatarischen [12]). Ausserdem bemerkte ich bei minder bemittelten Personen eine Art von hölzernen Wohnungen, die ein Zwischending von Zelt und Stube ausmachten. Diese Wohnungen waren achtkantige Jurten mit niedrigen Wänden und einem hohen Dache. Wie bei den Zelten ruhte auch hier das Dach auf einem Stockwerk, das von vier Pfeilern unterstützt war. Einen Ofen gab es nicht, sondern das Feuer brannte mitten im Raume und der Rauch fand seinen Ausweg durch das Loch im Dache, welches zugleich als Fenster diente. Zu beiden Seiten der Feuerstätte lagen einige Bretter, die einen Fussboden vorstellten. Der Thür gegenüber stand eine Bank oder ein Divan, und davor sah man hier und dort eine mehr oder minder ausgewählte Sammlung von Burchanen. Links vom Eingange standen gewöhnlich Bänke, Kisten oder Schreine, rechts aber ward ich meistentheils ein Fachwerk gewahr, das mit Tassen, Kesseln, Rindenreiben u. s. w. besetzt war. Wie die Filzzelte werden auch die letzgenannten Wohnungen meist im Sommer benutzt. Im Winter dienen sie zur Küche oder werden auch im Nothfall von armen Familien bewohnt. Als Nothwohnungen werden ausserdem Zelte von Baumrinde, Baumwurzeln, Heu u. s. w. benutzt. Für das Vieh wird bisweilen ein elendes Zelt gebaut, gewöhnlich aber nur eine unbedeckte Umzäunung. Kleinere Vorrathskammern sind nicht ungewöhnlich. Sie werden gewöhnlich aus Brettern gezimmert, dann auf Räder gethan und sind so leicht, dass ein Paar Ochsen dieselben bei eintreffenden Wanderfahrten nach sich ziehen. Einige dieser Rollhäuser bilden kleine Kapellen, die mit Burchanen, heiligen Büchern u. s. w. angefüllt sind.

Obwohl die *Burjäten* zu dieser Zeit schon Wohnungen der verschiedensten Art aufzuführen verstehen, so fahren doch die Filzzelte stets fort ihre Lieblingswohnung auszumachen. In diesen richten sie sich mit mehr Geschmack und Eleganz als in den Winterstuben und Sommerjurten ein. Bei einem reichen *Burjäten* ist das Zelt längs der ganzen linken Seite am Eingange mit kostbaren übereinandergeschichteten Kisten angefüllt, welche Zobel, feine Zeuge, Festtagskleider u. s. w. enthalten sollen. Auf der rechten Seite ist die Anzahl der bunten Kisten bedeutend geringer, hier sieht man aber den Theil der Wand, der nach der Thür zu ist, mit glänzenden Theemaschinen, Kasserollen, Kaffepfannen und anderem Küchengeräth besetzt, welches auf dem Fachwerk zu blosser Augenweide aufgestellt ist. Der Thür gegenüber steht ein Divan, der aus weichen Filzmatten aufgebettet und oben mit rothem Tuch oder irgend einem feinen Zeuge bedeckt ist. Vor dem Divan paradirt der buddhistische Götterstaat mit dazu gehörigen Pauken und Posaunen. Zu beiden Seiten des Divans habe ich bisweilen mit Silber geschmückte Sättel, alte Büchsen mit silberbeschlagenen Kolben, Schwerter mit silbernem Heft, silberne Kannen, zierlich geschmückte Bogen und Pfeile, Panzerhemde u. s. w. wahrgenommen. In einigen Zelten habe ich zu meiner Verwunderung bemerkt, dass die Pfeiler, welche das Dach tragen und täglich während der Feuerung vom Rauch geschwärzt werden, mit Indigo gefärbt und obendrein mit feiner Silberarbeit verziert sind.

Es ist einleuchtend, dass die *Burjäten*, welche eine so ausgezeichnete Sorge für ihre Wohnungen tragen, keineswegs ihre Toilette vernachlässigen werden. Im Alltagsleben ist ein Ziegen- oder Schafspelz für den Armen wie für den Reichen ausreichend; kommt es aber darauf an, sich in Parade zu zeigen, wo findet man wohl einen Schlafrock von schwärzern Zobeln und feinerer Seide als bei den rohen *Burjäten*? Bei der Toilette der Damen muss man vor allen Dingen seine Bewunde-

12) Es verdient bemerkt zu werden, dass das Filzzelt bei den Tataren die gewöhnliche Winterwohnung ausmacht und zum Sommer gegen ein Zelt aus Birkenrinde vertauscht wird. Die *Burjäten* dagegen wohnen vorzugsweise im Sommer im Filzzelt, sie pflegen aber, um der Luft einen freien Durchzug zu gewähren, die Filzbedeckung einige Zoll hoch von der Erde abzunehmen. Castrén.

rung den bunt schimmernden Steinen, Perlen, Silber- und Goldzierrathen schenken, welche nicht allein die Arme und den Hals schmücken, sondern in reichlichem Maasse überall herabhängen, wo ein Ohrläppchen, eine Haarlocke, ein Tuch, ein Bandendchen eine Möglichkeit gewähren, die Kostbarkeiten anzubringen. Durch diese äussere Herrlichkeit scheint ein sehr weites bis zu den Fersen herabreichendes Kleid aus Seide oder irgend einem andern feinen Chinesischen Stoff hervor, welches vorn zugeknöpft, nicht aber um den Leib zugeschnürt wird. Ueber diesem Kleide sieht man die *Burjätischen* Damen, zumal wenn sie zu Pferde sitzen, ein dicht anschliessendes Mieder ohne Aermel tragen. Auf dem Kopfe tragen sowohl Männer als Frauen eine spitzige seidene Mütze mit einer Verbrämung aus Zobelfell und einem rothseidenen Stoffe oben an der Spitze. An den Fingern schimmern goldene und silberne Ringe, von den Gürteln hängen lange Messer mit glänzenden Scheiden herab; die Chinesische Messingpfeife ist ein *non plus ultra* von Zierde.

So umgiebt sich auch bei den *Burjäten* der Reiche mit Glanz und Pracht, während der Arme des Lebens Joch mit Mühe und Sorge, unter Seufzern und Thränen tragen muss. Ein armer *Burjäte* bewohnt gewöhnlich ein rauchiges durchlöchertes Filzzelt, das ihm gar wenig hinreichenden Schutz gegen des Winters Stürme gewährt. In diesem Zelt besteht das bewegliche Eigenthum in einigen schwarzen Holzkisten, Grapen, Bütten und Rindenreiben, einigen zerfetzten Filzmatten u. s. w. Selten ist der *Burjäte* so arm, dass er nicht einige Kühe und Schafe haben sollte, denn in Ermangelung dieser Hausthiere kann er sich weder ernähren noch kleiden, sondern muss sich dem verabscheuten Joch der Dienstbarkeit unterwerfen. Auch das Reitpferd wird zu den nothwendigsten Hausthieren gerechnet, es kann jedoch entbehrt werden, und in diesem Falle macht der *Burjäte* seine Reise entweder zu Fuss oder setzt sich bald auf einen Ochsen, bald auf ein langbeiniges Kamel. Was die Kleidung anbetrifft, so beschränkt sie sich bei dem armen *Burjäten* einzig und allein auf den Schafspelz. Nie bedecken Schlafröcke aus Chinesischen Stoffen seine Glieder, sondern derselbe schwere Schafspelz muss im Sommer und Winter, bei Hitze und Kälte, bei Regen und Sonnenschein seinen Dienst thun. Ist die Hitze gar zu brennend, so sieht man den *Burjäten* wie den Tataren den Schafspelz abziehen und seinen nackten Körper den Mücken, Fliegen, Bremsen und Wespen preisgeben.

Bemerkenswerth ist es, dass, was die Nahrung und Speisenbereitung anbetrifft, ein geringer oder gar kein Unterschied zwischen den reichen und armen *Burjäten* wahrgenommen werden kann. Ihre vorzüglichste Nahrung besteht aus Mongolischem Thee, der mit Milch aufgekocht, mit Butter vermengt und ohne weiteres Zubehör verzehrt wird. Dieses Gericht hat auch bei den hier wohnenden Russen das Bürgerrecht erlangt, und man giebt vor, dass seine nährende Kraft die Eigenschaft habe, kranke Lungen zu heilen. Nächst dem Thee nimmt die Milch den vornehmsten Platz bei den *Burjäten* ein. Hiezu kommen Käse, Butter und zur Sommerzeit *Airán* oder Milchbrandtwein. Obwohl viele *Burjäten* Ackerbau treiben, so brauchen sie doch sehr selten Brot im Alltagsleben. Nicht einmal Fleisch gehört zu den täglichen Nahrungsmitteln, und Fische sieht man bei den *Burjäten* fast nie. Mit einem Worte ist es der Thee, mit dem sich der *Burjäte* im Laufe des Jahres tagtäglich nährt und diese Speise ist gleich allgemein bei Armen wie bei Reichen.

Dieser Thee machte auch die Hausmannskost aus, mit welcher ich in jedem Uluss bewirthet wurde, bis ich zur grossen Landstrasse gelangte. Hier stiess ich auf keine Ulusse mehr, sondern einzig und allein auf unbebautes Land, nackte Steppen, föhrenreiche Haiden, sandige Hügelreihen und eine in jeder Hinsicht dürftige Natur. Das war ein Weg, der eben nur für Postillione und Reisende solcher Art gebahnt war, welche von Stadt zu Stadt fahren, ohne irgendwie ihre Equipage anzuhalten, um einen Blick auf die armselige Landstrasse zu werfen. Glücklicher Weise war dieser Weg seiner Werstzahl nach nicht lang, denn, nachdem ich einige Stationen zurückgelegt hatte, gelangte ich zu dem berühmten Handelsplatz *Kjachta* an der Chinesischen Gränze.

Kjachta ist eigentlich der Name eines kleinen Nebenflusses der *Selenga*, man bezeichnet aber mit diesem Namen gewöhnlich auch die Russische Stadt *Trojtskosawsk* mit ihren Vorstädten *Torgowaja sloboda* und *Ust-Kjachta* sammt dem Chinesischen Handelsplatz *Majmatschin*. Alle diese Ortschaften sind an und für sich unbedeutend, für den Russischen Handel aber von der ausserordentlichsten Bedeutung. Längs der ganzen Sibirischen Gränze ist *Kjachta* der einzige Ort, an welchen Russland und China mit einander in Handelsverbindungen treten. Hier wird denn auch ein colossaler Handel getrieben, denn all seinen Chinesischen Thee erhält Russland aus *Kjachta* und setzt ebendaselbst nach China Tuch und Pelzwerk bis zum Belaufe von funfzig Millionen Banco jährlich ab. Die Chinesen klagen zwar über die hohen Tuchpreise der Russischen Kaufleute und drohen, ihren ganzen Handelsverkehr nach England zu richten; es scheint aber dennoch, dass für die Mongolei und China's nördliche Provinzen die Verbindungen mit Russland die vortheilhaftesten bleiben werden.

Indem wir dieses Capitel der Begutachtung der Statistiker anheimstellen, wollen wir nun von unserm Hauptquartier in *Trojtskosawsk* einen Ausflug in die Chinesische Kaufstadt machen. Nach einer Reise von vier Werst befinden wir uns vor der Zollpforte zum eigentlichen Handelsplatz oder *Torgowaja sloboda*. Der Schlagbaum ist herabgelassen, und verschiedene

Russische Zöllner finden sich mit grosser Geschäftigkeit ein, um uns unsere Sicherheitskarte einzuhändigen und unsere Equipage zu revidiren. Ist das geschehen, so geht der Schlagbaum in die Höhe und unsere Droschke fliegt in wenigen Augenblicken durch *Torgowaja sloboda* zu dem Thor der Chinesischen Stadt. Hier steht keine Wache, auch frägt man nicht nach dem Passe, aber nichts destoweniger macht der Kutscher vor dem Thore Halt, da es eine hergebrachte Sitte ist, dass man in den Gassen von *Majmatschin* zu Fuss geht.

Das Thor, welches in die himmlische Stadt führt, ist, wie man leicht abnehmen kann, sehr eng; was demselben aber an Breite abgeht, das wird vollkommen durch die Höhe ersetzt. Ausser dem hohen Gewölbe befindet sich nämlich noch ein hoher Thurm dort, der sich mitten über dem Gewölbe erhebt. Zu beiden Seiten des Thurms stehen colossale Heiligenbilder, welche gleichfalls dazu beitragen, dem Thor ein höheres Aussehen zu geben. Die Stadt, welche in Gestalt eines Vierecks gebaut ist, hat im Ganzen acht solcher Thore, zwei auf jeder Seite. Ausserdem sind die einzelnen Bezirke der Stadt durch ähnliche Thore von einander geschieden, welche stets am Abend geschlossen und am Morgen wiederum geöffnet werden. Diese Thore geben in Verbindung mit den Holzplanken, welche die Stadt von allen vier Seiten umschliessen, derselben das Aussehen einer Festung oder eines Gefängnisses.

Innerhalb der Stadt weilt unser Blick mit Wohlgefallen auf ihren graden und reinlichen, obwohl gar zu engen Gassen. Zu beiden Seiten der Gasse läuft eine Reihe von Gebäuden hin, die nach der Gasse zu eine enganschliessende Wand ausmachen, die nur durch Thorwege unterbrochen wird. Fast alle Gebäude an der Gasse bestehen aus Speichern und Magazinen, welche in der Regel eine Höhe von kaum zwei Faden haben. Auswendig mit Lehm bekleidet und gewöhnlich mit Eisengittern statt der Fenster versehen, müssen sie unwillkürlich einen höchst unvortheilhaften Eindruck auf ein Europäisches Auge machen. Es weist sich beim ersten Blick aus, dass der Chinese nicht auf den Gassen sein Behagen findet, und, was die kleine Kaufstadt *Majmatschin* betrifft, so kommen Einem deren Gassen grösstentheils menschenleer vor. Dass aber nichtsdestoweniger Verkehr in der Stadt stattfindet, kann man aus der zahlreichen Menge von Pferden und Kamelen schliessen, welche theils ausserhalb der Stadt, theils auf den Gassen fast bei jedem Thorwege angebunden stehen.

Was den neugierigen Wanderer am meisten auf den Gassen von *Majmatschin* anspricht, das sind die prachtvollen Säulengänge mit ihren hohen, überhängenden Gewölben. Diese Gewölbe ruhen auf schönen Pfeilern und sind oben mit einer Menge schwarzangestrichener Thonbilder geziert, welche wahrscheinlich Chinesische Heilige vorstellen. Ausserdem sieht man unter dem Gewölbe eine ganze Gallerie gemalter und in Holz geschnitzter Bilder, welche das vortheilhafteste Zeugniss von der Kunstfertigkeit der Chinesen ablegen. Endlich hat jedes Thorgewölbe eine oder mehrere mit kalligraphischer Meisterhand gezeichnete Inschriften, unter denen einige den Namen des Hauseigenthümers, andere einen von ihm angenommenen Wahlspruch enthalten, z. B. «Ruhe und Eintracht», «die reinste Rechtschaffenheit», «Rechtschaffenheit ist die beste Quelle des Reichthums», «Fortbestehen durch ererbte Tugenden», «beständiger Gewinn durch glückliche Unternehmungen», «fortwährende Gunst des Glücks.»

Durch das Thor tritt man in einen Hof ein, welcher, wenn man von seiner Beschaffenheit in *Majmatschin* aus schliessen kann, das Glänzendste in einer Chinesischen Stadt ist. Bei den Chinesen ist der Hof nicht ein Verwahrungsplatz für Schlitten, Wagen, Zuber und anderes Hausgeräthe, sondern ein Spazierplatz oder vielmehr ein Salon. Theils steht er unter freiem Himmel, theils ist er von einem hohen Gewölbe bedeckt, welches augenscheinlich bei der Sonnenhitze reichlichen und angenehmen Schatten gewährt. Der Hof ist von allen drei Seiten dicht von Gebäuden umschlossen, die zum Theil Wohnzimmer, zum Theil Magazine ausmachen. Vor den Gebäuden steht rings um den Hof eine Reihe von Pfeilern, die mit kostbaren Farben bemalt sind. Die Hauswände sind nach der Hofseite zu oft lakirt und ausserdem mit Malereien, Inschriften, Schnitzarbeiten u. s. w. geziert.

Im Innern der Gemächer herrscht eine wo möglich noch grössere Sauberkeit und Eleganz als auswendig. Die Wände sind mit feinen Tapeten überzogen und mit hübschen Malereien geschmückt. Der ganze vordere Theil jedes Wohnzimmers wird von einem breiten Divan eingenommen, der gewöhnlich mit kostbaren Matten bedeckt ist. Rundherum im Zimmer stehen gebohnte Tische, Stühle, Kommoden und andere Möbeln, welche zum Theil Russische Arbeit sind. Ein Ofen ist nicht sichtbar, denn die Heizung wird unter dem Fussboden bewerkstelligt. Die Fenster sind theils von Glas, theils von Papier, dabei sehr klein und das Zimmer folglich dunkel. Fast jedes Zimmer hat einen besondern Eingang von der Hofseite her, und das Küchendepartement ist stets von den Wohnzimmern getrennt.

Von dem häuslichen Leben der Chinesen erhält man in *Majmatschin* eine höchst unvollkommene Vorstellung, insofern nämlich viele der Einwohner dieser Stadt auf reisendem Fusse leben und alle eine Junggesellenwirthschaft führen [13]). Mit

13) Es soll in China ein Gesetz geben, demzufolge kein Frauenzimmer sich über die Gränze des Landes begeben darf, auch nicht einmal nach der unter Chinesischer Botmässigkeit stehenden Mongolei. Castrén.

Uebergehung dieses Capitels kann ich jedoch nicht unterlassen, ein Wort über die ausserordentliche Gastfreiheit zu sagen, mit der die Chinesen in *Majmatschin* jeden sie besuchenden Fremdling aufnehmen. Besonders zur Zeit der Neujahrsfestlichkeiten strahlt diese Gastfreiheit in ihrem vollen Glanze; jedoch auch zu jeder andern Zeit wird man in *Majmatschin* mit Wohlwollen empfangen und mit Thee, Taback, Wein, Chinesischen Früchten und Confect u. s. w. bewirthet. Mitten unter seinen dringendsten Geschäften ist der Chinese im Stande, ungebetene Gäste, die ihn aus blosser Neugierde besuchen, zu empfangen und zu bewirthen. Obwohl stolz auf seine Nationalität, hat er viel zu viel Tact, als dass er in Gegenwart seiner ausländischen Gäste seinen vermeinten Vorzug durchscheinen lassen sollte. Seinerseits fordert er mit Recht dieselbe artige Begegnung von den Gästen, und die zahlreichen Reisenden, welche über die Grobheit der in *Majmatschin* anwesenden Chinesen Klage führen, dürften wohl durch ihre eigene Aufführung den Chinesen Veranlassung zur Unzufriedenheit gegeben haben. Ich für meinen Theil habe in *Majmatschin* eine Artigkeit erfahren, an der man mit Fug nichts als das Uebermaass tadeln könnte.

Schlussbemerkung. Dass vorstehende Aufzeichnungen, die während eines heftigen kalten Fiebers geschrieben sind, ungefähr dort schliessen, wo sie anfangen, ist ein Fehler oder vielmehr ein Verdienst, das nicht mir, sondern meinem Arzte zugeschrieben werden muss, welcher es für nöthig erachtet, dass ich mich bis auf weitere Verordnung jeder gedankenanstrengenden Beschäftigung enthalte.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 15 (27) SEPTEMBRE 1848.

Lectures extraordinaires.

M. Köppen lit un rapport sur son excursion ethnographique dans divers districts du gouvernement de St.-Pétersbourg, sous le titre: *Ethnographische Ausflucht in einige Kreise des St. Petersburgischen Gouvernements im August* 1848. Il produit en même temps une feuille d'épreuve de la carte ethnographique du gouvernement de St.-Pétersbourg qu'il se propose de publier. Le rapport de M. Köppen sera publié dans le Bulletin.

M. Böhtlingk présente une note intitulée: *Kritische Bemerkungen zur zweiten Ausgabe von Kasem-bek's türkisch-tatarischer Grammatik, zum Original und zur deutschen Uebersetzung von Dr. J. Th. Zenker.* Cette note sera insérée au Bulletin de la Classe.

M. Baer, de la Classe physico-mathématique, demande la parole pour faire part à la Classe de quelques recherches bibliographiques qu'il a été dans le cas d'instituer pour la découverte d'un ancien ouvrage très rare, qu'on prétend avoir été acheté en Hollande par *Pierre-le-Grand* et donné à l'Académie des sciences, et qui cependant ne se trouve pas à la Bibliothèque. Les réclamations s'étant déjà répétées plusieurs fois, et pouvant se répéter encore, M. Baer désire rendre public son rapport à ce sujet. La Classe en ordonne l'insertion dans son Bulletin.

Mémoire présenté.

M. Köppen présente, de la part de M. Warelius, un tableau comparatif des idiomes usités dans différentes contrées de la Finlande occidentale et centrale *(Tabellen zur Vergleichung der Volksmundarten verschiedener Gegenden in West- und Mittel-Finnland)* à titre de supplément au rapport de ce savant sur sa tournée ethnographique de 1847. Le tableau de M Warelius est remis à M. Sjögren qui l'examinera et en rendra compte à la Classe.

Appartenances scientifiques.

Bibliothèque.

M. Brosset met sous les yeux de la Classe une liste des doubles des livres géorgiens que possède le Musée asiatique par suite de l'acquisition de la Bibliothèque du feu Tsarévitch Theïmouraz, très gracieusement donnée à l'Académie par Sa Majesté l'Empereur.

M. Dorn présente, de la part du Scheïkh Mouhammed Tantavy, un ouvrage qu'il vient de publier sous le titre: *Traité de la langue arabe vulgaire. Leipzic* 1848. 8°. Ce livre sera déposé au Musée asiatique et l'auteur en sera remercié au nom de l'Académie.

Musée ethnographique.

Le Secrétaire perpétuel présente à la Classe la pharmacie chinoise offerte à l'Académie par le bourgeois notable Sensinov de Nertchinsk et lit le rapport fait à ce sujet à la Classe physico-mathématique par M. Middendorff (voir le prot. de cette Classe du 1 sept.). Cette pharmacie portative ainsi que le catalogue qui y est joint et que M. Sensinov prétend avoir traduit du tibétain, seront déposés au Musée ethnographique.

Correspondance officielle.

Le Gouverneur de Viatka adresse à l'Académie les données qu'elle lui avait demandées sur les Tsyganes du dit gouvernement. Elles sont remises à M. Köppen et la réception en sera accusée avec actions de grâce.

Emis le 9 octobre 1848.

№ 117. **BULLETIN** Tome V № 21.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 13. *Remarques critiques sur la seconde édition de la grammaire turque-tatare, par M. Kazem-bek, sur l'original et sur la traduction allemande, par M. Zenker.* (Continuation.) BÖHTLINGK. BULLETIN DES SÉANCES.

NOTES.

13. KRITISCHE BEMERKUNGEN ZUR ZWEITEN AUSGABE VON KASEM-BEK'S TÜRKISCH-TATARISCHER GRAMMATIK, ZUM ORIGINAL UND ZUR DEUTSCHEN UEBERSETZUNG VON DR. J. TH. ZENKER; VON O. BOEHTLINGK. (Lu le 15 septembre 1848.)

(Fortsetzung.)

Eine andere Erscheinung, dass nämlich in dem Falle, wenn mehrere Nomina in gleicher Beziehung auf einander folgen, die Casusendung nur beim zuletztstehenden Nomen angefügt wird, scheint für Hn. Zenker zu sprechen; aber hier können wir auch eine Art Composition annehmen, wie eine solche auch zwischen Adjectiv und Substantiv stattfindet.

Schliesslich führt der Uebersetzer zu Gunsten seiner Ansicht noch an, dass die Postposition (Casusendung) und das von ihr regierte Nomen durch mehrere dazwischentretende Wörter von einander getrennt werden können, wie wir unten in der Syntax sehen würden. Ich habe in der Syntax darüber nichts finden können, will aber deshalb durchaus nicht an der Erscheinung zweifeln; möchte jedoch die Frage aufwerfen, ob das Volk oder die Gelehrten so sprechen. Was die eingeborenen Gelehrten mit ihrer Sprache angefangen haben, jagt uns einen wahren Schreck ein: persische und arabische Wörter, persische und arabische Flexion, mit türkischen Wörtern und türkischen Flexionen unter einander werfen, gilt für elegant, für gelehrt. Der Himmel bewahre jegliches Volk und jegliche Sprache vor solchem Geschmack und solchen Vorzügen.

Mein geehrter Kollege Dorn (a. a. O. S. 228 fgg.) will in der türkischen Sprache nur drei Casus annehmen: den Genitiv, Dativ und Accusativ; und auch diese sollen eigentlich nur die Grundform mit einem verschmolzenen und verwachsenen Pronomen demonstrativum sein: ار اننگ = ارننگ, ار انی = ارنی, ار انکا = ارکا Auch im Sanskrit will mein hochverehrter Freund den Genitiv शिवस्य *çivasja* auf eine Verbindung der Grundform शिव *çiva* mit dem Genitiv des Pronomen demonstrativum अस्य *asja* zurückführen. Es thut mir leid, dass ich hier anderer Meinung sein muss: ich frage, was durch diese Erklärung der Casus gewonnen wird? Die Schwierigkeit wird nicht gehoben, da die Endungen am Pronomen gleichfalls der Erklärung bedürfen. Nehmen wir aber beim Pronomen eine Declination an, so sehe ich nicht ein, warum nicht auch ein Substantiv und ein Adjectiv auf dieselbe Weise declinirt werden könnte, warum hier eine Zusammensetzung mit einem Pronomen angenommen werden sollte. Da sowohl im Sanskrit als in den türkisch-tatarischen Sprachen ein aus einem einzigen Vocal bestehen-

des Demonstrativ vorhanden ist, mussten einige Casusendungen des Nomens nothwendig mit einer selbständigen Form dieses Pronomens zusammenfallen, ohne dass man dadurch berechtigt wäre, an eine Composition zu denken. Was aber das ن der Casusendungen ننگ , نی anbetrifft, so habe ich oben eine andere Erklärung zu geben versucht, die sich auf analoge Erscheinungen im Jakutischen und Mongolischen stützt. Doch nicht bloss wegen der Form, nein auch wegen der Bedeutung jener drei Casus glaubt Hr. Dorn eine Zusammensetzung mit dem Demonstrativum annehmen zu müssen. Hier seine eigenen Worte: «Die drei Casusendungen müssen «in ihrer Eigenschaft als *Pronomen demonstrativum* dem Nenn«worte den Begriff der Bestimmtheit oder bestimmten Bezüg«lichkeit mittheilen; wo dieses bestimmte Hinweisen wegfällt, «können sie nicht Statt haben — es muss die allgemeine «Grundform an ihre Stelle treten. Bloss der Dativ scheint eine «Ausnahme zu machen, da anstatt seiner nie die einfache «Grundform stehen kann, wenn ich mich so ausdrücken darf, «denn Casus können überhaupt nicht so schlechthin mit ein«ander vertauscht werden. Dies liegt aber in der Natur des «Dativs selbst. Soll aber das in diesem Casus stehende Wort «auf etwas Unbestimmtes beschränkt werden, so wird dazu un«ter Anderem بر gebraucht, z. B. شهره zu der Stadt, aber «بر شهره zu einer (unbestimmten) Stadt; زاهلك dem Mön«che, aber بر زاهلك einem (gewissen, unbestimmten) Mön«che.» Ich kann mich mit dem überlegenen Gegner nicht auf türkischem Gebiete in einen Kampf einlassen, erlaube mir aber aus dem verwandten Jakutischen Erscheinungen anzuführen, die nicht ganz zu Gunsten der Ansicht meines verehrten Freundes sprechen und die also zum wenigsten darthun, dass das, was auf türkischem Gebiete stattfindet, nicht eine Folge innerer Nothwendigkeit ist. Der Genitiv ist im Jakutischen gar nicht vorhanden: er muss immer durch das affigirte Possessiv umschrieben werden: ырāхтаҕы уола «Kaiser sein Sohn» heisst sowohl ein kaiserlicher Sohn als auch der Sohn des Kaisers. Hier fallen also bestimmte und unbestimmte Form zusammen. Das Objekt einer Thätigkeit kann in viererlei Gestalt erscheinen: ich sage бӧрӧ куобаҕы (mit der Accusativ-Endung) сī̆р «der Wolf frisst den Hasen», d. h. nicht ein bestimmter Wolf einen bestimmten Hasen, sondern die Gattung Wolf die Gattung Hase. Ich sage ferner куобаҕы өлӧрдӱм, was wie das lateinische *leporem cecidi* und das russische зайца убилъ sowohl «ich habe einen Hasen getödtet», als auch «ich habe den Hasen getödtet» bedeuten kann. Куобах (ohne Accusativ-Endung) өлӧрдӱм heisst nur «ich habe Hasen (in unbestimmter Anzahl) getödtet», куобахтарыı (der Plural mit der Endung des Accus.) өлӧрдӱм «ich habe die (besprochenen) Hasen getödtet.» Schliesslich kann man noch куобахта өлӧр «tödte einen Hasen» sagen. Durch das Affix та wird also das Objekt auf die unbestimmteste Weise bezeichnet. Man beachte, wie der Jakute hier genau unterscheidet. Wir sagen im Deutschen wie in vielen anderen Sprachen sowohl ich habe *einen* Hasen getödtet, als auch tödte *einen* Hasen; aber einen Hasen ist im ersten Beispiel bestimmter als im zweiten, insofern dort ein jetzt schon bestimmtes Individuum, das man aber früher nicht gekannt hat, bezeichnet wird, ein Individuum, das jetzt nicht mehr mit einem andern vertauscht werden kann; im zweiten Beispiel dagegen ist es noch ganz unbestimmt, welches Individuum das Objekt der Handlung werden wird. Wir ersehen also aus den Beispielen, dass die ausgeprägte Accusativ-Form im Jakutischen wie in den indo-europäischen Sprachen sowohl ein bestimmtes als auch ein unbestimmtes Individuum bezeichnet. Der Dativ hat im Jakutischen wie im Türkischen und Tatarischen nur eine Form und kann sowohl bestimmt als auch unbestimmt gebraucht werden: мутукка auf einem Zweige oder auf dem Zweige. Zu guter Letzt möchte ich noch dieses bemerken, dass es nach meinem Gefühl viel natürlicher ist, eine unbestimmte Form durch Hinzufügung einer näheren Bestimmung zur Bezeichnung eines bestimmten Dinges zu gebrauchen, als eine bestimmte Form durch Hinzufügung eines unbestimmten Pronomens oder Artikels zur Bezeichnung eines unbestimmten Dinges; d. h. بو شهره zu dieser Stadt ist mir, wenn ich شهره als unbestimmte Form auffasse, viel verständlicher als بر شهره zu einer Stadt, wenn ich شهره als bestimmte Form auffassen soll.

Der langen Rede kurzer Sinn ist, dass ich im Türkischen und Tatarischen, nach dem Vorgange anderer Grammatiker, folgende Casus annehme: 1) *Casus indefinitus*, der in der Regel mit dem Stamme zusammenfällt, bisweilen aber auch verstümmelt ist (vergl. weiter unten beim affigirten Possessiv-Pronomen); diesen Casus hat man bis jetzt Nominativ genannt; 2) Accusativ, 3) Genitiv, 4) Dativ, 5) Ablativ und 6) Locativ. Die Endungen der beiden letzten Casus haben einige Grammatiker zu den Postpositionen stellen wollen, weil sie scheinbar sehr locker mit dem Nomen zusammenhängen; man hat aber dabei übersehen, dass dieselben Endungen sich mit dem Pronomen der 3ten Person so eng verbunden haben, dass die Grammatiker, wie wir später sehen werden, im Zweifel waren, wie die Formen zu zerlegen wären. ایله u. s. w. zähle ich zu den Postpositionen, schon aus dem Grunde, weil sie sich beim Pronomen nicht mit dem Stamme, sondern mit dem Genitiv verbinden.

Zenk. S. 33. Spalte 2. Den Accusativ اغايى wird man richtiger *aga-ji* und nicht *aga-i* lesen; Hr. Kas. umschreibt indessen auch ara-и, obgleich man nach S. 24. No. 58. ara-йи erwartet hätte.

Zenk. S. 34. Spalte 2. كيجەلار wird *gige-l'ar* umschrieben, und dennoch steht S. 13. No. 61. «die Tataren sprechen *la* (لا)», aber dort heisst es im Original: Татары часто выговаривают ее какъ ла «die Tataren sprechen sie (die Verbindung لا) oft wie *la* aus.»

Zenk. S. 35. No. 97. Kas. S. 58. No. 103. رك soll an Wörter, die auf einen weichen Laut, رق an solche, die auf rauhe oder harte (жесткими или твердыми звуками) Laute endigen, treten. Wo erfährt aber nun der Lernende, welche Laute weich und welche hart sind *)? Von selbst ergiebt sich dies nicht. Zudem ist die Regel auch ganz ungenau: nicht der Endbuchstabe entscheidet über die Wahl des Affixes, sondern die Vocale des Stammes: sind diese weich (*e*, *ä*, *ö*, *i*, *ü*), so folgt رك, sind sie hart (*a*, *o*, *y*, *u*), so folgt رق: es heisst سوەرك, aber وارەرق.

Kas. S. 59. No. 103. رق und رك bilden keine Gerundia, sondern verbinden sich mit Gerundien.

Zenk. S. 35. No. 98. Die Worte und denselben Zusatz sind ein Zusatz des Hn. Zenker, der weder zu Gunsten seiner Genauigkeit, noch zu Gunsten seiner Kenntnisse im Mongolischen spricht.

Zenk S. 36. No. 100., Kas. S. 60. No. 106. Die Affixe جك, جق, چە, چە haben von Haus aus nichts mit dem Comparativ zu schaffen, sondern drücken nur einen geringern Grad der Eigenschaft aus. Steht ein Ablativ dabei, so übersetzt man ein solches Deminutiv durch einen Comparativ wie jedes andere Adjectiv.

*) In der Vorrede (S. VIII.) erfahren wir nachträglich von Hrn. Zenker (vergl. Redhouse, S. 29. §. 161.), dass خ, ح, ص, ض, ط, ظ, ع, غ und ق überall die harten Vocale, ت, ز, س, ك und ٥ hingegen durchgängig die weichen Vocale verlangen, und dass alle übrigen Consonanten sowohl mit harten als mit weichen Vocalen gesprochen werden können. Ich habe schon oben zu Kas. S. 16. No. 42. bemerkt, dass ز, ت und س sich auch mit harten Vocalen verbinden können und dass ٥ im Türkischen und Tatarischen niemals Consonant sei. Hier füge ich noch hinzu, dass unter den neun harten Consonanten fünf dem Türkischen und Tatarischen ganz fremd sind und nur in entlehnten arabischen oder persischen Wörtern vorkommen, nämlich: ح, خ, ض, ظ und ع.

Zenk. S. 36. No. 104., Kas. S. 62. No. 110. Nicht das zu vergleichende Nomen (сравниваемое имя) setzt man in den Genitiv, sondern das, womit verglichen wird.

Zenk. S. 37. No. 105., Kas. S. 62. No. 111. Eine zum Ueberdruss in den Grammatiken wiederkehrende triviale Ausdrucksweise «die Türken haben zwei Arten von Nomina, ursprüngliche und abgeleitete.» Sind denn ال, تكرى und ارسلان aus dem Grunde ursprüngliche Wörter, weil wir jetzt dieselben nicht herleiten können? Ueberdies bemerke man, dass unter den drei Wörtern, die als ursprüngliche aufgeführt werden, sich zwei (تكرى und ارسلان) finden, die man nicht einmal mit Bestimmtheit für türkische Wörter erklären kann, da sie auch im Mongolischen vorkommen.

Zenk. S. 37. No. 107., Kas. S. 63. No. 113. Die von Verben abgeleiteten Nomina bezeichnen keinesweges bloss die handelnde Person oder die Handlung, wie man aus den folgenden Paragraphen ersehen kann.

Zenk. S. 37. No. 108. Man lese وجى statt اوجى

Ebend. No. 110. ديوجى, ديجى und يوجى, يجى werden wohl *dijig'i* und *jijig'i* zu lesen sein.

Zenk. S. 38. No. 111., Kas. S. 64. No. 117. So sehr uns die hier ausgesprochene Erklärung auch beim ersten Anblick zusagt, so müssen wir uns doch gegen dieselbe erklären, da im Jakutischen die beiden zusammengestellten Bildungen vollkommen aus einander gehen. Das *Nomen agentis* wird durch die Endung аччы (nach Consonanten und den auf *i* ausgehenden Di- und Triphthongen) und ччы (nach einfachen Vocalen und den Diphthongen ыа, іä, уо, ӱӧ) gebildet. Das andere Affix dagegen lautet, je nachdem dieser oder jener Consonant vorhergeht: сыт, чыт, ҷыт, ньыт. Das *Nomen ag.* von алҕā segnen lautet demnach алҕāччы; von алҕы, *Nom. act.* von алҕā, stammt dagegen алҕысыт der sich mit dem Segnen abgiebt.

Zenk. S. 38. No. 112., Kas. S. 65. No. 118. Hr. Zenker hätte наращение durch Affix, Endung und nicht durch Zusatz übersetzen sollen; statt gleichbedeutend (vorletztes Wort) ist identisch (im Russischen тождественность) zu lesen, wodurch der Sinn ein anderer wird. Hr. Kasem-bek ist nämlich der Meinung, dass die russischen Participia auf учій nicht nur der Bedeutung, sondern auch ihrem Ursprunge nach mit den tatarischen auf وچى zusammenfallen. Mein Kollege Dorn hat, als er die erste Ausgabe besprach, diese Vergleichung gemissbilligt, indem er den ganz verschiedenen Ursprung der russischen Participia nachwies. Da Hr. Kasembek darauf, wie auch sonst, keine Rücksicht genommen hat, will auch ich versuchen ihn eines Andern zu überzeugen. Zu-

nächst ist zu bemerken, dass die Endung ій ursprünglich nichts mit dem Participial-Affix zu thun hat: es ist das bestimmende Pronomen, das sonst auch als ой (молодой und молодъ) und ый (бѣлый und бѣлъ) erscheint. Man sagt demnach Богъ всемогущъ. Im Altslawischen geht das Participium auf ащій aus; z. B. плащій; плащ (ohne die Endung ій) ist das Gerundium = плаа; Dobrowsky, *Institutiones linguae slavicae*, S. 321. Das а ist hier nasal: die Form плаа entspricht demnach genau den sanskritischen und griechischen Nominativen der Participia Präsentis: तुदन् *tudan* und *τύπτων*, die Form плащ aber dem lateinischen Participium *legens*. Das у in учій ist, wie auch sonst, aus einem nasalen *a* entstanden; vgl. суть mit सन्ति *santi*, путь mit पन्थ् *panth*, су in супругъ mit सम् *sam* u. s. w. Vgl. Dorn, *De affinitate linguae slavicae et sanskritae*, S. 103 fgg.

Zenk. S. 38. No. 114. *a.*, Kas. S. 66. No. 120 *a.* Hr. Kas. leitet doch nicht im Ernst ايچم vom Infinitiv ايچمك ab, warum gebraucht er denn die Wendung: отбрасывая въ нѣкоторыхъ словахъ послѣднюю букву неопредѣленнаго наклоненія? Die Vocale scheinen Hn. Kas. für nichts zu gelten, da er ايچم schlechtweg von ايچمك durch Abfall des Consonanten erklärt. اتم heisst nicht der Schritt, sondern der Wurf, wie die erste Ausgabe und auch Hr. Zenker hat. Der Schritt heisst im Türkischen آدم Wenn aber die Herren اتم durch атимъ und *atim* umschreiben, so haben wir wiederum einen Beweis dafür, dass sie sich um die Vocalharmonie nicht kümmern: das Wort lautet атымъ, *atym*. So ist auch S. 39. *c.* bei Hn. Zenker *bakyś* statt *bakiś* zu lesen. Auf solche Fehler werde ich in der Folge nicht mehr aufmerksam machen, da ich dazu vieler Seiten bedürfen würde.

Zenk. S. 39. Anm. 2., Kas. S. 66. Прим. 2. Der Satz «dieser Gebrauch ist wahrscheinlich dem Mongolischen nachgeahmt» findet sich allerdings in der ersten Ausgabe, in der zweiten Ausgabe steht aber, wohl nicht ohne Grund: самое паращеніе мы встрѣчаемъ и въ Монгольскомъ языкѣ «demselben Affix begegnen wir auch im Mongolischen.» Uebrigens ist auch dieses schon zu viel: im Mongolischen tritt *n* an den Infinitiv, im Tatarischen an ein *Nomen actionis*, das von der Wurzel durch Anfügung des Affixes ى oder و gebildet wird. In beiden Fällen ist es wohl das oben besprochene, am Ende der Stämme hinzutretende bedeutungslose *n*. Ich sehe übrigens nicht ein, warum die eben erwähnten *Nomina actionis* nicht schon hier erwähnt werden.

Zenk. S. 39. *b.* Anm. «بلمه ist das die Handlung bezeichnende Nomen und bedeutet das Wissen, d. i. das Nomen der Handlung.» Wozu der Zusatz am Ende, zumal da in der Vorrede ausdrücklich gesagt wird, dass nur ein einziger Zusatz gemacht worden sei?

Zenk. S. 39. *c.*, Kas. S. 67. *c.* Die *Nomina actionis* auf ش sind nach der Meinung des Hn. Kas. ursprünglich verkürzte (Affixlose) *Nomina actionis* von reciproken Verben, und erst in der Folge sollen nach einer falschen Analogie auch von andern Verben *Nomina actionis* durch Anfügung von ش gebildet worden sein. Das Affix ist alt, da wir es auch im Jakutischen antreffen: кäрдіс Furche von кäрд hauen, алҕыс (القش) Segen von алҕā (nicht алҕы, wie in meinem *Lexicon* gedruckt ist) segnen. Ich wäre geneigt bei den *Nominibus actionis* der Reciproca einen Ausfall dieses Affixes anzunehmen: الش wäre demnach eine Verstümmelung von الشش. Die Vergleichung mit dem Persischen fällt hiermit auch zusammen, da das Jakutische durchaus keine Berührung mit dem Persischen gehabt hat. Hr. Kas. schreibt ارتلاچ, ايلانچ und كرتلاچ und sagt auch, dass ج (nicht چ) statt ش im Tatarischen erscheine; er umschreibt jedoch айляничь. Herrn Zenker's Veränderungen sind jedenfalls willkührlich.

Zenk. S. 40. No. 114. *d.*, Kas. S. 68. No. 120. *d.* Die mongolischen Affixe lauten ᠠᠨ und ᠭᠠᠨ (nicht ᠠᠨ u. ᠭᠠᠨ) und können füglich mit لك und لق verglichen werden, aber nur nicht in diesem Falle, wo sie an Infinitive gefügt werden. Ganz unverständlich ist der Satz: Diese Partikeln — — wie oft geschieht, Каждая изъ этихъ частицъ — — какъ это часто бываетъ.

Zenk. S. 40. No. 115. Anm., Kas. S. 69. No. 121. Прим. «Wenn vor Substantiva dieser Classe», «существительныя сего разряда.» Was sind denn das für besondere Substantiva? Kann man denn nicht von jedem Substantiv derartige Adjectiva des Besitzes oder der Bezüglichkeit bilden? Zudem sehe ich gar nicht ein, warum hier ausschliesslich die Cardinalzahlwörter erwähnt werden, da man ja auch eben so gut von اق قانت weisser Flügel — اق قانتلو mit weissen Flügeln versehen bilden kann. ايكى قانتلو hätte Herr Zenker richtiger durch der zweiflügelige (anstatt zweiflügeliche) Vogel wiedergegeben.

Zenk. S. 41. No. 118. fgg., Kas. S. 72. No. 124. fgg. Die Bedeutung des Affixes لك oder لق wird ganz wunderlich bestimmt: 1) diese Partikel hat die Eigenschaft, alle Nomina, denen sie angesetzt wird, zu Substantiven zu machen; 2) diese Partikel wird bisweilen gebraucht um die Bedeutung der Nomina zu bestimmen oder in bestimmte Gränzen einzuschränken (!): ايكيلك ein Stück, das zwei enthält von ايكى

zwei u. s. w.; 3) an Zahlwörtern dienen diese Partikeln zur bestimmten Angabe und Begränzung des Inhaltes (!): برلك die Eins, Einheit (bei Hn. Kas. bloss: единство Einheit); 4) an Substantiven bezeichnen sie die Eigenschaft der ganzen Art. Nach unserer Ansicht hätte man ganz einfach sagen können, dass das Affix لك oder لق ursprünglich Collectiva bilde oder die Vereinigung mehrerer Theile zu einer Einheit bezeichne: ميشه لك Eichenwald von ميشه Eiche, ايكيلك Etwas, worin zwei Theile zu einer Einheit verbunden sind, zwei Piaster u. s. w. in einem Stück, كونلك die Summe der einzelnen Wege, die man an einem Tage zurücklegt; eine Tagereise, قفتانلق das Quantum Zeug, das zu einem Kaftân erforderlich ist. Vom Collectivum kommen wir ohne alle Schwierigkeit zu dem Abstractum: die Schönheit wird als der Vereinigungspunkt alles dessen, was schön ist, aufgefasst. Auf diese Weise ist auch das Zusammenfallen beider Begriffe unter eine Form auch in andern Sprachen zu erklären: man vergl. z. B. im Sanskrit: ब्राह्मण्य *brâhmanja* ein Verein von Brachmanen und Brachmanenthum, बन्धुता *bandhutâ* Verwandtschaft d. i. der Verein der Verwandten und das Verwandtsein; im Lateinischen: *civitas* die Bürgerschaft und der Zustand des Bürgers, *juventus* Jugend (in beiden Bedeutungen); im Deutschen sind Bürgerschaft, Ritterschaft, Mannschaft Collectiva, Freundschaft u. s. w. Abstracta; Menschheit Collect., Freiheit Abstr.; Reiterei Collect., Quälerei Abstr.; Waldung Collect., Stärkung Abstr; im Russischen: юношество Collect. und Abstr.

In den aus den indo-germanischen Sprachen angeführten Beispielen hat sich wohl in den meisten Fällen die collective Bedeutung erst aus dem Abstractum entwickelt, und ich habe dieselben bloss deshalb vorgeführt, um zu zeigen, wie leicht die beiden Begriffe in einander gehen. In den türkisch-tatarischen Sprachen möchte ich aber die Collectiv-Bedeutung für die ältere halten, weil im Jakutischen das lautlich entsprechende Affix noch keine Abstracta bildet, und weil ich in diesem Sprachstamm eine Anzahl Affixe aufführen kann, in denen das *l* eine Verbindung oder eine Vereinigung ausdrückt. Hierher gehört: 1) das Pluralaffix لر, لار, im Jakutischen лар, läp u. s. w. 2) Das Affix ل, jakutisch лā u. s. w., das *Verba denominativa* bildet: يهر Sattel, يهرلك mit einem Sattel versehen, satteln. 3) Das Affix لو, لى, das Adjectiva des Besitzes u. s. w. bildet: ات Pferd, اتلو oder اتلى mit einem Pferde versehen, Pferdebesitzer, Reiter. 4) Das tatarische لاك (Kas. S. 92. *e.*), jakutische лāх u. s. w. = türk. لو, لى ايت Fleisch, ايتلاك mit Fleisch versehen, fleischig; jakutisch оҕо Kind, оҕолōх mit Kindern versehen. 5) Die Casusendung des Comitativus лын u. s. w. im Jakutischen: аҕа Vater, аҕалын mit dem Vater.

Man beachte, was Iwanow (S. 239.) über لك oder لق nach Infinitiven sagt: «der Gebrauch des Infinitivs als Substantiv kann bisweilen einen Doppelsinn erzeugen; dann fügt man zur grösseren Deutlichkeit die Silbe لك oder لق hinzu.»

Zenk. S. 41. No. 117. «Die Nomina der ersten Art sind eigentlich Adjectiva.» Das Wort eigentlich hat Hr. Zenker für nichts und wieder nichts eingeschwärzt. Ebenso ist S. 42. Z. 4. v. u. «die Substantive unseren Concreten auf *er*» ungenau übersetzt. Im Original heisst es: «die Affixe لو und لى werden im Russischen durch die Adjectiv-Endungen ий u. s. w. oder durch die Substantiv-Endung икъ wiedergegeben.» Damit ist noch keineswegs gesagt, dass die Wörter auf لو und لى wirklich Substantiva seien. Ueberhaupt hätte aber der ganze Passus sowohl im Russischen als auch im Deutschen wegbleiben können, da der Lernende dadurch nicht um ein Haar klüger wird, und die in der Uebersetzung gebrauchten russischen und deutschen Adjectiva nicht immer direct vom Substantiv stammen: пріятность — пріятный, искуство — искусный, лошадь — верховый, всадникъ; оружіе — вооруженный; das Angenehme — annehmlich, Pferd — Reiter, Haus — Häusler (doch nicht etwa mit dem Affix *er*), Waffe — der Bewaffnete.

Zenk. S. 43. No. 121., Kas. S. 74. No. 127. Sollte das von den kasanschen und tschagataischen Tataren in der Umgangssprache gebrauchte لك und لق nicht mit dem oben besprochenen لاك zusammengestellt werden können?

Zenk. S. 43. No. 123. im Original heisst es: «*b*) Aus Adjectiven durch Anfügung derselben Partikel (جك oder جق) oder der Partikel جه.» Unter den folgenden Beispielen findet sich ja auch in der That بيوجك nicht gar gross von بيوك gross.

Zenk. S. 43. No. 124. Die neue Ausgabe der Kas. Gr. umschreibt: эльджигезъ, атджигазъ (*sic!*), wo das mittlere *i* besser zu der kürzeren Form des Deminutivs passt.

Zenk. S. 44. No. 125. *d.*, Kas. S. 77. No. 131. *d.* Statt ڭ hätte man ڭ schreiben müssen, ڭ fehlt bei Hn. Zenker. Das Affix غنه soll bei Adjectiven zur Bestimmung der Qualität, для опредѣленія качества dienen: lieber gar keine Angabe der Bedeutung, als eine so unbestimmte.

Zenk. S. 45. No. 127., Kas. S. 79. No. 133. Statt ist mit der ersten Ausg. zu lesen , statt — (bloss bei Kas.), statt — Schmidt hat diese Art von verstärkten Adjectiven erklärt, indem er die vorantretende Silbe eine Reduplication nannte; Hr. Kas. zieht es vor, dieselbe eine Zusatzsilbe, прибавочный слогъ, zu nennen, wodurch wieder Alles verdorben wird.

Zenk. S. 46. 47. No. 128. 129., Kas. S. 81—83. No. 134. 135. Wie passen die Regeln über zusammengesetzte Nomina hierher? Unmittelbar vorher und unmittelbar nachher werden einfache Derivata besprochen.

Zenk. S. 47. Z. 3., Kas. S. 83. Z. 6. يوز اياق Hundertfuss ist kein Käfer (wie Hr. Zenker glaubt), wohl aber ein Insekt; der systematische Name lautet weder *scolopendro* (Kas.), noch *scolopendrion* (Zenk.), sondern *scolopendra*. *Scolopendro* ist nichts, *scolopendrion* aber eine Pflanze.

Ebend. Z. 9. resp. Z. 12. Solcher Zusammensetzungen wie Stein-Haus, d. i. steinernes Haus soll es im Mongolischen nicht wenige, не мало geben. So viel ich weiss, kann mit jedem Stoffnamen ohne Ausnahme eine solche allgemein verständliche Zusammensetzung gebildet werden.

Zenk. S. 47. No. 130. *a.*, Kas. S. 84. *a.* «Verändern م in ق oder غ», «измѣняютъ م на ق или غ Die Ausdrucksweise habe ich schon oben gerügt, dann ist aber auch ك sattt غ zu lesen, wie Hr. Zenker schon aus den Beispielen hätte ersehen können. Endlich ist noch zu bemerken, dass es zunächst nicht vom Endbuchstaben, sondern vom Vocal der Wurzel abhängt, ob ك oder ق folgt, da nach neutralen Consonanten sowohl ك, als auch ق stehen kann. Nach Hn Kas. bezeichnen die damit gebildeten Nomina das Zueignen der Handlung des Verbums einem Gegenstande (*присвоеніе дѣйствія глагола предмету*) oder den natürlichen Zustand eines Gegenstandes (*природное состояніе предмета*). Ich hätte mich vielleicht deutlicher ausgedrückt, aber gewiss nicht auf die Weise wie Hr. Zenk.: «bilden Nomina, welche den Besitz des Gegenstandes bezeichnen, auf welchen sich die Handlung des Verbums bezieht.» Furchtsam (قورقاق) hiesse also nach Hn. Zenker derjenige, der im Besitz des gefürchteten Dinges wäre, da füglich nur dieses der Gegenstand sein kann, auf den sich die Handlung des Verbums fürchten bezieht.

Ebend. Anm. ist غ wiederum ein Fehler für ك.

Zenk. S. 48. *c.*, Kas. S. 86. *c.* Wenn die mongolische Endung gleichbedeutend mit dem tatarischen سى ist, kann dieses nicht das affigirte Possessiv sein; und ist es ursprünglich das affigirte Possessiv, so haben nicht erst die Mongolen, sondern auch schon die Tataren dasselbe falsch angewendet. Schliesslich ist noch zu bemerken, dass in , dem einzigen Beispiele, das Kowalewskij §. 35. anführt, das Affix an die Verbalwurzel selbst gefügt wird. Schmidt (§. 32. der russischen Ausgabe) führt noch an, das aber auch unmittelbar von der Wurzel stammt.

Zenk. S. 48. *d.*, Kas. S. 86. *d.* Mit welchem Rechte wergen die tatarischen Derivata auf اغان oder اكان, اغاج oder اكاج von den Participien auf ا abgeleitet? Eine grammatische Bildung will nicht nur lautlich, sondern auch begrifflich erklärt sein. Die regelmässige Form باپشاغان hat Hr. Zenker mit Unrecht weggelassen. Ganz willkührlich ist auch die Zusammenstellung des Affixes اكاج mit قاق oder كاك, da auf den anlautenden Vocal gar keine Rücksicht genommen worden ist.

Zenk. S. 49. *e.*, Kas. S. 87. *e.* Man giebt dem letzten Wurzelconsonanten nicht den ersten besten Vocal (*какой нибудь гласный звукъ*), da dieser immer nur ein *y* (ы), *i*, *u* oder *ü* ist. Vocalisch auslautende Wurzeln werden ق oder ك ohne Weiteres anfügen. Hoffnung wird *itsak* nicht *itsik* ausgesprochen.

Zenk. S. 49. f. erste Klammer. Das Original sagt nicht alle, sondern fast alle (*почти всѣ*).

Zenk. S. 50. Anm. 3. «Aber von Transitiven, deren Handlung auf eine materielle Weise auf einen andern Gegenstand übergeht, desgleichen von Intransitiven, deren Handlung nicht von dem Willen des Subjectes abhängt überhaupt, werden Adjective gebildet.» Das Wörtchen überhaupt muss doch wie oben nach werden stehen.

Zenk. S. 50. *B. a.*, Kas. S. 90. *B. a.* Redselig oder geschwätzig sind doch nur Personen, und doch sollen nach Hn. Zenker diese Adjectiva die natürliche Eigenschaft einer Sache bezeichnen. Im Original steht предметъ, das durch Ding hätte übersetzt werden müssen. Das Wort كپچل zerlegt Hr. Kas. in كپ und چل, ohne uns zu sagen, was كپ bedeute. Noch gewagter ist es, das Affix selbst wieder in جى und لو zu theilen. Im Jakutischen giebt es eine Wurzel кäпсiä erzählen, berichten; hiernach könnte man versucht sein ع zur Wurzel zu ziehen.

Zenk. S. 51. *b.* Wenn man Jemand böse, zanksüchtig, schläfrig oder verschämt nennt, so hat man damit noch keineswegs gesagt, dass dies seine hauptsächlichste Eigenschaft sei. Ueberdies können Sachen (die erwähnten Adjectiva sollen nach Hn. Z. die hauptsächlichste Eigenschaft einer Sache bezeichnen) weder böse, noch zanksüchtig, noch schläfrig, noch verschämt sein. Das Original sagt:

dass die Adjectiva eine am Gegenstande (предметъ) im Ueberfluss vorhandene (изобилующее) Eigenschaft bezeichnen.

Zenk. S. 51. *c.*, Kas. S. 91. *c.* Die Affixe تاق, تاك oder داق identificire ich mit dem unter *e.* aufgeführten und oben schon besprochenen Affix لاك Im Jakutischen lautet das Affix, wie ich schon oben bemerkte — лāх. Л (nach weichen Vokalen l) findet sich jedoch nur nach einfachen Vocalen, nach den Diphthongen ыа, iä, yo, ÿö, und nach л (l); nach к, х, т, п und с steht statt dessen т; nach den auf i auslautenden Di- und Triphthongen und nach р — д; nach ң, н und м — н. Aehnliche Uebergänge sind auch im Tatarischen nicht unerhört: so lautet der Plural von كُونْ — كُونْنَارْ (neben كُونْلَرْ und كُونْدَرْ), von بِيَاقْ — بِيَاقْتَارْ (neben بِيَاقْلَارْ und بِيَاقْنَارْ); *s. Татарская грамматика, сост. Т. Ивановымъ.* Seite 14. Die Baschkiren und Kirgisen bilden مرحمتدى und عقلدى statt مرحمتلو oder مرحمتلى und عقللو oder عقللى, ebendaselbst, S. 247; دوستلق und اوزونلق statt دوستنق und اوزونتق ebend. S. 240. So ist auch das aderbidschanische دوزداغ (Zenk. S. 51. *e.*, Kas. S. 92. *e.*) zu erklären. بايداق viel ist vielleicht auf باى reich (Reichthum) zurückzuführen, بويداق auf بوى, das schon Schott irgendwo mit  verglichen hat. Das entsprechende jakutische Wort бājä heisst Körper; allein, ohne Begleitung, unbelastet, nicht-schwanger (das blosse Selbst);   bedeutet ebenfalls Junggeselle, Kow. *Lex.* 1123, *b.*

Zenk. S. 51. *d.*, Kas. S. 92. *d.* Die Glatze oder Blässe (bei Pferden) heisst im Mongolischen  , kahl aber  Schm. 138, *a.*, Kow. 801, *b.* 802, *a.*

Zenk. S. 51. *e.*, Kas. S. 92. *e.* Die erste Ausgabe der Kas. Gr., die Hr. Zenker bei seiner Uebersetzung, ich weiss nicht warum, zu Grunde gelegt zu haben scheint, vergisst die Klammer nach لق zu schliessen; Hr. Z. hat sich nicht die Mühe gegeben, die neue Ausgabe zu Rathe zu ziehen, und hat auch schon vergessen, dass ein Weites und Breites über das ganz regelmässige Affix لك oder لق geredet worden ist. Er führt es hier wieder als eine Eigenthümlichkeit des Tatarischen auf. Das Original hat in der 2ten Ausgabe: «das Affix لاك (vielleicht aus لو, لك oder لق verdorben) wird u. s. w.» Wenn Etwas durchaus verdorben sein soll, so kann dieses wohl mit dem kürzern لو, aber nicht mit dem längern لاك der Fall sein. Die Qual heisst im Mongolischen  , nicht  , das unaussprechbar ist. Das Affix  kann übrigens durchaus nicht mit لاك vergl  ichen werden, da es weder dem Laute noch der Bedeutung nach damit übereinstimmt: es bildet Nomina aus der Wurzel und ist auch im Jakutischen vorhanden: кістäläң Geheimniss von кістiä verbergen, баттылаң Druck von баттā drücken, соболоң ( Qual), Lohn, Bezahlung von собуо () sich Mühe geben (vergl. mein jakutisches Lexicon u. d. W.); сыннāлаң ruhig, sorgenlos zu vergleichen mit dem Causat. сыннāт ausruhen lassen und dem Reflexivum сыннāн ausruhen.

Zenk. S. 52. No. 130. *f.*, Kas. S. 93. No. 136. *f.* Die Affixe قارو, غارو, كارو oder قارى, غارى, كارى sind in قا, غا, كا und رو oder رى zu zerlegen. قا, غا, كا ist die tatarische Dativ-Endung; der Dativ hat hier, wie im Jakutischen, die Bedeutung eines Locativs.

Zenk. S. 52. No. 131. *c.*, Kas. S. 95. *c.* Hier hat der Uebersetzer das Original verbessert, wo bei صالغن und صالقم die Bedeutungen vertauscht sind und zwar in beiden Ausgaben.

Zenk. S. 53. *d.*, Kas. S. 95. *d.* الوهساق und يورمساق werden vielleicht falsch zerlegt: das Affix kann auch مساق und der Stamm ein *Nomen actionis* auf و sein. Im Jakutischen kann von jedem Substantiv ein solches Derivat gebildet werden um den Freund oder Liebhaber eines Dinges zu bezeichnen: ÿ Wasser, ÿмсах Wasserfreund; оҕо Kind, оҕомсох Kinderfreund; ыjысты das Schlucken, ыjыстымсах ein Freund vom Schlucken; кынамсах reizbar scheint auf кыjын sich ärgern zurückzugehen. Auch Iwanow (S. 249.) nimmt مساق (مسالك) als Affix an, hat aber das *Nom. act.* nicht erkannt, da er diese Adjectiva gerade vom Verbum ableitet. Der Freund heisst im Mongolischen  nicht  Амараксакъ würde mongol.  zu schreiben  sein, aber ich finde dieses Derivatum wede  r bei Schmidt noch bei Kowalewskij; Hr. Kas. schreibt  , das man wohl *amaransan* aussprechen würde. Statt  ist jedenfalls  zu lesen.

Zenk. S. 53. No. 132., Kas. S. 96. No. 138. Bei der ersten Ausgabe tadelte es schon Dorn, dass nicht angegeben war, warum die Ziffern fälschlich arabische genannt würden. Das französische Original giebt den Grund ganz kurz an: weil nämlich die Ziffern eigentlich indischen Ursprungs seien.

Zenk. S. 54. Note ***, Kas. S. 97. Note (**). Die Vergleichungen hinken in hohem Maasse. In der lateinischen Endung *tio* wird *t* doch wie *z* (ц) und nicht wie *tsch* (ч) ausgesprochen, und im Englischen *duty* (Hr. Zenker hat dieses weggelassen) lautet *d* wie *dj* (дь), in *notion* das *t* wie *sch* (ш).

Zenk. S. 54. Anm. ††, Kas. S. 98. Note (**). In *otmyl* mag *l* immerhin des Wohllauts wegen ausgefallen sein, nicht aber weil der Endconsonant durch *l* ersetzt wurde, sondern wegen der Härte, die aus der Verbindung dreier Consonanten *ltm* entstand.

Zenk. S. 55. No. 136., Kas. S. 99. No. 142. Die tatarischen Zahlformen auf او sind nicht Zahladjectiva, sondern Collectiva und zwar Substantiva. Iwanow (S. 46.) nennt sie ganz richtig Собирательныя und auch Hr. Kasem-bek giebt ايكاو durch двое und اوچاو durch троe wieder; Hr. Zenker aber ungenau genug durch zweifach und dreifach. براو übersetzt auch Hr. Kas. unrichtig durch одинъ oder единый, was aber auch nicht einfach bedeutet. Ein hinzutretendes ر drückt nicht die Beschränkung der Zahl von Personen und Sachen (ограниченіе числа лицъ или предметовъ) aus, sondern bildet Distributiva und zwar Substantiva, wie man aus den angeführten Beispielen ganz deutlich ersehen kann.

Zenk. S. 57. No. 142., Kas. S. 103. No. 148. Ganz einfach und verständlich wäre es gewesen, wenn man gesagt hätte: wenn die Distributiva wiederholt werden, bilden sie Adverbia. In dem Beispiel هر تومن اونر بيك عسكردر «jeder Tümän enthält 10000 Mann» ist اونر بيك ein Distributivum wie auch sonst.

Zenk. S. 61. No. 150., Kas. S. 111. No. 156. Warum versucht der Verfasser hier nicht die Unregelmässigkeiten zu erklären? بنم und بزم sind zunächst keine Genitive, sondern Possessiva: die Endung م ist das affigirte Possessiv der 1ten Person und nicht die Genitiv-Endung. Das *Sagir-nun* der Dativ-Endung ist eine Verschmelzung des stammhaften ن (بن , سن , ان) mit dem Guttural der vollen Dativ-Endung, wie sie sich noch in den tatarischen Dialekten und im Jakutischen erhalten hat. اكا , سكا , بكا (Hr. Kas. schreibt in beiden Ausgaben fälschlich انكا) sind also auf بنكا , سنكا und انكا zurückzuführen, wie die Tataren schreiben; vergl. Gig. S. 52. 53. Iwanow, S. 60. Der Stamm der dritten Person oder vielmehr des Demonstrativ-Pronomens ist او oder ان; او erscheint neben einer zweiten verstärkten Form اول bloss im Nominativ, ان in allen obliquen Casus des Singulars und im Plural. Ueber dieses ن am Ende von Stämmen habe ich schon oben gesprochen. Schwieriger zu erklären sind die Formen بز und سز, doch wage ich folgende Erklärung der Prüfung vorzulegen: ب in بز ist offenbar mit dem ب von بن, das س in سز mit dem س in سن zusammenzustellen; wie nun, wenn man das beiden Formen gemeinschaftliche ز auf das س von سن zurückführte? Bei einer solchen Auffassung würde بز ursprünglich ich und du, سز aber du und du bedeutet haben.

(Fortsetzung folgt.)

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 29 SEPTEMBRE (11 OCTOBRE) 1848.

Lecture extraordinaire.

M. Hamel, de la Classe physico-mathématique demande la parole pour faire la lecture d'un mémoire intitulé: *Zur Geschichte Peters des Grossen. — Die Stiftung des St. Andreasordens* 1699 *Brancovan, Hospodar der Walachei, Ritter dieses Ordens, in seinem Verhältniss zum Zaren Peter und zu Russland seit* 1697. *Peters Kriegsschiffe auf dem Asowschen, und Krepost, das erste russische Kriegsschiff auf dem Schwarzen Meere*, 1699.

Ce mémoire sera publié dans le Bulletin de la Classe.

Correspondance officielle.

M. le Ministre adjoint de l'instruction publique annonce à M. le Vice-Président que Sa Majesté l'Empereur a daigné ordonner à M. le Chef de l'Etat-major général de la marine de déposer dans la salle du Conseil des Amirautés les cartes marines et les livres appartenant au Cabinet *Pierre-le-Grand* du Musée de l'Académie. En conséquence, M. le Prince Shihmatov prie M. le Prince Dondoucov-Korsakov de faire délivrer les dites cartes et livres au Lieutenant du Corps des pilotes Khramtsov, attaché au Département hydrographique et qui se présentera à cet effet. Le Secrétaire ajoute que cet ordre suprême a été exactement exécuté.

Emis le 16 octobre 1848.

№ 118. **BULLETIN** Tome V. № 22.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso;* 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 13. *Remarques critiques sur la seconde édition de la grammaire turque-tatare, par M. Kazem-bek, sur l'original et sur la traduction allemande, par M. Zenker.* (Continuation.) BÖHTLINGK.

NOTES.

13. KRITISCHE BEMERKUNGEN ZUR ZWEITEN AUSGABE VON KASEM-BEK'S TÜRKISCH-TATARISCHER GRAMMATIK, ZUM ORIGINAL UND ZUR DEUTSCHEN UEBERSETZUNG VON DR. J. TH. ZENKER; VON O. BOEHTLINGK. (Lu le 15 septembre 1848.)

(Fortsetzung.)

Schott*) will das ز in بز und سز auf die mongolische Pluralendung ᠰ zurückführen, was mir gewagt erscheint. Wenn man das Verhältniss der affigirten Possessiva م und ڭ zu من (بن) und سن (vgl. weiter unten zu Zenk. S. 70. No. 186.) in's Auge fasst, wird man an dem zweimal erfolgenden Abfall des ن, den wir bei unserer Erklärung annehmen müssen, nicht gar grossen Anstoss nehmen.

Zenk. S. 62. No. 154., Kas. S. 113. No. 160. Da, wie Hr. Kas. selbst bemerkt, sowohl Türken als auch Tataren بز, بزلر und سز, سزلر *promiscue* gebrauchen; so haben wir keinen Grund anzunehmen, dass die eine Form eigentlich ein *Pluralis modestiae* **) oder *urbanitatis*, die andere dagegen ein wirklicher Plural sei. Die Erklärung der doppelten Formen ist ganz einfach: man brachte mit der Zeit, als man sich nicht mehr des Ursprungs der Formen بز und سز bewusst war, die Form mit der Bedeutung in Einklang. Die Kasem-bek'sche Erklärung wird auch von Iwanow (S. 293.) angenommen.

Zenk. S. 62. No. 155., Kas. S. 113. No. 161. Auf die tatarischen Dative آنكار, بونكار und شونكار habe ich schon oben zu Zenk. S. 29. No. 82. aufmerksam gemacht; desgleichen auf den comanischen Dativ *angar* illi; *mungar* isti (Klaproth a. a. O. S. 201.) war mir entgangen. Inzwischen habe ich noch einige interessante Formen kennen gelernt, die bei den Tataren im Nowgorod'schen Gouvernement **) im Gebrauch sind: es sind die Dative Sg. آنارغه анарҕа und مونارغه мунарҕа, die Ablative Sg. آنارداں und مونارداں und die Loca-

*) *Versuch über die Tatarischen Sprachen*, S. 60.

*) بز wird im Türkischen und Tatarischen als *Pluralis modestiae* gebraucht: بز بر فقير آدمز ich bin ein armer Mann. Iwanow, S. 294. Vergl. auch Redhouse, S. 52. §. 275, Pfizmaier, *Grammaire turque*, S. 309, 310. §. 99.

**) Ueber diesen Dialekt gedenke ich nächstens eine besondere Abhandlung zu veröffentlichen.

tive آناردا und مونارداDie entsprechenden Casus im Plur. lauten آلارغه und بولارغه, آلاردان und بولاردان, آلاردا und بولاردا. Die Locative der kürzeren Stämme آن und مون — آندا und موندا werden nur adverbialiter gebraucht.

Zenk. S. 63. No. 156., Kas. S. 114. No. 162. شو oder شول ist zusammengesetzt wie اشبو und ايشبو. Im Jakutischen kann jedes Demonstrativ auf solche Weise verstärkt werden und zwar vocalisch anlautende durch Vortreten eines c (s), consonantisch anlautende durch Vortreten der Silbe cy oder ci. Beispiele: ōл اول jener, cōл شول eben der, derselbe; iti dieser hier, citi eben dieser hier; бу dieser, сыбу eben dieser, маны diesen, сумаңы eben diesen; оччо so viel, соччо so viel eben; бiлiгiн jetzt (бi ist Demonstrativum), сiбiлiгiн eben jetzt. Das von den Tataren gebrauchte اوشال möchte ich aus diesem Grunde lieber in اوش und اول zerlegen; اوش entspräche alsdann dem اش oder ايش in اشبو oder ايشبو; es ist jedoch zu bemerken, dass der vortretende Vocal in اشبو oder ايشبو durch die Doppelconsonanz im Anlaute hervorgerufen wurde.

Zenk. S. 64. No. 161., Kas. S. 116. No. 167. Dieser §. hätte doch füglich ganz wegbleiben können. Viel besser wäre es gewesen, wenn der Verfasser gleich bei den persönlichen Fürwörtern gesagt hätte, dass im Türkischen wie in vielen andern Sprachen eigentlich kein Substantiv-Pronomen der dritten Person vorhanden wäre, und dass ein Demonstrativ seine Stelle verträte. Das Jakutische hat, im Vorbeigehen gesagt, ein Substantiv-Pronomen der dritten Person, nämlich кiнi.

Zenk. S. 64. 65. No. 162—164., Kas. S. 116—118. No. 168—170. Der türkisch-tatarische Sprachstamm hat eben so wenig wie das Mongolische ein relatives Pronomen, weder ein selbständiges noch ein affigirtes. Das selbständige Relativ كم ist aus dem Persischen entlehnt, wie auch Hr. Kas. annimmt. Dies erhellt schon aus der Orthographie: in türkischen Wörtern ist das auslautende ه nichts weiter als ein Vocalzeichen und zwar immer ein *a* oder *e* (*ä*), niemals ein *i* wie in كه *ki*. كم ist ein Interrogativum und wenn es hier und da als Relativum gebraucht wird, so hat sich dieses wie auch in andern Sprachen aus dem Interrogativum entwickelt. Ein affigirtes Relativ kann ich noch weniger zugeben: ist es irgend wahrscheinlich, dass sich ein solches vor dem selbständigen entwickelt hätte? oder darf man etwa annehmen, dass die Türken ursprünglich ein selbständiges Relativ besessen und mit der Zeit wieder aufgegeben hätten? Das Relativ entwickelt sich gewiss in allen Sprachen am spätesten, weil es am leichtesten entbehrt werden kann. Ist es aber einmal nothwendig geworden, so wird man es gewiss nicht wieder so leicht aufgeben. كه haben die Türken von den Persern entlehnt, das Persische hat mit dem Türkischen nicht die allerentfernste Verwandtschaft, und dennoch sollen كه und كى identisch sein. Hier hätte ich einen andern Beweis erwartet, als den uns Hr. Kas. bietet. Im Jakutischen tritt das dem كى entsprechende Affix кы, гы, ҕы, цы (je nachdem dieser oder jener Laut unmittelbar vorhergeht) nur an Adverbia des Ortes und der Zeit und bildet aus diesen Adjectiva des Ortes und der Zeit: бүгүн بوكون heute, бүгүҥҥү بوكونكى heutig; cāc im Frühjahr, cāскы, ياز غى (Iwanow, S. 247.) frühjahrlich; ӱcä oben, ӱcäҕi der obere. In den andern türkisch-tatarischen Sprachen finden wir dieses Affix noch nach Locativen, die man als Adverbia des Ortes oder der Zeit fassen könnte *), nach den Genitiven der persönlichen und demonstrativen Fürwörter zur Bildung substantivischer Possessiva (der Meinige, Deinige, Seinige u. s. w.) und auch nach Nominal-Genitiven, was Hr. Kas. nicht lehrt, wohl aber Redhouse, *Grammaire raisonnée de la langue ottomane*, S. 60.; z. B. پدركى dem Vater gehörig, väterlich. In قنغى scheint Hr. Kas. ebenfalls das Relativ zu sehen, aber wir werden es an seinem Orte anders zu erklären suchen. Auch das declinirbare Particip auf دق oder دك soll, wenn es die affigirten Possessiva م, ك oder ى annimmt, «das affigirte Relativpronomen an den Tag legen» (обнаруживаетъ тоже соединенное мѣстоимѣние). So sagt Hr. Kas., wir werden aber am gehörigen Orte diese Erklärung als falsch verwerfen müssen. Interessant ist es aber zu sehen, wie Hr. Zenker diesen Passus übersetzt, den er doch nicht missverstehen konnte, da Hr. Kas. auf die No., wo die Formen auf دق und دك erklärt werden, verweist. «Das declinirbare Particip auf دق oder دك, mit dem abgekürzten Pronomen م, ك oder ى, bringt den Sinn desselben affixen Pronomens hervor.»

*) Das jakutische Affix таҕы u. s. w., das aus Substantiven Adjectiva des Ortes (dort befindlich) bildet, entspricht ganz dem mongolischen  , das schon Herr Kasem-bek S. 118. No. 170. ga  nz richtig zerlegt, indem er die erste Silbe als Loca tiv-Endung fasst. Da die Jakuten keinen Locativ auf та haben, wird wohl das ganze Affix von den Mongolen entlehnt sein.

Zenk. S. 65. No. 167. Statt *neïm* (نيم) und *neïn* (نەيوك) ist ohne allen Zweifel *nejim* und *nejin* zu lesen.

Zenk. S. 66. No. 169—172., Kas. S. 120. No. 175—178. Viel klärer und genauer hätte das Pronomen قنغى auf diese Weise definirt werden können: قنغى ist Adjectiv und Substantiv zugleich, als Substantiv ist es immer mit einem affigirten Possessiv verbunden. Im Jakutischen giebt es einen interrogativen Pronominalstamm хан, von dem ein Dativ ханыаха wem, zu wem, zu was; ein Locativ ханна (قاندا) wo, ein Ablativ хантан (قاندان) woher und ein Derivatum ханныk von welcher Art, welcher stammen. Neben хан bestehen noch ха und хаі; von ха stammt хачча wieviel, von хаі — хаітах wie beschaffen; wie und хаја welcher; wo, wohin. Mit ханныk möchte ich قنغى zusammenstellen und das ى wie bei قايسى als affigirtes Possessiv der dritten Person Sg. erklären. قايو oder قايى (*ḳajy* und nicht *ḳai*, wie Hr. Z. umschreibt) entspricht dem jakutischen хаја. Die Erklärung von قايه wohin (als Verstümmelung des Dativs قايويه) ist hübsch; nur kann die Form zunächst nicht aus dem türkischen Dativ erklärt werden, da sie auch im Tatarischen und im Jakutischen (хаја) erscheint. Hier hat der Dativ noch seine ursprüngliche Endung, nämlich *a* mit einem vorangehenden Gutturalen. Die ursprüngliche Form war demnach قايوغا, jakut. хајаҕа.

No. 169. ist statt welcher von uns zu lesen welchen von uns und nicht welchem von uns, wie die Berichtigungen sagen.

Zenk. S. 68. No. 177. Den ganzen ersten Satz hätte der Uebersetzer doch füglich weglassen können, da Hr. Kas. diese Bemerkung nur aus dem Grunde macht, weil sein russischer Leser in seiner Sprache in einem solchen Falle die Negation zweimal zu setzen pflegt.

Zenk. S. 69. No. 183. برده soll vor negativen Verben nichts bedeuten. Im Russischen hat dies noch einen Schein von Wahrheit, weil, wie schon eben bemerkt wurde, in einem solchen Falle zwei Negationen gesetzt werden; im Deutschen aber giebt eine solche Uebersetzung nur zu Missverständnissen Anlass.

Zenk. S. 70. No. 186. Hier hat sich Hr. Zenker wieder ohne allen Grund nach der ersten Ausgabe gerichtet und vergessen *iñis*, *üñüs* nach *ñis* und *ñüs* (*ñ'us*) hinzuzufügen.

An den Zusammenhang der affigirten Possessiva der beiden ersten Personen mit dem selbständigen Pronomen personale wird wohl Niemand gezweifelt haben; aber ohne Zuratheziehung des Jakutischen möchte es doch schwer fallen, die jetzt ziemlich von einander abweichenden Formen zusammenzuführen. Wir beginnen mit dem Singular.

Das selbständige Pronomen personale der ersten Person Sg. ist بن, in andern Dialekten من, im Jakutischen мін; das der 2ten سن, im Jakutischen, wie auch sonst, mit Abfall des auslautenden س — ән. Das affigirte Possessiv der 1ten Person Sg. ist im Türkischen überall م, im Tatarischen hat sich die Form mit ن noch im Genitiv und Accusativ, aber mit Ausfall des Vocals, erhalten; im Jakutischen hat der Nominativ oder die Grundform м, die obliquen Casus bald бін (бын, бун, бүн), bald бі (бы, бу, бү). Der Accusativ hat die volle Form ohne Casusendung: бін statt бінi. Die Endung м (б und м wechseln in den türkisch-tatarischen Sprachen beständig) verhält sich also zur vollen Endung бін gerade so, wie das früher erwähnte قيش, jak. кыс, zu قيشين, jak. кысын; jak. сај zu сајын, мој zu мојун u. s. w.

In der zweiten Person Sg. ist das anlautende س *c* in einen Guttural übergegangen, der Vocal ist beim jakutischen affigirten Possessiv wie beim Pronomen personale im Orenburgischen (سڭ, Iwanow, S. 54.) ein і, das natürlich mit ы, у und ү wechseln kann. Die volle Endung ist demnach ін (ын, ун, үн) mit einem anlautenden Guttural, der, je nachdem dieser oder jener Laut vorhergeht, als ҕ, г, к, х oder ң (= نك) erscheint. Diese volle Form ohne Casusendung bildet wie bei der ersten Person den Accusativ. In den übrigen obliquen Casus wechselt ҕін mit ҕі. Im Nominativ oder in der Grundform hat sich das Pronomen am stärksten verkürzt, indem hier auch der Vocal abgefallen ist; der Guttural ist als Auslaut in den Nasal seiner Klasse (ң) übergegangen, wie bei der ersten Person der Labial. Beim Verbum findet sich die volle Endung ҕін neben der verkürzten ң. Im Türkischen treffen wir überall die kürzeste Form auf ڭ an, im Tatarischen hat sich die Form mit ن (كڭن) noch im Genitiv und Accusativ erhalten.

In der ersten Pluralis fällt im Türkisch-Tatarischen das affigirte Possessiv mit dem selbständigen Pronomen zusammen, wenn man den Wechsel zwischen ب und م nicht in Betracht zieht. Im Jakutischen erscheint aber in den obliquen Casus eine verstärkte Form auf ін und і. Der Anlaut ist hier б; dem ز (im Jakutischen с) entspricht, wie auch sonst häufig, т; wir erhalten demnach die Formen біт, бітін (zugleich auch Accusat.), біті. Bei der zweiten Pluralis haben wir

im Jakutischen statt des anlautenden س wieder einen Guttu-ralen, statt des ز (im Jakutischen c) wie bei der ersten Person т, dabei dieselben Verstärkungen; also: ҕiт (гіт, кіт, хіт, ӈіт), ҕітін (zugleich Accusativ) und ҕіті*). Im Türkisch-Tatarischen ist das anlautende س des selbständigen Pronomens wie im Singular in *Sagir-nun* oder نک übergegangen.

Wir gehen nun zur dritten Person über, die mit keinem selbständigen Pronomen identificirt werden kann, wo es aber doch darauf ankommt, die ursprüngliche Form festzustellen. Diese finden wir in dem abgekürzten Accusativ auf سین oder سن. Das Jakutische hat т statt س, aber neben der vollen Form erscheint in den obliquen Casus auch ті (=سی), nach Analogie der beiden andern Personen. Der Nominativ oder die Grundform geht aber nicht, wie man erwartet hätte, auf т, sondern auf тä (in bestimmten Fällen auch auf тін) aus. Die übrigen verwandten Sprachen haben hier den ursprünglichen Vocal ی beibehalten. Die Form auf ین und ی nach Consonanten ist durch Abfall des س (jakut. т) entstanden; im Jakutischen steht nach Consonanten ä (im Nominativ; ä wechselt mit a, o und ö), ін und і. Der Accusativ hat im Tobolskischen und Orenburgischen seine Endung wie im Jakutischen eingebüsst: اوزین und اوزلارین, Giganow, S. 57, آرپاسین und آرپالارین, Iwanow, S. 63, 64. Wir haben schon oben bemerkt, dass wir für die dritte Person kein entsprechendes selbständiges Pronomen aufzuführen vermögen, das, wie bei den beiden andern Personen, die vollere Form erhalten hätte; aber unsere Ansicht, dass سین, im Jakut. тін (тын, тун, тӱн), die ursprüngliche Form sei, wird durch die Endung der dritten Sg. des Imperativs سون, jakut. тін (тын, тун, тӱн), beinahe zur Gewissheit erhoben. Zum Schlusse darf ich nicht unerwähnt lassen, dass schon Rückert (*Allgemeine Literatur-Zeitung*, März 1828, S. 578) das ن in den obliquen Casus der dritten Person zum Pronomen gezogen und den Accusativ auf ین als Grundform erklärt hat.

Zenk. S. 70. No. 187. Ist es Hn. Z. nicht eingefallen, dass کتابلری nicht bloss seine Bücher und ihr Buch, sondern auch ihre Bücher bedeutet?

Zenk. S. 70. No. 188., Kas. S. 131. No. 194. «Hiervon sind ausgenommen u. s. w.» «Отсюда исключаются u. s. w.»

*) Die selbständigen Formen der 1ten und 2ten Person Plur. lauten im Jakutischen бiciгi und äciгi oder iciгi, aber iгi ist eine blosse Verstärkung, die auch in den obliquen Casus des Singulars erscheint.

Eine sonderbare Ausdrucksweise, zumal da am Ende noch gesagt wird, dass ی und سی hier richtig zusammengesetzt werden. Nothwendig wird Jedermann, der nicht die folgende No. sogleich nachliest, denken, dass hier in der That zwei Pronomina mit einander verbunden seien. Es hätte hier auch erwähnt werden können, dass die Perser تمامی und بعضی wiederum aus dem Arabischen entlehnt haben; die Angabe der ursprünglichen Bedeutung der arabischen Wörter تمام und بعض wäre auch nicht überflüssig gewesen. Das mongolische Wort ist wie gewöhnlich wieder verdruckt: man lese

Ebend. Beispiele. Zweite Person. Vocale gelten Hn. Kas. für nichts, daher erfahren wir auch nicht, woher کوکلك nur zweisilbig ist. Im Jakutischen gilt folgendes Gesetz: *a*, *ä*, *o* und *ö* sind schwere Vocale, die nicht so leicht ausfallen; ы, і, у und ӱ leichte Vocale, daher auch immer als Bindevocale im Gebrauch. Consonantisch auslautende zwei- oder mehrsilbige Nominal- und Verbalstämme mit einem vorhergehenden leichten Vocal werfen diesen vor vocalisch anlautenden Affixen der Regel nach aus, wenn dadurch nicht eine zu grosse Härte entsteht; vor consonantisch anlautenden Affixen findet in einem solchen Falle bisweilen eine Umstellung Statt, so dass der Stamm vocalisch auslautend wird. Bei einem solchen Ausfall des Vocals findet, wenn die dadurch zusammenstossenden Consonanten mit einander unverträglich sind, eine Accommodation Statt. Мурун Nase, муннум statt мурнум meine Nase; алын Untertheil, анным statt алным mein Untertheil; ысыгын lass los, ысыктабын statt ысыгнабын ich lasse los; ітін mache dich heiss, іттäбін statt ітнäбін ich mache mich heiss; icilin werde gehört, icilläбін statt icilнäбін ich werde gehört u. s. w.

Warum wird für das Aderbidschanische nur die Form کونکلو aufgeführt, da nach S. 11. No. 48. 3. (Kas. S. 20. No. 48. 3.) auch *geülun* (гəӱлунъ) im Gebrauch ist?

Zenk. S. 73. Das tatarische اغاجلری ist mit Hn. Kas. durch *aǧaċlari* (nicht *aǧaċilari*) zu umschreiben.

Zenk. S. 76. No. 192., Kas. S. 141. No. 198. «Das Suffix der dritten Person (ی) wird in den Casus obliquis, des Plurals sowohl als des Singulars, oft weggelassen.» Hr. Kas. sagt «der charakteristische Buchstabe» statt «Suffix», und nachträglich S. 145. No. 200. *c.* «ن, das des Wohllauts wegen in alle Casus (mit Ausnahme des Nominativs) des Possessiv-Pronomens der dritten Person aufgenommen ist, reicht häufig hin, die Anwesenheit des charakteristischen Buchstabens dieses Pronomens anzuzeigen.» Hr. Zenk. (S. 78. No. 194. *c.*)

wiederum «Suffix» statt «charakt. Buchst.» Das heisst doch das arabische Alphabet, das ohnehin zur Bezeichnung türkisch-tatarischer Laute wenig geeignet ist, ohne alle Noth missverstehen. Es ist ein im Türkisch-Tatarischen allgemein angenommenes Gesetz, jedes Wort, das für das Ohr vocalisch auslautet, für das Auge auf ا, ى, و oder ه ausgehen zu lassen, oder, was dasselbe ist, jedes Wort, das auf ein anderes Zeichen ausgeht, consonantisch auslautend zu sprechen. Wenn ein solcher vocalischer Auslaut zum Inlaut wird, lässt man nicht selten jene Vocalzeichen weg, weil hier nicht so leicht als am Ende der Wörter ein Missverständniss entsteht. Man schreibt ايتمه thue nicht, aber ايتمك nicht thun. So ist auch اغاجنك nur eine andere Orthographie für اغاجينك, das Ohr hört noch immer dieselben Laute.

Zenk. S. 76. No. 193. Statt محرم اى نك ist zu lesen محرم ايينك *müherrem ajynyñ*.

Das heisst doch die Geduld des Lesers mehr als missbrauchen, wenn man ihm auf $1\frac{1}{2}$ (bei Hn. Z.), resp. beinahe 3 (bei Hn. K.) Seiten nun noch zu guter Letzt eine vollständige Declination des possessiven Fürwortes an einem zusammengesetzten Subjecte (*sic!*) vorführt.

Zenk. S. 78. 79., No. 195. 196. 197. Hr. Zenker verwechselt das Reflexivum mit dem Reciprocum.

Zenk, S. 78. No. 195., Kas. S. 146. No. 201. «كندو und اوز können, wie alle übrigen Nomina, die Affixe des Possessiv-Pronomens annehmen.» Sie kommen ja nur mit dem Pronomen vor. Hr. Kas. sagt ganz richtig «sie werden regelmässig declinirt und nehmen, wie jedes Nomen, die charakteristischen Affixe (Partikeln) der possessiven Pronomina auf folgende Weise an.» اوزم u. s. w. hätte erklärt werden können: اوز bedeutet wie das entsprechende jakutische ÿöc das Innere eines Dinges; اوزم heisst demnach eigentlich mein Inneres.

Zenk. S. 79. No. 196., Kas. S. 147. No. 202. بله nennt Hr. Kas. ein Adverb (наръчие), Hr. Z. eine Partikel und dennoch nimmt es Pronomina an und wird dann declinirt. Wie steht es denn aber mit der Bedeutung? Das Adverb بله bedeutet nach Men. 1) zugleich, 2) auch, oder. Wie soll denn daraus ein Reflexivum oder richtiger gesagt ein Pronomen der Selbstheit entstanden sein? Viel lieber würde ich dieses Pronomen aus dem Persischen erklären: hier heisst بيله unter Anderm Brust, und بيلهم «ich selbst» hiesse demnach eigentlich meine Brust; ganz analog drückt der Mandschu, Mongole und Jakute ich selbst durch mein Körper aus.

Zenk. S. 79. No. 197., Kas. S. 147. No. 203. Der, die, das Meinige ist im Deutschen kein Reciprocum, nicht einmal ein Reflexivum, was Hr. Z. wohl hat ausdrücken wollen. بنمكى ist eben so wenig ein Reflexivum, sondern nur wie das deutsche der Meinige, das französische *le mien*, ein substantivisches Possessiv; vgl. Redhouse, *Grammaire raisonnée de la langue ottomane*, S. 61. Hr. Kasem-bek nennt diese Derivata nicht Reflexiva, aber doch fälschlich Adjectiva.

Zenk. S. 80. Anm. 2., Kas. S. 149. *a.* S. 150. Das ن in اندای und موندای, بونداق, موندا غ, شوندا غ, اندا غ gehört nicht zum Affix, sondern zum Pronomen, wie man schon aus نيدای hätte ersehen können. Eben so wenig giebt es ein Affix وق, da شولوغ oder شولوق und اولوق gerade so wie بولوق gebildet sind. Warum ohne Noth zwei Affixe annehmen, wenn man mit einem auskommen kann? Zudem ist das ل in شول und اول ein Charakteristicum des Nominativs, das in keinen obliquen Casus und in kein Derivatum übergeht. Den Formen auf داق oder داغ entspricht im Jakutischen ein Derivatum auf ныk u. s. w., wo das н durch Assimilation entstanden ist: موندا غ = маннык, شوندا غ = соннук, اندا غ оннук. Die Zerlegung des Affixes in تك gleich (wo das ك, im Vorbeigehen gesagt, ein *Sagir-nun* ist) und نك (Genitiv-Endung) kann demnach nicht gutgeheissen werden. Das Affix لوق stimmt noch mehr zum Jakutischen, da, wie wir oben gesehen haben, ل nach Vocalen einem ت oder د nach Consonanten (im Jakutischen nach н immer н) und einigen Diphthongen entspricht. Mit der Endung داغ liesse sich übrigens auch das jakutische Affix тах zusammenstellen. Dieses Affix bildet unter Anderm хаітах wie beschaffen vom Interrogativ-Stamm хаі. Das Affiv لای vergleiche ich mit der Endung лы im Jakutischen, die den von mir sogenannten *Casus adverbialis* bildet: кіci Mensch, кіcili nach Menschenart.

Zenk. S. 81. Note., Kas. S. 153. «Hr. Viguier findet in der türkischen Sprache zwölf Declinationen und zehn Conjugationen, indem er sich auf die unbedeutenden Veränderungen der Endlaute stützt, die in lebenden Sprachen so häufig, und fast immer eine Folge der nothwendigen Harmonie der Laute sind.» Die unterstrichenen Worte beweisen zur Genüge, dass Hr. Kasem-bek von jenem Charakteristicum der ural-altaischen Sprachen, der sogenannten Vocalharmonie, eine gar mangelhafte Vorstellung hat. Er macht sich über Hn. Viguier lustig, indem er ihn eine Grammatik der Töne des Türkischen schreiben lässt; aber

Hn. Kasem-bek's Werk stände in meinen Augen bedeutend höher, wenn der Verfasser sich nur ein wenig mehr um die Laute des Türkischen gekümmert hätte, und hier hätte er viel, sehr viel Beachtungswerthes bei Hrn. Viguier finden können.

Zenk. S. 82. No. 205., Kas. S. 154. No. 211. «Hinsichtlich der Bildung der Modi und Tempora folgen wir der gewöhnlichen Ansicht und betrachten den Infinitiv als den Modus aus dem alle übrigen Modi abgeleitet werden können.» Ist auf diese Weise ein Fortschritt in der Wissenschaft möglich?

Zenk. S. 83. No. 212., Kas. S. 156. No. 218. Die verschiedenen Arten der Verba werden nicht durch Einschiebung gewisser Buchstaben gebildet, sondern durch Anfügung derselben an's Ende der Wurzel. Hr. Kas. nennt es прибавленіе, Hinzufügung.

Zenk. S. 84. No. 214., Kas. S. 157. No. 220. م wird doch nicht in مز verwandelt, sondern ز tritt an die Stelle von ر.

Zenk. S. 84. No. 217., Kas. S. 159. No. 223. Herrn Kas. fällt es nicht ein auch die tschuwaschische Endung *an* mit ماز u. s. w. zu vergleichen.

Zenk. S. 85. No. 218. Hier und in der Folge nennt Herr Zenker das Causativum oder Factitivum — Transitivum, was durchaus zu verwerfen ist. Jedes Causativum ist in der Regel ein Transitivum, aber es ist zugleich eine abgeleitete Form; das Transitivum dagegen kann auch eine primitive Form sein. Ich sagte eben, dass ein Causativum in der Regel ein Transitivum sei, weil mir das jakutische ciälläp vor Augen schwebte. Ciäl bedeutet hier traben, das Causativ ciälläp (ein Pferd) traben lassen oder auch im Trabe reiten.

Zenk. S. 89., Kas. S. 165 fgg. سولدرمك kann nur heissen nöthigen geliebt zu werden, سولدرمك nicht nöthigen geliebt zu werden, سولدرمك nicht im Stande sein zu nöthigen geliebt zu werden.

Zenk. S. 91., Kas. S. 168, 169. سولنمك. Auf diese Weise wird im Jakutischen das Passiv immer gebildet, wenn der Stamm consonantisch oder auf einen mit i schliessenden Di- oder Triphthongen auslautet. Die übrigen vocalisch auslautenden Stämme fügen wie die verwandten Sprachen nur н, ن an. سودرشمك ist nicht gleichbedeutend mit سوشدرمك; jenes heisst: sich gegenseitig nöthigen zu lieben. So heisst auch سودرشمك sich gegenseitig nicht nöthigen zu lieben, سودرشه مك nicht im Stande sein sich gegenseitig zu nöthigen zu lieben. سودرنمك, سودرغمك u. سودرنه مك sind mit سوندرمك, سوندرمك u. سوندرمك verwechselt worden; man übersetze: sich nöthigen zu lieben, sich nicht nöthigen zu lieben, nicht im Stande sein sich zu nöthigen zu lieben.

Zenk. S. 92., Kas. S. 169. سودرلمك, سودرلمك und سودرله مك sind wiederum mit سولدرمك u. s. w. verwechselt worden; man lese: zu lieben genöthigt werden, zu lieben nicht genöthigt werden, nicht im Stande sein genöthigt zu werden zu lieben.

Zenk. S. 93. No. 234., Kas. S. 172. No. 240. «Der einzige Buchstabe ل charakterisirt im Türkischen alle diese Verba, und durch eine geringe Veränderung in der Aussprache und Einschiebung gewisser Buchstaben werden Activa, Neutra, Reflexiva, Reciproca und Transitiva gebildet.» Was ist das für eine geringe Veränderung in der Aussprache, die diese Wunder hervorbringen soll? Wann findet im Türkischen eine solche Veränderung in der Aussprache statt?

Zenk. S. 94. No. 235. 2. اولنمك heisst nicht schlechtweg sich verheirathen, sondern zur Frau nehmen, жениться.

Zenk. S. 94. No. 237., Kas. S. 175. No. 243. Eine hübsche Erklärung! Das *a* und *e* macht indessen auch keine Schwierigkeit, wenn man اولق — *olmak* und nicht *ulmak* spricht. Im Vorbeigehen gesagt, umschreibt Herr Kasem-bek selbst schon auf der folgenden Seite اولق durch *olmak*. Die Sache verhält sich nämlich so: *olmak* schliesst sich an das vorangehende Nomen so eng an, dass es seinen Vocal wie ein Affix dem vorangehenden Vocale anpasst. Nun kann zwar im Türkischen und Tatarischen jeder leichte Vocal (*i, y, u, ü;* vergl. oben zu Zenk. S. 70. No. 188.) in einem Affix erscheinen, von den schweren (*a, e, o, ö*) aber nur *a* und *e*. Es muss also hier an die Stelle des schweren Vocals *o* entweder *a* oder *e* treten. Im Jakutischen treffen wir auch bei den schweren Vocalen einen vierfachen Wechsel an: so lautet der Plural von аҕа — аҕалар, von äcä — äcäläp, von оҕо — оҕолор, von төбө — төбөлөр.

Zenk. S. 97. fgg., Kas. S. 179. fgg. Es kommt mir vor, als wenn die Grammatiker mit ihrem Hülfszeitwort ايمك ein wenig Missbrauch trieben. Ich will das Vorhandensein dieser Wurzel nicht leugnen, ich will gern zugeben, dass dieselbe aus der in einigen tatarischen Dialekten erscheinenden volleren Form ايرمك entstanden; aber ich kann durchaus nicht zugeben, dass diejenigen Formen, die ganz mit dem selbständigen oder affigirten Pronomen zusammenfallen, etwas anderes sein sollten, als eben dieses Pronomen selbst; ich leugne, mit andern Worten, das Vorhandensein des Präsens.

Desgleichen verwerfe ich alle Zusammensetzungen der reinen Wurzel mit den sogenannten verkürzten Formen des Hülfsverbums. Hier die Gründe für meine Ansicht.

Im Jakutischen wird das Prädikat der dritten Person in der gegenwärtigen Zeit stets ohne Copula dem Subjekt beigefügt; in der 1ten und 2ten Person erhält das Prädikat in demselben Falle, gerade wie im Tatarischen, die entsprechenden Substantivpronomina, die ich in dieser ihrer Funktion Prädikats-Affixe der Gegenwart benenne. Es giebt aber im Jakutischen auch Prädikats-Affixe der Vergangenheit, die ganz mit den kürzesten Formen der affigirten Possessiva, wie sie im *Casus indefinitus* erscheinen, zusammenfallen. Im Tatarischen fallen die Prädikats-Affixe der Gegenwart bis auf die zweite Pluralis, von der auch eine verstärkte Nebenform besteht, ganz mit dem Pronomen substantivum zusammen. Die Nebenform سڭكز scheint aus einer Verbindung des selbständigen Pronomens (سز) mit dem affigirten (ڭكز) entstanden zu sein. Im Jakutischen ist das Substantiv-Pronomen bald geschwächt, bald verstärkt, in einem Falle beides zugleich; die Prädikats-Affixe der Gegenwart dagegen haben die ursprüngliche Form treuer bewahrt. Die Substantiv-Pronomina lauten: мін ich, ăн du, бiciri wir, ăciri oder iciri ihr; die Prädikats-Affixe der Gegenwart dagegen: бiн, ҕiн (гiн, кiн, хiн, ҥiн; ҕын u. s. w.), бiт, ҕiт (гiт, кiт, хiт, ҕiт; ҕыт u. s. w.). Ueber das Verhältniss der beiden Reihen zu einander habe ich schon oben beim Pronomen geredet. Diese Prädikats-Affixe schliessen sich so eng an das Prädikat an, dass sie ihren anlautenden Consonanten und den darauf folgenden Vocal den Lauten des Prädikats anpassen: тот satt, мiн топпун ich bin satt, ăн токкун du bist satt, бiciri топпут wir sind satt, ăciri токкут ihr seid satt; тăҥ gleich, мiн тăҥмiн ich bin gleich, ăн тăҥҥiн du bist gleich, бiciri тăҥмiт wir sind gleich, ăciri тăҥҥiт ihr seid gleich. Die Prädikats-Affixe der Vergangenheit fallen, wie gesagt, ganz mit der kürzeren Form der affigirten Possessiva zusammen: бăр da seiend, Dasein, мiн бăрым mein Dasein oder ich war da, ăн бăрың dein Dasein oder du warst da, кiнi бăра sein Dasein oder er war da, бiciri бăрбыт unser Dasein oder wir waren da, ăciri бăргыт euer Dasein oder ihr waret da, кiнiлăр бăллара ihr Dasein oder sie waren da. Von der Wurzel i hat sich im Jakutischen nur iбiт = ايمش erhalten, von ä nur das Perfectum ätim = ايدم; aber äp, das ich mit den tatarischen und uigurischen Wurzeln ايـر und ﻳـ (vergl. Abel-Rémusat, *Recherches sur les langues tatares*, S. 269, 272, 276) vergleiche, sind eine Menge Formen erhalten, die ganz regelmässig gebildet sind. Diese Wurzel äp bezeichnet aber nicht das Sein schlechtweg, sondern ein Sein, das mit einem andern Sein oder einer andern Thätigkeit zu gleicher Zeit stattfindet. Daher wäre ich geneigt im Präsens II. der türkischen Conjugation سوه يورم eine Zusammensetzung mit diesem Verbum des Seins anzunehmen. In diesem Falle wäre سوه يورم eine Verkürzung von سوه يوررم wie در von درر. Ganz ähnlich sagt man im Jakutischen: acăн ăpăбiн ich bin gerade (während ich dieses sage) beim Essen.

Alle einfachen (wenn ich mich so ausdrücken darf) Verbalformen im Türkischen und Tatarischen sind, wie schon Rückert*) hervorgehoben hat, eine Verbindung eines Particips mit dem Pronomen personale oder eines Nomen actionis mit dem affigirten Possessiv. Die periphrastischen Verbalformen dagegen sind Zusammensetzungen eines Particips oder eines Nomen actionis mit einem Hülfsverbum. Nur der alte Imperativ fügt die Personalendungen unmittelbar an die Wurzel. Gerade so verhält es sich im Jakutischen. Das Pronomen personale am Ende solcher Bildungen fällt im Türkischen bisweilen mit dem affigirten Possessiv zusammen, während es im Tatarischen mit dem selbständigen Pronomen übereinstimmt; die 1te Person Pluralis hat im Türkischen ihr anlautendes ب oder م eingebüsst. Tatarisch: سيارمن, سيارسن, سيارمز, سيارسز; türkisch: سورمن, سورسن, سورز, سورسز. Die dritte Person Sg. ist das Particip selbst ohne allen Zusatz (در, das hier und da erscheint, hatte ursprünglich eine ganz andere Bestimmung), die dritte Plural ist dasselbe Particip mit dem Affix des Plurals لر, لار: tatarisch: سيار, سيارلار, türkisch: سور, سورلر. Das affigirte Possessiv ist im Türkischen nur in der Schreibart der zweiten Person von den Formen im Tatarischen unterschieden: م, ك, ى, —, يلر, كز; يلر, نكز, —, ى, نك, م. Die erste Pluralis hat in diesem Falle, wie es mir scheint, keine besondere Personalendung, sondern ist das Nomen actionis **) selbst, das dem Tempus oder Modus zu Grunde liegt. Auf diese Weise ist z.B. das Präteritum سودم, سودك, سودى, سودك, سودكز, سوديلر zu erklären, wo alle Personen, mit Ausnahme der 1ten Pluralis, nach meiner Ansicht, nach dem د das zum Nomen actionis gehörige ك ausgestossen haben. Ueber dieses Tempus werde ich später ausführlicher reden. Hier will ich zur Er-

*) *Allgemeine Literatur-Zeitung*, 1829. I. S. 579, 580.

**) Dieses Nomen actionis ist in den meisten Fällen zugleich Particip, wie auch das Particip oft als Nomen actionis erscheint.

härtung meiner Erklärung der 1ten Pluralis auf ك oder ق nur dies anführen, dass ich der Meinung bin, dass ursprünglich das Participium ohne Personalendung wie im Mongolischen schlechtweg dem Pronomen personale als Prädikat nachgesetzt wurde; also سز سورلر, بز سورلر, اول سور, سن سور, بن سور, انلر سورلر. Noch jetzt sagt der Tatare im Nowgorod'schen Gouvernement مين بيوك سيندان ich bin grösser als du, سين بيوك ميندان du bist grösser als ich, بز بيوكلر سيندان wir sind grösser als du. Später wurde, da das Pronomen personale als Subjekt öfters weit entfernt vom Prädikat steht, an diesem der Deutlichkeit wegen das Pronomen wiederholt. In denjenigen Temporibus, die aus einem Nomen actionis mit einem affigirten Possessivpronomen gebildet sind (wie سودم), wurde dieses letztere in der ältesten Zeit vielleicht auch nicht angefügt. So sagen die eben erwähnten Tataren noch heute sowohl مينم يورط als auch مينم يورطوم mein Haus. Während nun bei denjenigen Temporibus, die auf ein Participium zurückzuführen sind, die dritte Person keine Personalbezeichnung annahm, blieb bei denjenigen Temporibus, die auf ein Nomen actionis zurückgehen, die 1te Pluralis unbezeichnet. Im Jakutischen haben wir hier das auch beim Nomen erscheinende volle affigirte Possessiv; nur die 1te Pl. Imperat. ist das Nomen actionis fut. ohne alle Personalbezeichnung. Im Aderbidschanischen wird ك oder ق wohl aus Missverständniss überall zur Bezeichnung der 1ten Person Plur. beim Verbo gebraucht.

Lässt man die Form سودم aus der Verbindung von سو und ايدم entstehen, desgleichen سومش aus سو und ايش u. s. w.; so hat man, anstatt die Sache zu vereinfachen, dieselbe nur noch mehr verwickelt. ايدم besteht, wie Jedermann zugeben muss, aus der Wurzel اى, dem Charakteristicum der Vergangenheit د und der Personalendung م (Andere mögen auch hier م als 1te Sg. Präs. von ايمك fassen); سودم, das der Bedeutung nach ganz auf derselben Stufe mit ايدم steht, soll der Form nach anders gebildet sei eine Wurzel mit dem fertigen Präteritum ايدم So gut wie aus اى — ايدم wurde, konnte doch auch aus سو — سودم entstehen; und so gut wie aus اى — ايش wurde, konnte doch auch aus سو — سومش werden. Sind ايدم und ايش erklärt, so wissen wir auch, ohne dass wir eine Zusammensetzung anzunehmen brauchen, was سودم und سومش sind.

Ich habe schon oben in den türkisch-tatarischen wie in den indo-germanischen Sprachen eine periphrastische Bildung eingeräumt; aber dann wird nicht die reine Wurzel mit einem Hülfsverbum componirt, sondern ein Participium oder ein Nomen actionis. Dann steht aber auch die umschriebene Form mit der Form des Hülfsverbums nicht auf einer Stufe der Bedeutung, sondern es wird durch eine solche Zusammensetzung ein neues Tempus, ein neuer Modus oder ein neues Genus (z. B. Frequentativum) gebildet. Mit andern Worten: سودم steht auf einer Stufe mit ايدم, سومشم mit ايشم; nicht aber سور ايدم oder سوردم mit ايدم.

Mein geehrter Kollege Dorn, der sich a. a. O. ebenfalls dahin ausspricht, dass jedes Tempus im Türkischen eine Zusammensetzung mit einem Hülfsverbum sei, macht bei der Gelegenheit auf das Zusammentreffen der Wurzeln sein (ايمك) und essen (يمك) aufmerksam. Nach seiner Ansicht ist ein solches Zusammentreffen in verschiedenen Sprachen kein zufälliges. Ich möchte aber dieses beinahe doch behaupten. Im Osmanli stehen sich die beiden Wurzeln ziemlich nahe, sind jedoch nicht identisch (*i* sein, *ji* essen), fallen auch in keinem Derivatum zusammen. Im Tatarischen erscheint schon ج *dsch* statt ى *j*, und im Jakutischen haben wir hier wie auch sonst c (*s*) statt ج oder ى, überdies auch den Diphthongen iä statt des i. In den indo-germanischen Sprachen sind die Wurzeln grundverschieden: die eine lautet im Sanskrit अस् *as*, im Griech. ἐς, im Lat. *es*, im Russ. ec; die andere im Sanskrit अद् *ad*, im Griech. ἐδ, im Lat. *ed*, im Russ. ѣд (vergl. ѣда und ѣдать). Das lateinische *esse* essen ist durch Assimilation aus *edse* entstanden (*se* = *re*), *est* er isst ist aus *edt* oder *edti* (= अत्ति *atti*), wie die ursprüngliche Form gelautet haben muss, hervorgegangen; das deutsche ist entspricht ganz dem lateinischen *est*, isst aber ist eine Zusammenziehung von *isset*; in ѣсть ist das c ebenfalls aus д entstanden; vergl. падать und упасть, сидѣть und сѣсть.

Zenk. S. 97. Note *), Kas. S. 179. Note (*a*). Das tatarische اولق = بولق hat nichts mit dem türkischen بولق finden zu thun. Im Jakutischen finden sich beide Wurzeln, aber mit verschiedenem Wurzelvocal: бул finden, буол werden.

(*Schluss folgt.*)

Emis le 27 octobre 1848.

№ 119. **BULLETIN** Tome V. № 23.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS à Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 13. *Remarques critiques sur la seconde édition de la grammaire turque-tatare, par M. Kazem-bek, sur l'original et sur la traduction allemande, par M. Zenker.* (Fin.) BÖHTLINGK. BULLETIN DES SÉANCES.

NOTES.

13. KRITISCHE BEMERKUNGEN ZUR ZWEITEN AUSGABE VON KASEM-BEK'S TÜRKISCH-TATARISCHER GRAMMATIK, ZUM ORIGINAL UND ZUR DEUTSCHEN UEBERSETZUNG VON DR. J. TH. ZENKER; VON O. BOEHTLINGK. (Lu le 15 septembre 1848.)

(Schluss.)

Zenk. S. 100., Kas. S. 186. Es ist wohl nicht ganz richtig, wenn man وار und يوق als Participia des Hülfsverbums auffasst, da sie, wie später ausdrücklich gesagt wird, sich in der Bedeutung wesentlich von diesem unterscheiden. Mit welchem Rechte werden diese beiden Wörter aber überhaupt Participia genannt? وار könnte noch zur Noth als ein zusammengezogenes Participium von einer in den türkisch-tatarischen Sprachen verloren gegangenen Wurzel باى, die dem mongolischen ᠪᠠᠢᠬᠤ entsprochen hätte, erklärt werden; aber mit يوق weiss ich nichts anzufangen. Die ursprüngliche Bedeutung von وار ist wohl — vorhanden, von يوق — nicht vorhanden.

Zenk. S. 104. No. 246., Kas. S. 192. No. 252. Das Original sagt: «so kann dasselbe keine Form haben, welche auf einen zukünftigen unbekannten oder unbestimmten Zustand hindeutet u. s. w.» Aber auch auf diese Weise wird das Nichtvorhandensein des Futurums nicht erklärt. Wenn ich sage: ich werde krank sein, so deute ich auf einen Zustand hin, der nicht weniger bekannt und bestimmt ist als in ich war krank und ich bin krank. Das Futurum von ای fehlt den Türken und Tataren, weil sie nicht das Bedürfniss gefühlt haben, einen Zustand schlechtweg in die Zukunft zu setzen, ohne Rücksicht darauf, ob er sich erst inzwischen bilden oder schon vorhanden nur fortdauern werde. Den vorletzten Satz hat Hr. Zenker ebenfalls ungenau übersetzt; er lautet wörtlich: «daher kommt es (ist auch nicht ganz logisch), «dass, wenn das unregelmässige Hülfsverbum auf einen primitiven (самобытное) und angeborenen (природное), keiner «Veränderung unterworfenen Zustand eines Gegenstandes hin«deutet, die Türken zur Bildung der künftigen Zeit sogar An«stoss nehmen, ihre Zuflucht zum regelmässigen Verbum اولمق «zu nehmen.»

Kas. S. 194. اولورم wird ein Präsens genannt, aber durch я буду ich werde sein übersetzt.

Zenk. S. 105. No. 246., Kas. S. 195. No. 252. Warum stehen die tatarischen Präsensformen اولامن u. s. w., ohne Angabe, dass es solche seien, nach dem Präteritum?

Zenk. S. 106. No. 249. Das aderbidschanische Futur. III. اولليوم wird fälschlich durch *olmaluëm* umschrieben; man lese *olmaluj-m;* den Vocal zwischen *j* und *m* wage ich nicht zu bestimmen.

Zenk. S. 107., Kas. S. 198. Die ersten Personen Pluralis اولسك (türk.) und اولساك (tatar.) können doch kaum richtig sein: es ist wohl اولسق und اولساق (vgl. Троянскій, Краткая Татарская грамм. 1824. S. 71.) zu lesen. So ist vielleicht auch auf S. 109 bei Zenk. und S. 202 bei Kas. im Plural اولورسق und اولورساق zu lesen.

Zenk. S. 110. No. 253. Hier wird Imperfectum genannt, was oben beim Paradigma Präteritum hiess. Im Original steht an beiden Stellen Прошедшее.

Das Präteritum ist nicht aus dem Präsens gebildet, vielleicht aber, wie ich schon oben bemerkte, aus dem *Nomen praeteriti* ايدك ايدم stände demnach für ايدكم; das ك wäre, wie auch sonst häufig geschieht, ausgefallen. So bestehen im Jakutischen neben den vollen Formen бысыаҕым ich werde schneiden, бысыаҕың du wirst schneiden, die verkürzten бысыам und бысыаң. Die 1ste Pluralis ايدك ist das Nomen praet. selbst ohne alle Personalendung. Vgl. zu Zenk. S. 97. fgg. und zu S. 144. No. 325.

Zenk. S. 110. No. 254., Kas. S. 204. No. 260. Das Perfectum ist aus dem Particip. praet. ايمش mit den Personalendungen gebildet.

Zenk. S. 110. No. 255., Kas. S. 204. No. 261. Nur die zweite Erklärung ist richtig.

Zenk. S. 110. No. 256., Kas. S. 204. No. 262. ايسم ist vielleicht auch aus ايسكم zu erklären; das verloren gegangene Particip oder Nom. act. ايسك hätte sich alsdann in der 1ten Plur. erhalten. ايسه verhielte sich in dem Falle zu ايسك, wie بلمه zu بلمك. Vgl. zu Zenk. S. 138. No. 300.

Zenk. S. 110. No. 257., Kas. S. 204. No. 263. ايسه in der Verbindung ايسيدم ist keine dritte Person, sondern ein Participium oder Nom. act. Vgl. zur vorgehenden No. und zu Zenk. S. 138. No. 300.

Zenk. S. 111. No. 259, 260., Kas. S. 205. No. 265, 266. Was haben ايكن und ايمش mit dem Präsens zu thun? Sie stammen geradesweges von der Wurzel ab.

Zenk. S. 111. No. 261., Kas. S. 205. No. 267. Es wäre vielleicht richtiger gewesen, wenn man die Sache umgekehrt und gesagt hätte: «die Form der 1ten Plur. ist dieselbe wie die Form des verbundenen unb. Verbalnomens.» Wenn man unsere oben gegebene Erklärung der 1ten Plur. gutheissen sollte, würde die Bezeichnung verbundenes wegfallen müssen.

Zenk. S. 112. No. 262., Kas. S. 207. No. 268. Mit welchem Rechte werden *dürür* und *dirir* Verkürzungen von *turur* genannt? Die Vergleichung mit dem Mongolischen hätte unterbleiben können.  (so ist zu schreiben und *tere,* nicht *tora* oder *dera,* zu spr  echen) ist ein Demonstrativum und vertritt zugleich die Stelle des Substantiv-Pronomens der dritten Person. Da die Mongolen bis zum heutigen Tage kein Bedürfniss gefühlt haben, eine Abwandlung des Verbums nach Personen einzuführen: ist es ganz unwahrscheinlich, dass sie تورا von den Türken oder Tataren zur Bezeichnung der 3ten Sg. Präs. entlehnt und später aus Missverständniss dasselbe als Pronomen der 3ten Person gebraucht hätten. Die Pronomina gehören in allen Sprachen wohl zu den allerältesten Elementen.

Zenk. S. 116., Kas. S. 214. وار ايدك müsste von Rechtswegen in zwei Wörtern geschrieben und *wâr idik* gesprochen werden. Die andere Form dagegen, die mit Unrecht voransteht, ist zu einem Worte verschmolzen, wird *wârydyk* gesprochen und würde demnach richtiger واريدق geschrieben werden. Nach der Analogie von وار ايدك hätte man auch يوق ايدك erwartet. Im Subjunctiv würde man aus demselben Grunde vielleicht besser يوق ايسك und im Gerundium يوق ايكن schreiben. Auch wird nicht angegeben, woher in يوقم und يوقز ق steht, da man doch يوغيدم, يوغيمشم, يوغيسم und يوغيكن schreibt.

Zenk. S. 134. No. 278., Kas. S. 252. No. 284. Das Participium auf ر dient nicht als Wurzel zur Bildung von Verbalformen, sondern verbindet sich in seiner Eigenschaft als Participium mit den Prädikatsaffixen oder einem Hülfsverbum.

Zenk. S. 135. No. 284., Kas. S. 254. No. 290. Das Original übersetzt يازمش اولورم wörtlich durch я буду написавшимъ «ich werde ein Geschriebenhabender sein»; bei Herrn Zenker finde ich zu meiner Verwunderung statt dessen: «ich werde mein Schreiben beendigen.»

Zenk. S. 135. No. 285., Kas. S. 254. No. 291. Das Futurum I. wird nicht wie das Präsens gebildet, sondern fällt mit diesem zusammen; mit andern Worten: das Präsens vertritt zugleich die Stelle des Futurums.

Zenk. S. 136. No. 289., Kas. S. 255. No. 295. Ich habe schon oben zu Zenk. S. 70. No. 186. die Endung der 3ten Sg. des Imperativs سون mit der vollen Endung des affigirten Possessivs der 3ten Person سين zusammengestellt.

Zenk. S. 137. No. 296., Kas. S. 259. No. 302. «Die dritte Person des Praes. Optat. dient zur Bildung der verschiedenen Personen dieses Tempus.» سوه ist zunächst keine dritte Person, sondern ein Participium (Gerundium).

Zenk. S. 138. No. 300., Kas. S. 260. No. 306. ايسيدم wird (Zenk. S. 110. No. 257., Kas. S. 204. No. 263.) als Zusammensetzung von ايسه und ايدم erklärt; warum soll سوسيدم anders entstanden sein? Man zerlege es in سوسه und ايدم Für unsere Auffassung sprechen die bei den Tataren des Nowgorod'schen Gouvernements gebräuchlichen Formen dieses Tempus. Hier bildet man z. B. vom Verbum كيلمك die Formen: كيلسه=)كيلسيدى, كيلسانك ايدى, كيلسام ايدى, كيلسالر ايدى, كيلساڭ ايدى, كيلسانكز ايدى, ايدى). Diese Formen sprechen übrigens auch zu Gunsten unserer zu Zenk. S. 110. No. 256. gegebenen Erklärung des einfachen Subjunctivs, da das nach allen Personen stehende ايدى nur dann an seinem Platze steht, wenn das vorangehende Wort als eine dritte Person, d. h. als ein Nom. actionis mit einem affigirten Possessiv, gefasst wird.

Zenk. S. 140. No. 309., Kas. S. 263. No. 315. سودكدن اوّل und سومكدن اوّل eher als Lieben und vor dem Lieben sind nach Hrn. Zenker *ganze Sätze*, nach Hrn. Kasembek aber nur eine *ganze Phrase*.

Zenk. S. 144. No. 325., Kas. S. 272. No. 331. Die Participia stammen in den türkisch-tatarischen Sprachen ebenso wenig wie in den indo-germanischen vom Verbum finitum ab: wohl aber ist in den zuerst genannten Sprachen das Verbum finitum, wie schon oben bemerkt wurde, immer auf ein Participium oder Nomen actionis zurückzuführen. Im Jakutischen lautet das entsprechende Affix — тах. In der affirmativen Form kommt das Nomen ohne affigirte Possessiva nicht vor; in der negativen Form bildet es aber das Participium oder Nomen act. praeteriti. Gerade so erscheint in älteren türkischen Werken كورمدك, سويلمدك und طتمدق in der Bedeutung von كورمش, سويامش und طتمش; vgl. Kas. S. 414. §. 115., Zenk. S. 217. Im Jakutischen entsteht aus diesem Nomen durch Anfügung der affigirten Possessiva in der affirmativen Form ein besonderes Präteritum *) und auch ein Modus necessitativus, in der negativen Form aber ein reines Imperfectum: быс schneide, быстаҕа er hat geschnitten (weil er nicht anders konnte), быстаҕым (es ist nichts zu machen) ich will schneiden, быспатаҕа (па ist die Negation) er schnitt nicht. Durch Ausfall des Gutturals und des vorangehenden Vocals ist, glaube ich, das jakutische Perfectum entstanden, und aus diesem Grunde habe ich oben auch das entsprechende türkische سودم aus سودكم zu erklären gesucht. Der Locativ des Nomen verbale auf тах mit einem affigirten Possessiv-Pronomen giebt an, mit welchem andern Sein oder mit welcher andern Thätigkeit die durch das Verbum finitum ausgedrückte Haupthandlung zusammenfällt. In einem solchen Falle wird die Zeit der Nebenhandlung einzig und allein durch die Haupthandlung bestimmt. Beispiele: кіні быстаҕына мін быспаппын «(bei seinem Schneiden), wenn er schneidet, schneide ich nicht», кіні быстаҕына мін быспыт ібіт барым «als er schnitt, hatte ich schon geschnitten», кіні быстаҕына мін быспыт ібіт буолуоҕум «wenn er schneiden wird, werde ich schon geschnitten haben.»

Zenk. S. 145. No. 329., Kas. S. 274. No. 335. Warum wird die schon oben angeführte Iwanow'sche Grammatik hier nicht erwähnt, da sie doch in mancher Hinsicht den Vorzug vor den andern verdient und überdies einen Dialekt (den Orenburgschen) behandelt, der sonst keine Berücksichtigung gefunden hat? Wir müssen es in hohem Grade bedauern, dass beinahe die ganze Auflage bei einem Brande in Kasan ein Raub der Flammen wurde, so dass nur sehr wenige Exemplare in die Hände des Publikums gekommen sind. Bei dieser Gelegenheit bemerke ich, dass das ganze Werk auf drei Bände berechnet war, dass aber nur zwei davon erschienen sind. Der erste enthält die Grammatik, der zweite eine tatarische Chrestomathie; der dritte hätte uns ein Glossar gebracht, dessen wir in hohem Grade bedürftig sind.

Zenk. S. 148. No. 330., Kas. S. 279. No. 336. Beweisen die Formen سيوديك ايدى, سيودونك ايدى, سيودم ايدى, سيودنكز ايدى nicht augenscheinlich, dass سيودم u. s. w. von Haus aus gar nicht Verba finita sind (also auch nicht mit einem Hülfsverbum verbunden sein können), sondern die Verbindung eines Nomen act. mit einem affigirten Possessiv? mein Geliebthaben war, dein Geliebthaben war, u. s. w. Die volle Form des Nom. act. hat sich nach meiner Meinung in der 1ten Pl. erhalten, in den übrigen Personen ist das ك ausgefallen.

Zenk. S. 152. No. 331., Kas. S. 289. No. 337. «Die Abweichungen beschränken sich auf die verschiedene Aussprache gleichlautender Buchstaben» «онѣ (неправильности) состоятъ только въ самомъ произношеніи созвучныхъ буквъ.» Der Verfasser wollte wohl gleich aussehender Buchstaben sagen.

*

*) In dem Mährchen, das ich i meinem Werke Ueber die Sprache der Jakuten mittheile, erscheint es bald als Perfectum, bald als erzählendes Imperfectum.

Zenk. S. 155. No. 350. «Diese Form gehört zu den zusammengesetzten Verben und wird diesen ähnlich conjugirt.» Nicht ähnlich, sondern gleich: das russische подобно hat beide Bedeutungen.

Zenk. S. 157. No. 360., Kas. S. 301. No. 366. Hätten *a*) und *c*) nicht auf diese Weise vereinigt werden können? «wenn die Wurzel auf einen Vocal auslautet.» Hier hat man ein eklatantes Beispiel, wie die arabische Schrift Einem im Türkischen den Blick trüben kann.

Zenk. S. 158. No. 362., Kas. S. 302. No. 368. Der letzte Satz ist mir ganz unverständlich.

Zenk. S. 158. No. 363., Kas. S. 303. No. 369. كتورمك wollen Rückert (a. a. O. S. 581.) und Dorn (a. a. O. S. 239.) von كتمك ableiten. Dagegen liesse sich einwenden, dass der Vocal in كتمك ein *i*, in كتورمك dagegen ein *e* ist, und dann, dass كتمك gehen, fortgehen bedeutet. Das Causativ von diesem Verbum würde also gehen lassen, forttragen bedeuten. Wir erklären uns demnach für die Kasembek'sche Herleitung. Für den Ausfall des ل können wir ein Analogon aus dem Tatarischen im Nowgorod'schen Gouvernement anführen: hier heisst das Causativ von اولمك sterben اوترمك, während die andern Dialekte statt dessen اولتورمك oder اولترمك haben. — Nach welcher Regel wird اوردرمق *wurdurmak* gesprochen? Ich weiss wohl, dass man so spricht; aber dann müsste auch وردرمق geschrieben werden.

Zenk. S. 159. No. 366., Kas. S. 305. No. 372. «Der Grund dieser Veränderung des ر in ز ist aus Anm. No. 27 deutlich.» Bei No. 27 ist gar keine Anmerkung; im Original steht: въ замѣчаніи нами сдѣланномъ въ No. 27. «in der Bemerkung, die wir No. 27 gemacht haben.» Uebrigens erklärt die angezogene No. 27 die Erscheinung durchaus nicht: sie beschränkt sich nur auf die Aufzählung der Fälle, wo sie stattfindet.

Zenk. S. 161. No. 373. اوقوين كتابم wird fälschlich durch mein zu lesendes Buch übersetzt, das Original sagt nur «welches meinem Lesen unterworfen ist.» Im Jakutischen finden wir dieselbe Ausdrucksweise. Wenn nämlich an ein Participium eines transitiven Verbums ein affigirtes Possessiv gefügt wird, so bezeichnet eine solche Verbindung unter Anderm auch das Objekt der Thätigkeit, auf deren Agens das affigirte Possessiv hinweist. Wird das Objekt ausdrücklich genannt, so folgt es auf die reine Participialform und nimmt statt dessen das affigirte Possessiv an. Beispiele: мін көрөрүм das Ding, das ich sehe, мін көрөр кіcім der Mensch, den ich sehe, мін көрбүтүм das von mir Gesehene, мін көрбүт кіcім der von mir gesehene Mensch.

Zenk. S. 162. No. 378., Kas. S. 311. No. 384. *I saw* ist das Imperfectum, nicht das Präsens, wie Hr. Zenker übersetzt. Das Original hat ganz richtig я видѣлъ. In dem Beispiele *Peters riding horse* ist *riding* Nom. act. wie in *a horse for riding;* man vgl. das deutsche Reitpferd, Zugpferd, wo das voranstehende Wort ebenfalls als Nom. act. aufzufassen ist.

Zenk. S. 164. No. 384., Kas. S. 314. No. 390. Die Fragepartikel مى gehört doch wahrlich nicht hierher.

Zenk. S. 164. No. 385., Kas. S. 315. No. 391. Da die Wörter, die hier als Postpositionen aufgeführt werden, declinirbare Nomina genannt werden, so hätte auch die Nominalbedeutung angegeben werden sollen: ارا Zwischenraum, ارد Hinterseite, اورته Mitte, u. s. w.

Zenk. S. 167. 168. No. 389., Kas. S. 320. No. 395. Man hüte sich يازين und قيشين für Accusative von يازى und قيشى zu halten; es ist der verstärkte Casus indefinitus. يازينه und قيشينه sind die regelmässigen Dative dieser verstärkten Formen; vgl. oben zu Zenk. S. 29. No. 80. يارين morgen geht auf die tatarische Wurzel يارى, (s. Giganow's *Lexicon*, S. 532), jak. capā, tagen, hell werden zurück. Davon stammt auch ياروق hell, Licht ab. Das dem يارين entsprechende jakutische сарсын ist zunächst Substantiv und bedeutet Morgen, dann als Adverbium morgen. Warum werden صباح und سحر unter den türkischen Adverbien aufgeführt, da doch die aus dem Arabischen entlehnten nachdem besonders aufgezählt werden?

Zenk. S. 170. No. 390., Kas. S. 325. No. 396. «Die Partikel جه u. s. w. bildet, in Verbindung mit verschiedenen Nomina, Adverbien welche die Beziehung einer Eigenschaft bezeichnen.» Das Original sagt: «bildet qualitativ-relative (качественно-относительныя) Adverbien.»

Zenk. S. 170. No. 392. 1. اينيش يل ist *iniš jil* zu lesen.

Zenk. S. 171. No. 392. 6., Kas. S. 326. No. 398. 6. Nicht nur so ist wie das russische не только такъ keine Verneinung, sondern eine Bejahung.

Zenk. S. 172. No. 397 fgg., Kas. S. 329. No. 403 fgg. Hier wird manche Partikel Conjunction genannt, die vielleicht richtiger Adverb heissen würde.

No. 399. (405.) اجق übersetzt Hr. Zenker auf seine Hand durch aber, Hr. Kasem-bek durch только nur.

No. 400. (406.) Hr. Kas. giebt ايدى durch итакъ, was demnach, so — denn (mit einem Imperat.) ist. Man übersetze demnach ايدى كل durch so komme denn, ايدى باقلم so lasst uns denn sehen.

No. 402. (408.) Даже heisst nicht ja, sondern sogar.

No. 403. (409.) Das um, zu verwirrt ja die ganze Sache.

No. 404. Man übersetze mit dem Original: auf dass dieses bekannt werde (nicht sei).

Zenk. S. 174. No. 405., Kas. S. 332. No. 411. Man lese: sage sogar (даже) nicht überall das —. Statt ich habe die Rechnung gemacht lies und ich habe —; das Original hat я же.

Zenk. S. 175. No. 413. كيدوب كلمك (so schreibt Hr. Kas.) heisst nicht gehend und kommend, sondern gegangen seiend kommen. Was die eingeklammerten Worte ich, du, er, ging und kam; ich, du, er, deckte auf und sahe bedeuten sollen, vermag ich nicht zu sagen.

Zenk. S. 175. No. 414., Kas. S. 335. No. 420. Das Original hat: или, или даже entweder — oder selbst (sogar). Man lese demnach: oder ich gebe selbst nicht einen Pfennig.

Zenk. S. 176. No. 416. Eine exceptionelle Conjunction ist eine solche, die eine Ausnahme von der Regel macht.

Zenk. S. 176. No. 418., Kas. S. 336. No. 424. Das Original sagt: das aus dem erstern (بويله) verkürzte بله und das daraus verdorbene ايله und هله werden oft von den Aderbidschanern gebraucht.

Zenk. S. 176. No. 419., Kas. S. 337. No. 425. Das Original giebt چونكه durch потому что deshalb weil, какъ da (kann allerdings auch wie bedeuten, aber nur nicht in diesem Falle), поелику sintemal wieder.

Zenk. S. 176. No. 420., Kas. S. 337. No. 426. Какъ hätte hier wieder durch da und nicht durch wie wiedergegeben werden müssen; полагая, что bedeutet in der Meinung, dass und nicht vermuthlich, als.

Zenk. S. 176. No. 421., Kas. S. 337. No. 427. Столько что bedeutet soviel (so sehr), dass und nicht so, so viel.

Zenk. S. 177. No. 422., Kas. S. 338. No. 428. Иначе hätte hier durch sonst und nicht durch anders wiedergegeben werden sollen. Auch hat Hr. Zenker vergessen يوخسه zu zerlegen: es ist, wie Hr. Kas. (vgl. Rückert, a. a. O. S. 583.) uns lehrt, aus يوق und ايسه wenn nicht ist zusammengezogen.

Zenk. S. 177. No. 424., Kas. S. 339. No. 430. Vor اور hat Hr. Zenker vergessen einzuschalten اشته *üšte*, da, ecce.

Zenk. S. 178. No. 429., Kas. S. 340. No. 435. In No. 7. wird gelehrt ايو *eji* auszusprechen. Die Erklärung von اى والله aus dem Türkischen ist nicht richtig, wie wir von Hrn. Beresin *) erfahren.

*) *Журналъ Министерства Нар. Просв.* 1846. Ноябрь. Отд. VI. S. 126.; vergl. Zenker in der Vorrede, S. XXI.

Zenk. S. 181. §. 15., Kas. S. 347. Hr. Zenker übersetzt das Praesens كلور durch das Perfectum.

Zenk. S. 183. §. 20., Kas. S. 349. §. 20. Im zweiten Beispiel antwortet man ebenfalls mit nein und doch steht da der Plural. Hr. Zenker hat hier ungenau übersetzt: das Original sagt, dass der Singular واردر und يوقدر stehe, wenn diese Worte dem russischen есть und нѣтъ entsprächen. Hier bedeutet есть und нѣтъ nicht ja und nein, sondern es findet sich und es findet sich nicht, ich habe u. s. w. und ich habe nicht u. s. w.

Zenk. S. 183. §. 22., Kas. S. 350. Nach andern Grammatikern spricht man aus Bescheidenheit von sich im Plural; vgl. die Note zu Zenk. S. 62. No. 154.

Zenk. S. 184. §. 26., Kas. S. 352. ايلدكلرنك u. يتشدكلرنك sind doch keine Prädikate.

Zenk. S. 185. §. 29., Kas. S. 353. Ich sehe nicht ein, warum in den beiden letzten Beispielen عمل oder نسنه hinzugedacht werden sollte.

Zenk. 187. §. 39., Kas. S. 357. Die beschreibenden und schildernden Adjectiva hätten nach innern Merkmalen definirt werden müssen. Aus den Namen lässt sich auch nichts schliessen. Unter beschreibenden Adjectiven scheint der Verfasser solche zu verstehen, die man jedem Dinge beilegen kann, unter schildernden dagegen solche, die ausschliesslich oder vorzugsweise von Personen gebraucht werden.

Zenk. S. 188. §. 41. *c.* Nicht alle von Verben abgeleiteten Nomina, sondern nur die in No. 108. u. s. w. gebildeten, wie das Original sagt.

Zenk. S. 189. §. 44., Kas. S. 362. Die aus den europäischen Sprachen aufgenommenen Substantiva also nicht? اون اوچ und حقه هو كما sind nach diesem §. einfache Subjekte, obgleich das letztere aus drei Wörtern besteht. Dann werden auch كندوسى und بنمكى einfache Subjekte genannt; aber nach §. 48. werden dieselben Formen, wenn sie prädikativ stehen, zusammengesetzte Prädikate genannt. Ein Possessivum soll niemals Subjekt sein können: ist denn das angeführte بنمكى kein Possessivum?

Zenk. S. 191. §. 47., Kas. S. 365. ايراقلق ist nicht von ferne, издали, sondern in der Ferne, вдали.

Zenk. S. 191. §. 47. 48., Kas. S. 365. 366. Man bemerke folgende Widersprüche. «Einfache Prädikate können sein: alle Substantive, sowohl einfache als zusammengesetzte.» «Das zusammengesetzte Prädikat ist zweierlei Art: 1).... 2) alle Prädikate die aus mehr als einem Worte bestehen.» شربت خوشكوار ايله لبالب mit süssem Weine angefüllt ist

nach §. 47. ein *einfaches* Prädikat, يازدم ich habe geschrieben und يازدغك deinSchreiben nach §. 48. ein *zusammengesetztes*. Das Charakteristicum des einfachen Prädikats wäre sonach die Zerlegbarkeit in selbständige Wörter, das Charakteristicum des zusammengesetzten Prädikats dagegen — die innige Verschmelzung zu einem Worte.

Zenk. S. 192. §. 51., Kas. S. 367. Synomim ist ein Druckfehler für synonym, aber dieses steht hier nicht an seiner Stelle. Das Original gebraucht das Wort тождественный identisch.

Zenk. S. 193. §. 52., Kas. S. 369. Man lese im letzten Beispiel bei Hrn. Zenker بشر statt بش. Wenn der Ablativ پاره‌دن nicht von بشر abhängt, wie der Verfasser selbst sagt; warum wird denn diese Erscheinung hier angeführt? Mit demselben Rechte hätte man auch sagen können, dass nach den Grundzahlwörtern das Nomen oft im Accusativ stehe (wenn nämlich ein transitives Verbum folge).

Zenk. S. 194. *e*)., Kas. S. 371. *d*). Dieses umfasst ja alles vorher Aufgeführte vollkommen.

Zenk. S. 195. §. 56., Kas. S. 373. Das Original sagt wörtlich: «wenn diese Nomina der Quantität in der Rede zur Hinweisung auf die Preiswürdigkeit oder den Werth des Gegenstandes gebraucht werden, so u. s. w.» Aber auch so verstehe ich die Regel nicht.

Zenk. S. 195. §. 57., Kas. S. 373. Das Wörtchen также, das hier gar nicht überflüssig ist, hat Hr. Zenker unübersetzt gelassen. Man lese: zu den Nominibus der Quantität kann man auch die Worte قدر u. s. w. zählen.

Zenk. S. 198. §. 62. Anm., Kas. S. 377. Aus welchem Grunde wird der in der Note angeführte Gebrauch des Pronomens قايسى falsch genannt?

Zenk. S. 198. §. 63., Kas. S. 378. Sollte اتاسى اوغلى in der That schlechtweg des Vaters Sohn отцовскій сынъ heissen? سى verweist doch noch auf eine andere Person; es wird wohl ein Sohn seines Vaters heissen.

Zenk. 198. §. 64., Kas. S 378. Warum ist سوزينه unübersetzt geblieben?

Zenk. S. 199. §. 67., Kas. S. 380. فولاد قلج wird durch stählernes Schwert, булатный мечъ, فولاددن قلج aber durch ein Schwert von Stahl oder aus Stahl, мечъ изъ булата übersetzt; desgleichen موم شمع durch Wachslicht, восковая свѣча, مومدن شمع aber durch ein Licht aus Wachs, свѣча изъ воска. Die Ausdrucksweise ist eine verschiedene, die Sache kommt aber, so viel ich sehe, auf Eins heraus.

Zenk. S. 200. §. 70. Das Original sagt «Wenn man aber zu dem Nomen, auf welches sich die Handlung des Verbums erstreckt, oder zum Verbum irgend ein Wort hinzufügt, so bleibt u. s. w.» Dieses hat Sinn, die Uebersetzung aber nicht.

Zenk. S. 201. §. 72., Kas. S. 383. In den Beispielen der Mensch isst nicht den Menschen, der Vortreffliche kennt den Vortrefflichen, der Stein spaltet den Kopf soll der Accusativ stehen, weil hier ein unbestimmtes Nomen seinem Sinne nach beschränkt oder durch seine Art abgesondert und auf irgend eine Weise (какъ-бы im Original bedeutet gleichsam und nicht auf irgend eine Weise) bestimmt werde. Ich kann nicht zugeben, dass hier Etwas der Art stattfinde. Nach meiner Ansicht steht hier der Accusativ, weil zunächst kein einzelnes Individuum, sondern die ganze Art gemeint ist.

Zenk. S. 201. §. 73., Kas. S. 384. Das Original sagt, dass اوخشامك gleichbedeutend mit بكزمك sei, dass es aber im Tatarischen eine andere Bedeutung, nämlich gutheissen habe. صغشق помѣститься heisst nicht sich an gleichem Orte befinden, sondern zusammen hineingehen oder Raum finden, *capi uno loco, ita componi, ut omnes in uno loco cohaereant*, wie Meninski es wiedergiebt. Man übersetze demnach das Beispiel بش درويش u. s. w. durch fünf Derwische haben auf einem Teppiche Raum u. s. w.

Zenk. S. 203. §. 75., Kas. S. 386. اولنمق اجلاس heisst nicht auf etwas sitzen, erhoben sein, sondern sich auf etwas setzen, auf etwas erhoben werden, wie das Original hat. Das Beispiel او قضايايه u. s. w. hätte durch als dieser Angelegenheit eine Betrachtung geworden war, fand es sich dass übersetzt werden können; dann wäre der Dativ auch im Deutschen verständlich gewesen. Aus demselben Grunde hätte ich استخبار ايتمك oder استعلام durch eine Nachricht mittheilen und اشتغال اتمك oder ايلمك durch sich an Etwas machen wiedergegeben.

Zenk. S. 205. §. 77., Kas. S. 391. Der Dativ hängt hier gar nicht von وار در oder يوق در ab; vergl. Dorn a. a. O. S. 244.

Zenk. S. 206. §. 78. Lies: sind es aber Activa, so fordern sie den Accusativ und den Ablativ.

Zenk. S. 207. §. 79., Kas. S. 393. In dem Beispiele بو قلملرى بشر پاره‌دن الدم so wie in dem folgenden steht der Ablativ nicht deshalb, weil das nächste Objekt der Quantität nach unbestimmt oder theilbar ist, sondern weil der Preis nicht auf das Ganze, sondern auf jeden einzelnen Theil geht;

was ja auch das distributive Zahlwort schon ausdrückt. Das Original sagt wörtlich: «im Fall der Unbegränztheit aber, der Menge und der Untheilbarkeit des Gegenstandes des Tausches, d. i. auf die Frage zu wieviel — im Ablativ.»

Zenk. S. 210. §. 90., Kas. S. 399. Was soll man sich unter dem verkürzten Verbum (усѣченный глаголъ) كرك denken? Es ist doch wahrlich genug, wenn man auf solche Irrthümer einmal aufmerksam gemacht wird; s. Dorn a. a. O. S. 240.

Zenk. S. 212. §. 98., Kas. S. 404. Wenn man وار در und يوق در er ist *vorhanden* und er ist *nicht vorhanden* Verba nennt, kann auch اوده در er ist *zu Hause* auf den Namen eines Verbums Anspruch machen.

Zenk. S. 214. §. 105., Kas. S. 408. Ueber die falsche Auffassung der Ausdrucksweisen كلمزدن ايلرو, يازمزدن اوّل und باقمزدن ايلرو siehe Dorn a. a. O. S. 243.

Zenk. S. 215. §. 108. كيلكان ايلچى heisst der *angekommene* (nicht *ankommende*) Bote; das Original hat ganz richtig пріѣхавшій посолъ.

Zenk. S. 215., §. 109., Kas. S. 411. ويرن wird im Beispiel پادشاه ويرن حكم sowohl im Original als in der Uebersetzung fälschlich durch das Partic. perfecti übersetzt.

Zenk. S. 216. §. 111. 112., Kas. S. 411. 412. يازدقدن und يازدقده unterscheiden sich nur dadurch, dass ersteres im Ablativ, letzteres im Locativ steht; die Bedeutung von يازدق ist in beiden Fällen ganz dieselbe. Kann denn die Locativ-Endung ده nicht eben so gut zeitliche als räumliche Verhältnisse bezeichnen, gerade wie die Ablativ-Endung دن? In اولدكنى ايشتدم ich habe sein Sterben gehört (ich habe gehört, dass er gestorben ist) hat das Nomen actionis gerade dieselbe Bedeutung wie in den beiden oben angeführten Fällen. In اوتور دغك مكان und كلدكك يول drückt das Nomen auf دك oder دق zunächst nicht den Ort wo die Handlung vor sich geht aus, sondern schlechtweg wie in ديدكك سوز das Objekt einer Thätigkeit, auf dessen Agens das affigirte Possessiv hindeutet. In den beiden ersten Beispielen ist das Objekt ein bestimmendes (ein Locativ), im dritten ein ergänzendes (ein Accusativ).

Zenk. S. 219. §. 122., Kas. S. 419. Sollte der Umstand, dass man nicht كلميدى sagen kann, nicht auch für unsere Ansicht, dass كلدى nicht mit dem selbständigen Hülfsverbum componirt sei, sprechen?

Zenk. S. 220. Warum wiederholt hier Hr. Zenker die Note, die schon auf S. 100. stand? Im Original steht sie nur an der ersten Stelle.

Zenk. S. 223. §. 138., Kas. S. 424. Hr. Zenker hätte обстоятельство durch Umstand (nicht Zustand) übersetzen sollen. Hat er denn nicht an die Umstandswörter gedacht? Die bestimmenden (опредѣлительныя) Wörter hat er zu Wörtern, die die Eigenschaft bestimmen, gemacht. Fünf bestimmt also die Eigenschaft bei Hrn. Zenker. Was soll man sich denn nun noch unter Qualität denken? Die Sätze онъ человѣкъ честный und онъ честный человѣкъ übersetzt Hr. Zenker durch er ist ein ehrlicher Mann und ein ehrlicher Mann ist er, was ganz unrichtig ist. Die beiden Sätze unterscheiden sich dadurch, dass einmal das attributive Adjectiv nach dem Substantiv, das andere Mal aber vor dem Substantiv steht. Da sich dieses im Deutschen nicht machen lässt, hätte Alles, was bloss für das Russische gilt, wegfallen müssen.

Zenk. S. 224. §. 141. Wie kommt Hr. Zenker darauf بلسون durch wie kann wissen*) (st. wie kann verstehen) zu übersetzen, da er unmittelbar vorher ايش بلمين durch *unverständig* und unmittelbar darauf ايش بلن durch der seine Sache *versteht* wiedergiebt?

Zenk. S. 227. §. 150., Kas. S. 431. نهايتده gehört ja zum folgenden Adverb und nicht zum Verb.

Zenk. S. 227. §. 152. Warum wird denn in der wörtlichen Uebersetzung des letzten Beispiels die Locativ-Endung nach يكين nicht ausgedrückt? Herr Zenker verbindet doch nicht etwa اولان seiend mit يكين?

Zenk. S. 228. §. 153. Anm. Der letzte Satz enthält eine Absurdität. Das Original sagt: «In diesem Satze ist باباسن der Ausdruck des Gegenstandes, von dem اوغل abhängt, und zu gleicher Zeit drückt dieser letzte (Gegenstand) die grammatische Abhängigkeit des Wortes بابا von ihm (d. i. اوغل) aus.»

Zenk. S. 232. §. 165. *a.*, Kas. S. 441. Den Abl. اولدقدن (Kas. اولدغدن) hätte man im Russischen wie im Deutschen verständlicher wiedergeben können.

Nachtrag zu Zenk. S. 62. No. 155., Kas. S. 113. No. 161. Im Orenburgischen wird an die Dative آنكار, بونكار u. شونكار bisweilen noch die gewöhnliche Dativ-Endung gefügt: آنكارغه u. s. w. Iwanow, S. 61. Die verstärkten Formen bei

*) Wie kann ein unverständiges Thier einen Menschen wissen (beurtheilen, schätzen) der seine Sache versteht?

den Nowgorod'schen Tataren آنارغه , مونارغه , آناردان , مونارداn , آناردا , مونردان könnten demzufolge auch auf einen verkannten Dativ (آنار = آنكار) zurückgeführt werden.

Schlussbemerkung. Der Leser dieser kritischen Bemerkungen vergesse nicht, dass es nicht meine Absicht war eine Recension der Kasem-bek'schen Grammatik zu schreiben, sondern nur nach Kräften einen Beitrag zur tiefern Ergründung des türkisch-tatarischen Sprachstammes zu liefern und zugleich den Verfasser auf einige Schwächen in seinem Werke aufmerksam zu machen, damit eine dritte Ausgabe, die das Werk gewiss erleben wird, dem vorgesteckten Ziele näher käme. Ein dritter Zweck war der, den Verfasser, wo ihn sein Uebersetzer missverstanden hat, vor dem Auslande zu rechtfertigen. Es war also gar nicht am Orte, den Leser auf die Verdienste, die sich Hr. Kasem-bek um das Vaterland und um Alle, die sich mit den türkisch-tatarischen Sprachen beschäftigen, durch seine Grammatik erworben hat, hier aufmerksam zu machen. Wer den Verfasser von dieser Seite zu würdigen wünscht, lese die Dorn'sche Recension der ersten Ausgabe in *Десятое присуждение учрежденныхъ П. Н. Демидовымъ наградъ*, 1841. S. 213 — 247. Auf diese Recension erkannte die Kaiserliche Akademie der Wissenschaften im Jahre 1841 dem Verfasser eine halbe Demidow'sche Prämie zu, und wenn ich zu jener Zeit Sitz und Stimme in der Akademie gehabt hätte und im Stande gewesen wäre wie jetzt über das Werk ein Urtheil zu fällen: ich hätte ohne Bedenken und mit gutem Gewissen mit meinem geehrten Kollegen gestimmt.

Nun kann ich aber zum Schluss Herrn Kasem-bek nicht dringend genug bitten, er möge bei einer dritten Ausgabe doch ja seine Vorgänger mehr berücksichtigen. Ich kenne keine türkische und keine tatarische Grammatik, sie mag sonst noch so tief unter Herrn Kasem-bek's Werke stehen, die nicht hier und da Perlen bärge, die wir bei Herrn Kasem-bek vergebens suchen würden. Es ist geradezu unmöglich, dass ein Mann, und wenn er auch jedem Einzelnen weit überlegen wäre, ein Werk, wie die Grammatik einer Sprache, nein, eines ganzen Sprachstammes, nur einigermaassen zum Abschluss zu bringen im Stande sein sollte.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

Séance du 13 (25) octobre 1848.

Lecture ordinaire.

M. Dorn présente et lit un mémoire intitulé: *Die Geographie Tabaristan's, Masanderan's, Ghilan's und Dailemistan's, nach Istachry, Jakut, Hamdullah Kaswiny, Amin Ahmed Rasy u. A.*

Ouvrage à publier.

M. Brosset présente la première partie, rédigée au net, de son *Voyage archéologique en Géorgie*. Il en lit un extrait renfermant une *Notice sur Etchmiadzine*.

Rapport.

M. Sjögren, chargé d'examiner les tableaux des Dialectes de la Finlande de M. Warélius, rapporte ce manuscrit et annonce à la Classe que ce travail forme un supplément aussi intéressant qu'instructif et utile de la description de la Finlande sous le rapport éthnographique, du même auteur, et qu'en conséquence, il est à désirer qu'il soit publié à la suite de cette description, dans les *Beiträge*. Résolu d'en informer MM. Baer et Helmersen par extrait.

Communication.

M. Köppen annonce à la Classe qu'à sa demande Sa Majesté l'Empereur a daigné autoriser le Département des colonies militaires de lui fournir, pour sa carte éthnographique de la Russie, les données nécessaires sur les populations non-russes habitant les terres des colonies militaires.

Correspondance officielle.

M. le Curateur de l'arrondissement universitaire de Kazan adresse à l'Académie ses remerciments des six manuscrits tibétains choisis des doubles du Musée asiatique et que la Classe, avec autorisation de M. le Ministre son Président, a bien voulu offrir en don à l'Université de Kazan.

M. le Gouverneur de Perme adresse à l'Académie les données statistiques qu'elle lui avait demandées. Elles sont remises à M. Köppen et la réception en sera accusée.

Emis le 4 novembre 1848.

№ 120. **BULLETIN** Tome V
№ 24.

DE LA CLASSE

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulierement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Pétersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les *provinces*, et le libraire LEOPOLD VOSS a Leipzig, pour l'*étranger*.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4 Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10 Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 14. *Quelques inscriptions et corrections critiques.* GRAEFE. BULLETIN DES SÉANCES. ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

NOTES.

14. EINIGE INSCHRIFTEN UND KRITISCHE VERBESSERUNGEN VON FR. GRAEFE. (Lu le 5 mai 1848.)

(Mit einer Steindrucktafel.)

Während die Veröffentlichung der kostbaren und in ihrer Art einzigen Ueberreste Griechischer, Römischer und selbst barbarischer Kunst aus den Gräbern des alten Bosporischen Königreiches, um die jedes Museum die Kaiserl. Sammlungen der Hermitage beneiden dürfte, in den genauesten Zeichnungen und den gelungensten Kupferstichen sich schon seit geraumer Zeit würdig vorbereitet *), theile ich hier ein paar an sich unbedeutende Kleinigkeiten mit, die derselbe klassische Boden des südlichen Russlands aus dem Nachlass der Armuth uns später dargebothen hat. Kein reiches Metall, keine Kunst empfiehlt sie; nur einige kaum zu lesende und kaum zu deutende Worte sind es, die allein mich bewegen konnten, sie nach den früher von mir edirten Inschriften derselben reichen Sammlungen bekannt zu machen, da eben Schrift auf den Pantikapäischen Alterthümern am seltensten ist, und dieser Mangel eines sichern Anhaltes leicht die kostbarsten und kunstreichsten Denkmähler vagen und leeren Deutungen preissgeben kann.

I.

Das erste dieser armen Kunstwerke ist ein aus gemeinem rothen Thon roh genug geformtes und in zwei ungleiche Theile getheiltes, einem unserer gewöhnlichen Brodkörbchen nicht unähnliches, nur kleineres Gefäss, dessen Form die hier beigefügte Abbildung in verjüngtem Maasstab deutlich zeigt. Auf der untern Seite des Bodens beträgt seine Länge 2 Werschok 3 Lin., oben in derselben Richtung von Rand zu Rand 3 Wersch. 2 Lin. Die Breite ist unten 1 Wersch. 1 Lin., oben 1 Wersch. 6 Lin. Die grössere Höhe, äusserlich gemessen, etwas weniger als 1 Wersch., innerlich 6 Lin. Wäre keine Aufschrift vorhanden, so könnte die Einfachheit des Materials und die Rohheit der Kunst den Beschauer leicht auf den Gedanken kommen lassen, er habe eben nichts mehr und nichts weniger als einen Futternapf für Vögel oder anderes kleineres Gethier vor Augen. Allein dazu bedurfte es doch gewiss keiner Schrift in wenigstens zwei Sprachen, wo ihrer nicht gar drei sind.

*) Unabhängig von diesem, durch Kaiserl. Munifizenz gesicherten und der Direction der Sammlungen der Hermitage übertragenen Prachtwerk mit Franz. Text, ist bereits der Anfang eines andern dahin einschlagenden Werkes in Russ. Sprache erschienen, dessen Verfasser Hr. Aschik, abgesehen von dem anderweitigen Werthe seiner Arbeit, unbestritten das für sich hat, dass er Zeuge vieler Ausgrabungen an Stelle und Ort gewesen ist, und nicht wenige selbst speciell unter seiner Aufsicht geleitet hat.

Von den in dem Abdruck auf das genaueste wiedergegebenen 3 Zeilen, befinden sich nehmlich die zwei ersten äusserlich auf der einen, die dritte ebenso auf der andern langen Seite. Die zwei in Uncialen geschriebenen Zeilen enthalten offenbar Griechische Buchstaben, aber von sehr verschiedener Hand und sehr ungleich ausgeführt, und allem Anschein nach, die erste Zeile Griechische, die dritte Lateinische Worte. Was die cursiv erscheinende mittlere Zeile enthalte, ist mir nicht gelungen, zu entziffern, ja ich möchte mich nicht einmal entscheidend für Griechisch aussprechen, obwohl man eine leichte Aehnlichkeit mit Griechischer Schrift auf Aegyptischen Papyrus-Rollen zu entdecken glauben könnte. Jedenfalls mag ich mir die schöne Zeit nicht damit verderben, dass ich weiter darüber grübelte, giebt es doch auf diesem Felde ohnehin satis superque doctarum nugarum.

Auch die Art, wie diese drei Zeilen auf das Gefäss gebracht worden sind, ist nicht eine und dieselbe. Die am besten gelungene erste Zeile erscheint mit einem spitzen Messer in den noch sehr weichen Thon ziemlich tief eingeschnitten, wobei das Ausbiegen des Messers die Drucker in den Schriftzügen hervorbrachte. Die unter ihr stehende der Cursivschrift ähnelnde Zeile mag auf dem schon etwas härtern Thon mit einem stumpfen Griffel, der sehr wenig eindrang, in Eile gemacht sein. Die letzte Zeile ist offenbar von einem ganz ungeübten Schreiber in den schon fast harten Thon mühseelig eingekratzt; doch muss es vor dem Brennen des Gefässes geschehen sein, und an einen modernen Fälscher ist nicht zu denken.

Ob nun gleich diese letzte Zeile am ungeschicktesten geschrieben ist, auch zwei Buchstaben ganz missrathen sind, glaube ich doch, dass sie uns am kürzesten sagt, was wir vor uns haben; nehmlich: ein paternum in mensa tenui, — nur in keiner Weise splendens —, salinum. Denn ich weiss nichts anders zu lesen, als:

ΠΡΟΜΕ ΣΑΛ
prome sal.

Da der Schreiber kaum mit Griechischer, geschweige denn, mit Lateinischer Schrift umzugehen verstand, so ist nicht mit ihm zu rechten, dass er das *P* umkehrte — vielleicht schien's ihm so Lateinischer —, das *E* umfallen liess, wie es ja doch dem Σ nicht selten und ohne Tadel in alter Schrift wiederfährt, und dass er in dem ersten Buchstaben des *Salzes* ein Mittelding von *S* und Σ hervorbrachte, das dadurch noch unscheinbarer wurde, dass ihm sein Instrument ausfuhr und einen Nebenstrich gegen seinen Willen machte, als wolle er ein fulcrum für ein Sanskrit-Zeichen hinstellen, wodurch wir ein monströses *g* bekommen haben, trotz dem allen aber an das alte Griech. Dor. und Aeol. ϛ, (Vrgl. Franz. Elementa Epigr. p. 25. u. 47.) nicht uneben erinnert werden. Was den letzten Buchstaben anlangt, so sieht man wohl: Schreiber hatte den guten Willen, ihn von dem vorhergehenden Α zu unterscheiden, es kam aber doch noch etwas zu viel ihm in die ungelenke Faust, wobei vielleicht ein dunkles Bild vom Lat. *L* mit einspielte, wenn wir wohlwollend ihn uns ein wenig gelehrter denken mögen.

Wozu aber ein Salzfass mit zwei Abtheilungen? Nun, a potiori fit denominatio; es konnte ja demohngeachtet noch ein anderes gemeines Gewürz neben dem Salze gebothen werden. Und da dafür und dawieder nicht leicht mehr zu sagen sein möchte, so wollen wir sofort die erste am besten geschriebene Zeile vornehmen, und sehen, was sie besagt. Setzen wir nur an der 5ten Stelle von hinten das kürzeste horizontale Strichlein hinzu, um *Π* zu *H* zu machen, so müssen wir lesen:

ΑΡΑΟ ΗΟ ΗΑΠΑΣ
ἄραο ὁ ἅπας

wo in dem ἄραο freilich ein gewaltiger soloecismus liegt, und ein pedantischer Grammatiker, — wie sie, leider, noch immer zu sein pflegen, ohnerachtet sie sich und was das Schlimmste, die ganze liebe Philologie unverdienter Weise dazu, schon genug damit in Misscredit gebracht haben, — einen argen Anstoss nehmen, vielleicht uns ohne Erbarmen alle Kenntniss der Griech. Grammatik quasi ex tripode absprechen wird. Nun, es sei! Wir behaupten keck und kühn, dass ein solcher Imperativ, ἄραο, aus ἄρασο, wie ἵσταο aus ἵστασο, regelrechter zu ἀράσθω etc. stimmt, als ein ohne Analogie nur durch Zufall und den tyrannischen Sprachgebrauch eingeführtes ἆραι, mag auch jenes ἄραο bis auf den heutigen Tag nirgend weiter nachzuweisen sein. Wir behaupten ferner, laut der vergleichenden Sprachkunde, dass für die Verbal-Stämme im Griechischen die einfachsten aoristischen Formen, für die Conjugationen aber überall die αμι-Form als die ursprüngliche und maasgebende anzunehmen ist; mithin ein ἄραμι und ἄραμαι der wahren Analogie der Sprache vollkommen entspricht. Und wenn die Sprache durch die den Menschen inwohnende Natur-Nothwendigkeit erwuchs, wie sie unter organischen und klimatischen Bedingungen erwachsen musste, so ist es ganz in der Ordnung, dass der ungelehrte Idiot und das Kind, — von dem es erwiesen ist, — nicht selten vom Instinct getrieben regelrechter seine Wörter formulirt und flektirt, als der durch die Schrift festgestellte und viel später herrschend gewordene Sprachgebrauch es gut heissen mag. Doch zur Nachahmung, zu einem Muster für die Schul-Jugend können wir diese Natur-Grächität freilich nicht empfehlen, möchten auch nicht viel Worte zu Gunsten des ὅ ἅπας mit der 2ten Person des Imperativs verliehren; dem, so zu sagen, vorhistorischen — vielleicht Pelasgischen — ἄραο schliesst sich die uralte Orthographie, das *H* als Adspiration

zu gebrauchen, nicht unpassend an: wie denn überall unter Mischvölkern in entfernten Zeiten und Gegenden die Sprache sich mit Altem und Neuem, Klassischem und Barbarischem zu überfüllen liebt. Kurz, auch hier müssen wir hinnehmen, was da ist; denn ohne Zwang und Tortur ist gewiss kein anderes Geständniss aus diesen Zeichen herauszubringen. Dass der Sinn der Worte, ohne des Salzes zu gedenken, ganz allgemein ist: *Nimm, Jeder, der da ist!* kann nicht befremdlich erscheinen.

Abgesehen von der mittlern Zeile, an der ein anderer zum Ritter werden mag, wäre hiemit unser salzleeres Salzfass abgethan, wenn man nicht etwa chemisch noch untersuchen wollte, ob nicht vielleicht ein klassischer Salzgeschmack sich dem Thon infiltrirt habe. — Der archäologische Gewinn, den wir erzielt haben, ist mässig, wir müssen es gestehen; aber doch wohl noch reeller, als in manchen derartigen Untersuchungen, wenn mit Staunen erregender Gelehrsamkeit aus einem Paar unbedeutender terracotta-Püppchen straks ein *ἱερὸς γάμος* demonstrirt werden will.

II.

Das zweite Monument, auf das es hier abgesehen, ist eine Grabstele von gewöhnlicher Form und Gestein, aus Cherson, vor etwa zwei Jahren aus einer Kirche zu Sebastopol der K. Hermitage übermacht. Unter dem Fastigio stehen ein bärtiger älterer Mann und eine Frau in schwach erhabener Arbeit, plump und roh ausgeführt und ohne Kunstwerth. Darunter die Inschrift:

ΘΕΑΓΕΝΗΣΧΡΗΣΤΙΩΝΟΣΚΑΙ
ΗΓΥΝΗΑΥΤΟΥΟΥΛΠΙΑΜΑ.....
ΚΑΡΙΑΕΤΩΝΖΕΚΝΒΧΑΙΡΕ

d. h.

Θεαγένης Χρηστίωνος καὶ ἡ γύνη αὐτοῦ Οὐλπία Μακαρία, ἐτῶν ΞΕ καὶ ΝΒ. Χαῖρε

In der zweiten Zeile ist die Fortsetzung des Nahmens *MAKAPIA* abgekratzt und abgebrochen, und erst in der letzten Zeile fortgesetzt. Ausserdem zeichnen sich die zwei ersten Zeilen durch grössere elegantere Schrift aus; die dritte Zeile dagegen ist in kleinerer und verzerrter Schrift nachlässiger ausgeführt. Man muss schliessen, dass die Stele mit den ersten zwei Zeilen der Inschrift noch bei Lebzeiten beider Gatten, wenigstens der Frau angefertigt wurde, die dritte Zeile mit dem beiderseitigen Alter erst später, nachdem beide gestorben, vielleicht von lachenden Erben, und ebendarum nicht sehr sorgfältig hinzugefügt wurde. Daher ist auch ein Zahlzeichen, das Z, offenbar falsch, da ZE sich gar nicht als zusammengesetzte Zahl lesen lässt, auch die ungenaue Verbindung der beiderseitigen Jahre, da man nur rathen kann, welches Alter dem Manne und welches der Frau zukommt, so wie das mitten zwischen die Zahlzeichen statt *KAI* verwirrend hingestellte K eine auffallende Ungehörigkeit zeigt. Uebrigens ist es klar, dass man lesen muss:

ΕΤΩΝ ΞΕ καὶ ΝΒ.

und nach den natürlichen Verhältnissen vermuthlich der Mann 65, die Frau 52 alt war, wie sie denn auch in derselben Ordnung genannt sind. Da das Ξ auf diesen Steinen oft auch Ƭ geschrieben wird, so war der Irrthum mit Z um so leichter, und eigentlich nur der mittlere Strich vergessen.

Wenn auch dieser Grabstein sammt seiner Inschrift ohne Bedeutung ist, — man müsste denn *Χρηστίων* für einen seltenern, aber doch auch schon dagewesenen Nahmen halten, — so theilt er diess Geschick mit vielen Gegenständen der Art, die weil sie einmal gefunden, als gleichzeitige Zeugen alter Zeit, hergebrachter Weise auch edirt sein wollen!

III.

Da die emendirende Kritik hier ein allzu leichtes Spiel hatte, wollen wir sie zum Schluss an ein Paar schwierigern Stellen versuchen. In den *gelehrten Anzeig. d. K. Bayer. Akad. d. Wiss.* Bd. XXIII. S. 23 — 36. findet sich eine scharfsinnige Behandlung des Catullischen Gedichts No. 29. von dem Hrn. Rector *Froehlich*. Neben anderm Gelungenen wird hier auf S. 33. der offenbar verdorbene V. 6.

ut albulus columbus, aut Adoneus,

wie ihn mit andern Lachmann gegeben, der Kritik unterworfen. Da Adoneus nichts als Conjectur ist, die alten Handschriften aber nur aut idoneus, oder mit einem *Griech.* Vocal ydoneus geben, so versucht *Froehlich* nachdem er, — und gewiss mit Recht, — S. 24. schon angenommen, dass lauter reine Jamben in dem Gedicht sicher nicht zu suchen seien, aut Sidonius, ohne sich jedoch selbst mit dieser Conjectur zu gnügen.

Es ist auch gewiss nicht das Rechte, selbst wenn man eine Anspielung auf Sidonische Purpurgewänder sich in seltsamer Begrifs-Verwirrung denken könnte. Ja! nach albulus columbus ist gar kein aut möglich; mithin kann nur ein einziges Wort in den 5 Sylben stecken; und weil schon das Epitheton albulus da ist, wahrscheinlich ein gentile, und ein etwas gelehrteres Wort, an dem der Abschreiber strauchelte. Höchst wahrscheinlich schrieb Catull:

ut albulus columbus *Anthedonius*.

Die beiden Griechischen Städte-Nahmen *Ἀνθηδών*, in Boeotien und Palästina, lagen ausser dem Horizont des Schreibers und seiner Taubenzucht, zudem fehlte vielleicht das *h*, wie selbst in dem Geographen Pomp. Mela II. 3. mehrere Manuscripte und alte Ausgaben antedon, ja artendon und anteon haben, oder es stand Authedonius, wie vordem bei Nonn. XIII.

73. *Αὐθηδόνα*, was sich treulich in der Latein. und Franz. Travestirung S. 219. wiederfindet; was Wunder also, wenn auch dem Catullischen Abschreiber aut unfehlbar dazustehen schien, und so die weitere Corruption gegeben war.

Es ist nun aber fast einerlei, ob wir an das Palästinische Anthedon, eine Zeit lang auch Agrippias geheissen, oder an das Boeotische denken. Im ersten Fall schwebt uns sogleich Tibulls allbekannte

alba Palaestino sancta columba Syro,

uncitirt entgegen; im 2ten Fall kommen wir in eine altklassische Taubengegend: denn das unserem Anthedon gegenüber am entgegengesetzten Meere liegende Boeotische Thisbe heisst schon bei Homer, Il. β. 502. *πολυτρήρων*, vergl. Non. XIII. 61. 62., wie die Insel Salamis bei Aeschylus, Pers. 282. *πελειοθρέμμων*. Da ich indessen nicht ausdrücklich nachweisen kann, dass das Boeot. Anthedon mit einem gleichen Beiworte vorkäme, vom Judäischen Anthedon aber das Epitheton füglich für Palästinisch im Allgemeinen gesagt werden kon te, endlich auch Tibulls alba columba dem albulus columbus Anthed. am nächsten zusagt, möchte doch wohl das erstere vorzuziehen sein.

Noch bleibt eine metrische Kleinigkeit zu berühren. Bei Hom. Il. B. 508. steht *Ἀνθηδόνα* mit o, wie bei Non. XIII. 73. Ovid. Met. XIII. 905. Stat. Theb. IX. 328. und *Ἀνθηδόνος* in Jamben bei Lycophr. 754. Aber das lange oder kurze O, für das es kein Gesetz in diesen Formen geben kann, wird ausser der Natur und Sylbenzahl des Wortes und seiner grammatischen Form, einzig durch das metrische Bedürfniss, die gewählte Versart, und die jedesmalige Stelle im Vers bestimmt; und so ist Sidon, Sidōnis und Sidönis, Sidōnius und Sidönius Griech. und Latein. allbekannt, entsprechend dem *Σιθωνίη*, Herodot. VII. 122 und *Σιθονίη*, Non. III. 217, 220. eben so *Μακηδόνιος*, und *Μακεδώνιος* in der Anthol. und es mag nicht nur jeder der beiden klass. Sprachen hier und da ihr eigener vorherrschender Gebrauch, sondern selbst jedem einzelnen Dichter seine Freiheit in solchen Dingen mit Recht zustehen; es ist nur Schade, dass die Beweise aus Dichtern, ihrer Natur nach, zu selten sind, oder auch gänzlich fehlen. An eine verschiedene Quantität bei den verschiedenen Städten wird wohl Niemand glauben mögen. — Es kann uns allso gewiss nichts hindern, auch *Ἀνθηδώνιος* neben *Ἀνθηδόνιος* in den Jamben des Catull. anzunehmen; jeden Falls konnte nur ein solches Wort in der vorliegenden verdorbenen Stelle erwartet werden.

IV.

Ich gehe zu einigen verdorbenen Stellen des Nonnus über, dessen Dionysiaca mir aus alter Liebhaberei am Herzen liegen werden, so lange der Apparat zu einem vollständigen Commentar noch immer im Wachsen begriffen ist.

Als eine der verzweifeltsten Stellen erschien mir immer Non. XI. 222, wo es von dem Ampelos, den der von ihm bestiegene Stier abwarf, dass er das Genick brach, *ἐπ' ἀστραγάλου δὲ πεσόντος, — ἐδιχάζετο δόχμιος αὐχήν*, v. 219. dann vor sich herkollernd, *παλινδίνητον ἐλίξας*, v. 220. mit dem Horn niederstiess, *γλωχῖνι κατεπρήνιξε κεραίης*, v. 221 — vgl. v. 250 — endlich heisst:

καὶ νέκυς ἦν ἀκάρηνος ἀτυμβεύτοιο δὲ νεκροῦ
λευκὸν ἐρευθιόωντι δέμας φοινίσσετο λύθρῳ

An und für sich war es nicht wohl möglich, dass der Stier ihm mit den Hörnern den Kopf geradezu abriss; ein anderes ist es, wenn einem Kämpfer im Kriege der Kopf abgehauen wird, und dieser dann, XXVIII. 54.

αἱμοβαφὴς ἀκάρηνος ἐπὶ χθόνα πίπτε —

ausserdem aber wird die Schönheit des todten Ampelos im Folgenden vom Kopf bis zu den Füssen, ganz wie der todte Adonis von den Bukolikern, so gepriesen, dass an einen kopflosen Leichnam nicht zu denken ist, vergl. 231. 246. ff. 280 ff. und die ganze Rede v. 315. ff. Zu glauben, *ἀκάρηνος* sei uneigentlich zu nehmen von einem, der nach einem Halsbruch den Kopf nicht mehr brauchen kann, etwa wie der lahme Philoktet bei Soph. v 632. *ἄπους* von sich braucht, wird Niemand, der Nonnus kennt, bei ihm erwarten.

Aber je leichter es war, auf eine Menge Lückenbüsser zu rathen, um so schwieriger schien es, das Wort zu treffen, aus dem das sinnlose *ἀκάρηνος* hervorgegangen sein musste. Alles erklärt sich, wenn man liesst:

καὶ νέκυς ἦν ἀμενηνός· ἀτυμβεύτοιο δὲ νεκροῦ —

Diess *ἀμενηνός* ist kein ganz häufiges Wort; klassisch sind die *νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα* im Homer, Od. κ. 521. 536. λ. 29. 49. Wenn nun einem Abschreiber des Nonnus jene Homerische Verbindung unwillkührlich einfiel, konnte er wohl *ἀμενηνός* in *ἀκάρηνος* verkehren; noch leichter konnte derselbe Irrthum entstehen, wenn ein Ungelehrterer schon am Rande seines Originals *ἀ. κάρηνα* oder *ἀ. καρ.* als Citat aus Hom. vorfand und diess für eine Verbesserung des *ἀμενηνός* haltend, gedankenlos *ἀκάρηνος* hinschrieb.

Ohne dergleichen künstliche Combination lässt sich Non. XLVII. 109. sicher herstellen, obwohl mir in meiner Ausgabe das rechte Wort nicht entgegen kommen wollte. Mit gewöhnlichem Bombast beschreibt Nonnus die Trunkenheit der Landleute, die bei Ikarios den neuen, ihnen noch unbekannten Wein zu tief gekostet haben: v. 106 ff.

ἀγρονόμοι δ' ἀρύοντες ἐπασσυτέροισι κυπέλλοις,
πάντες ἐβακχεύθησαν ἀμερσινόῳ φρένας οἴνῳ
ὄμματα δ' ἐπλάζοντο· φιλακρήτοις δὲ κυπέλλοις
ἄργυφα πορφύροντο παρήϊα· γειοπόνων δὲ
στήθεα θερμαίνοντο· —

Kein Mensch wird sagen können, woher diese ἀγρονόμοι und γειοτόνοι durch ἄργυφα παρήϊα sich auszeichneten. Was ich früher vermuthete: ἀτρέμα ποφύροντο bleibt möglich und ist leidlich ähnlich; aber es geht mir für Nonnus zu langsam damit. Ich glaube, er schrieb diessmal ganz einfach, und ohne einen Gegensatz der Farbe zu suchen: ἄρσενα π παρήϊα, die längst verblühten männlichen Züge färbten sich blutroth.

Doch, ich will der Reihe nach einige der augenscheinlichsten Verbesserungen in den ersten Gesängen des Nonnus kurz durchgehen.

Non. I. v. 8. hätte ich mich nicht durch die von Eustath. wahrscheinlich aus dem Gedächtniss, angeführte Lesart sollen irre machen lassen. Die Lesart der Editt. wird auch durch die von mir verglichenen Handschriften bestätigt. Offenbar ist κάρητι statt καρήνῳ nicht Nonnisch, und wohl nur durch das vorhergehende gleich endende στονόεντι veranlasst.

I. 14. wo der sich leicht in alle Formen giessende Proteus citirt wird, um die ewig wechselnden Bilder zu dem phantastischen Gemählde der Dionysiaca symbolisch abzuspiegeln,

στήσατέ μοι Πρωτῆα πολύτροπον, ὄφρα φανείη,
ποικίλον εἶδος ἔχων, ὅτι ποικίλον ὕμνον ἀράσσω.

möchte wohl φανείη richtiger sein, wie v. 40. der Conjunctiv steht.

Non. I. 79. wo die Lesart der ältern Ausgaben ὣς ὅγε ταῦρον ἄειρε wieder mit den Handschriften übereinstimmt, war mit geringerer Aenderung zu schreiben:

ὣς ἔγε ταῦρος ἄειρε·

So ist der Stier richtig dem schwimmenden Delphin, v. 72 — 78. und Europa der Nereide entgegengesetzt, und das passive ἀειρομένης v. 74. stimmt zu dem activen ἄειρεν. Es sind allso nur die Casus in den von mir corrigirten zwei Worten verwechselt, was oft von den Abschreibern geschehen.

Non. I. v. 135. ἴσχεο, φωνή, wie ich verbessert, hat auch ein Wiener Codex, zwei andere, φωνήν. Auch oben v. 7. bestätigt eine Wiener Handschrift λόχευσε.

Non. I. v. 152. f.

πηγαὶ ἐθερμαίνοντο· χαραδραίων δὲ ῥεέθρων
Μυγδονὶς ἀφριόωσα φάραγξ ἐπεβόμβεεν ἀτμῷ.

Wie schon sonst bemerkt, dem wahrhaft kyklischen Gedicht der Dionysiaca dient der Kreislauf des Sonnenjahres zum Grundtypus. Der Winter, Typhaons sturmbewegte Zeit, kommt heran; der Morgen rückt nach Westen, Kadmus geht seiner Schwester, der von Zeus entführten, Europa nach; alle Olympische d. h. himmlische Lichtgötter suchen den Winterlosen Nil, v. 142. — anderwerts gehen sie zu den sonneverbrannten Aethiopen, — wie die Vögel bei der Annäherung des Winters gen Süden ziehen; die Erde geräth in Aufruhr, die Titanen stürmen den Himmel; der altgewordene Sonnengott Zeus taucht in die Tiefe zur Πλουτώ oder Πλωτώ, und versteckt einstweilen sein feuriges Geschoss in einer Höhle, wo es ihm der wilde Erdgeist Typhoeus wegstiehlt, und eine Weile nach Möglichkeit Alles damit in die grauenvollste Verwirrung setzt. Während nun Donner und Blitz noch in der Höhle liegen, geschieht, was die obigen 2 Verse besagen: Hier ist nun ἀτμῷ gewiss nicht richtig: denn βομβεῖν ἀτμῷ scheint mir auch für Nonnus zu ungereimt; dann kann ἀτμῷ, oder was man dafür setzt, nicht leicht ohne ein Epithethon stehen; es bleibt aber ungewiss, ob diess in χαραδραίων oder ἀφριόωσα zu suchen. Das leichteste wäre:

χαραδραίῳ δὲ ῥεέθρων
Μυγδονὶς ἀφριόωσα φάραγξ ἐπεβόμβεε λαιμῷ.

Die Aehnlichkeit zwischen ΝΑΤΜΩΙ und ΛΑΙΜΩΙ ist augenfällig; dass in einem Wiener Cod. das Schluss-ν in dem Verbo fehlt, beweisst weder für noch wieder. Da aber χαραδραίων - ῥεέθρων kaum zu trennen; so bleibt ἀφριόωντι — λαιμῷ, obwohl die Aenderung gewaltsamer ist, doch wohl vorzuziehen. Vers 285 liess ἀερσιπόρων δὲ ῥεέθρων.

Non. I. v. 171. Es ist der Stier gemeint, auf dem Aurora reitet, ihn lässt der winterliche Typhon nicht vorwärts: denn im Winter tagt es spät, und die Tage sind so kurz und dunkel, dass man den Mond bei Tage sieht, v. 175.

Non. II. v. 49.

ἀγχιφανὴ δὲ
αἰετὸν ἤσθιε μᾶλλον, ἐπεὶ Διὸς ὄρνις ἀκούει·

Nicht weil der Adler des Zeus dem Typhon jetzt gerade in der Nähe erscheint, wird er von ihm grimmig verfolgt, sondern weil er als Liebling des Zeus hoch unter den Wolken hausst; daher ist wohl ἀγχινεφὴ zu lesen.

N. II. v. 55. Eine Najade entflieht dem ausgetrockneten und verbrannten Flussbette:

καὶ βυθίῳ στείχουσα βατὸν ῥόον ὕδατι πεζῷ
ἀβρέκτοις μελέεσσιν ἀσάμβαλος ἵστατο Νύμφη
Νηϊὰς ὑγροκέλευθος·

Wie viel Ungereimtheiten man auch dem Nonnus zutrauen kann, ist doch dieses βυθίῳ ὕδατι πεζῷ unmöglich zusammen zu reimen, und von βατόν vernünftiger Weise abhängig zu machen. Er hat wohl — βυθίῳ στείχουσα βατὸν ῥόον ἅλματι πέζης geschrieben; so entspricht ὑγροκέλευθος dem βυθίῳ ἅλματι πέζης.

Non. II. v. 611.

καὶ χρόνιον μύκημα βαρυφθόγγων σέο λαιμῶν —

Dem Typhon kommt kein χρόνιον μύκημα zu, sondern χθόνιον: denn dort hausst er.

Unten auf derselben Seite II. 637. durfte nicht stehen bleiben:

γαῖα δὲ πετρήεσσα διαῤῥήξασα χιτῶνα
ἄγνυτο κεκλιμένη, —

zuerst ist die Personification der Mutter Erde übersehen, die sich klar aus dem folgenden ergiebt, und v. 643. richtig festgehalten ist. Darum ist sie aber auch nicht πετρήεσσα. Dieser Umstand und die gewohnte Concinnität des Nonnus verlangt gebietherisch:

Γαῖα δὲ, πετρήεντα διαῤῥήξασα χιτῶνα,
ἄχνυτο κεκλιμένη, —

wie würde Nonnus χιτῶνα hier ohne Epitheton gesagt haben? aber der Abschreiber, nur an γαῖα denkend, schrieb blindlings das Foemininum. Vergl. v. 640. ff.

Non. III. v. 9. ist ein Druckfehler in den Text gekommen, πεπηγότας statt πεπηγότος — Ἴστρου.

Non. III. v. 148.

καὶ εὐπετάλου κυπαρίσσου
ὄρθριον ἐῤῥίπιζε κόμην εὔοδμος ἀήτης.

Offenbar haben Accusativ und Nominativ ihre Stellen verwechselt, wie I. 79. und es muss heissen:

ὄρθριος ἐῤῥίπιζε κόμην εὔοδμον ἀήτης

weil nur ὄρθριος — ἀήτης richtig sein kann, vergl. v. 145. und vorher v. 55. ff., v. 78 ff.

Non. III. 226. Κάδμος, vom Morgen kommend, wird von Emathion und Elektra, den Repraesentanten des Tages- und Sonnenlichtes, ἦμαρ, ἠλέκτωρ, — während Dardanos, Emathions Bruder, ein Schlaf- und Nachtgeist, δαρθάνω, δραθεῖν, am entgegengesetzten Erdrande wohnt — freundlich, unter Staunen und Bewunderung über seine Schönheit, aufgenommen: Ἠμαθίων — θάμβεε τηλίκον εἶδος —

καί μιν ἑλὼν ξείνισσε, σὺν Ἠλέκτρῃ δ' ἐθελούσῃ
ἀιῤῥία πιαλέης ἐπεκόσμεε δεῖπνα τραπέζης —

Wenn hier ἑλών heissen sollte, *bei der Hand nehmend*, so konnte Nonnus wenigstens *die Hand* nicht unerwähnt lassen; es ist also gewiss ἕκων zu lesen. So gut diess nun auch zu ἐθελούσῃ passen würde, bleibt diess doch zweifelhaft, da die alte Lesart, θανούσῃ, die auch die von mir verglichenen Handschriften haben, eben so leicht zu ταφούσῃ führt. Vergl. Non. Praef. p. X. Durch Druckfehler ist δὲ ausgefallen, und v. 306. κρυφίης statt κρυφίοις abgedruckt worden.

Non. III. v. 435. In den Worten: ἀμφὶ τεοῦ ξενίοιο θεούδέος — ist ξενίοιο gewiss aus dem vorhergehenden Vers verdorben. Nonnus braucht diess nicht als Substantiv; es muss also ξείνοιο heissen.

Non. IV. v. 4.

οὐδὲ γυνὴ Θρήϊσσα, κυβερνήτειρα Καβείρων —
ἀλλὰ Διὸς σέβας εἶχε —

Auch die von mir verglichenen Mste bemerken, dass etwas fehle, lassen jedoch keine Lücke. Rhodomannus suchte ein Verbum in Θρήϊσσα und gab δήθυνε; diess ist eben nicht leicht; überdiess ist mir in diesem Zusammenhang γυνὴ anstössig. Vielleicht war die alte Lesart:

οὐδέ γ' ἀνηκούστησε κυβερνήτειρα Καβείρων,
ἀλλὰ Διὸς σέβας εἶχε.

Obwohl ich lieber οὐδ' ἀρ ἀν. läse, wie Il. o. 235. π. 676. da N. kein Freund der Part. γέ zu sein pflegt, so beruht doch gerade auf diesem γ' ἀνη , verglichen mit γυνὴ ein gut Theil der äussern Probabilität meiner Conjectur.

Non. IV v. 10.

καὶ βαθὺν ἀῤῥάστοιο νεόσσυτον ὄγκον ἀνίης
σιγαλέαι κήρυκες ἐμαντεύοντο παρειαί.

Die παρειαί sind natürlich stets σιγαλέαι; das durfte N. allso nicht erst sagen; aber dass sie σιγαλέοι κήρυκες sind, das war der Witz, auf den er es, seiner Gewohnheit nach, abgesehen hatte.

Non. IV. v. 115. Statt des unpassenden στυγνὸν ὕδωρ hat ein Wiener Cod. στεινόν, wie ich auch vermuthet, dann im folg. Vers richtig χεῖμα, und weiter v. 48. ἡμετέρου, wie Hermann verbesserte, wo ich blind gewesen war.

Non. IV. v. 151.

ἠΐθεον δὲ
εἰςέτι πηχύνουσα, καὶ εἰς Ἀχέροντα περήσω
αὐτομάτι'

Es ist gewiss αὐτομάτη zu schreiben: denn theils liebt Nonnus kein Adverbium wo er ein Adjectivum brauchen kann, am Wenigsten solche auf ι oder ει, theils giebt dieses dünne ι dem Ende des Satzes, und an dieser Stelle des Verses, einen schlechten Klang.

Non. IV. v. 161.

οὐ τρομέω δὲ
πλαγκτοσύνην ἀδίδακτον.

So richtig diess sein kann, scheint mir doch dem Nonnus ἀδίδακτος mehr zu entsprechen.

Non. IV. v. 194.

εἰ δέ ποτ' ἐλθω
ἐς δύσιν ἀχλυόεσσαν, ἐπ' Ἐνδυμίωνι καὶ αὐτῇ
Λατμιάς, ἴσα παθοῦσα, παρηγορέει με Σελήνη.

in alle Weise richtiger und concinner muss es geheissen haben:

εἰ δέ ποτ' ἐλθοι
ἐς δύσιν — — —
Λατμιάς, ἴσα παθοῦσα παρηγορέοι με Σελήνη.

So stimmt ἐλθοι, ~~nehmlich~~ ἀκοίτης, zu dem vorhergehenden im Indicativ ausgedrückten Satze: εἰ — με φέρει — ἐνίψω, auf das Beste.

Non. IV. v. 206. Von Harmonia, die um Kadmos zu folgen, Abschied nimmt von dem Hause ihrer Pflegemutter Elektra, heisst es:

πατρῴην δὲ λαβοῦσα κόνιν προςπτύξατο κουρη.

πατρῴη κόνις, konnte zunächst wohl nur die in einer Urne aufbewahrte Todten-Asche des Vaters sein: denn nur so lässt sich λαβοῦσα leicht damit verbinden, nicht aber, wenn es die vaterländische Erde sein soll. Aber was hätte solche Asche in dem jungfräulichen Gemache der Harmonia gemacht? Ja, was noch mehr ist: dergleichen konnte es gar nicht geben, da Ares, der unsterbliche, ihr Vater, Aphrodite die Mutter ist, und Hermes sie aus dem Himmel in Elektra's Haus gebracht hat. Vergl. III. 375. ff. allso auch an vaterländischen Boden eigentlich hier nicht zu denken ist. Nun bliebe zwar möglich, dass eine auch anderwerts vermuthete Verwechselung der Worte κόνις und κοπίς, hier statt fände, und κοπίν, statt κοπίδα, zu lesen wäre, wenn ihr Ares *sein Schwerdt* zum Andenken geschenkt, oder κόμην, *eine Locke?* Aber von dem allen schweigt der Dichter. Oder glaubte Harmonia, es sei diess der Boden ihres Vaterlandes, und wir müssen lesen:

πατρῴην δὲ λαθοῦσα κόνιν προςπτύξατο κούρη.

verstohlen umarmte sie die heimathliche Erde. Allein, was man auch mit dem Verse anfangen mag, er bleibt abgerissen, und die ganze Rede schnappt, gegen des Nonnus Art, viel zu kurz mit ihm ab. Ob nicht im nächsten Satz v. 207. das an der gleichen Versstelle stehende und auf das auffällige λαβοῦσα reimende ἐχουσα auf einen Sprung des Abschreibers rathen lasse und überdiess v. 208. πόρε statt φέρε Κάδμῳ zu lesen, möge dahingestellt bleiben.

Non. IV. v. 296. wo das Delphische Orakel dem Kadmos verbiethet, dem Stier, der seine Schwester davon getragen, weiter nach zu gehen, heisst es:

Ἀσσυρίην δ' ἀπόειπε τεῆς ἡγήτορα πομπῆς,
ἄμφεπε βοῦν χθονίην, μὴ δίζεο ταῦρον Ὀλύμπου.

Die Verbindung Ἀσσυρίην — ἡγήτορα kann nicht leicht richtig sein. Allerdings gilt Assyrien für des Kadmos Vaterland, und was er hat und an sich trägt, heisst Assyrisch, wie V. v. 9.

φάσγανον Ἀσσυρίοιο παρήορον ἐκ τελαμῶνος,

aber Assyrien, als Land hier zu fassen, wie Τύρος bald darauf steht v. 303., passt nicht zu ἡγήτορα, kaum zu ἡγεμόνα, wenn er so geschrieben hätte, und ist nicht wahr: denn nur der Vater Ἀγήνωρ hat ihn der Schwester nachgeschickt, oder er ist vielmehr aus eigenem Triebe ihr nachgegangen, I. v. 138. Darum hilft auch, verstanden vom Vater,

Ἀσσύριον δ' ἀπόειπε τεῆς ἡγήτορα πομπῆς,

nicht viel —, und den Stier darunter zu verstehen, hat gleichfalls seine Schwierigkeit; auch hätte er dann wohl gerade zu: ταύρειον — ἡγήτορα geschrieben, was mit dem folgenden: ἄμφεπε βοῦν χθονίην einen offenbareren Gegensatz gab. Allein es geht hier ganz wie mit der vorigen Stelle: es scheint etwas zu fehlen.

Nach den 3 vorhergehenden Versen war keine Partikel δέ zu erwarten, und so konnte vielleicht Ἀσσυρίην ἀπόειπε folgen; hinter diesen Worten fielen dann wenigstens zwei halbe Verse aus, und ἡγήτορα konnte richtig sein. Aus meinen Handschriften habe ich Nichts notirt.

Non. IV. v. 406.

ὣς φαμένη, θάρσυνε τεθηπότα Κάδμον Ἀθήνη,

Diese allein richtige Lesart hat der Heidelberger Codex bestätigt.

Non. V. v. 17.

σπεύδων γὰρ ἐς ἀγρύπνους ὑμεναίους . . .
ἠθάδα ῥάβδον ἔλειπεν, ἐπεὶ ταμίης πέλεν ὕπνου.

Ich habe zwischen ὑμεναίους und ἠθάδα ῥάβδον den Ausfall eines Verses mit einer Beschreibung des Hermes angenommen, und da es diesem Dichter nie an Worten fehlt, liess sich dergleichen wohl vermuthen. Da aber keine der von mir in Wien, München und Heidelberg eingesehenen Handschriften eine Lücke angiebt, mag Cunaeus doch wohl Recht haben, wenn er ἠθάδα — freilich ein Lieblingswort des Nonnus — in Ἑρμῆς verwandelte; in jedem Falle musste ταμίη zu ῥάβδος bleiben. Er selbst, der Gott, kam, aber er liess den Schlafbringenden Caduceus daheim, damit Niemand beim Feste einschliefe. Uebrigens sind die Worte ΗΘΑΔΑ und ΕΡΜ, als Abbreviatur, so gar unähnlich nicht; κελεύρων statt κελεύθων sahen wir v. 52. dieses Gesanges.

Non. V. v. 135.

Ἀφροδίτη
χρύσεον ὅρμον, ἔχοντα λίθων πολυδαίδαλον αἴγλην
λευκὸν ἐρευθιόωντι συνήρμοσεν αὐχένι κούρης

Dass ein Wiener Cod. Γλευκὸν und am Rande ἰσ. λευκ" hat, ändert nichts. Nun kann man zwar allerdings λευκὸν ἐρευθιόωντι verbinden vom Incarnat des Fleisches, und es mag ähnliches vorkommen; aber Nonnus, der sonst überall auf Gegensätze Jagd macht, hat diese Gelegenheit wohl auch hier nicht unbenutzt vorbei gehen lassen; dass nun in diesem Falle λευκὸν nicht zu χρύσεον ὅρμον passt, und selbst, wenn es für lucidus, *hellglänzend* stände, es doch nicht bleiben könnte, da dann wiederum ein schöner Nacken nicht ἐρευθιόων sein darf, ist augenscheinlich, und er hebt solches stets heraus, wie von Nikaea XV. 230.

ἀειρομένων δὲ κομάων,
λευκοφαὴς σελάγιζε μέσος γυμνούμενος αὐχήν.

Es wäre allso mit schöner Antithese möglich gewesen:

λευκῷ ἐρεύθιόωντα συνήρμοσεν αὐχένι κούρης

Denn aurum fulvum ist in der Ordnung, wenn ihm nicht das corripirte ῳ anstössig war. Vgl XI. 223. Im folg. v. 138. haben zwei Wiener Cod richtig Κυπρογενείῃ.

Non. V. v. 150.

λοξῇ καμπύλα νῶτα περισκαίρουσα πορείῃ.

Meinen Zweifel an περισκαίρειν mit dem Accusativ habe ich schon ausgesprochen; wenn VIII. v. 21, καμπύλον ἴχνος ὑποσκαίρειν steht, so ist das etwas anderes; in den Handschriften ist keine Hülfe. Vielleicht ist das Wahre:

λοξῇ καμπύλα νῶτα πέριξ αἴρουσα πορείῃ.

Sicherer noch ist in den nächsten Versen, 151. ff. zu emendiren:

ὡς ὅγε ποικίλος ὅρμος, ἐαγότα νῶτα τιταίνων,
κάμπτετο, κυρτωθεῖσαν ἔχων διδυμάονα δειρήν.
ἀμφιλαφὴς φολίδεσσιν ἐς ομφαλὸν ἄχρις ἑκάνων
πλεκτὸς ὅφις δικάρηνος.

Es wäre wohl ein schlechtes Lob des kostbaren Halsschmuckes gewesen, wenn er ἐαγότα νῶτα gehabt hätte, obgleich Tzetzes — freilich der schlechteste aller Dichter, — Posthom. 375. von dem etwas gekrümmten Rücken des Helenos sagt:

νῶτα δὲ τοῖο ἔαγεν ὑπήρεμα· λῆθε δὲ πολλούς.

Längst habe ich für das Wahre gehalten: ἐοικότα νῶτα τιταίνων, nehmlich ἐοικότα τῇ ἀμφισβαίνῃ, die der Dichter im Vorhergehenden weitläuftig beschrieben. Für das höchst matte ἑκάνων schreibe ich dagegen mit besserer Interpunction:

ἀμφιλαφὴς φολίθεσσιν, ἐς ὀμφαλόν, ἄχρι καρήνων,

d. h. *schuppig sowohl nach der Mitte, als auch nach den beiden Köpfen hin*, weil man den goldenen Reif von vorn und von hinten betrachten kann.

Doch da der Raum uns fehlt, brechen wir diese kritischen Bemerkungen hier ab, und bemerken nur noch, dass ähnlich diesem Halsschmuck, wo eine Art Doppeladler die Verbindung zwischen den beiden Schlangenköpfen bildet, die Kaiserliche Sammlung der Hermitage aus den Pantikapäischen Gräbern ein Paar goldene Armspangen besitzt, wo zwei, an Stelle jener Schlangenköpfe, sich nähernde halbe geflügelte Sphinxe von grosser Schönheit eine in einen Knoten verschlungene Schnur mit den beiderseitigen Vorderfüssen festhalten.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 27 OCTOBRE (8 NOVEMBRE) 1848.

Lecture extraordinaire.

M. Böhtlingk présente de la part de M. le Professeur Stephani de Dorpat une note intitulée: *Ueber die Zeit der Verfertigung der Laokoon-Gruppe.* M. Graefe en recommande l'insertion au Bulletin. Approuvé.

Musée ethnographique.

M. Sjögren annonce à la Classe que M. le Ministre-Président lui a fait tenir pour le Musée ethnographique une belle collection d'antiquités offerte par le Musée royal du Danemark. Cette collection se compose de 96 numéros d'antiquités scandinaves de l'âge de pierres, soit en nature, soit moulées en terre cuite, et de 138 numéros d'antiquités américaines ante-colombiennes découvertes en Pensylvanie et à Ohio. Toutes ces pièces sont arrangées systématiquement par les soins de M. Rafn et forment une précieuse acquisition pour notre Musée ethnographique. Elles sont accompagnées, en outre, des publications les plus récentes de la Société des Antiquitaires du Nord de Copenhague et de 12 ouvrages publiés par la Commission Arna-Magnéenne. Dans une lettre adressée à M. Sjögren, M. Rafn le prie, en cas que, par cette donation, l'Académie se trouverait posséder l'un ou l'autre de ces ouvrages en double, d'en disposer en faveur de quelque autre Bibliothèque publique du pays, à l'exception toutefois des Bibliothèques universitaires de Helsingfors, Moscou, Kazan et Dorpat, lesquelles ont déjà reçu directement les mêmes douze ouvrages. Résolu d'en informer, par extrait, M. Baer, Bibliothécaire. Le Secrétaire fut chargé d'adresser à qui il convient, les remerciments de l'Académie, de cette donation.

Correspondance officielle.

M. Sommer, intendant des terres du Baron Stieglitz dans la Nouvelle Russie, accuse réception des quinze roubles argent qui lui furent envoyés pour en récompenser le paysan qui a découvert la plaque d'argent à inscription mongole offerte à l'Académie par M. le Baron. Cette somme a été remise, selon sa destination, au paysan Nazarenko.

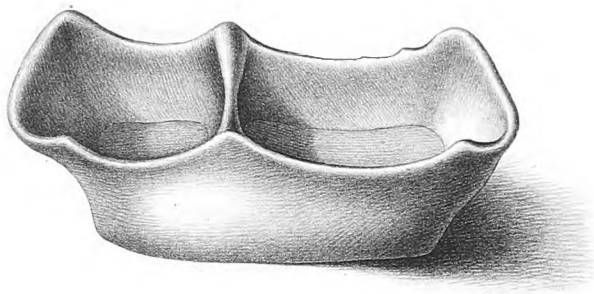
Nominations.

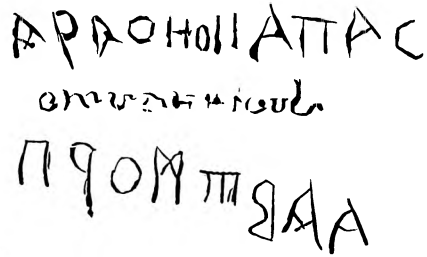
Le Secrétaire perpétuel rappelle à la Classe que, par la mort de M. Finn-Magnusen à Copenhague et de M. Eichstädt à Iéna, deux places de correspondant sont vacantes, l'une dans la section d'histoire et des sciences politiques, l'autre dans celle de Philologie. Pour examiner, s'il y a lieu de procéder à la nomination de remplaçants, et, dans le cas de l'affirmative, pour dresser des listes de candidats, la classe nomme Commissaires, pour la première vacance: MM. Köppen, Sjögren, Oustrialov et Kunik, et pour la seconde: MM. Graefe, Fraehn et Böhtlingk.

ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

Dr. A. Th. v. Middendorff's Sibirische Reise. Band III. Ueber die Sprache der Jakuten, von O. Böhtlingk. Theil 2. 1ste Lieferung: Jakutisch-deutsches Wörterbuch. 1848. 4.

Emis le 23 novembre 1848





W. Pape del.

COMPTE RENDU

des travaux

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE ST.-PÉTERSBOURG

POUR L'ANNÉE 1847.

PAR

M. FUSS
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

(Lu en séance publique, le 28 décembre 1847 (9 janvier 1848)).

I. CHANGEMENTS SURVENUS DANS LE PERSONNEL DE L'ACADÉMIE.

1. Décès.

a) M. Schmidt, Académicien.

Ce fut de cette même tribune qu'un jour, nous entendîmes exprimer un regret, aussi inattendu peut-être par le contraste du lieu, qu'il était néanmoins profondément senti, et justifié par l'opportunité du moment. Il était question, si je ne me trompe, de la jeunesse de Lomonossov; de cette lutte incessante entre l'étincelle divine dans l'âme du jeune pêcheur et les ténèbres de l'époque qui faillirent l'étouffer. L'orateur, entraîné sans doute par ce sujet sublime, prétendait qu'on serait presque tenté de regretter les progrès de la civilisation moderne, la multiplication indéfinie de nos écoles, la facilité qu'elles offrent même au pauvre de s'instruire, — et qui rend désormais impossible le renouvellement de ce spectacle imposant où le génie, aux prises avec les besoins de la vie matérielle, parvient à se faire jour à travers tous les obstacles, à vaincre toutes les difficultés, à étancher enfin la soif ardente de l'instruction qui le dévore, et à se jeter, presque de vive force, dans une carrière immensément différente de celle à laquelle paraissaient le condamner son origine obscure et son éducation. Et dans le fait, ces rares révolutions dans le monde intellectuel, n'ont-elles pas quelque analogie avec les effets des grandes perturbations des corps célestes, à la seule différence près, qu'ici, la force perturbatrice agit dans l'intérieur même du corps troublé? Or, même de nos jours, est-ce bien réellement dans les écoles seules, que la science va chercher ses disciples favoris? Nous ne le pensons pas. La vocation des jeunes gens, souvent étrangement méconnue par ceux qui dirigent leur sort, peut être momentanément assoupie, jamais étouffée; aussi peu que toute autre loi de la nature. En dépit des circonstances, elle perce à la moindre impulsion, et se fraie sa route providentielle. Nous n'avons, pour toute preuve, qu'à reporter nos regards vers le commencement de ce siècle; et nous voyons, presque en même temps, deux jeunes commis-marchands, l'un à Brème, s'absorber furtivement, par le silence de la nuit, dans de profonds calculs astronomiques; l'autre, dans les déserts de la Russie, dérober à ses affaires de commerce de rares loisirs, pour étudier les idiomes et les croyances religieuses des peuplades à demi-sauvages qui les habitent, rudes descendants de ces hordes sanguinaires qui, jadis, menacèrent d'envahir l'Occident. Le premier de ces commis-marchands, — on le devine — fut l'illustre Bessel dont nous annonçâmes la perte dans notre dernier compte rendu; l'autre, notre digne collègue M. Schmidt, que la mort vient de nous enlever le 27 août

dernier. Le premier eut pour protecteur le célèbre Olbers; le second, — nous pouvons le dire sans déroger, — notre Académie, qui l'accueillit en 1829, et lui fournit libéralement les moyens pour développer son beau talent et son utile activité. C'est ainsi, — nous aimons à y revenir quand l'occasion s'en présente, — c'est ainsi que les académies contribuent essentiellement à diriger et à régulariser l'activité des intelligences; ce sont elles, en effet, «qui disciplinent les efforts individuels, qui confondent les diverses classes dans la plus noble de toutes les aristocraties, celle du talent, qui multiplient les rapports entre les nations, stimulent le travail, contribuent à former les langues, et, souvent, à contenir le débordement de théories funestes».

Qu'on n'attende pas de nous une biographie de Schmidt: la tâche ne fut-elle point au-dessus de nos forces, le temps ne nous permettrait guère de nous appesantir trop sur un sujet aussi spécial. Nous avons d'ailleurs lieu d'espérer qu'une plume plus habile que la nôtre, celle du savant successeur de M. Schmidt, s'acquittera de cette tâche honorable à l'entière satisfaction des orientalistes. Il suffira aujourd'hui de citer brièvement les moments principaux de sa vie, tels que le modeste savant les a couchés lui-même par écrit pour un recueil biographique qui se publie en France.

Isaac-Jacques Schmidt naquit à Amsterdam le 14 octobre 1779. Son père, négociant dans cette ville opulente, n'épargna rien pour donner une éducation soignée à son fils, et lorsque, en 1795, la conquête des Pays-Bas par les troupes de la république française l'eût privé de toute sa fortune, il consentit à ce que le fils mît à profit, en pays étrangers, l'instruction qu'il avait reçue. Ce fut donc à l'âge de 19 ans, en 1798, que le jeune Schmidt vint en Russie. Il entra dans une maison de commerce dont les affaires lui fournirent l'occasion de visiter, à plusieurs reprises, les tribus nomades des Kalmouks, entre le Volga et le Don et jusqu'aux pieds du Caucase. Trois années, passées au milieu de ce peuple, suffirent au jeune commerçant pour approfondir sa langue, sa littérature, sa religion, ses moeurs et ses coutumes, connaissances que, dès lors, il résolut de cultiver dans un but scientifique. Au commencement de l'année 1811, M. Schmidt s'établit à Moscou; mais, déjà l'année suivante, l'approche de l'armée française l'obligea de quitter cette ville et d'y laisser ce qu'il possédait, le fruit des travaux de 13 ans, ainsi qu'une collection considérable dont il ne revit plus rien, parce qu'elle devint la proie des pillards et des flammes. Arrivé à St.-Pétersbourg, il se chargea, outre ses affaires de commerce, de l'emploi de trésorier de la Société biblique, fondée sous le patronage de l'Empereur Alexandre. Il fut chargé, par cette Société, de traduire le Nouveau Testament en mongol et en kalmouk, et assuré de son avenir par la munificence de l'Empereur, il abandonna, en 1819, le commerce, et consacra, dès lors, tout son temps à des occupations littéraires.

Les deux traductions du Nouveau Testament qui parurent en 1827, un Traité sur l'affinité du système des gnostiques avec le Bouddhisme, qui lui valut les honneurs du doctorat à l'université de Rostok, et surtout son histoire des Mongols orientaux d'après le rapport de Ssanang-Ssetzen, attirèrent sur lui l'attention de l'Académie qui se l'agrégea, en 1829, en qualité d'Académicien adjoint pour la littérature et les antiquités orientales.

C'est alors que M. Schmidt, quoique âgé déjà de 50 ans, déploya une activité remarquable. Outre plusieurs mémoires qui ont pour objet les doctrines du Bouddhisme, dans leur signification religieuse et philosophique, il publia la première grammaire mongole, en deux éditions, allemande et russe, un dictionnaire mongol-allemand-russe et „*les Exploits de Ghesser-Khan,*“ épopée mongole très-renommée, avec la traduction allemande. Ces ouvrages furent immédiatement suivis d'une grammaire et de deux dictionnaires de la langue tibétaine, ainsi que d'un texte tibétain étendu, tiré de la collection du Kandjour et accompagné également d'une traduction allemande. Ces publications ont servi de clef à deux littératures de l'Asie centrale dont l'accès jusque là, avait été interdit aux orientalistes de l'Europe, et si aujourd'hui de jeunes talents se font remarquer dans cette carrière, chez nous, comme en Allemagne, en France et en Angleterre, il n'y en a, certes, pas un d'entre eux qui ne se fasse honneur de se reconnaître le disciple de notre Schmidt.

Après l'achèvement de ces travaux, vers 1842, Schmidt s'aperçut d'un affaiblissement graduel de sa vue qui allait croissant avec une rapidité allarmante, et bientôt, on ne put plus lui cacher que c'était la cataracte qui se formait sur les deux yeux à la fois. Il supporta ce malheur avec la résignation du chrétien, et fut au comble de la joie, lorsque, deux ans après, une opération heureuse lui rendit l'usage de l'un au moins de ces précieux organes. Malheureusement, il ne fut pas longtemps à en jouir. Enclin à la goutte, la simple opération d'un cor qu'il se fit faire l'été dernier, dut lui devenir funeste; une plaie qui se forma à l'orteil devint gangréneuse et fut cause de sa mort, arrivée, ainsi que nous l'avons dit, le 27 août dernier.

Schmidt était membre des Sociétés asiatiques de Londres, de Paris et de Calcutta, de la Société orientale de l'Allemagne et de celle des sciences et des arts de Batavia. Ses services rendus spécialement à la Russie ont été récompensés, à diverses époques, par le rang de Conseiller d'état et les ordres impériaux de St.-Vladimir, de Ste.-Anne et de St.-Stanislas.

b) Membres honoraires et correspondants.

Les autres membres dont l'Académie a eu à regretter la perte, en 1847, appartiennent, sans exception, au nombre des externes. Les associés honoraires: le professeur Muncke de Heidelberg, physicien estimé, et l'illustre helléniste de Gotha, Jacobs, ainsi que les membres correspondants: le physiologiste Burdach de Königsberg, le Slaviste Linde de Varsovie et le Statisticien Hoffmann de Berlin, ont tous succombé à un âge fort avancé et après avoir consommé avec gloire leur utile carrière. Après le témoignage que l'Académie a publiquement rendu à leur mérite, elle aime encore à leur conserver, dans ses annales, un souvenir reconnaissant.

2. Nominations.

a) Classe physico-mathématique.

La Classe physico-mathématique, pour récompenser le zèle et les utiles travaux de trois de ses membres, MM. Jacobi, Peters et Helmersen, les a promu, le premier au grade d'Académicien ordinaire en Technologie et Chimie appliquée, et les deux autres au grade d'Académicien extraordinaire, chacun pour sa partie respective. Ces nominations, qui datent du 6 mars et du 5 juin, ont obtenu la sanction de l'Empereur.

b) Classe russe.

La promotion de M. Berednikov au fauteuil d'Académicien ordinaire, en remplacement de M. Lobanov, celle de MM. Stroïev et Chevyrev au grade d'Académicien extraordinaire, ainsi que la nomination de M. Korkounov à celui d'Académicien adjoint de la Classe russe, vous ont déjà été annoncées dans le rapport de mon docte confrère, M. Pletnev.

c) Classe historico-philologique.

La Classe historico-philologique enfin, qui a eu à combler une lacune douloureuse, produite dans son sein par le décès de M. Schmidt, a profité avec empressement de la permission que daigna lui accorder M. le Ministre de l'instruction publique, son Président, de s'agréger le plus savant, sans contredit, des Mongolistes existants, le disciple et digne rival de Schmidt, M. Kovalevsky de Kazan. Or, pour ne point déroger aux droits des Académiciens extraordinaires de cette même Section, en les privant ainsi de l'avancement qu'ils ont si bien mérité, M. le Ministre a consenti, en outre, à ce que le plus ancien d'entre eux, M. Brosset, fût avancé au fauteuil vacant d'Académicien ordinaire, et qu'un second fauteuil fût fondé pour M. Kovalevsky, hors de l'état existant, en vertu du cas prévu par le § 34 des Règlements qui statue que, si l'Académie trouve l'occasion d'associer à ses travaux un savant d'un mérite éminent et d'une réputation établie, il lui est permis de le recevoir Académicien ordinaire dans le cas même qu'il n'y eût point de vacance. Ces deux nominations, confirmées déjà, le 3 Décembre dernier, par l'Assemblée générale, attendent encore l'approbation suprême.

d) Nominations à d'autres charges.

M. Baer a été nommé membre du Comité temporaire de médecine près du Ministère de l'instruction publique; et M. Oustrialov, Directeur du Cabinet de Pierre-le-Grand qui fait partie des Musées.

M. George Fuss, Astronome adjoint à l'Observatoire central, vient d'être nommé Directeur de l'Observatoire astronomique de Vilna. Il a été remplacé dans sa fonction à l'Observatoire central par M. Guillaume Döllen, élève de M. Struve et de l'université de Dorpat, et depuis plus de trois ans, attaché comme collaborateur extraordinaire à l'Observatoire de Poulkova.

La Compagnie russe-américaine qui, depuis nombre d'années déjà, entretient dans le chef-lieu des colonies russes en Amérique, des observateurs pour la météorologie et le magnétisme terrestre, a décidé une fois pour toutes, de consacrer à ce but utile une certaine somme par an qu'elle met à la disposition de l'Académie, à titre de salaire pour les observateurs, à la condition toutefois que l'Académie prenne sous son patronage immédiat l'Observatoire magnétique et météorologique de Novo-Arkhangelsk, à l'effet d'en régulariser les opérations, et de leur donner une direction conforme à l'état de la science. Ce sera donc à l'Académie de munir l'Observatoire, au fur et à mesure, des appareils de nouvelle construction ou perfectionnés, et de nommer les observateurs, savoir un Directeur et un Adjoint, qui seraient agrégés au service de la couronne et comptables à l'Académie. Une pareille offre, vu l'importance de la localité, n'a pu être accueillie qu'avec le plus vif empressement; M. Kupffer, comme de raison, a été chargé des détails de l'organisation de l'établissement, et sur sa recommandation, l'Académie a désigné à la fonction de directeur M. Voldemar Middendorff, jeune élève distingué de l'Institut pédagogique central, se réservant de demander à l'Administration des mines un des meilleurs élèves de l'école des conducteurs de Barnaoul pour l'emploi d'observateur-adjoint. Ces mesures ayant obtenu au préalable l'assentiment de M. le Ministre-Président, il ne leur manque plus que l'approbation formelle.

A l'invitation du Directeur de l'Observatoire central, le célèbre horloger Dent de Londres, le même à qui est dû en partie le beau succès de nos trois expéditions chronométriques, ainsi que d'autres opérations géographiques exécutées récemment dans le pays, vient d'établir à St.-Pétersbourg une agence où l'on pourra, en tout temps, se procurer des chronomètres et des pendules de sa façon aux prix de Londres. Il a confié la conduite de cette agence à un de ses

*

meilleurs disciples, connu déjà par quelques beaux ouvrages à lui, M. Pihl de Finlande, et l'Académie, pour procurer à cet habile artiste, dès son début, une position honorable, et pour s'assurer de ses services, lui a accordé, avec l'assentiment de M. le Ministre-Président le titre d'horloger et de faiseur de chronomètres de l'Observatoire astronomique central.

II. DISPOSITIONS SUPRÊMES CONCERNANT L'ACADÉMIE.

Avant de passer à l'esquisse des travaux de l'Académie, nous avons à rendre compte de quelques dispositions très-gracieusement ordonnées par S. M. l'Empereur et concernant l'Académie. Par la première, sont exemptés du paiement du droit de passeport les savants russes qui, dans des vues scientifiques, désirent se rendre à l'étranger et se trouvent munis de certificats de l'Académie constatant le véritable but de leur voyage. Par trois autres ordonnances, Sa Majesté a daigné enrichir nos Musées 1° d'un beau recueil d'ouvrages manuscrits et imprimés de la littérature géorgienne, recueil formé à grands frais par le défunt Tsarévitch Téïmouraz et acheté de ses héritiers; 2° de la collection complète des ossements fossiles, provenant des dépôts découverts par le professeur Nordmann dans les cavernes des environs d'Odessa, et 3° de trois échantillons d'aurochs que l'Académie est autorisée à faire tuer dans la forêt de Biélovéja du gouvernement de Grodno, seul endroit de l'Europe où cette race remarquable de taureau sauvage se soit encore conservée, et où l'on prend grand soin d'empêcher son entière extinction.

III. TRAVAUX DE L'ACADÉMIE.

1. Ouvrages publiés.

Le nombre des ouvrages sous presse, à la fin de 1846, s'élevait à dix-huit, dont dix appartenaient à la catégorie des publications que, dans un de nos comptes rendus précédents, nous avons qualifiées d'*officielles* ou de *régulières*. Ce sont les publications qui émanent de l'Académie comme Corps savant, et qui, pour la plupart, ne discontinuent pas. Le reste étaient des ouvrages d'Académiciens, au nombre de huit. L'année 1847 y a ajouté encore trois autres. De ce total de vingt et un, ont quitté la presse, en 1847, les ouvrages et parties d'ouvrages que voici:

1) Mémoires de l'Académie VI^{ème} Série, Section des sciences naturelles, les deux premières livraisons du tome 6ème.

2) Mémoires etc. de la Classe historico-philologique, la 4ème et la 5ème livraisons du tome 7ème.

3) le tome 6ème du Bulletin de la Classe physico-mathématique et

4) le tome 4ème de celui de la Classe historique.

5) et 6) le Recueil des actes des séances publiques de 1845 et 1846, en deux volumes.

7) le Rapport sur le seizième concours Démidov.

8) le 12ème volume du recueil fondé par MM. Baer et Helmersen sous le titre de *Beitraege* etc. (Matériaux pour servir à la connaissance de la Russie et des pays asiatiques avoisinants).

Enfin 9) le Dictionnaire des langues russe et ecclésiastique slavonne dont le Rapporteur de la Classe russe vient de vous rendre compte en détail.

Toutes ces publications, à l'exception de la dernière, sont des recueils d'articles de science: mémoires, notes, ou analyses d'ouvrages, qui, à l'état de manuscrit déjà, ont été mentionnés dans les comptes rendus, et sur lesquels il n'y a donc pas lieu de s'étendre davantage. Il n'en est pas de même pour les ouvrages d'Académiciens publiés séparément; pour ceux-là il paraît convenable d'accompagner leur émission d'une mention particulière, propre à en caractériser brièvement le but et la signification.

Nous avons remarqué avec plaisir l'intérêt général avec lequel a été accueilli, dans notre dernière séance publique, l'exposé, trop insuffisant sans doute, que nous avons donné des recherches importantes de M. Struve sur la distribution des étoiles dans la voie lactée, et sur le phénomène de l'extinction de la lumière; nous y avons aperçu une nouvelle preuve du fait déjà avéré, savoir que la science la plus sublime par l'immensité de son objet et la plus transcendante par la profondeur de ses calculs et de ses combinaisons, est en même temps la plus populaire par l'attrait de ses résultats qui piquent, à un si haut degré, la curiosité de tout homme éclairé et pensant. M. Struve ne s'est point arrêté à ces recherches telles qu'il les avait déposées dans l'Introduction du catalogue des étoiles Besséliennes; il les a poursuivies non seulement par la voie de l'observation et du calcul, mais encore par celle, non moins curieuse, du développement historique des idées que s'étaient formées sur ces objets les plus profonds penseurs du siècle dernier: Kant, Lambert et particulièrement le vieux Herschel. Il a réuni les résultats de ces investigations dans un petit volume qu'il a publié sous le titre d'*Etudes d'astronomie stellaire: Sur la voie lactée et sur la distance des étoiles fixes*, pièce à laquelle il a donné la forme d'un rapport fait à M. le Ministre de l'instruction publique, Président de l'Académie. Or, il s'est bientôt aperçu que la nouveauté du sujet ne lui permettait pas de se borner à une simple énumération des résultats; il fallait encore, pour les accréditer auprès des hommes de la science, en fournir des preuves suffisantes, ce que M. Struve a fait dans des notes

jointes à son rapport, notes qui remplissent plus de la moitié du volume et en constituent proprement le caractère scientifique. Nous pouvons déjà dire que ce travail a été vivement applaudi en France, et surtout en Angleterre; car il avait fallu à notre astronome soumettre à un examen sérieux toute la suite chronologique des immortels travaux du célèbre vétéran de Slough. Les éclaircissements qu'il y a puisés, et qui échappent facilement à ceux qui ne connaissent Herschel que par quelques uns de ses mémoires isolés, ont jeté un nouveau jour sur la portée de ses découvertes, et ont fait accueillir avec des suffrages unanimes la proposition faite par M. Struve à l'Association britannique d'Oxford, de publier le plus tôt possible la collection complète des oeuvres de Herschel qui, bien que composés de mémoires épars, forment néanmoins un tout entier, une chaîne continue, dont chaque chaînon, quelque insignifiant qu'il puisse paraître à lui seul, a cependant une haute signification dans l'ensemble et dans ses rapports avec le reste.

M. Kupffer a émis le premier cahier d'un recueil météorologique qu'il publie, en russe et en français, sous le titre de Résumés des observations météorologiques faites dans l'étendue de l'empire de Russie et déposées aux archives météorologiques de l'Académie. «La science, dit M. Kupffer dans son avant-propos, réclame depuis longtemps la publication des observations que les efforts et les encouragements incessants de l'Académie a accumulées dans ses archives. Plus on avance dans la météorologie, plus on sent que cette science, si jeune encore, ne pourra jamais s'élever à des vues générales ni s'asseoir sur une base solide, sans comprendre dans ses études ces contrées si vastes et si peu connues encore qui nous présentent un tableau si immense et si varié de presque tous les climats possibles, riche en contrastes, embrassant au nord la moitié de la circonférence terrestre, et s'avançant, au sud, vers la limite des régions tropicales. Or la publication complète de ces importants matériaux dépasse les moyens de l'Académie, forcée à les partager entre tant de branches diverses des connaissances humaines qui ont un droit égal à sa protection». Dans cet embarras, M. Kupffer s'est décidé à publier, en attendant, les résultats principaux de ces observations, c'est-à-dire leurs moyennes calculées pour les besoins les plus pressants et les plus actuels de la météorologie. La première livraison qui vient de paraître contient les résumés des observations météorologiques d'Irkoutsk et d'Yakoutsk tirées, pour l'une et l'autre de ces deux villes, d'une série d'observations de 15 ans, dues, d'une part, à M. Stchoukine, ancien directeur du gymnase d'Irkoutsk, et de l'autre, à M. Névérov, négociant d'Yakoutsk.

On a mis sous presse le rapport sur l'expédition de Sibérie de M. Middendorff, et une livraison en a paru, renfermant la description des plantes phanérogames des hautes régions boréales, par M. Trautvetter de Kiev. Cette livraison fait partie du tome premier qui contiendra, en outre, le reste de la Botanique, la Météorologie, le Magnétisme, la Géognosie et la Paléontologie. Le tome second est consacré à la Zoologie; le tome troisième est fourni tout entier par M. Böhtlingk, et nous aurons l'occasion plus tard de parler de son contenu; le quatrième enfin renferme les observations ethnographiques, géographiques et statistiques, ainsi que le récit historique du voyage. L'impression de cet ouvrage important est accélérée au possible, trois compositeurs y travaillant à la fois.

M. Böhtlingk enfin vient de terminer la publication des deux ouvrages sanscrits que nous avons annoncés dans nos comptes rendus de 1845 et 1846. Le premier est la grammaire sanscrite de Vopadéva d'après le texte de Tubingue et celui de Copenhague, avec explication des termes techniques, un registre alphabétique des règles, et dans la préface, un exposé succinct du système de ce grammairien. L'autre est une nouvelle édition du dictionnaire des synonymes sanscrits d'Hématchandra, d'après les textes de Londres et d'Oxford. — Tous ces ouvrages sont exposés sur cette table à l'inspection des curieux.

2. Mémoires lus dans les séances.

a) Classe physico-mathématique.

Mathématiques.

M. Ostrogradsky, dans un mémoire sur la variation des constantes arbitraires dans les problèmes de Dynamique, a donné quelques simplifications très considérables dont est susceptible le célèbre travail de Poisson sur cet objet, inséré dans le tome 8ème du Journal de l'Ecole polytechnique. Ces simplifications résultent de la forme qu'on a donnée aux équations générales de la Dynamique. Elles conduisent, par une analyse aussi simple que rapide, aux résultats que Lagrange lui-même regardait comme très difficiles à démontrer. Comme, du reste, notre Géomètre ne parvient pas à des résultats différents de ceux de Poisson, il déclare modestement qu'il n'attache pas une grande importance à n'avoir fait que simplifier l'analyse qui conduit à ces résultats. — Ceux qui s'occupent de mathématiques dans cette capitale et apprécient le beau talent de M. Ostrogradsky d'enseigner sa science et d'en rendre évidentes les vérités les plus abstraites, auront sans doute déjà appris avec plaisir que le savant Académicien vient d'ouvrir un cours public et gratuit de Mécanique analytique dans les appartements de l'Académie. — M. Bouniakovsky, dans un article qui porte le titre collectif de Notes sur quelques points de l'Analyse indéterminée, a esquissé d'abord une méthode très simple pour trouver la forme générale que comporte la solution d'une seule ou de plusieurs équations simultanées indéterminées; il a donné ensuite une solution très simple de certaines équations indéterminées

dont la résolution, par les méthodes généralement employées, semblerait présenter de grandes difficultés; il a, de plus, découvert une loi de réciprocité qui existe entre deux progressions arithmétiques, formées d'une certaine manière, loi qui sert, entre autres, à distinguer les nombres carrés de ceux qui ne le sont pas, sans recourir à l'extraction des racines; il a livré enfin une démonstration facile d'un théorème analogue à celui de Wilson, déduite de la considération des racines primitives. Dans un journal russe, M. Bouniakovsky a publié un article sur la possibilité d'introduire des mesures plus positives dans l'appréciation des résultats fournis par les sciences d'observation, et particulièrement par la Statistique. M. Minding de Dorpat nous a adressé une méthode assez ingénieuse de traîter le problème connu de la marche du cavalier sur l'échiquier. M. Malmsten, jeune géomètre d'Upsale, a soumis au jugement de l'Académie un mémoire sur la théorie des dérivées successives des fonctions d'une seule variable, et M. Kalpachnikov, de Viatka, un travail sur les équations aux différences finies du premier degré à deux variables. Les Commissaires chargés de l'examen de ces deux mémoires n'ont pas encore fait leur rapport à l'Académie.

Astronomie.

On se rappelle que l'année 1846 a été signalée par la découverte de deux nouvelles planètes et de sept comètes; l'année qui s'écoule vient, à son tour, ajouter à notre système encore trois planètes et six comètes. Bien qu'aucune de ces découvertes récentes ne puisse être comparée à celle de M. Le Verrier, on voit néanmoins que l'ardeur des astronomes à reculer les bornes de notre système solaire ne diminue pas. Les trois nouvelles planètes, découvertes en 1847, appartiennent toujours au nombre de ces astéroïdes qui occupent l'espace entre Mars et Jupiter, et dans lesquels Olbers avait prétendu voir les morceaux d'une grande planète fracassée par quelque catastrophe soudaine. Le nombre de ces petites planètes s'élève donc aujourd'hui à huit, et ce qui est étrange, c'est que l'espace de quarante ans sépare la découverte des quatre premières: Cérès, Pallas, Junon, Vesta, de celle des quatre dernières: Astrée, Hébé, Iris, Flore, et que dans les deux époques, séparées par cet intervalle de temps considérable, les découvertes se soient suivies presque coup sur coup. Les trois dernières de ces planètes ont été observées plusieurs fois à l'Observatoire central, et les éléments approximatifs d'Hébé et d'Iris ont été calculés par M. Peters. Il est fort probable que le plus proche avenir fera découvrir encore de ces petits corps planétaires, et mettra ainsi à la disposition des astronomes des matériaux suffisants pour un examen approfondi de l'hypothèse d'Olbers, laquelle, si elle se confirme, conduira peut-être même à fixer l'époque de la destruction de la grande planète supposée. — Des six comètes nouvellement découvertes, trois appartiennent à M. Schweizer, observateur à Moscou et autrefois collaborateur temporaire à notre Observatoire central; seulement, pour deux d'entre elles, il a été prévenu par MM. Mauvais et Brorsen qui les ont aperçues avant lui; la troisième, en revanche, qu'il a été bien réellement le premier à découvrir, est la plus intéressante de toutes, en ce qu'elle offre des caractères très remarquables. MM. Othon Struve et Döllen lui ont trouvé des éléments elliptiques, en vertu desquels sa période de révolution autour du soleil a été évaluée à 228 ans. Le premier de ces astronomes en a fait part à l'Académie dans une note publiée dans le Bulletin. — Nous sommes redevables encore à M. O. Struve des premières observations du satellite de Neptune, annoncé, il est vrai, par M. Lassel à Liverpool, mais réellement observé et mesuré par M. Struve le jeune, au moyen de l'incomparable appareil micrométrique de notre grande lunette. M. Struve fait voir que l'orbite apparente actuelle du satellite est une ellipse dont le grand axe est incliné vers le cercle de latitude sous un angle de 58° 7, et donne pour le maximum de la distance du satellite au corps central, la valeur de 17″89, tandis que le demi petit axe ne comporte que 4″95. De ces données notre astronome déduit les éléments du mouvement de ce satellite, et détermine avec assez d'exactitude déjà, la masse de Neptune à $^1/_{14494}$ de celle du Soleil, considérablement plus petite que celle que M. Le Verrier avait trouvée dans ses recherches sur les perturbations d'Uranus. On sait que les orbites des satellites de la Terre, de Jupiter et de Saturne coïncident à peu près avec le plan des écliptiques respectives de ces planètes; Uranus déjà offrait une exception frappante de cette règle, en ce que le plan, dans lequel se meuvent ses satellites, coupe presque à angle droit celui de sa propre orbite, et voilà que, dans le système de Neptune, cet angle se trouve encore être de 35°. Ces irrégularités dans la position des orbites des satellites sont un phénomène particulier que la science n'est pas encore parvenue à expliquer. — Enfin M. Othon Struve, dans la vue de parvenir à une détermination plus exacte de la masse d'Uranus, a entrepris une suite de mesures des distances et des positions des deux satellites de cette planète dont on a une connaissance positive, car les quatre autres dont on parle ordinairement, ne peuvent être considérés que comme hypothétiques. Ces observations ont commencé le 10 septembre et seront continuées jusqu'à la fin de janvier, après quoi seulement on pourra procéder à leur réduction et à l'évaluation définitive de la masse cherchée d'Uranus. En attendant, M. Struve, après s'être suffisamment familiarisé avec l'aspect des deux satellites connus, pour rendre impossible toute confusion, n'a point négligé de porter son attention sur d'autres étoiles faibles et très voisines d'Uranus, dans l'espoir de découvrir peut-être un troi-

sième satellite de cette planète; et effectivement, une petite étoile qui s'offrit au champ de sa lunette le 8 octobre, et qu'ensuite il eut occasion d'observer et de mesurer à quatre reprises différentes, s'est trouvée être un des satellites soupçonnés par Herschel. Il est plus rapproché du corps central que les deux autres satellites connus; sa période de révolution est de 3 jours 22 heures. Ces intéressantes découvertes ont été annoncées à l'Académie par l'auteur lui-même, dans deux notes. — M. Peters a calculé, conjointement avec M. le professeur Savitch, l'orbite de la comète de 1585, d'après les observations originales de Tycho-Brahé, communiquées aux astronomes, dans un supplément extraordinaire des *Astronomische Nachrichten*, par les soins de M. Schumacher d'Altona. Ce travail, selon le témoignage de l'illustre astronome de Göttingue, M. Gauss, appelé à la fonction de juge, a remporté le prix fondé par S. M. le Roi de Danemark. Le même Académicien a, en outre, soumis à un examen délicat et rigoureux les fautes de division du cercle vertical d'Ertel, de cet admirable instrument dont M. Peters a su si habilement tirer parti dans ses importantes recherches sur la parallaxe des étoiles fixes, et qui doit servir encore à déterminer les déclinaisons exactes de 500 étoiles brillantes entre le pôle Nord et —15° de déclinaison, données indispensables pour les opérations futures de l'Observatoire, et qui, avec les ascensions droites de ces mêmes étoiles, que fournira le grand instrument des passages, conduiront enfin à déterminer de nouveau la position des points équinoxiaux. Le soin extrême apporté par M. Peters dans cette recherche minutieuse, et le succès qu'il a obtenu sont tels, que désormais les déclinaisons fournies par son instrument ne seront plus affectées que d'une erreur probable de $^{13}/_{100}$ de seconde qui, peut-être, sera encore susceptible d'une correction minime, lorsqu'on aura tiré, de la totalité des observations des étoiles circumpolaires, une valeur plus précise des effets de la réfraction. — Une des grandes difficultés de l'Astronomie pratique: le moyen d'affranchir les déclinaisons observées des étoiles, des erreurs dont elles sont affectées par suite des imperfections inévitables des instruments, telles que fautes de division, flexion etc. — cette difficulté, comme on sait, a été en grande partie vaincue par les procédés ingénieux imaginés par Bessel. Cependant, ayant trouvé, par deux méthodes diverses, deux valeurs différentes pour le coefficient de la flexion, cet illustre Astronome convient lui-même, que ses déclinaisons, aussi bien que ses nombreuses observations du soleil, sont susceptibles d'une correction notable. Nous savons même qu'il méditait une révision complète de ses déterminations antérieures au moyen du cercle méridien de Repsold dont son observatoire venait d'être muni. La mort l'en ayant empêché, et le besoin d'une pareille révision devenant de plus en plus pressant, le Directeur de notre Observatoire central a jugé à propos de faire exécuter ici ce travail important, et il en a chargé M. Döllen dont nous venons d'annoncer la nomination. La manière dont cet habile Astronome s'est acquitté de cette tâche difficile est digne des plus grands éloges. Il a soumis aussi, comme de raison, à un nouvel examen le coefficient constant de la réfraction, qui forme un des éléments principaux du célèbre travail de Bessel; il a déterminé ensuite, au moyen de ce coefficient corrigé, les déclinaisons correspondantes des étoiles circumpolaires et fondamentales pour 1820, il les a comparées avec les catalogues de MM. Struve et Argelander, et là, où auparavant il y avait eu des différences constantes de près de 2″, on trouve aujourd'hui l'accord le plus parfait, ce qui rend témoignage de la justesse des procédés de M. Döllen. — Enfin M. Struve le père vient d'achever le calcul du réseau des triangles qui couvrent l'arc de méridien depuis Souprounkovtsy sur le Dniestre, jusqu'à Torneo, et embrasse une étendue de 17°5′, et il a déposé à l'Académie un aperçu sommaire des principaux résultats de ce travail, contenant les distances définitives des parallèles des neuf stations principales de cet arc, avec leurs élévations respectives du pôle. Il s'en suit que les dimensions de l'ellipsoïde terrestre, fournies par Bessel, sont susceptibles de quelques rectifications, et que le chiffre qu'il a trouvé pour l'aplatissement de la terre est trop petit. — M. Savitch, professeur d'Astronomie à l'Université de cette ville, a réuni, dans une note, les diverses formules, établies par M. Gauss dans plusieurs de ses mémoires, et qui, par leur simplicité et leur généralité, se prêtent le mieux à l'application dans les calculs géodésiques. L'utilité pratique qu'offre un pareil rapprochement de matériaux homogènes, épars et difficilement accessibles, a engagé l'Académie à donner à ce travail une place dans son Bulletin. Enfin, M. Le Verrier a annoncé, en même temps, à l'Académie de Paris et à la nôtre, une méthode ingénieuse qu'il a employée pour découvrir si, comme on avait lieu de le supposer, une des comètes à courte période, découvertes récemment par MM. Faye de Paris et de Vico de Rome est, ou non, identique avec la célèbre comète de 1770, qui porte le nom de Lexell, et dont la réapparition, prédite dans le temps, a été vainement attendue jusqu'à ce jour. Les calculs de l'illustre Astronome français l'ont conduit à une décision négative de cette question. La note de M. Le Verrier étant parvenue à l'Académie en manuscrit, nous n'avons point hésité, vu la méthode originale qui y est développée, à en orner les pages de notre Bulletin, bien qu'il était à prévoir qu'elle paraîtrait aussi dans les Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie de Paris.

Physique.

Dans notre compte rendu de 1845, nous avons fait une mention assez détaillée d'une double série d'expériences, instituées à Poulkova, selon le plan tracé d'avance par M. Struve, pour déterminer au juste le coefficient de la dilatation de la glace par l'action de la chaleur. Nous avons exposé alors l'état d'incertitude où se trouvait la question, par suite de la grande discordance des résultats obtenus jusque là par divers physiciens; mais nous n'avons pu citer alors que le chiffre déduit d'une seule série d'expériences. M. Schumacher jeune, d'Altona, avait trouvé que la dilatation de la glace, pour un changement de température de 80° R. comportait $^1/_{191}$ de la longueur totale, et qu'elle croissait d'une manière uniforme en raison de la température. Le second observateur, M. Pohrt, a depuis également achevé ses expériences, d'après une méthode toutefois un peu différente de celle de M. Schumacher; mais ayant quitté le service de l'Observatoire, auquel il était attaché en qualité de mécanicien, il a dû abandonner le calcul de ses observations à un tiers. M. Struve confia ce travail à un jeune physicien de Dorpat qui, pour sa propre instruction, était venu s'établir pour quelque temps à Poulkova. M. Moritz a non seulement soumis à une discussion approfondie le travail de M. Pohrt, mais en outre, il a entrepris lui-même, indépendamment de ses prédécesseurs, une troisième série d'expériences sur le même sujet. L'accord des résultats a été très-satisfaisant, et celui de M. Moritz donnant pour le coefficient de la dilatation juste la moyenne arithmétique des deux autres, savoir $^1/_{193}$, ce chiffre peut être considéré comme définitif et affecté seulement d'une erreur probable de 19 millionièmes. En conséquence, la dilatation de la glace est plus forte que celle d'aucun autre corps solide connu, et surpasse même d'une fois et demi celle du zinc; elle est, ainsi que nous venons de le dire, absolument uniforme, et la même dans les directions des trois axes principaux. — M. Lenz nous a lu un mémoire «*de l'influence de la vitesse de rotation sur le courant d'induction des machines magnéto-électriques*». Les expériences faites incidamment sur cet objet par M. Weber de Leipzig ont déjà fait voir, que le courant d'induction ne croît pas en raison de l'accélération du mouvement de rotation; ce que ce physicien, et d'autres avec lui, attribuent à ce que le fer, dans ce mouvement rapide, n'a pas le temps de développer tout son magnétisme, à l'approche du pôle magnétique. M. Weber a essayé d'exprimer par une formule empyrique la loi de l'augmentation du courant en raison de la rapidité du mouvement, formule qu'il a tâché d'adapter à ses expériences, et qui lui donne un maximum du courant pour une certaine vitesse, beaucoup supérieure, il est vrai, à celle qu'il avait employée. M. Lenz a soumis cette question à un examen approfondi, et a constaté positivement l'existence d'un pareil maximum, mais qui ne dépend nullement de la vitesse de rotation seule; il fait voir, au contraire, qu'il peut avoir lieu pour des vitesses très différentes, selon la nature des combinaisons des fils d'induction entre eux et selon la résistance de l'appareil sur lequel agit le courant. Si l'on joint les spirales, l'une derrière l'autre, et qu'on les fait ainsi traverser toutes par le courant entier, alors une vitesse médiocre suffit déjà pour produire le maximum d'induction; si, au contraire, les spirales sont juxtaposées, au nombre de six par exemple, comme dans la machine de Störer, de sorte que chaque spirale ne donne passage qu'à la sixième partie du courant, alors la vitesse doit être accélérée au point que le courant atteigne le sextuple environ de sa force primitive. Il s'en suit que l'explication du phénomène donnée par M. Weber n'est point admissible: Selon M. Lenz, c'est dans le courant même qu'il faut en chercher la cause, les maxima d'induction ayant lieu par des vitesses très-différentes, mais toujours par une force du courant à peu près égale. M. Lenz fait voir que ce maximum dépend du magnétisme *secondaire* que le courant, produit par le magnétisme primaire, excite, par réaction, dans les cylindres de fer. Il s'en suit qu'une accélération du mouvement doit produire un déplacement de la position des cylindres magnétisés, où ils changent leur magnétisme, et que par conséquent, on doit donner, pour chaque vitesse, au commutateur de la machine une position différente, pour produire le plus grand effet possible. Cette règle si importante pour l'application des machines magnéto-électriques a été déduite théoriquement; elle a été ensuite confirmée par de nombreuses expériences. M. Lenz fait observer, en terminant, que la loi de l'augmentation du courant en raison de la vitesse de rotation ne peut être expliquée qu'en admettant, que l'induction des courants par la production et la destruction du magnétisme dans les cylindres de fer ne s'opère pas instantanément, mais exige un certain temps qu'on n'est nullement en droit de considérer comme infiniment petit par rapport à la vitesse de rotation employée. — Dans un second mémoire, notre physicien examine la conductibilité des liquides, ou leur faculté de donner passage au courant galvanique, si la coupe transversale de ces liquides est différente de celle des électrodes. Bien qu'il soit parvenu à des résultats satisfaisants, M. Lenz a cependant jugé convenable de différer la publication de ce travail, en attendant les nouveaux points de vue qu'on est en droit de se promettre des recherches théoriques de MM. Kirchhof et Smassen sur ce même sujet. — M. Savelïev a observé et décrit, dans une note présentée à l'Académie, un phénomène particulier de polarisation, produit par le passage des courants magnéto-électriques à travers des liquides. M. Crusell, auteur du traitement électrolytique, pour éviter à ses malades la sensa-

tion désagréable des secousses, toutes les fois qu'on ferme ou qu'on ouvre la chaîne galvanique, a imaginé un procédé ingénieux pour produire, par l'effet de l'induction magnétique, un courant continu. Il en a fait part à M. Lenz dans une lettre que cet Académicien a jugé digne d'être publiée dans le Bulletin. — Dans une notice sur les vents locaux, M. le professeur Kämtz de Dorpat fait voir, par le rapprochement d'un grand nombre d'observations simultanées, que ces vents, à proprement parler, n'ont de local que le nom qu'on leur attribue; que leur action n'est nullement circonscrite dans les limites d'un pays ou d'une contrée quelconque; qu'ils s'étendent, au contraire, très loin, et que l'effet qu'ils produisent, bien que le même partout, se fait plutôt remarquer dans une contrée que dans une autre. Enfin M. Perrey, professeur suppléant à la faculté des sciences de Dijon, nous a adressé un recueil de documents relatifs aux tremblements de terre dans le nord de l'Europe et de l'Asie. Cette pièce étant manuscrite, l'Académie a décidé de la publier à l'usage de ceux qui font de ces phénomènes géologiques l'objet de leurs études particulières.

Chimie et Technologie.

C'est ici le lieu de faire mention de deux communications intéressantes dont Monseigneur le Duc de Leuchtenberg a daigné honorer l'Académie. Après avoir indiqué, dans un article précédent, les méthodes pour déterminer, dans la dorure et l'argenture galvaniques, la quantité des métaux précieux employés, pour servir de contrôle indispensable dans la fabrication en grand, Son Altesse Impériale vient de nous faire connaître, dans une note, les résultats ultérieurs de ses recherches relatives à la précipitation galvanique de ces métaux. Un second mémoire, formant également la continuation d'un travail antérieur de l'auguste Physicien, renferme de nouvelles expériences sur le précipité noir qui se dépose sur l'anode, lors de la décomposition du sulfate de cuivre par l'action du courant galvanique. — Notre Bulletin de cette année contient aussi un mémoire de M. Hamel, dans lequel il rend compte du développement successif qu'a eu, en Angleterre, l'application technique et manufacturière des résultats fournis par la science relativement à la dorure des métaux par la simple immersion, ainsi qu'à l'argenture et à la dorure par la pile galvanique et au moyen des machines magnéto-électriques. Dans les fabriques de Birmingham et de Sheffield, l'argenture par le courant électrique d'un alliage blanc de cuivre et de nickel a mis presque entièrement hors d'usage l'ancienne fabrication du plaqué métallique et a provoqué l'extraction en grand du nickel, de ses minérais, laquelle fournit en même temps l'oxide de cobalt pur pour la décoration de la porcelaine et de la faïence. — M. Fritzsche, en poursuivant ses recherches sur les semences du Harmala, a publié, cette année deux nouvelles continuations de son mémoire sur ce sujet et une note sur le pigment rouge qui peut être extrait de ces semences. La première continuation donne l'analyse et la description exactes de la *harmine*, alcaloïde nouveau, découvert par notre Chimiste et annoncé déjà dans notre dernier compte rendu; l'autre décrit un nouvel alcaloïde artificiel, résultant de la combinaison directe de la harmaline avec l'acide hydrocyanique. Ce dernier alcaloïde, que M. Fritzsche nomme *Hydrocyanoharmaline*, offre un grand intérêt pour la théorie des bases organiques en général, parce que la harmaline, en se combinant avec l'acide hydrocyanique, ne forme point, comme on devrait le supposer, un sel, mais garde tous ses caractères de base; et quoique le nouvel alcaloïde se sépare, par la seule action de la chaleur, dans les deux substances dont il a été formé, les alcalis les plus forts ne lui enlèvent cependant pas l'acide hydrocyanique, et les acides, au contraire, forment avec lui des sels caractéristiques. M. Fritzsche trouve que ces faits, quelque étranges qu'ils puissent paraître, s'expliquent pourtant facilement par la théorie des bases organiques de M. Berzelius. — La note sur le pigment rouge du harmala a été provoquée par un arrêt de M. le Ministre de l'intérieur qui ordonne l'achat et la publication du secret de la préparation de cette couleur, cédé par M. Göbel à un pharmacien de Taganrog, et offert par ce dernier au Gouvernement. Or, comme cette publication doit se faire sous peu, M. Fritzsche a jugé convenable de publier brièvement les résultats de ses propres recherches sur ce sujet, déposés à l'Académie sous cachet, depuis quelques années. M. Fritzsche produit la matière colorante par la simple humectation de la semence réduite en poudre, avec de l'alcool de 80 pC., procédé qui se base sur une ancienne prescription, publiée, en 1837, dans le Journal du Ministère de l'intérieur. Le même Académicien a lu, en outre, un mémoire sur la constitution et la nomenclature de l'acide fulminant, travail qui a principalement pour but de réfuter les objections élevées par M. Liebig contre la nouvelle théorie des combinaisons fulminantes de M. Berzelius. Après avoir démontré que les objections de M. Liebig ne prouvent absolument rien contre l'admissibilité de ladite théorie du célèbre Chimiste suédois, M. Fritzsche déclare, au contraire, cette dernière comme directement et suffisamment prouvée par l'exemple de l'acide osmano-osmique, découvert par lui conjointement avec M. Henri Struve, et que nous avons annoncé dans notre dernier compte rendu. Ensuite, M. Fritzsche propose, pour les différents acides fulminants qu'il faut maintenant admettre, de nouvelles dénominations, basées sur un nouveau principe de nomenclature pour les radicaux composés de carbone et d'azote: principe qui, outre le double avantage de s'adapter à toute une série de combinaisons et d'en exprimer clairement la compo-

sition, présente encore celui de ne causer que peu de changements dans la nomenclature actuelle. — M. Claus de Kazan a publié dans notre Bulletin, ses recherches ultérieures sur les métaux qui accompagnent le platine. Il décrit une combinaison intéressante du chlorure d'argent avec le sesquichlorure d'Iridium, ainsi que plusieurs combinaisons compliquées, résultant du traitement des sels doubles d'Iridium, d'Osmium, de Platine et de Ruthénium par l'acide sulfureux. — La difficulté, avec laquelle le minérai de platine est attaqué par l'eau régale dont il exige ordinairement 8 à 10 fois son poids, est ce qui rend le traitement de cette substance si coûteux. M. Hess a découvert et décrit dans une note, un procédé pour débarrasser d'avance le minérai de platine des métaux qui le rendent si difficilement soluble dans l'eau régale, procédé qui, par cela même, promet des avantages réels à la Métallurgie. Le même Académicien a composé, en outre, un traité de l'analyse chimique qu'il se propose de publier en guise de supplément à son traité de Chimie générale. Enfin, MM. Döpping et Henri Struve ont présenté à l'Académie un travail exécuté en commun et ayant pour but la révision des recherches faites à différentes époques sur la pourriture et la fermentation. Les résultats de leurs expériences ne sont pas entièrement d'accord avec ceux de leurs prédécesseurs, et tout en contribuant leur part à l'éclaircissement de ce sujet difficile, ces résultats mêmes fournissent la preuve qu'il est encore loin de sa solution définitive.

Géognosie et Paléontologie.

L'importante découverte, faite par M. Nordmann à Odessa, d'un dépôt, immensément riche à ce qu'il paraît d'ossements fossiles d'animaux de toute espèce (Tachydermes, Ruminants, Carnassiers et Rongeurs), — ne nous est connue qu'imparfaitement dans ses détails. Peu de chose a encore été publié à ce sujet, et M. Nordmann lui-même paraît vouloir différer toute communication détaillée sur l'historique et l'étendue de sa découverte, jusqu'à l'époque où il sera possible de donner la détermination exacte des objets trouvés. En attendant, il a résolu, à ce qu'il paraît, de porter au moins à la connaissance des Savants les objets les plus marquants. C'est ainsi que dans un premier article, portant le titre général de *Notices paléontologiques*, il vient de nous communiquer enfin le dessin et la description de l'os de la verge de l'Ours fossile d'Odessa. Nous avons déjà dit que, par ordre de S. M. l'Empereur tout le produit de cette remarquable découverte doit être déposé à notre Musée. Toutefois il est juste de laisser à M. Nordmann lui-même l'honneur de l'exploiter au profit de la science. M. Helmersen a livré la description détaillée d'un nouveau genre de Brachiopodes à charnière articulée, découvert dans les couches calcaires du terrain Permien des environs de la ville d'Orenbourg. Ce nouveau genre, remarquable par quelques caractères qui, jusque là, n'avaient pas été observés dans les Brachiopodes, a été nommé par M. Helmersen *Aulosteges*, et l'espèce: *variabilis*. Pour en donner une idée en peu de mots, disons que l'*Aulosteges* se rapproche très sensiblement du genre *Orthis*, soit par la forme extérieure de son test, soit par l'arrangement intérieur de la coquille. Mais il en diffère essentiellement par de nombreux tubes qui couvrent non seulement les deux valves, mais encore le *deltidium*. Ce dernier caractère, savoir les tubes sur le deltidium, n'a été observé jusqu'ici dans aucun genre des Brachiopodes. L'Aulosteges n'est pas moins remarquable par le développement extraordinaire de la dent qui se trouve au milieu de la charnière, sur la valve ventrale, et qui entre profondément dans l'intérieur de la valve dorsale. — Le même Académicien a lu un mémoire sur les observations géologiques recueillies dans l'expédition de Sibérie. Ce mémoire est rédigé sur le journal de voyage de M. Middendorff et sur les échantillons de roches et de pétrifications, rapportés par le même voyageur et présentés à l'Académie. Ce travail de M. Helmersen, avec la description des pétrifications dont s'est chargé le Comte Keyserlingk, paraîtront dans le grand ouvrage descriptif de M. Middendorff dont nous avons déjà parlé. Parmi les faits les plus curieux qui résultent des observations de notre voyageur, M. Helmersen cite la présence d'un vaste dépôt de couches jurassiques qu'on rencontre dans diverses localités, entre le versant oriental de l'Oural boréal et la vallée de la rivière Olének. Il n'est pas moins curieux de savoir que, parmi les fossiles de la collection Middendorff, le Comte Keyserlingk a reconnu plusieurs espèces du genre Cératite, provenant des bords de l'Olének. Or d'après M. de Buch, les Cératites sont les représentants les plus caractéristiques de la formation du Muschelkalk, si peu répandue sur le Globe. Donc, la présence de ces coquilles sur les bords de l'Olének prouverait que ladite formation s'y trouve développée. Enfin notre Géologue a dressé et dessiné de sa main les cartes géographiques et géologiques qui accompagnent le 12ème volume des *Beiträge* consacré en entier au voyage du Colonel Hofmann dans les districts aurifères de la Sibérie orientale. — En sa qualité de Directeur du Musée minéralogique, M. Helmersen a rendu à l'Académie un compte très satisfaisant des occupations de M. Grewingk, conservateur de ce Musée. Outre ses travaux obligés, tels que la confection des catalogues de toute espèce, considérablement avancés déjà, M. Grewingk a eu l'heureuse idée de rédiger une esquisse historique, complète au possible, du Musée confié à ses soins; esquisse, pour laquelle il lui a fallu ramasser à grand'peine les matériaux dans les divers recueils publiés par l'Académie

dès sa fondation, dans un bon nombre d'ouvrages publiés séparément et d'actes manuscrits dont il a su se procurer l'inspection. Un pareil travail, n'eût-il pas même le degré d'utilité que, cependant, nous devons reconnaître au mémoire de M. Grewingk, mériterait déjà, par le zèle qui l'a inspiré, une mention fort honorable. Plus l'Académie avance en âge, plus il importe de recueillir et d'ordonner petit à petit la masse toujours croissante de matériaux qui se rapportent à son histoire; chaque travail de cette nature, quelque spécial qu'il soit, sera donc, un jour, d'un prix inestimable pour le futur historien de l'Académie. — M. Abich, ancien professeur de Dorpat, aujourd'hui employé aux mines, nous a adressé de Tiflis quelques notices sur l'orographie du Daghestan, travail qui renferme beaucoup plus que n'annonce ce titre modeste; car l'auteur ne se borne nullement à énumérer simplement les résultats de ses observations orographiques; il tâche encore à expliquer le caractère des habitants par la configuration géographique du pays, et établit un rapprochement fort instructif entre les montagnes du Daghestan et les Andes de l'Amérique entre 7° de lat. méridionale et 8° de lat. Nord, à l'effet de faire ressortir tant les analogies que les différences de ces deux chaînes.

Botanique.

Nos botanistes ont, comme toujours, activement contribué à varier par leurs travaux, l'intérêt des séances académiques. C'est ainsi que M. Meyer, persévérant dans son utile projet d'inventorier successivement les richesses végétales de notre vaste patrie, par la publication de florules locales des provinces, à mesure que les matériaux lui en sont fournis par le Ministère des domaines, a réuni et classé cette fois les plantes qui croissent spontanément dans le gouvernement de Viatka. Ce travail est sous presse et formera le 6ème cahier du Recueil botanique, fondé particulièrement à cet effet par M. Meyer. Le même Académicien a examiné, dans une note, une question litigieuse en botanique, celle de savoir quelle peut être l'espèce que Linné a désignée du nom de *Centaurea phrygia;* il n'a pas non plus négligé de porter son attention sur la nature et les causes probables de la maladie des pommes de terre, objet malheureusement fort en vogue en Europe, et qui intéresse les botanistes aussi bien que les agronomes et les cultivateurs, quoique par des motifs et sous des points de vue différents. M. Meyer a déposé ses observations à ce sujet dans le journal du Ministère des domaines, et en allemand, dans le Bulletin. — Un autre travail plus étendu sur le même objet: des recherches anatomico-physiologiques, illustrées par de nombreux dessins, nous ont été présentées de la part du docteur Mercklin, jeune et habile botaniste de Livonie, qui a eu l'occasion, dans ses voyages, d'étudier les pommes de terre attaquées, dans les différentes périodes de l'évolution de la maladie. — Nous avons déjà mentionné, à l'article des publications la coopération active du botaniste de Kiev, M. Trautvetter, dans la description du voyage de M. Middendorff. On sait qu'il a livré le contenu du premier cahier de cet ouvrage qui vient de quitter la presse: la révision des plantes phanérogames des hautes régions boréales. — M. Ruprecht, dont le nom a été souvent cité avec éloges dans nos comptes rendus, adonné de préférence à l'étude difficile et peu cultivée des cryptogames, vient de présenter à l'Académie un Coup d'oeil sur l'état où se trouve en Russie la connaissance de ces plantes, et particulièrement sur la flore cryptogame des provinces caucasiennes, d'après les rapports et les observations des voyageurs les plus récents.

Zoologie et Physiologie.

M. Brandt, occupé d'une monographie étendue des oiseaux palmipèdes et de la famille des canards en particulier, ouvrage considérablement avancé déjà, a été détourné de ces études pour quelque temps, par le grand nombre de matériaux précieux, relatifs à l'histoire naturelle du Dodo ou *Didus ineptus*, et qui lui ont été fournis soit par l'obligeance de M. Hamel, soit par la libéralité des Directeurs du Muséum royal de Copenhague. Cette espèce remarquable, originaire de l'île de Maurice, et éteinte depuis près de 200 ans, lui a fourni le sujet d'un mémoire étendu et de quelques notes. Le mémoire de M. Brandt renferme l'histoire naturelle proprement dite de cet oiseau, et lui assigne sa place dans le système, nommément dans l'ordre des échassiers. L'une des notes traite de sa distribution géographique du Dodo et de l'époque probable de sa disparition. Quelques autres espèces du même ordre d'oiseaux, appartenant à la même patrie que le Dodo, et aux îles de Bourbon et de Rodriguez, ont fourni à M. Brandt le sujet d'une seconde note. Ses études ostéologiques, entre autres, l'ont conduit à la découverte de certains osselets propres au crâne des échassiers, et lui ont fourni des caractères nouveaux pour la classification de cette famille, si riche en espèces. Enfin notre Zoologue s'étant chargé de la description des crustacés rapportés des voyages de MM. Middendorff et Voznessensky, il lui a fallu, à cet effet, soumettre à une nouvelle révision, détermination et classification les nombreuses suites de cette classe d'animaux que possède notre Musée zoologique. — M. Middendorff, outre les soins qu'il donne à la publication de son voyage qui, ainsi qu'on a pu le voir, avance à grands pas, a entrepris un ouvrage étendu monographique sur les mollusques de Russie dont il nous a présenté, dans le courant de cette année, deux fortes livraisons. La première contient la description et l'anatomie de

plusieurs espèces de Chitons, soit inconnues, soit neuves pour la Faune de Russie, avec analyse et classification critique des espèces russes déjà connues. Ce premier mémoire est déjà imprimé. Le second, qui est sous presse, renferme la description et les figures de plusieurs formes remarquables des genres *Tritonium*, *Murex*, *Patella*, *Acmaea*, *Fissurella* et *Anodonta*. Les résultats principaux de ce travail ont été annoncés par l'auteur dans deux articles insérés au Bulletin, où il a déposé aussi une note sur une nouvelle espèce d'anodonte, envoyée à l'Académie par M. Zenzinov de Nertchinsk, et à laquelle M. Middendorff a donné le nom d'*Anodonta herculea*. — M. Ménétriés a publié, dans nos Mémoires, une première partie de son catalogue des insectes, rapportés par feu Alexandre Lehmann de ses voyages dans le Turquestan indépendant et dans le bassin Aralo-Caspien, et il y a joint la description des espèces nouvelles. Cette première partie se borne aux Coléoptères pentamères. — M. Weisse, poursuivant avec ardeur ses recherches sur les infusoires, a communiqué à l'Académie un cinquième catalogue des espèces qu'on rencontre aux environs de St.-Pétersbourg; il a découvert et décrit une nouvelle forme de *Limnias*, et nous a fait part d'une observation curieuse qu'il a faite sur le mode de multiplication du *Chlorogonium euchlorum* d'Ehrenberg. Enfin, M. Sébastien Fischer, médecin ordinaire de Monseigneur le Duc de Leuchtenberg, a adressé à l'Académie un mémoire étendu sur les Crustacés de l'ordre des Branchiopodes et des Entomostracés, propres aux environs de St.-Pétersbourg. — M. Baer a publié, en latin, un traité d'Histologie des animaux, et particulièrement du corps de l'homme, à l'usage des étudiants de l'Académie médico-chirurgicale. Il a dressé, en outre, sur l'invitation de M. le Ministre de l'Intérieur, un programme détaillé de Statistique médicale et physique, destiné à servir d'instruction aux employés chargés, dans les provinces, de rassembler les données de statistique nécessaires au Gouvernement. Il nous a rendu compte enfin, dans deux articles, des expériences d'éthérisation instituées par M. Pirogov, d'après sa nouvelle méthode, et d'un ouvrage publié par cet habile Chirurgien. — M. Mathieu Volkov ancien officier des voies de communication, nous a adressé de Paris un Mémoire sur l'épaisseur du crâne humain et sur la configuration du cerveau. M. Baer est chargé d'en rendre compte.

b) Classe d'Histoire et de Philologie.

Histoire et antiquités.

On sait déjà que M. Oustrialov a consacré près de cinq ans de travaux assidus à l'examen des archives, tant en Russie qu'à l'étranger, dans l'unique but de ramasser tous les documents officiels qui existent sur la vie et les actions de Pierre-le-Grand. Après avoir employé encore tout l'été dernier à fouiller et à extraire dans ce même but les archives centrales de l'empire que renferme l'ancienne capitale des Tsars, ce n'est que depuis, que M. Oustrialov s'est vu en mesure de procéder à l'exposé pragmatique des faits. Pénétré de la haute importance de sa mission, notre historien de Pierre-le-Grand s'est solennellement engagé de n'avoir en vue que la vérité historique. Par cela même, il n'admet d'autres données que celles que lui fournissent les actes authentiques; il n'avance que ce qui peut être corroboré par le témoignage de documents irrécusables; chaque action, chaque pensée de son héros qu'il cite est appuyée de fréquents renvois aux sources; les pièces justificatives les plus importantes, telles que lettres autographes de l'Empereur, etc., seront reproduites textuellement, et les rapports des contemporains, toujours plus ou moins suspects de partialité, ne seront admis qu'après une mûre critique de leur véracité. Bien des choses, généralement accréditées sur le compte de Pierre-le-Grand, et que personne ne pense à révoquer en doute, se trouvent à présent être entièrement fausses; d'autres, qui manquaient de preuves jusqu'à ce jour, sont confirmées par des autorités irrécusables et élevées à la dignité de faits historiques; d'autres enfin, dont personne ne se doutait, viennent se classer soudain parmi les événements les mieux avérés, et établir des liaisons frappantes et non-comprises jusque là, entre les causes et les conséquences. D'après une évaluation approximative, l'ouvrage de M. Oustrialov pourra remplir une dixaine de volumes, et vu la manière dont il avance, nous avons lieu d'espérer de pouvoir, dans un an, vous présenter un ou deux volumes achevés. — Le même Académicien, pour compléter son cours d'histoire de Russie à l'usage des gymnases, a publié, en 1847, un aperçu historique du règne de Nicolas I, ouvrage également intéressant et par l'importance du sujet, et par le mérite de l'exposition. — L'heureuse découverte, faite au Musée d'Oxford, du journal de voyage autographe de Tradescant a engagé M. Hamel d'approfondir davantage les intéressantes questions qui se rattachent à l'histoire des premiers rapports commerciaux entre les Russes et les Anglais, par le plus septentrional de nos ports de mer, celui d'Arkhangel. Ce fut Sir Hugues Willoughby qui, en 1553, commandait la première expédition des Anglais au Nord-Est. Vers la même époque où l'infortunée parente de cet audacieux navigateur, la célèbre Jeanne Grey, fut décapitée à la Tour de Londres, lui et les équipages de deux de ses vaisseaux, en tout 65 hommes, périrent par le grand froid de l'hiver de 1553—1554, dans la baie à l'Ouest de l'île Nokouïev, sur la côte de la Laponie. Richard Chancellor, faisant partie de cette expédition, mit pied à terre près du village de Nennoxa,

sur la côte de la mer Blanche. Le premier établissement des Anglais fut situé sur une des îles du delta de la Dvina, le Yagornoï Ostrov ou Yagry, située le plus au Sud-Ouest et à laquelle les Anglais avaient donné le nom d'île des roses, à cause de la grande quantité d'églantiers qui y croissaient. Dans le cours de ses laborieuses recherches sur la *Compagnie moscovite* fondée, deux ans après, par Cabot, notre Académicien est parvenu à découvrir une foule de faits curieux, à éclaircir bien des points obscurs de l'ancienne géographie de notre patrie, et à rectifier même certaines erreurs, plus ou moins graves, où sont tombés nos historiens, faute de données suffisantes. Il nous est impossible de suivre M. Hamel dans tous les détails intéressants de son mémoire qu'il faut lire, la carte à la main. Nous nous bornerons donc à un extrait de quelques lignes. Le récit d'un voyage, entrepris en 1614 par un Anglais, depuis Poustozersk, sur des nartes à rennes, vers l'Oural en Yougorie, et notamment à Rogovoï-Gorodok, paraît prouver que Lehrberg était dans l'erreur en croyant que le pays si intéressant de Yougorie n'existait qu'en Asie, c'est-à-dire à l'Est de l'Oural, tandis qu'en vérité, il s'étendait à l'Ouest en Europe. Nos historiens de Sibérie auraient, d'après ce même document, également tort de croire que les voyages de Poustozersk à Rogovoï-Gorodok avaient cessé en 1607. M. Hamel pense que l'emplacement de Rogovoï-Gorodok, où s'effectuaient pendant longtemps les transactions commerciales entre l'Europe et l'Asie, mériterait d'être l'objet de recherches archéologiques. C'est peut-être dans cet endroit, qu'avait été le commis de ce Novgorodien Goury Rogovitch qui, en 1092, visita Nestor à Kiev et lui communiqua ce que son commis lui avait raconté du pays de Yougorie. M. Hamel prouve en outre, par des documens anglais et par la copie d'une ancienne carte faite à Moscou, que la plus septentrionale des deux grandes îles aujourd'hui comprises sous le nom de Nowaïa-Zemlia avait originairement, dans le seizième siècle, reçu le nom de Matvéïeva ou Matioùchina Zemlia, et que la véritable dénomination du détroit entre ces deux îles est Matioùchine, et non Màtotchkine Char. Les documents anglais dont parle M. Hamel, étant de 1584, on voit que les Hollandais avec Heemskerk et Barenz ont passé l'hiver affreux de 1596 à 1597 sur Matvéïeva ou Matioùchina Zemlia et non, comme ils le croyaient, sur Novaïa-Zemlia. Après avoir parlé du projet pour tenter de nouveau le passage Nord-Est, projet que Lomonossov présenta, en 1763, à S. A. I. le Césarevitch Paul Pétrovitch, alors amiral-général, M. Hamel rappelle, que le passage à l'Est, le long des côtes septentrionales de la Sibérie, fût-il même possible dans d'heureuses conjonctures, ne peut jamais être d'une grande utilité pour l'industrie, et il fait observer qu'il y aurait un autre moyen plus efficace pour utiliser la mer Blanche et l'océan du Nord. Ce serait, selon lui, de favoriser et de perfectionner la pêche des harengs, des morues et d'autres poissons, de tirer parti de la quantité énorme de matière azotée produite dans ces mers et qui se perd le long des côtes, de convertir en un engrais concentré les carcasses des milliers de phoques, de morses et de bélougas qui recouvrent les côtes de ces mers, et de transporter cet engrais, sur les rivières, aux endroits qui permettent la culture du sol. Les mêmes bateaux rapporteraient alors de la farine et autres produits agricoles dans les régions où la végétation ne fournit que des lichens pour les rennes. Les mers qui baignent nos côtes septentrionales sont une mine (nous reproduisons les paroles de M. Hamel) dont la richesse ne sera pas encore épuisée alors que les dépôts aurifères de la Sibérie auront tari depuis longtemps. — M. Kunik a consacré la plus grande partie de son temps à soigner l'édition des oeuvres de Krug. Nous pouvons annoncer que l'impression en est terminée. L'Académie a jugé à propos d'engager M. Kunik à accompagner ce recueil d'une introduction qui aurait pour but d'expliquer, en quelque sorte, la filiation naturelle de ces fragments historiques, et de faire ressortir le principe d'unité qui y règne et l'esprit qui les lie entre eux. Cette tâche difficile et importante a dû naturellement retarder les propres travaux de M. Kunik, mais en revanche, l'aperçu qu'il a livré offre non seulement un tableau fidèle de la vie littéraire de Krug, mais encore des vues intéressantes sur le développement progressif de l'historiographie russe. L'étude des oeuvres de Krug, où il est si souvent question des sources byzantines de l'histoire de Russie, a suggéré à M. Kunik l'idée de proposer à l'Académie de donner, par la fondation d'un prix, une nouvelle impulsion à l'exploitation si lente de l'histoire byzantine, ainsi qu'elle l'a fait autrefois, et non sans succès, à diverses reprises, d'après les conseils de Schlözer, de Krug et de Lehrberg. Dans son mémoire sur ce sujet, M. Kunik a fait observer, entre autres, que quelque sages qu'eussent été ces conseils à leur époque, l'état actuel de la science historique réclame une autre méthode de traiter les sources byzantines. L'Académie, considérant l'immense influence que la civilisation byzantine à exercée sur les populations slaves du Midi et de l'Orient, a adopté l'idée de M. Kunik, et l'a chargé, conjointement avec MM. Sjögren et Oustrialov, de minuter le programme d'un premier sujet de prix à proclamer lors de l'émission des oeuvres de Krug. Ces occupations n'ont point empêché M. Kunik de préparer à la publication la première livraison de ses matériaux pour servir à la connaissance de la langue et de la littérature anciennes-bulgares, matériaux spécialement destinés à appeler l'attention des érudits sur différents points étroitement liés à l'histoire de la civilisation byzantine chez les Slaves méridio-

naux et orientaux, et dont plusieurs ne peuvent être éclaircis, ni décidés, qu'avec le concours des philologues et historiens de l'Occident, les études de cette nature, vu leur vaste étendue et leur difficulté, n'ayant trouvé, jusque là, en Russie, que peu d'amateurs. Enfin M. Kunik a publié dans le Bulletin une note sur la première expédition Caspienne des Russes-Normans en 914, d'après la Chronique inédite de l'Arménien Mosé Caghancatovatsi, note dont le texte lui a été fourni par l'obligeance de M. Brosset. — Sur la recommandation de M. Kunik, l'Académie a pris sous son patronage les prémices des études philologiques d'un jeune savant national, M. Biliarsky, qui depuis nombre d'années, s'occupe avec succès de l'histoire de la langue ecclésiastique-slavonne, et a étudié, à cet effet, avec assiduité, non seulement les oeuvres des premiers Slavistes, mais encore ceux des savants philologues de l'étranger. Le travail dont nous parlons, renferme des recherches originales sur le vocalisme de la langue moyenne bulgare d'après le texte patriarcal de la chronique de Manassé, et l'Académie l'a accueilli avec plaisir dans le Recueil des Savants étrangers, tant pour encourager le jeune auteur, que parce qu'elle y voit un premier essai heureux d'approfondir cette langue, si éminemment importante pour l'histoire de la littérature ecclésiastique-slavonne en Russie, et particulièrement pour l'étude critique des sources historiques russes les plus anciennes. — M. le Ministre de l'Intérieur nous a adressé une note renfermant les renseignements que Son Excellence a eu la bonté de faire recueillir sur les anciennes sculptures dites Каменныя бабы (femmes de pierre), et qu'on rencontre fréquemment dans les steps et les provinces adjacentes du midi de la Russie; renseignements qu'en 1843, l'Académie avait demandés à Son Excellence, sur le désir de M. Köppen. M. de Pérovsky a bien voulu, à cette occasion, enjoindre aux autorités des gouvernements où l'on rencontre encore ces anciens restes d'un art grossier, de veiller avec soin à ce qu'ils soient conservés intacts, conformément à l'ordonnance suprême du 31 décembre 1826. — Nos orientalistes, MM. Frähn et Dorn, se sont de préférence occupés de numismatique orientale. Le premier a déterminé et commenté les pièces inédites de diverses collections dont s'est de nouveau enrichi notre Musée asiatique; l'autre a livré un premier mémoire sur les monnaies parses de ce Musée, en commençant par les Sasanides, depuis Djémasp jusqu'à Ardjir III. — On se souvient du premier essai, livré par M. Frähn, d'une topographie des fouilles qui, en Russie, ont conduit à la découverte de monnaies arabes. Ce nouvel élément introduit dans l'étude numismatique; le *lieu* de la découverte, a dû ouvrir un nouveau champ aux recherches historiques. Un jeune et habile Orientaliste russe, M. Paul Savélïev, a été le premier à suivre les traces de l'illustre maître; il nous a présenté, cette année, une seconde suite déjà de cette topographie souterraine des routes qu'ont suivies jadis les migrations des Orientaux sur le sol russe. — Le dernier travail de notre défunt collègue, M. Schmidt, est un essai de déchiffrement de l'inscription en caractères carrés mongols qui se trouve gravée sur une plaque d'argent découverte en Sibérie près de Minusinsk et qui se conserve à notre Musée asiatique; M. Schmidt la rapporte à l'époque du règne de la dynastie mongole Iouan en Chine. — M. Böhtlingk a décrit, dans le Bulletin, une trouvaille remarquable faite dans l'une des terres du Comte Serge Stroganov dans le gouvernement de Perme, sur la Kama, et consistant en une coupe d'argent qui offre, sur le fond, une image travaillée en bosse d'une divinité indienne à quatre bras, et autour du bord, ainsi qu'au bas du médaillon, des inscriptions gravées en caractères inconnus. Onze monnaies Sasanides trouvées avec cette coupe et spécifiées par M. Dorn, font présumer au moins que ces objets ont été inhumés après le 6ème siècle de notre ère. Un dessin fidèle de la coupe, annexé à la note de M. Böhtlingk fournira aux savants paléographes de l'Europe l'occasion d'exercer leur sagacité au déchiffrement des inscriptions. — Enfin M. Brosset, occupé dans ce moment à étudier le pays, depuis si longtemps objet de ses rêves et dont l'histoire, la géographie et la littérature lui doivent de si grands services, — nous a lu, avant son départ, une note sur les portes de fer conservées au couvent de Gelath, et deux articles de critique littéraire.

Linguistique.

M. Graefe a examiné, dans un mémoire, le verbe gothique dans ses rapports aux langues indo-européennes. — M. Sjögren a repris ses études ossétiques, eu particulièrement égard aux affinités avec cette même souche de langues, et nous a communiqué, dans un premier mémoire étendu, les résultats de ses recherches sur les voyelles. Il a publié, en outre, dans le Bulletin, une analyse raisonnée de la grammaire tcherkesse de M. L'Huilier, ouvrage qui s'est annoncé en public comme approuvé par l'Académie, tandis que cette approbation n'avait été que conditionelle. — M. Böhtlingk s'est presque exclusivement occupé, cette année, de ses études yakoutes. On se souviendra qu'il s'était chargé de la rédaction des matériaux de linguistique recueillis par M. Middendorff dans son voyage en Sibérie. Or, ces matériaux se rapportent particulièrement à la langue yakoute et sont, après tout, loin d'être complets. Cependant, M. Böhtlingk a été assez heureux pour s'assurer la coopération d'un homme qui, né à Jigansk sur le Léna de parents russes, a passé la plus grande partie de sa vie parmi les Yakoutes, et possède par conséquent leur langue en toute perfection. Bien que

M. Ouvarovsky (c'est le nom de cette personne) ne se soit jamais occupé de cette langue d'une manière savante, notre philologue ne peut cependant pas assez vanter son bon-sens naturel, sa conception facile, et le zèle et la persévérance surtout dont il a fait preuve dans tout le cours des occupations assez ardues auxquelles a dû l'astreindre M. Böhtlingk. C'est ainsi, grâce en partie aux matériaux fournis par M. Middendorff, en partie à l'assistance efficace de M. Ouvarovsky, que M. Böhtlingk est parvenu à construire une grammaire complète, et à ramasser un riche vocabulaire d'une langue qui, pour les philologues de l'Europe, n'avait pour ainsi dire existé que de nom. Pour se créer un texte yakoute, il a déterminé son collaborateur de coucher par écrit, bien entendu en langue yakoute, une esquisse de sa vie, de ses voyages et de ses observations sur le genre de vie, les moeurs et le caractère des Yakoutes. Ce texte, accompagné d'une traduction littérale, sera joint à la grammaire et au dictionnaire. Il importe de dire que, dans ses recherches grammaticales et lexicologiques, M. Böhtlingk a eu égard constamment aux langues homogènes, espérant par là rendre un service à ceux qui s'occupent des autres dialectes turks-tatares et du mongol; il engage même instamment les philologues qui s'intéressent à ces dernières langues, à ne plus négliger désormais l'yakoute, vu que ce peuple a été le premier à se séparer de la souche commune turque-tatare, qu'il a évité tout contact avec le Mohammédanisme, qu'il manque d'écriture et par conséquent de littérature, ce qui fait que sa langue a conservé plus pur son caractère primitif. Effectivement, pour ne citer qu'un seul exemple, dans aucune des langues dites ouralo-altaïques *la symphonie des voyelles* n'est aussi développée, ou plutôt aussi peu dégénérée que dans la langue yakoute. C'est ce travail de M. Böhtlingk qui est destiné à former le tome troïsième du Voyage de M. Middendorff; il en paraîtra toutefois une édition à part, tant en russe qu'en allemand. — Sur la proposition de M. Böhtlingk, l'Académie a fait tirer quelques centaines d'exemplaires de l'ouvrage connu sous le nom de *Vocabulaire buddhique pentaglotte* que feu le Baron Schilling de Canstadt, lors de son séjour en Sibérie, a fait graver sur bois par un Bouriate de la Selenga, avec omission toutefois du chinois et du mandchou, et dont les planches se sont trouvées au complet dans sa collection qui aujourd'hui fait partie de notre Musée asiatique. M. Böhtlingk a pris soin d'y ajouter la traduction allemande des mots, et de restituer l'orthographe des mots sanscrits défigurés au suprême degré. — Ce fut en 1833, que le défunt Pierre de Bohlen publia, pour la première fois, les Sentences de Bhartrihari, d'après les matériaux existants en Europe. Or ces matériaux étaient par trop insuffisants, pour qu'il eût été possible d'en tirer un texte tant soit peu authentique. Les Sanscritistes sauront donc gré à M. Schiefner, maître supérieur de gymnase ici, d'avoir livré, sur l'autorité d'un ouvrage rhétorique, la Paddhati de Çârngadhara, dont nous possédons deux textes manuscrits, des remarques critiques sur l'auteur sus-mentionné. Le même savant a présenté à l'Académie une note sur les ouvrages de grammaire et de logique du Tandjour. Ces deux articles ont été publiés dans le Bulletin. — Parmi la collection que nous venons de nommer, s'est trouvé, entre autres, une note curieuse sur la manière dont le défunt Baron est parvenu à ramasser la superbe collection de manuscrits tibétains et mongols qui fait aujourd'hui l'ornement de notre Musée asiatique. Il paraît que l'auteur avait destiné cette pièce pour servir de préface à l'Index du Kandjour récemment publié par l'Académie. Or, sa découverte tardive ayant empêché d'en faire l'usage voulu par l'auteur, l'Académie a cru néanmoins qu'on la lirait avec plaisir, et a décidé en conséquence, de la publier isolément dans le Bulletin. M. Kovalevsky a profité de son séjour à St.-Pétersbourg pour dresser un inventaire préalable de nos trésors de littérature mongole, et se propose d'en faire à Kazan un catalogue raisonné. — Nous pouvons citer finalement, comme appartenant à cette même branche des sciences philologiques, les Eléments d'une grammaire kalmouque et un morceau de critique philologique sur un poète arménien, — ouvrages qui ont pour auteur le docteur Jülg à Berlin et font preuve d'un talent éminent pour ces sortes d'études; puis, une grammaire manuscrite de la langue islandaise, en russe, qui nous a été adressée de Weimar, par le R. P. Sabinine, aumônier de S. A. I. Madame la Grande-Duchesse de Saxe-Weimar.

Ethnographie.

Enfin, outre les travaux ethnographiques de M. Köppen, annoncés dans notre dernier Compte rendu, et dont un premier échantillon: la Carte ethnographique de la Russie, est offert à votre attention, nous avons reçu de Tiflis de la part de M. Xénophontov un riche recueil de proverbes turks et tatares, avec la traduction russe en regard et l'explication de leur origine et de leur signification. Le rapport de nos commissaires décidera de l'usage qu'on pourra en faire.

Conclusion.

En résumé, nous venons de passer en revue, bien rapidement, il est vrai, 94 articles de science traités dans 39 séances de l'Académie. De ce total, 36 articles de Mathématiques, d'Astronomie, de Physique et de Chimie, et 27 articles de Sciences naturelles ont occupé les vingt séances de la Classe physico-mathématique. Celle d'Histoire et de Philologie a tenu dix-neuf séances et a livré 31 pièces à mentionner dans le Compte rendu. En qualifiant les 94 articles selon leur

plus ou moins d'étendue et de fini, nous trouvons que 11 d'entre eux forment des ouvrages qui, par leur volume, doivent être publiés séparément; 32 autres, renfermant des recherches originales et complètes sur des objets de science, doivent être référés à la catégorie des mémoires; 49 appartiennent au nombre des fragments ou des notes, et le reste sont deux cartes dressées par les soins d'Académiciens sur des données acquises à force d'études. Quand on pense, de plus, que 54 pièces, y compris 8 ouvrages étendus, ont pour auteurs 23 Académiciens, on conviendra qu'au moins l'Académie ne reste pas en arrière des obligations que lui imposent ses règlements. Des 40 articles qui restent, 8 appartiennent à cinq jeunes Savants attachés au service de l'Académie, sans être membres; 6 autres, à cinq membres honoraires et correspondants, et 26 à autant de savants étrangers qu'aucune espèce de lien n'attache à l'Académie. Il est agréable de voir que ce dernier chiffre augmente d'année en année; et cela doit être ainsi. Tous ceux qui s'occupent en Russie de la noble culture des sciences, doivent s'habituer à considérer l'Académie comme le point de ralliement commun, comme la protectrice naturelle des talents nationaux et la juste dispensatrice des honneurs académiques. Si parmi les 26 étrangers nous rencontrons cinq noms de savants de la France, de l'Allemagne, de la Suède, du Danemark, cela ne prouverait-il pas que, même hors de la Russie, les suffrages de notre Académie ne sont au moins pas dédaignés?

ОБЩІЙ ОТЧЕТЪ

о

СЕМНАДЦАТОМЪ ПРИСУЖДЕНІИ

ДЕМИДОВСКИХЪ НАГРАДЪ,

СОСТАВЛЕННЫЙ

НЕПРЕМѢННЫМЪ СЕКРЕТАРЕМЪ

ИМПЕРАТОРСКОЙ АКАДЕМІИ НАУКЪ

И ЧИТАННЫЙ

въ публичномъ Собраніи сей Академіи

15 Мая 1848 года.

Число соискательныхъ сочиненій, поступившихъ отъ авторовъ въ Демидовскій Конкурсъ 1847го года, въ срокъ закрытія Конкурса простиралось до 32хъ номеровъ. Къ нимъ причислено рукописное сочиненіе оставшееся отъ прошлогодняго Конкурса за неполученіемъ въ срокъ рецензіи, по причинѣ болѣзни рецензента, а въ послѣдствіи еще три книги, порученныя вниманію Академіи отъ дѣйствительныхъ Членовъ ея, безъ вѣдома авторовъ. Съ другой стороны, при самомъ закрытіи Конкурса, признано необходимымъ исключить изъ онаго одно сочиненіе за давностію изданія (1844 и 1845 годовъ) и два, за незначительностію объема и маловажностію предмета; такъ что за тѣмъ весь Конкурсъ оказался состоящимъ изъ тридцати трехъ номеровъ или заглавій. Относительно предметовъ, сіи сочиненія могутъ быть распредѣлены по слѣдующимъ разрядамъ наукъ:

По наукамъ математическимъ По Географіи, Этнографіи и Путешествіямъ	по пяти, и того	10.
По Филологіи и Лексикографіи		4.
По естественнымъ наукамъ По политическимъ наукамъ По Исторіи . . По Правовѣдѣнію	по три, и того	12.
По Физикѣ . По Химіи.	по два, и того	4.
По военнымъ наукамъ По Медицинѣ . . . . По Русской Словесности	по одному, и того	3.
	Всего . .	33.

Изъ нихъ:

на Русскомъ языкѣ 27, на иностранныхъ 4, словарей 2 . . . . . (33)

печатныхъ книгъ 21, неконченныхъ печатаніемъ 5, рукописныхъ 7 . . . . . (33)

Двадцать три номера разсмотрѣны и разобраны въ самой Академіи 20ю Академиками; остальные *десять* постороннимъ учеными по выбору Академіи.

На сей разъ, со стороны рецензентовъ удостоено полной преміи одно только сочиненіе, второстепенныхъ же премій, не менѣе 18ти. Сверхъ того одобрѣно, но за неокончаніемъ не удостоено премій 4 номера, почетнаго отзыва 2, и 8 только сочиненій признаны незаслуживающими награды.

Такъ какъ проценты на хранящійся въ Государственномъ Заемномъ Банкѣ Демидовскій капиталъ, не наросли еще до количества новой второстепенной преміи, то въ распоряженіи Академіи и на сей разъ имѣется не болѣе 20,000 рублей ассигн. на преміи, не считая 5,000 рублей ассигн. назначенныхъ учредителемъ въ пособіе авторамъ увѣнчанныхъ рукописей, для изданія въ свѣтъ тру-

довъ ихъ; а какъ представленное къ увѣнчанію полною премією сочиненіе, Академіею не удостоено сей *первостепенной* награды, то оставалось изъ девятнадцати уже сочиненій избрать *восемь* достойнѣйшихъ, для увѣнчанія ихъ половинными или поощрительными преміями.

Предлагаемъ на судъ просвѣщенной отечественной публики результатъ добросовѣстнаго приговора нашего, и усердно желаемъ чтобы взысканные нами, большею частію молодые авторы видѣли въ немъ желаніе наше ободрить посильные труды ихъ и поощрить ихъ къ дальнѣйшимъ успѣхамъ на поприщѣ наукъ, и чтобы съ другой стороны, приговоръ сей показался не слишкомъ строгимъ тѣмъ изъ соискателей, на долю конхъ преміи не вышло, за непмѣніемъ лишь на то способовъ.

Изчислимъ напередъ, для облегченія обзора нынѣшняго Конкурса, заглавія восьми сочиненій удостоенныхъ второстепенныхъ премій:

Нервандера, Профессора при Александровскомъ Университетѣ въ Гельсингфорсѣ: Observations faites à l'Observatoire magnétique et météorologique de Helsingfors; обширная рукопись, которой не большая часть только напечатана. Рецензія Академика *Купфера*.

Игнатія Коссовича, Греческо-Русскій Словарь. Москва 1847 г. двѣ части. Рецензія Академика *Грефе*.

Сомова, Экстраординарнаго Профессора при С. Петербургскомъ Университетѣ: Аналитическая теорія волнообразнаго движенія эфира. Спб. 1847 г. Рецензія Академика *Остроградскаго*.

Павла Савельева, Мухаммеданская Нумизматика въ отношеніи къ Русской Исторіи. Спб. 1847 г. Рецензія Академиковъ *Устрялова* и *Дорна*.

Базинера, Naturwissenschaftliche Reise durch die Kirgisensteppe im Jahre 1842; рукопись. Рецензія Академиковъ *Мейера* и *Гельмерсена*.

Билярскаго, Судьбы церковнаго языка: I. О среднеболгарскомъ вокализмѣ, по патріаршему списку лѣтописи Манассіи; особый оттискъ изъ Mémoires des Savants étrangers; II. О Кирилловской части Реймскаго Евангелія; рукопись. Рецензія Академика *Востокова*.

Давидова, Теорія равновѣсія тѣлъ, погруженныхъ въ жидкость; Москва 1848 г. (Представлено было въ рукописи). Рецензія Академиковъ *Остроградскаго* и *Буняковскаго*.

Горлова, нынѣ Профессора при С.-Петербургскомъ Университетѣ, Обозрѣніе Экономической Статистики Россіи: рукопись. Рецензія Академика *Кеппена*.

Сверхъ того удостоены почетнаго отзыва абсолютнымъ большинствомъ голосовъ слѣдующія четыре сочиненія.

Монаха Іакинѳа, Китай въ гражданскомъ и нравственномъ состояніи. Спб. 1848 г. 4 части. Рецензія Профессора *Ковалевскаго*.

Богдановича, Профессора Военной Академіи, Записки Стратегіи, Спб. 1847 г. 2 части Рецензія Генералъ-Лейтенанта Барона *Зедделера*.

Чистякова, Курсъ Теоріи Словесности. Спб. 1847 г. 2 части. Рецензія Академика *Давыдова*.

Линовскаго, Изслѣдованія началъ уголовнаго права, изложенныхъ въ Уложеніи Царя Алексѣя Михайловича. Одесса 1847 г. Рецензія Профессора *Неволина*.

Нѣкоторыя другія сочиненія, равно достойныя сего отличія, суть или рукописи, могущія по напечатаніи возобновить притязаніе свое на премію въ одинъ изъ слѣдующихъ Конкурсовъ, или такія творенія, которыя были представлены не самими сочинителями, а безъ вѣдома ихъ, Академиками. Въ томъ и другомъ случаѣ, по легкопонятнымъ причинамъ, принято за правило, о такихъ сочиненіяхъ публично не упоминать. Авторамъ одобрѣнныхъ, но не увѣнчанныхъ рукописей сообщаются копіи съ рецензій.

Изложимъ теперь вкратцѣ на основаніи рецензій, содержаніе и достоинства увѣнчанныхъ сочиненій:

I.

Observations faites à l'observatoire magnétique et météorologique de Helsingfors, par le Professeur *Nervander*.

Трудъ Профессора Нервандера, по предмету своему, столь тѣсно связанъ со всѣмъ, что сдѣлано въ наше время для развитія ученія о магнетизмѣ, что мы считаемъ необходимымъ, предварительно сказать нѣсколько словъ о тѣхъ пріобрѣтеніяхъ, которыя наука съ недавняго времени сдѣлала въ этой области.

Чтобы хорошо понять важность нашей эпохи въ исторіи развитія наукъ наблюдательныхъ, нужно сперва оглянуться на начало неизмѣримаго поприща, ими пройденнаго Едва эти науки вышли изъ того таинственнаго мрака, которымъ онѣ были облечены въ самомъ дѣтствѣ, мы видимъ ихъ обращенными къ изученію великихъ явленій природы. Въ то время еще не знали, что нельзя постигнуть ея тайнъ, не упростивъ напередъ сложныхъ ея дѣйствій, не размотавъ, такъ сказать, одну за другою запутанныя ея нити повтореніемъ въ маломъ видѣ тѣхъ явленій, которыхъ величіе и сложность насъ изумляютъ, — тогда еще не знали опытовъ. Только со времени введенія этой новой могучей методы наблюденія, т. е. не прежде какъ по возрожденіи наукъ въ Европѣ, Физика принимаетъ вѣрный полетъ; но за то съ тѣхъ поръ все изученіе ея сосредоточивается въ физическихъ кабинетахъ, лишь изрѣдка выходя изъ нихъ; и наука, истощивъ, въ тѣсныхъ предѣлахъ лабораторій, всѣ возможныя комбинаціи, находитъ себя безсильною объяснить и самое малѣйшее явленіе природы, потому что взоръ ея не довольно объемлющъ для обозрѣнія цѣлаго.

Изученіе Физики не такъ необходимо, какъ изученіе Химіи или естественной Исторіи. Сіи послѣднія пускаютъ корни свои во всѣ науки, коихъ предметъ есть природа. Химія внушила Физикѣ идею экспериментаціи. Естественная Исторія, въ путешествія, предпринятыя для ея споспѣшествованія, доставила ей случай собирать на огромныхъ пространствахъ факты непосредственнаго наблюденія. Такимъ образомъ ученыя путешествія привели умъ человѣческій къ непосредственному наблюденію естественныхъ явленій, между которыми земной магнитизмъ всегда занималъ отличное мѣсто. Настала новая эра для наукъ физическихъ: наблюденію предстояло завоевать новую область, — область останавливающуюся только у непроницаемыхъ рубежей земныхъ полюсовъ и знойныхъ степей экватора.

Но явленія природы представляются уму нашему въ двухъ весьма различныхъ видахъ, изъ которыхъ одинъ постояненъ, а другой измѣнчивъ: съ одной стороны мы находимъ незыблемые законы природы, формы постоянныя, въ которыя она облекается, а съ другой безпрестанныя измѣненія, движеніе непрерывное; и изученіе этихъ двухъ родовъ явленій требуетъ также различныхъ способовъ. Такъ напр. достаточно одного усилія, чтобы опредѣлить географическую широту какого либо мѣста, чтобы описать растеніе, потому что эти вещи не измѣняются: наблюденія же напротивъ того, нужныя для опредѣленія магнетическихъ началъ, на какой бы то ни было точкѣ земной поверхности, никогда, собственно, не оканчиваются, потому что эти начала безпрестанно измѣняются, и если и бываютъ періоды, послѣ которыхъ возвращаются тѣ же самыя явленія, то періоды эти очень продолжительны, объемля собою нерѣдко цѣлыя поколѣнія. И такъ не во время путешествія можно основательно изучить явленія этого рода, и даже не въ физическихъ кабинетахъ, гдѣ всякаго рода работы, смѣняясь однѣ съ другими, только бы мѣшали другъ другу, если бы потребовалось прослѣдить нѣкоторыя изъ нихъ въ продолженіе очень долгаго времени. На этотъ конецъ необходимы заведенія, спеціально назначенныя къ безостановочному, непрерывному продолженію изысканій, нужны наблюдатели, которые были бы всегда на мѣстѣ, готовые на всякій призывъ. Тутъ нельзя какъ въ астрономическихъ наблюденіяхъ безъ всякаго неудобства прерывать наблюденія по цѣлымъ днямъ и мѣсяцамъ: каждый часъ, каждая минута приноситъ съ собою измѣненія въ явленіяхъ по видимому столь причудливыхъ по самой природѣ своей, измѣненіе, которое нужно непремѣнно внести въ лѣтопись наблюденій, чтобы оно не пропало на всегда для науки

Изъ вышесказаннаго понятно, какъ величайшій путешественникъ нашего вѣка, могъ въ то же время быть и величайшимъ споспѣшникомъ науки о магнетизмѣ; но видно также, что нельзя было остановиться на этихъ, случайно собранныхъ матеріалахъ, на этихъ данныхъ, снабженныхъ наблюденіями, дѣланными въ продолженіе нѣсколькихъ часовъ или нѣсколькихъ дней, и что новая эра, въ которую вступила наука о магнетизмѣ, должна была именно начаться съ той поры, когда ежедневныя наблюденія стали производиться въ продолженіе неопредѣленнаго числа лѣтъ въ Обсерваторіяхъ, нарочно для этого устроенныхъ, т. е. со времени основанія первыхъ магнетическихъ обсерваторій, гдѣ наблюдаютъ каждый день и въ продолженіе всего дня.

Едва были учреждены въ Россіи первыя магнетическія Обсерваторіи, какъ во всей Европѣ пробудилось соревнованіе, дѣлающее честь нашему вѣку. Англійское правительство одно завело 6 Обсерваторій. Къ этому числу Остъ-Индская компанія еще присовокупила нѣсколько: при этомъ случаѣ число часовъ для наблюденія было значительно умножено; въ первыхъ Русскихъ Обсерваторіяхъ наблюдали только днемъ, каждые два часа; въ Обсерваторіяхъ, вновь учрежденныхъ, продолжаютъ наблюденія цѣлые сутки и притомъ ежечасно.

Это безъ сомнѣнія огромный трудъ — отмѣчать 24 раза въ день въ продолженіе цѣлыхъ годовъ, съ щепетильною точностью, склоненіе магнитной стрѣлки, силу магнетизма, высоту барометра, температуру воздуха, давленіе содержащихся въ немъ водяныхъ паровъ и наконецъ состояніе неба и количество дождя и снѣга, низпавшаго на землю Но Г. Нервандеръ, сочиненіемъ, нынѣ намъ представленнымъ доказалъ, что можно идти еще далѣе. Немедленно по устроеніи въ Гельсингфорсѣ магнетической Обсерваторіи и по установленіи въ ней инструментовъ, т. е. съ Іюля 1844 года, тамъ начатъ былъ рядъ наблюденій, которые были дѣлаемы каждые 10 минутъ денно и ночно и досихъ поръ еще такъ продолжаются. Можно себѣ представить, сколько нужно было настойчивости, сколько самоотверженія, чтобы управлять такимъ огромнымъ трудомъ и быть его душею; надобно знать, что наблюдатели, употребляемые для этого неослабнаго труда не имѣютъ другаго дѣла кромѣ одного наблюденія и отмѣчанія своихъ наблюденій, не имѣя ни малѣйшаго участія ни въ управленіи, ни въ исчисленіи наблюденій, ни въ редакціи ихъ результатовъ. И такъ излишне будетъ уппрать на то, что Г. Нервандеръ сдѣлалъ довольно для снисканія себѣ одобренія ученыхъ; слѣдовало бы, можетъ быть, напротивъ доказать, не слишкомъ ли онъ много сдѣлалъ; потому, что если наблюденія, въ шестеро болѣе многочисленныя противъ наблюденій въ другихъ магнетическихъ Обсерваторіяхъ, не обѣщаютъ наукѣ какихъ либо особенно важныхъ результатовъ, то къ чему, скажутъ, служили этотъ излишній трудъ и эти чрезвычайныя издержки?

Отвѣтъ на этотъ вопросъ еще болѣе выкажетъ въ надлежащемъ свѣтѣ, заслугу Г. Нервандера и права его на награду, потому что онъ не только прежними своими те-

оретическими изслѣдованіями подалъ поводъ къ подъятію столь огромнаго труда, но и результатами двухъ годовъ своихъ наблюденій уже и подтвердилъ справедливость прежнихъ своихъ догадокъ. Здѣсь не мѣсто войти во всѣ подробности этихъ совѣстливыхъ разысканій, довольно сказать, что до сихъ поръ ежедневный ходъ стрѣлки былъ извѣстенъ только весьма несовершенно; что дознано было, правда, существованіе максимума и минимума склоненія, возвращающихся каждый день въ довольно постоянные часы, но что всѣ прочія движенія стрѣлки были перемѣшаны подъ наименованіемъ неправильныхъ движеній. Г. Нервандеръ показалъ намъ въ разсужденіи, помѣщенномъ въ нашемъ бюллетенѣ, что кромѣ максимума и минимума склоненія, бывающихъ около 8 часовъ утра и 1 часа по полудни, имѣются еще въ кривой линіи, изображающей дневной ходъ стрѣлки, другіе важные пункты, и что для открытія этихъ пунктовъ и установленія ихъ періода необходимо наблюдать чаще, нежели каждый часъ, промежутокъ слишкомъ большой, чтобы обнаружить всѣ изгибы сказанной кривой линіи. Убѣжденіе въ этомъ побудило Г-на Нервандера, по учрежденіи магнетической Обсерваторіи въ Гельсингфорсѣ и назначеніи его Директоромъ ея, увеличить число наблюденій и производить ихъ каждыя 10 минутъ, и эта побудительная причина, конечно, покажется достаточною для всего свѣта: мы можемъ только удивляться самоотверженію, внушившему такое рѣшеніе, и постоянству, съ какимъ оно было выполнено.

Г. Нервандеръ прислалъ намъ подлинныя свои наблюденія и богатые изъ оныхъ выводы, обѣщающіе озарить новымъ свѣтомъ теорію сей загадочной силы природы; онъ началъ было ихъ печатать, но не могъ продолжать, по недостатку средствъ.

Къ общему сожалѣнію виновникъ сего важнаго труда не за долго предъ симъ скончался, не успѣвъ извлечь изъ собраннаго имъ матеріала всей той пользы, которую ученый свѣтъ вправѣ былъ ожидать именно отъ геніальнаго и пытливаго ума его. Потому-то Академія и не считала себя вправѣ увѣнчать сей трудъ полною премією, которой онъ конечно содѣлался бы достойнымъ, еслибъ самому Автору довелось привесть его къ концу. Съ другой стороны, Академія не могла не воспользоваться даруемыми ей Демидовскимъ учрежденіемъ способами для изданія въ свѣтъ сего драгоцѣннаго для науки наслѣдія одного изъ отличнѣйшихъ отечественныхъ физиковъ. Кромѣ второстепенной преміи, Академія назначила до 5000 рублей асс., на изданіе Гельсингфорскихъ наблюденій, поручивъ ближайшій надъ оными надзоръ Академику Купферу.

II.

Игнатія Коссовича Греческо-Русскій Словарь. Москва 1847. 8.

Авторъ, ревностный филологъ, уже прежде съ выгодной стороны извѣстный сочиненіемъ своимъ: Греческій глаголъ, Москва 1846 и рѣчью: О важности Греческаго языка, тамъ же 1846, изданіемъ этого Словаря напечатаннаго на счетъ Московскаго Университета, оказалъ большую услугу обучающемуся Россійскому юношеству, успѣшно удовлетворивъ давно ощущаемой имъ потребности.

Само собою разумѣется, что на такомъ поприщѣ, на которомъ у насъ еще столь мало сдѣлано попытокъ, всего, сколько извѣстно, имѣется только два Греческо-Русскіе Словаря — одинъ Зосимы и другой этимологическій заслуженнаго Крылова — еще нельзя было достигнуть высшей степени совершенства, тѣмъ болѣе, что даже изъ значительнаго числа вышедшихъ въ Германіи въ послѣдніе полвѣка, хотя и безпрестанно совершенствуемыхъ Греческихъ и Латинскихъ Словарей, и самые лучшіе еще не соотвѣтствуютъ всѣмъ требованіямъ филологовъ. Не говоримъ здѣсь ни объ абсолютномъ совершенствѣ, которое едва ли когда либо удастся достигнуть, ни о хронологическомъ развитіи значенія каждаго отдѣльнаго слова, столь важномъ въ лексикологіи, а только о нѣкоторыхъ другихъ, легче достигаемыхъ и не менѣе существенныхъ качествахъ ближе объясняемыхъ Г. Грефе въ ученой его рецензіи.

1) Большая часть лексикографовъ ищутъ какого-то щегольства въ изобиліи приводимыхъ ими значеній словъ, и выставляя ихъ въ бо́льшемъ или меньшемъ логическомъ порядкѣ, подъ особенными номерами и литерами, вовсе забываютъ, что каждое слово первоначально имѣетъ только одно значеніе, и что это значеніе, относясь въ собственномъ или иносказательномъ смыслѣ ко внѣшней или внутренней природѣ, только въ отдѣльныхъ случаяхъ переносится къ сроднымъ понятіямъ, отъ частнаго къ общему или обратно, и лишь изрѣдка, смотря по мѣсту и времени, далѣе отдѣляется отъ своего первообраза. Извлечь изъ этимологіи это одно коренное значеніе, гдѣ это можно сдѣлать, съ нѣкоторою ясностью, подтвердить его употребленіемъ писателей, объясненіями грамматиковъ и наконецъ изъ сродныхъ нарѣчій, — должно быть совершенно достаточно, потому что если только это значеніе вѣрно, то съ нѣкоторымъ размышленіемъ всегда можно будетъ найти надлежащее его примѣненіе къ данному случаю. А какимъ образомъ можно было бы тамъ и сямъ парафразировать это слово или иначе выразиться, это уже не идетъ къ дѣлу.

2) Вмѣстѣ съ коренным значеніемъ каждаго слова должно стараться, въ той мѣрѣ какъ это дозволяетъ свойство новѣйшаго языка, вѣрно передать также его форму, а именно если оно есть сложное. Отъ пренебреженія этихъ двухъ условій происходитъ то, что ученикъ, при множествѣ накопленныхъ въ Лексиконѣ значеній, гдѣ рѣдко выставлено въ надлежащемъ свѣтѣ главное, не зная за какое именно взяться, выбираетъ на попадъ то,

которое кажется ему кое какъ идущимъ къ смыслу и только что не переводитъ хорошее дурнымъ, а дурное хорошимъ.

3) Въ Греческомъ Словарѣ вездѣ слѣдовало бы присовокуплять этимологически соотвѣтствующее Латинское слово, а въ Латинскомъ Греческое, по той причинѣ, что оба языка слѣдуетъ изучать вмѣстѣ, если хотятъ ожидать какой либо пользы, и глубочайшее знакомство съ аналогіею каждаго отдѣльнаго языка всегда при этомъ выигрываетъ. Авторъ предлежащаго Словаря очень часто приводитъ сличенія съ Латинскимъ языкомъ, но не вездѣ, гдѣ бы можно было это сдѣлать, за что мы должны порицать его, потому что онъ постигъ пользу такого сличенія.

4) Не требуя здѣсь дальнѣйшихъ лингвистическихъ сравненій и выводовъ, которые только что запутали бы учащагося, мы желали бы, чтобы на томъ новѣйшемъ языкѣ, на который переводится Словарь, всегда поставлялось впереди и особеннымъ шрифтомъ этимологически сродное слово. Такое наглядно-выраженное соотвѣтствіе природнаго языка съ древнимъ, сдѣлало бы послѣдній учащемуся занимательнѣе и пріятнѣе, а вмѣстѣ съ тѣмъ предохранило бы его отъ мысли, что его языкъ есть нѣчто совершенно отдѣльное, чего нельзя сравнить ни съ какимъ другимъ языкомъ Жаль, что ученый и вовсе не чуждый лингвистики, авторъ не подумалъ объ отличеніи такихъ словъ, хотя онѣ и представлялись самымъ естественнымъ образомъ, да и часто были неминуемы, какъ единственно соотвѣтствующія.

5) Полезно было бы включить въ Словарь собраніе такихъ именъ собственныхъ, которыя служили бы для этимологіи пополненіемъ формъ, недостающихъ въ языкѣ общежитія. Авторъ не помѣстилъ въ Словарѣ своемъ никакихъ собственныхъ именъ Греческихъ.

6) Желательно, чтобы ко всякому алфавитному Словарю древнихъ языковъ приложенъ былъ возможно короткій перечень корней съ подробнымъ исчисленіемъ происходящихъ отъ нихъ производныхъ, но само собою разумѣется, безъ значенія; что, не занявъ много мѣста, было бы очень полезно для учащихся. Авторъ по большей части — но не вездѣ — при производныхъ и сложныхъ словахъ приводитъ также и цѣльные корни. Часто можно бъ было здѣсь ограничиваться одними коренными слогами.

Таковы, въ общихъ лишь очеркахъ, качества требуемыя отъ Словаря классическихъ языковъ. Что Авторъ, какъ показываетъ Г. Грефе, удовлетворилъ многимъ изъ сихъ требованій, это конечно служитъ ему въ похвалу, а его сочиненію справедливою рекомендаціей. Если отъ него ускользнуло требованіе 4-е, а 5-е и 6-е не были въ его планѣ, то его нельзя винить за это, и укоръ этотъ постигъ бы еще весьма многихъ другихъ лексикографовъ. Очевидно, что онъ пользовался лучшими и новѣйшими нѣмецкими, и, вѣроятно также французскими пособіями по своей части, жаль только, что не вездѣ указываетъ на своихъ источниковъ.

Описокъ и опечатокъ въ Словарѣ Г-на Косовича сравнительно встрѣчается не много; но что безъ нихъ не могло обойтись вовсе, въ книгѣ изъ двухъ томовъ безъ малаго въ 2000 страницъ, это очень натурально и вездѣ было бы не иначе. Число пропусковъ также незначительно.

Академія уваживъ ходатайство ученаго своего Эллиниста съ удовольствіемъ присудила Г-ну Косовичу второстепенную премію.

III.

Аналитическая теорія волнообразнаго движенія эопра. Ч. I. О распространеніи свѣтовыхъ волнъ въ средпнахъ, неимѣющихъ двойнаго преломленія. Соч. *Іосифа Сомова*. Спб. 1847. 4.

Авторъ начинаетъ свое разсужденіе съ краткаго историческаго обозрѣнія прежнихъ изслѣдованій относительно движенія эопра; но онъ не упоминаетъ ни о трудахъ Лапласа, — о которомъ однако же умолчать нельзя, когда рѣчь идетъ вообще о дѣйствіяхъ, постепенно изчезающихъ на извѣстныхъ разстояніяхъ, — ни о важномъ замѣчаніи Пуассона о томъ, что суммы, встрѣчаемыя въ исчисленіи молекулярныхъ силъ, не могутъ быть обращаемы въ интегралы, замѣчаніе, которое нѣкоторымъ образомъ есть исходная точка всѣхъ новѣйшихъ успѣховъ молекулярной механики. Исчисливъ труды своихъ предшественниковъ, Г. Сомовъ указываетъ на то, что ему собственно довелось прибавить къ Теоріи волнообразнаго движенія эопра. «Коши, говоритъ онъ, при составленіи уравненій безконечно малыхъ движеній одной средины, которыя онъ относитъ не только къ свободному эопру, но также къ эопру, соединенному съ вѣсомою матеріею, предполагаетъ, что силы, происходящія отъ дѣйствія на одну частицу окружающихъ ее эопрныхъ частицъ, уравновѣшиваются независимо отъ дѣйствія вѣсомой матеріи на эопръ, такъ что силы, происходящія отъ дѣйствія вѣсомыхъ частицъ на каждую эопрную, также уравновѣшиваются отдѣльно и остаются въ равновѣсіи во время весьма малыхъ колебаній эопрныхъ частицъ; потому онѣ не входятъ явнымъ образомъ ни въ уравненія равновѣсія, ни въ уравненія движенія эопра, и не видно, какъ упругость эопра около каждой точки можетъ зависѣть отъ фигуры и расположенія вѣсомыхъ частицъ. Это побудило меня замѣнить уравненія Коши другими, въ которыя входятъ члены, зависящіе отъ дѣйствія вѣсомой матеріи на эопръ. Интегралы этихъ уравненій и слѣдствія, изъ нихъ истекающія, относящіяся къ распространенію свѣтовыхъ волнъ, сходны съ выводами Коши и *будутъ совершенно съ ними тожественны, если мы пренебрежемъ членами, зависящими отъ дѣйствія вѣсомой матеріи.*»

Г. Сомовъ излагаетъ вслѣдъ за симъ тѣ предположенія, изъ коихъ онъ выводитъ дифференціальныя уравненія относительно движенія эѳира. Изъ нихъ нѣкоторыя излишни: другія, которыя казались бы необходимыми, пропущены.

Далѣе, Г. Сомовъ выводитъ дифференціальныя уравненія движенія эѳира, принимая въ соображеніе дѣйствіе вѣсомой матеріи, но не обращая вниманія на перемѣщеніе ея частицъ. Это значитъ принимать вѣсомую матерію находящеюся въ равновѣсіи независимо отъ эѳира, и предполагать, будто движеніе сей жидкости можетъ не сообщиться вѣсомой матеріи, чего по строгости допустить нельзя. Въ заключеніе Г. Рецензентъ замѣчаетъ, что не взирая на сіи немногіе недостатки, трудъ Г-на Сомова ясно доказываетъ, что сей геометръ совѣстливымъ изученіемъ своего предмета усвоилъ себѣ все то, что знаменитые предшественники его открыли относительно уравненій въ частныхъ линейныхъ разностяхъ, отъ которыхъ зависитъ теорія свѣта и другія важныя задачи математической Физики. Очевидно, что онъ избралъ себѣ образцомъ и руководителемъ Коши; однако же уравненія, которыя онъ предположилъ себѣ интегрировать, разнятся отъ уравненій знаменитаго французскаго Геометра тѣмъ, что онѣ содержатъ въ себѣ и члены, зависящіе отъ дѣйствія вѣсомой матеріи на эѳиръ. И такъ трудъ Г-на Сомова не есть простая компиляція, а свидѣтельствуетъ напротивъ того о явномъ дарованіи, которое тѣмъ болѣе достойно справедливой оцѣнки и одобренія со стороны Академіи, что изученіе высшаго математическаго анализа едва ли можетъ найти у насъ иное поощреніе. Полезная премія, во второй уже разъ присуждаемая Г-ну Сомову, конечно подстрекнетъ его къ дальнѣйшимъ успѣхамъ и успѣхамъ на избранномъ имъ поприщѣ.

IV.

Мухаммеданская Нумизматика въ отношеніи къ Русской Исторіи. Сочиненіе *Павла Савельева*. Спб. 1847. 8.

Исторія Россіи съ самаго учрежденія Императорской Академіи Наукъ въ первой половинѣ прошлаго столѣтія сдѣлалась предметомъ тщательныхъ изслѣдованій, и можно сказать по всей справедливости, что какъ природные Русскіе, такъ и ученые другихъ націй посвятили ей вниманіе, увѣнчанное самымъ счастливымъ успѣхомъ. Естественно, что для средней и новѣйшей исторіи нашего, какъ и вообще для большей части новѣйшихъ государствъ имѣются обильнѣйшіе и притомъ полнѣйшіе источники, нежели для древнѣйшей и древней. Но именно тѣ источники, которые занимаются происхожденіемъ народа или государства, должны имѣть особенную занимательность какъ для ученаго наблюдателя, такъ и для самаго народа. И дѣйствительно не было недостатка въ такихъ мужахъ, которые, подвизавшись на трудныя разысканія о темныхъ началахъ Русской Исторіи, старались озарить ихъ свѣтильникомъ исторической критики. Но многое скрывалось еще въ восточныхъ бытописателяхъ. Важнѣйшіе изъ нихъ въ этомъ отношеніи еще до нашего времени оставались неизвѣстными или недоступными, а отчасти и по нынѣ остаются таковыми. Долго недоставало даже ученаго глубокаго знатока восточной науки вообще, который могъ бы доказать, что и изъ этихъ источниковъ можно получить весьма значительныя поясненія о древней Русской Исторіи, — поясненія, которыхъ отчасти, тщетно стали бы искать нидѣ. Эта-то заслуга безспорно принадлежитъ нашему *Френу*, и хотя примѣръ его поощрилъ и другихъ оріенталистовъ къ разработкѣ тѣхъ же самыхъ рудниковъ, но за всѣмъ тѣмъ за нимъ остается слава, что онъ умѣлъ извлечь изъ нихъ наиболѣе сокровищъ, и въ многоразличныхъ нумизматическихъ и другихъ своихъ сочиненіяхъ указалъ на то, что и другіе Азіатскіе памятники, а именно монеты могутъ служить немаловажными источниками къ поясненію древней и средней Исторіи, Этнографіи и Географіи Россіи.

Уже съ давняго времени находили въ почвѣ Русской земли и другихъ сосѣдственныхъ прибалтійскихъ странъ восточныя и именно мухаммеданскія монеты. Прежде подобныя находки не обращали на себя здѣсь особаго вниманія; найденныя монеты, по большей части неизслѣдованныя, были отдаваемы въ переплавку или употребляемы для другихъ какихъ либо цѣлей: самыя мѣста нахожденія оставались неуваженными. Но когда убѣдились въ томъ, что встрѣчу этихъ монетъ можно почесть признакомъ процвѣтавшей нѣкогда между Среднею Азіею и Россіею, а равно съ сосѣдственными странами значительной торговли, то и этому обстоятельству стали посвящать большее вниманіе, и одна изъ статей Френа *) представила намъ столько же полное, сколько и поучительное обозрѣніе такихъ сдѣланныхъ въ Россіи находокъ, съ помощью которыхъ мы въ состояніи съ величайшею достовѣрностью прослѣдить направленіе торговыхъ путей въ древней Руси.

Оставалось только особенно обработать эти указанія и намѣки въ приложеніи ихъ къ Русской Исторіи и при томъ на Русскомъ языкѣ, потому что одно послѣднее обстоятельство могло придать такой обработкѣ настоящую цѣну, содѣйствовать ея распространенію во всей Россіи и сдѣлать ее общеполезною. Для успѣшнаго выполненія этой задачи нуженъ былъ знатокъ не только Мухаммеданскихъ языковъ и науки, а именно Мухаммеданской Нумизматики, но и Русской Исторіи и Географіи.

*) См. Topographische Uebersicht der Ausgrabungen von altem Arabischem Gelde in Russland, nebst chronologischer und geographischer Bestimmung des Inhalts der verschiedenen Funde; von Ch. M. Fraehn, въ Bulletin scientifique. T. IX. No. 20—21.

Г. Савельевъ предпринялъ разрѣшить эту задачу, т. е. изобразить Мухаммеданскую Нумизматику въ связи ея съ Русскою Исторіей. Этого-то труда предлежащая книга составляетъ первую часть; двѣ слѣдующія книги будутъ разсуждать о монетахъ Волжскихъ Булгаръ, а равно о Русско-Татарскихъ монетахъ и происхожденіи Русскихъ денегъ (стр. ссхxii) — безъ сомнѣнія, два весьма занимательные предмета, которымъ мы желаемъ столь же тщательной обработки со стороны автора, какъ и предлежащей части. Эта часть свидѣтельствуетъ о большой начитанности и о рачительномъ прилежаніи нашего оріенталиста, и какъ она объемлетъ все, что относится къ предмету, представляя притомъ тщательное, всестороннее разрѣшеніе разныхъ сюда относящихся вопросовъ изъ древней Исторіи Россіи, то она по справедливости должна была обратить на себя вниманіе. Драгоцѣнное прибавленіе къ ней составляетъ первое приложеніе о Пельвійскихъ надписяхъ на монетахъ Таберистана, и хотя Рецензенты наши относительно нѣкоторыхъ пунктовъ какъ этой статьи такъ и самаго сочиненія и не раздѣляютъ мнѣнія автора, но это въ цѣлости ни мало не вредитъ его сочиненію.

И такъ во уваженіе того, что сочиненіе Г-на Савельева есть трудъ, составленный съ большимъ тщаніемъ, вполнѣ объемлющій свою задачу и не только показывающій въ ясномъ свѣтѣ важность Мухаммеданской Нумизматики для Русской Исторіи, но и служащій драгоцѣннымъ дополненіемъ къ ней, — Академія согласно ходатайству Гг. Рецензентовъ присудила ему второстепенную премію, тѣмъ охотнѣе что авторъ намѣренъ употребить ее на изданіе двухъ другихъ частей своего сочиненія.

V.

Naturwissenschaftliche Reise durch die Kirgisensteppe nach Chiwa. Im Jahre 1842. Von *Theodor Fr. Jul. Basiner*. (Естественно-историческое путешествіе чрезъ Киргизскую степь въ Хиву, въ 1842 году. *Ѳедора Фр. Юл. Базинера*).

Нельзя отрицать, что познаніе сосѣдственныхъ съ Россіею странъ Азіи изъ года въ годъ становится болѣе настоятельною потребностію; оно необходимо не только для любознательности ученыхъ, но и для интересовъ торговли и политики. Азіатская Турція и Персія нынѣ по всѣмъ ихъ отношеніямъ намъ почти столько же извѣстны, какъ Европейская Турція, Молдавія и Валахія. Китай, хотя только въ отдѣльныхъ частяхъ своихъ извѣданный Европейцами, въ новѣйшее время сдѣлался намъ болѣе знакóмъ тщательнымъ изученіемъ большихъ Китайскихъ твореній о Географіи и Статистикѣ этого края. Но Хокандъ, Бухара и Хива принадлежатъ къ тѣмъ изъ нашихъ Азіатскихъ сосѣдей, о которыхъ мы доселѣ еще мало имѣли свѣдѣній, а потому каждое усиліе, ближе ознакомить насъ съ этими странами, заслуживаетъ признаніе. Такъ всякій любитель землеописанія Азіи съ благодарностью назоветъ имена Русскихъ и Британцевъ, встрѣчающихся на равнинахъ Бухары — Эльфинстона, Мейендорфа, Борнса (Burnes), Генса, Ханыкова, и свѣдѣнія эти, еще въ теченіе нынѣшняго года, значительно пополнятся изъ посмертныхъ записокъ слишкомъ рано умершаго Д-ра Леманна. Гораздо скуднѣе извѣстія наши о Хокандѣ и Хивѣ: подробнѣйшія изъ нихъ мы имѣли отъ Русскихъ и Азіатскихъ торговцевъ или отъ возвратившихся оттуда Русскихъ плѣнныхъ низшаго званія, а потому ограниченнаго образованія. При всей ихъ неполнотѣ и неточности, они возбудили большое участіе своею новизною. Это относится въ особенности къ Хивѣ, этой не большой хищнической державѣ, которая безпрерывными своими непріязненностями наносила такой ущербъ торговлѣ нашей съ Бухарою, и лишь въ послѣдніе годы, послѣ энергической демонстраціи со стороны нашего Правительства, по видимому, оставила прежнее свое нечестивое ремесло. Первыя достовѣрныя извѣстія о Хивѣ мы получили отъ Англичанина Дженкинсона, который въ 1558 году изъ Мангышлака, чрезъ сѣверныя части Ханства отправился въ Бухару. Томпсонъ, Муравинъ и Бланкеннагель посѣтили Хиву въ 18 столѣтіи, Муравьевъ, Антовъ, Абботъ и Шекспиръ въ нынѣшнемъ. Сообщенія этихъ путешественниковъ были неравнаго достоинства; всего удовлетворительнѣе извѣстія Дженкинсона, Муравьева, Аббота и Шекспира; но еще подробнѣе свѣдѣнія, собранныя покойнымъ Генераломъ Генсомъ въ Хивѣ, во время продолжительнаго его пребыванія въ Оренбургѣ, и помѣщенныя въ издаваемомъ Академіею Сборникѣ *). Но и они, какъ равно заимствованныя Ханыковымъ **) изъ того же источника и отчасти распространенныя имъ свѣдѣнія, содержа въ себѣ много любопытнаго о народонаселеніи, торговлѣ и управленіи Ханства, лишь мало касаются естественныхъ его отношеній.

По этому нельзя не вмѣнить въ особенную заслугу Г-ну Базинеру, что онъ въ свое путешествіе посвятилъ главное свое вниманіе растительности, метеорологіи и геогнозіи этого края. Путешествіе это, предпринятое на счетъ Императорскаго Ботаническаго Сада и при содѣйствіи Академіи Наукъ, совершено было Г-мъ Базинеромъ въ свитѣ Полковника Данилевскаго, который въ 1842-мъ году былъ отправленъ въ Хиву для окончанія начатыхъ въ 1840 г. переговоровъ между Россіею и Хивою. Къ сожалѣнію, правда, путь его туда былъ совершенъ въ исходѣ лѣта и осенью, въ такое время, когда уже отцвѣли большая часть и самыя прекрасныя растенія тѣхъ мѣстъ,

*) Beiträge zur Kenntniss des Russ. Reichs.

**) Описаніе Бухарскаго Ханства, составленное Н. Ханыковымъ.. С.-Петербургъ. 1843. 8.

а многія уже совсѣмъ исчезли; а обратный путь онъ долженъ былъ предпринять зимою. Но хотя при такихъ обстоятельствахъ и нельзя было ожидать богатой жатвы растеній въ странахъ, которыя вообще не принадлежатъ къ самымъ обильнымъ въ этомъ отношеніи, однако же Г. Базинеръ все таки умѣлъ извлечь изъ даннаго ему случая много пользы для своей науки. Онъ описалъ намъ осеннюю флору разныхъ посѣщенныхъ имъ странъ, немногими, но весьма удовлетворительными чертами. Флора прилежащихъ съ востока къ Каспійскому морю земель объяснена была намъ Эйхвальдомъ, Карелинымъ, Лессингомъ и Клаусомъ, флора Алтая и Зюнгоріи Ледебуромъ, Карелинымъ и Шренкомъ, а Бунге началъ знакомить насъ съ растеніями, собранными Леманномъ отъ Урала до Самарканда. Путешествіе Г-на Базинера выполняетъ собою пробѣлъ въ Географіи растеній средней Азіи, раскрывая предъ нами также растительность лежащихъ къ сѣверо-западу и югу отъ Арала странъ, и подтверждая уже прежде угаданную аналогію Аральской флоры съ флорою Каспійскаго моря и низменностей Зюнгоріи до самой подошвы Алтая.

Характеристическое описаніе этой флоры состоитъ въ нѣкоторыхъ группахъ растеній, а особенно маревидныхъ (Chenopodiaceae), съ достопримѣчательнымъ безлистнымъ Саксауломъ, единственною сколько извѣстно, древообразною породою этой группы, коей собственная отчизна вѣроятно есть окрестность Арала, потому что путешественникъ нашъ къ западу этого озера нашелъ цѣлые лѣса ихъ, такъ же какъ Эверсманнъ на востокъ отъ него, между Кувандарьею и Іандарьею, лѣса, простиравшіеся на нѣсколько дней пути. Сверхъ этихъ общихъ свѣдѣній о географіи растеній мы обязаны Г-ну Базинеру также разными полезными замѣтками объ искуственныхъ растеніяхъ Хивы, узнаемъ отъ него, какія Хивинцы разводятъ породы хлѣбныхъ растеній, а равно имена ихъ и употребленіе, и впервые получаемъ удовлетворительное понятіе о системѣ орошенія, которая въ Хивѣ играетъ столь важную ролю. Большой признательности заслуживаютъ также замѣчанія, собранныя авторомъ о климатѣ, и метеорологическія наблюденія, съ большою рачительностію дѣланныя имъ во время пребыванія его въ Ханствѣ и на всемъ пути. Не менѣе любопытно сочиненіе Г-на Базинера и по части Геогнозіи, оно обогатило геогностическое наше познаніе о Каспійскомъ бассейнѣ новыми и, можно сказать, важными фактами, между прочимъ о высокой горной возвышенности Усть-Юртъ, которой свойство здѣсь впервые представлено въ ясной и наглядной картинѣ. Мы прочли это изображеніе съ особеннымъ интересомъ, потому что Усть-Юртъ въ геологическихъ отношеніяхъ Арало-Каспійскаго бассейна занимаетъ главное мѣсто и слѣдовательно ближайшее его изслѣдованіе было очень желательно. — Наконецъ нельзя не упомянуть также о значительныхъ повѣркахъ и объясненіяхъ, которыя мы пріобрѣтаемъ изъ сочиненія Г-на Базинера по части Географіи и Статистики Хивы, и о прекрасной картѣ Ханства, изготовленной нѣсколькими находившимися при миссіи топографами, которые съ путешественникомъ прошли страну до самаго Хазараспа, и такъ почти до южнаго рубежа Ханства. Хотя эта карта и не основана на точныхъ измѣреніяхъ, но по крайней мѣрѣ она снята съ компасомъ въ рукѣ и очевидцами, и заслуживаетъ предпочтеніе передъ прежними картами, отъ которыхъ и отличается существенно.

По всѣмъ этимъ уваженіямъ Академія назначила Г-ну Базинеру второстепенную премію съ принятіемъ изданія труда его на свой счетъ, если на то послѣдуетъ только разрѣшеніе Министерства иностранныхъ дѣлъ, о коемъ сама Академія будетъ ходатайствовать.

VI.

Судьбы Церковно-Славянскаго языка: 1) О средне-Болгарскомъ вокализмѣ по патріаршему списку лѣтописи Манассіи. 2) О Кирилловской части Реймскаго Евангелія. Историко-филологическія изслѣдованія. *П. Билярскаго.*

Второстепенныя Демидовскія преміи Академія нерѣдко называла *поощрительными*, и въ этомъ-то значеніи она особенно любитъ присуждать ихъ, сообразно смыслу учрежденія даже молодымъ ученымъ, если только первые ихъ опыты доказываютъ уже рѣшительно самостоятельное стремленіе на поприщѣ ученаго изслѣдованія, благоразумный выборъ методы, явные признаки здравой, критики и благородный энтузіасмъ къ наукѣ. Самый опытъ доказалъ, что въ такихъ видахъ присужденныя преміи большею частію достигали своей цѣли, подстрекая молодыхъ увѣнчанныхъ авторовъ къ дальнѣйшимъ успѣхамъ и успѣхамъ, и вызывая другихъ, равно одаренныхъ, къ подражанію и соревнованію.

Въ Маѣ 1847 года Адъюнктъ Академіи Куникъ представилъ Историко-филологическому Отдѣленію рукописную статью молодаго Русскаго филолога подъ заглавіемъ: *Судьбы Церковно-Славянскаго языка*, изслѣдованія и наблюденія Петра Билярскаго. Первая часть сего труда разсуждаетъ о средне-Болгарскомъ вокализмѣ по Патріаршему списку лѣтописи Манассіи, вторая, о Кирилловской части Реймскаго Евангелія. Въ введеніи какъ и въ самомъ текстѣ своихъ изслѣдованій авторъ ясно и опредѣлительно излагаетъ начала, руководившія его въ семъ трудѣ. Онъ смотритъ на Церковно-Славянскій языкъ не какъ на мертвую массу, а видитъ въ немъ живой организмъ, представляющій всѣ признаки замѣчательнаго постепеннаго развитія и имѣвшій сильное вліяніе на образованіе книжнаго Русскаго языка. Потому-то онъ обратилъ особенное вниманіе на Церковно-Славянскія руко-

писи такъ называемаго средне-Болгарскаго племени, болѣе древне-Болгарскихъ распространившіяся въ Россіи и потому сильнѣе отразившіяся въ исторіи отечественнаго языка. А какъ вообще средне-Болгарское нарѣчіе донынѣ не было еще критически обработано, результаты же о вокализмѣ сего языка, выведенные изъ филологическаго разбора Г-на Билярскаго представляютъ уже для опредѣленія древности и происхожденія Церковно-Славянскихъ рукописей, нѣкоторыя точки опоры, столь важныя для Историковъ, то Академія, уваживъ таковый лестный о семъ трудѣ отзывъ, напечатала его въ Сборникѣ Записокъ посторонних ученыхъ. Другая же часть труда Г-на Билярскаго доселѣ оставалась въ рукописи.

Представленныя нынѣ къ соисканію Демидовской преміи обѣ части, Отдѣленіемъ Русскаго языка и Словесности были переданы на разсмотрѣніе ученаго нашего Славяниста А. Х. Востокова, который подтвердивъ и съ своей стороны отзывъ Г-на Куника, о первомъ разсужденіи Г-на Билярскаго, свидѣтельствуетъ, что авторъ превосходно изучилъ предметъ свой, доселѣ мало кѣмъ изслѣдованный, что замѣчанія его вѣрны и выводы основательны и что всякій любитель Славянской филологіи прочтетъ статью его съ удовольствіемъ и не безъ пользы.

Второе сочиненіе Г-на Билярскаго раздѣляется на двѣ части: 1) Критическая Исторія изслѣдованій о Реймскомъ Евангеліи. 2) Опытъ изслѣдованія о Реймскомъ спискѣ и его древнѣйшемъ оригиналѣ.

Въ первой части Г. Билярскій подробно и отчетливо описалъ весь ходъ изслѣдованій о памятникѣ, столь много занимавшемъ Славянскихъ филологовъ, строго оцѣняя заслуги участвовавшихъ въ сихъ изслѣдованіяхъ и выставляя ихъ ошибки.

Во второй части разсматриваетъ правописаніе Реймскаго Евангелія, находитъ въ ономъ смѣсь Болгарскаго, Сербскаго, Русскаго и Валашскаго правописанія, и выводитъ заключеніе, что эта рукопись, которая была приписываема Св. Прокопію Чешскому и отнесена къ первой половинѣ XI вѣка, не только не можетъ имѣть такой древности, но писана не ранѣе XIV вѣка, гдѣ нибудь въ Валахіи.

Признаки, на которыхъ Г. Билярскій основываетъ заключеніе свое, не подвержены никакому сомнѣнію. Хотя почеркъ рукописи и кажется древнѣе XIV вѣка, и можно бы по почерку отнести ее къ XII вѣку, но взглянувъ на правописаніе, должно отказаться отъ такого мнѣнія. Кромѣ новости правописанія, рукопись представляетъ множество описокъ, обнаруживающихъ безграмотность писца, которому даже незнакомъ былъ языкъ списываемаго имъ памятника.

Г. Востоковъ заключаетъ что труды Г. Билярскаго по предмету Славянской филологіи, показываютъ въ немъ знающаго и добросовѣстнаго дѣлателя на этомъ полѣ, у насъ еще мало обработанномъ, и что труды эти заслуживаютъ поощренія, каковое Академія охотно ему и оказала, присужденіемъ половинной Демидовской преміи.

VII.

Теорія равновѣсія тѣлъ, погруженныхъ въ жидкость. Разсужденіе, написанное для полученія степени Магистра *А. Давидовымъ*. Москва 1848.

Теорія равновѣсія плавающихъ тѣлъ была уже не разъ предметомъ аналитическихъ изслѣдованій. Въ наше время, два французскіе математика, *Прони* и *Дюпенъ*, весьма извѣстные въ ученомъ свѣтѣ своими сочиненіями по Механикѣ, занимались этимъ вопросомъ; не смотря однакожъ на ихъ труды, полная теорія равновѣсія тѣлъ, погруженныхъ въ жидкость, далеко еще не исчерпана. Поэтому, всякое удачное обобщеніе прежнихъ результатовъ можно считать истиннымъ пріобрѣтеніемъ для Гидростатики, и въ этомъ отношеніи, изслѣдованія Г-на Давидова безспорно заслуживаютъ полное вниманіе.

Разсужденіе его раздѣлено на три главы: въ первой главѣ говорится *о равновѣсіи тѣлъ, погруженныхъ въ жидкость;* во второй, *о равновѣсныхъ положеніяхъ плавающихъ тѣлъ;* въ третьей, *объ устойчивости плавающихъ тѣлъ.*

Въ *Введеніи*, помѣщенномъ въ началѣ сочиненія, авторъ предлагаетъ нѣкоторыя историческія подробности о теоріи плавающихъ тѣлъ. Но, должно сознаться, эти указанія слишкомъ недостаточны и отрывисты. Можно также прибавить къ этому, что слогъ Введенія и первой половины Разсужденія не всегда правиленъ, и что даже мѣстами встрѣчаются неточности въ изложеніи. Далѣе этотъ недостатокъ становится менѣе замѣтнымъ.

Первая глава не заключаетъ въ себѣ ничего, собственно принадлежащаго Г. Давидову, почему мы перейдемъ прямо ко второй. Въ ней излагается авторомъ способъ для опредѣленія равновѣсныхъ положеній плавающихъ тѣлъ. Правда, *Прони*, въ своей *Mécanique philosophique*, первый предложилъ формулы, ведущія къ этой цѣли; но пріемы Г. Давидова, безъ сомнѣнія, имѣютъ преимущество по свойственной имъ общности. Сочинитель разбираемой книги разсматриваетъ сперва для простоты случай тѣлъ призматическихъ и цилиндрическихъ, когда ребра ихъ, или производящія параллельны плоскости плаванія; тогда вопросъ приводится къ отсѣченію прямою линіею извѣстной части отъ данной площади, и при томъ такъ, чтобы прямая, соединяющая центры тяжести полной площади и отсѣченной ея части, была перпендикулярна къ линіи отдѣла. Рѣшеніе этой задачи зависитъ отъ опредѣленія двухъ кривыхъ, для которыхъ авторъ и находитъ уравненія очень остроумнымъ способомъ. Рѣшивъ этотъ частный вопросъ, Г. Давидовъ переходитъ къ общему, то есть къ тому случаю, когда плавающее

тѣло имѣетъ какой нибудь видъ. Двѣ кривыя, о которыхъ сейчасъ упомянуто, замѣняются, въ настоящемъ предположеніи, двумя поверхностями, названными авторомъ весьма свойственно *поверхностію сѣченій* и *поверхностію центровъ;* авторъ выводитъ ихъ уравненія, и за симъ вопросъ о равновѣсныхъ положеніяхъ, по крайней мѣрѣ въ теоретическомъ смыслѣ, не представляетъ уже никакого затрудненія. Общія свои формулы Г. Давидовъ пояснилъ многочисленными примѣрами, удачно выбранными.

Наконецъ, третья глава посвящена, какъ уже сказано выше, теоріи устойчивости равновѣсія плавающихъ тѣлъ. При рѣшеніи этого труднаго вопроса, Г. Давидовъ употребилъ *начало возможнаго момента*, удерживая въ немъ безконечно малые члены втораго порядка. Если не ошибаемся, то *Г. Брашманъ*, первый, приложилъ это начало къ Гидростатикѣ. Но онъ, какъ можно видѣть изъ его книги, разсматривалъ только частные случаи, между тѣмъ какъ Г. Давидовъ прямо приступаетъ къ общему, и разрѣшаетъ его самымъ удовлетворительнымъ и удачнымъ образомъ.

Въ заключеніе скажемъ, что Разсужденіе Г-на Давидова несомнѣнно свидѣтельствуетъ о высокихъ дарованіяхъ автора и что присужденіе ему Академіею поощрительной преміи конечно не останется безъ благихъ послѣдствій для науки.

VIII.

Изъ оставшихся за тѣмъ двѣнадцати одобренныхъ соискательныхъ сочиненій, Академія присудила осьмую второстепенную премію рукописному сочиненію Г-на Горлова:

Обозрѣніе Экономической Статистики Россіи, руководствуясь принятымъ ею правиломъ, при равныхъ достоинствахъ, отдавать преимущество самостоятельному ученому изслѣдованію предъ учебнымъ руководствомъ, какъ бы превосходно сіе послѣднее ни было составлено; между самостоятельными же трудами отличать преимущественно тѣ, которые предметомъ избрали себѣ изученіе отечества въ какомъ бы то нибыло отношеніи.

Излишне было бы распространяться, сколь важно для каждаго мыслящаго человѣка узнать хозяйственныя отношенія своего отечества — эта потребность уже издавна пробудилась и у насъ, но доселѣ все еще недоставало яснаго изображенія хозяйственнаго быта въ Россіи.

Въ 1827 году правда, Г. Андросовъ старался пособить этому недостатку, изданіемъ своей «Хозяйственной Статистики Россіи» въ двухъ главныхъ отдѣлахъ: о мѣстности и о промышленности.

Сколь ни неполно и недостаточно было это сочиненіе, оно представляло однако же нѣкоторую опору послѣдовавшимъ изыскателямъ по этой части.

Нынѣ, когда мы подвинулись впередъ двумя десятилѣтіями, Г. Горловъ на восточномъ краю Европы — въ Казани — выступилъ съ новымъ трудомъ по этому же предмету.

Сочиненіе его раздѣляется на три главные отдѣла: о народонаселеніи, о промышленности и о торговлѣ. Вслѣдъ за введеніемъ онъ даетъ сперва краткое, но къ сожалѣнію, не совсѣмъ полное обозрѣніе источниковъ Статистики Россіи.

Для самаго текста авторъ какъ видно, почерпалъ свои данныя изъ сотни книгъ, брошюръ и статей, и надобно отдать ему справедливость, что онъ обращался къ дѣльнымъ источникамъ. Пользуясь лучшимъ и новѣйшимъ по своей части, онъ успѣлъ собрать во едино множество разбросанныхъ свѣдѣній, подвергнуть ихъ ученому, критическому разбору и извлечь изъ нихъ множество полезныхъ для науки результатовъ. И если прекрасный и полезный трудъ его оставляетъ еще многое недосказаннымъ, то въ этомъ винить можно менѣе недостатокъ въ собственномъ соображеніи автора, въ тщательномъ обработаніи матеріала, сколько скудность и частію недостовѣрность самаго матеріала.

Здѣсь не мѣсто исчислять всѣ замѣчанія, какія могли представиться рецензенту при чтеніи сего сочиненія. Онъ конечно не откажется сообщить ихъ автору для пополненія, а кое-гдѣ и исправленія его труда, до отдачи его въ печать.

Изъ посторонихъ рецензентовъ удостоены золотыхъ медалей, въ знакъ признательности Академіи

большихъ:

Профессоръ С.-Петербургскаго Университета *Неволинъ* и Генералъ-Лейтенантъ Баронъ *Зедделеръ*.

малыхъ:

Профессоръ Главнаго Педагогическаго Института *Бессеръ* и Профессоръ Императорской Медико-Хирургической Академіи *Заблоцкій*.